Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

AP
20
.R4

AP. Oct. 46 x.

F

REVUE

DE PARIS.

XXII.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1835.

TOME VINGT-DEUXIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

—

1835.

Contin.
Hiersemann
2-14-29
17800

LA

MISE EN SCÈNE

DEPUIS

LES MYSTÈRES JUSQU'AU CID.

PREMIER ARTICLE.

Si ce n'était une phrase toute faite, fléau contre lequel on ne saurait former de trop épais cordons sanitaires, cet article commencerait par ces quelques lignes stéréotypées au front de tous les ouvrages qui traitent de nos origines dramatiques. « L'origine des représentations théâtrales, en France, se perd dans la nuit du moyen-âge. » Puis viendrait Thespis « barbouillé de lie, » avec ses tombereaux, ses taureaux et ses tonneaux, qui roulent depuis cent cinquante ans dans tous les discours académiques, en faisant éprouver au public le supplice de Régulus, aux pointes près. Arrière ces oripeaux littéraires qui n'ont que trop souvent désho-

noré des élucubrations consciencieuses! arrière ces formes suranNées faites pour dégoûter le public de recherches utiles, que l'on couvre ainsi d'un indélébile vernis d'ennui en même temps qu'on les imprègne d'un fumet pédantesque, à donner le tétanos! Parce qu'on est savant, ce n'est pas une raison pour empêcher qu'on ne vous lise. L'érudition doit avoir aussi sa coquetterie, et son premier artifice est de dissimuler tout ce qui rappelle l'étude et décèle les fatigues de la composition.

Disons donc, le plus simplement possible, que, beaucoup plus ancienne qu'il ne serait possible de le démontrer au moyen de témoignages historiques, l'origine de nos représentations théâtrales se rattache peut-être sans interruption à la civilisation romaine. Bien qu'on ne puisse dire positivement ce que Charlemagne entendait par ces *histrions*, dont il supprimait les *jeux* à cause des obscénités qui s'y commettaient, il est probable que ceux-ci exécutaient des espèces de représentations scéniques. Pour les trois siècles suivans, lacune complète; puis Raoul Tortaire, dans la relation d'un voyage exécuté en 1120, parle des spectacles que le duc Henri Ier, de Normandie, donnait à Caen à ses sujets.

Vers le milieu du même siècle, parurent un certain nombre de tragédies en rimes latines; dans l'une d'elles, dont le héros est saint Martial de Limoges, Virgile, associé aux prophètes, vient avec eux à l'adoration du Messie, et chante un long *benedicamus* rimé par lequel finit la pièce. On rapporte également à cette époque une tragédie de *Flaura et Marco*, et une comédie, *Alda*, composées par Guillaume de Blois, mais qui ne nous sont point parvenues.

On n'a pu malheureusement retrouver de preuves qu'on fit représenter ces pièces avec appareil scénique. Mais si les documens positifs manquent pour établir ce fait, on peut facilement se le rendre probable en apprenant qu'à cette même époque, de véritables représentations dramatiques faisaient déjà les délices des Anglais. Ce fut Geoffroy, abbé de Saint-Alban, qui en introduisit le goût en Angleterre, vers le commencement du douzième siècle; c'est à Londres qu'elles obtinrent le plus de succès. Ces compositions, appelées *miracles*, et toutes en général, du genre tragique, rou-

laient sur le martyre de quelques saints de la primitive église. Les représentations avaient quelquefois lieu sur les places publiques, mais plus ordinairement dans les cimetières. Les acteurs empruntaient les ornemens de l'église pour décorer leur théâtre, et les vêtemens sacerdotaux pour se travestir ; on sait en outre qu'ils se masquaient. Ces spectacles avaient ordinairement lieu le dimanche, vers la fin de la journée, et se terminaient par des danses, des luttes et divers autres exercices gymnastiques. Les clercs, acteurs ordinaires des *miracles*, en étaient en même temps les auteurs; et plus il y avait de merveilleux dans leurs productions, plus ils recueillaient d'applaudissemens (1). Destinées, avant tout, aux plaisirs de l'aristocratie normande, ces pièces furent composées pour la plupart dans la langue de la conquête, exclusivement employée, d'ailleurs, dans les actes publics, au profond mécontentement des nationaux, dont les chroniques anglaises expriment les amers regrets :

« Ce fut ainsi que l'Angleterre tomba aux mains des Normands.

« Et les Normands ne pouvaient parler que leur propre langue; ils parlèrent le français, comme ils faisaient chez eux, et l'enseignèrent à leurs enfans.

« De là vint que les grands de ce pays, qui descendaient des Normands, parlèrent tous la langue de leurs pères, et que les gens du peuple parlent encore aujourd'hui la langue anglaise (2). »

L'Allemagne n'en était alors encore qu'aux chants des *Minesingers*, aux lazzis des *sprœchspreker*; et lorsque, vers 1480, quelques moines du Brisgaw imaginèrent d'imiter les mystères français, ces pastiches ascétiques, composés en latin, furent exclusivement représentés dans les cloîtres ou à la cour des princes ecclésiastiques du saint empire. Là, comme partout, le théâtre naquit dans l'église, empruntant à la liturgie ses sujets et ses solennités; vagues et ternes reflets des pompes prestigieuses et des séduisantes théogonies que le paganisme prodiguait à ses sectateurs.

Bornée aux exercices des *bouffons*, des *truands* et des jongleurs,

(1) *Ancient mysteries described, especially the english miracles plays.* in-8° avec fig. London, 1823.

(2) Robert's Glocester chronicle.

l'Espagne ne vit paraître que trois siècles après les *Autos sacramentales*, pièces tirées de la légende, et, plus tard encore, les *Comedias de capa y espada* (de cape et d'épée), dont le titre indique que le sujet était tout mondain. La Péninsule connut cependant, dès le XIIe siècle, les poésies des troubadours (*trobadores*), dont beaucoup de pièces portent le nom de comédies et de tragédies, mais ne sont point parvenues jusqu'à nous, de sorte qu'on ne peut affirmer si le sujet correspondait réellement au titre. D'après une analogie résultant d'un passage de l'*Histoire littéraire* d'Angleterre du docteur Henri, on doit supposer que ces pièces n'avaient de la tragédie et de la comédie que le titre; du temps de Chaucer et antérieurement, on appelait, chez les Anglais, tragédie, une narration en vers, sur un sujet tragique, et comédie une histoire facétieuse.

C'est d'un autre côté pendant le XIIe siècle que ces cérémonies bizarres, ces processions burlesques, appelées *fêtes des foux, fête de l'âne, procession du renard*, étaient arrivées à leur apogée d'extravagance et de scandale; or, on ne peut s'empêcher de les considérer comme des espèces de représentations théâtrales, d'après les descriptions qui nous en restent.

Vers la même époque, commençaient également à fleurir les *trouvères*, qui ne se bornaient point à *conter* dans les châteaux où on les accueillait, mais qui devaient représenter aussi des espèces de pièces. Jehan Bodel, d'Arras, Adam de la Hale, et Rutebœuf, trouvères du XIIIe siècle, contemporains de saint Louis, ont composé quelques-unes de ces pièces où l'on trouve déjà presque tous les élémens d'un théâtre complet : Une *pastorale*, pleine de fraîcheur et de grace (*Robin et Marion*); une farce (*le Jeu du pélerin*); deux drames à spectacles (*le Miracle de Théophile* et *le Jeu de saint Nicolas*); enfin deux pièces morales (*le Mariage ou le jeu d'Adam*, et *la Dispute du croisé et du décroisé*).

Il n'est point resté de documens historiques attestant que ces pièces fussent représentées; mais leur forme ne permet pas d'en douter. Ainsi, *le Jeu de saint Nicolas* est précédé d'un prologue dans lequel l'acteur s'adresse en ces termes aux spectateurs : « Seigneurs et dames, écoutez-nous, nous voulons vous entretenir au-

jourd'hui de saint Nicolas le confesseur, qui a fait tant de beaux miracles qui sont vrais. »

Ici vient l'analyse de la pièce, et l'acteur termine ainsi :

« Voilà, nobles seigneurs, le beau miracle qu'on lit dans la vie du saint dont demain se célèbre la fête ; nous allons vous le représenter ; tel est le sujet de notre *jeu*.

« Faites silence ;

« Nous commençons. »

Ce prologue dénote évidemment une représentation ; mais sa forme, l'allocution aux seigneurs et aux dames qui le commence, tout semble indiquer que, dirigée et exécutée par des trouvères et des jongleurs, devant une société choisie et probablement dans l'enceinte d'un château, cette représentation n'admettait point un auditoire populaire.

A l'apparition des trouvères, à leur admission dans les festins et les fêtes qu'ils devaient animer de leurs chants et de leurs exercices, se lie intimement l'origine des *entremets*, grandes pantomimes, ou actions théâtrales à machines, tant usitées aux XIVe et XVe siècles dans les cours souveraines. Nul doute que les trouvères n'en fussent les premiers inventeurs et les ordonnateurs.

En 1237, aux noces de Robert, frère de saint Louis, on vit, pendant le repas, des ménétriers montés sur des bœufs caparaçonnés d'écarlate, un homme à cheval marcher sur une corde tendue, etc. Il y a loin, à la vérité, de ces spectacles grossiers aux espèces de féeries en action qui signalèrent les fêtes princières du XVe siècle ; mais c'en est assurément l'origine, comme le plus grand effort de l'esprit du temps. Le premier entremets dramatique bien caractérisé, que l'histoire mentionne, est celui qui fut représenté pendant un festin que Charles V, roi de France, donna en 1378, dans la grande salle du Palais-de-Justice, à l'empereur Charles IV, son oncle ; le sujet de cet entremets en deux parties était la conquête de Jérusalem par Godefroy de Bouillon. Au premier acte, un vaisseau peint de mille couleurs, *ayant châtel devant et derrière*, garni de tous ses agrès, représentait la flotte des croisés, dont il portait en effet tous les chefs richement costumés, et Pierre l'Ermite à leur tête en costume de moine. Ce vaisseau, au moyen

de machines que mirent en jeu des hommes placés dans son intérieur, partit du côté droit de la salle, et vint à gauche, où était figuré Jérusalem, avec ses tours, son temple et ses murailles couvertes de Sarrasins; les chrétiens abordèrent, donnèrent l'assaut, et après un combat, plantèrent leur bannière sur la plus haute tour.

Les *entremets* étaient des spectacles exclusivement réservés aux plaisirs des princes, exécutés dans de rares occasions et presque toujours pendant les festins; le peuple n'y pouvait prendre aucune part. Mais on trouve établies, concurremment avec ceux-ci et antérieurement encore à l'institution des théâtres réglés, d'autres représentations dramatiques qui semblent plus spécialement destinées à l'amusement du peuple. Telle fut, par exemple, cette fête somptueuse que Philippe-le-Bel donna en 1313, à Paris, à l'occasion de la chevalerie conférée à ses enfans. Pendant les quatre jours que durèrent les réjouissances, on vit différens spectacles qui représentaient Adam et Ève, les Trois Rois, le Massacre des Innocens, Jésus-Christ riant avec sa mère et mangeant des pommes, les Apôtres récitant avec lui leurs patenôtres, la Décollation de saint Jean-Baptiste, Hérode et Caïphe en mitre, Pilate lavant ses mains, la Résurrection, le Jugement dernier, un Paradis, dans lequel on voyait quatre-vingt-dix anges; un enfer « noir et puant » où tombaient les réprouvés et d'où sortirent cent diables qui allaient saisir des ames qu'ensuite ils tourmentaient. Ces sujets dévots étaient entremêlés de farces satiriques et de pantomimes burlesques; on y voyait des ribauds qui dansaient et chantaient en chemise, un roi de la fève, un tournoi d'enfans, enfin la vie entière du renard, sujet favori chez nos aïeux et qui a fourni matière à l'un des plus longs romans de cette époque. On suppose avec raison que ces spectacles, de même que ceux dont nous allons parler, n'étaient que des espèces de tableaux pantomimes exécutés par des personnages costumés, mais dont toute l'action se bornait à quelques gestes automatiques qu'ils répétaient sans cesse; on voit encore dans les églises du midi de la France, à l'occasion des fêtes de la Nativité ou de l'Épiphanie, de semblables scènes exécutées de la même manière.

Il est probable que cette fête, comme d'autres semblables exécutées vers la même époque, et présentant tout ce que le luxe, les ressources et l'imagination du temps pouvaient produire et rassembler de merveilles, donnèrent l'idée de consacrer des représentations analogues à rehausser l'éclat des entrées solennelles des rois de France; c'est en effet dans le cours du siècle suivant que ces représentations, d'abord éventuelles, prirent un caractère de régularité, en devenant partie essentielle du cérémonial de ces mêmes entrées. On les appelait *miracles* et *mystères*. C'est en l'année 1380, à l'occasion de l'entrée de Charles VI, que l'on en trouve la première mention détaillée.

On vit alors, disent les chroniqueurs, ce qu'on appelait les *mystères*, c'est-à-dire diverses représentations du théâtre, d'une *invention toute nouvelle*. Quelques années plus tard, à l'entrée de la reine Isabeau de Bavière, on représenta, dans les rues, des combats de chrétiens contre les Sarrasins, et diverses histoires de l'Ancien Testament.

« Sur l'un des échafauds, dit Froissard, on voyoit un chastel ouvré et charpenté de bois et de *garites*, faites aussi fortes *que pour durer quarante ans*; et là il y avoit à chacun des créneaux un homme d'armes, armé de toutes pièces, et sur le chastel un lit paré, ordonné et encourtiné aussi richement de toutes choses, comme pour la chambre du roy; et estoit appelé ce lict, le lict de justice, et là en ce lieu, par figure et par personnage, se gisoit madame saincte Anne. »

Depuis cette époque jusqu'à Henri II, qui abolit ces spectacles pour y substituer les *arcs de triomphe*, on trouve sans discontinuité la mention de ces mystères à chaque entrée de roi ou de reine de France, ou de souverains étrangers.

A l'entrée de Charles VII, on vit figurer en cavalcade les vertus personnifiées et les sept péchés mortels, *habillez selon leur propriété*; toute l'histoire de Jésus-Christ, comme nous le rapporterons plus loin; les tableaux du purgatoire et de l'enfer; la représentation de saint Michel pesant dans sa balance les ames des trépassés.

Pour l'entrée de Louis XI, on avait disposé à la porte Saint-

Compostelle, de la Sainte-Baume à Saint-Rémy, et du mont Saint-Michel à Notre-Dame-du-Puy, ne se réunissaient nulle part en plus grand nombre qu'à Saint-Maur-des-Fossés, près Vincennes, alors lieu favori de pélerinage et de plaisir des Parisiens. On sait que ces pélerins vivaient exclusivement d'aumônes, et qu'ils étaient dans l'usage de solliciter la bienveillance publique en psalmodiant de longs cantiques sur la vie et la mort du Christ, le martyre et les miracles des saints. Ils eurent l'idée de profiter de leur réunion pour accomplir en corps ce qu'ils n'exécutaient auparavant qu'isolément, et ils transformèrent en action dialoguée leurs interminables monodies.

Ce spectacle parut trop séduisant aux Parisiens pour qu'on ne désirât pas le fixer dans la capitale. Des bourgeois l'essayèrent, et bien qu'il n'y eût point alors d'administration chargée d'encourager les beaux arts, ils réussirent tout de suite. Vers 1402, réunis en *confrérie* dite de la Passion; ils établirent à l'hôpital de la Trinité le premier théâtre fixe qu'on ait fondé à Paris. Depuis cette époque, l'histoire chronologique du théâtre français est bien fixé par des titres authenthiques, et par les monumens qu'on a recueillis; elle a fait le sujet de plusieurs ouvrages, et sans nous arrêter à en signaler les phases, nous nous occuperons de la mise en scène, objet de cet article.

Ce n'est point à Paris qu'il faut, pour s'en former une juste idée, étudier la mise en scène des mystères. Là les confrères, renfermés dans les bornes données d'un édifice, n'eurent jamais qu'un théâtre circonscrit, une scène rétrécie. C'est à ces représentations magnifiques, exécutées dans les principales villes de province, et qui, nécessitant parfois des années entières de préparatifs, rassemblaient la population de toute une contrée, c'est là qu'il faut se transporter en idée pour saisir dans tout son développement la vaste machination de cet étrange spectacle. Aussi est-ce principalement aux théâtres de province qu'il convient de s'arrêter. Là, la scène, assise dans une plaine, sur une place publique, à l'extrémité d'une rue spacieuse, s'étendait *ad libitum* en hauteur et en largeur, selon la multiplicité des lieux où devait se passer l'action. Là, tout endroit d'où l'on pou-

vait apercevoir le théâtre était propre à recevoir des spectateurs. Une enceinte réservée, garnie de bancs ou de siéges, que chacun se faisait apporter, rassemblait l'élite de la contrée; au-delà, la terre jonchée de paille et de feuilles, les fenêtres tapissées, l'intervalle des pignons aigus, regorgeaient de spectateurs. Quelquefois cependant le champ du théâtre, non moins étendu en espace, était plus régulier dans ses formes générales; à Doué, près Saumur, les représentations avaient lieu dans un amphithéâtre creusé dans le roc, subsistant encore de nos jours, et pouvant contenir, dit-on, quinze mille spectateurs. A Bourges, en 1536, pour représenter le mystère des Actes des apôtres, « on fit sur le circuit de l'ancien amphithéâtre, ou fosse des arènes, un amphithéâtre à deux étages, surpassant la sommité des degrés, couvert et voilé par-dessus pour garder les spectateurs de l'intempérie et ardeur du soleil, tant bien et excellemment peint d'or, d'argent, d'azur et autres couleurs, qu'impossible est de savoir réciter. » (Lassay, *Histoire du Berry.*) En 1516, à Autun, suivant le témoignage du célèbre jurisconsulte Chassané, témoin oculaire, on fit construire au milieu de la grande place, pour représenter les mystères, un amphithéâtre en bois de charpente, assez vaste pour contenir quatre-vingt mille personnes. En 1534, enfin, on joua *la Passion* à Poitiers, « au marché de ladite ville, en un théâtre fait en rond, fort triomphant. »

Ces citations suffisent pour prouver que, dans quelques cas, le théâtre pouvait être regardé comme complet, c'est-à-dire qu'indépendamment de la scène, il possédait encore une enceinte édifiée, régulière et même couverte, destinée à recevoir les spectateurs; mais la plupart du temps, cette enceinte manquait, et la scène seule constituait le théâtre. A Caen, par exemple, on choisissait ordinairement une rue plus élevée à l'une de ses extrémités qu'à l'autre, et ayant des portiques de chaque côté. Le théâtre était placé à l'extrémité dominante; les fenêtres et les porches latéraux formaient les loges, et l'espace vide de la rue était occupé par la foule des spectateurs. Comme c'est surtout de la scène, dans ses distributions générales et accidentelles, dans ses décors et accessoires, qu'il est ici question, peut-être, avant d'entrer dans le

détail de ces dispositions, convient-il d'exposer les motifs qui conduisirent à les adopter; on comprendra d'autant mieux l'explication de cette machination, lorsqu'on en aura admis la nécessité.

On s'est, jusqu'ici, formé une idée très imparfaite de la scène des mystères, les renseignemens historiques, à l'aide desquels seulement on peut espérer de reconstruire ces étranges édifices, étant toujours tronqués, vagues, et souvent, en apparence, contradictoires. C'est qu'en effet la disposition généralement adoptée n'était point tellement fondamentale et rigoureuse, qu'elle ne subît, selon les localités ou le caprice des entrepreneurs, d'importantes modifications. Les trois unités, et surtout celle de lieu, étaient absolument inconnues aux auteurs des mystères. Leur action, véritable chronique dialoguée, progressive, multiple, n'admettait aucun récit, n'avait recours à aucune ellipse de temps, ne supportait aucun évènement accompli hors de la vue des spectateurs. La vie entière du Christ, dans le *Mystère de la Passion*, se déroulait successivement avec tous ses détails prolixes, ses accessoires concomitans, ses incidens épisodiques; l'auteur suivait pas à pas la chronique sacrée, et loin de chercher à ramener tous les évènemens vers quelques localités choisies comme centre d'action, il les dispersait, au contraire, en autant de lieux différens que le sujet paraissait en indiquer. L'action était toujours, si l'on peut s'exprimer ainsi, par voies et par chemins, sautant continuellement d'un endroit à l'autre, quand, par surcroît, elle ne se passait pas en plusieurs endroits distincts à la fois. Pour que les spectateurs pussent se rendre compte de ces perpétuelles mutations, il fallait qu'elles s'exécutassent en réalité sous leurs yeux, sans quoi la pièce entière n'eût été qu'une longue charade en action. Or, il n'était que deux moyens possibles : ou que le théâtre changeât en effet de décoration presque à chaque instant, ou qu'il offrît simultanément tous les lieux où les péripéties de l'action pouvaient conduire les personnages. Le premier moyen ne paraît jamais avoir été tenté par ceux qui exécutèrent les mystères; quoique l'art du machiniste ne leur fût point inconnu, comme on en a de nombreux exemples, peut-être n'était-il pas assez perfectionné pour répondre aux exigences de cette perpétuelle mobilité, et pro-

duire des changemens à vue avec une telle continuité, qu'aujourd'hui même elle mettrait en défaut nos plus habiles machinistes. Il fallait donc, de nécessité absolue, adopter le second moyen, quelques difficultés, quelques invraisemblances qu'il en résultât, et montrer à la fois autant de scènes différentes et distinctes que pouvait l'exiger l'action. C'est aussi ce parti qu'adoptèrent les *impresari* des mystères. Tant que dura la vogue de ce genre de spectacles, ils n'y renoncèrent jamais, et cette particularité donna à leur théâtre ces formes insolites dont la tradition s'est conservée dans ces *tryptiques* promenés encore aujourd'hui de foire en foire par nos marchands de cantiques, et dont chaque case reproduit un épisode de l'histoire de saint Jacques ou de saint Hubert.

Entrons maintenant dans la description de cette scène, telle que devait la faire la nécessité de représenter à la fois une foule de lieux divers, paradis, enfer, temples, habitations, palais, chaumières, places publiques, campagnes et déserts. Le moyen le plus simple de réaliser ce cadastre dramatique, c'était de disposer toutes ces décorations sur une ligne, comme les tableaux divers composant une galerie. Et si l'on prend à la lettre certaines descriptions qui nous restent des représentations fameuses, il est évident que telle était dans certains cas la disposition du théâtre; tout alors était de plain-pied, et, pour peu que la série des lieux à représenter fût nombreuse, le théâtre atteignait en largeur des dimensions excessives et pouvait embrasser la demi-circonférence d'une vaste place publique. Tel paraît avoir été, entre autres, le théâtre élevé à Rouen, en 1474, aux fêtes de Noël, pour y représenter le *Mystère de l'Incarnation et Nativité*; « et estoient les establies assises en la partie septentrionale du neuf marchié, depuys l'hostel de la *Hache couronnée* jusqu'en l'hostel où pend l'enseigne de l'*Ange*. Premièrement vers orient, paradis, etc. » Vient ensuite l'indication de vingt-deux scènes différentes, et enfin l'enfer, et les limbes qui devaient être situés à l'extrémité occidentale. Quelques interprétations que plusieurs auteurs aient essayé de faire subir à cette description pour la faire concorder avec leurs hypothèses, il est impossible, en se tenant à la lettre, d'y voir rien autre chose qu'une série de scènes disposées sur une seule ligne et s'étendant

sur une grande partie de la circonférence de la place. Mais les proportions démesurées de cette forme de théâtre et la nécessité, pour l'intérêt du sujet aussi bien que pour la commodité des spectateurs, de concentrer l'action dans l'espace le plus restreint possible, firent que, généralement, on adopta la division par étages. Dans cette disposition, le théâtre, formé de plusieurs étages, de galeries superposées, en retraite les unes des autres, ou perpendiculaires, s'élevait pyramidalement jusqu'à une grande hauteur. Chaque étage était affecté à une ville ou province, telle que Rome, Jérusalem, la Judée,.... et se subdivisait, au moyen de cloisons, en un plus ou moins grand nombre de scènes partielles qui représentaient les diverses localités, telles, par exemple, que le Temple, le Prétoire, le palais d'Hérode, etc. Qu'on se figure une maison, haute de cinq ou six étages, subdivisée en un grand nombre de pièces, et dont la façade totalement enlevée laisse voir du haut en bas tout l'intérieur diversement décoré, on aura une idée exacte de la forme de théâtre que nous venons de décrire.

On trouve rarement mentionnée une troisième forme de théâtre, qui était en quelque sorte une extension des deux précédentes. Elle paraît avoir été principalement adoptée lorsque le nombre des lieux à représenter était trop considérable pour un seul échafaud, quelque haut et quelque large qu'il fût pour les contenir tous. On construisait alors plusieurs théâtres disposés à côté les uns des autres, ayant plusieurs étages, et présentant un certain nombre de décors différens. Chacun de ces théâtres était probablement affecté aux différentes divisions d'une même pièce, comme par exemple, aux différentes journées dans le *Mystère de la Passion*. Ce vaste déploiement de décorations paraît même avoir été indispensable lorsqu'on voulait jouer, sans intervalle, et sans être obligé de renouveler chaque jour la face du théâtre, quelqu'un de ces grands mystères, tels que celui de *la Passion*, du *Vieil Testament*, ou des *Actes des Apôtres*, dans lesquels le nombre des lieux distincts à représenter ne s'élève pas à moins d'une centaine. Alors un seul échafaud, quelque immense qu'on le suppose, ne pouvant contenir autant de divisions, on était forcé d'en élever plusieurs sur lesquels le drame se promenait successivement. Quoiqu'une

semblable disposition ait dû se rencontrer assez fréquemment, ce n'est guère cependant qu'à l'occasion d'une représentation de *la Passion*, jouée à Angers en 1486, avec une magnificence extraordinaire, que nous trouvons la mention positive d'un théâtre aussi compliqué. Il est dit que le théâtre construit au bas des halles avait : « cinq eschaffauts à plusieurs étages couverts d'ardoises, » et que le paradis, qui était le plus élevé, contenait deux étages.

Le théâtre, pris d'une manière générale et dans son ensemble, s'appelait le *parc* ou le *parquet*. « L'an 1437, fust faict, à Metz, le jeu de la Vengeance Notre-Seigneur Jésus-Christ, au propre *parc* que la Passion avait été faicte. » (Chronique de Metz.) « Entrant ung jour dedans le *parquet* » (Rabelais). La scène, prise également d'une manière générale, s'appelait l'*eschaffaut*, le *jeu* ou le *parloir*. Les différens étages portaient le nom d'*établies*. Leurs divisions dont chacune constituait une scène indépendante de toutes les autres, recevaient les dénominations de *siéges*, *mansions* ou *loges*. C'est probablement à cause de l'analogie de forme et de position, qu'on ne peut manquer de saisir entre les compartimens des théâtres anciens et les divisions des galeries usitées dans les nôtres, que ce nom de *loges* a été retenu par ces derniers.

Quoiqu'il ne subsiste, à notre connaissance, aucun monument présentant la scénographie exacte d'un théâtre de mystères, et que cette lacune rende aujourd'hui d'une extrême difficulté l'exposition de cette singulière construction, cependant, en s'aidant d'une foule de passages plus ou moins explicites, contenus dans les pièces elles-mêmes, et surtout des indications fournies par un grand nombre de monumens dont on peut supposer avec raison que la disposition, les formes, ont été empruntées à ces théâtres, on peut espérer de pousser jusqu'à l'évidence cette espèce de démonstration. Quant à la disposition par étages, les témoignages se présentent en foule pour l'appuyer; nous avons déjà vu les historiens, témoins oculaires, mentionner le nombre d'étages auquel s'élevaient les échafauds qu'ils décrivaient; un chroniqueur de Metz, rapportant une représentation de *la Passion*, jouée en cette ville en 1437, dit que le théâtre fut fait « d'une très noble façon, car il en estoit de neuf siéges de haut; » et il ne peut y avoir d'équivoque

sur le nom de *siéges*, qui, dans ce cas comme ailleurs, signifie les diversions de la scène, car il ajoute que: *tout autour estoient grans siéges et longes pour les seigneurs et dames.* Mais une preuve décisive se tire de ces avertissemens de l'auteur pour la mise en scène, semés dans chaque pièce, par lesquels, lorsqu'une division doit avoir lieu, il a soin d'avertir que l'endroit où elle se passera soit situé au-dessous de celui d'où l'envoyé céleste doit descendre. Ainsi, dans le *Mystère de la Résurrection*, les apôtres attendant la venue du Saint-Esprit dans le cénacle, l'auteur avertit que: « ladicte maison du cénacle doit estre dessubz paradis, » c'est encore ainsi qu'est placée la chambre de la Vierge Marie dans les *Mystère de l'Incarnation* et *Nativité*. Des citations analogues pourraient être accumulées; puis il existe des monumens qui peuvent également jeter quelque lumière sur l'objet qu'il s'agit ici d'éclaircir. A cette époque de demi-civilisation, le domaine de l'imitation manquant de toutes les parties que l'érudition et la critique y ont ajoutées, était beaucoup plus borné; tout ce qui pratiquait les arts du dessin, empruntant ses types à la nature usuelle et matérielle, tournait dans un cercle de réaction uniforme. Il résultait de cette impropriété d'imitation, que lorsque les artistes, au lieu d'un fait unique, voulaient représenter une série de traits de la vie d'un personnage, peindre une histoire entière, ils empruntaient l'artifice qu'ils voyaient employé par les auteurs des mystères; ils divisaient leur sujet par étages, le subdivisaient par des compartimens; ils plaçaient les cieux au sommet, et l'enfer à la partie inférieure, sous la figure d'un énorme dragon à gueule béante. Il ne faut donc point douter que, toutes les fois que nous rencontrons dans un monument ces formes caractéristiques, nous n'ayons jusqu'à un certain point, sous les yeux, la scénographie d'un théâtre de mystères.

Les tympans occupant la partie supérieure des porches des grandes églises gothiques reproduisent cette distribution d'une manière frappante. Quelque sujet qu'on y retrouve figuré, c'est presque toujours la même disposition; trois étages les divisent: le ciel, la terre, les enfers. Que l'artiste ait voulu représenter la résurrection: au rang supérieur, le Christ, déjà monté aux cieux,

siége à la droite de son père ; à l'étagé intermédiaire, il accomplit différens épisodes terrestres de sa passion ; au rang inférieur, qu'un encadrement de dents aiguës, simulant une gueule ouverte, caractérise fréquemment, il délivre des limbes les patriarches et les élus.

On pourrait indiquer de nouvelles analogies dans les *histoires* sculptées qui enclosent le chœur de certaines cathédrales, dans les monumens prototypographiques connus sous le nom de *Bibles des pauvres*, et retrouver enfin la tradition dégénérée des mystères dans ces petites *passions mécaniques* promenées dans nos campagnes, et qui, dans leur sujet, leur disposition, etc., jusque dans leur naïveté, ont conservé le caractère frappant du type primitif.

Comme le théâtre, dans les sujets tirés de l'histoire sacrée, était presque invariablement formé des trois parties que nous venons de nommer, nous les décrirons successivement d'une manière générale, en rattachant à chacune d'elles tous les faits dignes de remarque que la lecture des mystères peut présenter.

Le *paradis* occupait la partie la plus élevée de l'échafaud ; c'était là que se déployait toute la magnificence des peintres et des ordonnateurs de spectacles ; les recommandations des auteurs sont toujours précises sur ce point ; l'un veut « qu'il soit nué et estoilé très richement ; » un autre « qu'il soit ouvert, faict en manière de throsne et recous d'or tout autour, au milieu duquel soit Dieu en une chaire parée, et au costé dextre de lui Paix, et soubz elle Misericorde ; et au senestre Justice, et soubz elle Vérité ; et tout autour d'elles, neuf ordres d'anges, les uns sur les autres. » Un orgue faisait toujours partie de son matériel ; il servait à accompagner les chœurs des anges, à les suppléer même, à manifester la mansuétude ou la colère divine. Quand Jésus-Christ entre en triomphe dans Jérusalem : « Ici se faict un doulx tonnoire, en paradis, de quelques gros tuyaux d'orgue. » (*Mystère de la Passion.*) Quand le Saint-Esprit descend sur les apôtres, « se doibt faire un tonnoire d'orgues, et qu'ils soient bien concors ensemble. » (*Mystère de la Résurrection*, par L. Michel.) Cet orgue cependant n'excluait point un orchestre également placé dans le paradis pour accompagner les chœurs séraphiques ; ainsi, lorsque Dieu annonce à la cour

céleste que le Messie prendra naissance, celle-ci en témoigne son allégresse par les cantiques, « adonques chantent, et puis les joueurs d'instrumens derrière les anges répètent, tandis, des anges qui tiennent les instrumens font manière de jouer. » (*Mystère de l'Incarnation et Nativité.*)

Les *conducteurs* de mystères, théologiens non moins subtils que les scolastiques, distinguaient quelquefois le *paradis* des *cieux*. On a déjà mentionné un paradis « à deux étages, » où probablement l'on avait établi cette subdivision; mais dans la *Moralité de l'homme juste et de l'homme mondain*, il est fait une distinction expresse entre le paradis et les cieux. Le premier était le séjour particulier de la majesté divine et des saints : « Est à noter que paradis sera faict au côté des cieulx un peu assez loin, et dans ledict paradis y aura la Trinité, Nostre-Dame et les saints suivant leur ordre. » Ces saints, d'après les indications que fournit la pièce, devaient être au nombre de cinquante au moins.

Dans les cieux siégeaient les juges qui décident du sort de l'ame juste ou mondaine; c'étaient saint Pierre, saint Michel, portant des balances; la miséricorde divine présentant la défense. Le diable remplissait les fonctions du ministère public.

Une troisième fraction du séjour céleste, distincte des deux précédentes et à l'usage de quelques mystères seulement, était le paradis terrestre. Voici comment Michel, auteur du *Mystère de la Résurrection*, recommande de faire. « Paradis terrestre doit estre faict de papier, au dedans duquel doit avoir branches d'arbres, les uns fleuris, les autres chargés de fruicts de plusieurs espèces, comme cerises, poires, pommes, figues, raisins, et telles choses artificiellement faites, et d'autres branches vertes de beau may et des rosiers, dont les roses et les fleurs doivent excéder la hauteur des carneaux (créneaux), et doivent estre de fraiz coupez et mis en vaisseaux plains d'eau pour les tenir plus freschement. »

Unique ou multiple, le paradis devait avoir des dimensions très étendues. On a vu qu'il contenait un orgue, quelquefois un orchestre de musiciens cachés derrière les acteurs, et neuf ordres d'anges rangés circulairement autour du trône du Père éternel. Dans le *Mystère de la Résurrection*, Jésus conduit avec lui cinquante et une

ames bienheureuses qu'il a tirées des limbes, et les incorpore, suivant une certaine proportion, dans ces neuf ordres, où pour les recevoir « *doivent estre appareillées les chaieres selon ce nombre.* » On ne peut supposer un nombre d'anges moindre, pour chaque rang, de celui des élus qu'on introduit parmi eux; c'est donc déjà plus de cent figurans qui doivent trouver place dans le paradis, sans les principaux personnages. A la vérité, il paraît que beaucoup de ces anges étaient des enfans; car on trouve, parmi les employés à la représentation d'un mystère, un certain Jean Lucien, « mettant en ordre les enfans *anges en paradis*; » mais, dans la même énumération, on trouve également des anges qualifiés par leurs noms et surnoms, et ceux-là devaient être, sans doute, des adolescens ou des hommes faits.

Un des commensaux du paradis était le Saint-Esprit; mais comme il était toujours représenté sous la forme d'un pigeon blanc (coulomb blanc), les paroles de son rôle étaient prononcées par un interlocuteur placé hors de la scène, comme cela se pratique encore aujourd'hui aux ombres chinoises et chez Polichinelle. Ainsi, dans le *Mystère des apôtres*, le Saint-Esprit, ordonnant à ceux-ci d'envoyer Barnabé prêcher en Asie : « Ces paroles sont proférées de par le Saint-Esprit, par la bouche d'un séraphin ou d'un autre ange, selon que l'on verra estre le plus convenable. »

La décoration de l'enfer et des limbes n'était point sur les échafauds. Au bas du théâtre paraissait une énorme tête de dragon, dont l'entrée, qui aboutissait sous le théâtre, assez large pour y laisser passer plusieurs personnes, s'ouvrait et se fermait lorsque les diables y voulaient entrer ou en sortir.

Il paraît que pour l'enfer on dérogeait à la coutume généralement adoptée, d'offrir constamment toutes les parties de la scène ouvertes et patentes aux yeux des spectateurs. L'enfer était généralement fermé, et ne s'ouvrait que lorsqu'une scène devait s'y passer ou dans les limbes et purgatoire qui y étaient contenus. Toujours ouvert, il eût été peu naturel d'y faire tenir les démons en repos lorsqu'ils ne prenaient point part à l'action; et en mouvement, ils eussent trop détourné l'attention des spectateurs. Au reste, l'auteur indique ordinairement le moment où l'enfer s'ouvre,

par ces mots ou d'autres analogues : « Et est l'enfer ouvert..... » Et sa fermeture par ceux-ci : « Et se reclos la gueulle d'enfer... »

Un des intermèdes infernaux les plus ordinaires était, lorsque les diables avaient enlevé une ame, de la laisser courir dans *le jeu* pour la rattraper, et la laisser courir de nouveau, comme le chat fait à la souris : « Adonc les diables laissent aller l'ame parmi le jeu et courrent tous après. » (*Mystère de saint André.*)

Dans le *Mystère de la Résurrection*, Jésus descend aux enfers et jette Satan enchaîné dans un puits : « Notez que l'ame de Jésus jette Sathan au puits, et crie moult horriblement ; et icelluy puits doit estre édifié jouxte (près) le pallour (parloir) de dessus le portal d'enfer, entre icelluy portal et la tour du limbe par devers le champ du jeu, pour estre mieux veu. Et doit estre faict ledict puits en telle manière qu'il ressemble par dehors estre maszonné de pierres noires de taille; et si doit estre si large qu'il puisse avoir séparation entre les deux parties (dans lesquelles son intérieur sera divisé); en l'une desquelles soit faict feu de soufre ou autrement, saillant continuellement hors du puits. Et doit estre faict par soufflier ou autrement subtilement qu'on ne s'apperçoive. Et en l'autre partie du puits, en laquelle sera gecté Sathan, n'aura point de feu, et s'en ira ledict Sathan par une fenestre qui sera faicte par devers enfer assez bas, et après qu'il aura esté gecté, ledict feu doit faire plus grande flambe que auparavant. »

« Notez bien, voit-on dans le *Mystère de Bien advisé, mal advisé,* que l'enfer doit estre en manière de cuisine comme chez ung grand seigneur et doit illec avoir ses serviteurs à la mode, et doit-on là faire grant tempestes, et les ames doivent fort crier en quelque lieu que l'on ne les voie point... Adonc chacun fasse son office, et boute la table, et frappe sur icelle d'un baton, et devez savoir que la table doit estre noire et la nappe peinte de rouge. Adonc viennent les serviteurs avecques viandes et en lieu d'instrumens infernaux, tous les diables crient à haulte voix :

« Saulce d'enfer, saulce d'enfer,
« Aux serviteurs de Lucifer. »

« Adonc Sathan vient; lequel apporte de la saulce noire en un

vaisseau que les petits serviteurs de Sathan portent. Adonc mettent grande abondance de soufre sur les plats et sur les gobelets, tellement, que quand ilz boivent, *il semble que tout brusle.* Adonc tous les diables renversent la table et tout ce qui est dessus, et font une grande tempeste et un grant bruict en tourmentant et desrompant tout. »

Lorsqu'on apprend aux enfers que le Messie est né (*Mystère de l'Incarnation et Nativité*) : « Adonc, crient tous les diables ensemble, et les tambours, et autres tonnoires faictz par engins, et gectent les couleuvrines, et aussi faict-on gecter brandon de feu par les narilles de la gueulle d'enfer et par les yeux et aureilles, laquelle se reclos et demeure les diables dedans. » (*Mystère de la Résurrection*, de J. Michel.) Jésus descend aux enfers pour enchaîner Satan et délivrer les ames des limbes ; il se prépare à en briser les portes : « Ici se doit faire pause, et tous les diables viennent tous à l'entrée d'enfer, et lors, comme espouvantés, feront signes admiratifs en mettant couleuvrines, arbalestes et canons, par manière de défense, et eulx estant sur le portal, l'âme de Jésus, accompagnée de quatre anges et de l'âme du bon larron, viendra aux portes d'enfer. »

Et plus loin : « Et doit-on tirer aucuns canons et avoir tonneaux pleins de pierres et d'autres choses, que l'on doit faire tourner, afin qu'ils fassent la plus horrible noise et tempeste que l'on pourrait faire ; après lesquelles choses ainsi faictes, silence doit estre imposé. »

Les scènes où les diables paraissaient excitaient un tel enthousiasme chez les dilettanti du genre, que l'on voulut aussi composer des poëmes où l'on n'introduirait que des acteurs de cette espèce. Déjà, comme on le sait, presque tous les mystères et moralités sont remplis de ces scènes ; mais il en est également plusieurs où des acteurs diaboliques figurent exclusivement. Ces pièces portent le titre de *Grande diablerie*, *Petite diablerie*. *Grande*, dit Le Duchat, quand il y avait quatre diables ou plus ; *petite*, quand il y en avait moins de quatre. Il paraît, en outre, qu'on donnait le nom de diablerie à la troupe d'acteurs qui jouaient spécialement les scènes infernales dans les *Mystères de la Passion* ou autres, et que,

de là, on en vint quelquefois à désigner ainsi toute la troupe ou un mystère quelconque. C'est dans ce sens que Rabelais, faisant parler Villon à ses acteurs, dit : « Je despite la diablerie de Saumur, etc..... »

Quelquefois, il y avait sur la scène des diablotins, c'est-à-dire des diables en forme de petits enfans, dont les fonctions étaient principalement d'amuser les spectateurs par quelques lazzis comiques, tels que de poursuivre sur la scène des ames qui cherchaient à leur échapper, jusqu'à ce que les grands diables vinssent les emporter définitivement.

Rabelais, en racontant une aventure arrivée à Villon, qui entreprit de faire jouer la *Passion* à Saint-Maixant, décrit ainsi ses acteurs diaboliques. « Ses dyables estoient tous capparassonez de peaulx de loupz, de vaulx et de béliers, passementées de de mouton, de cornes de bœuf et de grands havetz de cuisine, testes ceinctz de grosses courroyes, esquelles pendoient grosses cymbales de vaches et sonnettes de muletz, à bruict horrifique. Tenoyent en main aulcuns bastons noirs plains de fusées; aultres pourtoyent longs tizons allumez, sur lesquelz à chascun carrefour jectoient plaines poingnées de parasine (poix-réaine) en pouldre, dont sortoyt feu et fumée terrible. » (Pantag., liv. IV, chap. 13.)

Dans les *Mystères des Apôtres*, Simon-le-Magicien appelle à son aide les esprits infernaux. « Ici doivent venir d'enfer aucuns dyables comme chiens faitz. » Ces diables, n'ayant aucun pouvoir sur saint Pierre, auquel le magicien les envoie, celui-ci fait de nouveau « grandes adjurations et conjurations, et doit ung dyable venir en forme d'ung chien et doit être Cerberus, et fault qu'il ait dents apparoissants. »

Dans le *Mystère de saint André*, cet apôtre ordonne aux démons d'abandonner quelques habitans de Nicomédie qu'ils possédaient; ceux-ci sortent sous la forme de gros chiens noirs, et, avant de rentrer aux enfers, ils étranglent le fils d'un notable pour fournir à l'apôtre l'occasion de le ressusciter.

Après les scènes infernales, on voit presque toujours indiqué : *Ici fait tempeste en enfer*. Il faut supposer que c'était un grand fracas que l'on faisait entendre, accompagné de quelques flambées;

mais c'était seulement pendant les scènes où les diables n'avaient aucune part que l'enfer restait fermé, car Satan, qui est l'espion sur la terre de tout ce qui s'y passe, revenant apporter des nouvelles, dit :

Ne me tenez plus vos huys clos;
Ouvrez-moi promptement vos portes.

Lorsqu'il se livrait quelque combat, et qu'il restait des morts sur le carreau, c'étaient des diables qui se chargeaient de débarrasser la scène, en chargeant ames et corps dans une charrette, une brouette, ou même une hotte, suivant l'importance de la capture. Ainsi, dans le *Mystère des Apôtres*, l'ame d'Hérode est emportée en charrette; celle d'Egear, dans le *Mystère de saint André*, en brouette; et enfin celle du mauvais riche, dans une hotte.

C'étaient les diables qui tiraient la charrette.

Il fault mener nostre charrette,
Nos trains, nos jougs, nostre brouette,
Pour amener payens à force
Qui doivent mourir en l'estorse
De la guerre jà commencée.

Disent les diables dans le *Mystère de sainte Barbe*.

A l'avant-scène de l'enfer se trouvaient le purgatoire et les limbes, dont le *Mystère de la Résurrection* nous a conservé l'exacte et minutieuse description. « Notez que le limbe doit estre à costé du parloir, qui est sur le portal d'enfer, et plus hault que ledit parloir, est une habitation, qui doit estre en la fasson d'une grosse tour quarrée, environnée de retz et de filetz ou d'autre chose clere, afin que parmi les assistans on puisse voir les ames qui y seront, et quand l'ame de Jésus aura rompu ladicte porte, et sera entrée dedans. Mais paravant la venue de l'ame de Jésus en enfer, ladicte tour doit estre garnie tout à l'environ par dehors, de rideaux de toille noire qui couvriront par dehors lesdits retz et filetz et empescheront que on ne voye jusques à l'entrée de ladicte ame de Jésus; et lors à sa venue, seront iceux rideaux subtilement tirés à costé,

tellement que les assistans pourront veoir dedans la tour. Et notez que, à la venue de l'ame de Jésus, on doit voir plusieurs torches, fallots ardens dedans ladicte tour, qui feront grant clarté, et derrière ladicte tour en ung autre lieu qu'on ne puisse estre veu, doit avoir plusieurs crians et gullans horriblement tous à une voix ensemble, et l'ung d'eux qui aura bonne voix et grosse parlera, après ce faict, pour lui et pour les autres ames dampnées de sa compaignie, etc.

« Puis, doit avoir ung autre limbe réputé pour les petits enfans non circoncis, et sans avoir eu remède contre le péché originel. Lequel limbe de petits enfans doit estre au-dessoulz de celui des pères, dont une ame d'enfant, pour soy et pour les autres, et étant avecques, elle dit, etc.

« Il est à noter que la chartre du purgatoire doibt estre au-dessoulz du limbe, à costé, auquel doit avoir dix ames, sur lesquelles doit apparoir semblans d'aulcuns tourmens de feu artificiellement faicts, par eau-de-vie, et d'icelluy purgatoire, l'ame de Jésus rompra la porte pareillement à force, et puis entrera dedans accompagnée desdicts anges. »

Comme renseignement sur la disposition générale de la scène, on peut consulter encore ce très curieux libretto du *Mystère de la Résurrection*, extrait d'un manuscrit de la Bibliothèque royale (n° 7268-33 A):

« En ceste maniere réciton
La sainte résurecion.
Primerement apareillons
Tus les luis (lieux) et les mansions (maisons)
4 Le crucifix primement,
Et puis apres le monument (sepulchre)
2 Une jiole (geôle) i deit aver
Pour les prisons emprisonner,
4 Enfer soit mis de cele part,
Es mansions de l'altre part
5 Et puis le ciel, et as estels (étoiles),
Primes Pilate od ses vassals
6 Six u (ou) set chevaliers aura

7 Cayphas en l'altre sera
8 Od lui seit la jaerie (juiverie);
Puis Joseph d'Arimathie
10 El quart (4e) seit Dam Nichodemus
11 Et quint les disciples (du) Christ;
12 Les treis Maries saient el sis
Si seit preven (est entendu) que l'om face,
15 *Galilées* (la ville de) en mi la place,
14 *Emaüs* encore i seit fait
U Jésus- rist fu à l'hostel trait (conduit)
Et cun, (quand) la gent (le peuple) est tute assise,
Et la près de tute part mise
Dam Joseph, cil de Arimathie,
Venge (vient) à Pilate, si lui die, etc. »

Ici commence le dialogue, et toutes les fois qu'il y a quelque jeu de scène, quelque mouvement de personnages, le poète l'indique toujours en quelques vers analogues aux précédens, et qui, du reste, n'offrent aucune particularité que nous n'ayons déjà indiquée.

On ne trouve dans les mystères aucune mention de rideau, et il est certain qu'il n'y en avait point. Le théâtre était entièrement ouvert, et visible aux spectateurs dès leur arrivée. Les acteurs venaient y prendre place, et le commencement du spectacle était annoncé par une symphonie, un prologue, ou quelque parade bruyante, capable d'attirer les regards de la foule, et, en fixant son attention, d'obtenir son silence. On ne trouve la mention de quelque chose d'analogue à un rideau, que dans un mystère, celui du *Vieil Testament* qui commence par la création. Comme il paraissait absurde au compositeur que la terre, les villes, les personnages, etc, préexistassent à la création, il avertit que plusieurs *custodes* doivent cacher les *establies* aux yeux du spectateur, et se tirer successivement à mesure que Dieu opère la création.

Quelquefois, ces *custodes* servaient à receler certaines actions qu'il eût été encore bien plus difficile d'offrir décemment aux yeux des spectateurs. Par exemple : Sara offre Agar à Abraham. « Ici Abraham prend Agar, et la maine en sa chambre. »

Le *Mystère de la Vengeance* se termine par le sac de Jérusalem, et par toutes les horreurs qu'une semblable catastrophe entraîne; le poète n'a point explicitement indiqué tout ce que devaient faire les acteurs en semblable circonstance. Il s'en reposait sans doute sur leur verve. Cependant, le dialogue indique des soldats qui saisissent des jeunes filles et qui leur font violence, et le *meneur du jeu*, qui vient à la fin de la pièce récapituler tout ce que les spectateurs ont vu, dit en s'adressant à ces mêmes spectateurs :

Vous avez veu vierges dépuceller
Et femmes mariées violer,
Qui leur était grant tribulation.

Les frères Parfait prétendent que ceci se passait derrière les *custodes*, mais sans preuves; beaucoup d'autorités induiraient à penser que les spectateurs n'étaient point privés de cet édifiant spectacle.

Comme économie d'exposition et de dialogue, des écriteaux étaient placés sur chacune des loges, ou cases du théâtre, pour indiquer aux spectateurs ce qu'elles représentaient. Ainsi, on trouve dans *le Mystère du vieil Testament* que le ciel que crée le Seigneur au commencement, doit porter écrit : *Coelum empyreum*; ce qui prouve en outre que dans un grand nombre de cas, ces écriteaux étaient conçus en latin. Il en était de même des noms des personnages, qui la plupart du temps sont également en latin.

Plus loin, lorsque Dieu crée le paradis terrestre, divisé en ses quatre parties, l'auteur recommande « que chacun d'eulx soient escriptz et ordonnez. »

Dans le prologue du *Mystère de l'Incarnation et Nativité*, joué à Rouen en 1474; l'auteur s'adresse aux spectateurs :

« Present des lieux vous les pourrez cognoistre
Par l'escript tel que dessus voyez estre. »

De ce passage d'un mystère joué à Metz : « Et fit-on mettre les lanternes aux fenêtres tout ledit jeu durant, » les frères Parfait in-

duisent qu'avant l'établissement de la comédie à l'hôtel de Bourgogne, on se servait de lanternes, appelées lanternes à transparent, qui faisaient un des ornemens du théâtre, et qui depuis passèrent aux pâtissiers. La chose n'est point impossible; mais certainement, dans l'explication de ce passage, il faut entendre que pendant toute la durée de la représentation qui dura plusieurs jours (à Metz), on illumina chaque jour la ville, à cause de l'affluence immense de seigneurs et de peuple qui s'était rendue à cette représentation de toutes les provinces voisines; et ces illuminations se faisaient avec des lanternes. D'ailleurs à Paris, dans une salle fermée, où l'on jouait le soir, on pouvait faire usage de lanternes; mais la représentation de Metz eut lieu certainement en plein jour.

Les historiens contemporains parlent tous avec admiration du mérite des *machines* qu'on nommait alors *secrets*. Doultreman, dans son *Histoire de Valenciennes*, citant une représentation qui eut lieu dans cette ville, en 1547, dit que les *secrets* du paradis et de l'enfer étaient tout-à-fait prodigieux et capables d'être pris par le peuple pour des enchantemens; car l'on voyait la *vérité*, les anges et divers autres personnages, descendre de bien haut, devenir invisibles, puis reparaître tout à coup. De l'enfer Satan s'élevait, sans qu'on vît comment, porté sur un dragon; la verge de Moïse, sèche et stérile, poussait tout à coup des feuilles et des fleurs. On vit l'eau changée en vin aux *noces de Cana*, et plus de cent personnes de l'auditoire purent goûter de ce vin. Les cinq pains et les deux poissons y furent multipliés et distribués à plus de mille personnes, nonobstant quoi, il y eut douze corbeilles de reste. Le figuier, maudit par Jésus-Christ, parut séché, et ses feuilles flétries en un instant; l'éclipse, « le *tremble-terre*, » le brisement des pierres, et les autres épisodes de la Passion, furent représentés avec un succès qui fait regretter que le chroniqueur n'ait point pénétré, pour nous les transmettre, les moyens employés par les machinistes du temps. Plus à l'aise que ceux de nos jours, en ce qu'ils avaient moins d'exigeantes critiques à satisfaire, ceux-ci abordaient intrépidement les cas les plus difficiles de l'art. Ainsi, l'auteur du *Mystère du vieil Testament*, qui n'avait point reculé devant la difficulté de présenter le tableau de la création, n'est

point arrêté par celle de représenter le déluge. « Ici surmonteront les eaües tout le lieu là où l'on joue le mystère, et y pourra avoir plusieurs hommes et femmes qui feront semblant d'eux noyer. » C'est à tort qu'un écrivain a pensé que ces eaux étaient réelles et se bornaient à quelques seaux d'eau dont on arrosait le théâtre. Il est évident que par ces mots : « les eaux surmonteront tout le lieu où l'on joue, » l'auteur n'a pu indiquer que des eaux artificielles, des toiles peintes qui, en s'élevant peu à peu devant la scène, finissaient par en dérober tous les objets à la vue.

L'art du machiniste n'était pas, comme on le voit, négligé par les auteurs des mystères; les transformations, les vols et certains décors mobiles s'y rencontrent assez souvent. Les plus remarquables et les plus multipliés se trouvent dans le *Mystère du vieil Testament*. Au commencement de ce mystère, plusieurs toiles cachent les *establies* aux spectateurs. L'acteur qui représente Dieu paraît d'abord seul. « Nota que celuy qui joue le personnage Dieu doibt estre au commencement tout seul en paradis. » Il crée d'abord le ciel. « Adoncques se doibt tirer un ciel couleur de feu, auquel sera escrit : *Cœlum empyreum*. » Puis les anges. « Adoncques se doivent monstrer tous les anges, chacun par ordre, et au milieu d'eulx l'ange Lucifer ayant ung grand soleil resplendissant derrière luy, et se doivent élever Lucifer et ses anges *par une roue secrètement faicte dessus un pivot à vis*. » Dieu crée ensuite le jour et la nuit. « Adoncques se doibt monstrer un drap peint, c'est assavoir la moitié toute blanche et l'autre noire. » Il forme ensuite le soleil, la lune, les étoiles, les arbres, les animaux qui se montrent successivement au moyen des toiles peintes qui les représentent, et qui se développent aux yeux des spectateurs, ou bien par le retrait des toiles qui dérobent la vue des établies. Mais bientôt les anges, par leur rébellion, attirent sur eux la vengeance céleste. « Adoncques doibvent trebuscher Lucifer et ses anges le plus soudainement possible, et *doibt avoir autant de diables tous prez en l'enfer*, lesquels, en menant grande tempeste, gettent feu du dict enfer. »

On conçoit, en effet, que le paradis étant situé au plus haut du théâtre et l'enfer au plus bas, il eût été impossible de faire tomber

directement les diables en enfer; l'auteur y a donc pourvu, en indiquant que les anges punis doivent se laisser tomber à terre de manière à devenir invisibles pour tous les spectateurs, tandis que d'autres diables, se montrant aussitôt en enfer, simulent leur chute subite.

Les frères Parfait, sur ces mots du *Mystère du vieil Testament*, lorsque les Hébreux entrent au désert : « Ici fault ung désert », ont supposé qu'il y avait là un changement à vue; mais comme nous n'avons jusqu'à présent aucun autre exemple de ce genre, et que celui-ci est loin d'être concluant, puisqu'il semble indiquer seulement qu'une décoration de désert devait se trouver parmi les autres, on est fondé à croire que les changemens à vue étaient inusités, si ce n'est dans le *Mystère de la Création*, qu'on vient de citer, et où ce sont moins encore des changemens à vue que des levers de rideau partiels et successifs.

Nous avons déjà remarqué ailleurs avec quel soin les auteurs de mystères présentaient jusqu'aux plus petits détails aux yeux des spectateurs; en voici encore un exemple. Dans le *Mystère de l'Apocalypse*, Domitien, apprenant que saint Jean a converti les habitans d'Ephèse, fait aussitôt partir un vaisseau pour lui amener cet apôtre. Comme les matelots qui doivent monter ce vaisseau sont endormis et la plupart ivres, le pilote les réveille à grands coups de bâton; il fait ensuite charger les provisions nécessaires, pain, vin, viandes salées, morues, harengs, *baleines salées*, cartes et dés. On met à la voile, on arrive à Ephèse. Les soldats romains mettent pied à terre, vont au temple et arrêtent l'apôtre, le font monter sur le vaisseau et le ramènent à Rome; Domitien ordonne qu'on le jette dans une chaudière d'huile bouillante. « Ici faict appreter une chauldière d'huylle, fourches, boys, charbon, treppiers et soufflez. » Jean, étant sorti de là aussi frais que d'un bain au lait d'amandes, on le conduit en exil dans l'île de Pathmos.

Mettre en action les différentes visions de *l'Apocalypse* aurait présenté trop de difficultés aux auteurs des mystères; aussi, dans celui qui porte le titre de *Mystère de l'Apocalypse*, l'auteur a-t-il éludé les difficultés de son sujet en se bornant à faire présenter à saint Jean et aux yeux des spectateurs quatorze tableaux dont ce

saint rend compte en écrivant ou feignant d'écrire son livre. Un ange lui parle de temps en temps. Ceci se passe en interlocutoire. « Ici se doibt mettre saint Jehan près de quelque roc, appuyé sur une de ses mains, en forme de contemplation. Et il se fera une grande pause en paradis, musicale ou instrumentale, cependant que la première vision s'apparaîtra. Ici saint Jehan prend plume, encre. »

Par suite de l'habitude de tout représenter sur le théâtre, il arrivait parfois que si des personnages y mouraient, y étaient tués, on procédait sur place à leur inhumation. Ainsi des juifs, passant en Galilée pour y sacrifier en liberté, sont tués par les satellites de Pilate, et leurs camarades les enterrent sur la scène. D'un autre côté, il s'agit de représenter le Lazare; mais pour le ressusciter, il faut qu'il meure, et par conséquent qu'il soit malade. Il commence donc à se plaindre d'un grand mal de cœur. Marthe et Madeleine, ses sœurs, lui conseillent de se coucher. « Icy se couche Lazare sur un beau lit paré, et Marthe est d'un costé et Magdeleine de l'autre, et lui mettent un couvrechef à la teste. » Comme il continue à se plaindre d'une grosse fièvre et d'une grande débilité, Marthe lui offre des conserves et des confitures pour le réconforter; mais il va plus mal, et après un nombre infini de plaintes, il expire. « Icy les juifs ensevelissent Lazare, puis le portent en terre, et y peut-on porter torches et autres triomphes mortuaires. »

Dans le *Mystère de la Vengeance*, Néron fait ouvrir le ventre à sa mère Agrippine : cette opération est faite sur le théâtre. « Nota qu'ilz la lient icy sur un long banc, le ventre dessus, et faut avoir un corps feint pour l'ouvrir. »

Les supplices, les tortures sont très fréquens dans les mystères; il paraît que les spectateurs aimaient à repaître leurs yeux, comme leur esprit, dans la méditation des légendes, de ces horribles spectacles offerts dans tous leurs détails.

Les serpens, les dragons, les monstres étaient un moyen dramatique très fréquemment employé par les auteurs des mystères. Dans celui des *Apôtres*, la huitième journée est presque entièrement remplie de scènes où les serpens, les dragons, dévorent les incrédules, renversent les autels, etc.

« Icy fault qu'il saille par-dessoulz terre ung dragon moult terrible comme un serpent. »

Telle est, ordinairement, l'annonce de l'apparition de ces singuliers acteurs.

Dans le même mystère, saint André fait plusieurs miracles dans la Grèce, et entre autres, la délivre d'un serpent monstrueux : « Icy doibt avoir un chesne planté et se doibt lyer le serpent à l'entour du dict chesne, en criant, et doibt saillir grant quantité de sang et puis meurt. » Sur quoi les frères Parfait ajoutent que le machiniste qui faisait mouvoir le serpent était placé au centre du théâtre. Puis, au moyen d'une corde de crin noir, en attirant l'animal à lui, il le tortillait autour du chêne, sur l'écorce duquel étaient attachées des pointes de fer, qui, perçant la peau du serpent, en faisaient sortir une eau couleur de sang.

Il n'était point rare non plus de voir des animaux, soit feints, soit naturels paraître sur la scène ; lorsque Joseph et Marie vont à Bethléem, ils mènent leur âne avec eux ; Joseph lui fait la litière et lui donne à manger.

Or, vous tournez bauldet tournez
Le museau devers la mangeoire ;
Vous avez bien gagné à boire
Car eine avez eue à foison.

« Icy montent Nostre-Dame sur l'asne et l'enfant, et s'en vont en Égypte. »

« Icy ramaine Joseph ; Nostre-Dame et l'enfant sur son asne, comme devant. »

Jésus ordonne à saint Pierre et à saint Jean de lui amener l'ânesse et l'ânon qu'ils trouveront attachés aux murs d'un château voisin : « Icy montent Jésus sur l'asnesse, et y a quatre apostres qui vont devant ; Judas maine l'asnesse par le licol, et les autres apostres vont après. »

Dans le mystère qui porte son nom, sainte Barbe, voulant envoyer une lettre, en charge un courrier ; celui-ci monte à cheval, s'arrête plusieurs fois pour boire, arrive à la porte de la ville, y

frappe, et de là se fait conduire au logis qu'il cherche : tout ceci s'exécute sur la scène.

Marie vient de mettre au monde le Sauveur : « Icy doibt avoir ung asne et ung bœuf, et si on ne peut trouver des corps de l'asne et du bœuf feincts, soit laissé ce qu'en suit..... Mais qui en pourra avoir ils se doibvent agenouiller devant l'enfant et haléner contre luy pour l'eschauffer. Ensuite vient ung chant royal, duquel quant on dit la dernière ligne, les bestes s'agenouillent. »

Quand le texte sacré l'exigeait, et d'autres fois comme effet de merveilleux, on faisait parler les animaux qui figuraient dans l'action, mais en leur choisissant des monosyllabes en rapport avec leur accentuation habituelle. Un exemple tiré du *Mystère de la Nativité* rendra plus claire l'explication de ce jeu de théâtre qui, exécuté dans une église, empruntait la langue du rituel.

UN COQ (d'une voix claire et brève).

Christus natus est!

UN BŒUF (mugissant).

U... bi!

UN AGNEAU (bêlant).

Bée....thleem!

UN ANE (brayant).

Ia....mus (pour Eamus).

Les géans, qui jouent encore aujourd'hui un rôle si important dans les parades et dans les processions espagnoles, figuraient dans les mystères.

Dans le *Mystère de saint Christophe*, joué à Grenoble, et l'un des plus curieux par le style et les évènemens, saint Christophe a cette taille gigantesque que les légendaires lui attribuent. N'était-ce simplement qu'un homme de très haute taille, exhaussé encore par des socques élevés tels qu'on en portait alors, ou un individu monté sur des échasses? c'est ce qu'il est difficile de décider. Seulement il est difficile d'admettre qu'un acteur eût pu jouer un rôle aussi long et aussi varié en incidens que celui de saint Christophe, monté sur des échasses.

Les jeux de théâtre étaient produits pour la plupart au moyen de trappes, nommées par métonymie *apparitions*, semblables à celles des théâtres modernes, et servant aux mêmes usages, soit pour faire sortir des acteurs de dessous le théâtre, soit pour les y faire descendre. Lorsque l'ombre de Samuel apparaît à Saül, le poète avertit : « Une *apparition* pour Samuel. » Et la preuve que ce nom d'apparition s'appliquait à la trappe et non à l'objet qui apparaissait, c'est que dans le *Mystère de l'Apocalypse*, les meurtriers de Darœ, bourreau de Domitien, jettent son corps dans une apparition : « Icy le jettent en l'apparition et s'en vont à Romme. »

Dans le *Mystère des Apôtres*, Barnabé, prêchant l'Évangile aux Chypriens, est conduit au bûcher : « Icy Barnabé soit lyé par le corps et par les pieds contre une charrette, et au millieu ung pillon où doibt avoir un pertys pour passer une corde, et par-dessoulz terre ung corps fainct comme Barnabé, et feindra le bourreau brusler ledict corps fainct, et se dévallera Barnabé par-dessoulz terre. »

La machine au moyen de laquelle s'exécutaient les vols et ascensions, s'appelait la *volerie* ou *voullerye*. « Celui qui jouait saint Michel descendit par la voullerye. » (Rabelais.)

L'ascension de Jésus-Christ, dans le mystère de ce nom, était toujours une des machinations les plus importantes que les exécuteurs de mystères eussent à exécuter. Voici comment elle est indiquée dans le *Mystère de la Résurrection* de J. Michel, troisième journée. « Jésus prendra les ames des bienheureux, au nombre de cinquante et un par la main, et les mènera monter secrètement en paradis par une voie, sans que on les voye, mais leurs statures de papier ou de parchemin bien contrefaictes, jusqu'audit nombre de cinquante et un personnages, seront attachées à la robe de Jésus et tirées à mont quant et quant Jésus, et seront les estabiiz environnés de nuées blanches. » On voit qu'ici l'ascension ne s'exécute que par la substitution de ces personnages feints, et que les machinistes avaient reculé devant la difficulté d'enlever cinquante-un personnages se tenant tous par la main à la file les uns des autres.

A la tentation de Jésus-Christ dans le désert : « Se met Jésus sur les épaules de Sathan, et par ung soudain contrepoys sont guindés tous deux à mont sur le haut pinacle (du temple). »

Comme jeux de théâtre, les épées à lame rentrante n'étaient point inconnues aux acteurs des mystères. Ainsi saint Thomas (*mystère des Apôtres*), prêchant dans la Judée, ayant terrassé ses adversaires par ses prodiges, le plus acharné d'entre eux, l'*évesque d'Ynde la major*, ne trouve d'autre argument que de lui passer une épée au travers du corps. « L'évesque prend un glaive fainct et le fiert au travers du corps, et tue saint Thomas. »

(Ibid.) Simon le magicien se présente à l'empereur Néron en lui disant qu'il est le fils de Dieu, et que pour se convaincre de ce qu'il avance, on n'a qu'à lui faire trancher la tête, qu'il ressuscitera. Néron, très curieux comme on sait, ordonne cette exécution; mais le bourreau ne coupe qu'une fausse tête. « Nota que Simon Magus ait un visage fainct souz son chaperon de docteur en la tête, et puisse *l'avaler* sur le visage. »

On ne sait pas précisément quels jours et à quels intervalles les confrères de la Passion donnaient leurs représentations; mais on ne peut douter que ce ne fût à de courts intervalles, et surtout les jours de fêtes et les dimanches. Mais en 1460, on leur interdit les jours de fêtes solennelles et les jeudis, de peur que ce spectacle n'empêchât le peuple d'assister aux offices, qui eussent souffert de la concurrence.

Dans les villes de province, comme on n'élevait généralement que des théâtres temporaires pour la représentation des mystères, et que ces représentations, sauf la scène qui était abritée, avaient généralement lieu en plein vent, on choisissait naturellement l'été pour exécuter ces spectacles; aussi remarque-t-on, dans la mention des célèbres représentations provinciales, que presque toutes eurent lieu dans les mois de juin, juillet, août et septembre. Cependant, probablement par exception, on trouve une célèbre représentation du mystère de l'*Incarnation* et *Nativité*, donnée à Rouen *aux fêtes de Noël*, en 1474, et, malgré l'inclémence de la saison, la représentation avait lieu en plein vent, puisque le théâtre occupait toute la partie septentrionale de la place du Neuf-

Marché. Comme on vient de voir un miracle de la Nativité donné aux fêtes de Noël, on remarquait souvent aussi une concordance entre le sujet de la pièce et l'époque où elle était représentée; il existe également mention d'une représentation du mystère de *saint Nicolas* donné le jour de la fête de ce saint. On trouve aussi qu'à Lille, en 1416, le mystère de l'*Ascension* fut joué pour le jour de cette fête.

Lorsqu'il s'agissait de monter la représentation d'un mystère, on faisait un *cry* ou proclamation par la ville, en grand apparàt, afin d'annoncer le projet, et pour annoncer que les amateurs disposés à prendre un rôle eussent à venir s'essayer devant la société qui s'était constituée juge à cet égard. Au jour et à l'heure indiquée, les candidats étaient examinés sous le rapport de la figure, de la taille, de la voix, de l'intelligence et du jeu, et on leur accordait un rôle suivant leur capacité. Or, en parcourant les mystères, on est effrayé de la difficulté, des périls même que devaient offrir les principaux rôles, et l'on conçoit qu'on exigeât qu'ils s'engageassent par serment à les remplir. En effet, que l'on prenne pour exemple celui de Jésus-Christ, et seulement pendant le mystère de *la Passion* proprement dit; car, sans la résurrection, on voit que cette représentation durait quatre jours et était divisée en quatre-vingt-six actes. Dans ces quatre journées, on ne débitait pas moins de quarante-un mille vers. Le rôle du Christ en contenait pour sa part plus de trois mille quatre cents. Quelque adresse que dussent mettre les autres acteurs dans leurs rôles, il était difficile que celui-ci ne fût pas excédé des mauvais traitemens, coups de fouet et de bàton, que l'auteur s'est plu à multiplier presque à chaque heure de la dernière journée. Dans quelques scènes, telles que celle de la tentation au désert, il devait être enlevé, par un contre-poids, du bas du théâtre jusqu'à une grande hauteur. Dans la transfiguration, il restait suspendu en l'air pendant un débit de cent vingt-huit vers. Enfin, depuis le moment où on l'élevait en croix jusqu'à celui où on l'en détachait, il ne se débitait pas moins de trois cents vers, auxquels on doit joindre le temps des diverses pauses ou opérations indiquées dans le drame; de sorte que l'acteur devait rester au moins pendant deux heures

dans cette position si pénible. On ne doit pas s'étonner après cela que quelquefois les acteurs aient été sur le point de succomber à tous ces périls. La chronique de Metz rapporte qu'à une représentation de *la Passion*, jouée en 1437, près de cette ville, un curé de Saint-Victor de Metz, qui faisait le rôle du Christ, « fût presque mort en croix, s'il n'avait été secouru; et fallut que un autre prêtre fût mis en la croix pour parfaire le personnage du crucifiement pour ce jour. » Dans la même représentation, celui qui faisait le rôle de Judas fut presque étranglé en se pendant, « car le cœur lui faillit, et fut bien hastivement despendu et porté en voye. »

ÉMILE MORICE.

(Suite et fin à une prochaine livraison.)

RÉSIGNATION.

A M. F. de Lamennais.

Qui descend donc ainsi sur la place publique,
Jetant un peuple entier à l'hydre politique,
Au lieu de ses devoirs lui parler de ses droits ?
Prêtre de Jésus-Christ, parle-nous de la croix !
Parle-nous de la croix, de cette croix austère
Que ton maître a portée au sommet du Calvaire,
Que tu portes toi-même, et que je porte, moi,
Que porte le vulgaire et que porte le roi !
Oh ! quand aura sonné l'heure de ta victoire,
Quand, tant de fois trompés, nous ne voudrons plus croire,
Comment soutiendras-tu ce peuple furieux
Qui viendra tout sanglant apparaître à tes yeux ?
Quand, demandant leurs fils, viendront ces pauvres mères,
Te dire en te montrant leurs souffrances amères :

« Comme il l'était hier, le mal est tout puissant ;
Hier c'était la boue, aujourd'hui c'est le sang.
Tous tes projets dorés sont tombés en poussière.

Une chose est debout, hélas! c'est la misère.
N'es-tu donc plus le Christ, ô prophète vanté?
O grand prophète! où donc est cette égalité?
Ainsi qu'aux jours passés, la rouge guillotine
Boit le sang des Français qu'épargna la famine;
Les meilleurs ne sont plus; toi-même, homme de bien,
Tu n'as plus d'auréole, et ton nom n'est plus rien;
Ceux qui marchaient naguère au gré de ton envie
Ne te connaissent plus et demandent ta vie,
Et s'en vont murmurant dans la grande cité :
« Ce prêtre n'aimait pas assez la Liberté! »

Alors, voyant ce peuple en proie à tant d'alarmes,
Comme Notre-Seigneur, tu répandras des larmes,
Et ne pouvant pas, toi, multiplier les pains,
Tu répondras, prenant ta tête dans tes mains :

« Frères, résignez-vous, comme je fais moi-même;
Laissez à l'envieux l'injure et le blasphème;
Connaissez à présent toute la vérité :
Dans un cercle éternel tourne l'humanité;
Et le bien et le mal, en égale mesure,
Tombent incessamment des mains de la Nature.
Le siècle a fait deux mots : *Progrès* et *Mission;*
Il en est un plus grand, c'est *Résignation*;
Car, tels qu'un champ de blé, dans le monde où nous sommes,
Toujours la main du sort labourera les hommes :
La souffrance est la loi de ce triste univers;
La matière demeure et la forme se perd.
Voyez comme déjà, par-delà l'Atlantique!
Le serpent de douleur entoure l'Amérique.
L'homme libre et l'esclave, en tout temps, en tout lieu,
Palpiteront toujours sous le souffle de Dieu.
Frères, défiez-vous des rois de la pensée,
Leur esprit est brûlant, mais leur ame est glacée;
Tous ils sont orgueilleux, et sachez-le en ce jour,
Tout mal vient de l'orgueil, et tout bien de l'amour.

Tous feraient, pour servir leur belle théorie,
Couler à gros bouillons le sang de la patrie.
Partout sur cette terre est l'inégalité,
Mais nous serons égaux devant l'éternité.
Frères, pensons toujours, sur ces terrestres rives,
A la sueur de sang du jardin des Olives! »

Mais le prêtre se tait, et, près d'un grand palais,
J'entends parler tout bas un troupeau de valets:

« Depuis cinq ans, hélas! tout est devenu pire;
Il faut, pour nous sauver, le sabre de l'empire;
Il faut un frein de fer à ce peuple indompté.
Il faut!... » — « Moi je vous dis qu'il faut la Liberté!
Mais la Liberté sainte, et lente et mesurée,
Et marchant comme fait une femme sacrée.
Vous, prêtre, et vous, valets, qui murmurez tout bas,
La sainte liberté, vous ne la sentez pas.
Vous, vous mettez du sang à sa robe divine,
Et vous, vous étouffez la voix de sa poitrine.
Vous n'êtes pas ses fils; et, sur votre tombeau,
Naîtra de votre cendre un grand peuple nouveau. »

O Liberté divine! ô ma belle déesse!
Combien ces insensés te causent de tristesse!
Comme ils comprennent mal ton empire nouveau!
Comme je vois tes pleurs couler sous ton manteau!
Ne désespère pas pourtant de notre France;
Reste au milieu de nous, malgré cette souffrance;
Laisse-les, ces mortels, obscurcir ta clarté,
Et toi, déesse, attends avec tranquillité.
Lorsqu'au pays de Naple, une immonde tempête,
De la terre et du ciel vient suspendre la fête,
Le grand astre, un moment, voile son front vermeil,
Car il sait que toujours il sera le soleil.

ANTONI DESCHAMPS.

ÉTUDES

Sur la Peinture Espagnole.

GALERIE DU MARÉCHAL SOULT.[1]

VI.

Auprès de Zurbaran s'élevait un autre jeune peintre qui devait résumer en lui-même toutes les traditions antérieures, et porter l'art espagnol à son plus haut degré de splendeur. L'histoire de Murillo est fort simple : elle se trouve tout entière dans la succession de ses œuvres et non point dans les faits extérieurs de sa vie qui fut coupée par un seul accident, un voyage à Madrid.

Murillo est assez connu en France et en Europe, sans doute à cause du nombre prodigieux et de la supériorité de ses créations ; il y a des Murillo en Russie, à Berlin, à Munich, à Dresde, à Londres, etc.; mais il n'y a certainement pas une galerie au monde (exceptons Séville et Madrid), où l'on puisse étudier aussi complètement que chez le maréchal Soult, toute cette belle vie d'artiste, toutes les transitions de son talent, tout le développement de son génie.

(1) Voyez la dernière livraison.

Souvent, au milieu de tâtonnemens instinctifs, il tombe aux natures privilégiées une subite révélation qui décide leur avenir. Quand Pedro Moya, de Grenade, traversa Séville en revenant de Londres, où il avait étudié sous Van-Dyck, Murillo, qui avait pris de son premier maître, Juan del Castillo, un dessin assez correct et un coloris sec et froid approchant de l'école florentine, fut frappé par l'exécution suave de Moya; il pressentit la perfection qu'il pourrait atteindre dans cette direction nouvelle; dès lors il essaya de modifier sa pratique, et, résolu de passer en Italie, il se rendit bientôt à Madrid; mais à Madrid, il fut si gracieusement accueilli et aidé par son compatriote Velasquez, il trouva tant de richesses dans les collections royales, qu'il n'eut pas envie d'aller plus loin.

Un critique fort compétent sur l'art espagnol, M. Louis Viardot, a prétendu que Murillo n'eut pas plusieurs manières successives, mais qu'il se servit, alternativement et suivant le besoin, du genre *froid*, *chaud* ou *vaporeux* : cette assertion nous semble manquer de justesse en présence des faits qui expliquent positivement la transformation de Murillo.

Les auteurs espagnols signalent ces transitions de manière à deux époques différentes : « Tout le monde fut surpris, dit un biographe, en voyant les tableaux qu'il peignit à son retour de Madrid en 1645, pour le petit cloître du couvent de Saint-François; personne ne savait comment et avec qui il avait appris ce *nouveau style inconnu* et élevé, car ils ne connaissaient ni modèle ni maître qui pût le lui avoir enseigné. » C'est que Murillo avait étudié Titien et Ribera, Van-Dyck et Rubens, et Velasquez, et qu'il s'était composé ainsi un style complexe, participant des uns et des autres, reproduisant çà et là les qualités de tous. Dans cette période qui dura environ dix ans, où l'artiste tâte sa propre individualité en s'inspirant des grands maîtres, où il cherche son moi, sa destinée, il fit une quantité de bons tableaux, mais qui n'ont pas encore le cachet intime et distinct des œuvres suivantes. Attendez! voilà que, vers 1655, dit le même écrivain espagnol, « soit pour plaire au public, soit par la facilité extraordinaire qu'il avait acquise, il changea son style irrésolu et dur (*detenido y fuerte*) en un autre plus

ÉTUDES

Sur la Peinture Espagnole.

GALERIE DU MARÉCHAL SOULT.[1]

VI.

Auprès de Zurbaran s'élevait un autre jeune peintre qui devait résumer en lui-même toutes les traditions antérieures, et porter l'art espagnol à son plus haut degré de splendeur. L'histoire de Murillo est fort simple : elle se trouve tout entière dans la succession de ses œuvres et non point dans les faits extérieurs de sa vie qui fut coupée par un seul accident, un voyage à Madrid.

Murillo est assez connu en France et en Europe, sans doute à cause du nombre prodigieux et de la supériorité de ses créations ; il y a des Murillo en Russie, à Berlin, à Munich, à Dresde, à Londres, etc. ; mais il n'y a certainement pas une galerie au monde (exceptons Séville et Madrid), où l'on puisse étudier aussi complètement que chez le maréchal Soult, toute cette belle vie d'artiste, toutes les transitions de son talent, tout le développement de son génie.

(1) Voyez la dernière livraison.

Souvent, au milieu de tâtonnemens instinctifs, il tombe aux mains des privilégiées une subite révélation qui décide leur avenir. Quand Pedro Moya, de Grenade, traversa Séville en revenant de Londres, où il avait étudié sous Van-Dyck, Murillo, qui avait pris de son premier maître, Juan del Castillo, un dessin assez correct et un coloris sec et froid approchant de l'école florentine, fut frappé par l'exécution suave de Moya; il pressentit la perfection qu'il pourrait atteindre dans cette direction nouvelle; dès lors il essaya de modifier sa pratique, et, résolu de passer en Italie, il se rendit bientôt à Madrid; mais à Madrid, il fut si gracieusement accueilli et aidé par son compatriote Velasquez, il trouva tant de richesses dans les collections royales, qu'il n'eut pas envie d'aller plus loin.

Un critique fort compétent sur l'art espagnol, M. Louis Viardot, a prétendu que Murillo n'eut pas plusieurs manières successives, mais qu'il se servit, alternativement et suivant le besoin, du genre *froid*, *chaud* ou *vaporeux*: cette assertion nous semble manquer de justesse en présence des faits qui expliquent positivement la transformation de Murillo.

Les auteurs espagnols signalent ces transitions de manière à deux époques différentes: « Tout le monde fut surpris, dit un biographe, en voyant les tableaux qu'il peignit à son retour de Madrid en 1645, pour le petit cloître du couvent de Saint-François; personne ne savait comment et avec qui il avait appris ce *nouveau style inconnu* et élevé, car ils ne connaissaient ni modèle ni maître qui pût le lui avoir enseigné. » C'est que Murillo avait étudié Titien et Ribera, Van-Dyck et Rubens, et Velasquez, et qu'il s'était composé ainsi un style complexe, participant des uns et des autres, reproduisant çà et là les qualités de tous. Dans cette période qui dura environ dix ans, où l'artiste tâte sa propre individualité en s'inspirant des grands maîtres, où il cherche son moi, et devient, il fit une quantité de bons tableaux, mais qui n'ont pas encore le cachet intime et distinct des œuvres suivantes. Attendez! voilà que, vers 1655, dit le même écrivain espagnol, « soit peut-être un goût plus public, soit par la facilité extraordinaire qu'il avait acquise, il changea son style large et doux (*dulzenido y fuerte*) en un autre plus

franc et plus doux. » Murillo s'était formulé, il avait trouvé son originalité personnelle.

Cette seconde transformation, après laquelle l'artiste apparaît avec toute sa valeur, dans toute sa puissance, date à peu près du *saint Antoine de Padoue*, que nous avons vu à Paris, et que notre gouvernement s'est laissé enlever par la Russie.

Dès lors (1656), Murillo eut une manière à lui et incomparable : ce ne sont plus des réminiscences de Ribera ou de Van-Dyck, c'est une unité sublime composée de tous les élémens épars chez les maîtres, si bien qu'il n'y a dans aucune école un peintre aussi *complet* que Murillo. Dès lors, il eut le secret des harmonies de la nature, de cette liaison intime qui rapproche toutes choses sans les confondre; car les êtres ne sont point séparés, il n'y a pas de vide dans l'univers, mais un tout harmonique et multiple au sein duquel s'entretouchent les individualités; dès lors il arriva à cette couleur onctueuse et magique qui donne à chaque objet juste ce qu'il faut de ton et de lumière, de fermeté, de *chaleur* ou de *vaporeux*, à ce dessin aisé et souple, dont les lignes se perdent doucement dans les demi-teintes, et que l'air caresse tout autour. Voilà le vrai Murillo. Il y a en lui une sorte de panthéisme sentimental, un amour infini pour toutes les manifestations de Dieu !

Aussi a-t-il été supérieur dans tous les genres; il a reproduit merveilleusement toutes les faces de la création, l'homme, les animaux, les arbres, la mer, la terre et les nuages; il a rendu toutes les conditions de l'humanité, toutes les passions de l'humanité, la misère hideuse et la beauté physique, la religion et la charité, la paternité et l'amour; il a entr'ouvert le ciel, et il en a fait descendre de mystérieux rayons sur les saints en extase; il a évoqué les essences incorporelles, et il les a revêtues d'un corps; il a donné une forme à l'*esprit*, et il a divinisé la matière! Quel poète, je vous prie, a communiqué ainsi avec toute la nature réelle ou intangible? Quel poète s'est assimilé si intimement toutes les impressions terrestres, toutes les virtualités de la pensée? Quel poète a mieux compris le Christ, le Verbe par excellence, cette incarnation synthétique de la Trinité infinie? Disons-le, Murillo nous semble le

premier des peintres, celui qui a résumé le plus complètement toute la puissance de l'art.

Sans attacher trop d'importance à une division abstraite et arbitraire comme toutes les divisions possibles, et qui devient fausse si on l'exagère, nous avons établi qu'il y avait trois phases dans le talent pratique de Murillo. La *Vierge au chapelet* du Musée est de la première époque; elle fut peinte avant le voyage à Madrid, et placée, je crois, au collége Saint-Thomas de Séville. M. le maréchal Soult possède cinq toiles de la seconde époque où l'on sent l'étude du Titien et de l'Espagnolet, la *Scène de brigands*, l'*Apothéose de saint Philippe*, et son pendant, les *Pestiférés implorant du secours*, la *Fuite en Égypte* et un tableau de *quatre enfans*. Le *Pouilleux* (*el piojoso*) du Louvre, sur la date duquel nous n'avons pas d'indications précises, est certainement de cette seconde manière que beaucoup d'artistes préfèrent à la troisième; mais pourtant il n'y a pas encore toutes les ressources déployées plus tard dans l'*Enfant prodigue* et dans le *Jésus à la piscine*.

La *Scène de brigands* est touchée avec une fermeté remarquable : deux hommes, un religieux et un brigand demi-nu, se détachent sur un paysage vigoureux. Le torse du brigand pourrait être de Ribera comme de Murillo, c'est le même dessin accusé nettement, la même couleur un peu rude, qui conviennent bien au sujet.

Un défaut de composition commun aux deux pendans, *saint Philippe* et les *Pestiférés*, mais plus saillant dans le *saint Philippe*, c'est l'absence de *symétrie* : il y a dans la nature une certaine loi d'arrangement et de disposition harmonique à laquelle l'art doit se soumettre; il y a de certains rapports de nombres et de lignes, un équilibre, dont les maîtres se sont écartés bien rarement. Voyez les compositions de Raphaël : elles présentent toujours une régularité systématique; une figure est toujours opposée à une figure; les personnages se groupent dans une proportion calculée autour du point culminant et central, et forment balance, équation. De même qu'en voyant un profil, vous pouvez affirmer l'autre aspect de la figure, de même en voyant la moitié d'un tableau bien composé, vous devez pressentir l'autre moitié, car un tableau bien composé doit être un tout, une scène complète, et, dans ce qui est complet,

il y a toujours l'opposition de deux forces, de deux sexes pour ainsi dire, une dualité qui constitue le mouvement, la vie. Cette observation semble un peu métaphysique à propos de peinture; mais on peut la vérifier sur toutes les créations de la nature et sur les créations de l'art qui en sont le reflet.

Murillo, dont les tableaux offrent ordinairement une symétrie harmonieuse, comme, par exemple, l'*Enfant prodigue*, a disposé

dent et chaste amour entre ces deux enfans prédestinés ! Quelle puissance naïve sur ce jeune front dont la pensée doit transformer le monde ! Les Italiens, pas même Raphaël, n'ont jamais fait un Jésus plus divin. Dans les *saintes familles* du Sanzio, c'est toujours la Vierge dont vous admirez le type céleste, et cette beauté surnaturelle vous distrait du jeune Sauveur; chez Murillo, la Vierge est une mère attentive protégeant le trésor qu'elle a enfanté; c'est le satellite de cet astre naissant qui rayonne déjà de sentiment et de pensée. Chez Raphaël, la Vierge est plus vierge; chez Murillo, l'enfant-Dieu est plus Dieu.

En 1674, Murillo termina les huit grandes toiles qui passent pour ses chefs-d'œuvre et qui furent placées dans l'église de la Charité : le *Peuple hébreu buvant l'eau que Moïse fait jaillir du rocher*; le *Miracle de la multiplication du pain et des poissons*; l'*Enfant prodigue dans les bras de son père*; *Abraham adorant les trois anges*; *le Christ guérissant le perclus de la piscine*; et *l'Ange délivrant saint Pierre de sa prison*; *saint Juan de Dios portant un pauvre*, et *sainte Isabelle, reine de Portugal, soignant des malades.*

Le *Moïse* fut payé 13,300 réaux, et son pendant, le *Miracle du pain*, 15,975; les quatre qui suivent, 32,000, et les deux derniers, de moindre dimension, 16,840 réaux : sommes énormes pour l'époque, qui représentent plus du double en argent de ce temps-ci, mais qui cependant n'approchent pas de la valeur actuelle des tableaux, car le *Christ guérissant le paralytique*, payé 8,000 réaux (2,000 fr.) à Murillo, a été vendu au roi pendant quelques jours, par le maréchal, environ 200,000 fr. Et malheureusement pour nous autres artistes, le marché a été rompu, et ces magnifiques peintures qui devraient être livrées à l'étude dans les collections publiques, resteront enfouies dans une galerie particulière, si même les gouvernemens étrangers ou les riches Anglais ne les enlèvent pas hors de France.

Puisque M. le maréchal Soult veut *faire de l'argent* avec sa galerie, qu'il charge Henriquel Dupont, Z. Prévost, et les meilleurs graveurs de Paris et de Londres, de reproduire au burin et à l'eau forte les compositions de Murillo et des peintres espagnols; ce sera une excellente spéculation industrielle pour le propriétaire et un

il y a toujours l'opposition de deux forces, de deux sexes pour ainsi dire, une dualité qui constitue le mouvement, la vie. Cette observation semble un peu métaphysique à propos de peinture; mais on peut la vérifier sur toutes les créations de la nature et sur les créations de l'art qui en sont le reflet.

Murillo, dont les tableaux offrent ordinairement une symétrie harmonieuse, comme, par exemple, l'*Enfant prodigue,* a disposé tous ses personnages d'un seul côté dans l'*Apothéose de saint Philippe*; les figures sont au nombre de six ; à l'opposé, on voit une flamme lointaine et un petit groupe qui s'envole vers le ciel. Le clair-obscur est parfait, l'exécution plus douce et plus reposée ; quelques-unes des têtes se rapprochent de la manière de Van-Dyck.

La tête de trois quarts, derrière l'alcade, dans les *Pestiférés implorant du secours,* est le portrait de Murillo. Ces deux toiles ont cinq pieds neuf pouces de largeur sur cinq pieds quatre pouces de hauteur.

Quoiqu'il soit difficile de classer les choses supérieures, nous préférons la *Fuite en Egypte* aux tableaux précités : elle vient des pères de la Merci chaussés (*Merced calzada*) à Séville. La Vierge, tenant son fils entre ses bras est assise sur un âne que saint Joseph conduit par la bride. Marie contemple amoureusement son Jésus, et le père adoptif se hâte de les soustraire aux recherches d'Hérode. Il fait nuit, et ces ombres qui voilent tous les objets sans les cacher, sont rendues avec une vérité magique. En examinant les œuvres de Murillo, il nous faut revenir incessamment à cette merveilleuse science du clair-obscur, à cette dégradation habile et insensible de tons, que nul autre peintre, si ce n'est peut-être le Titien, n'a pratiquée aussi franchement.

Le tableau des *Enfans* est une excellente étude ferme et souple en même temps, où l'air et la lumière se jouent entre quatre têtes finement caractérisées, expressives et vivantes.

Nous arrivons à la belle et définitive manière de Murillo : nous sommes vers 1660. Je crois que c'est à peu près à cette époque qu'il faut rapporter un délicieux petit *Jésus embrassant saint Jean,* qui est dans un boudoir à côté d'un portrait moderne. Quel ar-

dent et chaste amour entre ces deux enfans prédestinés ! Quelle puissance naïve sur ce jeune front dont la pensée doit transformer le monde ! Les Italiens, pas même Raphaël, n'ont jamais fait un Jésus plus divin. Dans les *saintes familles* du Sanzio, c'est toujours la Vierge dont vous admirez le type céleste, et cette beauté surnaturelle vous distrait du jeune Sauveur; chez Murillo, la Vierge est une mère attentive protégeant le trésor qu'elle a enfanté; c'est le satellite de cet astre naissant qui rayonne déjà de sentiment et de pensée. Chez Raphaël, la Vierge est plus vierge; chez Murillo, l'enfant-Dieu est plus Dieu.

En 1674, Murillo termina les huit grandes toiles qui passent pour ses chefs-d'œuvre et qui furent placées dans l'église de la Charité : le *Peuple hébreu buvant l'eau que Moïse fait jaillir du rocher*; le *Miracle de la multiplication du pain et des poissons*; l'*Enfant prodigue dans les bras de son père*; *Abraham adorant les trois anges*; *le Christ guérissant le perclus de la piscine*; et *l'Ange délivrant saint Pierre de sa prison*; *saint Juan de Dios portant un pauvre*, et *sainte Isabelle, reine de Portugal, soignant des malades.*

Le *Moïse* fut payé 13,300 réaux, et son pendant, le *Miracle du pain*, 15,975; les quatre qui suivent, 32,000, et les deux derniers, de moindre dimension, 16,840 réaux : sommes énormes pour l'époque, qui représentent plus du double en argent de ce temps-ci, mais qui cependant n'approchent pas de la valeur actuelle des tableaux, car le *Christ guérissant le paralytique*, payé 8,000 réaux (2,000 fr.) à Murillo, a été vendu au roi pendant quelques jours, par le maréchal, environ 200,000 fr. Et malheureusement pour nous autres artistes, le marché a été rompu, et ces magnifiques peintures qui devraient être livrées à l'étude dans les collections publiques, resteront enfouies dans une galerie particulière, si même les gouvernemens étrangers ou les riches Anglais ne les enlèvent pas hors de France.

Puisque M. le maréchal Soult veut *faire de l'argent* avec sa galerie, qu'il charge Henriquel Dupont, Z. Prévost, et les meilleurs graveurs de Paris et de Londres, de reproduire au burin et à l'eau forte les compositions de Murillo et des peintres espagnols; ce sera une excellente spéculation industrielle pour le propriétaire et un

service notable rendu aux arts. Déjà M. Réveil a gravé au trait quelques-uns de ces tableaux, mais la ligne seule donne une idée bien imparfaite de cette peinture si lumineuse et si chaudement colorée. D'ailleurs, les gravures de M. Réveil, dont le dessin est irréprochable, sont perdues au milieu du *Musée de peinture et de sculpture,* recueil stupidement composé, où les plus niaises conceptions contemporaines coudoient des chefs-d'œuvre, où M. Vigneron coudoie Raphaël, et le *Trompette* de M. Horace Vernet une *Vierge* du Corrége !

Je ne sais comment expliquer trois immenses tableaux relégués dans les escaliers de l'hôtel-Soult, et que je n'ai pas eu le loisir d'examiner suffisamment, le *Miracle du pain et des poissons,* un *Moïse frappant le rocher*, et l'*Adoration du veau d'or*. Les documens relatifs à Murillo ne font aucune mention du *Veau d'or*; quant au *Moïse,* il est certain que la Charité de Séville possède encore l'original de Murillo, et que la composition n'en est pas entièrement analogue avec le *Moïse* de M. le maréchal Soult : j'ai eu occasion de fréquenter à Paris le graveur de *sa majesté catholique* (gravador de Camara), don Raphaël Estève, qui me montra l'épreuve d'une énorme gravure du *Moise frappant le rocher*, à laquelle il travaille depuis six ou sept ans. Le Moïse est au milieu de la scène ; des deux côtés la foule se précipite pour boire l'eau miraculeuse : il y a au moins trente ou quarante figures plus grandes que nature ; il y a un chameau, un cheval, des chiens et des boucs ; l'enfant assis sur le cheval est le portrait de Murillo dans ses premières années. La toile a huit vares et demie de largeur, ce qui revient environ à vingt-six pieds. Celle de M. le maréchal Soult est d'une dimension plus rétrécie et présente un autre agencement : Moïse est à droite ; son frère Aaron très en évidence sur la gauche ; les têtes moins nombreuses sont d'un type fortement caractérisé, rendant bien la physionomie distinctive des Hébreux. On peut prendre ce tableau pour une étude, ou bien une imitation de Murillo lui-même.

Dans le tableau de la *Multiplication des pains*, Murillo a fait un miracle presque aussi étonnant que le miracle du Christ. Si le Christ a nourri cinq mille hommes avec cinq pains d'orge et deux

poissons, Murillo a peint cinq mille hommes sur un espace de vingt-six pieds. En vérité, il n'en manque pas un des cinq mille; c'est une foule inouie de femmes et d'enfans, de jeunes gens et de vieillards, une nuée de têtes et de bras qui se classent à l'aise, sans gêne et sans apprêt; tous contemplent le Christ au milieu de ses disciples, et le Christ bénit les pains, et le miracle est opéré! Symbole sublime de la fraternité entre les hommes, magnifique enseignement de charité que le peintre a magnifiquement traduit! Comme je ne puis croire qu'il existe deux compositions aussi prodigieuses, je plains Séville d'avoir perdu son chef-d'œuvre, et je tiens celui-ci pour l'original de Murillo, jusqu'à contradiction.

Mais nous voici en présence du *Paralytique*, du *saint Pierre aux lieus*, de l'*Abraham* et de l'*Enfant prodigue*. Que de richesses! que de sentimens et de poésie! Oh! les souples étoffes! Oh! les flots éblouissans de lumière! Oh! le bel ange aux longues ailes soyeuses! Oh! les nobles et religieuses figures! On pourrait étudier pendant une année entière chacun de ces tableaux.

Murillo, *ce peintre du ciel*, comme on l'a appelé, a compris le Christ aussi bien que Jésus enfant; il semble qu'il se soit inspiré de ce portrait sublime tracé par Publius Lentulus, gouverneur de la Judée, dans une lettre adressée au sénat romain : « Il y a actuellement en Judée un homme d'une vertu singulière, qu'on nomme Jésus-Christ. Les barbares le croient prophète, mais ses sectateurs l'adorent comme étant descendu des dieux immortels. Il ressuscite les morts et guérit toutes sortes de maladies, par sa parole ou par l'attouchement. Il est d'une taille grande et bien formée; ses cheveux sont d'une couleur qu'on ne saurait guère comparer, tombant à boucles jusqu'au-dessous des oreilles, et se répandant sur ses épaules avec beaucoup de grace, partagés sur le sommet de la tête à la manière des Nazaréens; son front est uni et large; ses yeux sont brillans et sereins; son nez et sa bouche sont dessinés avec une parfaite symétrie, et ses joues sont d'une couleur admirable qui répond à celle de ses cheveux; sa barbe descend d'un pouce au-dessous du menton, et se divise vers le milieu. Il censure avec majesté, exhorte avec douceur : soit qu'il parle, soit qu'il agisse, il le fait avec élégance et gravité. *Jamais on ne l'a vu*

rire, mais on l'a vu pleurer souvent. Il est tempéré, modeste, sage; c'est un homme enfin qui, par *sa rare beauté* et ses qualités admirables, surpasse les enfans des hommes. »

Le Christ, qui impose les mains sur le paralytique, est calme et simple : il a foi dans sa puissance et il communique sa foi autour de lui ; il a su habituer aux miracles : le perclus, depuis trente-huit ans, n'attend que sa parole pour se relever et marcher. Saint Pierre et saint Jean, le disciple bien-aimé, sont à la droite de leur maître. En avant, la piscine est indiquée, et vers le fond, les cinq portiques.

Nous avons déjà mentionné le torse du paralytique comme un modèle de dessin ; le pied et les mains du Christ ne sont pas moins admirables. Un sentiment profond, une couleur harmonieuse et chaude, une lumière éclatante, placent ce tableau entre les œuvres d'art les plus complètes.

Il est curieux de mettre en parallèle les deux *saint Pierre aux liens* de Ribera et de Murillo, composés à peu près sur le même plan. Chez Ribera, le saint fait oublier l'ange ; chez Murillo, l'ange fait oublier le saint. Dans le tableau de l'Espagnolet, saint Pierre paraît surpris à l'apparition, et c'est un grave défaut, car les hommes qui avaient vu le Christ ne devaient plus s'étonner de rien ; il relève sa tête large et chauve, illuminée d'un rayon de jour dont elle reçoit un relief si puissant qu'elle saillit hors du cadre. Le saint Pierre de Murillo est moins vigoureusement touché, quoique la figure et les jambes soient habilement peintes, mais l'admiration se concentre sur l'envoyé céleste. On voudrait caresser le duvet de ses grandes ailes déployées et sa chevelure flottante ; comme il pose légèrement à terre ! comme sa peau est veloutée et transparente ! comme il jette la lumière ! Cet ange-là est une des merveilles de la peinture ; son bras raccourci, étendu en arrière vers la porte dans le clair-obscur, est exécuté avec une magie inexplicable pour les praticiens les plus consommés ; sa poitrine, sa jambe droite avancée, offrent une fluidité de couleur que Rubens n'a jamais égalée; il y a des transitions insaisissables depuis l'auréole brillante jusqu'à l'ombre, une harmonie de nuances graduées à l'infini. Devant cette peinture, le sentiment de la couleur se développe : on

est initié aux jeux de la lumière, à cette multiplicité de tons qui diversifient chaque atome de la chaîne universelle ; la nature ne présente pas deux points également éclairés, et cependant on ne peut fixer la ligne qui sépare ces deux points. Cette dégradation harmonieuse des nuances constitue le coloriste : voilà ce qui fait de Murillo un coloriste éminent ; voilà ce que pratiquent en maîtres Decamps et surtout Delacroix.

Dans l'*Abraham*, l'articulation du genou n'est pas heureuse, mais la tête est belle et le raccourci de la main droite bien étudié. Les critiques espagnols citent les trois anges pour leurs proportions gracieuses et nobles.

Beaucoup d'artistes préfèrent l'*Enfant prodigue* à toutes les autres compositions de Murillo, et en effet, le groupe du père qui reçoit dans ses bras son fils amaigri dont il couvre la nudité avec les plis de son manteau, ce groupe manifeste un sentiment si intime des affections morales, qu'on croit assister à un drame réel; il faut voir la sollicitude et la joie du vieillard, le repentir et la reconnaissance du fils : son visage est sillonné par les orages de sa vie, mais les passions tumultueuses et les désordres sensuels n'y ont point effacé l'empreinte d'une nature élevée ; il a péché par l'entraînement de cette activité qui dévore la jeunesse et qui la pousse à épuiser toutes les émotions ; il a péché, parce qu'il a trop aimé les créatures de Dieu! Pardonnez-lui, comme à la Madeleine, sa sœur!

L'exécution répond à cette scène touchante et solennelle : les têtes, les étoffes, le corps de l'enfant prodigue, sont peints avec une aisance de touche, une magnificence de couleur, une désinvolture de style, une vérité de perspective étonnantes. Chez Murillo, on ne sent jamais le travail et la recherche ; on ne demande jamais : pourquoi cela est-il ainsi? Chaque chose remplit son but en concourant à l'effet général, si bien que vous ne désirez rien de plus. Cet accord de l'unité et de la multiplicité, du principal et des accessoires, est surtout saillant dans l'*Enfant prodigue*. Il y a un air de fête répandu sur toute la composition ; l'atmosphère est radieuse ; la nature semble parée ; les serviteurs accourent pour revoir le fils de famille ; le petit chien de la maison le caresse joyeusement ; on amène le veau gras destiné au festin.

Après cette peinture-là, il ne faut espérer rien de plus complet comme expression passionnelle, comme étude de la physionomie humaine, comme reproduction poétique de la nature.

La *Vierge aux anges* et le *saint Pierre* en méditation sont postérieurs à 1674, et le *saint Augustin* fut un des tableaux que Murillo exécuta avant d'aller à Cadix, c'est-à-dire vers 1680. La couleur de la *Vierge aux anges* est éblouissante, fraîche et suave; les petits chérubins aux faces rosées, se jouent dans les nuages et enlèvent la reine du ciel; on dirait le rêve d'un jeune poète par une matinée de printemps; c'est une belle et chaste femme spiritualisée, pure comme l'air où elle se balance, idéale et mystérieuse comme les régions vers lesquelles elle s'envole. M. le maréchal Soult a une prédilection particulière pour ce tableau qu'il estime plus que tous les autres de sa galerie.

Le *saint Pierre* se trouve sous un jour si faux, qu'on ne peut le voir en entier, mais on n'en découvre pas moins une majestueuse et sévère figure d'apôtre.

Saint Augustin nous offre la dernière expression du talent de Murillo, et, disons-le, l'exagération de sa troisième manière : sa couleur est si fondue, qu'elle manque de fermeté; un peu plus, cette peinture moelleuse deviendrait molle et sans accent. Par compensation, les qualités sont poussées à un degré supérieur; la scène est baignée d'air et de lumière; les livres ouverts aux pieds d'Augustin semblent des livres véritables, et cette physionomie exaltée réflète merveilleusement l'ame du puissant théologien.

Bartholome Estevan Murillo mourut peu après, en 1682, âgé de soixante-quatre ans.

Comme Velasquez, il eut un esclave appelé Sébastien Gomez ou le mulâtre (*el mulato*) qui tenta de l'imiter et qui acquit bientôt une pratique habile. On voit chez M. le maréchal Soult deux tableaux attribués à Gomez : un *saint Bruno en prières*, et une *Servante à sa croisée*; mais il paraît que ce dernier est simplement une copie de Murillo, puisque la bibliothèque des estampes en possède une gravure par Ballester, avec cette inscription : *Quadro original de Bartholome Murillo que posee el exêmo S^or^ duque de Almodovar.*

Murillo mort, son ancien condisciple don Juan Valdez Léal, qui

avait donné les premières leçons à Palomino y Velasco, se trouva le peintre le plus accrédité de Séville. Ce Valdez avait joué un rôle assez important dans la fondation de l'académie; il en fut nommé d'abord économe (major-domo), et plusieurs fois président; il se tint en hostilité perpétuelle avec tous les artistes ses collègues, et surtout avec Murillo, dont la réputation excitait sa jalousie; pourtant, l'excellent Murillo louait souvent sa peinture, et à propos de deux tableaux où Valdez avait représenté quelques cadavres presque en putréfaction, il lui dit : « *Compère, il faut avoir soin, en regardant cela, de se boucher le nez* (con los manos en las narices). »

L'exécution de Valdez ressemble à celle de Francisco Rizi, le maître de Coello : tous deux s'efforcèrent plutôt de peindre beaucoup que de peindre bien; leur composition est souvent fausse et maniérée, leur dessin incorrect et exagéré.

Valdez fut le dernier peintre éminent de l'école sévillienne. Ici finit cette chaîne non interrompue depuis Vargos, cette brillante série de maîtres qui rivalisent avec les Italiens.

VII.

Mais l'école de Séville avait poussé de merveilleux rejetons hors de la terre natale : elle engendra le plus grand artiste de l'Espagne après Murillo, don Diégo Velasquez de Sylva.

Velasquez vécut 61 ans, mêlé, comme Rubens, à toutes les choses de son temps, à l'histoire de Felipe IV et de l'Espagne, du ministre Olivarès, des seigneurs et du clergé, à l'histoire des papes Urbain VIII et Innocent X, de Rome et de Venise, à l'histoire du mariage de l'infante Marie-Thérèse avec le roi Louis XIV, à l'histoire de tous les artistes espagnols, dont il fut le directeur et le patron.

Il était né à Séville, en 1599, d'une famille portugaise; son père le destinait à la philosophie; mais voyant ses dispositions précoces pour la peinture, il le mit chez Francisco Herrera le vieux. Diégo ne put s'accoutumer à la rudesse de Herrera; il passa dans l'atelier

de Pacheco, où il ne cessa de copier toutes choses d'après nature, des fleurs et des fruits, afin de maîtriser son pinceau, des étoffes, des animaux, et principalement la tête humaine avec ses expressions diverses ; là, il développa son esprit par le contact des hommes célèbres, savans ou poètes, qui fréquentaient Pacheco, et par la lecture des meilleurs auteurs.

La peinture de Luis Tristan de Tolède, élève du Greco, lui inspirait une sympathie particulière; il se déclara le sectateur de Tristan, et, curieux d'admirer les autres tableaux de ce maître, il fit, en 1622, un voyage de quelques mois à Madrid. Rappelé, l'année suivante, par une lettre du comte duc d'Olivarès, il y retourna en compagnie de Pacheco dont il avait épousé la fille ; un portrait de don Juan Fonseca y Figueroa établit sa réputation à la cour ; le roi le nomma son peintre de la chambre (*pintor de Camara*), et le combla de faveurs et de pensions.

Rubens, pendant son séjour à Madrid, en 1628, se lia d'amitié avec Velasquez, et l'engagea à voyager en Italie. Velasquez partit donc vers la fin de 1629, copia Titien, Tintoret et Paul Veronèse à Venise, Raphaël et Michel-Ange à Rome, étudia l'antique dans le palais Médicis, et, après avoir vu Joseph Ribera à Naples, il revint à Madrid au commencement de 1631.

Là, il fit le portrait de tous les personnages illustres de son temps, poètes, militaires et grands seigneurs, ceux de Felipe et du ministre Olivarès. On raconte que le roi, passant devant le portrait du général Adrian Pulido Pareja, crut voir Pareja lui-même, et lui demanda pourquoi il n'était pas à son poste. Ce roi Felipe IV, politique inhabile et malheureux, s'occupait plus de beaux arts que du gouvernement de ses états, comme ses prédécesseurs Felipe II le Dévôt et Felipe III. Il s'entourait de poètes et de peintres, et fut lui-même peintre et poète; Butron, Pacheco, Palomino et Carducho parlent avec estime de ses tableaux à l'huile et de ses dessins à la plume. Velasquez, qui était devenu son ami, l'accompagna à Saragosse, en 1642 et 1644, dans ses deux expeditions pour pacifier l'Aragon. En 1648, il fut chargé d'aller choisir des peintures en Italie ; il visita Gênes, Milan, Padoue, Bologne,

Florence, Modène, Parme, et se rendit à la cour du pape Innocent X, dont il fit le portrait.

De retour à Madrid, il dirigea les fresques du palais, reçut des lettres de noblesse, et mourut chrétiennement le 7 août 1660. Il eut un grand nombre d'imitateurs, entre autres son gendre Mazo et son esclave Pareja.

Le tableau de M. le maréchal Soult ne peut nous donner qu'une idée incomplète du talent de Velasquez : cette composition, dont le sujet n'est pas nettement compréhensible, se rapporte, je crois, à la prise d'une ville; est-ce une étude partielle pour la fameuse *Reddition de Bréda?* Je ne le saurais dire. Sur le premier plan, sont quatre ou cinq personnages moins grands que nature; l'un d'eux est incliné respectueusement, tenant en main son chapeau. J'avoue que cette peinture, placée entre la *Vierge aux anges* et le *saint Pierre en méditation* de Murillo, ne produit pas un effet très saisissant ; la couleur semble grise, le dessin mou et rond; mais on y trouve le mérite éminent de Velasquez, une vérité prestigieuse dans la perspective et la dégradation des plans et de la lumière; on sent circuler l'air, on tourne autour des objets; on dirait une scène réelle retracée par une chambre noire avec toute son illusion.

La bibliothèque Richelieu possède quelques gravures d'après Velasquez : un magnifique portrait d'Innocent X, gravé par Fittler; le *Porteur d'eau de Séville*, par Amettler; les *Forges de Vulcain*, par Glairon; un *Nain de Felipe IV*, eau-forte, par don Francisco Goya, et le tableau de *la Famille*, détestablement gravé par Audouin; il représente Velasquez lui-même faisant le portrait de l'infante Marguerite dans une immense galerie du palais.

Il existe beaucoup d'autres reproductions de Velasquez à l'eau forte ou au burin, mais les directeurs de la bibliothèque royale s'inquiètent apparemment fort peu de la collection d'estampes, car elle ne comprend que quatre Espagnols, Ribera, Murillo, Velasquez, et l'œuvre comique du vieux Goya.

A bien dire même, Ribera appartient plutôt à l'art italien qu'à l'art espagnol. Il demeura toujours en Italie dès son bas âge, et fut l'anneau central de cette trinité puissante et homogène, Michel-Ange Caravage, Ribera, Salvator, puisqu'il fut le disciple du

Caravage et le maître du Salvator. Quelques auteurs sont allés jusqu'à prétendre qu'il était orginaire de Galliopoli, en une province du royaume de Naples ; mais les registres de Xativa établissaient qu'il naquit dans cette dernière ville, voisine de Valence, le 12 janvier 1588, et lui-même s'intitule Espagnol sur plusieurs gravures et tableaux signés de sa main. Après avoir commencé la peinture chez un habile maître de Valence, Francisco Ribalta, qui avait étudié en Italie Raphaël, les Carrache et particulièrement Sebastien del Piombo, Joseph Ribera se rendit à Rome, encore enfant. Là, il travailla opiniâtrément au sein de la misère, et s'attacha au Caravage. C'était l'époque de cette grande lutte entre les deux directions de la peinture représentées par le Caravage et par le Dominiquin, lutte où personne ne fut vaincu. Pour échapper à ces inimitiés et chercher une meilleure fortune, Ribera passa bientôt à Naples sans autre recommandation que son talent. La gloire, les honneurs et les richesses remplacèrent la misère, et le pauvre artiste qui avait vécu d'aumône sur le pavé de Rome, eut à Naples son *carrosse* et ses écuyers. Il mourut en 1656.

L'Espagnolet peignit un nombre prodigieux de compositions. Outre le *saint Pierre aux liens*, dont nous avons déjà parlé, et qui faisait partie des trois tableaux vendus à la liste civile, M. le maréchal Soult possède deux autres Ribera ; *un Christ portant sa croix* et une *sainte famille*.

L'artiste a fait deux répétitions absolument semblables de cette *sainte famille* ; elle représente la Vierge assise tenant l'enfant Jésus sur ses genoux, et saint Joseph debout travaillant un ouvrage de charpenterie ; l'une était au monastère royal de l'Escorial, et la seconde à Saint-François de *Puerto Santa-Maria*. Les figures, largement peintes sont au moins de grandeur naturelle ; la Vierge, dont les mains sont admirables, rappelle la Vierge de l'*Adoration des bergers*. L'exécution de toutes les autres parties est irréprochable comme dessin, habileté de clair-obscur et puissance de couleur, mais on pourrait dire que le style manque d'élévation : Marie semble une belle et vertueuse femme du peuple ; la scène semble l'intérieur d'un ménage de prolétaires calmes et laborieux ; il n'y a pas ce parfum du ciel qui doit envelopper le prédestiné.

Le *Christ portant sa croix* offre un caractère plus religieux et plus noble. La tête de l'homme-Dieu est d'une expression profondément sentie ; la douceur de la touche, la suavité du coloris, indiquent la date de cette peinture ; elle fut sans doute exécutée après un voyage que Ribera fit à Parme pour copier les œuvres du Corrége, ce qui modifia momentanément la manière énergique et hardie à laquelle il s'était habitué chez le Caravage.

VIII.

Parmi les peintres sortis comme Velasquez de l'école sévillienne, Alonzo Cano est un des plus remarquables. Né à Grenade, en 1601, il apprit l'architecture de son père et vint demeurer à Séville, où il travailla la sculpture chez Juan Martinez Montanes, et la peinture chez Francesco Pacheco, puis chez Juan del Castillo ; mais il étudia surtout la statuaire grecque dans le palais du duc d'Alcala. En 1636, il termina le maître-autel, sculpté en bois, de la paroisse du bourg de Lebrija : les peintures qui ornent ce maître-autel sont de Pablo Legote, dont M. le maréchal Soult a deux tableaux. Vers le même temps, Alonzo, qui maniait fort adroitement l'épée, ayant blessé en duel le peintre don Sebastien de Llano y Valdes, quitta Séville pour Madrid. Velasquez, son ancien camarade d'atelier, le servit de tout son crédit à la cour et le recommanda au comte duc d'Olivarès. Cano fut chargé de plusieurs travaux, entre autres de l'arc triomphal de Guadalaxara, à l'occasion de l'entrée de dona Maria d'Autriche, seconde femme du roi. En 1650, il passa à Tolède et obtint une prébende qui le força de *prendre les ordres*. Il mourut en 1667 et non point en 1676, comme dit Palomino. Il avait formé de nombreux élèves en peinture : Alonzo de Mesa, Miguel Geronimo Cieza, don Sebastian de Herrera Barnuevo, Pedro Atanasio Bocanegra, Ambrosio Martinez, Sebastian Gomez de Grenade et don Juan Nino de Guevara ; et en sculpture, Pedro de Mena et Josef de Mora.

Ce qui domine chez Cano, c'est le sentiment de l'art grec : personne n'a surpassé Cano pour la rectitude des lignes et la pureté

du dessin, principalement dans les mains et les pieds (*en las extremidades*); ses compositions ont le grandiose de l'antique et la simplicité de la nature; ses étoffes, drapées avec une extrême souplesse, laissent transparaître le nu et révèlent un sculpteur. Toutes ces qualités appellent l'attention sur une suite de petits sujets tirés de l'Apocalypse, *saint Jean à Pathmos, saint Jean voyant l'agneau, saint Jean voyant la Jérusalem céleste*, et sur un *Saint en extase*, un *Evêque*, *sainte Agnès* à mi-corps avec un agneau couché près d'elle, et *sainte Félicité* tenant une palme à la main. Les trois visions apocalyptiques sont d'une finesse admirable, d'un dessin exquis, d'un ton brillant, mais un peu froid à côté des Murillo, tandis qu'on pourrait attribuer à Murillo le *Saint en extase*, dont la couleur est harmonieusement fondue et les contours dissimulés par les demi-teintes; car Murillo ne dessinait pas avec des traits, mais avec la couleur et la lumière. La sainte Agnès est tout-à-fait raphaëlesque, comme l'ange qui montre la cité de Dieu. Sainte Félicité résume en elle toutes les perfections; il n'y a pas de plus noble figure, pas de plus délicieuse main, pas de plus éclatantes draperies; il n'y a pas de lumière plus vraie, pas de clair-obscur mieux entendu; il n'y a pas de style plus élevé. Sainte Félicité mérite place entre les chefs-d'œuvre de la peinture.

IX.

Autour de Murillo, Velasquez et Cano, ces trois grands noms qui représentent l'art espagnol du XVIIe siècle, les historiens comptent près de cinq cents peintres pendant la même époque. Je n'ai rien dit de Pedro de las Cuevas, professeur renommé à Madrid, et de son élève Antonio Péréda, dont on voit chez M. le maréchal Soult une composition symbolique très curieuse; je n'ai rien dit de tous les peintres du roi, Eugenio Caxes, les Martinez, Angelo Nardi, le Florentin, don Juan Carreno, et tant d'autres; je n'ai rien dit de Collantes, l'auteur du *Buisson ardent* de notre Musée; de Pedro Orrente, l'imitateur des Bassan; du peintre de marine, Henrique de las Marinas; d'Yriarte, qui aida Murillo dans ses paysages;

de Villaviciencio, qui reçut le dernier soupir de Murillo son maître, et termina le *Mariage mystique de sainte Catherine* à Cadix; je n'ai rien dit d'Antonio del Castillo y Saavedra, qui mourut de chagrin en considérant la distance entre ses œuvres et celle de Murillo, comme il était arrivé, suivant Vasari, à cet autre artiste Francisco Francia de Bologne, quand Raphaël lui envoya sa *sainte Cécile* pour la placer dans l'église de Monti. Je nedirai rien de Francisco Solis, dont M. le maréchal Soult possède un *saint Jean à Pathmos,* et un *Christ rompant le pain,* si ce n'est que la couleur harmonieuse de Solis et le vaporeux de ses teintes (*desvanecimiento de las tintas*) font pardonner sa manière lâchée et sans accentuation. Je veux finir par Coello, le dernier peintre du XVIIe siècle, cette esquisse commencée à Morales, qui ouvre le XVIe; Morales et Coello, ces deux termes si éloignés l'un de l'autre; l'art de Morales, un art sentimental et triste, ingénieux et naïf, saisissant l'intimité des êtres plutôt que leur forme, soucieux de la pensée, se tenant toujours au centre et non à la circonférence, s'adressant au cœur; l'art de Coello, un art de grande apparence, frappant les yeux, promettant beaucoup, mais creux comme un masque, alourdi comme Hercule vieillard; c'est une imposante armure vide, c'est un vaste palais désert.

On ne peut guère prétendre que Madrid ait eu son école originale: résidence des rois et centre des arts, cette ville attirait incessamment les peintres des provinces et de l'étranger, et cet entrecroisement de manières empêcha la prédominance d'un style quelconque. Toutefois, on suit avec intérêt la succession des maîtres dont les ateliers eurent de l'importance. Vers 1585, Philippe II avait appelé en Espagne un artiste célèbre à Rome et à Venise, Federico Zucheri, ou Zucharo, peintre des papes Grégoire XIII et Sixte V. Zucharo amena plusieurs élèves italiens à Madrid, entre autres Bartholome Carducho de Florence, qui forma son frère, Vicencio Carducho, l'auteur d'excellens *dialogues sur la peinture,* publiés en 1633; ce dernier composa vingt-six tableaux de saint Bruno, comme notre Lesueur, et compta parmi ses disciples don Francisco Rizi, maître de Coello.

Claudio Coello exécuta, conjointement avec son ami Joseph Do-

noso, des fresques immenses et les décorations de l'arc triomphal pour l'entrée à Madrid de Marie-Louise d'Orléans, quand elle vint épouser Carlos II. Il fut nommé peintre du roi, sans solde, en 1684, et peintre de la chambre, en 1686, à la mort de Francesco Herrera le jeune. Son œuvre principale, sur une toile haute de six vares (environ dix-huit pieds) et large de trois vares, est une procession religieuse où figurent Carlos II et plus de cinquante personnages. En 1686, il donna les dessins de la galerie *del Cierzo* (vent du nord) dans le palais vieux, prépara les fresques et chargea don Antonio Palomino de les terminer.

M. le maréchal Soult (1) possède une composition de Coello, représentant deux ermites, en pied, de grandeur naturelle. La couleur empâtée, forte, assez analogue à la couleur du Calabreso, est plus lourde et plus obscure. Cette manière ne manque pas d'une certaine puissance, mais elle manque tout-à-fait de souplesse, d'esprit, de caractère et d'élévation.

Coello se trouvait le premier peintre de Madrid, lorsque Jordan

(1) La galerie de M. le maréchal Soult renferme encore une foule de magnifiques peintures italiennes et flamandes qui exigeraient un article spécial; nous ne pouvons ici qu'indiquer les sujets et les auteurs.

La Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean, de Jean Bellini.

Un portrait d'homme avec deux mains et le *Christ au tombeau*, du Tintoret.

Le Diogène à la lanterne (le plus beau torse connu) et le *denier de César*, du Titien.

Une tête de femme, du Bassan.

Un Christ portant la croix, de Sebastien del Piombo.

Un apôtre, de Jean Baglione.

La Vierge allaitant l'enfant Jésus, du Guide.

Deux grands saints à mi-corps, du Guerchin.

Une tête de saint, de Lanfranc.

Trois petits amours, de l'Albane.

Un saint Jérôme, de Joannes Peruzzinus ou Peruzzini, élève de Pandolfi.

Deux petites esquisses de Rubens, représentant l'*enlèvement des Sabines*.

Saint Marc écrivant l'Évangile, une des plus belles toiles de Van-Dyck.

Un sujet mythologique de Jacques Jordaens.

Quelques petits Teniers d'une grande finesse.

arriva en 1692. Lucas Jordan, surnommé par les Italiens Luca *fa Presto* (fais vite), avait acquis, en copiant les maîtres, une pratique incroyablement expéditive; mais cette rapidité d'exécution entraînait des défauts inévitables, une couleur souvent heurtée, une lumière fausse, un dessin abandonné. Le talent brillant et facile de Jordan obtint un grand succès en Espagne, et éclipsa la réputation de Coello, dont l'abattement et la douleur furent tels qu'il ne voulut plus toucher ses pinceaux et mourut peu après.

Jordan exerça une action funeste sur la peinture espagnole, en réduisant l'art au métier; il avait coutume de dire qu'il recherchait l'argent pour sa vie terrestre et la gloire pour le ciel. Il égara tous les artistes qui tentèrent de suivre ses procédés, et acheva la décadence.

X.

L'art du XVIe siècle en Espagne avait puisé son inspiration et sa vitalité dans le sentiment chrétien; la pensée, le symbole, occupaient presque exclusivement les peintres; l'exécution ne venait qu'après, et comme moyen, non comme but. Pendant le XVIIe siècle, l'art ne put résister à la pente rapide qui avait entraîné l'école italienne vers la forme : on commença de négliger le Dieu pour songer à son enveloppe; la forme se mit à emporter le fond. Si Murillo avait conservé une sentimentalité poétique, Velasquez, avouons-le, et beaucoup de ses contemporains semblent avoir cherché surtout l'imitation extérieure de la nature dans toute sa vérité; aussi la langue espagnole et la langue italienne ont-elles un mot pour qualifier ces habiles reproducteurs de la nature, *naturalista, peintre naturaliste.* Cano, admirateur passionné de l'art grec, où nous ne pouvons plus lire aujourd'hui que les enseignemens du beau plastique, car nous avons perdu le sens intime du paganisme, Cano qui, à ses derniers momens, ne voulut pas souffrir la vue d'un crucifix mal sculpté que lui présentait son confesseur, Cano, malgré ses éminentes qualités, et peut-être même par leur influence, contribua puissamment à cette matérialisation de l'art. Vers la fin du siècle, l'*Esprit* abandonna tout-à-fait la peinture espagnole, comme il avait abandonné la peinture italienne depuis les Carra-

che et leurs élèves, comme il avait abandonné la pauvre école française depuis la mort du Poussin. Les artistes ne furent plus que des praticiens diversement habiles, sans invention et sans poésie. Le XVIIIe siècle n'a pas fourni un seul grand peintre, à l'exception de don Antonio Raphaël Mengs que l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne peuvent réclamer toutes trois, car il naquit en Bohême, étudia en Italie, où il resta long-temps avec son ami Winkelmann, et fut attiré par le roi Carlos III à Madrid qui conserve beaucoup de ses œuvres. Après Mengs, l'Espagne ne cite que le vieux Goya, mort en ces dernières années, Goya homme de verve et d'imagination, plus connu par ses études des maîtres et par ses eaux fortes hardies que par sa peinture.

Si vous cherchez pourquoi cette décadence apparente de tous les beaux-arts en Europe au XVIIIe siècle, pourquoi cette fatalité qui semble leur couper les aîles et les rabaisser à la matière, ne trouvez-vous pas l'explication de cette tendance plastique dans un phénomène social parfaitement analogue? La société européenne du dernier siècle n'a-t-elle pas laissé reposer quelque peu ses facultés morales et religieuses pour se livrer à son activité physique? L'industrialisme n'a-t-il pas détrôné la métaphysique et la théologie? Le débordement sensuel n'a-t-il pas remplacé la compression du christianisme? La liberté, l'égalité, n'ont-elles pas rompu l'ancienne hiérarchie politique? La nature humaine n'a-t-elle pas réagi de toutes ses puissances contre le spiritualisme exclusif? Soyez sûr que cette coïncidence merveilleuse de l'art, de la politique et de la philosophie, recèle un signe providentiel et nous annonce les choses futures : *le présent est gros de l'avenir*. Sans doute nous marchons à une nouvelle synthèse religieuse qui admettra la matière en Dieu, à une nouvelle organisation sociale qui satisfera toutes les individualités, à un nouvel art qui réunira la conception poétique et l'habile exécution, la pensée spiritualiste et la forme païenne dans une alliance inconnue. L'art de l'avenir sera beau comme une Vénus grecque et touchant comme un Christ du moyen-âge.

T. THORÉ.

BELLINI.

I PURITANI.

La compagnie italienne a repassé la mer, et depuis huit jours l'affiche nous promettait *I Puritani*. Le mois d'octobre commençait par un jeudi; les amateurs n'ont point éprouvé de retard, ils sont entrés en jouissance le jour même, et l'opéra favori, l'opéra qui était allé continuer à Londres un succès dont l'explosion avait été si brillante à Paris, s'est de nouveau montré avec tous les charmes de sa mélodie et la magique puissance des virtuoses qui l'exécutent. Le soir, triomphe éclatant pour le jeune maître à qui nous devons cette belle partition; transports d'enthousiasme, couronnes jetées sur le théâtre d'où partaient des accens si fiers et si mélodieux. Le lendemain, d'autres couronnes, celles que l'on voit suspendues aux monumens funéraires, le laurier, l'immortelle, les fleurs de la mort; des torches, des flambeaux, de longs voiles de deuil, une musique lente et lugubre, et, parmi ces chants d'un caractère sombre et solennel que l'armée de nos artistes fait entendre toutes les fois qu'elle perd un de ses braves, une mélodie ravissante a surgi, une mélodie qui semblait s'exhaler du cercueil de l'infortuné Bellini. C'était l'air final de *I Puritani*, dernier morceau du dernier opéra de ce jeune maître, parodié sur des paroles latines, chanté par Rubini que Lablache, Tamburini et Ivanoff secondaient

admirablement ; cet air a produit une sensation que je ne saurais décrire. La voix de Rubini, si touchante et si pathétique, est arrivée au degré suprême de l'expression. Le merveilleux artiste pleurait sur la tombe d'un ami ; il exprimait une douleur que tout le monde partageait ; si les accens du virtuose partaient de son cœur, c'est au cœur de son auditoire qu'ils ont frappé.

Mort à trente-deux ans, au moment où l'expérience donnait à son talent la force et le coloris que de premières productions semblaient réclamer, Bellini faisait de précieuses conquêtes sous le rapport du style, et son imagination avait toujours la même puissance. Il est mort illustre déjà, mais plein d'avenir, et nous laissant des œuvres sur lesquelles on peut juger ce qu'il a fait et ce qu'il aurait pu faire.

« Attendez que j'aie produit quelque chose, » me dit-il, quand je le priai l'an passé de me donner des notes pour écrire sa biographie; « je ne suis encore qu'un débutant, un enfant; quand je vous aurai dit que je suis né à Catane, et que je suis venu à Naples étudier au Conservatoire, que Zingarelli a été mon maître, vous saurez tout. Ce n'est pas la peine d'entretenir le public de choses aussi peu intéressantes. Une biographie doit présenter des faits, et ces faits sont encore à trouver; nous parlerons de cela dans une vingtaine d'années. — Mais alors le biographe pourra bien manquer à l'appel. — Non, non, plus tard nous nous en occuperons; quand j'aurai fait quelque chose de remarquable. »

Le sort a voulu que cette brillante carrière ait été si déplorablement interrompue, et que l'auteur de six partitions admirées ne puisse plus me raconter ses infortunes et ses triomphes d'artiste. J'écrirai la vie de cet enfant sous la dictée d'un de ses compagnons d'études, d'un de ses intimes, j'allais dire de ses rivaux; mais Bellini a toujours applaudi franchement aux succès de ses contemporains. Il n'avait que des amis.

Bellini est né à Catane, au pied du mont Etna, en 1803; son père et son grand-père étaient organistes. Il reçut dans sa famille la première éducation musicale. Un seigneur silicien, grand amateur de musique, fut charmé des dispositions heureuses et de l'intelligence de Vencenzo ; il pressa vivement le père Bellini de l'en-

voyer à Naples y chercher des connaissances qu'il ne pouvait acquérir en Sicile. Ce seigneur aplanit même quelques difficultés financières qui mettaient obstacle à ce pélerinage d'artiste. Vencenzo travailla au Conservatoire et profita des excellentes leçons de Zingarelli. L'amitié la plus tendre l'unit à Florimo, à Mercadante, ses condiciples. Plus tard, lorsqu'il ne pouvait surveiller la mise en scène d'un de ses opéras, c'est Florimo qu'il chargeait de ce soin. Les progrès de Bellini furent rapides; et, quelques années après son admission à l'école musicale, il composa une opérette qui fut exécutée dans la petite salle de spectacle du Conservatoire.

Vencenzo n'avait ni l'argent ni le crédit nécessaires pour obtenir un livret nouveau; il en prit un déjà imprimé, et que Generali avait mis en musique depuis plusieurs années, *Adelson e Salvino*. Ce coup d'essai fit le plus grand honneur à Bellini. L'entrepreneur Barbaja lui demanda sur-le-champ un opéra complet, un ouvrage important pour le théâtre de *San Càrlo*; c'est là que parut *Bianca e Gernando*. Le succès fut médiocre, il est vrai; mais ce coup d'essai, plein de hardiesse, donna des espérances; le jeune compositeur avait fait un pas immense; il s'était élancé des bancs de l'école sur la première scène d'Italie. C'était beaucoup de n'être pas sifflé, terrassé; le silence, en pareille circonstance, est déjà une faveur, l'attention une marque d'estime; et Bellini fut applaudi. L'année suivante, 1827, Barbaja, qui dirigeait aussi le théâtre de Milan, fit partir Bellini pour cette ville qu'il devait doter d'un opéra nouveau. Rubini se mit en campagne avec le jeune maître. Barbaja prouvait ainsi toute la confiance que son protégé lui inspirait; il lui livrait le théâtre de la *Scala*; Rubini, madame Méric-Lalande devaient être ses interprètes. C'est pour ces virtuoses qu'il écrivit *il Pirata* dont le succès fut prodigieux. Dès ce moment, Bellini prit le rang qu'il a tenu parmi les illustres de l'Italie. Les Milanais voulurent garder leur musicien favori et leurs chanteurs pour l'année suivante. *La Straniera* vint ajouter encore de nouvelles palmes à celles d'*il Pirata*. A cette époque, avant la représentation de *la Straniera* pourtant, on ouvrit le grand théâtre de Gênes; et l'inauguration de cette belle salle eut lieu par la reprise de *Bianca e Gernando*, dont l'auteur avait retouché quelques

parties faibles ; de nouveaux airs furent substitués à quelques cavatines peu goûtées du public napolitain. *Bianca e Gernando* marcha de pair alors avec *il Pirata* et *la Straniera.*

Zaïra, exécutée à Parme, en 1829, ne réussit point. *I Capuletti ed i Montecchi* offrirent une brillante revanche à Bellini ; cet opéra fit fureur à Venise. Milan rappela le maître qu'il affectionnait. Bellini donna dans cette ville *la Sonnambula* et *Norma*, écrits pour Mme Pasta ; Rubini remplissait le rôle du ténor dans le premier de ces opéras ; celui de Pollione, dans *Norma*, fut disposé pour la voix de Reina, ténor vigoureux, mais grave. Cette circonstance a jusqu'à ce jour retardé la mise en scène de *Norma*, chef-d'œuvre de son auteur, sur le théâtre de Paris. Bellini se proposait d'élever ce rôle à la hauteur de Rubini ; il n'a pu terminer ce travail. D'habiles mains pourront le continuer. D'ailleurs, Tamburini, qui s'est montré avec avantage dans *la Donna del Lago*, ne réussirait pas moins en exécutant la partie de Pollione. Il est inutile de dire que *Norma* et *la Sonnambula* furent reçus avec enthousiasme. Bellini venait de composer *Beatrice Tenda* pour le théâtre de Venise quand il est arrivé à Paris ; *Beatrice* n'est point restée à la scène. *I Puritani* ont terminé la carrière du musicien que nous venons de perdre. L'Italie doit connaître aujourd'hui le malheur qui vient de la frapper ; un cri de douleur a déjà retenti dans tout ce pays où le talent reçoit tant de preuves d'affection et d'enthousiasme. L'Italie pleurant un de ses fils chéris, l'Italie cherchant des consolations, en trouvera sans doute une dans la noble hospitalité de la France, et dans les honneurs spontanés, insignes, rendus aux restes inanimés de l'artiste sicilien, honneurs qu'elle eût rendus plus solennels encore si elle en avait eu la licence.

CASTIL-BLAZE.

THÉATRES.

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE. — *Le Gueux de mer.* — Mélodrame en trois actes.

La scène se passe en Belgique, sous la domination de Philippe II. La Belgique est opprimée par l'Espagne. Les patriotes belges rêvent la délivrance de leur patrie et se partagent en plusieurs bandes de gueux. Il y a les gueux de plaines, les gueux de bois et les gueux de mer. Mais l'Espagne a les yeux ouverts sur toute cette gueuserie politique. Cependant Winchester, le chef des gueux de mer, est plus habile à lui seul que toute l'Espagne représentée par don Sandoval, gouverneur de Bruxelles et favori de Philippe II.

Ce don Sandoval est un Espagnol tant soit peu dégénéré, car il est fourbe, traître, dissimulé et méchant, comme un Italien de mélodrame. Don Sandoval est sur le point d'épouser Mlle Eléonore de Gruytusen, quand tout à coup le gueux Winchester, déguisé en moine, tire un pistolet de sa poche pour faire peur à Sandoval. En effet, Sandoval tremble de tous ses membres; tous les Espagnols, à l'exemple de leur chef, restent immobiles et glacés d'effroi. Winchester s'en va tranquillement avec son pistolet.

Le second acte se passe dans l'auberge d'une nommé Van-Gripp. Dans cette auberge, Winchester, le gueux de mer, a enlevé sa maîtresse Eléonore Gruytusen, autrement dite Mme de Sandoval. En même temps il a donné rendez-vous en ces lieux, à tous ses amis les gueux de terre, de mer, de plaines, de bois et de montagnes. En même temps, Sandoval arrive à cette auberge, déguisé en palefrenier. On chante des chansons, on fait des sermens, on se fait gueux autant que possible; quand tout à coup don Sandoval revient avec son armée, et il fait prisonniers tous les gueux de Winchester et Winchester lui-même. L'Espagne est sauvée !

Mais au troisième acte l'Espagne est perdue. Eléonore qui voit son amant *dans les fers*, l'en veut tirer à tout prix. Elle a donc recours à toutes sortes de cajoleries auprès de son futur époux don Sandoval. Mais don Sandoval n'est pas si bête qu'il en a l'air. Il est habile à dissimuler, il dissimule donc encore une fois, et il fait semblant de consentir à la fuite de son ennemi le gueux Winchester. En effet Winchester est délivré de ses fers; il s'enfuit. Sandoval fait tirer sur lui mille coups de fusils ;

mais à ces coups de fusil de l'Espagne, la Belgique répond par d'autres coups de fusil. — Mêlée générale, — flammes rouges, — triomphe des gueux. — L'Espagne est chassée de la Belgique, et Sandoval, blessé à mort, vient mourir au pied d'un fauteuil. Winchester, le gueux de mer, épousera dans la quinzaine Éléonore de Gruytuzen. — Ni plan, ni esprit, ni style, ni invention, ni pitié, ni terreur, ni rien. Quand je dis *ni pitié*, je me trompe; cela fait au contraire grande et incroyable pitié!

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Ceci est de la semaine passée; il y avait au théâtre du Vaudeville deux pièces nouvelles que j'ai vues et entendues, et dont le nom m'échappe. Dans la seconde de ces pièces on voyait un bouffon qui avait fait un enfant à une princesse. Ce bouffon, resté père de cet enfant, l'élève à toutes sortes de dignités : il en fait un colonel, puis un grand-duc; le bouffon s'appelait Rigoletti.

Il est à croire que Rigoletti est allé rejoindre l'ombre de Triboulet, et que ces deux grands débris de bouffons se consolent entre eux, à l'heure qu'il est.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL. — *Une heure à la Malmaison.*

Nous ne savons pas jusqu'à quel point le théâtre du Palais-Royal est un théâtre. On y sent encore la bière et le tabac du café Montansier. La critique n'a rien à faire avec ces espèces de bouges dramatiques où l'histoire, le sens commun, l'art et le goût, sont traînés comme dans un cloaque. L'autre jour, le théâtre du Palais-Royal avait mis en vaudeville l'*Esther* de Racine et les jeunes demoiselles de Saint-Cyr; avant-hier il a mis en vaudeville l'aimable et malheureuse exilée de la Malmaison, cette douce et bonne Joséphine, dont le nom, cher à la France, sera chez nous honoré et respecté, tant que nous saurons honorer et respecter le malheur.

En vérité on se prend en pitié soi-même quand on se voit obligé de raconter de pareilles entreprises. Voici le fait : A la Malmaison, l'impératrice Joséphine regrette, non pas sa grandeur passée, mais ses amours d'autrefois. Elle pleure cet ingrat empereur qui l'a laissée pour une princesse d'Autriche. Ses femmes et ses pages, autour d'elle rangés, imitent son silence et se conforment à ses douleurs.

Un de ces pages, plus hardi que les autres, est amoureux de l'impéra-

trice. Il lui donne un bouquet, il lui donne des vers de sa composition, puis enfin il lui donne un baiser. Au bruit du baiser, l'impératrice se retourne, elle est furieuse. Le page se jette à genoux et il va être mis à la porte, quand tout à coup arrive Mlle Lenormand qui annonce au page qu'il est fils de l'empereur.

Mlle Lenormand! En conséquence, personne ne pense à la démentir; le fils de l'empereur est nommé sous-lieutenant par l'impératrice, et c'est en cette qualité de sous-lieutenant qu'il dit adieu à la Malmaison.

Il faut bien avoir la rage de ne pas faire rire et d'indisposer son public de province, pour ne pas même respecter l'impératrice Joséphine et l'empereur.

Mais cette fois le public a fait son devoir, et il a sifflé ce vaudeville, comme il aurait dû siffler *Esther à Saint-Cyr*.

Deux jours après, ce même théâtre du Palais-Royal jouait un vaudeville intitulé : *l'Aumônier du Régiment*. Un aumônier de régiment se grise, jure, embrasse la fille du forgeron Robert. Après quoi, il prend son fusil, et il va se battre comme un véritable Français de vaudeville qu'il est. Au moins dans ce nouvel ouvrage, il n'y a que le bon sens de compromis, et c'est le privilége de l'endroit.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — *Madelon Friquet*. — Vaudeville en deux actes, par MM. Rougemont et Dupeuty.

En revanche, voici un très grand et très amusant succès; la pièce manque peut-être d'intrigue et d'esprit; mais, ma foi! elle est fort gaie, elle fait rire, elle est bien jouée. Que voulez-vous de plus?

Cette Madelon Friquet, l'héroïne du jour, était une bonne grosse fille, rieuse et accorte, que mademoiselle Guimard, de l'Opéra, reconnaissait pour son amie. Madelon Friquet a eu dans son temps les honneurs du vaudeville et du pont-neuf; c'est assez pour laisser un nom.

Or, Madelon, blanchisseuse et bonne fille, est aimée par le jeune Tranquille, garçon bonnetier de son état; Madelon, de son côté, aime Tranquille, mais elle aime encore plus à rendre service à ses amis. Son amie la Guimard, la favorite du prince de Soubise, femme à double intrigue, conduit un jour chez Madelon Friquet M. le colonel Laferrière. Pendant que le colonel et mademoiselle Guimard sont tête à tête dans la chambrette de Madelon, arrive, furieux et hors de lui, cet honnête prince de Soubise. C'en est fait; les deux amans sont perdus.

Heureusement Madelon est là, bonne fille qui méprise les rumeurs du vulgaire,

. . . . . *Strepitumque Acherontis avari*
Subjecit pedibus.

Madelon change de rôle avec Guimard; elle prend le mantelet, la robe, le diamant de la Guimard; et quand le prince de Soubise a fait enfoncer la porte de la chambre, il ne trouve plus que Madelon Friquet. — Ainsi la Guimard est sauvée, son amant le colonel est sauvé; mais Madelon? Madelon est perdue; elle est chassée par sa tante, elle est reniée par son quartier, elle est même soupçonnée par son amant Tranquille; mais qu'importe? Elle a pour elle sa conscience, ses fers à repasser et sa gaieté.

D'autant plus qu'au second acte Madelon retrouve tout ce qu'elle a perdu: l'amitié de sa tante, l'estime de ses voisins, l'amour de Tranquille qu'elle épouse. Je le répète, il y beaucoup de gaieté et de bonne humeur dans ces deux petits actes; mademoiselle Jenny Colon y chante avec beaucoup de goût, d'honnêtes vieux airs dont le succès est fait depuis long-temps. Quant à Vernet, il est excellent, — simple, bonhomme, naïf, avare, ivre, amoureux toujours; c'est un succès de comédien qui va donner de l'esprit à retordre à Bouffé.

— Le nouvel ouvrage de M. Alfred de Vigny, SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES, paraîtra mardi chez Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10, et Victor Magen, quai des Augustins, 21. Cette œuvre nouvelle de l'auteur de STELLO est divisée en trois livres; chaque livre renferme un roman complet: LAURETTE, LA VEILLÉE DE VINCENNES, et LE CAPITAINE RENAUD. M. de Vigny est du petit nombre d'écrivains dont chaque production éveille une attention sérieuse dans le public et le monde littéraire; et rarement l'impatience des lecteurs aura été mieux justifiée que par le livre que nous annonçons.

UNE

PAROLE D'ARABE.

« Dans notre misérable Occident, messieurs, — nous dit avec solennité l'Espagnol, — une civilisation extrême a détendu tous les ressorts, et la religion des mots s'est éteinte, comme, avec eux, le mot de religion. Nous sommes à chaque instant témoins d'effrontés parjures, de scandaleux mépris de la parole donnée, de volte-faces infâmes. Sans pudeur, du ton le plus leste, le premier venu se joue des sermens; pactes sonores que chacun, grace à l'expérience, fait à merveille de regarder comme libellés et lacérés tout à la fois. Notez que lorsqu'on varie, ce n'est pas timidement et pour peu; non! c'est du tout au tout. Entre l'action et le serment, il y a le contraste des ténèbres à la lumière. Le principe le plus ferme en Europe, c'est d'être certain qu'il n'y a rien de certain. Sur cet oreiller, les sages dorment en paix. A quoi leur servirait-il, je vous prie, d'exister dans un éternel qui-vive? Marchez à.

travers la foule, le mépris sur les lèvres; les plus purs baisseront les yeux, parce qu'un reste de pudeur est inséparable des débuts; les autres souriront de votre ingénuité; des doigts railleurs agaceront votre colère, et l'on dira : « Quel homme étrange! »

Mais chez les Arabes, rien de pareil. Ce que l'Arabe promet, il le tient, voyez-vous, et il le tient strictement. Là, chaque lettre du serment est chose rigide, sainte, vivante. Les moindres stipulations se font à la face du ciel; elles se gravent sur les esprits comme sur des tables d'airain, et la conscience universelle en répond. Une parole est une parole. Pesez ce que je vous ai dit, réglons ce que je vous dois; rien de moins, rien de plus, et nous serons quittes! Les Arabes seraient les maîtres du monde en purisme. Par suite, nul engagement à la légère; les mots font loi. Etes-vous d'accord sur un mot? Ce mot devient irrévocable, il subsiste, il participe du destin. Le doute s'arrête et l'hostilité meurt devant cette parole de fer. Si le mot nous est jamais rendu, nous le devrons à l'Arabe.

Je n'irai pas loin pour vous en citer des preuves.

Dans les derniers jours de l'année 1813, Napoléon, devenu plus souple à la suite de ses désastres, s'était fait un point d'honneur de biffer d'un coup de plume l'intrigue révoltante du château de Marac, et d'ouvrir à deux battans la prison des captifs de Valençay. De nouveaux évènemens se préparaient pour ma patrie. Confusément je les pressentais : les fous ont leurs momens lucides. Échappé de sa cage, le pouvoir absolu, cet oiseau de proie, ne devait pas tarder à déployer ses ailes. A l'ombre des verroux, les ongles s'allongent. En dépit de la présence des crucifix sous la bannière libérale des cortès, le clergé m'avait toujours paru (que Dieu me le pardonne!) un triste auxiliaire pour la cause de l'indépendance. Dès que le clergé dressa plus fièrement la tête, je ne me sentis pas tranquille pour la mienne. Une vapeur de saint office flambait dans mon imagination; je ne dormais plus. S'il faut tout dire, messieurs, j'étais en ce temps-là quelque peu démagogue et même assez piètre catholique romain. A part saint Jacques, mon vénéré patron, je n'aurais pas donné de la légende un fêtu de paille; et, volontiers, sans la mère immaculée du Sauveur, dès que je me

sentais égayé sur le soir par les fumées du Xerès et le tapage des castagnettes, j'aurais troqué les clés de saint Pierre contre une mandoline, et vendu mon ame à Satan pour un maravedis. Dans ces dispositions-là, si l'on est mal noté par la police, le ciel nous envoie toujours des mésaventures. Mes amis, c'est ma confession de jeune homme que je vous expose; je ne suis que trop changé pour mon salut.

Donc, pour mille raisons, raisons de politique et de finances, et aussi raisons d'amour (sans l'amour, messieurs, voulez-vous me dire ce que c'est que la vie?). j'avais pris le parti de me camper à Gibraltar, dans la ville anglaise, sous le canon du fort. Plusieurs camarades avaient imité ma prudence. On menait vie joyeuse. Les Anglais, à ce que l'on dit, sont un peuple flegmatique : ainsi soit! Je ne veux pas m'inscrire en faux contre les beaux esprits qui, pour leur usage, coulent arbitrairement en fonte des masses d'hommes dans un moule à part; mais le jeu, le vin, les femmes, nous occupaient tous du matin au soir. Espagnols ou Anglais, nous courions d'un commun accord et d'un train d'enfer à la damnation éternelle. Je regretterai souvent ce temps-là. On gouvernait le monde à la lueur du rum; on se prêtait main forte pour amuser ou pour corriger un jaloux. Que de jours endormis! que de nuits à la belle étoile! Pas un de nous qui n'eût escompté son avenir entre les mains d'Israël! Vive Dieu! si les vœux des hommes sont accomplis au-delà de ce monde, on ne saurait se proposer rien de mieux dans le paradis.

Sur ces entrefaites, le diable,..... car il faut, en vérité, que ce soit le diable, fit tomber au milieu de nous un contrebandier palermitain, joueur effréné de guitare, menteur comme un prétendant à la couronne, toujours roulant sur l'or; habile au superlatif dans l'art de remettre un billet doux aux jeunes filles, malgré la sévérité de leurs duègnes. A l'égard de ce dernier point, le Palermitain se montrait personnellement désintéressé. Il nous servait d'émissaire, et bien qu'il fût très joli garçon, nul de nous ne s'avisait de le craindre pour rival. Toute vertu a son excuse. Un épisode de son extrême jeunesse justifiait notre confiance. Prisonnier des Algériens, Giafferi n'avait pu se soustraire à l'honneur

insigne de devenir, près du dey Haggi-Ali, régnant alors, l'un des principaux officiers du sérail. Les souvenirs de Giafferi le ramenaient fréquemment à la fin burlesque de ce dey, qui, plongé dans le bain, tandis que ses femmes lui grattaient la plante des pieds, se plaisait régulièrement, après boire, à faire voler des têtes d'esclaves. Un nègre de Tripoli, d'une stature de colosse, était chargé du détail de ces menus plaisirs. Un jour, il commit une lourde méprise. Emporté par l'élan de son damas, après avoir pirouetté sur les talons, sans reprendre haleine et tout étourdi des applaudissemens que les soldats de la garde accordaient à son zèle, le Tripolitain fit bondir d'un seul revers le chef sacré de son maître aux pieds des Mamelouks. Pour ce quiproquo de bonne foi, l'opération fut si leste que la douleur officielle ne put s'organiser d'une heure entière. On essayait de sanglotter, mais on se tordait. Le nègre, épouvanté de son chef-d'œuvre, se traînait les genoux dans le sang; il jurait naïvement au défunt qu'il ne le ferait plus, et, tant bien que mal, il s'obstinait à rajuster les deux portions du cou l'une sur l'autre. Le successeur de Haggi-Ali occupait le trône que le sérail riait encore. Cet avènement à bon marché fut le seul de son espèce. Seulement, pour le bon exemple, le nègre maladroit subit la peine du talion, et l'équité du nouveau pacha fut proclamée dans les états barbaresques.

A cette occasion, craignant pour sa propre tête les effets de la jalousie du nouveau chef des eunuques, Giafferi trouva le moyen d'obtenir sa liberté.

Je ne voudrais pas devenir impertinent, messieurs! mais il est certain que Giafferi, peut-être à cause de ses études pendant sa résidence au sérail, possédait au degré le plus éminent l'intelligence du cœur des femmes. Il les analysait dans le creux de la main, mieux qu'un chimiste; rassurait les désespérés, désespérait les confians, et nous découvrait à chaque épreuve de nouvelles richesses et des casse-cous inattendus dans cet abîme. Par l'ame de notre mère Ève! c'était un vrai trésor pour des libertins; et si l'on eût ouvert un cours de séduction à Salamanque, j'aurais défié Ferdinand VII, en dépit de la jactance de ces petits écoliers de vingt ans qui se regardent déjà comme

des maîtres, de faire délivrer sans injustice le diplôme de premier professeur à d'autres qu'à notre Palermitain. Ne nions pas la puissance de la théorie.

Tendres victimes de Gibraltar, de Tariffe et d'Algésiras, pardonnez-nous les larmes que des ingrats vous ont fait verser.

Ma parole d'honneur, ce Giafferi était le diable!

Tôt ou tard, cependant, le diable lui-même trouve à qui parler. C'est ici, messieurs, que je dois vous dire un mot de Maria. Maria, mes amours! Maria, mon ange! Maria, sainte et sans tache; comme sa patronne, la noble enfant!.... Mes amis, n'en doutez point! j'ai passé par bien des misères depuis que, sur le seuil de ma patrie, mes crimes se sont dressés debout l'un contre l'autre comme une longue muraille d'airain. Il y a là, sur mon cœur, un calus durci par vingt années d'insouciance. Je ne crains pas les hommes, messieurs! je ne crains pas la mort. Du fond de la chambre voisine, on viendrait en cet instant me crier: — Don Jaime de Carbonera, grand d'Espagne et de première classe, marquis de Castellar, commandeur de l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, chambellan de notre saint père le Pape, et décoré de l'Éperon-d'Or; songe à ton ame! Tu seras fusillé dans cinq minutes! — A la grâce de Dieu, répondrais-je. Et, sans sourciller, sans daigner seulement tourner la tête, je réduirais mon cigarre en cendres, dussent mes bourreaux (le Christ les en préserve!) me refuser un prêtre à mon dernier soupir. Mon cigarre en cendres, messieurs, je viderais ce bol de punch, dont vous venez de souffler la flamme. Puis, j'attendrais. Eh bien, mes amis! eh bien, le nom seul de *Maria*, ces deux syllabes si douces et si pures, les souvenirs ingénus que ce nom me rappelle, me feront long-temps encore, je le sens, tressaillir et frissonner comme un lâche. Le nom de Maria vibre dans la moelle de mes os comme les fiévreuses rosées qui descendent sur les épaules du conscrit dans les gorges noires de la Catalogne. Je le cacherais en vain! ma voix s'émeut, ma poitrine se gonfle, mes yeux se mouillent. Non, je ne suis pas un homme, je suis un enfant!... Maria, ma petite Maria!... — Buvons.

Maria, messieurs, demeurait vis-à-vis de Gibraltar, à la pointe

de Carnero. Elle y demeurait sous l'aile de sa vieille tante. De ma fenêtre, au moyen d'un bon télescope anglais, je pouvais tous les matins la contempler avec délices. Je n'y manquais pas depuis qu'en revenant de la chasse aux perdrix, dans les montagnes de Tariffe, j'avais rencontré cet agneau sans tache au milieu de nos parages de contrebandiers et de forbans, tous brûlés par le contact et les mœurs de l'Afrique. Je vois d'ici, dans le rêve de mes souvenirs, sa petite maison blanche, à terrasse génoise, mise en relief par les premiers rayons du soleil sur la baie, et, moins les collines qui la dominaient à l'horizon, répétée dans le miroir de la mer avec les ravissans berceaux de jasmins blancs et jaunes qui l'enveloppaient de leur ombre à midi. Maria et sa tante vivaient du produit d'un métier chétif, distraction du luxe chez les heureux du monde. Vous connaissez cela, peut-être ? Délicatement, elles aromatisaient, avec le parfum des fleurs recueillies dans les alentours de la maisonnette, des lits du coton le plus fin, imprégnés de cette huile de ben que l'on fait venir à tout prix du Malabar. Ceci terminé, elles renfermaient ces préparations odorantes dans quelques milliers de flacons de cristal, renfermés à leur tour dans une sparterie d'un osier flexible comme de la soie, dont elles fabriquaient encore mille coquetteries; des étuis, de jolies boîtes, des sachets, des joujoux d'enfans. Les juifs, qui font le trafic de la côte, leur en achetaient des pacotilles. Ce modeste revenu suffisait à nos deux solitaires. Dans le champ de l'espace que le tube de ma lorgnette embrassait, mon regard amoureux et jaloux accompagnait Maria pour savoir tous les détails de sa vie. Qu'elle était belle, sainte Vierge! avec la légère branche de jasmin ajustée si négligemment à son front, couronne d'étoiles dont la blancheur ajoutait un nouveau lustre au jais de sa chevelure espagnole, à l'ardente fraîcheur de son coloris. Plus je la contemplais, plus je voulais la voir. Une force magnétique me clouait devant cette vision des journées entières. Je suivais de la sorte Maria sous les berceaux; je croyais respirer les fleurs que ses doigts futés et mignons égrenaient si rapidement dans le feuillage. Une fois (la sueur me prend lorsque j'y songe) je saisis machinalement un de mes pistolets !.... un juif,

messieurs, un misérable juif avait essayé de lui prendre la main ! cette main qui, la veille encore, m'avait si doucement fermé la bouche après m'avoir laissé tout dire ! Concevez-vous bien ? les doigts d'un juif sur les doigts de Maria ! les doigts de Maria dans la main d'un juif !.... Maria fit un geste d'horreur, et le sentiment de l'intervalle me fut rendu par le sang-froid ; mais que le télescope eût porté le plomb, comme les regards, jusqu'à l'autre extrémité de la rade, par saint Jacques, messieurs ! l'insolent Israélite tombait mort aux pieds de Maria. Vous dirai-je enfin ma folie ? Cette distance me favorisait ; j'osais alors des paroles que, près de Maria, sa timidité d'enfant refoulait au fond de mon cœur ; je dérobais mille secrets à sa beauté, sans craindre qu'elle en pût rougir ; et lorsque, avec le coucher du soleil, l'ombre des collines du Finistère espagnol montait rapidement vers les dernières et les plus hautes batteries de la gigantesque citadelle anglaise, amant furtif, je pénétrais dans cette chambre défendue à la faveur des clartés de la petite lampe de verre qui brûlait devant un plâtre de la mère du Christ. Oh ! mes amis, être aimé et se l'entendre dire, c'est là, n'est-ce pas ? communier de la main de Dieu lui-même et sous toutes les espèces ; mais, ainsi qu'un invisible génie, franchir l'étendue et planer sur les moindres mouvemens d'une femme qui ne s'en doute pas ! mais épier chacune de ses pensées dans l'ingénuité de ses sourires ; mais la surprendre, cette femme adorée, au milieu de ses chastes prières, durant les nuits, à demi nue, quand l'ame du rosier prodigue au souffle du vent ces parfums embrasés qui nous rendent furieux d'amour ; alors que, à deux genoux, votre amante oublie sa madone, et, les yeux éperdus, se livre en frémissant aux réminiscences d'un baiser, dont l'émotion voltige à ses lèvres ; la surprendre, mes amis, alors que son jeune sein est ému, et que, bien heureuse de ce trouble, elle enveloppe si lentement ses belles épaules de quelque frivole parure, donnée la veille ; parure qui la rend fière devant son miroir, et fière seulement de bonheur, puisque personne n'est là pour applaudir à son orgueil ; oh ! c'est mieux ! c'est mieux, cent fois ! Tenez !... je ne sais pas ce que Dieu réserve à ses élus ; sur ces mystères de l'avenir, l'Évangile

a gardé le silence ; mais si, dans le temps et dans l'éternité, la création n'a pas été prédestinée pour l'amour, je rejette en ce qui me concerne le présent de l'immortalité de l'ame ; ce ne serait qu'un magnifique exil, la gloire dans le néant. Dieu me doit Maria.

Maria était un enfant de l'amour. Un mystère impénétrable enveloppait le nom de sa mère ; quant à son père, il avait été jeté dans les bagnes de Ceuta, sur la pointe d'Afrique. Je n'en ai jamais su la cause. Il fallait seulement que ce fût un homme d'honneur, car les conjectures étaient, que, sur parole, il avait obtenu, très fréquemment, du gouverneur espagnol, le brigadier Mendoce Henriquez, militaire connu pour son inflexibilité, l'autorisation de franchir le détroit pour aller embrasser son enfant. Le bagne et l'échafaud, messieurs, ont été purifiés par le martyre. La chaîne du galérien a laissé des stigmates sur le bras d'Arguelles, et je porte contre ma poitrine un morceau de la corde du gibet où l'on a pendu Riego. Je voulus parler à Maria de son père ; ses beaux yeux se remplirent de larmes, elle regarda le ciel et se tut. Je sus par là que son père était mort. Vous rirez de mes présomptions, mais n'importe ! je reste persuadé qu'un sang illustre coulait dans les veines de cette jeune fille, et que la politique d'une famille puissante planait sur le secret de sa vie. Raillez-moi ; traitez-moi d'esprit romanesque, d'amoureux qui se livre à des chimères ! La roture et l'esclavage portent des empreintes ineffaçables : à l'examen de vos traits, je vous dirais votre origine.

Il résulte de tout ceci, je l'avoue, que Maria fut simplement Maria pour moi ; Maria sans autre nom ; Maria sans père ni mère ; mon égale devant Jésus-Christ, mais non mon égale devant mes ancêtres. J'aurais donné la moitié de ma vie pour retrouver et renouer ce fil au fil dont on l'avait indignement séparé !...

Dès que je connus Maria, messieurs, le goût des plaisirs libertins et des violences politiques s'affaiblit par degrés dans mon esprit. Maria sembla me communiquer quelque chose de son ame, avec cette ineffable pureté d'enfant qui pénètre l'homme le plus corrompu, dès qu'il aime. Mon imagination secoua son premier esclavage, mes mœurs tombèrent, je me sentis un cœur neuf.

C'est que lorsque l'amour a parlé, la vie devient toute autre! On s'initie, loin des plaisirs agités du monde, à de mystérieuses destinées, et l'on bégaie avec ferveur des mots dont on ignorait le sens intime et la magie.

Mes compagnons s'étonnèrent de mon changement, assez visible sans doute. Je n'avais pas toutefois tellement dépouillé le vieil homme, que le sarcasme allât s'émousser contre mon sang-froid. Consulté pour des renseignemens à prendre sur les hôtes de la pointe de Carnero, l'indiscret Palermitain avait jasé; mais Giafferi n'était pas un homme! Et d'ailleurs ma lâcheté ménageait cet infame; malgré moi, je me disais qu'il pourrait m'être utile contre les résistances de Maria. Je laissai donc Giafferi, et je fis face aux railleurs. Deux coups d'épée, pour deux mots étourdis, y mirent bon ordre. Naturellement, on se précipita d'un excès dans un autre; j'eus autour de moi des confidens, des amis zélés, des conseillers dégagés de scrupules, prônant tous les moyens qui flattaient mes desirs. On me proposa d'enlever Maria, de la soustraire à sa vieille parente, aux autorités espagnoles, au joug des préjugés de l'Europe. Cette bouillante cohue ne me parlait pas moins alors que de relever le drapeau des cortès dans une de nos colonies, dont on ferait, avec du courage et de la propagande, la métropole de la résistance libérale durant les jours d'épreuve et d'exil. L'argent nous tombait des nues, les plans abondaient; mille braves me portaient au commandement. La gloire, l'amitié, l'amour, se liguaient pour m'éblouir et sanctifier mes plus grandes audaces; toutes mes faiblesses me sollicitaient; je devais succomber. Et pourtant, que de combats contre mes propres suggestions! Ma générosité me désarmait au moment de consentir à ces violences. Oui! j'éprouvais je ne sais quel charme douloureux à me jurer que Maria resterait pure au prix de mon martyre; son pudique abandon, lorsque je lui promettais de rester maître de mes transports, me consolait de tous les sacrifices qu'elle m'imposait avec des prières. Oh! cette fleur du désir, qui m'en rendra le parfum! Qui me rendra ces caresses haletantes où nos ames se mêlaient, et qui lui faisaient peur; et ces longues fascinations du regard où nous nous disions tout en silence! et les senteurs des

jasmins qui se balançaient à nos fronts ! et le spectacle animé de la rade lorsque le canon de Gibraltar nous donnait le signal des adieux, tandis que le patron, se dressant au fond de ma barque, déployait la voile qui devait m'éloigner de Maria !... J'aurais vécu vingt siècles, j'aurais vécu l'éternité de la sorte. Des éclairs d'honneur me montraient le droit chemin, et quoique ce chemin fût semé d'obstacles, de tourmens, de résignations dures, je me prenais encore à le préférer. Mais lorsque le Palermitain vint m'apprendre que la tante de Maria, mise en éveil par je ne sais quelle indiscrétion fatale, se proposait de fuir pour me dérober sa nièce, je n'écoutai plus que mes amis ; la fatalité l'emporta.

J'ai laissé la politique de côté, revenons-y. Les menées avaient changé de meneurs ; une révolution n'est que cela. L'Espagne venait de subir, en quelque façon, d'un coup de baguette, une de ces métamorphoses si brusques, inexplicables, pour quiconque n'a pas étudié de près notre nation toujours loyale, mais à l'excès bilieuse ; qui porte une épée de gentilhomme sous sa cape déguenillée de mendiant, prête à se laisser aller aux voluptés de la sieste sur la foi des gens qui se proclament de ses amis ; mais susceptible de rompre une lance à tout venant lorsqu'on l'excède ; peuple chatouilleux, enfin, qui fait la guerre chez lui pour s'entretenir la main, jusqu'à ce qu'il trouve un chef militaire et des canons à promener d'un bout à l'autre du monde ; de même qu'il ressusciterait volontiers les splendeurs de l'hospitalité chevaleresque, si la race qui le gouverne en possédait quelque peu le génie. Pour le moment, la surface de l'Espagne était royaliste ; le côté libéral pesait sur le gril de saint Laurent. Mon nom, j'en avais la certitude, figurait sur la liste des proscrits ; tous les gouvernemens en ont une, dont on se doute bien ; et, surtout dans les pays de silence, lorsque les ennemis du pouvoir ne mettent pas de bonne volonté à se diriger lestement vers l'échafaud, par quelque sottise qu'on leur ouvre, et où on les guette, les zélés du parti vainqueur ons, pour bien mériter de la patrie, la ressource désespérée des moyens qui ne s'avouent pas. Sur le sol de Gibraltar, sol de franchise, je riais des amorces que l'on me tendait, des stupides imaginations de liberté dont les espions de Madrid venaient l'un

après l'autre me dérouler le tableau ; comme si les vieux routiers des temps de conspirations divisaient fraternellement leur poudre à des inconnus. Que l'espion soit de bonne guerre, c'est vrai ; mais il ne faut pas en abuser. Le poignard déblaya ces prodigalités monarchiques, au profit des poissons du détroit. Le cabinet de l'Escurial, en supputant le nombre de ses agens secrets, dut plus d'une fois se trouver en déficit. En vérité, messieurs, les méchans sont si bêtes, qu'il faut être amoureux pour ne pas voir clair dans leurs rubriques ; mais je m'y pris de moi-même et comme un sot.

Un brick était frété, la nuit prise, notre plan convenu. Toute ma vie j'aurai mémoire de la date du 15 mai 1814. Nous avions des armes, de l'or, de la résolution. Le monde était à nous. Le vent ronfla dans les voiles, et nous disparûmes dans les profondeurs de la Méditerranée ; c'était pour donner le change ; on ne devait rien tenter qu'à la faveur des ténèbres. Seul, je connaissais le secret de la route à tenir, et je commandais à des enthousiastes. De plus illustres sont partis de plus bas, me disais-je ; la plume de l'historien écrit sous la dictée du brave qui tourne les feuillets du livre de l'histoire au vent de son épée. Et je fixais déjà ma place au rang des plus belles constellations du firmament politique.

Il n'y avait qu'une petite difficulté. Comme je n'entendais rien à la manœuvre d'un bâtiment, je m'en étais remis à la sagacité de Giafferi. La renommée tient à des misères. Giafferi commandait immédiatement aux marins, coupe-jarrets de son choix, blasphémateurs comme lui, qui n'auraient pas craint, et ils en tiraient gloire, de lancer le grappin d'abordage à la galère dorée du successeur de saint Pierre ; le pape, à leur avis, n'étant pas un aumônier de trop bonne maison pour eux. Vers les deux heures du matin, un détachement de ces bandits et moi, l'espingole sur l'épaule et le couteau dans les dents, nous devions filer à l'improviste vers la pointe de Carnero pour enlever Maria. Les femmes, suivant Giafferi, pardonnent toujours une violence ; à la longue, elles se fatiguent d'un homme qui ne sait que trembler à leurs genoux, et le désespoir d'un amant, qu'il éclate par le suicide ou

par le rapt, sourit à la vanité des filles d'Ève. Je m'efforçais de le croire, l'enjeu ne m'appartenait plus.

Depuis quatre heures nous tenions la mer, sans autres phénomènes autour de nous qu'un ciel de plomb roulant sur nos têtes, et ces clartés phosphorescentes qui se dégagent de la crête des vagues plus écumantes dans le lit resserré du détroit. La *Tragala*, cette *Marseillaise* espagnole, éclatait sur l'étendue, chantée par les voix de mes compagnons d'armes. Un vigoureux coup de sifflet nous imposa silence. Toutes les voiles tendues en un clin d'œil firent voler le navire dans la direction des nuages. Les mâts craquaient, on aurait dit qu'ils allaient rompre. Giafferi, qui ne perdait pas de vue la boussole, nous écartait d'un geste de la main.

Il consulta sa montre et me dit : — Il est temps !

Dix de mes amis, quatre matelots et moi, nous descendîmes résolument dans la chaloupe. Je courus au gouvernail, chacun saisit une rame, et nous aidâmes à l'action du vent qui ballonnait notre voile triangulaire. La vague se montra dure, capricieuse, irritée; mais le courage ne faiblit pas un instant. Nous n'avions qu'une seule ame. Bientôt nous atteignîmes la terre. Au premier aspect de la côte, je jugeai que nous avions dépassé le but.

— On prend terre où l'on peut, me dit un matelot. Suivez-moi, je vais vous conduire.

Nous le suivîmes. Les trois autres matelots restèrent à la garde de la chaloupe. Vers la base d'un monticule, notre guide prit sa course, en jetant un cri sauvage, semblable au cri d'un oiseau de mer, et disparut. Aussitôt, de droite et de gauche, vingt cavaliers se ruèrent sur nous et nous terrassèrent à coup de crosses de fusil.

Nous étions prisonniers.....

Prisonniers des Espagnols, allez-vous dire?

Non, messieurs; nous étions prisonniers des Arabes; je me trompe, nous étions esclaves.

Esclaves, messieurs!... Giafferi venait de nous conduire en Afrique.

C'était plaisant, n'est-ce pas? Ces futurs libérateurs de la Péninsule, et, par contre-coup, bien entendu, de l'Europe entière; qui, tout à l'heure encore, dans les fumées de l'indépendance,

n'imaginaient pas sans mépris la coalition des souverains voulant s'opposer à leur essor; ces héros que devait accueillir spontanément la sympathie de tous les peuples du monde, qui rêvaient arcs de triomphe, fleurs effeuillées sous leurs pas, sourires de femmes à mi-corps des balcons, diamans à la garde d'une épée bénie par la reconnaissance des villes, corporations faisant ronfler la harangue; ces républicains qui devaient proclamer les droits de l'homme dans le rhumb de tous les vents cardinaux, muets à à présent, réduits à l'uniforme du paradis terrestre, abasourdis de surprise, de honte et de rage, les mains nouées derrière le dos par une impertinente courroie de cuir, liés et ficelés deux à deux, redressés par le fouet qui zébrait leurs reins ou leur visage au moindre faux pas dans les rangs, et traités de chiens de chrétiens contre toutes les règles de la civilité; ces représentans des misères de leurs semblables, qui, la veille encore, mangeaient les garbanzos et l'olla podrida dans l'argenterie, et savouraient la sieste après le madère, devaient être vendus sur un marché d'Arabes, pêle-mêle avec des bêtes de somme, comme appoint, et d'après des évaluations capables de rabaisser de bien des crans leur orgueil. Oui, certes, cela était plaisant. Eh bien! nul de nous ne se trouvait en humeur d'en rire, la plaisanterie était trop forte. L'œil à terre, nous cherchions le mot de cette énigme. Nous voulions plutôt, contre toute vraisemblance, croire à quelque descente inattendue des Maures sur le continent qu'à la trahison de cet honnête Giafferi. Un renégat italien, Judas à tête de Christ, bourreau patelin dont le flegme donnait le frisson, nous mit obligeamment sur la voie, se doutant que nous ne comprenions pas encore. J'eus enfin la révélation de ce chef-d'œuvre d'infamie. Payé, et très bien payé par la police de l'Escurial qui, nous trouvant assez coupables par cela seul que nous pouvions devenir dangereux tôt ou tard, voulait se débarrasser de nous, Giafferi, jaloux de tirer parti d'une marchandise qu'il nous faisait l'honneur de ne pas croire entièrement avariée, nous avait vendus depuis quinze jours à tant par tête aux Arabes. Le beau, c'est que nous nous étions livrés. Ainsi donc, espion, contrebandier,

marchand de chair humaine, Giafferi était commanditaire de la maison de commerce des rois de Maroc, et l'Espagne le défrayait de sa pacotille : il ne déboursait avec aucune partie du monde et thésaurisait de chaque main. Que vous en semble, messieurs? Pour être débarrassé de toute prétention à figurer dans l'espèce humaine, cet eunuque entendait passablement le commerce. Cela s'appelle, je crois, tirer la quintes-ence d'une affaire. Par des ruses qu'il est superflu de vous détailler d'après l'échantillon, tout l'équipage, détachement par détachement, débarqua sur le même endroit et subit le même sort. L'inquiétude suffisait pour attirer nos amis dans le piége. Jamais raffle ne fut si belle. Pas un n'échappa. Une heure après, à la petite pointe du jour, nos pieds nus et meurtris labouraient des solitudes de sable. Il nous fallut gravir des montagnes, arpenter des plaines, franchir des ravins, sous la surveillance d'une volée de nègres, dogues dressés à nous mordre avec le fer d'une sorte d'épieu, longeant à bride abattue les flancs de la caravane pour le bon ordre du troupeau sur de petits chevaux noirs à pleines crinières, grimaçant un éternel sourire avec des lèvres épatées entre lesquelles avançaient leurs dents jaunes. Comme nos maîtres redoutaient les excursions des tribus nomades qui rôdent pour s'approprier les hommes ou les débris charriés par les tempêtes, qui sont fréquentes sur ces rivages, ils ne nous permirent ni paix ni trève. Une chaleur à calciner les entrailles, de sales poignées de riz que l'on écrasait grossièrement entre deux pierres, de l'eau bue à plat ventre en collant sa bouche dans la vase des sources quand les chameaux et les chevaux l'avaient souillée, des haltes sans sommeil et sans repos où la vermine nous rongeait pendant le jour, où la rosée nous glaçait pendant la nuit, des coups pour tenir bêtes et gens en haleine, des injures en patois espagnol, et le désespoir mis au défi de se casser la tête, tel fut le résumé de nos trois jours de caravane. J'ignorais que l'on pût vivre tant de siècles en vingt-quatre heures. Trente d'entre nous crevèrent en route. Je voudrais, pour en avoir ensuite leur avis, que vos faquins de poètes septentrionaux, si contens de nous débiter des idylles pompeuses à l'occasion des

splendeurs du désert, tout en se chauffant à leur mauvais poële de faïence, vissent un peu les choses de ce point de vue. Du diable si cela leur fournirait des métaphores!

Je passe des vicissitudes qui se trouvent partout; je n'entends pas vous faire mourir avec moi d'ennui dans le désert. Arrivés à l'adouar de la tribu, nous dévorâmes toutes les avanies d'une vente. Les chances furent diverses. Des gredins montèrent à des prix fous; et moi, messieurs, moi, noble et chrétien par tout ce qu'il y a dans le monde de noble depuis Adam et de chrétien depuis Jésus-Christ, je ne fus coté qu'à moitié prix de la valeur du nègre idolâtre! On nous troqua tous les deux contre un chameau. Permettez-moi de sauter dix volumes de mortifications et de misères, lieu commun que chacun sait par cœur, et dont le détail, conté par le menu, révolte jusqu'aux prolétaires de notre civilisation, ces esclaves qui ne s'avouent pas leur esclavage, et qui jouent dix-huit heures par jour aux quatre coins entre la concurrence, l'abrutissement, le régime pénitentiaire et la morgue. Après avoir dépensé tout juste la dose de mauvaise grace nécessaire pour me trouver à même de deviner, sous le bâton, que cela ne me conduirait qu'à rendre mon esclavage plus intolérable, je finis par où j'aurais dû commencer. J'eus le bon sens de me rendre utile, et, ce qui valait mieux, agréable à mon patron. Dès ce moment, il me distingua. C'était un assez bonhomme pour un Arabe. Je grattais fort cavalièrement de la mandoline; je savais composer de la poudre à canon, distiller de l'eau-de-vie, et jouer aux échecs aussi bien et mieux, sans doute, que l'inventeur de ce jeu célèbre. Dans une effusion d'attendrissement, après l'essai de ma distillerie, mon patron me donna son estime. J'aurais mieux aimé la clé des champs. Il me proposa d'embrasser le culte de Mahomet, disant que la circoncision n'était pas de rigueur, et jura, le cas échéant, de m'adopter pour son fils, de me léguer ses biens, ses esclaves. L'apostasie, sur ce point, est une chose de mauvais goût. Je repoussai doucement ses offres. A peu de temps de là, Osman, le cheik de la tribu qui commandait aux tribus environnantes, et auquel mon patron n'avait rien à refuser, lui proposa, sur le bruit de mes talens, de m'échanger contre une superbe pipe d'écume

de mer. Osman avait dans le caractère une teinte de libéralité. Je dois dire qu'il entendait la plaisanterie. Dès l'abord, son intimité me fut acquise. Je fus très étonné d'apprendre, tant ses manières tenaient du gentilhomme, qu'il avait fait le métier d'halvadji dans les rues de Constantinople. Les halvadjis, pour votre gouverne, sont des marchands de confitures d'une certaine pâte composée de miel, d'amandes en bouillie et d'aromates. Osman daignait encore en préparer de ses mains souveraines, et, sans flatterie, je lui jurai que ses confitures étaient excellentes. Nous causions de tout. Il frondait la plupart de nos coutumes d'Europe. Il blâmait par-dessus tout la monogamie, parce que, disait-il, les femmes sont d'une nature visiblement très inférieure, et que, ne pouvant atteindre à l'égalité, elles rabaissent l'homme dans le partage du pouvoir. En conséquence, la pluralité des femmes ne lui semblait pas, ainsi qu'à nos législateurs, un cas pendable; et comme, avec dix femmes, leur usurpation devenait impossible, il en avait mille, Européennes pour la presque totalité, sévèrement gardées par deux cents eunuques noirs. Je ne croyais pas que la traite des blancs se fît d'une manière si effrontée. On gagne à voir du pays. Espagnol de la vieille roche, je ne démentis pas la galanterie nationale. L'amour, lui disais-je, tient à tout ce qu'il y a de grand; à la religion, car il révèle un culte; à la liberté, qui lui donne la noblesse du dévouement volontaire; à la gloire, dont les yeux des femmes nous rendent les rayons. Nos causeries, vous le voyez, prenaient une tournure encyclopédique. Je lui parlais de Maria, il me riait au nez; de l'affranchissement du genre humain, il se roulait sur ses peaux de tigre avec des convulsions; de notre système d'artillerie, il redevenait sérieux. Dans le cours de nos entretiens, il me consulta sur l'art de fabriquer la poudre; il vérifia par lui-même le fort et le faible des procédés de cette fabrication. Deux mois plus tard, en tête-à-tête, un doigt sur la carte des états barbaresques, il m'initia tout à coup dans le secret d'un ensemble de mouvemens stratégiques dont l'infaillible résultat devait être de résumer entre les mains d'un seul chef l'énergie dispersée de la famille africaine. Son œil s'allumait, il frémissait de tous ses membres. — Alors, s'écria-t-il dans son

langage hyperbolique, l'Arabie septentrionale deviendra le boulet que les Osmanlis lanceront de proche en proche sur le monde, à la condition de sanctifier les étapes conquérantes de ce pélerinage en fondant des mosquées partout où nos états-majors feront halte. La poudre, ajouta-t-il, n'a changé que la forme du fer; le Koran est encore debout sur le champ de bataille. L'artillerie sera le cimeterre de Mahomet. Je secouais la tête, car, avant de posséder le monde, encore fallait-il s'emparer d'Alger, et le comment ne me semblait pas une bagatelle. S'animant de plus en plus à mes objections relativement aux moyens nécessaires, Osman sourit; il leva tout-à-fait le voile. Il entra dans les préparatifs de son entreprise, il me les détailla. Sa résolution, d'abord; ensuite, la poudre que deux mille chrétiens, renfermés dans un bagne, lui fabriquaient jour et nuit; puis, un agent dévoué qui négociait avec une puissance de l'Europe, qu'il me nomma, pour acheter des canons; et, liés par le serment, mais dans un but ignoré, des cheiks n'attendant plus qu'un signal et des ordres. Pour couronner le tout, Osman laissa tomber un nom magique, un nom qui ne souffre rien de subalterne: Bonaparte! Non pas que réduit en ce moment à l'île d'Elbe pour tout empire, ce guerrier célèbre se proposât de seconder Osman; mais il y a des mots, de simples mots, qui valent des bataillons. Je ne sais de quel témoin le cheik, au milieu de ses montagnes, avait appris quelques paroles remarquables sur l'art de la guerre; paroles qui résumèrent, je crois, un colloque entre Bonaparte, premier consul, et Moreau. — Assurément, avait dit le consul, ce sont les masses qui répondent de la victoire; mais par cela même, avec une petite armée, le coup d'œil peut tout. Il ne s'agit, pour un bon général, que de ramasser tous ses moyens dans un moment décisif pour frapper sur le point faible d'une armée numériquement plus forte que la sienne. — Ecrasé par cette citation, par ce nom plus formidable encore, je bégayai ma dernière objection; je parlai des retraites, qu'un tel système rend si désastreuses. — Alors, me dit Osman, ce n'est que partie remise! On se retire à l'île d'Elbe.

A cette date cette parole était une prophétie. Plus avisé que l'Europe, Osman comprenait Napoléon.

Revenons à moi.

Le nom de Giafferi vint me surprendre un jour, auprès du cheik, et m'agiter d'une émotion impossible à rendre, mais que je sus contenir. Non content de vendre des hommes, le scélérat vendait des femmes. Simultanément, il fournissait le bagne et le sérail. Osman, qui n'avait plus de secrets pour moi, mit une sorte de bonhomie dans ses confidences. Il me raconta, du Palermitain et de ses complices, des traits dont il tirait maintes conclusions, dures peut-être, mais irrécusables, contre les mœurs de notre Occident. Je n'ose répéter ces traits, tant ils mettent d'infamies en lumières. Que de noms propres je pourrais avilir! Dans tout cela, cependant, Giafferi déployait encore plus d'avarice mercantile que de génie et de courage : il attendait et l'on venait à lui. Tel mari libertin jugeait à propos de se débarrasser de sa femme, telle femme de sa rivale, Giafferi recevait le mot d'ordre; et, concurremment, si le parti qui tenait le pouvoir cherchait à se débarrasser de l'homme en litige, Giafferi, dont l'activité se multipliait avec la besogne, faisait habilement un bloc du tout, sans le moindre souci, sans en vouloir aux gens, comme le boulet qui tue et qui passe. Deux fois à ma connaissance, pendant mon séjour auprès d'Osman, cette combinaison que l'on dirait arrangée à plaisir, s'est réalisée. Jugez du reste, une sœur livra sa sœur!....

Ne remuons pas cela.

Oh! messieurs! que notre philosophie, qui réduit tout en poussière avec les aciers de l'analyse, et qui s'étonne après cela de ne pas trouver l'ame au fond de son creuset, vienne me nier les pressentimens!... Moi, je vous dirai qu'ils sont une révélation du ciel, l'explosion d'une électricité divine. Au nom de Giafferi, je reçus une secousse. Le nom de Maria tomba sur mon cerveau comme une flamme, et le poids de l'esclavage se doubla dans ma pensée. Cet instinct sourd, mais impérieux, qui sait tout avant qu'on le lui dise, qui voit à travers les distances et qui ne doute pas, fit tressaillir, une par une, des fibres encore émues. La puissance implacable qui pesait sur la destinée de Maria, qui l'avait faite orpheline entre un père sans patrie et une mère sans nom; qui

l'avait reléguée, la noble enfant! faible et sans secours, à l'extrémité de la limite espagnole; ce Giafferi, noir agent de crimes entre la civilisation et la barbarie; mon propre sort lié si fatalement à cet homme; et, surtout, mes confidences passées qui devaient montrer sous un jour plus original pour l'esprit de ce monstre le jeu d'un pareil rapprochement; tout ne devait-il pas me dire que Maria nous arrivait avec la caravane d'esclaves que l'eunuque d'Osman et son escorte allaient chercher à cent lieues de l'adouar de Felessa? Je crus la voir, messieurs! je la vis elle-même, ainsi qu'au sein des ténèbres les plus profondes, l'instinct de la vue conserve l'image des objets qui se sont dessinés dans un éclair. L'existence de Dieu ne m'était pas plus démontrée! Je me sentis enfin convaincu que Giafferi s'était infailliblement rendu coupable de l'enlèvement de Maria; et je sentis cette conviction avec autant de force que si j'avais lu quelque part, dans un roman, le préambule du récit que je viens de faire.

Un grand titre en ma faveur, près d'Osman, c'était d'avoir été l'un des chefs les plus actifs de ces guérilles si vagabondes qui, durant la guerre de l'indépendance, disputèrent glorieusement l'Espagne au génie de Napoléon. Le cheik, dans l'intérêt des tribus secrètement affidées, et parce que le soulèvement qu'il organisait en silence devait éclater à la fois sur une ligne très étendue, se plaisait au récit de ces milliers d'escarmouches dont les plus habiles généraux français souffrirent bien cruellement dans nos montagnes. Il m'écoutait avidement, et discutait avec moi les chances de ces riches parties d'échecs, dont les enjeux sont des royaumes; et quoique ardent pour les femmes et dans toute la vigueur de l'âge, il ajournait volontiers les distractions du sérail pour le charme de nos causeries militaires. Tournant à ses projets de conquête la tactique de notre résistance, Osman calculait sur l'éparpillement obligé des forces algériennes, sur la nécessité, pour les beys de Tittery, de Constantine et d'Oran, de faire face à peu près partout devant la révolte; tandis qu'avec la rapidité de la balle de plomb et par la ligne la plus directe il volerait lui-même à la tête de ses braves contre le vieux fort de Charles-Quint, robuste, mais dernier rempart de la capitale des états barbaresques. Je me crois

au-dessus de tout reproche de vanité, messieurs, et, je le déclare, mon ame est tellement flétrie par le malheur, que désormais je ne me sentirais pas la verve de brûler une amorce, fût-ce pour la délivrance du Saint Sépulcre ; mais alors, si quelqu'un pouvait être capable de seconder Osman, c'était moi.

Toutes les séductions, Osman les mit en usage. Magnifiques chevaux, armes de prix, familiarités d'éclat dont ses anciens favoris se montrèrent jaloux, il n'épargna rien. Il comptait, j'en eus l'instinct de bonne heure, m'amener à lui proposer moi-même le concours de mes services ; et, dans la discrétion qu'il apportait à ne pas m'en toucher le premier mot, quoiqu'en m'offrant mille occasions de traduire sa pensée, je compris à merveille l'homme qui préfère l'élan loyal d'une volonté libre à l'empressement factice de l'obéissance. Le gage de la parole n'est, en effet, que dans la liberté. Chaque jour nous faisions un pas l'un vers l'autre ; une résolution semblait hésiter sur mes lèvres, et son impatience en tressaillait de joie. J'étais faux, messieurs ; peu m'importaient la gloire d'Osman et la gloire que je pouvais recueillir auprès de lui ; je ne songeais qu'à Maria.

Le soir même du retour de la caravane que l'on avait expédiée vers les plages de la Méditerranée, pour ramener à l'adouar de Felessa la cargaison de femmes chrétiennes volées et vendues par la lâcheté sordide de Giafferi, j'étais auprès d'Osman. Sa physionomie rayonnait d'un nouvel éclat. — Je touche à mon but, me dit-il ; Dieu me favorise. Le vieil Atlas va tressaillir d'un cri de ralliement, et les tribus, comme une mer dont j'ouvrirai l'écluse, noieront Al-dje-Zeirah, ville engourdie qui n'a pas le génie des grandes paroles du Koran, qui n'est qu'un repaire de voleurs. La terre et la mer l'envelopperont de feux ; le dey baisera la poussière de mes pieds. Du pommeau de ce damas, je forcerai les serrures de la Kasba ; l'or de ses caveaux paiera mes braves. Ces beys, si fiers de leurs rapines, qui foulent et qui déshonorent l'islamisme au milieu de la race dégénérée des Mamelouks, ils rendront gorge. Le lion qu'ils dédaignaient va bondir de son désert. J'ai des vaisseaux, j'ai des canons ; mon étoile me guide ! Après les jours de gloire, les nuits de voluptés ! Que ces hommes qui ne sont plus des

hommes me croient, sur le rapport de leurs eunuques, misérablement occupé de quelques femmes; je te le jure, don Jaime! ils n'apercevront la lueur du fer qu'à l'heure où son tranchant fera voler leurs têtes!

En effet, tout semblait sourire à l'ambition d'Osman. Le plus profond mystère enveloppait ses calculs. Giafferi, négociateur habile, venait d'équiper sur la côte de Sardaigne deux bâtimens chargés de canons du petit calibre. Sous pavillon américain, de hardis flibustiers, ramassés dans la fange de tous les ports de mer, devaient, en temps donné, opérer une diversion, sans trop se soucier de ce qu'il en résulterait pour le consul que les États-Unis avaient accrédité près de la régence. Lorsque l'on se propose de conquérir le monde, on ne regarde pas de si près à l'Amérique. Afin de mieux dérober à la sollicitude des agens barbaresques la destination ultérieure de ces bâtimens, des esclaves noirs, dont le trafic se faisait avec la même impunité que la traite des blancs, s'y trouvaient entassés; l'insolence des forbans de l'Afrique, à cette époque, bravant les menaces de répression, impuissantes encore par suite de l'émotion dont l'Europe se remettait à peine depuis ses dernières et coûteuses représailles contre le drapeau tricolore. Je ne dois pas oublier un de ces hasards qui suivent communément les veines de la fortune. En mission à Marseille avec je ne sais quel chargé de pouvoirs de la régence, qui poursuivait auprès du cabinet des Tuileries le recouvrement d'une fourniture de blés faite à Louis XVI, l'un des médecins du dey d'Alger, praticien célèbre, était venu demander à Giafferi le passage et l'hospitalité sur son bord. Le savant homme se proposait de parcourir la double chaîne du petit et du grand Atlas dans un intérêt scientifique. Osman n'avait pas manqué de l'accueillir et de feindre la plus sincère vénération pour le dey, tout en s'informant avec un échange de manières cordiales des vues politiques et des forces militaires de la régence. Aidé de ces renseignemens tous favorables, il lui tardait d'en venir à ses fins, et ce n'était pas sans peine qu'il subordonnait les élans de son enthousiasme aux conseils de sa politique.

Tandis que, sous la lueur d'un demi-globe de cristal qu'une triple chaîne d'argent suspendat au plafond, Osman, enseveli dans

ses tapis de peaux de tigres, et tenant à la main le tuyau flexible d'une longue pipe à mille replis, dont le réservoir fumoit à ses pieds, continuait d'un ton de prophète à me faire part de ses prévisions brillantes, et que je l'écoutais debout, les bras croisés, en m'adossant contre le revêtement en faïence à dessins bizarres qui décore les lambris de ses appartemens secrets, le bruit doux et voilé d'une mandoline vint à se faire entendre au fond des jardins du sérail. Je suspendis mon souffle, dès que j'eus saisi le timbre de l'air ; tous mes pressentimens se confirmaient ; Maria se trouvait à quelques pas de moi. O mes amis ! si, dans une de ces inspirations aussi suaves que l'haleine d'une femme, et que l'on ne rencontre jamais deux fois en ce monde, il vous est arrivé de confier à la poésie la traduction de quelque mystérieux chagrin, et cela, pour être plus à même de vous plaindre à votre amie d'une crainte qui vous indigne, d'un soupçon jaloux, de quelque mésintelligence d'amour, grâce à la naïveté de ce langage dont le privilége est d'être à la fois si chaste et si téméraire, cherchez, je vous prie, cherchez des paroles pour rendre les mouvemens confus qui se passèrent en cet instant dans mon ame. Ce chant était de moi ; j'avais crayonné cette poésie sur les genoux de Maria. Poésie et chant, tout cela venait à moi dans le murmure et le parfum des orangers, avec le chant des oiseaux renfermés dans les volières, comme le jet de l'eau qui frémissait dans les bassins de marbre. Que de contrastes ! que de souffrances et de bonheur pour un seul homme ! Durant quelques secondes, la féerie du passé m'environna de ses prestiges. J'écoutais les sons de la mandoline, même lorsque le calme régna dans le jardin du sérail, comme lorsque d'un main timide, à l'abri des charmilles de Carnero, j'écartais autrefois les branches de jasmin pour contempler la jeune Espagnole en silence. Maria dans un sérail, mes amis ! Maria, qui, d'une larme, désarmait tous mes emportemens de libertin ; Maria, dont le regard me rendait pur et chaste comme elle ! Assurément c'était un de ces défis du sort que je devais accepter pour le vaincre !....

Osman me congédia. Le jour suivant, il devait, sous prétexte de conduire au bain les femmes nouvellement arrivées dans le sérail, poser ses tentes à dix lieues de Felessa, sur les bords, en-

vironnés de bruyères et de lauriers roses, d'un fleuve qui roule au milieu de la plus profonde vallée des alentours. Le motif réel de cette partie de plaisir était une entrevue avec l'un des principaux cheiks de la contrée.

J'eus l'ordre, pendant cette absence, de dresser le plan des opérations stratégiques dont nous avions arrêté l'ensemble.

Je n'en fis rien.

A la faveur de la nuit, sur un cheval barbe, je me dirigeai vers l'emplacement que le harem d'Osman devait occuper. Du plus haut point de la vive arête des collines qui se prolongent sur les flancs du vallon, j'en embrassai l'étendue; sauf un étroit circuit, les ténèbres s'abattaient partout. Des nègres, en sentinelles, la carabine à volonté sur l'épaule, stationnaient déjà sur la marge du lieu désigné pour le campement; l'ordre était donné, comme toujours, de faire feu sur les téméraires qui s'obstineraient en dépit des menaces de la consigne. A la ronde, le long des bois de lauriers roses, les *qui-vive* se croisaient avec le piaffement des chevaux; il fallait éviter que l'on m'aperçût; je remontai dans les terres, ayant soin de me diriger parallèlement à la ligne du fleuve. Sans projet bien formé, si ce n'est de parler à Maria, dussé-je périr, la prudence me conseillait d'étudier les dispositions du campement et les accidens de ce terrain. Pour peu qu'une circonstance vînt ensuite à me favoriser, je me trouvais en mesure de mettre à profit cet examen préliminaire. L'intérêt de curiosité m'attachait d'ailleurs à ce spectacle nocturne; à la lueur des piles de bois résineux qui pétillaient en s'embrasant au vent de la plaine, lançaient des tourbillons d'étincelles, et prolongeaient leurs panaches de fumée sur la masse des forêts perdues à l'horizon, de robustes travailleurs, échelonnés par brigades, enfonçaient des pieux dans les sables du rivage. Le courant réfléchissait dans ses plis vingt groupes de bronze relevés en taches d'or par le rayonnement des fournaises. Le coup mesuré des lourds maillets, maniés à tour de bras, se répétait d'échos en échos; on nouait des cordes, de proche en proche, à l'extrémité pyramidale des hauts cyprès, à l'écorce brûlée du chêne qui fournit le liége; et, bariolées de pourpre, de longues pièces d'étoffes se dé-

roulaient sur ces appuis; elles se développaient en guise de tentes, avec une prodigalité singulière, sur le frémissement de l'eau, dans un pêle-mêle sauvage de joncs qui se balançaient au poids de leurs épis, au-dessus des pastèques ou melons d'eau d'une grosseur démesurée, et des larges nénuphars nuancés de tous les reflets du velours. A cette cité de coutil, je reconnus l'endroit privilégié du bain. Non loin des feux, que l'on alimentait comme par défi, brillaient en cercle des faisceaux d'armes; on rangeait la charge des chameaux, complaisamment agenouillés; mille objets de coquetterie que l'on tirait d'un grand nombre de coffres, de riches tapis à vives couleurs, des éventails en queue de paon, de gracieux miroirs montés sur des écrans de bois de santal, émerveillaient la tourbe curieuse des esclaves. Cet amalgame de rudesse et de luxe rendait le site et son aspect équivoques; pour des soldats, ce devait être un lieu de fête; des femmes auraient pris cela pour un camp. Çà et là, des éclats de rire insultaient à des cris, car le bâton faisait justice d'un nègre voleur pris à fourrer sa main dans les corbeilles, remplies jusqu'aux bords d'olives, de figues ou de d'oranges. A travers ce tumulte et cette activité, un groupe offrait le contraste de son flegme : devant un réchaud couronné de braises où figurait une pesante bouilloire en cuivre, de graves Arabes, accroupis sur les talons, prêtaient l'oreille à des récits paraboliques, enveloppés de la couverture de laine dont ils se drapent à la manière des bas-reliefs, et ruminant la fumée du tabac qu'ils soufflaient méthodiquement par les narines. Vers le matin, ce tableau passa par les clartés du crépuscule et de la lumière, jusqu'à ce que les rayons du soleil, comme un incendie qui fait pâlir tous les feux, vinssent magnifiquement en illuminer la splendeur. La solitude se déploya dans une perspective infinie, sous un firmament rayé de flammes, et mille harmonies s'éveillèrent au signal de la résurrection. Cet astre dans cet espace, c'était un dieu dans un temple digne de lui. Quelque chose pourtant, messieurs, syncopa dans mon esprit ce mouvement d'extase; à vingt pas au-dessous de moi, dans la mousse du ravin qui courait se joindre au vallon, un tigre, la gueule entre ses pattes velues, dormait sur les ossemens d'un nègre à demi dévoré.

Je me perdis au galop dans la forêt.

Tout ceci doit vous sembler formidable; et vous ne m'auriez pas donné le conseil de tenter l'entrevue. Mais l'amour a sa ténacité, comme l'érudition a ses ressources. Je ne veux pas vous tenir en suspens. J'avais lu les mémoires du sire de Joinville.

Vérifiez-y ce court épisode :

Avant le désastre de la Massoure, les armées chrétiennes et mahométanes campaient en regard sur les rives opposées du Nil. Les aventuriers de chaque nation cherchaient de part et d'autre à surprendre le secret des ressources de leurs adversaires. Un Mamelouk s'avisa d'une ruse : c'était d'évider l'intérieur d'une courge et de se la mettre sur la tête pour se diriger impunément à la nage vers les travaux qui fortifiaient le camp de saint Louis. La circonstance fut sa complice; la bravoure a toujours du bonheur. Tenté par ce melon d'eau qui paraissait dériver au courant, le factionnaire français plongea gaiement dans le Nil, et, croyant prendre, se trouva pris. L'Égyptien, vigoureux nageur, saisit son homme à la gorge, et lui faisant, à vingt reprises, faire le plongeon pour être plus sûr du silence, il le conduisit à son général. Je laisse à deviner le parti que le général tira de cette capture.

Vous devinez sans doute le parti que je tirai de mon érudition; seulement, comme à tout hasard je portais une arme, pendant la descente du fleuve j'éventrai deux nègres dont je poussai les corps dans les roseaux, et lorsque le cortége d'Osman débarqua sur la rive, j'étais installé sous les tentes du bain.

Je ne me le dissimulais pas; j'appelais la mort sur ma tête, une mort prompte, et, par contre-coup, sur la tête de Maria, si j'arrachais à son épouvante un seul cri. Cette conviction toutefois ne me parut ce qu'elle était, horrible, que lorsque la puissance de reculer m'échappa. Restait la Providence dont il fallait attendre les inspirations et les secours.

De même que toutes ses compagnes, la pauvre enfant fut dépouillée par de hideux eunuques. D'un regard insolent ces êtres sans nom semblaient vouloir déshonorer des charmes qui n'ont sur eux aucun empire. N'attendez pas, messieurs, que je lève pour vous les rideaux de cette tente qui n'avait pas de secrets pour moi. Ja-

mais (je le dis devant Dieu qui m'entend !) la chasteté de Maria ne me parut environnée de plus de gloire qu'à l'heure où, semblable à la mère des hommes sous la main de celui qui trouva le germe de l'humanité dans la poussière, elle demeura froide et nue, sans voile et sans rougeur, martyre d'une brutalité dont elle offrait au ciel l'ignominie. Maria priait, messieurs ! Je ne vis que sa résignation lorsque je commençais à douter de la mienne. Nul sentiment impur ne s'éleva dans mon ame à cet aspect. Sur ce point, je ne permettrais pas de lâches railleries.

Plus insouciantes que Maria, qui ramenait ses beaux cheveux noirs autour de ses épaules en se retenant aux joncs du fleuve, les jeunes captives, animées par les jeux et les railleries de quelques négresses, finirent par s'abandonner à la fraîcheur des eaux. Les eunuques restaient là, dédaigneux et humiliés, comme des démons, provoqués à sévir par le sentiment de leur dégradation profonde, prêts à torturer les malheureuses remises à leur discrétion dans cet enfer. Deux heures s'écoulèrent ainsi. Je voyais s'échapper l'occasion, après avoir essayé de la saisir avec quelque courage. Mes pensées prirent un autre cours. Je me perdis dans un dédale de projets sans fin dont l'incendie était le premier mot, et le dernier un massacre inexorable. Ne pouvais-je en effet lancer des limes dans le bagne où deux mille chrétiens étaient enfermés; les préparer par un avis mystérieux à quelque prochain signal de délivrance; songer moi-même à ce signal pour une nuit dont je resterais l'arbitre; leur abandonner, à la réserve de Maria, le sérail d'Osman livré aux flammes, ses esclaves, ses chevaux, ses trésors; puis, les armes à la main, m'ouvrir, au milieu de la cohue des Arabes, un chemin ensanglanté vers le désert? Si quelque chose était possible, c'était cela seul. Que la liberté ne se présentât pas encore très clairement au bout de cette issue, puisque nous restions enfermés dans les possessions de la Barbarie, avec deux mille braves on doit aborder des miracles, et Dieu soutient ceux qui ne s'abandonnent pas. Promptitude, adresse, résolution, je me savais ces mâles qualités de l'ame. Je fis le serment de ne mettre Maria dans le secret qu'en l'arrachant à ses ravisseurs. Cette entreprise ne devait peser que sur moi.

Je venais de retrouver mon génie dans l'air que respirait Maria. Ranimé par l'espoir, je voulus du moins savourer tout à mon aise le charme de la contempler sans en être vu. Rien ne devait plus me distraire de cette contemplation adorée.

Le rideau de la tente se soulève : c'est Osman. Il fait un geste; chacun des eunuques s'incline et renvoie autour de lui ce geste avec autorité. Les femmes tremblantes se pressent et se rallient. Sous la conduite de leurs gardiens, toutes s'éloignent. Osman reste, ses nègres l'environnent; leurs yeux étincelans cherchent à deviner ce qu'il va dire. De quelle scène vais-je donc être le témoin caché ?

En ce moment, Haly, le chef des eunuques, un fardeau sur l'épaule, s'avance au milieu des esclaves noirs. Il laisse tomber ce fardeau sur le rivage; il le déploie et le montre. Je suis perdu. J'ai reconnu mon costume, présent du cheik, retrouvé sans doute sur le bord du fleuve, au-dessus du courant. Osman sourit; son regard plonge dans le fourré des roseaux ; puis, sur une indication précise et qui me glace, vingt noirs, le couteau dans les dents, se précipitent pour me saisir au fond de ma retraite. Je veux me reconnaître : je suis lié et garrotté. Qu'Osman détourne la tête, je suis mort !...

— Ton ingratitude m'afflige, me dit-il d'une voix émue. Je me flattais de cette idée, qu'un peu de sang arabe coulait dans les veines des Espagnols, et que la trahison répugnait à leur générosité. J'aurais méprisé ta nation, que je t'eusse encore excepté de la règle. Tu le sais, je t'ai fait mon ami. Je me promettais d'être utile à ta fortune. J'espérais t'offrir dans ces déserts une gloire que l'Europe éteinte et demi-morte ne saurait désormais présenter à ton ambition. Ma fierté, c'était de m'appuyer à ton épaule, et mes préférences t'environnaient déjà d'ennemis. Leur colère n'a plus rien à désirer; nul ne pouvait te nuire que toi-même. Pour prix de ma confiance, don Jaime de Carbonera, tu viens de chercher à pénétrer dans le bain de mes femmes, à l'imitation de ces tristes aventuriers, dénués de toute autre vaillance, qui ne cherchent qu'un plaisir tremblant sur le sein d'une esclave dérobée. Ignores-tu donc les orages qui couvent dans les ames, sous le soleil de nos

contrées jalouses, et de quel supplice infamant l'on frappe en Arabie les deux coupables?... La mort, dans un sac, au fond de l'eau, telle est la loi. Malgré l'intérêt qui me parle en ta faveur, il m'est défendu de t'y soustraire. A partir d'un tel jour, l'impunité deviendrait le droit de tous; j'enhardirais les tribus à méconnaître les vieilles limites de nos traditions religieuses, si je te permettais d'en insulter le culte dans ma personne. Mais, en me sacrifiant au maintien de l'exemple, je puis adoucir le châtiment et faire ployer dans ma clémence le ressort de la loi. Mon rang me donne ce privilége; il me sera doux d'en user. Tu vas recevoir une preuve éclatante de la franche amitié que je te porte.

Osman se tourna vers le chef des eunuques en me désignant, et lui dit :

— Qu'on donne quinze cents coups de bâton à don Jaime de Carbonera : mille sur les épaules, cinq cents sur la plante des pieds.

Puis il sortit.

Avant de souffrir cette avanie que le bourreau me présentait comme un adoucissement dont il était bien aise, je me serais ouvert le ventre avec un poignard. Quand on n'a pas de poignard, il faut être philosophe. Les eunuques ne se trompèrent pas d'un seul coup, j'aime à leur rendre cette justice. Cela me remit en mémoire que les Arabes nous ont enseigné les mathématiques.

Je raille, et je n'en ai guère envie. Mes dents se serrent encore de même que si je voulais couper du fer. Un obscur halvadji, lancé des boues de Constantinople à la tête d'une infecte bourgade africaine, faisait châtier par ses esclaves le plus noble de tous les gentilshommes catalans, issu du plus pur sang de Pélage!

Oh, oui! je devais me venger.

Le médecin du dey d'Alger, différant son départ, vint me voir. Des pieds à la tête, il m'empaqueta de compresses et de baumes. Les soins ne me manquèrent pas. J'appris qu'Osman récompensait avec libéralité le savant Arabe, et s'informait affectueusement de ma santé. L'ironie n'est pas dans les mœurs africaines, voilà tout ce que je puis vous en dire; mais concevrez-vous bien

cet autre phénomène, messieurs? J'éprouvai que l'excès dans les tortures physiques peut avoir ses réactions agréables. De fait, j'étais calme, d'épuisement, il faut le croire! et l'opium, à doses légères, acheva de me plonger dans ces rêves éveillés et rians que je ne connaissais que par ouï-dire. Je n'ai jamais, j'en fais l'aveu, joui de mes sensations les plus intimes, celles de l'odorat et de l'ouïe, avec une joie plus exquise que pendant le retour à petites journées des bains de Wady-Ezaïtoun aux adouars de Felessa. Cent nègres, à la vérité, se relayaient et me portaient tour à tour; les fleurs les plus suaves parfumaient le divan où je me tenais étendu. Des airs italiens et des séguedilles espagnoles furent exécutés sans relâche par les musiciens de ma caravane. Sans la blessure faite à l'honneur, et qui saignait avec la guérison de mes cicatrices, je compterais ces huit jours au nombre des plus heureux de ma vie. L'homme est un étrange animal.

Une semaine encore, et je fus guéri; mais je me donnai de garde d'en rien laisser paraître. Au contraire, j'appelai la feinte au secours de mes projets de vengeance. Sûr de ma vigueur, je ne devais pas m'y prendre à deux fois,

Sur ces entrefaites, Osman se rendit près de moi. Il mit de l'éclat dans cette démarche. L'expression de son regard trahissait un certain attendrissement. Le médecin arabe, en véritable dupe de ma ruse, après m'avoir touché le bras, parut fort triste. Il me reconnut de la fièvre. Peut-être, pensai-je, avait-il trop à se louer des procédés du cheik pour congédier promptement un malade de ma qualité. Osman, qui ne voulait pas attendre les prescriptions doctorales, vint brusquement à mon chevet et me dit :

— Pourquoi ne nous expliquerions-nous pas, don Jaime? Tu m'en veux encore, avoue-le! Mais, où la loi commande, le cœur ne doit-il pas se taire? et l'honneur n'est-il pas sain et sauf dès que l'on est quitte envers le châtiment? Tes préjugés d'Europe ont tort. L'honneur marche de pair avec la loi, parce que la loi, c'est l'honneur. La fatalité ne saurait avilir. Moi qui te parle, lorsque je roulais encore avec mon bonnet pointu sur les promenades de Constantinople, il m'arriva de subir la bastonnade. Je passai par les mains de l'achdji-bachi, le chef des cuisiniers dans les ja-

nissaires de la garde, un pur croyant! qui frappait comme un sourd, comme c'était son privilége. Il ne s'agissait pourtant que d'une infraction très légère à la police du sérail. Ces Géorgiennes n'en font jamais d'autres! Eh bien! me fâchai-je pour cela? non. Je subis la peine de bonne grace, en musulman qui sait vivre. Avec de la rancune, j'aurais infailliblement servi d'amorce aux poissons de la mer de Marmara. La façon leste et résignée dont je me tirai de cette épreuve m'attira l'estime de l'achdji-bachi. C'est un personnage en grande faveur près de la sublime Porte, car il fait sortir des révolutions de la marmite renversée des janissaires. Entre lui et moi, ce fut à la vie et à la mort. Je lui dus les premières générosités du sultan, et, par suite, mon élévation au rang de cheik dans ces montagnes. S'il te faut absolument une esclave, don Jaime, parle! je t'en donnerai vingt, pourvu qu'elles ne soient pas du nombre de celles que je me réserve. Ces bijoux dont mon écrin est rempli, sont, je le sais, de mise à ton âge. J'ai plusieurs femmes de trente ans, je veux te les envoyer. — Ce n'est pas tout! écoute....

Sur un geste d'Osman, ceux qui se pressaient autour de nous s'éloignèrent; d'une voix plus réservée, le cheik me dit :

— Giafferi m'a volé, j'en ai la preuve : cela me dispense de tous mes engagemens avec lui. Tu le détestes! je te le livre. Es-tu content? — De plus, à la lune prochaine, j'entre en campagne; je pars avec mes trésors, mes chevaux, mon harem. Sous huit jours, le dieu des armées me livre Al-dje-Zeirah. La fortune te sourit; reste mon conseil et deviens mon ministre. Je n'oublierai pas dans ma gloire, don Jaime, que tes entretiens ont décidé mon courage. L'exécution est l'esclave de la pensée; de toi seul je tiens les clés de la Kasba. On dit la Kasba remplie d'émeraudes jusqu'aux larmiers de ses soupiraux! J'ordonnerai que l'on pave d'émeraudes la route où les esclaves te porteront sur les épaules dès que tu seras capable de nous rejoindre. — Sommes-nous amis?

Le bourreau me demandait si nous étions amis!

Je laissai tomber ma main dans la sienne. Il s'éloigna satisfait.

— Tu ne périras que de cette main, me disais-je.

Je relevai la tête. Le regard du médecin, éblouissant de lumière, était arrêté sur moi.

— Il ne vous reste qu'une fièvre, me dit-il.

Son doigt m'indiquait significativement le chemin que le cheik traçait dans la campagne. En me serrant le poignet, il ajouta d'une voix sourde :

— C'est nous qui sommes amis!.... amis, car nous avons une haine commune ; amis, car l'un sans l'autre nous ne pouvons rien. L'imbécille Giafferi s'est pris avec Osman dans les nœuds qu'ils ont formés. L'énigme de mille démarches avait donné l'éveil à mes doutes. Lorsque je demandais à ce Palermitain le passage à son bord, en avouant ma qualité de médecin auprès du dey, l'espion ne croyait pas se jouer à plus fin que lui ; il ne se doutait guère que je me livrais pour le prendre. C'est ma franchise qui l'a trompé. Ainsi donc, et d'une part, Osman connaît ses vols; il ne les lui pardonnera pas. De l'autre, Osman, trop éloigné de soupçonner mon second caractère, m'a mis de lui-même, par ses questions indiscrètes et répétées, sur la voie d'un plan qui le préoccupe, mais dont le signal, les confédérés et les moyens d'exécution m'échappent encore. Certainement les questions qu'Osman m'a faites, les approvisionnemens d'armes que je connais, sont autant de symptômes d'un coup de tête. Mille faits se pressent! Chaque jour des cavaliers partent et reviennent ; des réunions se forment dans les adouars. Le dey, mon souverain, dort sur le péril d'un mouvement imprévu. Je vois un moyen d'étouffer dès ce moment la révolte, et la magnanime régence n'aura jamais assez de trésors pour nous. — Don Jaime! à toute heure vous pouvez entrer chez Osman!... — Vous faut-il du poison?

L'Arabe me tendait un petit flacon de cristal.

— Et le motif de votre haine contre Osman? lui demandai-je.

Il me regarda profondément et dit avec lenteur :

— Si je démontre à mon souverain l'incapacité de son favori, dès cet instant la tête de cet homme roule, et je lui succède. — Prenez-vous ce poison!

Je le pris.

— Ce sera pour moi, dis-je à l'Arabe, si l'événement me trompe.

J'oserai tenter contre Osman quelque chose de mieux que le poison. J'ai ma pensée. Oui, sans doute, je veux le perdre; mais je veux que ce soit au profit de ce que j'ai de plus cher dans le monde; et, sans insister sur ce que l'emploi du poison me répugne, la mort du cheik en ce moment me serait plus préjudiciable qu'utile. Laissons cela, je ne puis m'expliquer ici; ce pourparler, s'il se prolongeait, pourrait nous compromettre. Votre pénétration vous a dit que don Jaime n'était pas de ces hommes qui rompent devant un outrage, et s'endorment sous l'ignominie comme le chien que l'on a frappé. Fiez-vous à moi! Vous avez tout naturellement pour prétexte d'étudier la flore de ces environs. Partez, allez de pied ferme m'attendre au tombeau du Marabout; là-bas, à ce point que je vous désigne, entre les trois palmiers. Vous avez un cheval et des armes, cela vous sera nécessaire; car vous devez être sur la défensive et prêt pour la fuite. Je ne vous demande pas une confiance absolue, et je ne veux vous accorder la mienne qu'à bon escient. Nous nous entendons, je veux le croire; mais toute précaution est salutaire. — Un instant!... Puisque vous êtes agent du dey, vous devez avoir un signe pour vous faire obéir par le bey de Tittery!

L'Arabe, sans hésitation, me montra la bague qu'il portait à la dernière phalange du petit doigt.

L'instant d'après, je le vis se perdre en galopant dans la campagne.

Vous devinez mon projet, messieurs. En livrant les plans de campagne du cheik, je voulais placer Maria sous la sauvegarde de la reconnaissance algérienne. Ne perdez pas de vue que je possédais une carte des états barbaresques, notée de la main d'Osman lui-même, indiquant, en premier lieu, les points simultanés d'attaque et les diversions qui ne devaient pas offrir de caractère sérieux; les tribus enrôlées dont l'avant-garde plongeait au cœur de la régence, et la ligne de concentration où les principales forces devaient s'agglomérer tout-à-coup pour atteindre le but de l'entreprise avec la rapidité de la bombe. Devant tout cela, rien de plus facile que de déjouer Osman et de le rompre en visière dans tous ses calculs. Une simple résistance le faisait échouer en s'y prenant

bien. Mais le point capital était de produire un titre pour se faire écouter sur parole; car, au préalable, on courait le risque d'être fusillé comme un espion par le bey de Tittery. La bague suffisait sur ce point délicat. Après une explication claire et catégorique avec l'Arabe, l'essentiel, pour moi, devenait d'éloigner le moindre soupçon. Le retour à l'adouar me laissait bien une vague inquiétude; las, cependant, de me fatiguer à chercher comment je sortirais de là sans péril, j'abandonnai quelque chose à la fortune, et, lorsque la nuit fut tombée, je partis.

J'étais à pied, pour éviter tout bruit suspect. Je vins à bout de tourner discrètement les sentinelles. Dès ce moment, le trajet, de plus en plus rapide, échauffant mon cerveau, l'impossibilité du retour à l'adouar me parut de la dernière évidence. L'Arabe n'avait qu'un cheval!... Si robuste que fût ce cheval, pouvait-on espérer raisonnablement qu'il traverserait cent lieues de désert avec le poids d'un second cavalier sur la croupe?... Entre l'Arabe et moi, il fallait que ce fût l'un ou l'autre. Au prix de vingt palettes de mon sang, j'aurais voulu que le médecin se désistât et me permît de partir seul; car enfin il pouvait, lui, me rendre dépositaire de sa bague; et moi, je manquais d'une certitude assurément très précieuse, c'est que mon nouvel ami parvînt à saisir assez vivement l'intelligence de ce plan de campagne dont la traduction importait avant tout. Confondre les spécialités c'est courir grand risque! Un docteur n'est pas un âne pour ne pas avoir l'oreille stratégique; cela s'est vu d'une foule de généraux. Qu'il fît une méprise, mes rêves aboutissaient à ma ruine. Que l'un de nous deux restât cependant, rien que sur un doute Osman le soumettrait à la torture, et la torture délie les langues. Toujours en arpentant la plaine avec célérité, je me disais que ma trace serait peut-être suivie jusqu'au tombeau du Marabout. N'est-il pas vrai que les démarches les plus habiles semblent à la merci de quelque démon qui les révèle? Étais-je sûr enfin que mon confident ne fût pas un espion aux gages du cheik, tendant une amorce à mes rancunes, et me guettant, le pistolet au poing, pour m'exposer à la récidive de la faute et de l'avanie. Mille probabilités roulaient dans ma tête. Une idée vive résuma le tout : si mes vêtemens souillés et mis en

pièces se rencontraient par hasard le lendemain auprès d'un cadavre déchiqueté par les tigres, affriandés de cette proie, la conviction de ma mort laisserait le cheik dans la sécurité la plus favorable!... J'atteignais en ce moment le lieu du rendez-vous; le raisonnement que je venais de faire était implacable et mathématique; à peine mon orteil posait sur le gravier du chemin... Avant d'avoir pu dire un mot, le médecin arabe reçut en plein toute la décharge de mon pistolet dans la figure, et mes diverses précautions prises ainsi que vous avez dû le saisir dans ce monologue, une fois que mes talons sentirent les flancs du cheval, le vent qui se précipite de l'Atlas aurait été jaloux de mes élans à travers la solitude.

Je ne crois pas, messieurs, devoir garder ce léger meurtre sur la conscience. En pareil embarras, pour ma justification, les honorables antécédens ne me manqueraient point. Si l'on se piquait d'un scrupule inflexible, la religion et la liberté, la médecine encore (et je vous prie de ne pas l'omettre) en auraient furieusement à découdre devant Dieu.

Ce que j'eus à parcourir dans le désert complèterait une bibliothèque, si je m'étais donné le temps de l'examiner. Que de gens vous en diraient long qui n'en ont pas vu davantage! Figurez-vous cent lieues tout d'une traite, ou peu s'en faut, avec une tête en feu, dans une atmosphère en feu, sur un sable en feu. A tous risques, sans halte, une seule idée dans le cerveau, je volais! et cette lenteur me semblait intolérable. On m'a dit que les Kabyles bien montés, bien armés, n'oseraient franchir ce parcours sans se presser en caravanes. Oser! c'est un grand secret; toutes les fois que j'ai voulu vaincre un péril, je l'ai mié. Je crois bien avoir entendu rugir des tigres, avoir vu bondir des léopards; on voit beaucoup de choses quand on ne voit rien; mais je vivais dans un de ces courans de volonté raide où l'on traverserait une montagne plutôt que de se ranger pour elle. Ni bois, ni ravins, ni collines: rien que des lignes volantes, comme un cylindre qui roulerait en sens inverse avec des milliers de rais. L'homme et le cheval ne faisaient qu'un; l'idée précipitait la matière. Pas d'eau; pas de vivres; je n'y songeais plus: l'esprit de vengeance me soutenait. Deux fois je vis le soleil au même point; et lorsque mon cheval écartelé me

jeta sur le marbre du palais de Tittery, dont je venais de forcer la garde, ma langue desséchée me refusa la parole au pied du bey; le chef des kaspatdjis, furieux de mon insolence, parlait déjà de me pendre, tandis que la populace moresque m'environnait de sa vénération comme un fou. C'est tout ce que je sais de mon voyage.

Ma mission révélée, tout prit un air de fête. On me plongea dans un bain; je fus parfumé et massé: j'en avais grand besoin. C'était à qui se montrerait aux petits soins pour moi; le génie de l'hospitalité m'apparut dans tout son faste. Le bey, tandis que je me reposais sur son divan, et que ses esclaves me servaient en profusion suivant mes désirs, dicta des ordres à ses officiers. Il y mit une précision qui lui mérita mes éloges. Quels gens pour le coup d'œil que ces Arabes! On veilla sur mon sommeil, des éventails de plume d'autruche rafraîchirent mon sang brûlé; j'eus des rêves d'or. Bref, le lendemain, lorsqu'avec la magnificence d'un ambassadeur, escorté de cent kaspatdjis qui brandissaient leurs étendards au-dessus de ma tête, je me mis en chemin pour Alger, des fanfares étourdissantes attirèrent la foule à mon cortége. Le bey prétendit marcher à pied sur les flancs de la cavalcade, et jusqu'au moment des adieux, malgré ma modestie qui se refusait à tant d'honneurs, ma main fut contrainte de s'appuyer sur son épaule. A la porte de Tittery, trois salves de mousqueterie nous saluèrent; nous échangeâmes un salut profond, les bras en croix. Je lui laissais mon estime, et j'emportais la sienne; partant, quittes!

Alger! messieurs, là se dirigeait ma pensée! là devait se décider ma vie, la vie de Maria!....

Croyez-moi, messieurs! sans nier les charmes de l'Évangile dont les harmonies viennent se grouper de bonne heure au chevet de notre petit berceau, Dieu ne nous est manifestement révélé dans nos ténèbres que lorsque la féconde chaleur d'une sainte émotion d'amour développe les ailes qui sont repliées autour de nos ames. Ce culte est le culte primitif de la terre; il nous imprime à lui seul un élan vers le ciel, échelon symbolique de l'avenir et de l'immortalité. Oui, depuis l'ère du Sauveur, je le crois, nous volons d'un

vol plus libre vers les magnifiques régions de la promesse ; mais ne fermez pas vos yeux à la lumière. Avant-coureur et gage du christianisme, le respect de l'amour pur enveloppait déjà de ses parfums le globe idolâtre, avant que le fils de la Vierge vînt s'offrir en expiation sur la croix ; et quelques élus devinaient le Christ. Platon s'entretenait avec lui sur les rivages de la Grèce prostituée; même dans la fange du paganisme la chasteté régnait dans les hommages populaires, et, malgré les obscénités du marbre de Paros, chacun attachait une lèvre pieuse à la frange de lin que la vestale agenouillait sur le parvis. Eh bien ! s'il existe au milieu de vous des hommes sans énergie pour le désespoir, aux yeux de qui la vie n'est plus qu'un mensonge, c'est peut-être, mes amis, qu'ils auront vu s'évanouir l'ange de pureté, qui du doigt leur a fait connaître le ciel ; qui les a retirés de la poudre et de l'ignominie, en les élevant à la dignité du malheur ; qui ne leur a laissé pour trésor qu'un mot : Dieu ! ! Oh ! ne vous étonnez pas de leur mélancolie, s'ils se prennent à baigner de larmes une misérable branche de jasmin....

Le dey m'écouta froidement. C'était un vieillard austère, et mon enthousiasme lui déplut ; il me fit taire.

— Sois calme ! s'écria-t-il. Apprends, jeune homme, que la folie s'échauffe, et que la prudence pèse. Ton zèle aura son prix, si tu dis vrai ; mais le menteur qui sème la discorde au milieu de la grande famille encourt la mort. La parole, une fois tombée, ne se relève plus ; écoute la mienne ! Si le cheik de Felessa, dans sa vanité débile, marche contre le vieux lion qu'il suppose endormi, d'un bond je veux l'atteindre, et lui fermer la fente de ses montagnes. Voici mon serment : l'extermination plane sur Osman. Ce cheik rebelle n'aura grace devant moi, ni lui, ni les siens, ni sa race, qu'à la condition de te rendre ton Espagnole ; et il te la rendra vivante ; c'est le moins, puisque tu ne veux qu'une femme. Pourtant tu ne seras pas dupe de ta folie. A tous les deux, à cette femme, à toi, je vous promets votre pesant d'or, et la liberté. Le bey de Tittery sera chargé de ma parole ; va le rejoindre.

A Tittery, ma fortune marchait au pas de course. Déjà l'on y célébrait la nouvelle d'un avantage immense. Le lieutenant du bey,

portant à l'improviste ses troupes les plus aguerries vers le centre des opérations d'Osman, avait empêché la jonction décisive des principaux alliés du cheik, et remporté deux victoires dans une seule journée. Arrivé trop tard sur le terrain, le cheik vit ses confédérés en déroute; il ne put, malgré ses efforts, les rallier sous ses drapeaux. Deux de ses fils restèrent prisonniers dans la tentative. Il lui fallut se replier vers une position où les Kabyles des tribus restées fidèles s'organisaient pour inquiéter son mouvement de retraite. Grace à la richesse de ses nombreux bagages, Osman paraissait craindre une révolte parmi ses propres soldats; la veille encore il les avait flattés de prendre Alger sans coup férir. On s'attendait à des propositions pacifiques; les insurrections partielles étaient étouffées à la ronde. Enfin, deux vaisseaux de guerre des Etats-Unis venaient de désarmer les bâtimens qui, sous un pavillon en fraude, tentaient un débarquement contre les côtes barbaresques. Cet incendie dont la flamme avait menacé de couvrir le monde, lançait à peine un maigre filet de fumée.

Le jour marqué pour le dénouement arriva.

Osman fit demander une entrevue.

Ce fut de grand matin, vers une faible éminence, au centre d'une large plaine dont les populations accourues bordaient la profondeur, qu'Osman et le bey de Tittery, montés sur des chevaux fiers de leurs caparaçons et de leurs panaches, se dirigèrent au-devant l'un de l'autre. Soixante cavaliers, un nombre égal d'esclaves noirs, composaient leur escorte. Une pompe originale animait cette solennité pacifique. Échelonnées d'est en ouest, sur des rangs parallèles, les armées enfermaient la vaste enceinte. Grace à la pureté de l'air qui laissait plonger les regards avec liberté dans les lointains, chaque détail de ce tableau, la multitude qui se pendait aux ravins, les files symétriques de pavillons, les armes par milliers renvoyant des éclairs, tout se dessinait ferme et brillant, comme à travers le cristal d'une lorgnette. Des épisodes variaient le calme. Ployés sous le fardeau de l'artillerie volante, les chameaux agenouillés se désaltéraient dans les sources, tandis que l'insouciant canonnier, sa mèche à la main, s'accoudait à la couleuvrine; çà et là, un cheval se cabrait devant l'Arabe qui le

châtiait de la bride ; quelques enfans échappés narguaient la sentinelle ; le vivandier poussait sa brouette ; et, dans la coupure de l'horizon, une Mauresse, abritée du parasol, dégageait son voile en se retenant au cou du dromadaire. Comme un témoin, au fond de la solitude, le soleil étendait ses rayons chauds et curieux dans les palmiers qui divergeaient leur ombre en arceaux infinis sur la plage ; il arrêtait durement dans sa lumière les contours des falaises, mamelons mouvans qui battent le pied des montagnes. Une explosion eut lieu ; tous les yeux se réunirent sur les points de l'espace où les deux escortes galopaient. Vers le tiers à peu près de la longue arène, les cavaliers venaient de décharger à la fois leurs carabines dans le vent ; puis ils jetèrent ces carabines dans le sable, et, par un demi-tour à droite, se dégageant du cortége à l'ordre de leurs commandans respectifs, ils tracèrent au grand galop, de part et d'autre, un quart de cercle autour du monticule, pour se rendre dans le camp ennemi, comme ôtages. L'état-major, dans les deux camps, accueillit ces ôtages avec la franchise de l'hospitalité militaire sous des pavillons où des rafraîchissemens étaient préparés. Cependant les soixante esclaves noirs des cortéges s'étaient dirigés simultanément vers le tertre, en droite ligne, jusqu'à la distance de vingt pas. Deux officiers se détachèrent des groupes ; ils durent s'entendre sur les formalités du cérémonial. Au bout de quelques secondes, les noirs se mêlèrent ; on déroula des tapis ; on les chargea de coussins de soie ; on déploya l'attirail des pipes arabes entre des cassolettes à mille trous, qui nuançaient l'air de frêles et capricieuses lignes de fumée. Un dais se lança sur le tout, soutenu par des étendards, avec ses draperies de pourpre à glands et à franges d'or, surmontées de croissans d'où s'échappaient des crinières de cheval. Cela fut élevé en un clin-d'œil, tandis que sur le front de bandière des camps, et comme gage de la bonne volonté qui pénétrait toutes les ames pour un long avenir de paix, les instrumens de cuivre exécutèrent des morceaux d'harmonie, coupés par le bruit retentissant des cymbales. A la suite de ces préparatifs, les esclaves allèrent à reculons s'accroupir à la base du monticule ; et le cheik et le bey, s'abordant alors sur le tertre où nulle autre tête ne se faisait plus voir que la leur, des éclairs enveloppés de nuages

sortirent de la profondeur des rangs armés. Trente mille Arabes s'inclinèrent vers l'orient au bruit du canon ; c'était la prière.

Mon cœur battait, messieurs, et vous le croirez sans peine. J'étais la cause première de cette pacification si prompte, et j'allais en recueillir le fruit.

Osman invoquait Dieu; demandez-moi pourquoi !

Les pourparlers duraient depuis quelques momens, à la satisfaction commune, j'imagine. A vingt pas en arrière, entre des gardes du bey dont je portais en cet instant l'uniforme, courbant la tête et tenant à demi ma figure entre mes doigts, je ne perdais pas de vue la contenance d'Osman. Supérieur à sa fortune, le cheik déployait toute l'urbanité de ses manières.

Sur un signe convenu, je m'avançai.

Tout son corps fit un bond, et mon sourire lui dit le reste; dans ce mouvement convulsif, le tuyau de la pipe arabe échappa de ses doigts; nos deux regards s'étreignirent dans un éclair; le tigre ploya.

— Je ne suis pas mort, Osman ! tu le vois.

— Je vois ma faute, me dit-il; mais que demandes-tu? Puisqu'une loi reste à me dicter, c'est toi qui l'apportes. Ce ne peut être seulement pour me montrer la figure d'un traître que l'on t'a permis de te mêler à des braves.

— L'esclave est toujours traître, Osman.

— C'est bien. Esclave ou traître, tu peux parler ! j'écoute.

— Osman ! j'ai la parole du dey; ni toi, ni les tiens, ni ta race, songe-s-y ! vous n'échapperez à l'extermination, si tu ne souscris sur-le-champ à la restitution que j'exige.

— Une restitution?

La surprise avait fait place à la colère dans les traits d'Osman. J'insistai sur ma réponse avec autorité.

— Une restitution ! — Giafferi.....

Le cheik me coupa la parole par un mouvement rapide ; un de ses esclaves se leva.

— Que l'on amène Giafferi ! s'écria le cheik d'une voix éclatante où se heurtaient la dérision, le triomphe et la joie ; un trai-

tre va me défaire d'un traître; Mahomet soit loué! je veux voir cela, c'est jour de fête aujourd'hui!

Le nègre fit un demi-tour, se jeta sur un cheval et piqua des deux.

— Sois satisfait, continua le cheik, en m'adressant la parole avec une précipitation extrême; déjà tu possédais ma parole à cet égard, et certes, il n'était nullement nécessaire de prendre un si long détour pour me contraindre à la tenir, je la maintiens; si la sainteté de la parole arabe est un proverbe dans le monde, crois que l'exécution de celle-ci ne me coûte pas le moindre sacrifice, et que je te livre cet infâme avec la même joie que je te livrerais toi-même au damas de mes noirs.

Il rayonnait de colère et de mépris; de la main, je lui fis signe de se calmer.

— Sois patient! lui dis-je; si tu savais écouter tranquillement, cheik de Felessa, tu ne te serais pas donné le tort d'une interprétation extravagante, et ta parole, ici, n'est pas mise en doute. Que m'importe Giafferi? ce n'est pas lui que je veux; je ne l'accepterai que pour dégager ta parole, et je n'appelle pas cela une restitution.

— Et quoi donc?

— Sache m'entendre. Au nombre des femmes de ton harem, parmi celles que tu dois à la rapacité mercantile de ce brigand palermitain, une femme se trouve, Maria!... Giafferi, par une noirceur assurément bien digne de son ame, te l'a vendue comme il m'a vendu moi-même; sans doute il voulait me frapper de toutes les plaies, m'avilir dans mon honneur le plus pur. Maria est à moi, le dey a dit que tu me la rendrais vivante; je veux Maria!

Osman rêvait; il fit un geste, un second nègre fut debout.

— Maria! murmurait Osman à voix basse. — N'a-t-elle pas un autre nom? me dit-il.

Vous le savez, messieurs! sur ce point, je n'avais rien à lui répondre; il me comprit, et, se parlant à lui-même :

— J'ai trente femmes de ce nom-là dans mon harem! il semble un fait exprès, et que, dans cette Europe, toutes les femmes se nomment Maria!

Puis sur le même ton, et tressaillant d'une émotion subite, comme frappé d'une objection qui lui passait tout à coup dans l'esprit :

— Est-ce que par hasard..... — Courez ! dit-il brusquement au nègre. On a bien de la peine à dompter ces folles esclaves ! souvent elles se révoltent contre les lois. Allez voir si toutes celles de mes femmes qui se nomment Maria n'ont pas eu le nez arraché par des tenailles !

Je tressaillis à mon tour.

Le nègre ne fit qu'un bond, et disparut.

Des convulsions me couraient par le corps, et le sang me rendait pourpre ; les gardes du bey se précipitèrent, on me retint.

— Prends garde, Osman ! m'écriai-je enfin avec le déchaînement de la véhémence, j'ai la parole du dey, tu le sais !

— Sois patient, répondit Osman avec flegme ; à la vérité ce serait un grand malheur, mais il faut espérer que la mesure n'aura pas été générale. Tu ne m'as pas dit le pays de cette Maria ?

— Le mien, lui dis-je.

Et je restai tout haletant.

Les sourcils bruns du cheik ployèrent comme un arc ; sa main fit un appel, un nouvel esclave accourut.

— Allah nous soit en aide ! grondait le cheik en paraissant agiter ses souvenirs. — Pars vite, esclave ! et que je sache si cette Maria n'est pas du nombre des Espagnoles dont on a coupé les oreilles !...

Du vitriol brûlait mes veines ; le lâche Osman me torturait à loisir.

Le noir franchit le tertre, et son cheval plongea dans la poussière.

L'œil d'Osman sonda mon ame.

— C'est la punition des femmes qui donnent leurs rendez-vous dans les bains.

— Froid imposteur, lui criai-je, elle l'ignorait ; et tu n'as pas pu l'en accuser toi-même ; il était impossible que tes recherches missent en lumière une complicité qui n'existait pas. D'ailleurs, je connais trop l'ame de Maria pour ne pas être à même de te dire que sa franchise eût défié ta colère, plutôt que de laisser planer sur ses compagnes un doute qui leur eût été funeste. A tous les

égards, tu mens! — Tu mens! lui dis-je les dents serrées, en effleurant son visage de mon visage.

Mais les gardes me retenaient toujours.

— S'il en est ainsi, reprit Osman d'un ton de voix simple et résigné, c'est que je confonds les choses dans ma mémoire. Pourquoi te troubler de la sorte, don Jaime? prends courage. Peut-être que je me trompe; l'innocence doit être sous la main de Dieu. Pourquoi n'y serait-elle pas? Les conjectures et les volontés des hommes ne sont pas plus infaillibles que leurs projets; mon exemple en est la preuve. Un peu de poussière s'est trouvé sous mes pas, et j'ai glissé. Il y a quinze jours, je disposais de ta vie; ta fortune, aujourd'hui, domine la mienne. Je ne sais de tout puissant et de certainement exécuté que l'ordre de Dieu. Je veux croire au salut de Maria. Dis-moi son âge?

Le jeu que cet homme se faisait de tout cela, sa tranquillité qui s'affermissait à mesure que je perdais la mienne, portaient mon exaspération jusqu'au délire. Je voulais ne pas lui répondre. Après avoir balancé quelques instans, je me décidai.

— Seize ans, lui dis-je.

Son geste, à ce mot, fut d'un homme qui ne se connaît plus et dont la raison se perd. Un quatrième esclave se dressa précipitamment.

Osman lui saisit le bras avec énergie.

— Crève un cheval, et sans t'arrêter, reviens m'apprendre si Maria, l'Espagnole, âgée de seize ans, n'a pas eu les poignets tranchés d'après mon ordre.

L'esclave bondit sur un cheval et s'éloigna comme un éclair.

On pouvait à peine me retenir, messieurs! Ma tête éclatait comme une grenade, j'écumais, je ne me connaissais plus.

Le bey de Tittery se leva.

— Osman, dit-il au cheik, j'ai dessillé tes yeux qui refusaient de s'ouvrir à la lumière. Ton armée, tes enfans, ta personne, sont dans ma main; et tu le sais, pour vous écraser tous, il me suffirait d'un geste. Mais j'estime ta bravoure et ton génie. Crois-moi! ne prodigue pas l'un et l'autre en vains efforts. Vois au-delà du jour présent. L'Europe vient d'en finir avec Napoléon, et depuis vingt ans les Africains sont la terreur des flottes militaires et machan-

des de l'Europe. J'entends gronder le murmure des coalitions. Le Nord veut nous renvoyer des tempêtes. L'Arabie a besoin de ses braves ; réservons notre sang pour des résistances glorieuses. Les ordres du dey sont précis, et les railler serait funeste. Cesse de jouer avec des paroles. Tu rendras Maria, la jeune Espagnole, vivante! ou l'extermination fera son devoir. Tel est le serment du pacha, mon maître, et je me renferme dans ce serment. Séparons-nous en amis. Je ne voudrais pas rompre cette entrevue pour aller dire aux tribus, altérées d'union, que tu viens de tromper leurs vœux, et que c'est dans ta vie qu'il faut décidément éteindre le foyer de la guerre. Les instans commandent, il faut me répondre!

Le cheik se leva résolument. Sa physionomie portait l'empreinte du calme.

Il mit une main sur sa poitrine.

— Le dey d'Al-dje-Zeirah est grand, et le souffle de sa bouche a balayé la poussière de mes rêves. Mes mains sont indignes de dénouer les cordons de ses brodequins; mais ma voix chantera ses louanges depuis les bords de la mer jusqu'aux pics les plus élevés de l'Atlas. Sa clémence m'honore, et mon obéissance lui est acquise. J'accepte ses ordres, et devant eux je me garderai d'être railleur. Comme tu l'as dit, bey, je dois cesser de jouer avec des paroles. Il se peut que j'aie effrayé ce chrétien, car les chrétiens sont d'une race qui tremble comme les femmes. Les chrétiens sont traîtres et parjures. Osman n'est ni l'un ni l'autre. Voici qui va répondre pour moi.

Il se tourna; le chef de ses eunuques accourut.

— Haly! tu réponds de tes subordonnés? lui dit Osman.

— Oui, maître!

— Tu réponds de la manière dont les noirs écoutent mes ordres et de l'exactitude avec laquelle ils les accomplissent?

— Oui, maître!

— Et si ces esclaves s'écartent d'une seule de mes intentions, s'ils frappent ceux qui sont innocens devant ma colère, tu connais quel est le sort qui t'attend?

— Oui, maître!

— Écoute, Haly! (le cheik dirigea vers moi le regard de l'eunu-

que), le dey a dit avec serment que l'on rendrait vivante, à cet homme, une Espagnole de seize ans, du nom de Maria. Je dois répéter ce serment à mon tour, et je le répète. Songe à ce que tu viens de me répondre! nos moindres mots doivent être sacrés. S'il manque seulement à cette Espagnole un petit doigt, le bout de l'oreille, la moindre portion de chair de son visage, que le bey de Tittery me fasse à l'instant trancher la tête : cela est juste, Haly! mais nos responsabilités se tiennent, ta tête tombera la première. Tu m'as entendu?

— Oui, maître!

— C'est bien.

L'eunuque imita ses compagnons. Cinq cavaliers couraient à la file dans la plaine.

Après une salutation réciproque, Osman et le bey se replongèrent dans leurs coussins.

Un poids énorme cessait enfin de peser sur mon cœur, et l'on ne me tenait plus.

Le cheik me dit avec un ton d'enjouement et de bonne grace :

— Ta destinée est d'obtenir tout de moi, don Jaime! Malgré l'esclavage, tu gagnes ma confiance; malgré ton audace aux bains de Wady-Ezaïtoun, je te fais grace de la mort; malgré tes trahisons, tu vas tenir de mes mains une des perles de mon harem. L'Afrique doit te craindre, don Jaime. Porterais-tu par hasard l'anneau de Salomon?..... Je crains pour le dey si tu restes à la Kasba.

Ma satisfaction se répandait alors et sans obstacle.

— L'anneau de Salomon que je porte, Osman, je puis te le dire; mais tu n'en seras pas plus avancé, tu ne comprendras pas. C'est un sentiment qui ne franchit jamais avec toi les portes du sérail; car, les tiens et toi, vous avez d'infâmes eunuques pour terrasser les tristes femmes qui vous résistent, et la violence vous livre de lâches plaisirs qui ne commandent rien à votre imagination. Mais brûle ton sérail, chasse tes eunuques, renonce à la violence; et, pour obtenir une victoire sur une ame libre, tu te sentiras de force à soulever le poids du monde.

Osman et le bey se regardèrent en échangeant un sourire.

C'était la civilisation niée par la barbarie.

Nous gardâmes un profond silence.

Du milieu de l'armée d'Osman, un groupe se détacha. Précédés de nègres à cheval, montés par des soldats qui se tenaient debout, vingt chameaux, les flancs chargés de larges coffres, volaient d'un commun accord sur le sable. La caravane atteignit la base du monticule; un coup de sifflet partit, et les chameaux ployèrent les genoux.

Un nègre, qui portait je ne sais quelle masse en groupe, la lança dans la poussière.

Je reconnus Giafferi.

Sa figure était pâle. Une corde liait ses bras en arrière. Ses yeux me demandèrent la vie.

Je me frappai le front. Je m'écriai :

— Ce misérable aurait pu désigner Maria sur-le-champ. Le dégoût de son nom avait éloigné cela de mon esprit.

— Faute grave! dit Osman d'une voix sombre. On ne doit rien oublier!...

Je regardai le cheik. Son doigt me désigna les coffres dont on avait abaissé le grillage latéral. Sur des coussins de pourpre, les noirs soulevaient à demi des femmes enveloppées de mousselines.

Un rugissement m'échappa. Ces mousselines étaient marbrées de sang!...

Et l'on me découvrit vingt femmes nues et mutilées.

Les noirs élevaient, au-dessus des victimes, vingt coupes de cristal ou baignaient leur nez, leurs poignets et leurs oreilles!

J'étais frappé de vertige.

— Bey de Tittery, dit Osman, pour nos premières conventions, la victoire, la force et mes enfans sont tes gages; et sur ce point tout est réglé. Quant à cette Espagnole que l'on m'a demandée vivante, je la rends vivante. Que don Jaime la cherche au milieu de ses compagnes. J'ai juré qu'il ne lui manquerait ni un petit doigt, ni le bout de l'oreille, ni la moindre portion de chair du visage! Ces coupes renferment tout, et l'on n'a plus rien à me demander. Reçois mes adieux.

Je me précipitai vers le bey.

Le bey me serra tristement contre sa poitrine.

— Je n'y puis rien, me dit-il. Rappelez votre mémoire ! Nous avons manqué de prévoyance. Jamais la parole tombée ne se relève. Osman et le dey ne se sont engagés à rien de plus.

Enveloppé des siens, Osman se dressa sur les arçons :

— Et maintenant, don Jaime! soulève le poids du monde.

En un clin d'œil, le piaffement du cortége s'enfonça dans un tourbillon de poussière.

Je sentis un pistolet se placer dans ma main. Le bey me désignait Giafferi.

Peut-être j'aurais assouvi ma fureur contre le lâche ! Un regard auquel je reconnus Maria, parmi ces victimes défigurées, s'arrêta comme une prière sur mon arme et remonta vers le ciel. Elle joignit ses tronçons de bras avec une supplication de souffrance.

Je compris la souffrance et la volonté des martyrs. Je brisai la tête de Maria.

Mes genoux, en se dérobant, tombèrent sur la poitrine du Palermitain.

— Grace! me cria-t-il d'une voix étouffée.

L'infâme ne méritait pas de mourir de la mort de Maria. Je me relevai. Je le laissai vivre.

Et voilà le récit que j'avais à vous faire.....

Maintenant, messieurs, entre le serment prostitué de nos baladins de l'Europe, et le serment fastueusement perfide des ames de fer de l'Arabie, choisissez !... C'est une grande et noble chose que le serment ! Le serment est sérieux, ou il n'y a rien de sérieux : c'est la bonne foi exprimée. Mais si je le donne avec le mot et la pensée, s'il est à mes yeux une monnaie de titre et de poids, voulez-vous bien me dire, s'il vous plaît, avec qui je puis entrer en échange ?....

MICHEL RAYMOND.

ÉTUDES

SUR

Le Théâtre Espagnol et Anglais.

SECOND ARTICLE.[1]

ALARCON.

Parmi les nombreux auteurs dramatiques que l'Espagne a produits, Lope de Vega s'est fait remarquer surtout par l'invention des situations, par la fécondité des ressources, et Calderon, par l'éclat lyrique et l'ardeur passionnée du langage. Chez l'un et l'autre respire le sentiment héroïque né de la chevalerie, le culte enthousiaste du point d'honneur. Mais un autre écrivain dont le nom est à peine connu en France, Alarcon, homme supérieur, né au Mexique, et qui a passé sa vie en Espagne, poète beaucoup plus simple dans son expression que Calderon auquel il est antérieur, mérite de se placer à côté de ces grands noms. Corneille a daigné l'imiter. Le trait saillant de son talent, c'est l'héroïsme de la pensée, la magnanimité de la conception. L'essence du génie espagnol se trouve, pour ainsi dire, concentrée dans ses drames;

(1) Voyez la livraison du 20 septembre.

s'il a peu d'élans dithyrambiques, si ses pièces sont souvent irrégulières, il idéalise merveilleusement l'honneur, le dévouement, le devoir, la loyauté chevaleresque, le sacrifice de soi-même aux autres, la force de l'ame. Tout l'intérêt de ses œuvres est là; ses personnages atteignent le dernier point de l'honneur auquel l'homme peut prétendre. Son drame intitulé : *Comment on se fait des amis*, n'a jamais été ni traduit ni cité; il mérite cependant toute l'attention de la critique.

Dona Flor est venue habiter Séville, après avoir demeuré à Cordoue. Elle est belle, jeune, ambitieuse et coquette; celui qu'elle aimait autrefois, et qu'elle n'a pas vu depuis deux années, don Fernando de Godoi, est oublié par elle; le marquis don Fadrique, favori du roi Pierre-le-Cruel, lui a parlé d'amour et s'est fait écouter. Ce n'est pas que le cœur de dona Flor soit ému d'une passion vive; mais elle aime la grandeur; elle espère, dit-elle, quitter le servage du célibat, pour devenir dame et suzeraine. Quel est son ennui, lorsque, se rendant chez dona Anna, son amie, elle rencontre don Fernando, le fiancé d'autrefois, l'ami sacrifié, qui vient, plein de confiance et d'espoir, lui demander l'exécution de ses promesses. « Je crains bien, lui dit-elle, que le marquis don Fadrique ne vous nuise auprès du roi; je redoute aussi mon frère; attendez. Je vous demande votre parole de gentilhomme que vous ne découvrirez à personne la liaison qui existe entre nous. » Don Fernando se laisse persuader, et promet à dona Flor de garder le silence; toutefois il réclame un rendez-vous qu'elle lui accorde. Il doit se trouver à minuit, sous une vigne, derrière le jardin de dona Flor. Il ne manque pas de s'y rendre; mais il trouve la place occupée. Le marquis, épris de dona Flor, et jaloux comme un Castillan, a prié son frère de faire la garde près du jardin. Don Sanche (c'est le frère) rencontre le jeune Fernando; les épées sortent du fourreau; on se bat; don Sanche tombe mort. Les gens de police accourent au bruit, relèvent le cadavre, poursuivent le meurtrier et aperçoivent, à travers l'obscurité, le manteau blanc qui couvre ses épaules. Cependant le marquis don Fadrique vient pour trouver son frère. Don Fernando, qu'il n'a jamais vu, et qui redoute la poursuite des archers, se présente à lui, le reconnaît, et n'hésite pas

à lui demander protection contre la justice; chose commune, d'ailleurs, entre cavaliers et gens de cour. Il l'accoste sans préambule :

— Si tu es noble, dit-il, comme je le pense, prouve-le, gentilhomme, et montre ton cœur. Protége un homme que tout accable; échange, contre ce manteau blanc qui me trahit, le manteau que tu portes. Ce sera donner la vie à un malheureux.

— N'en dites pas davantage, cavalier, reprend le marquis; calmez-vous; l'affaire est convenue.

— Vous êtes don Fadrique ?

— Lui-même.

— C'est vous qui me sauvez ! J'ai votre parole.

— Racontez-moi ce qui s'est passé; on peut se fier à moi.

— J'ai tué un homme; il me suivait l'épée à la main, furieux : il voulait ma vie; je me suis défendu.

— Vous vous êtes battus corps à corps, sans déloyauté ?

— Nous étions seuls, l'épée nue, tous deux égaux; la mort l'a choisi, et n'a pas voulu de moi.

— Eh bien ! je vous sauverai.

Il n'y a pas un mot de trop; pas une parole qui ne porte dans cet admirable et simple dialogue. A peine est-il terminé, Fadrique entend du bruit, dit à Fernando de se cacher derrière un arbre, et reçoit la déclaration du chef de ronde, qui lui apprend que le mort était son frère, don Sanche, et que le combat a eu lieu près du jardin de cette dona Flor dont le marquis est si jaloux. Ainsi le marquis est privé d'un frère qu'il aimait; mille soupçons s'élèvent dans son cœur, il craint que dona Flor ne favorise don Fernando; mais, dans cette étrange et cruelle situation, il fait taire tous ces sentimens amers et confus, que sa parole donnée au chevalier lui ordonne d'étouffer.

— Cavalier, lui dit-il.

— Don Fadrique, je suis à vous.

— Nous sommes seuls !

— Seuls !

— Celui que tu as tué était mon frère.

— Je l'ai tué sans savoir qu'il fût votre frère. J'ai appris ensuite et je l'ai regretté.

— Ne vous excusez pas.

— Ce n'est pas ma crainte qui cherche des excuses, marquis; vous savez que je suis venu vous demander protection; je vous l'ai demandée, n'ignorant pas qui vous étiez: — le frère de don Sanche.

— Quand je vous ai dit, don Fernando, de ne pas vous excuser, ce n'était point la colère et le besoin de vengeance qui me dictaient ces paroles. Non, détrompez-vous; c'était m'outrager que de douter de ma foi; c'était m'outrager de penser un moment que ma douleur me ferait renoncer au serment que je vous ai fait. Je vous ai dit que je vous sauverai; vous serez sauvé par moi.

— Marquis, la terre qui vous porte est un autel que j'embrasse.

— Relevez-vous, cavalier. Que me devez-vous? rien. C'est moi que j'oblige. En vous donnant ma parole, j'ai été votre bienfaiteur; en remplissant ma promesse, je ne fais rien pour vous; je paie ma dette envers moi; je rachète ma parole donnée, je n'oblige personne.

— Vous êtes une ame grande, Fadrique, une ame digne de la place que vous occupez près du roi notre maître.

— Ces discours sont frivoles. Maintenant il est convenu que vous serez sauvé par moi. Comptez-y. Me direz-vous qui vous êtes, quel est cet évènement affreux qui vous amène ici, et quels rapports avec dona Flor vous ont porté à défendre à mon frère l'entrée de son jardin? me le direz-vous?

— Non, seigneur. La haine que vous devez avoir pour moi m'empêche de vous dire mon nom. On vous a appris tout à l'heure comment la chose s'est passée. C'est un duel entre gentilshommes. Quant à dona Flor, je n'ai rien à vous apprendre. Vous savez mieux que personne à quoi le serment oblige. Marquis, je suis à vous!

— Très bien. Venez avec moi. — O promesse! promesse sacrée! ô parole d'un gentilhomme!

En disant ces mots, le malheureux Fadrique emmène celui qui a tué son frère, et qu'il soupçonne d'être son rival heureux; il ne se contente pas de faciliter et de protéger sa fuite, il lui remet quelques joyaux qu'il porte sur lui et qui aideront Fernand

dans sa route ; car ce dernier ne peut rentrer à Séville, et l'argent lui manquera bientôt. Don Fernando, touché de sa générosité, dit son nom au marquis, mais refuse avec obstination de lui donner aucun renseignement sur dona Flor. Le marquis s'irrite par degrés; il le presse de questions, et finit par tirer son épée. Don Fernando, sans armes, reste en face de lui.

— Non, non, s'écrie-t-il, c'est trop de résistance; elle me révolte, elle me courrouce, elle fait bouillir mon sang indigné. Don Fernando, prenez garde ! mon épée cherchera dans votre cœur le secret que votre bouche ne veut pas me livrer.

— Ah ! marquis, je le sais, vous êtes brave.

— Il y a bien du courage dans la douleur, et je souffre horriblement.

— Je suis aussi brave que vous ; mais je n'ai pas d'armes.

— Il y a bien du sang dans la jalousie, continue le marquis, et je suis jaloux !

— Don Fadrique, vous m'accablez !

— Eh bien ! dites, dites, répondez, connaissez-vous dona Flor ? Est-elle à vous ?

— Je n'ai rien à répondre !

— Rien ! et si je vous tue là ! vous qui n'avez pas d'épée !

— Que mon secret meure avec moi: cela doit être.

—Va, tu es noble ! va, tu es grand ! Je t'admire, blason d'honneur et de chevalerie. Il faut que tu vives, que tu vives pour que l'on sache sur la terre ce que c'est que la grandeur de l'ame. Il ne faut pas qu'une vengeance aveugle éteigne cette vertu si haute. Tiens, don Fernando, je pouvais te tuer; j'en avais envie; je le voulais ; j'aimais mon frère ; je suis jaloux de toi ; la nuit est muette, et tu es fugitif. Une fureur horrible m'amenait. Mais j'aime mieux te donner la vie. Seulement, garde-toi bien que personne ne sache que tu m'as offensé ; il faudrait nous battre, entends-tu ! Au lieu que maintenant, si tu le veux, si tu veux m'avoir pour ami, mon cœur te sera obligé !

—Votre ami pour toujours, votre ami dévoué ! Voici ma parole, voici ma main !

— Don Fernando de Godoi, allez avec Dieu ! Sachez, ami, que

la mort de mon frère est pour moi une douleur profonde; et cependant je vous estime au point de me féliciter de vous avoir connu. Je me réconcilie avec le jour. J'ai perdu mon frère, j'ai gagné un ami.—

Certes vous ne trouvez là rien de ridicule.

Je n'ai point de commentaire à faire sur une telle scène, si rapide, si ardente, si animée, si simple, et qui éveille les plus nobles émotions du cœur, qui fait jaillir les larmes, non d'une pitié vulgaire, mais d'un sentiment d'admiration enthousiaste et profonde!

A l'époque où vivait Alarcon, l'art n'avait pas encore perverti son but et menti à sa mission divine. Il n'idéalisait pas le crime; il ne dorait pas ce qui est immonde. Il tendait noblement à élever l'ame; il cherchait à exciter tous les sentimens généreux; il les mettait aux prises avec les passions les plus intenses, avec les douleurs les plus légitimes et les plus poignantes. La poésie ne traînait pas ses ailes dans la fange, en disant : Je me renouvelle et je me rajeunis! Son vol se dirigeait vers le ciel, non vers la terre; vers la vie de l'ame et de la pensée, non vers le sépulcre et l'abîme. La laideur n'était pas couronnée reine; l'orgie n'était pas sur le trône; la bassesse n'entrait pas comme élément principal des œuvres humaines. Shakspeare lui-même, et les génies les plus douloureusement vrais, conservaient saintement l'amour du beau et du bon; ils avaient des Juliette et des Desdémone; ils avaient des couleurs ravissantes et célestes; ils avaient des accens partis de l'ame, et ils prêchaient éloquemment, ces grands-prêtres de la poésie, en faveur de l'amour et de la vertu, de la pureté et de la sincérité, du dévouement et de la force morale. Malheur, malheur aux époques de décadence, où le poète oublie cette tâche! où, comme Sénèque le tragique chez les Romains, il ne fait sortir de sa lyre d'airain et de cuivre que des sons âpres, aigres et rauques, accompagnés de malédictions et d'ironies! Malheur aux temps de dissolution et de désespoir, où la poésie, cet écho magique de notre ame, n'admire rien, n'espère rien, cesse d'aimer, se fatigue de croire; où la poésie n'est plus la parole embaumée, l'éclair qui brille, la fleur qui éclot, l'hymne de joie, l'accent de l'amour, la mélodie qui console, la coupe qui enivre, mais le bruit des

os d'un squelette qui frémit dans le cercueil sourd, le hurlement du vent nocturne dans les ruines, le râle d'une société qui s'en va !

L'inspiration d'Alarcon est celle de Corneille; c'est l'héroïsme. Le drame héroïque a passé de l'Espagne en France, de France en Angleterre, et d'Angleterre en Allemagne.

Je ne répéterai pas ici ce qu'on a dit tant de fois du génie castillan, de son point d'honneur, de sa flamme africaine, de son action sur l'Europe, et de la manière dont le drame espagnol s'est infiltré dans tous les théâtres modernes. Nous allons assister à quelques transformations du même génie. Tour à tour il se montrera sublime dans sa région natale, bizarre chez les étrangers, puis absurde, puis prétentieux; et enfin à force de se mêler à des mœurs et à des idées tout-à-fait contraires à son essence, nous le verrons exciter la risée, au lieu de faire couler les larmes; nous verrons tous ces grands sentimens devenir des jouets pour le peuple, comme ces colosses de carton que les enfans se plaisent à insulter et à briser.

Il faut, pour trouver l'origine de ce génie, remonter jusqu'au berceau même de la chevalerie moderne. Le respect pour la foi jurée, le dévouement volontaire, la sincérité dans les engagemens, telles en sont les bases; Tacite a signalé ces caractères de la vieille civilisation chez les Germains sauvages. Le guerrier primitif des forêts germaniques conserve son honneur sans tache et sans souillure; il le défend jusqu'à la mort; il défend de même son chef, son roi, son ami, son compagnon de guerre; il protége la femme, parce qu'elle est faible; il écoute sa voix et son conseil, parce que Dieu lui a donné la prudence. Voilà le fonds de moralité sauvage qui a servi de premier point d'appui à tout l'édifice de la chevalerie moderne. Tant que le développement de ces principes sévères s'est opéré sous le ciel gris et froid de l'Allemagne, les résultats en ont été plus nobles et plus énergiques qu'éclatans. On a reconnu que le Germain était fidèle à sa parole, et terrible à son ennemi. Mais bientôt la consécration religieuse, la sanction chrétienne, sont tombées sur cet ensemble de mœurs. Le fanatisme s'y est joint. Le dévouement a été regardé comme une inspiration

d'en haut, le point d'honneur comme un rayon tombé du ciel. On a vu dans la femme la personnification vivante de Marie, de la vierge sacrée. Le dernier degré de l'avilissement, de la bassesse et du crime, a été de trahir sa foi, de reculer devant l'ennemi, de commettre une lâcheté; religion, esprit militaire, superstition, orgueil, tout cela s'est confondu; et quand ensuite le soleil d'Espagne a échauffé de ses rayons toute cette masse incandescente de sentimens et d'idées, quand la gravité des Goths, la violence des Arabes et la vieille férocité des Celtibères se sont emparées de ces mœurs, on les a vues s'élever au dernier point d'exaltation et de fureur. On a vu se développer toute cette folie héroïque, folie contagieuse, car l'Europe l'a partagée; folie plaisante, car l'Arioste s'est moqué d'elle, et don Quichotte n'en est que la parodie.

J'ai dit que l'Europe l'avait partagée. Corneille en porte l'empreinte. Mais jamais l'Europe ne s'y est associée avec cet abandon de sympathie, avec cette ardeur de foi qui caractérisaient les fils des Arabes et des Goths. Les romances du Cid, les drames de Caldéron, n'ont pu naître qu'en Espagne; et cette ardeur puissante, cette férocité d'héroïsme n'a pas seulement vécu dans le drame espagnol; elle n'a pas été chose purement littéraire : elle s'est répandue dans toutes les annales de ce pays, comme le fleuve de lave court et sillonne les flancs de l'Etna. Elle n'est pas morte aujourd'hui même. Nos soldats le savent, ils l'ont appris, lorsque, lancés par Napoléon et obéissant aux desseins gigantesques de leur maître, ils ont été heurter leur admirable valeur et leur merveilleuse discipline contre ce peuple oublié, appauvri, déchiré, divisé et depuis long-temps endormi. Dieu sait combien de sang il nous en a coûté pour avoir secoué du bout de notre baïonnette le linceul de l'Espagne! Dieu sait que de couteaux brillèrent, et combien de poignards s'aiguisèrent dans des mains de femmes, et combien de gorges de montagnes servirent de tombeau à nos soldats! C'est que le vieux sentiment de l'honneur se réveillait en ce peuple; c'est qu'il préférait la paresse, l'indolence, le fanatisme, l'ignorance, à une civilisation brillante, mais imposée; c'est qu'il repoussait une liberté dont une autre nation, même noble et grande, lui imposait la loi; c'est qu'il ne

voulait pas de cette liberté qui ressemblait au carcan des galériens génois, sur lequel on lit gravé le mot *liberta* ; c'est que l'Espagne enfin se levait terrible comme un personnage de Calderon, obéissait au point d'honneur, lavait l'outrage dans le sang et se rendormait dans son manteau.

Dès que l'héroïsme espagnol commande, plus de réflexion, plus de doute. Faut-il égorger un fils, punir une épouse, frapper de mort une maîtresse adorée, donner son sang et plus que son sang, donner son ame, sa vie future, sa vertu? Le devoir, l'honneur, souvent un devoir factice, un honneur illusoire, l'ont-ils commandé? Le poignard se lève! le sang coule! ce n'est pas l'Espagnol qui frappe, c'est l'honneur. Comment voulez-vous que dans un tel pays la réforme religieuse vînt à jeter de profondes racines? la réforme, c'est-à-dire le doute, l'examen, la raison philosophique? Hamlet, ce grand personnage de Shakspeare, qui représente si bien la réflexion septentrionale, la réflexion ironique et souffrante, la moquerie douloureuse; Hamlet se trouve placé dans une situation qu'un dramaturge espagnol eût aimé certainement à exploiter et à faire valoir. On a tué son père; l'assassin s'est emparé du trône; il a séduit la femme du roi. Le fantôme du père d'Hamlet sort des entrailles de la terre et demande vengeance à son fils. Quel parti un auteur castillan aurait tiré de cette situation! Son héros n'hésiterait pas. Dès que l'ombre sanglante aurait parlé, les victimes tomberaient, le sacrifice serait accompli. Dût le fils se tuer ensuite sur les deux cadavres des coupables, sa main ne tremblerait pas un instant. Mais l'Hamlet de Shakspeare, nature à la fois noble et triste, passionnée et pensive, ne se contente pas d'obéir en aveugle à l'impulsion surhumaine qui le pousse à la vengeance. Si son ame est troublée dans ses profondeurs, son espoir n'est pas moins ébranlé! Il se révolte contre l'ordre suprême, contre le devoir inévitable. Il se demande : — Pourquoi le crime sera-t-il puni par le crime? Quel rôle jouais-je dans ce drame de la vie? Qu'est-ce que cette vie où le bonheur dépend, non pas seulement de nous, mais de tout ce qui nous entoure? — Sa mère est coupable, sa mère! Il doute de tout. La croyance au bien est déracinée dans son ame : il aimait avec pas-

sion la jeune Ophélie; il rejette et brise cet amour si pur. Tout se décolore et se flétrit. Son courage même cède à l'horreur que ce mauvais monde lui inspire. Il avait la force nécessaire pour oser de grandes actions; il n'a pas celle d'être bourreau, et d'exécuter sur sa mère et sur le roi coupable la vengeance divine. Tout ce qu'il y a d'admirable et profonde beauté dans ce rôle merveilleux tient au découragement que la première découverte du vice dans le monde inspire à une ame honnête. Il accomplit en effet son œuvre de malédiction et de vengeance; mais il l'accomplit avec une ironie amère, avec une ame chancelante et un reproche permanent contre la destinée. C'est de cette sublime et triste création que datent et la misanthropie de Werther et le scepticisme ricaneur de lord Byron, et le désespoir dont tant de poètes modernes ont fait abus.

On voit quelle profonde ligne de démarcation sépare Hamlet des héros espagnols. Hamlet est une création tout intérieure; c'est la pensée qui se dévore elle-même. Le génie de l'Espagne est en relief, en saillie, en action. L'un et l'autre ont leur grandeur. Il s'agit de les comprendre et non de les condamner.

La monarchie de Charles-Quint, sur laquelle le soleil ne se couchait jamais, fut long-temps, pour les peuples de notre hémisphère, un objet d'admiration, d'imitation, d'envie. Découvrir un monde, conquérir la moitié de l'Europe et tenir dans sa main toutes les destinées, même celles de la France sous la Ligue, c'était assurément une grandeur peu commune. Les sentimens et les idées de l'Espagne se répandirent donc à travers l'Europe.

Ce goût castillan, ce fracas de grandes actions accompagnées de grands mots, cet héroïsme exagéré, pénétra en Angleterre, du temps de Shakspeare, et se montra en France, du temps de Corneille. Il tenait si profondément à la nationalité espagnole, qu'il ne put réussir ailleurs. C'est une plante rare et forte qu'il ne faut pas changer de sol. La plupart des écrivains étrangers qui, séduits par cette grandeur apparente, en ont essayé l'imitation, n'ont produit qu'une charge ridicule. La massue d'Hercule est difficile à porter; je ne connais que le grand Corneille qui, dans *le Cid, les Horaces, Polyeucte, Rodogune* et *Nicomède,* ait

su s'approprier complétement ce caractère héroïque et sublime. Marlowe et Chapman, contemporains de Shakspeare avaient prodigué, selon la mode espagnole, les coups d'épée, les sentimens raffinés, les paroles sonores; Mlle de Scudéry et le célèbre La Calprenède marchèrent ensuite dans la même voie. On sait quel ridicule ineffaçable s'est attaché à leurs essais. La cour de Louis XIV admirait cependant ces écrivains. Elle ressentit longtemps l'influence de cette ferveur romanesque; elle partageait l'enthousiasme et la dévotion patiente avec lesquels Mme de Sévigné lisait dans la solitude des Rochers les nombreux in-quarto de la *Clélie*, et dévorait les quatre mille pages dont se compose *l'Artamène* et *le Grand Cyrus*. Un travers de ce genre ne pouvait durer long-temps. Le goût français, toujours modéré et retenu, même dans ses caprices, devait tempérer cet engouement; l'élégance, la grace, une délicatesse un peu précieuse, se mêlèrent à l'imitation emphatique de l'héroïsme chevaleresque. Boileau et Molière n'eurent qu'à tracer quelques pages, et leur plume puissante, leur bon sens inexorable, leur forte et étincelante raison, châtièrent les précieuses, firent disparaître les héros de roman, et nous apprirent combien est absurde l'imitation d'une nationalité étrangère, et le calque d'une civilisation éteinte. Grande leçon, à ce qu'il me semble. C'est cette affectation, c'est cette manie esclave, c'est cette imitation qui perd toutes les littératures. Une nation qui revêt la livrée intellectuelle d'une autre nation, abjure toute liberté de pensée. Pourquoi nous asservir au calque de Shakspeare, nous hommes de 1835, que toutes les idées du XVIe siècle ont abandonnés? Pourquoi copier l'hymne érotique d'Anacréon, nous qui avons bien autre chose à faire sous le gouvernement représentatif que de dormir dans les roses comme le vieillard de Teos et de sacrifier à Bacchus? Que toutes les civilisations donnent leurs fruits! que chaque sève naturelle et franche circule dans le cep de vigne et remplisse la grappe argentée ou rayonnante que le soleil doit mûrir! Long-temps esclaves des Grecs, lorsque Ronsard nous faisait pindariser, nous avons payé cher une imitation trop servile des anciens. Nous cherchons aujourd'hui des modèles de formes chez les autres peuples moder-

nes : c'est une erreur grave. Étudions leur génie, et ne copions point leurs formes. S'il y a dans la société actuelle assez d'énergie et d'ame pour qu'une littérature surgisse de son sein, que le nouveau Moïse vienne ; qu'il frappe le rocher et que la source jaillisse. Mais gardons-nous, par haine pour la servilité classique, d'accepter un servage espagnol, allemand ou anglais ; et nous, qui aimons tant la liberté, nous qui la payons si cher, nous qui savons ce qu'elle coûte, souvenons-nous que la première et la plus noble de toutes c'est la liberté de la pensée !

Shakspeare l'avait bien senti ; tous les hommes de génie daignent avoir du bon sens, et le génie n'est que le bon sens sublime.

N'écoutez pas ces critiques qui nous parlent d'un Shakspeare exagéré. Il se moque partout de l'exagération. Ses drames sont remplis d'allusions mordantes à l'emphase des acteurs et des auteurs contemporains. Il aimait la vérité, et il s'est moqué assez amèrement de tout ce qui s'éloignait du naturel, et spécialement de ces mœurs espagnoles qui venaient se mêler bizarrement aux mœurs anglaises. Il a fait précisément ce que Cervantes et Molière ont fait de leur côté ; il a protesté contre la copie ridicule des mœurs étrangères. C'est bien assez de garder ses ridicules personnels, sans les enrichir encore d'une augmentation de ridicules étrangers. Il y a dans ses œuvres mille traces de cette ironie. *Le Rêve d'une nuit d'été* est dirigé contre l'emphase vide des tragédies à la mode. Hamlet, dans ses conseils aux comédiens, les sermone fort longuement sur la nécessité d'être fidèle au naturel et de prononcer moins furieusement leur rôle.

Enfin Shakspeare a créé deux ou trois personnages qui n'ont pas d'autre but que d'offrir la parodie de l'héroïsme, fanfarons du point d'honneur, emphatiques dans leurs discours, prodigues de fleurs de rhétorique, parlant toujours de leur bonne lame, et se proposant eux-mêmes pour modèles au monde entier ; ces messieurs méritent que je vous les amène et vous les présente. L'un se nomme *Pistolet*, et tient son rang parmi les compagnons de plaisir du jeune Henri V, qui n'est encore que prince de Galles. *Pistolet*, que ses camarades appellent *Pistolet l'antique*, est un vieux troupier, qui, à force de servir en Italie, en Espagne, en

Flandre, s'est composé un jargon épique d'une étrange espèce. Il fait du classique à la manière de Ronsard; il aime les citations, il accumule les mots grecs et latins, il parle de l'Erèbe et du Cocyte; et après avoir fait beaucoup de bruit dans une auberge, il se laisse mettre à la porte comme un faible enfant. Voici encore *M. Parolles*, personnage de la comédie intitulée: *A mauvais commencement bonne fin*. C'est un bavard qui ne laisse pas le moindre répit aux oreilles de ceux qui l'entourent, mais que le premier signe de mécontentement met en fuite. Enfin, dans la pièce singulière intitulée: *L'Amour perd ses peines*, on voit paraître un grave chevalier, *don Adriano de Armado*, qui offre la caricature plus évidente encore des prétentions héroïques, élégiaques, chevaleresques et sublimes, que le génie espagnol soutenait avec éclat, et dont Cervantes s'est tant amusé! Imaginez un énorme et colossal guerrier, bardé de fer, surmonté d'un panache flottant, suivi d'une épée traînante, avec baudrier de cuir, et une moustache épaisse; en un mot, un don Quichotte athlétique et musculeux, à peu près un Lablache sous la cuirasse. Ce noble seigneur est enfoncé et comme perdu dans la contemplation de lui-même; selon la coutume féodale, il est escorté d'un page. Ce petit page, aussi exigu que son maître est massif, porte les gants d'Armado, et se nomme *Verdelet*. Don Armado s'assied pesamment sur trois coussins.

— Mon jeune page, dit-il après avoir rêvé, qu'est-ce que cela veut dire, et quel signe cela peut-il être, je vous le demande, quand un héros devient mélancolique?

— Monseigneur, c'est signe que le héros n'est pas gai.

— Mais, mon cher et aimable enfant, un héros qui n'est pas gai doit ressembler beaucoup à un héros mélancolique. Que diable! me dites-vous là?

— Pardon, monseigneur, ce n'est pas du tout la même chose!

— Allons, jeune et tendre enfant de l'harmonie et de la servitude, comment peux-tu établir cette distinction qui me paraît un peu subtile?

— Par toutes les raisons possibles, mon très peu tendre et très peu harmonieux seigneur.

— Oh! oh! pourquoi peu tendre, pourquoi peu harmonieux? Je suis amoureux; oui, j'en jure le ciel, je le confesse, je suis amoureux. Chose honteuse et ineffable pour un guerrier de ma taille et de mon espèce! Mais mon cœur est grand et héroïque, et au-dessus du commun! Aussi me suis-je mis à aimer une fille au-dessous du commun. Que ne puis-je d'un coup de ma bonne épée tuer l'amour qui est dans mon cœur, et forcer mon désir à se rendre prisonnier! Ah! je me battrais à outrance et comme un héros que je suis contre ma passion, et quand elle serait captive, je l'échangerais contre une belle révérence à la française. Gémir, soupirer! fi donc, le soupir est ignoble! Je méprise le soupir. J'aime mieux jurer, mille tonnerres! L'amour se sauvera peut-être, si je jure! Petit page, consolez-moi, mon ami. Quels grands hommes ont été amoureux, s'il vous plaît?

— Hercule d'abord, monseigneur.

— Je bénis monseigneur Hercule; c'est un prédécesseur honorable. Encore des exemples, mon cher garçon; donne-moi d'autres exemples; cite-moi des personnages de belle conséquence et de bonne taille.

— Ensuite, Samson, monseigneur. Il était de bonne taille, celui-là, j'espère. Il portait un palais comme un charbonnier sa hotte. Etes-vous content?

— Cet exemple a du poids. J'aime Samson; Hercule n'est pas mal: c'étaient de bons chevaliers. Je crois, au fait, que je puis me permettre d'être amoureux. C'est arrangé comme cela. Les antécédens me plaisent en toute chose, et ma conscience héroïque est plus à son aise. Je ferai donc écrire pour mon usage personnel la vie des chevaliers Hercule et Samson. »

Qui ne reconnaîtrait à ces paroles la caricature de l'héroïsme prétentieux, de la cérémonie gourmée, de la formalité pédante, qui ressortait nécessairement d'un état de mœurs et de civilisation que le point d'honneur dominait exclusivement? ridicules attachés à de hautes qualités, à un noble courage, à une grande ame. L'espèce humaine est faite ainsi. Nos sottises, hélas! sont la doublure nécessaire de nos vertus.

En Espagne, cela était grand, mais non ridicule; le ridicule est

dans le mensonge. L'Espagne se montrait franche et naïve dans le grandiose de ses mœurs. Lorsque plus tard notre sociabilité élégante s'empara de tout ce point d'honneur chevaleresque; lorsque la Grande-Bretagne et sa société commerciale et politique nous l'empruntèrent à son tour, ce fut un spectacle à mourir de rire.

Corneille seul avait dérobé la flamme espagnole. Elle jette à peine quelque lueur chez ceux qui l'imitèrent; elle rayonna d'absurdité dans les romans de Scudéry. Mais lorsque l'Anglais Dryden, pour plaire à la cour licencieuse de Charles II, imita Corneille à son tour; lorsque la brutalité de la diction et la folie des situations se mêlèrent à l'emphase extravagante des sentimens, cette contr-épreuve absurde de l'Espagne mérita la risée universelle. Dans les pièces de Dryden, qui pendant trente ans occupèrent la scène anglaise, on voit des héros qui, d'un coup de revers, pourfendent une armée; des amans incomparables qui dévorent par amour le cœur sanglant de leur maîtresse, et des Ottomans qui dissertent théologie avec plus de subtilité que le meilleur casuiste. Les tours de force auxquels Dryden condamne ses malheureux personnages, et qui tous sont empruntés maladroitement au point d'honneur espagnol, sont d'un ridicule vraiment achevé.

Il y avait alors en Angleterre un mauvais sujet fort célèbre dont l'histoire n'oubliera pas le nom, et qui se nommait Buckingham. L'absurdité du calque espagnol, si follement tenté par Dryden, le fracas ridicule de cette tragédie toute en décorations, en grandes phrases et en incidens invraisemblables le frappèrent vivement. Il se plut à en donner la parodie sous le titre de *The Rehearsal*, *la Répétition*. Dryden lui-même paraît en scène sous le nom de M. Deslauriers; il assiste à la répétition de son œuvre, et rien n'est plus plaisant que son orgueil, sa vanité, les complimens qu'il se donne, et la persuasion où il est que, plus un drame est absurde, plus il est beau. Cette parodie est un chef-d'œuvre de gaieté. On pourrait en faire l'application à d'autres théâtres.

« Ma foi, messieurs, dit un des personnages, la nouvelle manière d'écrire est bien plus facile que n'était l'ancienne. Il n'y a plus qu'une seule chose à tenter: c'est de faire peur et de tenir l'auditoire en suspens. Il faut qu'il dise : Diable! comment cela finira-

t-il? S'ils savaient ce qui doit arriver, s'ils comprenaient le vrai sens de l'intrigue, s'ils n'étaient pas excités, irrités et tourmentés, est-ce qu'ils viendraient au spectacle? Vraiment non. Dans nos drames, chaque réplique est un nouveau sujet d'étonnement; on va de surprise en surprise. Puis ce sont des décorations magnifiques, des costumes, des chants, des danses; voilà le principal, le reste n'est que l'accessoire. »

Oui, ces paroles ont été écrites vers le commencement du XVIIIe siècle, par George Villiers, duc de Buckingham; ce n'est pas ma faute si le XIXe siècle peut en réclamer sa part, et si le drame de nos jours se reconnait à ce portrait.

Veut-on savoir par quelle burlesque parodie Buckingham raillait les sentimens d'amour et d'honneur que Dryden empruntait grossièrement à l'Espagne? Assistez à l'une des scènes de sa pièce.

Nous sommes au théâtre; les acteurs répètent leurs rôles devant l'auteur Deslauriers et ses amis: on commence.

Le prince Volscius, un des personnages de la pièce de Deslauriers, est occupé tout simplement à mettre ses bottes, lorsque la belle Amaryllis entre en scène. Le prince est frappé au cœur, et ce coup de foudre subit l'empêche de continuer son opération. Amaryllis s'aperçoit de l'effet qu'elle produit, et elle s'en va en riant.

— Pourquoi rit-elle? demande un monsieur qui assiste à la répétition.

— Ah! pourquoi elle rit? répond l'auteur; voilà une belle et honnête demande, et je vous fais bien mon compliment de votre pénétration. Silence! vous allez entendre un beau passage, assister à un grand combat, à un combat héroïque entre l'amour et l'honneur; c'est mon plus beau morceau. Chut! silence!

(*Le prince Volscius mettant une de ses bottes.*)

VOLSCIUS déclame.

De mon cœur partagé mes jambes sont l'emblème.

DESLAURIERS.

Plus haut que cela! Soyez plus héroïque, s'il vous plaît!

VOLSCIUS.

De mon cœur partagé mes jambes sont l'emblème.
Je ne dois pas aimer, je le sens; eh bieu! j'aime.
Une part de mon ame est en proie à l'amour,
L'autre cède au devoir! — O misérable jour!
Ainsi, du côté droit, cette jambe est bottée;
La jambe gauche est veuve! — Ame trop tourmentée!
A quoi te décider? Grand Dieu, que feras-tu?
Dois-je botter la gauche? Implacable vertu!
Honneur! fatal honneur! j'entends ta voix sévère:
Mets tes bottes et pars! — Ce serait exemplaire;
Mais, d'un autre côté, l'amour, ce noble roi,
Murmure à mon oreille: *Allons! débotte-toi.*
Mets-moi des escarpins; fais ta cour à ta belle.
Le moyen de la vaincre est de rester près d'elle.
Amour, devoir, honneur, vertu, triste chaos!
Éperdu, chancelant, je nage entre deux eaux.
Je ne sais où je suis; et dans ce crépuscule,
Tour à tour, incertain, j'avance et je recule!
Dieu! réglez mon amour, mes bottes et mon sort.
Cette lutte terrible est pire que la mort;
Et je pars (tant mon ame, hélas! est agitée!)
Une jambe bottée et l'autre non bottée!

Le prince Volscius s'en va clopin-clopant, une jambe couverte d'un bas et l'autre d'une botte; il termine ainsi ce grand combat espagnol de l'amour et de l'honneur.

Mais, je l'ai dit, ce combat est grand et noble chez Corneille; il est sublime dans le sol même qui l'a produit, dans la littérature indigène qui lui a donné naissance. Après avoir assisté à ces transformations bizarres, nous remonterons à la source, nous reviendrons au théâtre espagnol. La parodie amuse un moment; l'esprit a besoin de se reposer, l'ame a besoin de s'arrêter sur des pensées plus grandes et plus sérieuses.

PHILARÈTE CHASLES.

FRAGMENT.

Jupiter a quitté le mont Capitolin;
Et la grande Vestale,
Cachant le trépied d'or sous son voile de lin,
A déserté les murs de sa ville natale;
La louve s'est enfuie oubliant les jumeaux;
Et l'aigle centenaire,
Emportant dans les cieux une pourpre en lambeaux,
Est allé se brûler au foyer du tonnerre.

Rome l'antique est morte un soir dans un festin,
Enivrée, endormie;
Et vingt rois chevelus, pillant le Palatin,
Partagèrent, assis sur la grande momie. —
Du sang et le silence! Au milieu des débris,
Le Tibre consulaire
Allait seul et rêveur, comme un lion surpris,
Qui, veuf de lionceaux, pleure dans son repaire.

Et voilà que Carthage, assise au bord des eaux,
En souriait de joie;

Et voilà que le front couronné de roseaux
Le Sphynx sortait du Nil et demandait sa proie.
Et voilà que Corinthe, Athènes, Colonis,
Invoquaient leur déesse...
Quand tout à coup, naissant des flancs du vieux Phénix,
Toute blanche, apparut Rome dans sa jeunesse...

Ni toge, ni faisceaux, ni couronne des jeux,
Ni la robe étoilée,
Ni quadrige attelé pour le cirque orageux...
La chrétienne arrivait du lac de Galilée :
Le front pâle, pieds nus, un seul livre à la main,
Montant au Capitole,
Elle versa des pleurs, bénit le genre humain,
Et lui montra le ciel en renversant l'idole.

« Soyez libres, allez, peuples de l'univers!
Reine sans diadême,
Je n'ai que des enfans entre mes bras ouverts...
Les cieux aiment la terre; aimez-vous, je vous aime.
Que l'ame soit nouvelle et renaisse au Seigneur,
Comme une belle étoile
Qui long-temps, sous les plis d'une immense vapeur,
S'élance à l'horizon en déchirant son voile. »

O Rome de César! ô prêtresse au cercueil!
Laisse croître des palmes
Autour des grands débris de ton rivage en deuil,
Et que tes nuits de mort soient limpides et calmes!
Tu fus dans le passé comme un autre soleil
Qui, sous les eaux marines,
S'abîma lentement et n'eut pas de réveil,
Mais dont l'onde a gardé les splendeurs purpurines.

Et toi, Rome du Christ, vestale du vrai Dieu
Et des mystiques flammes,
Qui, toujours prosternée à l'autel du saint lieu,
Veille pour l'univers... Rome, reine des ames,
Lève ton front de vierge, et console et guéris,
Avec ta main d'albâtre,
De pauvres cœurs humains depuis long-temps flétris
Et plus à plaindre encor que ta mère idolâtre.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Mémoires de Luther (1).

Parler d'un grand réformateur, d'un homme qui vint en temps opportun, qui assista au triomphe de ses idées, et dont le succès outrepassa les espérances, à une époque où les réformes avortent, faute d'arriver à propos, où toutes les ambitions se renferment dans le cercle étroit et mesquin de l'intérêt particulier; parler d'un homme qui voulut enfouir le libre arbitre dans les profondeurs de la grace, à une époque où le scepticisme moral et religieux achève de dissoudre les derniers élémens de la sociabilité; parler d'un poète, et d'un grand poète, à une époque spéculative et prosaïque; parler de Luther aux gens du monde, n'est-ce pas risquer d'ennuyer ses lecteurs en même temps que profaner un nom respecté de la moitié de l'Europe et respectable pour le monde entier? Que nous importent ces querelles religieuses, ces disputes de théologiens, ces pamphlets écrits en latin, ce style biblique, ces métaphores injurieuses! Moine, passe ton chemin; historien, reprends tes livres.

Mais si cet historien est un homme grave, laborieux, intelligent, plein de probité littéraire, doué d'une imagination riche et variée, d'un style pittoresque, hardi et saisissant; alimentant la poésie par l'érudition, et embellissant l'érudition de tous les charmes de la poésie; ayant les goûts, les passions, les sympathies de son époque; homme du XIXe siècle dans son acception la plus étendue; peut-être alors consentirons-nous à lui prêter quelque attention, et ferons-nous ce raisonnement: M. Michelet n'a

(1) 2 vol. in-8°, chez Hachette, rue Pierre-Sarrasin.

pu vouloir écrire que quelque chose d'utile, de populaire, qui allât à toutes les intelligences, qui fît battre tous les cœurs, et laissât dans l'esprit une religieuse reconnaissance pour l'écrivain habile à comprendre son siècle.

Si ce réformateur du XVIe siècle, grossier, brutal, hérissé de latin apocalyptique, avait, en dépit des apparences, de singuliers rapports avec ce que nous voyons tous les jours. Si cet homme, ardent à provoquer des réformes religieuses, se trouvait être un *conservateur* politique, si l'émancipateur de la pensée humaine s'était montré le défenseur des priviléges aristocratiques, ne nous fournirait-il pas de précieux enseignemens sur ce qu'il y a d'incomplet et de contradictoire dans la nature de nos hommes d'état. Si ce fanatique apôtre de la grace avait ressenti toutes les angoisses d'un doute cruel; si ce magique et puissant écrivain avait porté un coup mortel à l'art; Luther ne serait-il pas un homme d'aujourd'hui? N'y a-t-il pas assez de bizarrerie et de grotesque dans sa vie pour lui obtenir un rôle au milieu des comédies de notre époque; n'y a-t-il pas assez de sérieux et de philosophie dans son œuvre pour mériter de prendre place à côté des grands drames du XIXe siècle?

Cependant cette conviction ne peut entrer sur-le-champ dans notre esprit, et nous demanderons d'abord à M. Michelet: Pourquoi cet éloge du chef des protestans dans la bouche d'un catholique? pourquoi une biographie de Luther écrite en français? et l'historien répondra: « Nous ne montrerons pas après tant d'autres les plaies d'une église où nous sommes nés et qui nous est chère: pauvre vieille mère du monde moderne, reniée, battue par son fils; certes, ce n'est pas nous qui voudrions la blesser encore. Nous aurons occasion de dire ailleurs combien la doctrine catholique nous semble, sinon plus logique, au moins plus judicieuse, plus féconde et plus complète, qu'aucune des sectes qui se sont élevées contre elle. Sa faiblesse, sa grandeur aussi, c'est de n'avoir rien exclus qui fût de l'homme, d'avoir voulu satisfaire à la fois les principes contradictoires de l'esprit humain. Cela seul donnait sur elle des succès faciles à ceux qui reduisaient l'homme à tel ou tel principe en niant les autres. L'universel, en quelque sens qu'on prenne ce mot, est faible contre le spécial, *l'hérésie* est un *choix*, une spécialité; spécialité d'opinion, spécialité de pays. Wicleff, Jean Huss, étaient d'ardens patriotes; le saxon Luther fut l'Arminius de la moderne Allemagne. Universelle dans le temps, dans l'espace, dans la doctrine, l'église avait contre chacun l'infériorité d'une moyenne commune. Il lui fallait lutter pour l'unité du monde contre les forces diverses du monde. Ayant subi, embrassé l'hu-

manité tout entière, elle en avait aussi les misères, les contradictions. Les petites sociétés hérétiques, ferventes par le péril et la liberté, isolées et partant plus pures, plus à l'abri des tentations, méconnaissaient l'église cosmopolite et se comparaient avec orgueil. Le pieux et profond mystique du Rhin et des Pays-Bas, l'agreste et simple Vaudois, pur comme l'herbe des Alpes, avaient beau jeu pour accuser d'adultère et de prostitution celle qui avait tout reçu et tout adopté. Chaque ruisseau pourrait dire à l'océan sans doute : Moi je viens de ma montagne, je ne connais d'eau que les miennes. Toi, tu reçois les souillures du monde.

— « Oui, mais je suis l'Océan ! »

Certes, la justification est complète, et nous sommes heureux d'avoir donné un échantillon du style de M. Michelet, style anguleux, pressant, vif et coloré ; car qu'on ne s'y trompe pas, ces mémoires sont bien réellement de Luther. M. Michelet n'en est que l'éditeur responsable, et c'est constamment Luther qui parle, toujours Luther raconté par Luther. « Le traducteur n'a guère fait autre chose que choisir, dater, ordonner les texte épars. » Mais c'est précisément cette parole de Luther qui nous effraie? Comment oser regarder Luther en face? Sommes-nous un roi, un grand de la terre, Luther nous criera : « Les princes sont du monde, et le monde est ennemi de Dieu; aussi vivent-ils selon le monde et contre la loi de Dieu. Ne vous étonnez donc pas de leurs furieuses violences contre l'Évangile, car ils ne peuvent manquer à leur propre nature. Ils servent à Dieu de licteurs et de bourreaux, quand il veut punir les méchans. Notre Dieu est un puissant roi : il lui faut de nobles, d'illustres, de riches bourreaux et licteurs comme ceux-ci. Il veut qu'ils aient en abondance des richesses, des honneurs, qu'ils soient redoutés de tous. Il plaît à la divine volonté que nous appellions ces bourreaux de puissans seigneurs, que nous nous prosternions à leurs pieds, que nous soyons leurs très humbles sujets. Mais ces bourreaux ne poussent point eux-mêmes l'artifice jusqu'à vouloir devenir de bons pasteurs. »

Sommes-nous plus qu'un prince, plus que le roi Henri VIII d'Angleterre ou l'empereur Charles-Quint d'Allemagne? sommes-nous la papauté elle-même avec sa tradition de seize siècles, avec l'art du moyen-âge qu'elle a engendré, et la reconnaissance des communes dont elle a favorisé l'émancipation ; la papauté qui a repoussé les Sarrasins, vaincu les Albigeois, réduit Abailard au silence, brûlé Jean Huss et Jérôme de Prague? Luther, le moine de Wittemberg, se lève et chante audacieusement l'hymne de sa rébellion, de sa puissance et de sa victoire. « Moi, aux paroles des pères des hommes, des anges et des démons, j'oppose non pas l'antique usage

ni la multitude des hommes, mais la seule parole de l'éternelle majesté, l'Évangile qu'eux-mêmes sont forcés de reconnaître. Là, je me tiens, je m'assieds, je m'arrête; là est ma gloire et mon triomphe. De là j'insulte aux papes, aux thomistes, aux sophistes et à toutes les portes de l'enfer. Je m'inquiète peu des paroles des hommes, quelle qu'ait été leur sainteté; pas davantage de la tradition, de la coutume trompeuse. La parole de Dieu est au-dessus de tout. La messe vaincue, nous avons, je crois, vaincu la papauté; la messe était comme la roche où la papauté se fondait avec ses monastères, ses épiscopats, ses colléges, ses autels, ses ministres et ses doctrines, enfin avec tout son ventre. Tout cela croulera avec l'abomination de leur messe sacrilége. Pour la cause du Christ, j'ai foulé aux pieds l'idole de l'abomination romaine qui s'était mise à la place de Dieu et s'était établie maîtresse des rois et du monde. Quel est donc cet Henri VIII, ce nouveau thomiste, ce disciple du monstre, pour que je respecte ses blasphèmes et sa violence? Il est le défenseur de l'église, oui de son église à lui, de cette prostituée qui vit dans la pourpre, ivre de débauches, de cette mère de fornication. Moi, mon chef est Christ; je frapperai du même coup cette église et son défenseur qui ne sont qu'un; je les briserai. »

Vous le voyez, cet homme, c'est plus qu'un roi, plus que la vieille papauté. Comme il parle en maître! sa voix retentit au loin; son geste brutal et son sarcasme grossier foudroient ceux qu'il n'a pu vaincre par le raisonnement. Ainsi il faut nous incliner, au moins par prudence, devant ce fougueux théologien. Et qui sait? si nous osions jeter le gant à ce redoutable athlète, peut-être son ombre se dresserait-elle tout à coup devant nous, comme autrefois le diable lui apparut à lui-même. Mais quoi, cet homme n'était-il point sujet aux faiblesses et aux misères de la nature humaine? Ses entrailles n'étaient-elles point déchirées par les angoisses secrètes qui travaillent l'humanité tout entière? Oui, certes, et jamais vainqueur ne sentit mieux les épines de la couronne triomphale; Luther n'eut pas d'ennemi plus cruel que lui-même. Après avoir montré le réformateur arrogant, le tribun audacieux, nous allons pénétrer dans le for intérieur, sonder les replis de la conscience. Ah! Martin Luther, moine défroqué, discoureur de tavernes, nous n'appellerons pas à notre secours l'ironie si fine et si poignante d'Érasme; nous ne voulons combattre Luther que par Luther; et, catholique, nous nous donnerons le spectacle des doutes, des anxiétés, des combats qui ont déchiré l'ame de ce hardi novateur.

Luther, la personnalité la plus vivace, la plus originale, la plus excen-

trique, inscrivit sur son drapeau : *Périsse le droit, vive la grace!* Il composa un livre sous ce titre impie *de Servo arbitrio.* Quel rapport pouvait exister entre l'émancipateur de la pensée humaine et le fatalisme de la grace? Comment Luther put-il poser en principe une telle contradiction et se créer volontairement les effroyables tortures qui consumèrent le reste de sa vie. Voilà ce que M. Michelet n'a point cherché à expliquer; voilà le nœud de la vie de Luther.

Or Luther était un homme d'organisation; il s'appuya constamment sur le pouvoir temporel; il anathématisa Munzer et les paysans de la Souabe; Jean de Leyde et les anabaptistes. Luther ne voulait point d'une réforme politique, et, forcé d'accomplir une révolution religieuse, il chercha à remplacer l'autorité papale par un dogme qui courbât toutes les consciences, par une doctrine qui comprimât les intelligences, la grace. Au même moment, la papauté créait un ordre religieux qui eut pour mission de combattre la grace; les Jansénistes furent vaincus, et ils devaient l'être.

Luther se vit attaqué à la fois par les rationalistes Zwingli, OEcolampade et les mystiques qui poussaient la doctrine de la grace aux dernières conséquences. Lui-même était assailli de terreurs imaginaires. Le diable joue un grand rôle dans la vie de Luther; le diable, ce sont les doutes qui l'assiégent, les adversaires qui lui font obstacle; ce sont ses transports de cerveau, ses douleurs morales et physiques. Entre Luther et le diable, c'est une affaire personnelle; il le vit à Wittemberg qui faisait du bruit derrière son poêle, comme s'il eût traîné un boisseau. Une autre fois il entendit sur l'escalier le bruit de chaînes de fer; c'était le diable. La nuit, le diable restait entre sa femme et lui et posait sa tête près de la sienne; s'il se réveillait, le diable l'attaquait et cherchait à surprendre sa croyance pendant le trouble des premiers instans qui suivent le sommeil. Luther s'était aguerri dans ce duel à toute outrance. « La meilleure manière de chasser le diable, si on ne peut le faire avec les paroles de la sainte Écriture, c'est de lui adresser des mots piquans et pleins de moquerie. Ainsi le diable vient-il me trouver la nuit, je lui tiens ce discours : Diable, je dois dormir maintenant, car c'est le commandement et l'ordre de Dieu que nous travaillions le jour et que nous dormions la nuit. S'il m'accuse d'être un pécheur, je lui dis, pour lui faire dépit : *Sancte Satane, ora pro me*, ou bien : *Medice, cura te ipsum.* » Il conseille encore la musique (car le diable est un esprit triste), et l'usage modéré du vin.

Voici maintenant une autre personnification du diable; ce sont ses en-

nemis, le pape, Munzer, Carlostadt : « Je tieus qu'à moi seul j'ai essuyé plus de vingt ouragans, vingt assauts du diable. D'abord, j'ai eu contre moi les papistes. Tout le monde, je crois, sait à peu près combien de tempêtes, de bulles et de livres le diable a lâchés par eux contre moi, de quelle façon lamentable ils m'ont déchiré, dévoré, mis à rien ; il est vrai que moi-même je soufflais quelque peu contre eux, mais cela ne servait de rien. Les enragés soufflaient encore plus et vomissaient feu et flammes. Il en a été ainsi jusqu'à ce jour sans interruption. J'avais un instant cessé de craindre cette tempête du diable, lorsqu'il se fit jour par un nouveau trou, par Munzer et sa révolte, qui faillit m'éteindre la lumière. Le Christ bouche encore ce trou-là, et le voilà qui, par Carlostadt, casse des carreaux à ma fenêtre; le voilà qui mugit et tourbillonne au point de me faire croire qu'il allait emporter lumière, cire et mèche à la fois. Mais Dieu fut en aide à sa pauvre lumière. Il ne permit point qu'elle fût éteinte. Alors vinrent les sacramentaires et les anabaptistes qui brisèrent portes et fenêtres pour en finir de cette lumière, et qui la mirent de nouveau dans le plus grand danger. Dieu merci, leur volonté fut trompée également. »

Après le Luther dédaigneux et provocateur, après le Luther assiégé par le doute, accablé d'inquiétudes, se débattant sous la logique du principe qu'il a posé et les instincts de sa nature indomptable, il reste un troisième Luther, un Luther en déshabillé, fils, époux et père, ami de Philippe Melanchton, écoutant chanter les petits oiseaux, contemplant les fleurs des arbres, *neige odorante du printemps*, se mirant dans un brin d'herbe, amoureux de sa femme, berçant son fils sur ses genoux, pleurant sur la mort de sa petite Magdalena; un Luther affable, joyeux, mélancolique, d'autant plus simple et naïf dans la vie privée, qu'il se montre plus terrible dans la vie publique.

« Celui qui insulte les prédicateurs et les femmes ne réussira pas bien; c'est des femmes que viennent les enfans, par quoi se maintient le gouvernement de la famille et de l'état. Qui les méprise, méprise Dieu et les hommes.

« Si tu brûles, il faut prendre femme; tu voudrais bien en avoir une belle, pieuse et riche. Très bien, mon cher; on t'en donnera une en peinture avec des joues roses et des jambes blanches. Ce sont aussi les plus pieuses, mais elles ne valent rien pour la cuisine ni pour le lit..... Se lever de bonne heure et se marier jeune, personne ne s'en repentira. »

Il disait à son petit enfant : « Tu es l'innocent petit fou de notre Sei-

gneur. Sous la grace et non sous la loi, tu es sans crainte, sans inquiétude; tout ce que tu fais est bien fait. »

Il est touchant de voir comme tout ramenait Luther à des réflexions pieuses sur la bonté de Dieu, sur l'état de l'homme avant sa chute, sur la vie à venir. Ainsi, une belle branche chargée de cerises que le docteur Jonas met sur la table; la joie de sa femme qui sert des poissons du petit étang de leur jardin; la simple vue d'une rose! Un jour, sur la route de Leipsig, voyant la plaine couverte de blés superbes, il se mit à prier avec ferveur. — Un soir, le docteur Martin Luther voyait un petit oiseau perché sur un arbre et s'y posant pour passer la nuit; il dit : « Ce petit oiseau a choisi son abri et va dormir bien paisiblement; il ne s'inquiète pas, il ne songe point au gite du lendemain, il se tient bien tranquille sur sa petite branche et laisse Dieu songer pour lui. »

Quel homme! il vous écrase et il vous arrache des larmes de pitié; il a les poings crispés, les muscles raidis, il est mouillé de sueur et de poussière; l'injure s'échappe à flots bruyans de sa poitrine, il couvre d'immondices le cadavre de la papauté, il est inépuisable dans ses colères et ses sarcasmes; tout à coup il se prend à sourire, il ne sort de ses lèvres que des paroles suaves, que des soupirs de reconnaissance, que des enseignemens paternels empruntés aux scènes les plus familières de la vie; turbulent comme un jeune homme, douteur comme un homme mûr, affable comme un vieillard, entraînant le monde et subjugué par ses propres passions; roi, mais ayant des fers pour diadème.

Il est un homme aujourd'hui que l'éloquence de Luther empêche de dormir! Demandez aux échos de Manchester et de Glascow!

Nous avons cherché à montrer dans Luther l'homme public, l'homme intérieur, l'homme privé; nous allons raconter sa vie au moyen de quelques dates.

Martin Luther naquit à Esleben, le 10 novembre 1483. Son père était un ouvrier mineur qui, pour l'entretenir à l'université, dépensa la sueur de son corps et le sang de ses veines. La veuve d'un chevalier, nommée Ursule Schweickard, vint à son secours et lui donna un asile dans sa maison. Luther en a gardé reconnaissance aux femmes toute sa vie. Après avoir essayé de la théologie, il se décida pour le droit; mais il aimait surtout la belle littérature et la musique; il touchait du luth et jouait de la flûte. En 1505, le jeune étudiant vit un de ses amis tué d'un coup de foudre à ces côtés; il poussa un cri, et ce cri fut un vœu à sainte Anne de se faire moine, s'il échappait. Le 17 juillet 1505, Luther entra la nuit dans le cloî-

tre des augustins à Wittemberg : il n'avait apporté avec lui que son Plaute et son Virgile.

En 1517, une affaire de couvent appela Luther en Italie, l'Italie des Borgia, où le paganisme, qui n'avait jamais été déraciné complètement, reverdissait à l'ombre des couvens, et relevait la tête sous les murs du Vatican. Luther n'entend que cris de fête ; les couvens sont des palais ; s'étant hasardé une fois à dire aux moines italiens qu'ils feraient mieux de ne pas manger de viande le vendredi, cette parole faillit lui coûter la vie. Il arrive à Rome, il visite les églises, elles sont désertes. Le prêtre romain expédiait la messe avec une telle vitesse, que Luther était encore à l'Évangile quand l'officiant lui disait *Ite, missa est*. Quelles colères durent germer dans le cœur de cet homme ! cela ne se peut peindre. Ah ! disait-il, je ne voudrais pas pour cent mille florins ne pas avoir vu Rome (et il répète ce mot trois fois).

Il se hâte de quitter la Babylone moderne, il retourne en Saxe. Le dominicain Tetzel avait été envoyé par le pape pour vendre les indulgences ; cet homme passait toutes les bornes de l'impudence : il inventait des crimes, imaginait des infamies étranges, inouies, auxquelles personne ne songea jamais, et quand il voyait l'auditoire frappé d'horreur, il ajoutait froidement : « Eh bien ! tout cela est expié, quand l'argent sonne dans la caisse du pape. »

Luther ne peut plus se contenir, il écrit à l'évêque de Brandebourg de faire taire Tetzel, l'évêque refuse ; à l'archevêque de Mayence, point de réponse..... Le 31 octobre 1517 à midi, Luther afficha sur les portes de l'église du château de Wittemberg, vingt-une propositions dans lesquelles il attaquait les indulgences et la papauté.

Ce fut comme un coup de foudre dans toute l'Allemagne. Ces propositions furent lues de la population entière. Luther reçut l'ordre de comparaître à Rome dans soixante jours (août 1518). Il invoque la protection de l'électeur de Saxe, Frédéric-le-Sage, qui obtint que Luther serait examiné à Worms ; il s'y rendit avec un sauf-conduit, défendit hardiment ses doctrines et fut condamné. En revenant de la diète, des cavaliers envoyés par l'électeur de Saxe l'enlevèrent et le cachèrent dans le château de Wartbourg d'où il inonda l'Allemagne de ses pamphlets. Au bout d'un an il revient à Wittemberg ; il répond à Henri VIII et jette les premiers fondemens de l'église luthérienne (1522). Un de ses amis, Carlostadt, se sépare de lui. Munzer soulève les paysans de la Souabe (1525) ; Luther fait exiler Carlostadt et réfute la déclaration des paysans. Il rompt violemment avec Érasme (1524) ; mais ses ennemis se multiplient. Le dé-

couragement s'empare de Luther, il épouse une jeune fille noble, âgée de vingt-quatre ans et remarquablement belle; elle se nommait Catherine de Bora. Leur pauvreté était extrême; il se fit tourneur et vécut du travail de ses mains; il disparut ainsi pendant trois ans. Le péril de l'Allemagne attaquée par Soliman le réveille (1529); il appelle les peuples aux armes; les Turcs sont repoussés, mais un danger plus grand encore menace le protestantisme; une ligue de princes catholiques et de puissans évêques du Nord, ayant à leur tête le duc George de Saxe, inquiète les princes luthériens; pendant ce temps éclate le terrible soulèvement des anabaptistes (1534); une croisade contre ces malheureux réunit un moment les deux partis. Les dernières années de Luther furent affligées par de nombreuses souffrances physiques; enfin il expira le 18 février 1546. Voilà Luther. —

Tel est l'homme qui se tailla un si ample vêtement dans le manteau de pourpre des papes, un homme qui n'est venu ni trop tôt comme Wicleff et Jean Huss, ni trop tard comme Saint-Simon et Swedenborg, qui parut au XVIe siècle, lorsque le trône pontifical était occupé par un homicide comme Alexandre VI, par un batailleur comme Jules II, par un sceptique dépravé comme Léon X; qui naquit en Saxe, dans cette Allemagne dont l'opposition contre Rome remontait au Xe siècle; un homme qui possédait une poitrine et une plume infatigables; enfin un réformateur, mais un réformateur seulement religieux et point politique. Luther n'embrassa qu'un des côtés de la question; ses déclamations contre les princes sont des insolences oratoires plutôt que des attaques sérieuses. Luther eut pour soutiens les grands seigneurs, ces adversaires-nés de l'église. Ce qui constitue son infériorité vis-à-vis du Christ et de Mahomet, c'est qu'il ne comprit pas la portée de son œuvre, qu'il n'eut pas assez conscience de lui-même, ou plutôt qu'il s'estima trop comme prêtre et pas assez comme réformateur. Voilà pourquoi Luther n'a pas poussé l'Allemagne dans une voie nouvelle, pourquoi il n'a pas créé d'art, pourquoi il n'a point eu de fanatiques, pourquoi son nom prononcé devant nous réveille plutôt l'idée d'un gros moine, buveur de bière, que celle du fondateur d'une religion nouvelle; voilà pourquoi M. Michelet a pu, en 1835, écrire et publier ses *Mémoires*, ni plus ni moins que ceux de Savary ou de Mme d'Abrantès..... Christ douta; quel est le grand homme qui n'a pas douté? Mais il garda pour lui seul ses tortures morales et se retira sur le mont des Oliviers pour pleurer et boire le calice d'amertume; il ne fit point du doute l'occupation de ses journées et de ses nuits; le doute, c'est la vie de Luther, non pas le

doute du XVIIIe siècle, non pas le scepticisme railleur d'Hamlet, mais le doute dans la foi, le doute qui naît du tempérament, des circonstances, d'un défaut de logique, doute qui ne porte point sur les principes, qui n'attaque point la foi; le doute des hommes forts et pieux, et non l'incrédulité bruyante des enfans. Luther doute tout haut, en plein jour; la nuit, c'est le cauchemar de ses rêves; il puise, dans ce doute qui le ronge, son audace et son énergie; ce doute lui arrache des cris de rage; le doute le fait se précipiter dans la doctrine de la grace; le réformateur Luther prêche le despotisme des consciences; sur les ruines de l'autorité papale, autorité visible, autorité prise dans la nature humaine, il élève une autorité abstraite, un dogme fatal, et dans cette formule théologique, il veut faire entrer l'Allemagne, le monde.

La civilisation ne pouvait se mettre à la remorque de la doctrine de la grace, elle accepta Luther comme un grand réformateur et passa outre; car le monde a besoin d'art, il a soif d'enthousiasme; or, Luther ne donna point au monde un nouvel art; poète par le sentiment, il méconnut la puissance de la forme; homme d'imagination et de style, artiste lui-même, il proscrivit l'imagination, il dépouilla la pensée de tous ses ornemens. Enfin, il ne donna pas à l'Allemagne une direction politique meilleure.

M. Michelet, avec ce sentiment profond des hommes et des choses qui le caractérise, a parfaitement compris que Luther avait plutôt une valeur comme individu que comme représentant d'idées; que c'était plutôt un personnage dramatique qu'un théoricien. « J'écrivis ces mémoires, dit-il, pour me reposer des labeurs de ma traduction de Vico. » C'était suivre exactement le précepte d'Hippocrate : *contraria contrariis sanantur*. Nous reviendrons sur cette traduction de Vico, qui fut le début de M. Michelet dans le monde historique; il est toujours depuis resté partagé entre ces deux grands courans électriques, mélancolique et devinateur comme le prophète napolitain, pittoresque et tumultueux comme le moine saxon.

Quelquefois ce beau travail sur Luther ressemble à un paysage qui ne serait pas suffisamment éclairé; les branches trop touffues interceptent le soleil. Nous croyons que M. Michelet aurait plutôt dû formuler des divisions philosophiques que suivre l'ordre chronologique; faire comprendre Luther avant de le faire connaître; écrire son histoire, au lieu de rassembler ses mémoires. Mais une sorte de terreur religieuse s'est emparée de lui : « Qui serait assez hardi pour mêler ses paroles à celles d'un tel homme ?» s'écrie-t-il. Et cependant M. Michelet était capable plus que tout autre

d'apprécier les doutes de Luther ; son éloquence ingénieuse n'aurait point pâli auprès des brusques sorties du réformateur. L'histoire, n'est-ce pas la religion du XIXe siècle? Et qui refusera le titre d'historien à cet homme dont la parole vibrante et électrique atteste l'énergie et la jeunesse, dont les cheveux blanchis avant l'âge témoignent d'une pensée mûrie par l'étude et la réflexion.

CORISANDE DE MAULÉON (1).

Heureux le poète, heureux le romancier! tout change, tout se renouvelle, tout se transforme; châteaux et monastères tombent de vétusté ou sont balayés par la vindicte populaire. De toutes ces générations d'hommes vaillans et robustes qui portaient, sans plier l'épaule, des armures que nous admirons aujourd'hui dans nos musées avec un étonnement mêlé d'effroi; de ces chevaliers qui menaient les croisades, il ne reste même plus aujourd'hui, selon l'énergique expression du poète latin, assez de poussière pour tenir dans le creux de la main. Et ces fortes femmes qui gouvernaient leur duché en l'absence de leur mari, qui chassaient au faucon, montaient à cheval, et ne connaissaient ni les mouchoirs de batiste ni la toile de Hollande, où sont-elles? L'historien grave et pieux se découvre devant ces ruines ; le spéculateur les reblanchit et s'en sert pour bâtir une usine; mais le poète, mais le romancier! ils ont le souffle puissant d'Ézéchiel; ils disent à ces donjons démolis : Percez de nouveau le ciel de vos flèches aiguës; ils sonnent du cor, et le pont-levis s'abaisse; ils demandent l'hospitalité, et les serviteurs accourent rangés derrière la noble châtelaine. — Salut, beau voyageur; viens-tu de la Palestine ou de la cour du roi d'Angleterre? As-tu vu le pape ou l'empereur? — Noble dame, j'ai trois cordes à ma lyre, l'une pour l'amour, l'autre pour Dieu, la troisième pour la gloire.

Faut-il donc détruire d'un sourire amer et dédaigneux tout ce monde idéal, anatomiser cette épopée, flétrir cette brillante évocation des temps qui ne sont plus? Si la critique n'avait d'autre tâche que d'effeuiller les roses et les marguerites, de réprimer les élans magnanimes, et d'éteindre le feu qui brûle sur l'autel de Vesta, je plaindrais, non les auteurs, mais la critique.

M. de Salvandy est une nature pompeuse et sonore; ni la persévé-

(1) 2 vol. in-8°, chez Gustave Barba, rue Mazarine.

rance, ni le talent, ni la facilité de style, ne lui ont fait défaut. Tout bon gentilhomme qu'il puisse être, il est peu de maisons qui l'aient reçu sans l'avoir laissé languir à la porte. L'Académie et la chambre des députés l'ont vu sans pitié soulever vingt fois le marteau d'entrée avant de pouvoir se faire ouvrir; et cependant aujourd'hui M. de Salvandy est de l'Académie, il est de la chambre des députés. Disons mieux, la chambre n'aimait pas les phrases; les sarcasmes de la gauche et le bon sens pratique des centres défendaient l'abord de la tribune aux périodes de l'auteur d'*Alonzo*. Eh bien! M. de Salvandy a doublé le cap des Tempêtes, et s'il n'est pas encore parvenu à se faire écouter, au moins a-t-il pu se faire entendre. Pendant les loisirs de la politique, M. de Salvandy, de l'Académie, fait des romans, et nous ne doutons pas que le public ne revienne peu à peu à l'homme de lettres comme il est revenu à l'homme politique. Il existe encore une justice ici bas, même pour M. de Salvandy; il peut se trouver des lecteurs même pour les romans de chevalerie, même dans les rangs des amis politiques de M. de Salvandy et parmi ses confrères à l'académie. On nous pardonnera donc de n'être pas plus exigeans que les littérateurs symétriques et judicieux de l'empire, que ces pâles doctrinaires qui n'ont guère de ressemblance avec les héros de la chevalerie, que de posséder un cœur aussi impénétrable aux fraîches émotions et aux enthousiasmes poétiques, que l'armure des hauts barons l'était aux coups d'épée.

Corisande de Mauléon, par l'auteur de *Natalie*! Natalie, ce livre si frais, si pur, si transparent, et qui a réveillé dans l'ame de M. Janin une corde de poésie fraîche et gracieuse, parut sous le patronage de M. de Salvandy. Natalie était une fille simple et tremblante qui se présentait dans le monde sans appui et sans protecteur; mais Corisande n'a point de ces accès de timidité; c'est une héroïne qui se jette au milieu des partis en armes, et d'un mot, d'un regard, calme les flots irrités.

Dans *Natalie*, il y avait de M. de Salvandy une préface et son nom sur la couverture. Dans *Corisande*, il n'y a ni préface ni le nom de M. de Salvandy; mais on n'en aperçoit que mieux sa présence; son ubiquité se trahit dans chaque point d'exclamation; il vivifie ce livre d'un bout à l'autre. « Je lis, écrit Natalie, un roman de Mme Cottin, Mathilde ou les Croisades. Oh! que cette femme doit avoir de sensibilité! comme elle parle de l'amour! comme elle peint ses combats, ses joies, ses douleurs surtout. Et pourtant, lorsqu'on a mouillé de pleurs ces pages brûlantes, on ne se sent pas en colère contre l'amour; on accepterait plutôt ses tourmens, on lui sacrifierait son existence au risque de la voir désolée, pourvu

qu'on pût dire : Je suis aimé, j'ai trouvé un être digne de susciter en moi l'enthousiasme ! »

— Oh! je voudrais, s'écrie Corisande, admirer l'homme dont je porterais le nom. Nous autres femmes, nous sommes si peu de chose, et pourtant nous avons le cœur haut; notre lustre doit être dans l'époux qui nous protège. Croyez-moi, Blanche, cela doit être beau, en s'appuyant sur son bras, de voir les hommes s'incliner devant lui, et les femmes dire : Qu'elle est heureuse !

La scène se passe en Béarn, à la fin du XVe siècle. Blanche et Corisande sont orphelines et filles du comte Bertrand de Mauléon, un des principaux chefs qui disputèrent la Navarre à Gaston XI, comte de Béarn; Gaston était mort à Roncevaux, et la double couronne de Navarre et de Béarn reposait sur la tête d'un enfant, François Gaston, dit Phébus. Corisande, quoique fille du chef des Beaumonts, est pleine d'enthousiasme pour la cause de François Phébus. Ce respect chevaleresque pour les droits de la légitimité lui est surtout enseigné par un ermite, Adhémar. C'est encore chez cet ermite que Corisande rencontre un jeune page aux cheveux blonds. Cependant le comte Bertrand de Mauléon a destiné sa fille aînée à son ancien compagnon d'armes, le comte de Lerin, qui lui a succédé dans le commandement de la Navarre; mais Blanche s'est éprise d'un simple chevalier Joan d'Ardoins, et cette fatale révélation des volontés de son père la laisse en proie à un horrible délire. Corisande se dévouera pour sa sœur; c'est elle qui épousera le dur et redoutable comte de Lerin; le sacrifice est à peine consommé que Corisande reconnaît dans le page Austinde le roi Phébus lui-même ! La jalousie s'éveille dans le cœur du comte; un de ses agens, Bermudez, le pousse à assouvir sa vengeance. Phébus meurt empoisonné au moyen d'une flûte que Bermudez lui remet en personne; Corisande elle-même est sacrifiée par cet homme abominable.

L'idée de *Natalie* était celle-ci : L'épouse divorcée ne trouve dans le monde que des ennemis et des embûches sous lesquels elle finit par succomber. Le sujet de *Corisande* est le dévouement d'une sœur pour sa sœur. Ce sont deux grandes et nobles idées qui pouvaient bien germer dans le cœur d'un homme, mais qui avaient besoin d'être mises à exécution par une femme.

Ce serait à tort qu'on attribuerait ce livre à M. de Salvandy. Il a pu le dicter; il ne l'a pas écrit. Sa touche est plus mâle, son génie plus descriptif. Chez Mme de...., le style contraste souvent par sa faiblesse avec la vaillance des idées. Le dialogue manque de souplesse et de

suite; les caractères de développement. Nous sommes étonnés qu'une nature aussi pittoresque que celle des Pyrénées n'ait pas fourni quelques couleurs à la palette de l'écrivain. Après avoir dit par la bouche de Natalie : « En présence de la nature, on n'ose pas étaler de graces factices, ni des jugemens faux; elle est si belle qu'elle plaît sans effort et qu'on veut lui ressembler, » il aurait fallu encadrer ces figures chevaleresques dans un cadre grandiose. En revanche nous citerons comme modèle de finesse et de grace le passage suivant : « C'est un plaisir de jeune fille d'aller seule. La jeune fille alors croit être souveraine de tout ce qu'elle voit. C'est un regard de conquête qu'elle jette sur l'horizon. Ses pensées sont plus à elle; elle n'a pas de témoin qui semble les épier pour les contester aussitôt. Elle va vite ou nonchalamment, suivant l'émotion qui l'anime; s'arrête à son gré, rêve pour un son, suit avec sympathie le vol capricieux d'un oiseau, contemple les touffes bleues de la simple véronique, et un peu après foule aux pieds la petite fleur avec insouciance. Et pourtant l'enfant aventureuse a peur de tout. Elle tressaille pour le buisson où s'attache sa robe, pour le lézard qui se cache dans la haie, pour la vache qui mugit aux lointains pâturages; si elle aperçoit un inconnu, elle s'arrête épouvantée; son ame suppliante cherche un appui. »

Cet appui, Mme de ..... l'aurait-elle trouvé? »

(*The Reviewer*.)

RENÉ-LE-TUEUR.

Conte Gascon

EN CINQ CHAPITRES.

I.

Avertissement à la barrière.

Le vingt-septième jour de juin 1603, les gens de garde commis au poste de la porte Saint-Honoré furent témoins d'un assez grotesque incident.

Du sein d'un nuage de poussière, soulevée par un grand concours de charrettes, ceux qui se tenaient là virent bientôt sortir un maigre bidet, misérablement harnaché de mauvaises cordes, et le bouchon de paille encore à la queue, comme s'il sortait de l'écurie du vendeur. Le cavalier qui montait ce Bucéphale paraissait fort inexpert, à voir les mouvemens saccadés qu'il imprimait au mors et les formidables pointes d'éperons que ses jambes pendantes laissaient errer sur les flancs de sa monture. Ce jeune cadet, avenant de sa personne, gardait, au reste, une mise encore plus ar-

riérée que son harnais; il n'avait ni le manteau fleur-de-seigle, ni le bas de soie incarnadin des élégans de l'époque. Son pourpoint n'était pas sang-de-bœuf, et il s'exemptait même de porter sur le pied de ses bottes les fameuses découpures, inventées avec tant de soin par Ponpignan, pour faire paraître les rubans et les aiguillettes qui les enjolivaient. Au lieu de manteau court, il avait une houppelande de serge rude; au lieu de bottes, des ladrines, sorte d'entonnoir en cuir, appelées ainsi en souvenir des ladres ou lépreux qui s'en faisaient une mode utile, en raison de leurs jambes enflées. En un mot, la tournure du cavalier annonçait plutôt un de ces cadets de Paulastron, en Gascogne, qui venaient alors chercher fortune à la cour de France, qu'un gentilhomme galant arrangeant le busc de son pourpoint pour le Louvre.

Et cependant, il faut bien le dire, sa figure était charmante, une figure de clerc, blanche et rosée, encadrée par de très longs cheveux noirs.

Ce qui n'était pas moins curieux que son ajustement, c'était l'immense rapière à laquelle ce jeune cadet semblait être attaché, et dont le frottement devait irriter encore l'excitation de sa haquenée poudreuse. Cette rapière n'avait pas moins de cinq pieds de long, comme la terrible épée de Jean Chandos!

Arrivé à toute bride devant la porte de ce faubourg (il n'était guère plus de neuf heures du matin), le cavalier fut très surpris de voir sa bête s'arrêter alors tout d'un coup, et se montrer tellement rétive au fouet comme à l'éperon, que force lui fut de descendre. Aux coups furieux de son maître, le bidet opposa la plus obstinée des résistances; il rua, piaffa, et n'en voulut point démordre. Il faut croire, sans doute, que la porte Saint-Honoré, témoin récent de l'assassinat de Saint-Mégrin, l'intimidait, ou plutôt qu'il préférait l'air des champs à celui de la ville.

Dans ce duel d'un genre nouveau, et quand tous les oisifs et les bourgeois s'attroupaient déjà autour du jeune homme, un personnage fendit la foule en peignant d'une main sa moustache et touchant de l'autre (mais seulement du rebord) son large feutre à la portugaise.

« — Cap de you! dit-il au cavalier. Vous me semblez bien em-

pêché, monsur, et votre cheval tient à retourner au pays. Où l'achetâtes-vous, avec votre permission?

— A Courbevoie, répondit notre jeune cadet. C'est un maquignon qui me l'a vendu trente-cinq écus.

— Ventre de loup! ceci n'a pas dû bien mener votre boursette. Hé! n'est-ce pas elle que je vois là-bas, la pauvre petite honteuse? J'ai ouï dire, monsur, que cela n'était guère prudent en ce pays-ci que de laisser pendre à l'arçon l'escarcelle du cavalier..... Voulez-vous point que je fasse sauter à votre bête ce maudit pas qui vous attarde?

Voyant que René hésitait :

— Oh! n'ayez crainte. Je suis capitaine de mon état, et j'ai été chargé par M. d'Épernon des remontes de la Rochelle... Il faudra bien, par la pistoulade du siége de Lamballe! que mademoiselle votre jument me soit soumise!

Le jeune cadet, confondu de l'obligeance de cet homme, lui tint lui-même l'étrier. Dans son empressement, il oublia sa bourse pendue à la selle; — il flattait lui-même le poitrail de l'animal, et disposait le manteau de l'officier sur la croupe de sa mule. Le capitaine, les rênes en main, partit comme un trait...

René, voyant le cheval se cabrer, bondir, et le cavalier si ferme et si intrépide sur l'arçon, ne se contint pas de joie. Bravo! lui criait-il, bravo, monsieur le capitaine! bravo! Vive Dieu! il fend l'air ainsi qu'une mousquetade. Bon! le voilà qui est emporté et qu'il défonce les boutiques! Arrêtez, monsieur, arrêtez donc, arrê...

Le pauvre jeune homme ne put achever, la respiration lui manquait. En même temps qu'il criait, il courait aussi. Le bidet et la plume du capitaine n'étaient déjà plus qu'un point noir...

René commença dès-lors à soupçonner que ce capitaine pourrait bien n'être qu'un fripon. En ce moment la foule le poursuivait déjà de grands rires et de huées moqueuses.

— Patience, mon gentilhomme, patience; attendez là, sur cette borne, vis-à-vis l'hôtel du Bouchage, c'est un bon endroit de rendez-vous, et votre page s'en va sans doute revenir.

— N'êtes-vous pas, mon ami, de ceux de M. de Roquelaure?

Vous trouverez à cette heure ses laquais qui boivent tout proche; ils vous montreront mille jolis tours de cartes: la carte courte, la longue, la cirée, la pliée, la poncée, l'attrappe, la ripousse, l'ange, le chapeau, et mille autres leçons d'escamotage! De cette manière, vous racheterez bien vite un cheval, et donnerez dès demain une fière platassade (1) à ce capitaine.

— L'insolent! ventre de saint Christophe! oh! vous le trouverez pour certain, car il me souvient de l'avoir vu sur le midi, l'autre jour, se promenant tout éperonné par la grand'salle du Palais. C'est un de ces croquans qui jouent au brelan devant le Louvre, avec des dés de plomb et de vif-argent.... Voulez-vous, monseigneur, que nous vous ramenions par les deux oreilles votre beau courrier?...

Ces quolibets de la foule poursuivaient encore le pauvre clerc quand il descendit les rues. René comprit bien vite, après un tel début aux portes de la capitale, qu'il ne devait guère se fier à la bonne foi de ses habitans. Ce jeune homme, en arrivant à Paris, était loin pourtant de vouloir y faire figure; il venait simplement fréquenter les cours de Sorbonne, étudier le théâtre et enseigner le chant italien. C'était, au dire de ses maîtres, un garçon d'esprit agréable, un diseur ingénieux, un clerc galant, qui, par son savoir, pouvait aspirer à devenir un jour aumônier, et qui faisait en attendant mieux des comédies. Il en apportait une intitulée *la Circé*, que le recteur de l'université de Pau n'avait pas voulu faire représenter à cause de la dépense; puis, il ne s'était trouvé personne qui se souciât de la métamorphose des amis d'Ulysse. M. le duc d'Agaran avait d'abord attaché ce jeune homme à sa fortune, et l'avait mené en Italie. Le pays de René était le Béarn, et la mort de son protecteur le força bientôt d'y retourner. Mais un désir insurmontable de curiosité appelait le jeune clerc à Paris. Le Paris d'alors, Paris espagnol et gascon tout à la fois, espagnol par ses rodomontades de bravoure, et gascon par son langage, offrait une expression d'originalité et d'esprit qui en faisaient une ville à part, une capitale appelée à résumer merveilleusement ce siècle. Placée

(1) Coup de plat d'épée.

comme intermédiaire unique entre les mignons de Henri III et les raffinés de Louis XIII, la noblesse aventureuse de ce temps, noblesse de cape et d'épée, souvent sans chausses et sans pourpoint comme son roi, le roi de Navarre; noblesse plus vantarde qu'un capitoul de Cyrano, plus pauvre que le plus pauvre cadet de Gascogne; cette noblesse pour laquelle d'Aubigné, dans son *Fœneste*, inventa cet admirable chapitre XX qui traite de la *gueuserie*; cette noblesse, on le pressent bien, tenait à elle seule tout le cadre de son siècle! Elle seule agissait, vivait, intriguait. Il n'était permis à qui que ce fût de rester oisif, de passer timide et irrésolu, la visière de son courage baissée; ce siècle avait le front haut, matamore et brave comme son maître Henri IV. Il parlait debout, les manchettes jusqu'aux coudes, et les chausses sur les talons.

Il pleuvait alors à la cour de France des capitaines, des maîtres de camp et des enseignes de toutes nations, comme, au temps de Henri III, il y avait eu des poètes et des complaisans. Toujours dispos, toujours en marche, éperonné jusque dans son lit, et sanglé pour la bataille, ce siècle, qui forçait en plaine tant de villes, de places fortes, de redoutes, une fois rentré chez lui, semblait prendre à tâche de se consumer en frivolités de tout genre; il se pomponnait, se chargeait de rubans, et se pavanait dans les antichambres, toujours rude et lourd, malgré ses dentelles de Flandre, ses fourreaux de velours, et ses brassards de pierreries (1). On comprendra facilement qu'un tel siècle ait pu nuire aux intelligences, si occupé de lui, si grand vainqueur, si bouillant cerveau qu'il était! Tout ce qui ne portait pas l'épée se trouvait honni; tout ce qui ne se battait pas était insulté. Papistes, huguenots, nobles et commis, tout le monde se battait. On se battait pour sa maîtresse ou son panache, on se battait à l'épée et au poignard, au petit *duel* comme au grand *duel*, à la miséricorde, à l'espade, au pistolet. Sous peine de passer pour le dernier des manans, on devait, avant trente

(1) Si vous abiez vû M. de Sulli commander à un bailet à l'Arcenal abec sa calotte qui est vien pis que la perruque, un *vrassard de pierrerie* à la main gauche, et un gros valon à la droite. (Agr. d'Aubigné Fæneste, Ier vol.)

ans, avoir déconfit une brigade, pour n'être pas en état piteux et réchigné à la cour. Ce ne fut guère qu'en juin 1609 que Henri IV rendit l'ordonnance définitive contre les duels, ordonnance qui ne *finit* rien, pas plus que toutes les ordonnances, bien qu'elle condamnât à être pendus *par les pieds* ceux qui se seraient seulement entre-appelés en duel. Callot est le seul peintre qui puisse nous aider à reconstruire dans notre idée les figures rodomontes et gasconnes de cette époque, quoique son burin n'ait retracé toutefois que celles du siècle d'après. Les raffinés de Callot ont le regard fier, la moustache cirée, le petit manteau court, des roses aux pieds et aux jambes, à l'épée, au busc du pourpoint. Si tel n'était pas entièrement le costume de ceux de Henri IV, il n'y avait guère de différence entre eux que celle qui existe entre un habit frais et un vêtement râpé. Les duellistes du temps de Louis XIII, ces raffinés que l'un de nos chroniqueurs modernes (1) a si spirituellement confondus et antidatés en les reportant au règne de Charles IX, sont aussi musqués qu'un mignon ; ceux de Henri conservent à la fois la rudesse de la Ligue et la hâblerie de la Garonne. Ils empruntent tout : et ne paient rien ; laquais, broderies, chez eux tout est loué, c'est l'histoire de *parestre*, comme dit ce fin baron de Fœneste. Leur défend-on le duel ? ils vont s'entre-battre à la frontière, en Guyenne, en Xaintonge, en Périgord. Il y en a qui, dans le fort d'un combat, prennent leur épée de la main gauche pour sauver un bracelet de cheveux de leur maîtresse, brûlant déjà du feu d'une pistoulade. C'est un siècle brave et cauteleux, galant et tueur, traversé d'amours et d'embûches. Il ne fait pas bon d'avoir des ennemis et des maîtresses dans ce temps-là ! Fervacques, ami de d'Aubigné, lui sert du poison dans un potage ; ce poison lui fait tomber les cheveux et peler la peau au bout d'un mois. Confident malheureux d'une amourette bourgeoise du roi de Navarre, La Roque manque d'être assommé sur place par des batteurs de pavé. Une fois les affaires de la religion terminées, et la cour soumise au catholicisme, il se trouve encore des forcenés qui se daguent pour le dogme en sortant d'un jeu de paume. Bien avant les espions de

(1) M. P. Mérimée, dans sa chronique de Charles IX.

Concini, on voit à cette même cour des espions. Mais tout ce monde rit, se salue, se donne la main dans la grande cour du Louvre. En un mot, cette jeune noblesse du roi de Navarre, à force de combattre en champ clos, en est venue à se constituer elle-même le juge de la moindre injure. Elle souffléte les traîtres du plat de son épée, et tue les ennuyeux sur le pré. Quant à la science, elle en fait fi, mais non des épigrammes et des bons mots; sa science à elle, c'est la mode, la grande science du costume. *Fortunæ tonsor quisque suæ*; cette devise d'un barbier d'alors est devenue la devise universelle. Tout le monde gagne sa vie et ses éperons à cette cour, depuis le capitaine jusqu'au cadet, depuis le tailleur jusqu'au professeur d'escrime. Le professeur d'escrime! voilà le véritable seigneur de cette époque galante et querelleuse!

On ne sera donc pas surpris que René, songeant à son peu de ressources, dans cette immense capitale, privé, d'un seul coup, de son cheval et de sa bourse, se soit fait conduire au plus vite chez le maître d'armes Franciscas.

II.

Les perplexités de la science.

Si l'on veut bien songer à la position de ce jeune clerc, on verra qu'il ne pouvait rien faire de mieux dans ce temps d'ignorance et de mépris pour la Sorbonne, que de s'adresser naturellement au premier pouvoir d'alors, celui de l'épée; — la robe ayant, hélas! bien perdu de son crédit! Chemin faisant, le nouveau débarqué voyait des choses bien inexplicables pour lui, dans la rue par exemple, des gens à manteau qui le regardaient dans le blanc des yeux, des gentilshommes fiers comme des paons de leur grande plumé; au théâtre, des comédiens pitoyables qui jouaient par les halles aux *Pois pilés*, pièces informes de l'époque, mêlées de sérieux et de burlesque, et continuées depuis le roi François Ier jusqu'à ce règne, à la grande joie des badauds.

Depuis quelques jours pourtant, René, objet des dédains de la populace, se prit à réfléchir sur son équipement délabré, et à force de chercher, il réussit, sur la seule garantie de sa bonne mine, à se faire tailler un habillement complet et à louer un porte-fraise en fer-blanc, d'où il avait tiré la plus éblouissante des collerettes. La servante du *Chapeau-Rouge*, hôtellerie à laquelle il s'était logé, éprise d'une véritable commisération pour ce beau jeune homme, lui avait acheté elle-même des époussettes, un miroir, et un fer à trousser la moustache, meubles indispensables à la toilette de ce temps. René, ce jour-là, était donc tout-à-fait digne d'être pris pour un matamore, d'autant que la longueur immodérée de sa rapière le faisait regarder et presque suivre de tous les passans ; il était épanoui comme ses roses, qui lui tombaient bien plus bas que le genou, et son manteau d'écarlate coupé à la castillane devait le rendre tout-à-fait digne des bonnes graces du maître d'armes Franciscas, pour lequel René tenait de son oncle une lettre de recommandation. A quelques pas de la porte, le jeune clerc éprouva un invincible désir d'en prendre lecture, désir d'autant moins indiscret à ses yeux, que le scel en était volant. Profitant de la ruelle solitaire par laquelle il passait, il lut ce qui suit :

« Mon cher ami Franciscas, je te recommande mon petit neveu René. Je te convie, d'après notre ancienne amitié que tu dois te ramentevoir, de faire battre l'enfant le plus tôt possible. Il veut être clerc, ce qui est un pauvre état par le temps qui court. Arrange-lui donc quelque petite affaire, et dissuade-le bien de suivre le chant et les écoles, qui le perdraient. Quand il se battra, sers-lui de parrain ; quand il ne se battra pas, cherche-lui quelqu'un contre lequel il se batte. De cette manière tu le tiendras toujours en haleine, et l'empêcheras d'étudier les comédies espagnoles dont il est fou. Dès son enfance il a toujours aimé les parchemins, et pour cela je le fouettais en diable ! Si tu es content de René, je lui ferai passer une lettre pour M. de Montespan, lequel m'a promis son amitié et quelque argent pour procurer des hardes à ce petit savantas.

« Ton camarade de la guerre d'Aunix, et ton *second* pour la vie.

« Fabquet. »

La perplexité du jeune homme devint très grande. Renoncer à ses chères études, ne plus chanter, ne plus lire ! ne plus faire de madrigaux et de sonnets! avoir, au lieu de vers, des jurons, du vin et des provocations sur les lèvres ! devenir l'élève et le compagnon assidu de Franciscas ! hanter à chaque heure du jour les tavernes et les salles d'armes! René voulait bien porter une rapière, fût-ce même celle qu'on nommait alors *la massacroire*; mais il ne voulait pas s'en servir. C'était le petit clerc le plus doux, le plus timide qui se fût vu. Il n'avait jamais appris la quarte basse, et ces furieux exercices et cette vie aventureuse lui faisaient peur. Nul doute qu'à férailler de la sorte il ne perdît bien vite sa voix de page. A quoi lui servait-il d'avoir disputé en latin, pendant trois ans, à l'université de Pau, et chanté à la suite de M. d'Agaran dans la chapelle Sixtine, à son voyage d'Italie? Comment lutterait-il d'ailleurs avec les braves de ce temps, et quelle serait l'issue de ces belles témérités? Ces réflexions l'assiégeaient quand il souleva le marteau de Franciscas...

La maison du maître d'armes était située dans la rue du Cœur-Volant. A voir ses barreaux épais, on devait croire qu'il n'avait jamais existé maison ou prison plus sûre en aucun lieu de la terre. L'abord en était silencieux, chose étrange pour ce faubourg; on eût dit que les habitations voisines en avaient peur. Celui qui salua René sur le seuil même n'avait pourtant rien de trop rébarbatif. C'était le maître d'armes en personne, habillé d'une grande casaque violette, et tenant une pince de forgeron à la main. Il introduisit René dans une petite chambre entièrement nue, où gisaient à terre quelques armes en mauvais état, parmi lesquelles René distingua des espades, des miséricordes et des escopettes. Dans un angle de cette chambre deux apprentis de maître Franciscas avivaient la flamme d'une large cheminée, dans laquelle le professeur d'escrime fourbissait lui-même certaines grandes épées contournées à l'italienne pour faciliter la méthode des dégagemens. Il y avait aussi dans cette fournaise nombre de casques et de cuirasses, armures bossuées et malades pour la plupart, et que Franciscas, à la fois professeur et vendeur d'armes, remettait en fonte. René fut reçu avec force accolades dans cet atelier de Cyclope.

— Lé galant homme qué monsur votre oncle! s'écria le maître d'armes; songer à moi pour vous faire tuer, mon jeune cadet! voilà une action qué jé n'oublierai dé ma vie!

— J'imagine que vous n'aurez garde de vous presser sans m'en prévenir, maître Franciscas.

— Sans vous en prévenir! ventre dé saint Fiacre! Oh! n'ayez garde; j'irais plutôt en votre lieu et place, mon jeune ami. C'est uné chose drôle en vérité qué jé né sois pas mort à ce siége d'Aunix, avec votre oncle! Lé vaillant oncle, monsur, qué vous avez là! Je l'ai vu faire six heures dé route par les mousquétades les plus dodues; elles tintaient plus épaisses qué la grèle! Jé né vous dirai pas non plus les merveilleux coups qu'il réçut à Douai, au point qué sa jaquette en était trouée comme une feuille dé vers à soie! Santo Crépasi! voilà un homme pour les exploits martiaux!

René baissa la tête en signe d'assentiment. C'était la première fois qu'il entendait une si belle oraison funèbre de son oncle.

— Or çà, pétit savantas, reprit le maître d'armes, en clignant sa paupière gauche, vous faites donc des tragédies et autres rimailles pour désespérer ce vénérable oncle Frisquet? Cap dé you! il mé fâche fort dé vous voir cotoyer lé latinisme. Mauvais rivage, mon ami. Nous autres gens d'estocade, quand nous avons quérelle, nous né connaissons qué ce mot qui est français : *sur le Pré!* et pour cela il n'est besoin dé grec ni dé latin.

Le sourire indolent de René laissa croire au maître d'armes qu'il n'en était pas à son coup d'essai. Ce qu'il voulait éviter surtout, c'était l'examen réfléchi de Franciscas; il tremblait que le redoutable professeur ne lui mît en main une grande épée plus grande encore que la sienne, et que René entrevit dans un coin noir. Le coup d'œil furtif du clerc ne put échapper à Franciscas.

— Voici la *Victorieuse*, s'exclama de tous ses poumons le maître d'armes, l'espade avec laquelle jé mé suis battu vingt fois; la Mappémonde! la Superbe! Regardez, jeune homme, sa coquille treillissée, et sa courbe à l'espagnole! Quand vous aurez une affaire, ce qui né sera pas long, — grâce au soin que jé vais y apporter, — vous n'aurez pas d'autre épée : — à vous la Victorieuse! — Vive Dieu! qué jé voudrais être à votre âge! et, comme vous, embourbé

dans un pays où l'on sé bat pour un clin d'œil! Frisquet a dû vous lé dire. Jé compte bien, pour ma part, né pas lé faire languir, ce bon Frisquet! Tenez, voici les gantelets d'armes et les pourpoints dé maille dé vingt dé ces braves gens: Pompignan, Montglas, Begole, Lafontaine, lé baron dé Montmorin et Bilemar! Ceci est lé masque dé Balagny, surnommé le Brave du Louvre! Ce gros soulier là appartient à Chénévert lé capitaine, lé plus rodomont capitaine qui sé soit vu! Il a fait mettre force plomb dans ce soulier, afin qu'on né puisse l'accuser de lâcher lé pied en sé battant. C'est un petit homme bizarre qui jure en diable; il parle d'étrangler mille hommes à la fois; et dit qu'il a une tour à Vasnes, qu'il a fait murer, parce qu'elle était pleine d'or. Il raconte aussi qu'il a une licorne plus belle qu'il n'y en ait jamais eu en France, et un pélican de qui les yeux d'escarboucles valent un demi-million! En attendant, ce damné capitaine est vénu mé voir pas plus tard qu'hier, sur un bidet qui né vaut pas sa licorne; un bidet larroné ce matin là, m'a-t-il dit, à un jeune cadet. Cap dé you! voici l'homme avec lequel tous nos galans doivent aspirer à sé battre. Un homme qui vole les bidets de poste et les cadets! Voulez-vous qué jé vous arrange partie avec lui? Topez-là, et ce sera chose faite!

Heureusement pour René que des gentilshommes, tous élèves de Franciscas, ayant fait du bruit aux portes, il put à cette phrase même prendre congé du maître d'armes.

III.

Aventures.

Il jura bien de ne plus remettre le pied chez ce maudit homme. Franciscas lui avait promis *de ne pas le faire languir*. C'est-à-dire qu'à son premier pas dans la capitale, le pauvre jeune clerc allait payer sa bienvenue par un duel! Il allait devenir l'acteur d'un drame, de mille drames peut-être, lui qui n'avait d'autre ambi-

tion que de chanter de l'italien et de faire des comédies! La Victorieuse cette formidable espade de Franciscas, lui apparut alors comme l'épée de Damoclès, menaçante, retenue par un cheveu! Le maître d'armes l'avait terrifié en lui apprenant le nom de son larroneur, le capitaine Chenevert! En dépit de ses angoisses, René fit le vœu de ne reculer devant rien et de s'en fier au hasard. D'ailleurs, se dit-il, j'ai d'autres armes que ces tueurs stupides et grossiers. Mon arme à moi, ce sera l'intelligence, j'opposerai à ce monde-ci ruse pour ruse! Je marcherai dans cette voie difficile, sans tirer le glaive comme un véritable clerc, je n'en poursuivrai que mieux mes rêves chéris, ma poésie, mes études! Les motets de Léonardo Léo seront toujours mes thèmes de chant favoris, et quelque jour peut-être, à l'aide de ce M. de Montespan, je ferai représenter à la cour ma comédie de *Circé*.

Il regagnait l'hôtellerie du Chapeau-Rouge, d'un pas si distrait et si rêveur, qu'il s'égara par les rues en faisant ces réflexions. Le brouillard tombait, et le clerc se trouvait alors au coin du pont Notre-Dame.

— A l'aide! à l'aide! cria un homme qui en battait un autre, à quelques pas du poste des hallebardiers.

— A l'aide! reprit le clerc, mais que vous a-t-il donc fait?

— C'est un voleur, reprit l'autre. Aidez-moi, si vous êtes brave, à me débarasser de ce truand.

Le clerc, interpellé comme brave, n'hésita pas à prêter main forte à celui qui l'en priait. Il fut bientôt secouru lui-même par quelques hommes qui survinrent, et se prêtèrent à cette besogne. Malheureusement ce conflit de gens cachait une ruse, car ces faux batteurs de pavé, n'étaient autres que des soldats du guet qui en reculant entraînèrent René dans le poste.

Il se vit coffré et gardé à vue en un clin d'œil. René se réclama de la justice, et se déclara fraîchement débarqué dans la capitale dont il ignorait les coutumes.

— Ruse de guerre, mon fils. Oh! nous te connaissons bien; tu es de ceux qui ont frotté hier un sergent de glu au mont Saint-Jacques pour le mettre ensuite dans la plume les bras étendus, et lié à un bâton, n'est-ce pas? avec une mitre et un écriteau d'évêque!

Cette momerie grotesque avait eu lieu en effet la veille par suite d'une gageure entre Balagny et Monglas. Le pauvre clerc protesta vainement de son innocence. Il fallait ce soir-là une victime à messieurs de la pique à quatre cornes : René se trouva dans ce corps-de-garde au milieu de gens de toute sorte qui tenaient à honneur, et tout en buvant, de se pousser les plus fortes rodomontades. L'un racontait « comment il avait été prisonnier des Turcs, cent lieues par delà d'Alep, qu'ils l'avaient pour prison enfoncé dans une pipe et laissé en cet état sur le bord d'un grand rocher, que là il vint un loup qui joua de la patte avec cette pipe (le terrible jeu que c'était!) et que lui captif avait tiré les poils de la queue du loup, et fait un nœud à ce loup de sa grande moustache gauche de raffiné, qu'alors le loup se sentant retenu avait entraîné la pipe du haut en bas du rocher, ce qui avait mis la pipe en canelle et lui avait rendu la vie sauve, en ce sens qu'il tomba sur le loup et le tua. (1) »

Un autre maintenait que les huîtres dont on rejetait la coquille en mer se refaisaient comme auparavant; témoin, disait-il, celle à qui il avait confié une double en Alexandrie, et qu'il trouva en Brouage trois ans après.

Ces humeurs gasconnes poussant à bout le petit René, il trouva moyen de se saisir du cornet même du sergent, et pour charmer sa détention nocturne, il ajouta à l'aide de cet écritoire quelques vers à sa pièce de *Circé*. Il mit dans la bouche d'Ulysse le sonnet galant que voici :

De vos beaux yeux vous vous plaignez, Madame,
Las! dites-vous, ce sont des malheureux,
Des meurtriers, et de vrais brûleurs d'ame
Qui malgré moi font mille coups affreux.

Et vous voulez sous un voile, Madame,
Emprisonner ces brigands de beaux yeux;
Ah! croyez-moi! laissez leur douce flamme
Briller sans crainte à la clarté des cieux.

(1) Rodomontades de d'Aubigné. (loc. cit.)

Crimes d'amour sont ceux que l'on pardonne,
Donc que chacun de vos regards s'en donne;
Assassinez, brûlez nos coeurs épris;

Ne craignez pas, surtout, qu'on coure aux armes,
Car, sur ma foi, le plus fort des gendarmes
Vous arrêtant!...serait le premier pris!

Pendant que le clerc se frottait le menton d'un air satisfait en récitant ces beaux vers, un certain baron de la Famache, arrêté pour tapage nocturne dans un cabaret voisin, lut ce poème avec assez d'irrévérence par-dessus l'épaule de René. Le sonnet lui déplut parce qu'il payait fort cher une comédienne nommée Circé, et qu'il ne comprit pas bien ses rapports avec Ulysse. Ne voulant pas faire toutes fois le soupçonneux, il tira de sa poche une bourse assez lourde, et la jeta bruyamment sur la table en s'emparant du sonnet.

Ceux qui virent alors la bourse sur le tapis en firent de grandes risées. Elle était pleine de cailloux et de vaquettes, petite monnaie du temps.

— C'est assez payer un méchant sonnet, dit le baron, pendant que le rouge montait aux joues de René. M'est avis, mon petit clerc, que vous êtes payé par quelque grand vilain pour écrire ces belles sottises. Je maintiens, beau sire, que ma maîtresse lira ce sonnet. Quant à ceci, continua Flamache, jetant au feu les autres feuillets du manuscrit, messieurs les sergens en verront la flambe!

Quelle que fût l'humeur pacifique de René, il s'élança furieux sur cet ivrogne. Il parvint à grand'peine à lui arracher sa comédie, mais non sans subir les plus vilaines injures. Ceux qui se trouvaient là se levèrent bien vite pour servir de seconds à René, il fut entouré de gens tout prêts à se battre avec lui s'il ne les choisissait pas pour se battre. Le pauvre clerc n'eût jamais pensé qu'une affaire s'arrangeât si tôt. Deux enseignes de Fontainebleau déclarèrent tout haut, sans seulement l'avoir consulté, qu'il acceptait, et qu'il se trouverait le lendemain prêt à combattre à pied et à cheval, ainsi qu'il plairait à l'autre, à la première herbe du moulin de Villejuif. René objecta qu'il n'avait plus, hélas! de cheval, ce qui le

mettait dans l'obligation de se battre à pied. Le baron de Flamache, son manteau déjà roulé autour du bras, et sa flamberge dans la main droite, décrivait une rouelle d'estocades dans le corps-de-garde. Les deux enseignes, tirant le clerc par la cappe, le prévinrent alors qu'il avait affaire à forte partie.

— C'est, lui dirent-ils, qu'il n'y a escrimeur dans Paris qu'il n'ait porté par terre et en terre. Grand Jean de Franciscas lui-même et le capitaine Chenevert ne veulent plus tirer avec lui. Quoiqu'il advienne, mon jeune cadet, nous avons juré, Valeri et moi, de l'assommer sur place, si vous allez *ad inferos*. C'est une vieille affaire que nous avons à vider avec ces messieurs que le Flamache vient de choisir pour seconds. Nous serons à sept heures précises sur la route, et reprirent-ils, vous nous obligez de nous choisir, car notre régiment est à deux pas de là. Nous devons toutefois vous recommander le secret le plus profond sur notre assistance, car il ne s'agit rien moins pour nous que d'être cassés par M. de Montespan s'il apprenait que nous sommes mêlés à cette nouvelle affaire.

René, qui se mourait de frayeur, ne songea pas même à chercher la *Victorieuse* de Franciscas. Une fois en liberté, il courut à l'hôtellerie. Il allait sortir, pâle et tenant sous le bras sa comédie de Circé, lorsque la servante prit sur elle de le prévenir d'une visite qui aurait pu le surprendre. Un homme en pourpoint noir, personnage au maintien sévère, M. de Montespan, capitaine des gardes du roi, attendait René. Celui-ci préjugea que M. de Montespan était instruit de tout, et qu'il s'en venait le détourner de son projet. Il ne fallait pas un long discours pour l'ébranler. Le capitaine des gardes avait connu l'oncle du jeune clerc; au lieu de le blâmer comme Franciscas de faire des sonnets, il l'exhorta à suivre sa vocation de docte. Nous avons, dit-il, assez de gens à la cour qui tirent l'épée. Cela est bon pour ceux qui perdent au jeu en temps de paix, mais à vous qui n'avez souci du siége de la Réole, ce serait une grande sottise. L'intention du roi est d'ailleurs de punir sévèrement tous ces tournois. Pas plus tard que ce matin, j'ai fait reconduire ce baron du diable sous bonne escorte au château de Loches, château de l'Etat. Ainsi plus de crainte, et faites des co-

médies, nos acteurs du Louvre les joueront. Bien plus, si vous voulez me confier celle que vous tenez, je la ferai lire au roi lui-même. Après ce peu de mots, M. de Montespan repartit dans son coche d'osier. Le jeune homme, après une si belle visite, pensa rêver; il respirait, il était libre! il ne se souvenait plus des deux enseignes, du baron et du corps-de-garde. La porte s'ouvrit, — c'était Franciscas.

Le maître d'armes était porteur d'une miséricorde et d'une jolie petite espade à pommeau de Florence damasquiné. Il complimenta le clerc et l'embrassa. Peste! lui dit-il, comme vous y allez, mon gentilhomme! jé n'ai qué faire de vous pousser. En un jour avoir affaire à l'une des meilleurs lames de la cour! Pourquoi faut-il qué monsu de Baligny me mande au Louvre pour un coup nouveau qu'il veut apprendre? Sans cela j'aurais été votre second. Heureusement qué vos deux enseignes sont tous deux de bons compères (1). Ayez bien soin de ne pas tenir votre manteau trop roulé pour jouer de la coquille, et de quitter vos souliers sur le préau parce qu'il a plu la nuit. Tenez-vous encore la jarretière très lâche. Trempez votre main dans l'eau, et prenez bien garde aux tours de rescousse de ce maudit homme. A propos, vous trouverez à la porte une petite mule noire, c'est la mienne, vous la monterez, elle vous conduira d'elle-même.

René se garda bien de dire au maître d'armes qu'il n'avait plus sujet de trembler, et qu'à cette heure le baron de Flamache, son adversaire, arpentait la grande route avec les honneurs d'une brigade de justice. Il prit sa cappe et sa rapière à lui, remerciant le maître d'armes de la sienne. Ainsi équipé, il monta sa mule et piqua des deux d'un air de résolution.

Pendant ce temps les deux enseignes se morfondaient sur le pré à Villejuif. Ils causaient vainement entre eux des affaires du Louvre et du nombre de pistoles perdu la veille par Créqui contre Saint-Luc. Après avoir ratissé le terrain de leur talon de botte, sifflé quelques airs, et joué aux cartes sur un talus d'herbe, ils demandèrent l'heure aux seconds du baron, lesquels s'impatientaient et

(1) Les *seconds*.

frappaient du pied aussi bien qu'eux. Sur le refus que firent ceux-ci de consulter leur cadran, les enseignes en vinrent à les provoquer et à défaire eux-mêmes les boutons, l'aiguillette et le ruban du soulier. Les autres en firent autant, et s'étant pris de querelle ils s'entre-battirent. Les deux enseignes, qui étaient de terribles gens, eurent bientôt fait de forcer les autres et de les laisser même sur le pré, les ayant dagués, de manière à les empêcher d'être témoins une autre fois. Cela fait, ils décampèrent au plus vite, ayant leurs chevaux très proches, et devant rejoindre, ainsi qu'ils l'avaient dit à René, leur compagnie.

En arrivant sur le lieu, le clerc trouva l'herbe foulée, et à quelques pas de là, deux corps traversés de si furieux coups d'estoc, qu'il pensa d'abord que c'était Flamache qui lui avait tué ses seconds. Ce ne fut qu'en s'approchant de plus près qu'il reconnut ceux du baron, et remercia dans son cœur le hasard et les deux enseignes. Il trempa sa rapière dans l'écharpe ensanglantée de l'un de ces gentilshommes, fourbit son collet, et frotta ses gants sur l'herbe comme pour faire croire à cette forcenée rencontre, puis il regagna Paris au grand trot.

La mule s'arrêta d'elle-même à la porte du maître d'armes. Précisément, ce même jour, le baron de Flamache avait donné rendez-vous chez Franciscas à quelques spadassins galans de la cour, pour un pari d'assaut qu'il avait ouvert. Il se tenaient tous rassemblés dans la grande salle d'armes dont les fenêtres donnaient sur la rue du Cœur-Volant. Dès que le pas de la mule eut retenti sur le pavé de cette rue, quelques-uns s'écrièrent que c'était Flamache, d'autres voulurent que ce fut Franciscas qui s'en revint ainsi du Louvre. Quel fut leur étonnement de voir apparaître au lieu et place de l'un de ces personnages un petit jeune homme de vingt à vingt-deux ans, juste de la taille de son fourreau, l'habillement en désordre, et sa lame d'épée faussée jusqu'à la garde! René qui n'était connu d'aucun d'eux, comprit bien vite qu'il lui fallait soutenir son personnage. Il frappa la porte de son pommeau en véritable César, après avoir frisé sa moustache, que depuis quelque temps il laissait croître de façon exagérée. Il épousseta ses bottes avec sa plume, et fit signe à la mule de reprendre le chemin de

l'écurie. Ceux qui le virent arriver dans cet équipage ne songèrent pas même à s'informer de son nom; mais il y en eut plusieurs en revanche qui voulurent à toute force que ce fût le page de Flamache.

— Précèdes-tu le baron, petit! demandèrent-ils impatiemment à René.

Le clerc, reculant de deux pas et fronçant le sourcil avec une dignité tragique, se mit en devoir de tirer sa longue rapière.... On put y voir de fort grandes taches de sang et de gros dommages à la coquille.

En ce moment, Franciscas lui sauta au cou en l'embrassant: — Messieurs, dit le maître d'armes, je vous présente le seigneur René, l'adversaire du baron Flamache, un de nos meilleurs! Que la terre lui soit légère à ce pauvre baron! mais il commençait à nous devenir bien lourd!

Après ce beau *de profundis*, il conduisit René par la main devant tout ce monde, comme Aman conduisait Assuérus. Le jeune homme eut à subir, dans cette confrontation d'un nouveau genre, de bien redoutables contenances de raffinés, quelques-uns amis du *mort*, c'est-à-dire des fronts balafrés, ébréchés, et des moustaches d'élégans plus longues encore que leurs ongles! (Imaginez que la mode d'alors était de se faire un curedent de son ongle, curedent que les étourdis du jour ne craignaient pas de perdre au moins, et dont ils avaient fait venir la loi!) René vit donc en un clin d'œil dans tous ces seigneurs le monde auquel il allait désormais avoir affaire; l'orgueil et la joie de sa victoire soutenaient sa démarche; les complimens de Franciscas lui tintaient aux oreilles comme les cloches d'un *Te Deum*.

— Bravo! s'écriait le digne Gascon; bravo, monsur; vous êtes lé véritable neveu de votre oncle! Imaginez-vous, messieurs, qué c'était là un duel à mort, à exter mination! Cé jeuné cadet a tué le baron et ses deux séconds sur le pré. Rien qué céla! Cap dé you! voilà un gentil début, et pour ce (continua Franciscas) jé donne aujourd'hui la leçon gratis!

Il embrassa de nouveau René, en lui disant à l'oreille: — Nous nous comprénons, monsur, vous n'êtes point un vantard, et ne faites point montre de votre savoir, ceci est nouveau. Oui, jeune

homme, et j'en veux écri[redacted]le Frisquet; mais, pour en causer plus librement avec [redacted]ieurs, venez donc de temps à autre sur le soir au jeu de paume. Vous y verrez tout ce que Paris a de bien troussé et de galant!

René s'en fut, et remercia Franciscas pendant qu'il le reconduisait; il n'entrait pas dans ses idées, comme on l'a pu voir, de prolonger ses entrevues chez le maître d'armes..... Parmi ceux qui l'entouraient, il y en eut bien qui froncèrent le sourcil, dès qu'il fut dehors, mais presque tous louèrent son courage et le saluèrent en signe d'estime du bord du chapeau en le voyant passer dans la rue. Il y avait peut-être quatre gentilshommes dans tout ce monde qui fussent amis de ce rude baron de Flamache. La grâce du petit clerc, sa bonne mine et plus encore la haute idée que le maître d'armes avait de son adresse, tout concourut à faire de ce jour un jour décisif pour la réputation de René. C'était un duel à faire dresser les cheveux, dans la bouche de Franciscas; le maître d'armes s'en était fait de ce jour le narrateur! Il contait René et Flamache à qui voulait sur les marches du petit Louvre. Le baron ne pouvait guère réclamer sous les verroux, et les deux enseignes n'avaient garde de parler de leurs exploits. Résolu plus que jamais à profiter du hasard, et à tenir tête à son siècle par tous les moyens d'adresse, trouvant d'ailleurs son profit dans ces luttes à bon marché, le clerc changea l'aspect extérieur de sa vie, vie paisible de pauvre clerc de Sorbonne, pour une existence rodomonte et belliqueuse en apparence, mais qui au fond n'était qu'un masque, une affiche qui recouvrait ses secrètes occupations. Il épouvanta la naïve servante du Chapeau-Rouge, en lui disant qu'il irait chaque soir aux comédies pour y tapager, et en faisant toutes les nuits des brèches à son épée contre la muraille. Après le duel de Flamache, il ne se rencontra pas un voisin assez téméraire pour lui chercher noise au sujet de ces nocturnes vexations.

René fit de la musique aux heures de son choix. Il déclama des tragédies tout à son aise; il enseigna même l'italien et la magie (qui était la fureur du temps) à de fort grandes dames, sans que les maris trouvassent ses leçons mauvaises. Une fois qu'il eut consenti

à se faire un manteau des folles [illegible] de son siècle, il put sous ce manteau poursuivre librement [illegible]ts. M. de Montespan le mit en état de bien paraître. Il chansonna les pourfendeurs de ruelles, et fit sur eux des noëls auxquels il jugea toutefois prudent de ne pas mettre son nom. Il ne tarda guère à passer pour matamore, la plume étant toujours posée sur l'oreille et sa fraise à *confusion* très confuse dans ses tuyaux. On le regarda comme un de ces esprits goguenards faciles à irriter, un de ces médisans terribles la dague à la hanche et la rage à la prunelle. Il se fit âpre et grossier dans ses discours comme dans sa mise; il cacha sa fleur d'esprit sous l'écorce la plus rude. Se trouvant un jour à la cour au milieu de trois duchesses, l'une d'elles, pour l'intimider, lui demanda d'un ton moqueur ce qu'il regardait? — Les antiquités de la cour, répondit René. — Ce mauvais mot l'aurait mis en grand commerce avec les jeunes dames s'il ne fût pas entré dans son esprit de se garder des bonnes fortunes, du moins pour un temps, sans doute par la crainte des confidences intimes sur sa vie dont il eût fallu faire un sacrifice à ces belles, sacrifice qui eut ruiné de fond en comble son crédit!

Grâce à ce manége, René devint bientôt l'objet de l'attention générale. Ses mystérieuses études, impénétrables à tous, furent respectées; on le crut brave, il n'était qu'adroit. Il n'en fallait pas moins une témérité bien haute et une confiance extrême en ses forces pour se hasarder ainsi! Mais ce jeune homme, on l'a vu, avait parfaitement compris cette lutte avec son siècle. Il le savait matamore à la façon des tueurs de comédies, et il se fit tueur de comédie. Il n'ignorait pas que ce siècle fût superstitieux et ignorant: il s'adressa à ces deux infirmités de son siècle. En un mot, ce fut un habile, un athlète intelligent qui terrassa son ennemi par la ruse; le Louvre fut joué par la Sorbonne.

Entre vingt hasards qui le servirent après la célèbre *extermination* de Flamache je veux vous dire celui qui profita le mieux à son audace et à sa belle renommée. L'aventure eut lieu au jeu de paume de la rue Saint-Michel. René conversait un soir dans ce jeu avec quelques gentilshommes récemment venus d'Italie. On avait chanté de fort beaux noëls de cour dans la salle même du paumier, où il n'y

avait encore aucun joueur, [illegible] cabaret du coin avait servi de grands brocs auxquels les gais chanteurs s'abreuvaient comme à l'Helicon. Ce jeu de paume était une vieille masure à solives noires, tapissée de grands filets où le vent s'infiltrait ce soir-là par chaque maille. Il y avait une grande lampe au plafond, et dans les encognures de petites lanternes de corne dont la clarté devenait de plus en plus douteuse.... Plusieurs tables indiquaient assez que l'hôte de ce lieu tenait aussi l'hypocras, car elles étaient tachées de lie et couvertes de mauvais plats. L'ennui gagnant ces jeunes hommes, un pari s'établit entre eux à qui ne laisserait pas tomber la balle pendant l'espace d'un quart-d'heure. Le paumier comptait les coups. Déjà quelques-uns des joueurs avaient déposé leur raquette, et satisfait au pari : vint le tour de René. Le clerc était si ardent à ce jeu qu'il ne remarquait pas même le cercle d'attentifs qui se formait autour de lui ; quelques ribleurs attirés par le bruit des balles venaient de sortir de la buvette voisine. Un, deux, trois!.... et René gagnait le quatrième coup, quand un cavalier qui survint dérangea son bras par un léger coup de coude. Ce cavalier ne s'en fut pas pas moins s'asseoir négligemment, et sans lui adresser des excuses, sur une petite table à l'angle du jeu, siége insuffisant qui manqua de rompre sous son poids.

— René a perdu, dirent les amis du clerc.

Il aima mieux laisser croire à sa maladresse qu'à sa frayeur. Celui qui venait d'entrer était bien fait pour l'intimider. Imaginez une taille immense d'homme ou plutôt de diable, enveloppé d'une cape à gros plis, sous laquelle passait une queue de rapière.... ses petits yeux d'un vert mat interrogeaient dans ces demi-ténèbres les yeux de René.

— C'est le signor Albizzi ! chuchottaient les joueurs ; vous savez bien, celui qui a tué le petit Labausse sous un reverbère de l'église Saint-Eustache. Il a l'air ce soir plus ivre encore que de coutume.

— C'est une honte qu'un Italien se donne ainsi le droit de tuer des Français à la cour de France, dit un petit sorbonnien.

— Silence! il regarde de ce côté, et vous plumerait comme une caille, cher grammairien. *Capulo tenùs abdidit ensem*; voilà l'his-

toire de tous ses duels ; quand il ne [illegible] pas, il boit; quand il ne boit pas, il se prend à être superstitieux.

— Superstitieux ?

— Oh ! oui ; mais parlons bas. Par exemple, il se confesse à la veille d'un duel, et il ne se battrait de sa vie contre un chanoine. A part cela, une enclume ! il est tout de fer jusqu'aux hanches. Vous frappez, — bast ! il sort du feu !

Albizzi criait :

— Eh bien ! qui veut se faire enterrer, qui de vous mes gentilshommes ? Est-ce vous, est-ce celui-ci ? ce jeune ou ce vieux ? ce brun, ce blond ? Parlez donc. De la Matte et moi, nous avons tous deux l'entreprise des enterremens. Par ma barbe ! eh voilà un gentil petit bout d'homme, dit le géant à René.

L'assemblée était muette. Albizzi flattait du revers de son gant le menton du clerc, de l'autre il balançait une raquette de jeu sur son épaule. Il y eut un instant, un seul, où René devint pâle comme sa fraise... Reprenant bientôt le dessus :

— Un menuisier, dit froidement le clerc; y a-t-il ici un menuisier?

Au nombre des curieux se trouvait précisément un pauvre layetier voisin de ce jeu de paume. Son plaisir était de voir les beaux coups de raquette de ces messieurs de la cour; ce soir-là d'ailleurs il avait eu à raccommoder trois tables cassées la veille par l'Italien Albizzi.

Voyant que René lui parlait en maître, le pauvre homme s'avança.

—Voici deux pièces d'or, lui dit le clerc d'une voix ferme et devant tous ; garde-les, c'est un à-compte. Maintenant, retiens ceci. Le seigneur Albizzi a parlé ici d'enterremens, il veut un cercueil, un beau cercueil qu'il te commande, entends-tu bien? Ce cercueil aura des armoiries, car il est noble, et il faut à un noble des armoiries; je te conseille aussi d'y mettre de bonnes planches de chêne, car il est lourd. Ne prenez pas ceci pour une injure, seigneur Albizzi, mais j'ignore vos titres. Vous êtes marquis, je le crois? Alors, reprit-il en s'adressant au layetier, tu mettras dessus la lame de ce cercueil : *Al signor marchese Albizzi !* C'est moi qui me charge de la date.

Lorsque le clerc eut fini de parler, et tout le temps aussi qu'il

parla, la stupeur des assistans fut profonde. On se demandait quel pouvait être ce hardi rival, ce téméraire faiseur d'épitaphes. Un cri s'éleva d'un groupe : René le Tueur ! La voûte répéta ce nom.

Car c'était désormais le nom de René, le nom que lui avaient décerné les glorieux et les raffinés, depuis le duel de Flamache!

Albizzi, plus furieux encore dans son ivresse, allait fondre sur le clerc, quand on trouva prudent de les séparer et de remettre l'affaire au lendemain. Albizzi demeurait sans parole et sans colère... Le clerc se contentait de frapper de la raquette sur la table en répétant au menuisier : « Un beau, un magnifique cercueil ! Rien de trop beau pour le marchese Albizzi ! »

L'Italien, appuyé sur le bras de son laquais, rentra chez lui. Depuis quelques semaines la grande occupation d'Albizzy était d'espadonner avec ce laquais, homme fort et musculeux, afin, disait-il, de se mettre à même de tuer le premier manant venu. Les fumées du vin dissipées, Albizzi, qui se rappela son duel, fit venir ce grand laquais et lui demanda s'il connaissait son adversaire. L'autre répondit que c'était l'homme qui avait tué Flamache; ce qui fit faire d'abord une grimace assez désagréable au marquis. Il n'en ordonna pas moins à son laquais d'apporter deux belles épées. Dans le duel qu'ils simulèrent tous les deux, le laquais eut l'avantage. Il piqua son maître quatre fois aux genouillères, et une fois au défaut du gorgerin. Le marquis déposa lentement sa cuirasse de salle et ses gantelets, et marmotta quelques mots vides de sens. Albizzi était troublé... Sa superstition d'Italien l'amenait à croire que cette rencontre pouvait lui être fatale. Et puis ces quatre planches commandées à l'avance, et cette inscription de mort avec son nom et son écu ! Celui-là qui assisterait vivant à ses propres funérailles serait moins ému que ne le fut Albizzi quand il se réveilla cette nuit, croyant entendre tinter à ses oreilles le glas des cloches et suivre à pied lui-même le cercueil du menuisier, cercueil où il se voyait de ses deux yeux en triste effigie! Il appela son laquais, et lui demanda à quel jour du mois l'on était. Ce jour-là était un bien grand jour, le jour de la mort de saint Pierre, — un vendredi ! Le baron Flamache s'était battu

lui aussi un vendredi ! Frappé de ce rapprochement sinistre, le marquis prit des chevaux de poste et gagna la route de Parme...

Je laisse à penser quelle fut dès lors pour René la conclusion éclatante de cette victoire ! Les spadassins en renom, tous les braves présens ou émérites de la cour s'en furent le complimenter. La modestie du triomphateur augmenta en raison de l'affluence; il finit même par se dérober aux visites. La bizarrerie de sa solitude et sa répugnance formelle à se donner en parade le mirent donc en lustre au lieu de lui nuire, et le surnom de Tueur qui lui avait été concédé au petit Louvre par quelques raffinés de la capitale lui fut très solennellement confirmé.

IV.

Manuela.

Or, vous le voyez d'ici, n'est-il pas vrai, notre rusé petit homme, vous le voyez rire sous cape de ses redoutables allures, de ses rencontres, de ses *morts !* Les rêves de ce meurtrier sont paisibles, son sommeil pur, et ses mains vierges de sang. Masque innocent de cavalier ! Humble nain grand pourfendeur de géants ! Il n'en est pas moins, rassurez-vous, le clerc érudit, le chanteur suave, le gai poète ! Il n'en écrit pas moins dans son galetas des comédies, comédies ingénieuses et boursouflées comme les comédies d'alors, mais folles, évaporées et imprudentes à l'égal de la satire Menippée ! L'hôtellerie du Chapeau-Rouge est toujours son gîte, le gite de cet enfant terrible qu'on nomme René-le-Tueur. Les voisins du clerc en ont déménagé de crainte, sur ma parole, et il ne reste guère à René que la servante, bonne fille qui écoute ses comédies, le plaint, et le regarde comme un fou.

Et, à ce propos, je ne puis vous taire le plus beau triomphe de René. M. de Montespan s'en vient le soir le chercher lui-même;

oui, ce superbe carosse à trois rangs de gentilshommes, c'est le carosse de M. de Montespan. De beaux laquais à la livrée de M. le capitaine des gardes, y fourrent le petit René; voici le clerc introduit à la cour et au grand Louvre !

D'où vient cela? et pourquoi René-le-Tueur à cette fête magnifique que donne le roi de France à son bouffon favori, maître Guillaume? Le fou en titre n'aura-t-il pas grande peur de voir près le fauteuil de son roi ce farouche gentilhomme, cet exterminateur, ce terrible et fier René ! Que dira-t-il, ce gentil bouffon Guillaume, lui qui est poète aussi et qui vient de faire un sonnet sur la *Commodité des grandes bouches*, sonnet dédié à madame la duchesse de Simié? Je vous demande un peu si sa marotte de fou ne va pas se cacher devant cette longue rapière? Pauvre Guillaume! farouche René !

Cependant, il entra, le jeune clerc, le regard aussi assuré que celui de tous ces seigneurs; il entra, et heurta d'abord le gros La Varenne, qui de cuisinier était devenu marquis, conseiller d'état et gouverneur de la Flèche, le tout en portant les lettres amoureuses du roi Henri IV. C'est de ce brave homme qu'elle avait donné elle-même au roi, que la belle Catherine de Navarre disait : « Il a plus gagné à porter les poulets de mon frère, qu'à piquer les miens ! » Précédé par le capitaine des gardes, René s'avançait déjà dans ces vastes salles, en observant la contenance des seigneurs qui en tenaient le haut bout. Le marquis de Vitry, Bassompierre Nicolas de Neuville, François de Bonne, Mmes de Sourdis, de Marcilli, la marquise de Verneuil, et Mme de Champvallon, causaient aux tables de jeu. Mlle de Sainte-Beuve était, suivant l'usage, muguettée et coquettée par vingt gentilshommes, ce qui désespérait la petite Dampierre et récréait singulièrement la vieille Mme de Gondy. Cependant chacun se pressait pour entendre la comédie. La comédie qui allait se donner dans cette grande salle, était affichée en lettres d'or sur le dos de maître Guillaume lui-même; elle avait pour titre : CIRCÉ.

Maître Guillaume, auquel de belles dames donnaient alors des dragées et des pâtes confites, éleva sa latte de fol afin d'imposer silence.

notre poète; il offrit à la dame le pan de sa cape à fourrures, afin qu'elle pût y appuyer sa main, ce qu'elle fit sans la moindre hésitation. René s'imaginait d'après les choses galantes qu'il débitait à la dame, sur son visage qu'il comparait à une campagne de lis et de roses, qu'elle allait le prier de monter en coche avec elle pour la reconduire; mais un valet de pied lui ferma la portière au nez, assez rudement, pendant que la belle ne le saluait même pas, et qu'elle se penchait pour crier à son cocher : hôtel Saint-Paul.

Ce maudit coche emporta les espérances du clerc; il ne lui resta qu'une envie immodérée de revoir cette dame, et d'être admis à l'honneur de son commerce; il rentra fort triste à l'hôtellerie du Chapeau-Rouge, oublieux de son grand succès de poète, et prêt à jeter au feu vingt *Circé*, pour retrouver sa belle rieuse! Il lui vint en idée que son air timide avait peut-être déplu à cette grande dame, lesquelles ne sont pas toujours ennemies des témérités; il s'habilla donc le lendemain de fort bonne heure, et comme c'était un dimanche, il s'en fut entendre tout droit la messe à Saint-Jacques, où un théologal en renom devait prêcher. Vous pouvez croire au soin minutieux de sa toilette, en pareille circonstance; il était plus fier et plus rogue encore que de coutume, car il garda tout le temps du prêche son poing sur la hanche, lorgnant les dames à leur faire baisser les yeux. Le texte du sermon était ce verset du psaume : *Hi in curribus et hi in equis, nos autem in nomine domini nostri confidimus*. Le théologal qui avait nom Jacques Suarès et qui était Portugais, ne se fit guère faute d'accuser les mœurs du temps, il blâma fort la somptuosité des fourrures et des panaches; il finit par donner au diable les duellistes et les raffinés. Tout le temps du sermon, René observa le contentement de la dame; elle semblait vouloir applaudir le prêche comme la comédie. Je ne dis pas qu'en prenant de l'eau bénite, son doigt ne toucha point celui de René, mais à coup sûr les airs fanfarons du petit clerc n'allèrent point à son ame. L'ame de Manuela (si toutefois on peut vouloir qu'une femme ait une ame!) était un composé de toutes les folies : elle aussi était raffinée en fait de caprices, que les hommes d'alors l'étaient en fait de bravoure. C'était cela aujourd'hui et demain

Et qui toujours en duel, à pied comme à cheval,
N'a pas le temps d'aimer et de danser au bal;
Dont la *miséricorde* ou la féroce *espade*,
L'hiver comme l'été, rend notre cœur malade;
Ulysse le vainqueur, le galant, le troussé,
Le cruel homme enfin que doit pleurer Circé :

un bruyant éclat de rire parti de l'une des banquettes les mieux garnies, accueillit cette tirade, et l'on vit une jolie dame se cacher sous l'éventail comme pour donner un libre cours à ce bel accès de gaieté. Le roi, toute la cour et la marquise de Verneuil elle-même, se retournèrent. La comédie ne s'en acheva pas moins au milieu des applaudissemens les plus flatteurs. Regnier lui-même crut de son honneur de poète de demander à maître Guillaume le nom de celui qui avait fait une pareille œuvre; délicieuse satire, ajoutait le grand Mathurin, et dont l'auteur me semble appelé à mieux faire encore.

Le fou de la cour, tournant son bonnet entre ses mains, d'un air gauche, répondit avec un air de modestie affectée, que c'était lui. René lui aurait à coup sûr donné sur les doigts, quand cette foule le poussa sous le vestibule où les coureurs venaient annoncer les carosses; il vit une dame à mante noire qui paraissait fort inquiète du sien, et regardait de tous côtés avec une petite moue piquante. Le clerc fit si bien qu'il écarta prestement quelques laquais, en frappa un bon nombre et parvint ainsi à faire avancer le coche à frise écarlate que lui avait désigné cette grande dame. Je dis grande, par le seul fait de sa noblesse et de son pliant à la cour : elle s'appellait Manuela de Mendez, et était venue de Tolède à la cour de France, depuis un mois; sa taille était certainement des plus mignones et des plus petites; la blancheur et la beauté de sa main frappèrent surtout René; il la reconnut fort bien pour la dame qui avait ri du portrait d'Ulysse, portrait tracé d'après nature se disait pourtant l'auteur ingénu, qui n'avait fait qu'accommoder dans cette pièce le visage d'Ulysse aux habitudes gasconnes des raffinés. Cette reconnaissance, pour nous servir d'une comparaison vulgaire, jeta de l'huile sur la flamme naissante de

pédier le premier muguet assez hardi pour galantiser Manuela pendant qu'il voyage, ce qui ne va pas durer moins de huit jours.

Cette confidence ébranla d'abord le clerc. Mais il ne manqua pas de bonnes raisons pour valider cette flamme aux yeux de maître Franciscas.— Ce seigneur, dites-vous, est parti pour quelques jours, mon cher parrain; eh bien, je vous demande ceci en l'honneur de mon digne oncle, faites le guet pour moi à cette porte pendant que j'entretiendrai Manuela. Une fois chez elle, je me charge de lui persuader que cet homme qui rode en bas est aposté pour me perdre, elle ne manquera pas de me plaindre et de me retenir. Quand je sortirai, j'aurai soin qu'elle me suive des yeux, du haut de sa fenêtre. Alors vous me poursuivrez l'épée dans les reins, mais du pommeau seulement, entendez-vous, en criant: Demonio! Ce petit roman la remettra peut-être en goût pour l'autre nuit, et me donnera son cœur. Embrassez-moi, et faites ainsi que j'ai dit!

René laissa Franciscas étourdi de ce qu'il voyait et entendait. Il prit le chemin de la petite porte à laquelle pendait encore la clé, et s'engagea dans les détours capricieux d'un escalier, au bout duquel il vit un jet de lumière. Manuela, mélancoliquement penchée sur le bord de son estrade, lisait dans son livre d'heures avec une grande attention. C'était plaisir que de la voir ainsi prier! Il est vrai que dans ce Missel il y avait aussi de belles estampes en or et en rouge. L'arrivée du clerc fit glisser le livre des doigts de Manuela...

Il le ramassa et le lui rendit avec respect. Manuela, qui n'ignorait pas que ce fût René-le-Tueur, demeura sans voix.

Sa surprise n'était guère plus forte que celle de René. Si cette femme devait être alarmée de le voir entrer chez elle à une pareille heure de nuit, quel devait être l'étonnement de René lui-même! Voyez-le donc le gentil clerc de Sorbonne dans la chambre de cette grande dame! Voyez-le montant les degrés de son estrade d'un air animé, sûr de lui-même, conquérant! C'est bien vraiment René-le-Tueur avec sa longue rapière, ses phrases brusques et son geste impérieux! Il ne tiendrait qu'à lui de prouver à Manuela que tout lui cède, et qu'il n'a pas peur de ce spa-

dassin obscur qui rôde sous le balcon! Mais ce qu'il raconte de ses pourfenderies et de ses duels ennuie l'Espagnole; Manuela, ouvre une cassolette dorée et brûle des parfums d'un air tranquille sans prendre garde que René attend. La capricieuse Manuela s'amuse de l'embarras de ce grand diseur d'histoires; elle a juré de pousser à bout cet homme de querelles et d'estocades, et pressé par lui elle laisse tomber cette phrase:

— Je n'aimerai jamais René-le-Tueur, monsieur!

René demande pourquoi.

— C'est que, reprit-elle d'une voix douce et en soupirant avec nonchalance, je les crois mauvais amans, ceux qui se condamnent volontairement et par goût à ces rudes joûtes de guerre. Ils sont vaniteux et menteurs de la tête aux pieds, maussades, ennuyés, sans compter qu'ils nous arrivent le plus souvent blessés à la suite de ces prouesses. Non, je ne connais pas d'hommes si misérables, après tout, au jeu d'amour que ces grands vainqueurs! Ce sont des gens qui ont les mains les plus rudes et les plus calleuses qui se puissent voir à force de tenir l'épée. Ils ne parlent jamais que de leurs rencontres, de leurs exploits, de leurs siéges. S'il faut vous le dire, mon cavalier, je ne raffole point de tous ces dires. La brune Tolède, ma patrie, m'a bercée de chants, de comédies et de belles mascarades. Or, à la cour de France où l'on m'a conduite les masques sont bien ennuyeux! Je vous le répète, toute leur personne sent trop la guerre, l'ail et le cuir de Cordoue. Ils assassinent sans raison comme sans remords; ils ne sont bons qu'à s'entretuer, croyez-moi. Voilà ce qui fait que je ne vous ai point aimé le premier jour, ni le second, ni même encore le troisième. Tant que le fer sonnera à votre hanche, l'éperon à vos bottes, et le mensonge à vos lèvres, non, René, non, je ne vous aimerai pas!

— Tu m'aimeras, s'écria l'amoureux jeune homme; oh! par ta Vierge, tu m'aimeras! Tiens, voilà à tes pieds cette grande épée, à tes pieds encore cette dague sans merci; mais rassure-toi, Manuela, rassure-toi, mes mains sont pures, et je ne me suis jamais rendu coupable d'un seul meurtre. Manuela, je ne suis point René-le-Tueur!

Alors il lui raconta sa vie, sa vie de ruse dans ce siècle de ruse, sa vie de mystère et d'ombre, paisible et douce comme la vie d'un poète et d'un enfant. Il lui en coûta beaucoup pour confier à Manuela ce secret, mais il n'était plus maître de ses paroles.... Ce récit enchantait Manuela. Elle sauta à son cou, et l'embrassa comme pour le remercier d'avoir laissé tout le monde en vie. Cet aveu qui eût peut-être perdu René dans l'esprit d'une autre femme, fit éclater les transports de la folle Manuela.

— Tu ne t'es jamais battu, mon ange! mon René! Comment ce n'est pas de toi, ces duels, ces massacres sans fin qu'on m'a redits? Oh, je l'aurais deviné! Aussi, te l'avouerai-je, je me disais bien l'autre jour à ce spectacle qu'il devait y avoir deux René! l'un batteur de ruelles, et dont me parlait souvent ma duègne, homme méchant, injuste, querelleur et ignorant comme ils le sont tous; l'autre, que je rêvais aux battemens de mon cœur, aimable enfant, musicien et poète! Je l'ai reconnu, je l'embrasse enfin ce René que je rêvais! Non, vous ne vous battrez pas, mon petit René; vous conserverez votre teint de rose et vos mains blanches. Si vous vous battiez, monsieur, je ne vous reverrais jamais! . .

. . . . . .

Le maître d'armes ayant toussé dans la rue, René comprit qu'il était temps de se retirer. Il ne laissa pas d'ouvrir la fenêtre et de sembler effrayé à la vue de l'homme qui faisait sentinelle dans cette rue. Manuela poussa un cri de frayeur. René descendit, et Franciscas courut à sa rencontre en lui donnant la chasse comme ils en étaient convenus.

— Vous m'avez fait faire une curieuse faction, dit enfin le maître d'armes tout essoufflé.

— Ne vous plaignez pas, maître; le seigneur Zamet en fait quelquefois autant pour notre bon roi!

V.

La botte secrète.

La nuit suivante, le balcon de Manuela s'ouvrit encore, et le maître d'armes fit le métier de Zamet Cet amour, on le voit, avait fait dans l'ame du clerc un bien rapide incendie! Je vous ai dit que c'était un premier amour.

En aimant Manuela, René s'embarquait sans le savoir sur la mer des fantaisies. Il avait plu à la pâle Manuela parce qu'il était rosé et qu'il ne se battait pas comme tous les autres qui avaient eu ses bonnes grâces avant lui. Elle était fière de faire croire au monde que René-le-Tueur l'adorait; elle n'aimait pourtant que René le musicien ! Manuela se pâmait d'aise aux gentils sonnets du clerc; elle aimait sa chevelure noire, ses yeux limpides, son front pur. Elle faisait son compte de l'ignorance délicieuse de ce beau jeune homme, et elle jouait avec ses aiguillettes de page. De son côté, René, imprévoyant comme les enfans et les amoureux, ne croyait pas que cet amour pût cesser; l'homme du carrosse arrêté près de l'Arsenal ne lui faisait point ombrage; Franciscas ne devait-il pas chaque soir veiller sur lui ?

Pour ma part, je n'ai jamais rien compris aux caprices des femmes; mais je dois déclarer que les plus inexplicables étaient ceux de Manuela. Manuela blanche et belle, aimée, courtisée depuis qu'elle était au monde, aurait défié la science du physiologiste le plus subtil. Quand elle se levait, elle n'était pas bien sûre de se lever pour marcher, de parler pour dire, d'aimer pour répondre à de l'amour. Elle acceptait ou récusait follement toutes les idées, dépensant depuis un mois en aventures de tout genre à la cour de France sa science de romans espagnols et de ballades. Manuela était de parens nobles, mais pauvres. Un capitaine espagnol, nommé Roderiguo, qui vivait depuis long-temps avec elle, l'avait amenée à cette cour. Ce capitaine était le plus brutal amant

de la terre; je laisse à penser s'il avait sujet d'être jaloux! Il avait pour système de soupçonner, à toute heure du jour, ce farouche geôlier de Manuela! La défiance de ce capitaine et l'argent qu'elle en recevait n'empêchaient pas cependant Manuela de donner des rendez-vous. Elle était bien sûre, dans tous les cas, que Roderiguo l'aimait, elle-même avait aimé long-temps ce capitaine à le rendre fou. Une nuit qu'elle suivait des yeux le petit-clerc et le maître d'armes, quelqu'un lui saisit le bras à la fenêtre. C'était Roderiguo.

— N'allez-vous pas me tuer, dit Manuela en riant, parce que je compte sur mes doigts les tours du Louvre?

Roderiguo se contenta de siffler en tendant la corde d'une arbalète. Il pointa négligemment, et la flèche atteignit le milieu d'un écusson pendant à l'hôtel vis-à-vis.

Manuela, qui avait le secret de René, jugea prudent de le prévenir. Les lettres impatientes du clerc rendaient chaque jour le péril plus menaçant. René se repentit alors amèrement d'avoir confié son secret à une femme qui pouvait, d'un instant à l'autre, le divulguer. Il sentit l'imprudence et la légèreté de cette conduite. Peut-être que Manuela allait ne plus l'estimer. Un jour viendrait que cette femme penserait qu'il était lâche, et alors à quel refuge, à quelle porte frapper?

Il ne se passait pas non plus de rendez-vous entre les amans que Manuela ne fît jurer à René que jamais il ne se battrait contre Roderiguo. Elle exaltait devant René son courage et son adresse. Elle ne souffrait pas que René en plaisantât. Ces éloges, accordés à son rival par la femme qu'il aimait le plus au monde, déchiraient l'ame de René. Un combat violent brisait son cœur; car il était né impatient de l'injure et de l'outrage. Il croyait s'apercevoir que Manuela était devenue froide pour lui. Un jour qu'elle n'était pas venue au rendez-vous, René se promena long-temps dans la chambre du petit hôtel où ils se cachaient, repassant dans son esprit la dernière entrevue de Manuela. Roderiguo devait, lui avait-elle dit, l'épouser. René demeurait pensif. Les plus sombres idées l'agitaient. A la fin, il s'assit à une petite table, et il écrivit cette lettre au maître d'armes.

« Maître Franciscas,

« Vous êtes prévenu que sur les neuf heures il se présentera chez vous un cavalier de mes amis. Ce gentilhomme sera masqué. Il sera masqué parce qu'il ne sait *rien* en fait d'armes, et doit avoir cette nuit même une rencontre. Ce que vous diriez de son jeu pourrait lui être défavorable. Je vous préviens que je m'intéresse à lui plus que personne, et que son courage est grand. Des motifs de discrétion m'empêchent de me mêler de son affaire; d'un autre côté, vous connaissez ma répugnance invincible à montrer ce que je sais, fût-ce à mon meilleur ami. Veuillez donc, par amour de moi, lui enseigner cette botte secrète dont vous m'avez tant de fois parlé au petit Louvre. Vous montrerez par là encore une fois que vous m'aimez, et ce ne sera pas le moindre service que vous aurez rendu au neveu de votre camarade du siége d'Aunix.

« René. »

. . . . . .

La salle du maître d'armes était sombre quand le cavalier, annoncé par cette missive, entra. Franciscas l'examina d'abord avec une méfiance dont il ne put se défendre. Ce gentilhomme était vêtu de noir, et gardait un profond silence. Une mauvaise lampe éclairait la grande salle où ils se trouvaient seuls tous les deux. Bientôt on n'entendit plus que le froissement des épées et les coups redoublés des dagues. Franciscas ne pouvait se dissimuler l'ignorance complète du gentilhomme, mais il n'avait jamais vu un bras aussi furieux. Prêt à lui montrer son coup secret, le maître avança la main en lui demandant dix écus.

— C'est juste, murmura l'autre, et il donna sa bourse à Franciscas.

La voix de ce cavalier remua jusqu'au fond des entrailles le maître d'armes. Cette voix, encore assourdie par le masque, avait quelque chose de lugubre et d'effrayant. Le cavalier s'essaya longtemps avant d'attraper la botte du maître. Franciscas la lui avait pourtant démontrée très clairement, et je dois dire, les cheveux

m'en dressent encore! c'était une botte imparable! Le Florentin Belphegor était le seul au monde qui la connût.

La leçon finie, le cavalier salua le maître d'armes. Il lui serra la main d'un air d'émotion visible, et s'en retourna muché dans son manteau jusqu'aux yeux.

Une heure après cette visite, le pauvre Franciscas se trouvait encore sur pied, jurant et maugréant, car on venait de sonner à sa porte.

— Holà! cria-t-il en allumant sa lanterne, qu'est-ce encore, et que veut-on de moi?

— Vous ne le devinez pas? lui dit René qui entrait : ce cavalier, mon ami, vous prend pour second. Son homme passe à minuit par cette rue, escorté de deux laquais; nous le provoquerons, et tout est dit.

Le maître d'armes, en chemise, soupira profondément, et finit par dire que tant que René serait son ami, Franciscas ne pourrait dormir. La rue du Cœur-Volant était noire en diable. Franciscas pressait vainement René de lui montrer son ami; le clerc répondit qu'il marchait devant, et que le brouillard qui tombait empêchait sans doute de le voir. Le maître d'armes hochait du chef à chaque instant contre la muraille, déclarant qu'il fallait avoir la rage au cœur pour se battre cette nuit. Tous deux entendaient pourtant fort distinctement résonner de grands pas sur le pavé; mais loin de s'éloigner, ces pas semblaient venir à leur rencontre. La ruelle étroite qui mène au quartier du Marché-Neuf se trouvait alors obstruée de moellons; les deux réverbères qui l'éclairaient permirent à Franciscas de reconnaître l'homme qui s'avançait, suivi à distance de deux autres : c'était le capitaine Roderiguo.

— Défends-toi! cria René au capitaine.

En même temps, profitant du passage étroit de cette ruelle, il posa le pied sur une borne et s'élança d'un seul bond sur l'Espagnol. Quelque interdit que fût ce dernier, il n'en mit pas mois flamberge au vent, mais non sans se voir gagné de vitesse par le clerc, dont la dague trouait déjà sa fraise. Roderiguo furieux, criait à ses valets de le defendre, car il crut d'abord avoir affaire à des voleurs; mais la vue de Franciscas le maître d'armes, qui se tenait

près de René, le rassura. Le nom terrible de René-le-Tueur, prononcé par les valets, alarma le capitaine. Il porta pourtant au côté droit de René un coup redoutable; mais le coup glissa sur le grand fourreau du clerc, qui, pendant ce temps, fit volte à gauche, d'après l'instruction de Franciscas, et plongea sa lame jusqu'à la garde dans les reins du capitaine. Roderiguo tomba mort en criant : Manuela !

Franciscas avait été surpris plus que tout autre en voyant le clerc tirer l'épée. C'était la première fois que René combattait devant Franciscas. La stupeur du maître d'armes fut grande en le voyant triompher à l'aide de sa botte secrète.

Comme ils se penchaient tous deux pour s'assurer que le capitaine était bien mort, Roderiguo, par un mouvement désespéré, écarta le bras et creva l'œil droit de René avec sa dague....

René, l'œil en sang, et fort mal pansé par Franciscas, qui lui mit son écharpe en guise de compresse, courut chez Manuela.

La porte de la chambre était entr'ouverte, René trouva l'Espagnole soupant aux flambeaux avec un homme épais et voûté, fort contrefait de sa personne. C'était M. de Roquelaure, grand maître de la garde-robe du roi.

A cette brusque entrée Manuela détourna la tête. Il y avait bien huit jours qu'elle n'avait vu René.

— Voyez, dit-il, je me suis battu pour vous, Manuela !

— Vous battre, vous? dit-elle en riant, oh! mon cher René, la bonne plaisanterie! Ne m'avez-vous pas dit l'autre jour que vous ne vous battiez jamais?

Manuela, qui cachait mal la contrariété qu'elle éprouvait de cette visite, versait de sa main blanche du vin de Xerès dans le verre de son convive.

— Allons, dit le vieux seigneur en prenant une pincée de tabac d'Espagne, et en battant la mesure sur la table avec ses doigts chargés d'émeraudes, confessez-nous plutôt, mon cher jeune homme, vos crimes de cette nuit. Vous aurez sans doute rossé le guet, n'est-ce pas? et à son tour le guet vous aura battu. C'est un juste retour des choses de ce monde. Est-ce vrai d'ailleurs ce que me disait tout à l'heure cette bonne Manuela, vous ne vous battez

pas et vous tuez ? Malpeste ! je vous achète ce secret-là. Dans tous les cas, le seigneur René est bien laid avec ce bandeau ; il paraît que la chance n'est pas pour lui.

—Oh ! ne raillez pas, Manuela, cria René, ne raillez pas, vous, non plus, Monsieur; car celui que j'ai tué, je l'ai tué en bonne et loyale querelle. C'est moi qui ai provoqué et tué Roderiguo !

En preuve de ce qu'il avançait, René décrivit la livrée des deux laquais, le costume et l'épée de Roderiguo : il jura enfin par les plus affreux sermens qu'il avait tué cet homme.

Manuela lui ayant fait répéter cette phrase jusqu'à deux fois, comme si elle eût douté de la vérité, s'arracha les cheveux. Roderiguo ! s'écria-t-elle, Roderiguo ! ce n'est pas vrai, tu n'as pas tué Roderiguo, toi qui es là debout et qui me parle, car Roderiguo t'aurait tué ; tu lui auras tendu plutôt quelque lâche embûche, à ce Roderiguo que j'aimais ! Oui, Monsieur le duc, reprit Manuela presque folle, ce jeune homme aura assassiné Roderiguo !

Le vieux duc, effrayé, recula sa chaise ; René demeura pâle et les lèvres blanches d'écume... Manuela ne venait-elle pas de lui dire qu'elle aimait Roderiguo ?

Il sortit en jetant à l'Espagnole un long regard de mépris ; son cœur se soulevait dans sa poitrine, et de longues larmes baignaient ses joues... S'il n'eût écouté que sa rage, il fût remonté dans cette chambre pour tuer le vieux seigneur et Manuela. Il avait donc affronté le plus terrible des obstacles pour ne recueillir que du mépris, pour se voir trompé, bonni par une femme ! Ce préjugé brutal de son siècle qu'il avait bravé, il s'était vu contraint de le reconnaître et de baisser le front devant lui comme tous les autres ! Après une lutte active contre son temps, il en était venu à prendre l'erreur de son temps, et à s'y accrocher à deux mains comme à sa seule ressource de vengeance. Tout cela pour une femme qui le lui avait reproché ironiquement, pour une courtisane qui l'avait joué !

Vous avez pu voir que le secret de René n'était pas resté longemps sur les belles lèvres de Manuela. Il s'en échappa le soir même, traversa la cour et vola de bouche en bouche. René, le pauvre clerc, fut contraint de quitter Paris, où revenaient déjà

tous ses morts. Le baron de Flamache, entre autres, s'indignait beaucoup de l'aventure, ajoutant que le château de Loches étant du reste un vrai sépulcre, on avait pu fort bien le croire défunt. Albizzi déclara tout haut que le clerc était sorcier; opinion qui se trouva confirmée par l'inventaire des livres de sa chambre à l'hôtellerie du Chapeau Rouge, livres où l'on trouva des discussions sur la magie. Roderiguo fut le seul qui ne revint pas; mais en revanche la désolée Manuela le fit enterrer comme le commandeur dans un magnifique tombeau de marbre. Franciscas se refusa long-temps à croire à ces bruits, et il cita long-temps en l'honneur du pauvre clerc l'histoire de la botte secrète. Un continuateur des psaumes de Marot fit un noël sur cette belle histoire de René-le-Tueur; noël dans le goût des complaintes, et qui n'est pas venu jusqu'à nous.

Le pauvre René s'en fut tristement en Italie... Il y devint bientôt secrétaire d'un cardinal qui fit jouer sous son nom les plus belles comédies de son protégé.

Quant à sa rapière, laissée par lui dans sa chambre à l'hôtellerie du Chapeau Rouge, elle fut le même jour solennellement déposée à la Sorbonne, où elle figure encore comme un emblème et une défense, à l'usage des professeurs d'université et de droit constitutionnel.

ROGER DE BEAUVOIR.

THÉATRE-FRANÇAIS.

DON JUAN D'AUTRICHE OU LA VOCATION,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR M. CASIMIR DELAVIGNE.

Je viens d'assister à la fois à une comédie, à une tragédie, à un roman, à une histoire; je viens d'entendre à la fois un poète et un prosateur, un élève de Racine et un disciple de M. Victor Hugo. Que faut-il faire? faut-il pleurer? faut-il rire? L'esprit de l'auteur arrête mes larmes prêtes à s'échapper, et quand je veux rire de ses saillies, voici que la terreur arrête mon sourire commencé. On nous dit blasés sur toutes les sensations dramatiques, et voilà pourtant que nous nous estimons heureux d'être les jouets de ce caprice poétique! On nous dit bien décidés à ne pas sortir de nos doctrines littéraires, et voilà pourtant que nous trouvant amenés coup sur coup, acte par acte, scène par scène, entre les deux systèmes les plus opposés, le grand système et le petit système, la tragédie et le drame, un pied dans le cothurne, un autre pied dans le brodequin, nous nous laissons cependant conduire comme des enfans, à droite et à gauche, çà et là, dans la pitié et dans le ridicule, dans la terreur et dans la gaieté, partout où veut le poète; et quel poète? L'homme à qui nous avons été rebelles toute notre vie, l'harmonieux écrivain de tant de tragédies en cinq actes, le seul homme qui sache faire encore le monologue et le récitatif,

M. Casimir Delavigne en un mot, qui après avoir été tout ce que peut être un homme de son esprit et de sa persévérance, poète classique dans *les Vêpres siciliennes*, poète moderne dans *le Paria*, poète moyen-âge dans *Louis XI*, poète selon Byron dans *Marino Faliero*, poète selon Shakspeare dans *les Enfans d'Édouard*, poète comique dans *les Comédiens* et *l'École des Vieillards*, poète en vers jusqu'à ce jour, et en beaux vers, harmonieux, élégans, sonores, presque passionnés, et quelquefois pleins de terreur, se fait aujourd'hui en masse tout ce qu'il a été en détail, à savoir : tragédie et drame, comédie et élégie ; bien plus, il se fait ce qu'il n'a pas été encore, écrivain en prose ; car *Don Juan d'Autriche* est une tragédie *en prose*, par M. Casimir Delavigne. Dites après cela que nous ne sommes pas dans le règne de la prose ! Après cela niez, si vous le pouvez, la toute-puissance de cette langue vulgaire, moins vulgaire qu'on le pense, puisque voilà tous les poètes qui l'adoptent, M. Hugo, M. de Vigny, M. Casimir Delavigne enfin. A quoi donc leur a servi leur poésie, juste ciel ! Vous le demandez ? Elle leur a servi justement à bien écrire en prose, ceci soit dit à l'éloge de la prose qui ne vous apprend jamais à écrire en vers.

Commençons donc l'histoire, scène par scène, de ce drame qui est né d'hier, qui, à minuit, hier encore, n'était qu'une espérance, un triomphe dans les langes. Donc prenez haleine, et préparez-vous à assister à une action dramatique presque aussi longue et aussi compliquée que *le Mariage de Figaro*.

Le héros de la pièce nouvelle n'est autre que don Juan d'Autriche, l'un des héros du seizième siècle, ce siècle de tant de grandeurs. Don Juan était le fils naturel de ce Charles-Quint qui fut un instant le maître du monde, et qui crut échapper, dans un cloître aux profonds ennuis d'une toute-puissance sans limites. Lisez Brantôme, il a écrit la vie de don Juan d'Autriche ; il a écrit cette noble et grande vie avec un respect et une retenue que connaissait peu Brantôme, ce valet de chambre de l'histoire. Tout le siècle de Charles-Quint est rempli des hauts faits de don Juan. Il fut le bien-aimé de l'Espagne, dans le temps où l'Espagne ne pouvait guère aimer son rude maître, Philippe II. La vaillante

épée de don Juan renouvela les prouesses du Cid. Les infidèles sentirent combien cette épée était pesante, et la bataille de Lépante rappela à l'Espagne les prodiges de son ancienne bravoure, quand Grenade était encore à conquérir. Tel fut don Juan d'Autriche. Un héros qui n'a pas démenti le noble sang de ses veines; un soldat qui gagna des batailles, comme François Ier, le vaincu de son père, les eût gagnées; un Castillan soumis à son roi; un Espagnol chrétien, la terreur des infidèles, mais aussi un vainqueur généreux, que les Pays-Bas, tout vainqueur qu'il était, pleurèrent avec des larmes de sang, quand à sa mort, Philippe II les livra au duc d'Albe. Ce héros mourut à trente-trois ans, près de Namur, le 1er octobre 1578; son corps repose à l'Escurial. On ne dit pas si Philippe II l'a pleuré.

Arrivons maintenant à notre drame. La scène se passe non loin de Madrid, dans la maison d'un gentilhomme nommé Quexada, autrefois conseiller de l'empereur Charles-Quint. Quand Charles-Quint eut cet enfant de la noble dame qu'il aimait en secret, l'empereur le confia à Quexada, son ami, lui ordonnant de faire élever don Juan dans la piété espagnole, afin que don Juan, poussé par la grace, et un peu aidé par quelques fervens enseignemens, devint un jour l'honneur de l'église catholique, c'est-à-dire un honnête et paisible cardinal. Ainsi a fait le gentilhomme Quexada. Il a donné à son élève les meilleures leçons et les plus touchans exemples; il a jeté les meilleurs grains dans cette noble terre; mais, hélas! la pieuse semence n'a guère porté ses fruits. A dix-huit ans, don Juan ne rêve que batailles et liberté; l'amour et la gloire, voilà sa vie. Aussi quand ce bon Quexada lui vient apprendre que le cloître l'attend et que l'ombre de l'autel est désormais son seul asile, il faut voir le jeune homme éclater! C'en est fait; il foule aux pieds ses feintes croyances. Jusqu'alors, paisible et calme comme une jeune fille, Quexada, son gouverneur, s'est figuré que don Juan se laisserait volontiers revêtir de la pourpre romaine; mais à ce mot seul de couvent, don Juan s'emporte. Il est amoureux, il le déclare à son père; il veut être soldat, il le déclare à son père. En vain Quexada, épouvanté, veut imposer silence à cette jeune passion qui se révolte; don Juan n'écoute plus

rien. Vive la joie! vive la guerre! Qu'on lui donne une épée et une femme; qu'on lui donne seulement une épée, car il y a déjà une femme qu'il aime, dont il est aimé, et qu'il épousera demain. Vous jugez de l'épouvante de Quexada, à l'annonce imprévue de ces emportemens.

Au même instant on annonce un seigneur de la cour de Philippe II; c'est Philippe II lui-même. Un jeune homme du sang de Charles-Quint, un jeune homme de dix-huit ans, son frère, inquiète déjà cette sombre majesté. Philippe II veut enfin savoir par lui-même quel est ce jeune homme, et s'il est assez peu redoutable pour qu'il le reconnaisse pour son frère. Cette scène est charmante. Don Juan, qui ne sait pas quel est son père, qui vient d'apprendre seulement qu'il n'est pas le fils de Quexada, et qui prend le roi de toutes les Espagnes pour un simple officier de la cour, se met à raconter, comme un enfant, son grand amour et ses vastes espérances. Puisqu'il est son maître, il va se marier demain et il sera soldat dans huit jours. Il ne veut obéir à personne; il ne veut cacher une des pensées de son ame; il veut se pousser tant qu'il pourra dans la mêlée humaine; à peine sait-il, tant il est insensé, ce que c'est que l'autorité royale! Vous jugez de l'étonnement de ce froid despote Philippe II, quand il découvre tout d'un coup, dans un fils de Charles-Quint, cette énergie, cette volonté, ces grands appétits, ce grand courage. Cependant Philippe II se contient; il a déjà peur d'effaroucher ce jeune cheval qu'il veut dompter, et déjà il cherche le côté de l'ombre favorable. Il est donc convenu entre les deux frères qu'ils se reverront le soir même chez cette belle jeune fille aimée de don Juan. Pauvre don Juan!

Ainsi cette exposition est claire, simple, pleine d'intérêt et d'émotion. Ce jeune homme qui échappe enfin à son précepteur, cet inquisiteur royal qui arrive tout d'un coup pour interroger à son profit cette ame jeune et candide; l'étonnement et l'effroi de ce précepteur placé entre les deux fils de Charles-Quint, et qui ne peut pas dire à son élève : — *Vous parlez à votre roi!* enfin, et surtout, cette grande terreur qui s'attache au nom de Philippe II, voilà certes de quoi accomplir plus d'un cinquième acte de tragédie; et nous ne sommes encore qu'à l'acte premier!

Au second acte, deux femmes parlent d'amour. L'une est jeune, l'autre est vieille. Chacune de ces femmes fait son rôle; l'une parle, l'autre écoute. Toutes les deux elles attendent le jeune homme qui doit venir; ce jeune homme que la vieille femme attend par le souvenir, comme la jeune l'attend par espérance. Apprenez tout de suite que cette belle jeune fille s'appelle Sarah ou dona Florinde, et qu'elle est juive, et qu'il y va de sa vie si elle est reconnue pour juive; qu'elle s'est laissé aimer par don Juan, le voyant si noble et si beau, et qu'elle est allée à l'église pour don Juan, et qu'elle a prié aux pieds du Christ comme une chrétienne pour don Juan, et qu'à présent que don Juan veut l'épouser, elle tremble, et cela doit être, car il faudra bien dire enfin à don Juan: *Je suis une juive!* Et que va penser le jeune homme? Alors arrive don Juan.

Vous êtes habitué depuis long-temps aux scènes d'amour de l'école nouvelle. Les deux amans se disent bien plus de choses qu'ils ne s'en disaient autrefois; autrefois la passion était plus retenue, Junie et Britannicus se parlent en beaux vers, et je ne crois même pas qu'ils se touchent la main. Parlez-nous de la passion espagnole! Enfin, quand don Juan la voit toute belle et toute passionnée, cette belle fille qu'il aime, elle est moins timide à lui avouer qu'elle est juive. L'aveu est amené avec un grand art. Cependant le jeune Castillan est ému. Lui, épouser une juive! Mais enfin Sarah est si belle, elle est si bonne, elle est si bien son premier et chaste amour, et puis lui-même sait-il bien de qui il est le fils? C'en est fait, Sarah l'emporte; sa beauté a vaincu, don Juan tombe à ses pieds.

Revient alors le roi Philippe II. Le défaut de ce beau drame, c'est ce retour inévitable du roi d'Espagne. On le voit trop, on ne le sent pas assez. Il est là, toujours là, comme un tuteur de comédie, et vous avouerez que c'est là un Bartholo trop terrible pour en abuser. Voilà donc Philippe II entre don Juan et sa maîtresse! Mais que devient le roi quand, dans la personne de Sarah, il reconnaît, lui le roi, une jeune fille dont il est amoureux depuis long-temps, qu'il a perdue de vue et qu'il aime encore! J'avoue que cet amour du fils de Charles-Quint pour une fille inconnue me paraît une invention peu dramatique. S'il est défendu

à Caton d'être dameret, et à Brutus d'être galant, il me semble qu'un Philippe II, galant et dameret, n'est pas une chose des plus naturelles. Quoi qu'il en soit, Philippe II est furieux. Ce don Juan qui lui pesait déjà au premier acte, n'est plus à présent qu'un odieux rival. D'ailleurs, ce jeune homme a déjà lassé la patience de Philippe. Il faut que le roi se délivre de cette volonté qui résiste et de cet homme qui ne sait ni plier les genoux ni courber la tête. Donc, il montre du geste à don Juan le seuil de cette porte qu'il ne doit plus franchir. — Malheur à vous, jeune homme, si vous passez ce seuil! Don Juan, à cet ordre ainsi donné, n'hésiste plus, il entre chez sa maîtresse, malgré le roi. Le malheureux est perdu!

En effet, Philippe II, hors de lui, ordonne à l'infortuné Quexada de conduire lui-même, sous bonne escorte, dans un couvent qu'il indique, ce rebelle don Juan. Il ordonne qu'on le plonge dans un cachot, afin qu'il use ses jours dans l'austérité et dans la pénitence. Tel est l'ordre souverain. Or, il n'y a pas à désobéir, les gardes sont là, et si Quexada n'obéit pas, il y va pour lui de la vie ou de la mort.

Je disais tout-à-l'heure que, dans ce drame, la terrible intervention royale arrive trop vite et se voit de trop près. Cette force présente, irrésistible, cette volonté toute-puissante, qui se venge elle-même avec ses bourreaux, avec ses espions, avec ses moines, avec ses inquisiteurs, ce sont là, à mon sens, de trop violens fracas pour écarter un jeune homme de dix-huit ans, pour interrompre un amant entouré d'obstacles, pour briser deux jeunes cœurs ignorans de toutes choses. Pourquoi écraser avec un si grand fracas deux êtres si faibles? Comme Schiller a mieux compris ce ce terrible personnage de Philippe II! Philippe II appartient à Schiller. De quel effroi, dans le drame allemand, on est saisi, pour deux ou trois fois qu'apparaît et se montre le roi d'Espagne! Philippe II juge son homme d'un regard, il le condamne d'un sourire! Il ne se donne même pas la peine d'étendre la main pour étouffer son propre fils don Carlos. C'est une vengeance haute et dédaigneuse, mais implacable. C'est un homme qui tue d'un seul coup comme une machine de mort, avec autant de précision et de sang-froid. Or, Schiller, en grand artiste qu'il était, avait mer-

veilleusement compris le grand effet de cette colère silencieuse au milieu de ces jeunes passions, le grand effet de cette colère muette au milieu de ces révoltes éloquentes, le grand effet de cette vengeance de sang-froid qui faisait tomber ces jeunes têtes exaltées. Vous avez beau dire que le Philippe II de M. Casimir Delavigne est plus jeune que le Philippe II de Schiller, je vous répondrai que Philippe II n'a pas d'âge, que c'est une ame d'airain, un cœur de fer, un homme sans pitié, un homme sans jeunesse, sans passions, sans vertus, sans vices, un despote enfin, et que c'est un grand tort d'avoir mis de la colère sur ce visage, du feu dans ce regard, de la passion dans ce geste, des désirs humains dans ce cœur de pierre. Mais, s'il vous plaît, continuons.

Nous sommes au troisième acte. Le troisième acte est beau tout entier. C'est un chef-d'œuvre de style, d'émotion, de comique et d'intérêt. Jusqu'à présent vous n'avez pas trop bien vu où est le comique des deux premiers actes, et cependant le comique est partout dans ce drame. Il y a peu de scènes qui ne fassent frémir, mais aussi il y a peu de scènes qui n'excitent le rire. Le gouverneur Quexada, qui ressemble un peu au gouverneur du *Comte Ory*, est une bonne et joviale figure. A coup sûr, il ne rappelle guère le grave conseiller vieilli à la cour et dans l'amitié de Charles-Quint. Quexada est légèrement poltron, mais il aime son élève, don Juan. Il tremble devant Philippe II, et il tremble de tous ses membres; mais cependant son dévouement pour don Juan passe encore avant sa terreur pour Philippe II. Ces caractères-là, poltrons et généreux à la fois, ces égoïstes honnêtes gens dont l'égoïsme fait plus de bien que toute philantropie, ces dévoués qui se dévouent à leur corps défendant et en toute connaissance du danger; ce sont là des caractères qui réussissent toujours au théâtre, parce que ce ne sont là ni des héros, ni des lâches, parce que ce sont là de grands caractères qu'on admire en riant, et alors le rire fait pardonner l'admiration, ce désagréable sentiment que l'égoïsme humain pardonne si peu.

Une autre occasion de gaieté, après le caractère du seigneur Quexada, c'est l'emportement plein de naïveté du jeune don Juan. Vous rappelez-vous, dans un beau roman de Walter Scott, l'en-

trouve de Quentin Durward et du roi Louis XI? Comme cette jeune insouciante et joviale nature était d'un bel et simple effet à côté de cette hargneuse et triste figure dévorée par tous les soucis du trône! Tel est l'effet de don Juan d'Autriche à côté de son frère Philippe II. Seulement Philippe II, guettant ce jeune homme qui est son frère, comme le chat fait la souris, est odieux, pendant que le roi Louis XI s'amusant de l'appétit de l'Écossais et de ses gais propos, est plus aimable qu'il ne l'a jamais été.

Au troisième acte, nous sommes dans la cellule de Charles-Quint. C'est dans ces quatre murailles solitaires qu'il est venu apprendre à mourir, le grand empereur. Ici il faut admirer le tact exquis et le bon goût, toujours sûr, de M. Casimir Delavigne. A coup sûr, quel homme de talent eût résisté à cette passion de tous les temps qui a emporté si loin de leur but tous les poètes tragiques, et Racine lui-même, le monologue? Quelles grandes pensées un homme de talent vulgaire se serait cru obligé d'avoir à propos de Charles-Quint sous l'habit d'un moine! Quelles déclamations sans fin à propos de cette abjection royale! L'auteur dramatique aurait à coup sûr invoqué toutes les Espagnes! Pavie aurait joué son rôle dans tous les souvenirs pêle-mêle du monarque! La gloire aurait été foulée aux pieds à plusieurs reprises! Pour ma part, j'en frémis rien que d'y penser. Heureusement, M. Casimir Delavigne, en écrivain prudent et sage, sait trop bien que rien n'est plus facile que d'avoir de grandes pensées, et que rien ne vaut l'action dans un drame, pas même l'admirable récit de Théramène; il a donc laissé de côté toutes les pensées et toutes les déclamations qui naissaient presque naturellement de son sujet pour aller droit au fait, et en vérité on ne pouvait pas aller à son fait avec plus de grace, d'imagination et d'esprit.

Il fait nuit. Le moine, qui fut Charles-Quint, ne peut pas dormir. La maladie et l'oisiveté le dévorent corps et ame. La retraite lui pèse autant que lui pesait la gloire, et sa tête est pour le moins aussi courbée sous le capuchon qu'elle l'était sous la triple couronne. Dans le coin de la cellule royale dort un jeune enfant, *un moinillon*, comme dit l'empereur. Cet enfant est enfermé dans cette cage, comme le petit chien que vous avez vu au Jardin des Plantes dans

la cage du vieux lion. Cet enfant, c'est toute la distraction du noble moine. Il aime ces petites graces et ces colères enfantines et ces tours d'espiègle et ces médisances déjà monacales. Vous ne sauriez croire tout l'effet de ce petit moine dans ce troisième acte. Il interrompt heureusement l'uniformité de toutes ces robes de bure; sa jolie figure fait un heureux contraste avec toutes ces sombres figures; sa petite voix argentée est d'un effet charmant au milieu de toutes ces voix faites pour le *De profundis*. Le moinillon est jeté là comme le page Chérubin dans *le Mariage de Figaro*, afin d'accorder entre elles toutes les parties du drame. Tout ce petit rôle est écrit et conçu avec une ironie, une malice, une moquerie, une médisance et une légèreté qui eussent fait honneur à Beaumarchais.

L'empereur, qui ne dort pas, réveille son page qui voudrait bien dormir, et alors voilà mon enfant moitié joyeux, moitié boudeur qui cause tête à tête avec cette pauvre majesté découronnée. Ce dialogue plein de tristesse d'une part, et de l'autre part plein d'espérance, cet enfant qui voudrait sortir du cloître par la belle porte, et ce vieillard qui pense à s'amuser du spectacle de ses funérailles, tant il est oisif! voilà peut-être ce qu'on appelle le drame *intime*, pour me servir d'un barbarisme nouveau qui ne signifie pas grand'chose, comme tous les barbarismes littéraires de la même famille. Ils en sont là l'empereur et l'enfant, quand tout à coup on annonce à sa feue majesté, qu'un jeune homme, un novice, va venir ici même avec son gouverneur, le seigneur Quexada. A ce nom de Quexada, l'empereur se réveille. A coup sûr, ce jeune homme nouveau-venu dans le couvent est son fils don Juan. Voilà ses vieilles entrailles qui sont émues! Voilà ce vieux cœur qui bat plus vite. Son fils! il va voir son fils! Comme sa tombe chrétienne s'embellit déjà! Entre alors don Juan, furieux, hors de lui, ne comprenant rien à ce guet-à-pens que lui a tendu Quexada, son père adoptif. Vous êtes plus heureux que don Juan. Vous comprenez en effet que ce bon Quexada, forcé de faire enfermer don Juan dans un couvent, a choisi le couvent de l'empereur Charles-Quint. Il vient remettre le fils à la garde de son père. C'est une bonne et dramatique inspiration que vous avez eue là, seigneur Quexada, c'était le seul moyen d'arracher votre élève à la fureur

doublement jalouse de Philippe II. En effet, Charles-Quint est attendri à l'aspect de ce noble jeune homme. A sa tête, à ses discours, à ses regards, à ses emportemens héroïques, à ses impatiences de liberté et d'avenir, Charles-Quint reconnaît son fils! Le jeune homme de son côté s'abandonne à ce protecteur inconnu. Quelque chose lui dit que, s'il peut être sauvé, c'est celui-là qui le sauvera. Mais comment se sauvera-t-il? En effet, celui qui a été l'empereur Charles-Quint, le tout-puissant monarque qui fatiguait le soleil par l'étendue de ses royaumes, il n'est plus à présent que le pauvre moine sans pouvoir. La porte du cloître est fermée pour lui comme pour son fils. A cette difficulté inattendue, le vieil esprit du vieil empereur se ranime de plus belle. Il revient à toute la hardiesse de ses beaux jours. Il faut sauver don Juan, il faut ouvrir les portes de ce couvent à don Juan! En conséquence l'empereur convoque son conseil.

Ce conseil se compose de Quexada, du petit moine, de don Juan et de l'empereur. Chacun propose son avis, et chacun de ces avis est écouté avec la plus grande déférence par celui-là qui fut Charles-Quint.

La scène me paraît belle et touchante. Ce grand homme qui fut l'arbitre de l'Europe aussi occupé à faire ouvrir les portes d'un couvent qu'il avait été occupé autrefois à gagner la bataille de Pavie! ce noble esprit qui oublie son abattement et sa captivité, et que l'ombre seule d'une négociation et d'une intrigue amuse assez pour lui faire oublier la lenteur des heures, tout cela est bien conçu. Seulement, puisque M. Casimir Delavigne était en train de faire de la comédie, et de jeter dans son drame ces traits d'esprit et de fine observation qui en font le plus grand mérite, j'aurais voulu qu'il hasardât ici une scène qui eût été peut-être d'un bon effet. Ainsi cet honnête Quexada, autrefois conseiller intime de l'empereur, est redevenu, depuis qu'il est abandonné à lui-même, un assez pauvre homme, une fois qu'il a retrouvé l'empereur, reste toujours le même homme, médiocre et timoré. Il me semble que dans l'intérêt comique et dans la vraisemblance de cette scène, il ne devrait pas en être ainsi. En effet, quand il était sous le regard de son maître, quand il était soutenu par cette puissante parole

et par cette ferme volonté, le conseiller Quexada n'était pas, à coup sûr, l'homme tremblant et peu avisé que vous avez sous les yeux. En ce temps-là il était homme de résolution, de conseil, de courage et d'expérience. C'est parce que l'empereur s'est retiré de lui que le seigneur Quexada a perdu toutes ces nobles facultés de son ame et de son esprit. Mais à présent que le voilà encore une fois à côté de son soleil, qui l'empêche de redevenir un instant ce qu'il était autrefois aux beaux jours de l'empereur? Il me semble, encore une fois, que c'eût été là une noble inspiration. Or cette inspiration du poète eût été d'autant mieux comprise par le public, que nous aussi nous avons eu, et nous avons encore nos Quexada de la guerre et nos Quexada de la paix, soldats ou négociateurs, qui ont été de grands soldats et de grands politiques tant qu'ils ont agi, pensé, parlé sous l'inspiration de celui qui était toute leur pensée et tout leur courage. Quand l'empereur Napoléon fut tombé, qui peut dire ce que devint le courage de ses généraux et l'esprit de ses conseillers? Tous ces gens-là, qui étaient des héros et d'habiles politiques sous l'empereur, que sont-ils devenus après l'empereur? Ils n'ont pas eu même le bon sens d'être fidèles à leur maître; ils n'ont pas eu même l'esprit de mourir autour du trône qui les abritait. Ils ont été de véritables Quexada, moins la bonhomie, la reconnaissance et le dévouement.

Oui, certes, M. Casimir Delavigne, s'il avait osé, aurait fait là une excellente page d'histoire contemporaine; il n'avait qu'à nous montrer deux Quexada; le Quexada moins l'empereur, poltron et inhabile, le Quexada plus l'empereur, grand politique et homme de cœur. Mais encore une fois, M. Casimir Delavigne n'a pas osé.

Quoi qu'il en soit, cette scène reste belle et pleine d'intérêt. De tous ces conseillers du roi Charles-Quint, le mieux avisé, c'est le petit moine. Le pauvre enfant, dans son amour de liberté, a dérobé son passe-partout au père Anselme. Quand il a eu son passe-partout, il s'est construit une échelle de cordes qui ferait honneur au plus habile officier de Saumur; l'enfant n'attend plus que l'occasion de s'échapper. Il offre donc à Juan son passe-partout et son échelle; qui est bien étonné et bien heureux? c'est Charles-Quint! Aussitôt on prépare l'échelle, les frères sont au

réfectoire, don Juan va partir. O contre-temps! Quelqu'un entre, c'est le supérieur, le frère Anselme. Il vient chercher don Juan pour le jeter dans un cachot, tel est l'ordre de Philippe II.

Ici ce beau troisième acte qui vous paraît terminé, recommence de plus belle. Ces sortes de péripéties sont d'un effet infaillible dans le drame comme la tragédie. Le maître l'a dit :

L'esprit ne se sent point plus vivement frappé,
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé,
D'un secret ignoré la vérité connue,
Change tout, donne à tout une face imprévue!

Et bien que ce maître soit Boileau, il n'en a pas moins raison.

Ainsi le troisième acte, habilement coupé en deux, se relève de plus belle par une noble et touchante invention de Charles-Quint, ou plutôt de l'auteur dramatique. C'en est fait de don Juan si sa prison n'est pas ouverte dans une heure. Cette fois plus que jamais, le génie de Charles-Quint se met à l'aise. Le projet du petit moine vient d'échouer, Charles-Quint en trouve un autre moins simple, mais non pas moins sûr. A l'heure qu'il est, tout le chapitre est assemblé pour l'élection d'un supérieur, Charles-Quint imagine d'être ce supérieur. Aussitôt le voilà qui intrigue comme s'il s'avisait encore d'un nouveau royaume. Il faut qu'il soit le maître ici, pour ouvrir les portes à don Juan. Il sera le maître. En conséquence il dicte trois lettres aux trois meneurs principaux de l'assemblée; il flatte celui-ci, il menace celui-là, il promet le chapeau rouge au troisième, ces trois lettres sont dictées en même temps à trois secrétaires :

Tel autrefois César en même temps,
Dictait à quatre en styles différens.

Et ainsi le roi de toutes les Espagnes est nommé à l'unanimité supérieur de son couvent; il est le maître, il commande, il va rendre la liberté à don Juan; mais en rendant la liberté à ce noble jeune homme, il lui donne l'épée de François Ier, *inestimable présent*, comme dit Bossuet. Cette fois encore, M. Casimir Delavigne a résisté à la déclamation dramatique à propos de l'épée de Fran-

çois Ier. Il a été simple et bon homme, comme il avait commencé. Seulement, en remettant cette épée à don Juan, Charles-Quint lui fait promettre de ne jamais s'en servir contre son roi, et de s'en servir toujours pour sa patrie. Don Juan promet; Charles-Quint l'accompagne jusqu'à la porte, et don Juan prend congé de l'empereur et de son père, sans savoir qu'il a parlé à son père et à l'empereur.

Ce troisième acte est très rempli, et en même temps il est très simple. Les évènemens y sont entassés, mais sans confusion et sans effort. Cette étude de l'empereur Charles-Quint est une belle étude, en ce sens que cette noble figure est éloignée de toute déclamation et de toute emphase. Point de larmes inutiles, point de regrets superflus, point de tirades contre les vanités de ce monde, on ne voit là que le profond ennui de Charles-Quint, qui ne l'empêche pas d'être encore plein d'activité et de passion. Don Juan est encore, dans ce troisième acte, ce qu'il a été dans les deux premiers. Parlant tout haut et sans retenue, sans boucle ni éperon, pesant aussi peu ses paroles devant ce roi qui n'est plus, que devant cet autre roi qui est le maître. Même il me semble que cet inconsidéré jeune homme va trop loin, quand il est en présence de Charles-Quint. On parle de Charles-Quint et de François Ier. — *J'aime mieux François Ier*, s'écrie don Juan. L'exclamation n'est pas honnête pour Charles-Quint, et en même temps elle est peu dans la nature. En effet, don Juan est Castillan, la gloire de Charles-Quint est sa gloire, la bataille de Pavie doit être sa bataille; en bon Espagnol qu'il est, don Juan ne doit pas donner le pas à François Ier sur son vainqueur Charles-Quint. Et puis, songez toujours qu'il parle devant son père, et qu'il ne doit pas l'offenser, même sans le connaître. Cette fois, M. Casimir Delavigne a été emporté par le désir de faire rire son parterre, et quel est l'homme assez fort aujourd'hui, pour ne pas sacrifier un peu de vérité à un éclat de rire de son parterre?

En résumé, ce troisième acte est tout un drame. Il est simple, il est entier, il est complet. Puisque M. Casimir Delavigne s'éloigne si fort de l'unité qu'il n'avait jamais oubliée entièrement, puisqu'il dit adieu tout-à-fait à ses nobles préjugés classiques, il

ne pouvait pas arriver, par un plus beau détour, à un spectacle plus dramatique que celui-là : le roi Charles-Quint, dans la prison qu'il s'est faite, se livrant une dernière fois au bonheur de surmonter une difficulté immense, et venant à bout de ses desseins une dernière fois.

Vous demanderez peut-être ce qui fait rire dans ce troisième acte, car je vous ai prévenu qu'on riait à chaque acte de ce drame. Ce qui fait rire, c'est l'ingénuité enfantine du petit moine, c'est l'ingénuité violente de don Juan, c'est la résignation pleine d'esprit de Charles-Quint. Qui eût dit à Charles-Quint que sa robe de moine ferait rire un jour?

Nous sommes ainsi arrivés aux deux derniers actes de la tragédie de M. Casimir Delavigne, et j'avoue que, des cinq, ces deux derniers actes me paraissent les plus faibles. Cette fois encore, l'intérêt change de place. D'abord vous vous êtes intéressé à don Quexada, *aussi malheureux qu'une poule de Castille qui a couvé un œuf d'aiglon*; ensuite, vous vous êtes intéressé à l'amour, à la passion, au courage et aux dangers de don Juan, après quoi est venu le tour de l'empereur Charles-Quint. Maintenant il nous faut revenir sur nos pas, et nous intéresser à Sarah la juive; car il faut que chacun ait son tour, et nous n'avons pas eu encore le temps de porter notre intérêt sur la fiancée de don Juan.

Nous voilà donc encore une fois dans la maison de Rachel ou de Sarah la noble juive. A ce propos, il n'est pas inutile de s'arrêter un peu sur cette réhabilitation du peuple juif, qui est devenue si fort à la mode dans notre littérature. Depuis la Rébecca de Walter Scott, cette charmante réhabilitation de la juive du moyen-âge, nos romans et nos drames ont été encombrés des héroïnes du peuple de Dieu. On eût dit, à voir nos grands auteurs se ruer dans cette passion nouvelle, que le peuple juif était un de ces peuples du Nouveau-Monde, à peau noire ou cuivrée, que la philosophie du siècle passé a si fort exploité à son profit. Aussi a-t-on abusé de cette passion nouvelle comme de toutes les autres. La poésie moderne n'a plus juré que par les juifs. Il n'était fils de bonne maison qui ne devint amoureux d'une juive. La plus honnête fille du monde, pour peu qu'elle eût lavé son jeune front dans les saintes eaux du baptême, n'était plus jugée digne de tenir sa place

dans un roman, dans un poème ou dans un drame. Il n'y avait plus d'autre Dieu que le Dieu d'Israël, d'Isaac et de Jacob; plus d'autres filles que les filles selon son cœur. On ne saurait croire à quel degré cette manie juive a été poussée. Pour l'assouvir, on a passé par-dessus toutes les invraisemblances, on a mis de côté toutes les lois de l'histoire. L'autre jour encore, juste ciel! n'avons-nous pas vu, sur le théâtre et dans une pièce de M. Scribe, un cardinal de l'église romaine à genoux aux pieds d'un juif! Or, au concile de Constance, le juif qui se serait approché de trop près d'un prince de l'église, aurait été massacré comme un chien. A chacun son tour. Autrefois ce fut le tour d'Alzire; il y a quinze ans, c'était le tour d'Ourika; à présent, l'héroïne du jour s'appelle Sarah! M. Casimir Delavigne, lui aussi, a donc sacrifié à cette nouvelle idole, avec plus d'esprit, de grace et de talent que M. Scribe, sans nul doute, mais avec aussi peu de retenue. C'est ainsi qu'au second acte, nous avons déjà vu le Castillan don Juan, le chrétien espagnol, l'ennemi-né du peuple juif, le jeune homme qui a beaucoup oublié la foi de ses pères, mais sans perdre leurs préjugés et leur haine s'étonner très peu quand sa jeune maîtresse lui avoue qu'elle est juive, et bien plus, demander la main de cette juive, et bien plus, embrasser la vieille juive, la femme de Daniel, comme il eût embrassé sa belle-mère dans un moment de transport et d'amour heureux. Enfin, à ce quatrième acte, vous verrez, chose plus étrange encore! le roi Philippe II, ce féroce catholique dont l'inquisition avait ouvert la veine pour alimenter le feu de son bûcher; vous l'allez voir se traîner aux pieds de la même juive pour lui demander merci et pitié! Le roi Philippe II à genoux aux pieds d'une juive qu'il aime d'amour! Le roi des Espagnes, le roi de l'inquisition, le roi des Pays-Bas, à genoux par amour pour une juive! Qu'Horace a bien raison de s'écrier dans son amère indignation : — *Servum pecus!*

Et pourtant il était si facile, en lisant l'histoire de Rébecca dans le grand poème qui a nom *Ivanhoe*, d'étudier par quel art infini Walter Scott a rendu vraisemblable la présence de la charmante juive au milieu de tant de gentilshommes chrétiens. Ce n'est que par hasard et par la force des circonstances, que Rébecca la juive se trouve mêlée à si bonne compagnie. Et encore comment cette belle

compagnie agit-elle avec la juive et son père? On leur donne à peine un morceau de pain et une botte de paille; on leur adresse à peine la parole, et encore faut-il qu'on ait grand besoin du juif; on les pille, on les vole, on les jette en prison, on les maltraite tant qu'on veut, et personne ne vient au secours du juif ni de sa fille. L'homme le plus humain et le mieux élevé parmi ces chrétiens, Ivanhoe, qui sauve la vie et l'honneur de Rebecca dans son duel avec le templier, ne se doute pas un seul instant que Rébecca le puisse aimer d'amour, parce que Rébecca est une juive. Il voyage tête à tête avec cette belle personne, elle lui parle les yeux baissés, elle lui sourit en dedans, dans son cœur, elle l'aime de toute son ame sans oser s'avouer qu'elle l'aime, elle vient à son aide, elle lui donne une armure quand il est nu, elle panse ses blessures quand il est couché par terre, ces deux jeunes gens font assaut à qui rendra le plus de services à l'autre, et pourtant pas une seule fois Ivanhoé ne vient à penser que Rébecca est la plus douce, la plus noble, la plus dévouée, la plus courageuse des femmes; — elle est juive, il est chrétien. Aussi quels touchans adieux de la pauvre juive quand elle apporte ses diamans à la noble demoiselle qui va être la femme d'Ivanhoe! Comme la juive est touchante et belle sans le savoir! Comme on la plaint sans qu'elle se doute même qu'elle est à plaindre! En effet, elle a obéi à la loi de son époque, loi de servitude et d'obéissance pour les juifs, loi d'humiliations et d'injustices pour les juifs; en ce temps-là le juif naissait humilié et plié en deux. Il était comme ces nuages du ciel qui pompent les eaux de la terre, à condition de les lui rendre quand elle en a besoin. Il était riche, mais il était maudit; il était intelligent, mais il avait peur; il savait les affaires, mais il n'entendait rien à la force; la ruse était à lui, le courage était aux autres. Il n'y avait pour lui ni alliances, ni noblesse, ni patrimoines, ni propriétés territoriales, ni vassaux, ni tourelles, ni bannières, ni cri de guerre, ni armures brillantes, ni rien de ce qui faisait la force et le pouvoir. Le juif n'avait pour lui que l'or et l'argent entassés dans ses coffres, jusqu'au moment où les chevaliers avaient besoin d'or et d'argent. Le juif était une espèce de banque publique qu'on forçait le fer à la main. Il pesait les pièces d'or, il les comptait avec soin, il les conservait propres et luisantes, il en tenait registre et il prenait bien

garde qu'elles ne fussent rognées, altérées ou contrefaites, après quoi il finissait toujours par les rendre à la circulation dans les circonstances difficiles. Tel était le juif dans ses temps de prospérité. Il était l'homme de l'argent et de l'or. Il savait écrire son nom sur un parchemin, de manière à donner à ce parchemin une valeur que n'avait pas même la parole des rois. Mais là s'arrêtait son pouvoir, là s'arrêtait son crédit; il vivait en dehors de la société civile, de la société politique et de la société guerrière, et son contact était impur. Or c'est en restant dans les bornes sévères de l'histoire, c'est en obéissant à tous les souvenirs du vieux temps, que Walter Scott a créé sa jeune Rébecca, et c'est surtout cette retenue, ce bon goût et ce bon sens historique qui font le grand charme, la grande vérité et le grand mérite de la juive de Walter Scott.

Dans le quatrième acte de son drame, M. Casimir Delavigne nous montre la juive Rachel entourée de tous les piéges de Philippe II. Philippe II s'est donné plus de peine pour soumettre cette rebelle, qu'il ne s'en donnera plus tard pour reconquérir les Pays-Bas. D'ailleurs, dans l'une et l'autre conquête il procède à peu près de la même façon, par des espions, par des ambassadeurs, et surtout par la terreur; *car les présens vous ruinent, les faveurs s'épuisent, et la terreur ne coûte rien.* Rachel aimée du roi, est toujours la fiancée de don Juan. En vain Philippe II s'est fait le tendre et sincère adorateur de cette belle fille, Rachel le repousse toujours. Alors que fait le roi, et quel nouveau ministre choisit-il pour servir d'intermédiaire entre lui et ses amours? Il choisit la sainte Inquisition en personne! Il fait traîner cette pauvre fille qui le dédaigne en présence de ce lugubre tribunal. Il faut que Rachel ait peur de la mort et de la torture, pour se donner au roi! Singulière idée qui n'est pas sans doute entrée dans la tête de Philippe II; comment est-elle arrivée à M. Casimir Delavigne? Je vais vous le dire tout-à-l'heure.

Rachel est donc citée à comparaître devant le redoutable tribunal. Elle entre en tremblant dans une salle tendue de noir, éclairée à la lueur des torches, couverte d'instrumens de torture, et là elle se trouve en présence de ses juges voilés dont on n'aperçoit que le regard flamboyant. Quand elle a subi le redoutable interroga-

toire, Rachel est ramenée chez elle, tremblante encore de ce qu'elle a vu, et frissonnant encore à la seule pensée des dangers qui la menacent. C'est à cet instant même que Philippe II vient chercher sa victime. La passion du roi est à son comble. Il pleure, il crie, il se jette à genoux, il menace, il implore, c'est à la fois Henri IV amoureux, et Philippe II en colère. D'abord la juive résiste avec respect, puis elle se défend avec résolution; puis, qnand le roi se porte vers elle pour la violer, car c'est le mot, Rachel au désespoir s'écrie: — *Je suis juive!* A ce cri, Philippe II s'arrête un instant épouvanté, mais c'est un effroi de peu de durée; juive ou chrétienne, il lui faut Rachel, et aussitôt le voilà de plus belle emporté par sa passion, quand enfin un secours inespéré arrive à Rachel. A la porte de la chambre un homme frappe à coups redoublés; il a entendu les cris de la jeune fille, il arrive hors de lui et l'épée à la main. Cet homme, c'est le rival, c'est le frère de Philippe II, c'est don Juan!

En effet, à peine hors du couvent, et toujours accompagné de son précepteur, don Juan est revenu à la maison de la jeune fille qu'il aime. Il a voulu la revoir avant tout. Quand il est arrivé chez elle, Rachel comparaissait devant le saint-office. La suivante de Rachel a caché don Juan dans sa chambre, et à présent don Juan accourt aux cris de cette voix aimée; et que devient-il, juste ciel, quand il se trouve cette fois encore, en présence de Philippe II?

Don Juan ne sait pas encore qui est cet homme acharné à sa perte, mais il le hait déjà au fond du cœur. A la vue de son insolent rival, don Juan tire son épée, l'épée même de François Ier, que lui a donnée Charles-Quint; il charge Philippe II d'injures et d'outrages, et enfin, dans son délire, il va porter la main sur le roi, quand Rachel épouvantée se jette entre les deux frères, et s'écrie: — *C'est le roi!* A ce cri: — *C'est le roi!* don Juan se souvient de sa promesse; il a juré que cette épée de François Ier ne se lèverait jamais contre le roi. — L'épée tombe de ses mains.

Philippe II, remis de sa frayeur, appelle à son aide. On arrive, on s'empare de Rachel et de don Juan. Le grand défaut de ce quatrième acte, c'est l'abaissement moral du roi. Ce roi-là est trop terrible dans l'histoire et dans le drame, pour qu'on le réduise ainsi à ces mesquines et constantes proportions d'amour malheureux,

et de vengeances mal satisfaites; le roi d'Espagne, Philippe II, ne pas se débarrasser tout-à-fait et tout d'un coup d'un ennemi qui l'afflige, pendant que l'Espagne est couverte de cachots, de bûchers et de bourreaux! Le roi d'Espagne, Philippe II, ne pas avoir une juive, quand il daigne lui faire l'honneur d'en avoir envie! Le templier Front-de-bœuf, qui était dans le vrai, n'y faisait pas tant de façons avec la juive Rébecca; il la mettait sur son cheval, après quoi il piquait des deux. Le roi Philippe II doit être un amoureux à la façon du templier Front-de-bœuf.

Oui, l'action languit à ce quatrième acte. Personne n'est plus avancé qu'au second acte, ni le roi qui est repoussé avec perte, comme au second acte, ni la juive qui est séparée de son amant, comme au second acte, ni don Juan qui est traîné en prison, comme au second acte. Grave défaut dans un drame au moment où la terreur et la pitié doivent être portées, sinon à leur comble, du moins assez préparés pour ne pas laisser respirer l'auditoire un instant.

Enfin arrive la dernière partie de ce long et dramatique roman, composé de parties si diverses et d'élémens si contraires. Nous sommes au palais de Philippe II. Le roi, assis à sa table de travail, se demande à lui-même ce qu'il va faire de Rachel et de don Juan. Rachel ira au supplice, elle sera brûlée, elle est juive; mais don Juan, comment s'en défaire? que dira Charles-Quint du fond de cette tombe où il vit encore assez pour que sa voix soit écoutée de l'Europe? L'indécision de Philippe II est immense, mais elle est peu dramatique. Ce qui rend un pareil doute dramatique, c'est le cœur et la conscience de cette ame qui est en peine. Ainsi Auguste, dans *Cinna*, se demandant à lui-même s'il doit pardonner ou punir, nous donne en effet un beau spectacle : un homme aux prises avec ses passions, et sortant vainqueur de ce terrible duel. Mais le roi Philippe II, dans la même position que l'empereur Auguste, n'a point de passions à combattre. Il ne doute pas, celui-là, que son ennemi ne doive mourir; seulement il se demande comment il le fera mourir? Le doute d'Auguste, dans *Cinna*, est une action loyale; l'hésitation de Philippe II est une lâcheté et un crime. Or, le moyen de prendre intérêt à l'hésitation d'un lâche? Et puis ce Philippe II se ressemble trop à lui-même dans ses hor-

ribles ruses. Tout à l'heure, pour venir à bout de cette jeune fille, il la faisait traîner en personne devant le tribunal de la Sainte-Inquisition ; à présent, pour venir à bout de ce digne Quexada, Philippe II envoie chercher le grand inquisiteur en personne, suivi de la foule des autres inquisiteurs. C'est trop peu pour un homme comme Philippe II de n'avoir qu'un tour dans son bissac. En même temps, comment M. Casimir Delavigne n'a-t-il pas vu qu'en abusant ainsi du nom et des terreurs de l'inquisition d'Espagne, à ce moment terrible de sa toute-puissance, il en détruisait à peu près tout l'effet? Pourtant, Schiller, l'historien de Philippe II, avait donné encore, dans son drame, une grande leçon aux tragiques à venir. Vous rappelez-vous l'effet terrible de l'inquisiteur, quand le roi d'Espagne, voulant faire mourir Carlos, envoie chercher, dans la cellule qu'il habite, ce grand fantôme pâle dont la joue est aussi immobile que le cœur? A la voix, ou plutôt à la seule pensée parricide de Philippe II, le grand inquisiteur arrive tout seul, et quand il se pose devant le prince, on se prend à frémir d'une horrible torture, tant on comprend que cet homme noir est en effet au-dessus de toutes les lois divines et humaines, au-dessus de toutes les puissances de la terre, au-dessus de cette terrible personne royale qui est là, déconcertée et tremblante comme nous! Le grand inquisiteur de Schiller arrive sans être annoncé, il entre comme il entrerait dans sa cellule ou chez un juif qu'on va brûler. Il est seul ; sa suite, c'est la terreur. Il ne dit qu'un mot, quand Philippe II lui demande s'il peut faire mourir son fils Carlos. — *Dieu a bien fait mourir le sien pour le salut des hommes*, répond cet homme, après quoi tout est dit, le crime est consommé, le drame est accompli, le parricide de Philippe II n'est plus qu'une obéissance vulgaire, un autodafé de tous les jours.

Voilà comment on arrive à la terreur, par les moyens les plus simples. M. Casimir Delavigne au contraire convoque avec fracas et pour un mot bien léger toute l'inquisition d'Espagne. Le grand inquisiteur apporte au roi la liste des condamnés au feu, et il ajoute : *Le tribunal est fatigué, il a veillé nuit et jour, cependant si votre majesté l'ordonne, il est prêt à recommencer ce soir!* Jamais l'inquisiteur de Schiller n'eût prononcé ce mot-là : *veille et fatigue!* Enfin cette fois encore, il n'était pas besoin de ces terribles moyens

pour arracher la vérité à cet innocent Quexada, qui ne sait pas mentir au roi. La scène n'est donc que plaisante, et elle devrait être terrible. On rit des terreurs de Quexada, on rit chaque fois que le roi fait le geste d'ajouter ce nom-là à la liste des hérétiques relaps; ainsi M. Casimir Delavigne a été fidèle jusqu'à la fin, et cette fois, peut-être sans le vouloir, au double but qu'il s'était proposé, faire rire et trembler.

Comme aussi la scène entre don Juan et sa maîtresse ressemble trop à la scène d'adieu entre Junie et Britannicus. On a beaucoup critiqué Néron caché derrière la colonne, et cependant j'aime encore mieux pour lui-même le savoir derrière la colonne, que de voir Philippe II en personne, assister, témoin occulaire et muet, aux derniers et touchans adieux de don Juan et de sa maîtresse. Cette dernière scène met le comble aux humiliations de ce terrible monarque qui, malgré sa bonne envie, ne fait peur à personne. Seulement, comme il menace don Juan d'envoyer Rachel à la mort, si lui, don Juan, ne fait pas serment de se faire prêtre à l'instant, don Juan, pour sauver celle qu'il aime, jure par le Christ; c'en est fait, le sacrifice est accompli; si Rachel n'est pas au roi Philippe II, Rachel ne sera pas à son rival. Don Juan, prêtre de l'église catholique, ne sera plus redoutable. Son royal frère, Philippe II, triomphe au moins à demi; il a vaincu cet esprit altier, en partie; mais tout à coup la porte s'ouvre à deux battans. Un homme entre, chez le roi, la tête haute. Quel est cet homme? C'est l'empereur Charles-Quint lui-même! Il a quitté son humble cellule pour venir au secours de son bâtard. (*Nec Deus intersit, nisi dignus vindice, nodus!*) Il arrive, il délie don Juan de son serment il prend sous sa protection la jeune Rachel, il dit à don Juan : — A genoux! et respectez le roi! ainsi fait don Juan. Don Juan se met à genoux aux pieds du roi. Il dit à Philippe II: — Relevez et embrassez votre frère et Philippe. A quoi tiennent les plus beaux drames! Si Charles-Quint eût ainsi commencé, tout de suite obéit! les deux frères se seraient embrassés de meilleur cœur, et ils ne se seraient pas insultés et emprisonnés réciproquement l'un l'autre pendant cinq actes, avant d'en arriver là!

Quand il a mis ainsi un peu d'ordre dans sa famille, Charles-Quint se retire et retourne à son monastère. Et, pour finir comme

il a commencé, par une scène de comédie, le royal moine dit au petit moine du troisième acte. — Eh bien! Peblo, *te voilà de la cour, es-tu content?* — Si je suis content, dit l'enfant, d'être à la cour! on se tend la main, on s'aime, on s'embrasse! — Oui, comme dans le cloître, ajoute Charles-Quint.

Ainsi finit ce grand drame. Rachel fait ses adieux à don Juan, ses derniers adieux, comme disent tous les amans, et le poète ne nous dit pas ce que devient Rachel. Seulement il est à croire que ce n'est pas là tout-à-fait ses *derniers adieux*; en effet, nous lisons dans Brantôme que don Juan, mort à trente-trois ans, *laissa deux filles naturelles*, qu'il recommanda à Philippe II en mourant. Comme aussi Brantôme raconte autrement que M. Casimir Delavigne la première entrevue des deux frères, qui fut moins dramatique et moins pompeuse que ne l'a faite M. Casimir Delavigne: « Les deux frères se rencontrèrent dans une forêt, près de Valladolid. Don Juan ayant aperçu le roi descendit de cheval, il se mit à genoux. Philippe le releva, l'embrassa et lui dit en souriant: — *Savez-vous bien quel est votre père?* Et comme cette question fit rougir don Juan, le roi ajouta. — Vous êtes le fils d'un homme illustre. Charles-Quint est votre père et le mien! — Et ayant fait avancer sa cour, qui se tenait éloignée par respect, il retourna au palais, emmenant avec lui ce jeune prince. » Voilà ce que dit l'histoire, elle dit aussi que Philippe II était un roi trop bien établi pour avoir peur de don Juan, elle ajoute même que Charles-Quint était mort quand se fit la reconnaissance des deux frères; mais qu'est-ce que l'histoire, et puis quel est le drame qui pourrait résister à l'histoire mot pour mot?

J'ai raconté les unes après les autres, et comme elles me sont venues, les impressions bonnes et mauvaises de la nouvelle tragédie de M. Casimir Delavigne. Évidemment c'est là l'ouvrage d'un écrivain distingué; mais évidemment aussi M. Casimir Delavigne aura, cette fois encore, à son insu, obéi à une impulsion étrangère. L'élégant poète qui a mis en si beaux vers le paria de Bernardin de Saint-Pierre et le tableau de Delaroche, a été influencé par le souvenir tout vivant et tout brûlant encore, du drame en prose de M. Victor Hugo. Avant d'arriver à *Don Juan d'Autriche*, M. Casimir Delavigne a passé par *Lucrèce Borgia*,

par *Marie Tudor*, et surtout par *Angelo, tyran de Padoue*. M. Casimir Delavigne aura été frappé, comme nous tous, du grand hasard avec lequel M. Hugo a rangé, disposé et préparé les évènemens, grands et petits, de sa fable dramatique. M. Casimir Delavigne se sera beaucoup amusé de ces épouvantables scènes de poison et de contre-poison des Borgia, de ce dernier acte de *Marie Tudor*, où l'homme qui devait être sauvé est substitué à l'homme qui devait mourir; comme aussi des tortures de ces deux femmes dans *Angelo*, ces effets de portes forcées, d'alcôves sans issue et de morts violentes suivies bientôt d'une résurrection soudaine, auront vivement ému et excité l'imagination si jeune encore et si ingénue de M. Casimir Delavigne. Or, pour M. Casimir Delavigne, être ému aujourd'hui c'est imiter le lendemain son émotion de la veille. Poète vivant loin du monde littéraire, loin des coteries poétiques, loin de la critique de chaque jour, il n'en est que mieux disposé à obéir à toutes ces influences qu'il ne voit pas, et qui sont d'autant plus dangereuses pour un homme comme lui, qu'elles pèsent sur lui inaperçues. *Don Juan d'Autriche* est donc, il faut le dire, un drame de l'école de *Lucrèce Borgia*, de *Marie Tudor* et d'*Angelo*. Ce sont les mêmes effets terribles et forcés, c'est le même besoin d'imprévu et de terreur, ce sont les mêmes dangers physiques, c'est-à-dire le danger d'une porte trop tôt fermée, ou d'une fenêtre trop vite ouverte, c'est-à-dire le danger d'un signal dans la rue ou d'une lettre oubliée sur une table, l'effet d'une échelle de corde ou d'un coup de poignard, l'effet d'une robe de moine et d'un passe-partout; misérables effets, il faut le dire, indignes de gens de ce talent et de cette poésie. Non, vous avez beau faire, vous avez beau déguiser la puérilité de ces moyens sous la pompe de votre parole, vous avez beau couvrir ces mesquines inventions du riche manteau de votre poésie, toujours est-il que vous vous serez éloignés, à votre dam et préjudice, des nobles sentiers de la raison humaine. L'art ne peut pas être jamais une surprise, l'art ne peut pas être un simple coup de théâtre qu'on médite à l'aide d'un machiniste ou d'un décorateur, l'art ne peut et ne doit pas être le hasard; où est le hasard, je vous prie, dans les belles tragédies d'Euripide et de Sophocle? où est le hasard dans l'*Athalie* et dans

la *Phèdre* de Racine? Et dans *Lucrèce Borgia*, dans *Angelo*, dans *Marie Tudor*, comme aussi dans *Don Juan d'Autriche*, dites-moi aussi où n'est pas le hasard?

Hélas! et ce qui est plus triste en ceci, c'est que ces nobles esprits ne sont pas arrivés là uniquement par la suite de ce fatal penchant des hommes de talent, à mépriser les voies tracées, à s'écarter du grand chemin poétique, à mépriser les vieilles et sérieuses bannières pour avoir son étendard et son mot d'ordre; non, cette fois ce n'est plus seulement le besoin de l'imprévu qui a poussé ces hommes à la révolte. L'art dramatique a manqué sous leurs pas, et voilà le secret de ces tentatives nouvelles. Ils ont trouvé l'art dramatique épuisé, et ils ont tenté d'en faire un autre. Ils ont trouvé toutes les combinaisons dramatiques employées outre mesure par leurs devanciers, et ils ont imaginé qu'ils pouvaient en trouver d'autres. Vains efforts! tentatives superflues! L'imagination des successeurs de Voltaire et de Racine n'a rien pu trouver après Voltaire, après Racine, après Corneille; il est vrai que Voltaire, Racine et Corneille n'ont rien trouvé après *Sophocle*, *Euripide* et *le vieil Eschyle*; la tragédie est comme l'épopée, elle a été épuisée tout d'un coup, et les nouveau-venus n'ont pu que tourner dans le cercle fatal tracé par leurs devanciers. *Tancrède* est la dernière tragédie qu'ait eue la France. Toute tragédie plus jeune que *Tancrède* est un plagiat, une imitation, ou un souvenir lointain et plus ou moins poétique de tragédies déjà faites. Plaignons donc ces chercheurs de nouveaux mondes dramatiques, qui s'en vont sans boussole et sans nord, dans des océans inconnus et dans des mers sans passage. Si leur courage était digne d'un meilleur succès, leur courage mérite toujours notre estime, à nous autres qui restons prudemment sur le rivage de Racine et de Voltaire, pendant que nos maîtres, moins heureux que nous, subissent l'orage dans la pleine mer.

Don Juan d'Autriche est joué au Théâtre-Français avec cette conscience de talent et de bon goût qui honore depuis si longtemps notre illustre théâtre. Déjà bien des tentatives ont été faites pour arracher à ces nobles planches leur suprématie incontestable; l'art, le public et les acteurs leur reviennent toujours, j'entends le grand art, le noble public et les grands acteurs. Là seu-

lement le comédien comprend sa mission, qui est de jouer son rôle non pas à côté du comédien son confrère, mais bien de se mêler à cet ensemble, afin d'arriver tous en même temps au même but. Hier encore on a pu admirer et applaudir ce rare et curieux ensemble de comédiens qui sont presque tous de la même force. Firmin, dans le rôle si jeune et si passionné de don Juan d'Autriche, a été tout-à-fait le jeune homme hardi, éventé, et de bonne humeur que M. Casimir Delavigne a voulu peindre.

Samson, si jeune encore, est chargé de nous montrer le vieux Quexada, bonhomme bizarre et dévoué, trembleur et goguenard à la fois, ne reconnaissant qu'un maître, Charles-Quint, mais épouvanté par l'ombre seule de son autre maître, Philippe II; Samson a été à la fois triste et gai, poltron et brave, il a fait rire sans tomber dans aucun excès de son rôle. Heureux l'auteur dramatique joué par un homme de ce goût et de cette réserve! Il faut donner de grands éloges à Ligier. Il a été simple sans etre vulgaire, et naturel sans affectation. Il a fait là une belle étude de Charles-Quint dans le cloître; il a bien compris ce beau rôle, que M. Casimir Delavigne peut, à bon droit, mettre à côté de son Louis XI, cette autre création bien complète. Tout le troisième acte, qui est un chef-d'œuvre, repose sur Ligier. Quant à l'acteur chargé du rôle de Philippe II, il a succombé, comme il devait succomber, sous le rôle ingrat de cette espèce de matamore royal, qui veut faire peur à tout le monde et qui ne fait peur à personne. Ce rôle mal fait de Philippe II est manqué, par toutes les peines que M. Casimir Delavigne s'est données pour le rendre terrible. Philippe II, je le répète, paraît trop souvent, il parle trop, il se met trop en colère pour être écouté avec intérêt, il est trop puissant pour faire peur; enfin, au dénouement, il est presque ridicule; car, après avoir été pendant cinq actes couvert d'opprobres par don Juan, il l'embrasse et le reconnaît pour son frère! N'accusons donc pas le jeune Geffroy d'avoir succombé sous un si lourd fardeau!

Enfin félicitons Mlle Anaïs de son intelligence, de sa gaieté, de sa voix franche et nette, et de sa joyeuse bonne humeur sous son joli petit capuchon de novice. J'ai dit plus haut l'excellent effet de ce petit rôle, il est dû en partie au jeu net et franc de Mlle Anaïs.

Mme Volnys, qui faisait ce soir-là son premier début au Théâtre-Français, a été, dans le rôle de la juive, ce qu'elle est depuis tantôt quinze ans au Gymnase-Dramatique, son berceau : pleine d'intelligence et maniérée, ne sachant jamais comment on commence et comment on s'arrête, vieille comédienne à l'âge où l'on débute, et depuis si long-temps habituée aux étroites dimensions du petit drame, que le grand drame lui échappe encore. Mais il ne faut pas être trop sévère pour un premier jour. C'est une épreuve si difficile celle-là : quitter le joli petit théâtre, où toute petite passion se rapetisse, pour le grand théâtre, où toute grande passion s'agrandit encore et se met à l'aise; dire adieu à la prose entremêlée de couplets, pour la prose soutenue où jamais le violon de l'orchestre ne vous vient en aide; jeter sa voix dans une enceinte immense, et non-seulement sa voix, mais encore son ame, son cœur, son geste, son humeur, sa joie, tout ce qu'on a en ce monde, et savoir qu'il faut aller chercher l'émotion et les applaudissemens dans cette grande foule, pendant qu'autrefois la petite foule du Gymnase venait à vous le mouchoir à la main, et confondait ses larmes avec vos larmes, sa pitié avec votre pitié, ses terreurs avec vos terreurs; passer ainsi de la comédie en famille à la comédie en public; avoir été toute sa vie une charmante petite fille, et devenir tout d'un coup une femme sérieuse : cela n'est pas l'affaire d'un jour.

Certes, avouez avec moi qu'il n'y a encore au Théâtre-Français qu'une personne assez intelligente, assez passionnée, assez jeune, pour jouer le rôle de la maîtresse de don Juan, telle que M. Casimir Delavigne l'a conçue. Cette femme que notre siècle ne reverra pas, cette rare merveille, l'honneur de la comédie en France, cette éternelle jeunesse à la voix si sonore et si pure, au maintien si noble, au charmant sourire, aux dents si blanches, au regard si élevé et si éclatant, vous l'avez tous nommée : c'est Mlle Mars.

Je m'arrête; aussi bien il est temps. Le jour arrive qui éteint ma lampe de ses premières lueurs blafardes. Le drame de M. Casimir Delavigne a fini à minuit moins un quart, et à minuit toute la ville applaudissait encore à cette nouvelle tentative si hardie, à ce succès si inattendu.

JULES JANIN.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES, PAR LE COMTE ALFRED DE VIGNY (1).

On ne saurait considérer de trop près les réalités les plus désespérantes de la vie; on ne saurait trop se garder des illusions du cœur et des fantaisies de l'imagination; il faut chaque jour descendre plus avant dans les secrets de la société au milieu de laquelle nous vivons; l'accepter tout entière, avec ses douleurs, ses bizarreries et ses défauts; se pénétrer profondément de l'esprit de son siècle, comprendre les goûts de son époque: c'est le seul moyen d'achever quelque chose de grand et d'utile. Hors cette vue saine, froide et réfléchie des choses, ce ne sont qu'écueils et bas-fonds, où les volontés les plus tenaces viennent se briser sans profit et sans gloire. Les détails les plus positifs de la vie publique et privée renferment une poésie grave, mélancolique et forte, que les esprits élevés préfèrent aux vagissemens confus, aux exclamations incohérentes, à toute cette exubérance stérile, qui défraie annuellement un certain nombre de vers lyriques, épiques, anacréontiques. Mais l'homme ne se peut toujours maintenir à ce haut degré de vertu; sa démarche n'est point toujours droite et ferme; des ambitions immodérées obscurcissent sa raison; il se trouve tout à coup transporté dans un monde chimérique; il abandonne la grande route pour se perdre dans les sinuosités et s'égarer dans les chemins de traverse. Eh bien! lorsque nous avons senti ainsi en nous l'idéal l'emporter sur le réel, il est un livre que nous avons toujours ouvert avec respect et fermé avec reconnaissance, c'est le *Stello* de M. de Vigny. M. de Vigny est-il donc le peintre de la réalité, l'ennemi des caprices de l'imagina-

(1) Chez Félix Bonnaire, éditeur, et Victor Magen, quai des Augustins, 21.

tion? Loin de là, M. de Vigny est le chantre de l'idéal, l'amant sinon le plus favorisé, au moins le plus empressé, de la Muse. M. de Vigny est le défenseur, l'avocat

De ces pâles rêveurs au langage inconstant.

M. de Vigny est lui-même un grand poète, un penseur profond. Oui, en face du grabat de Gilbert et du lit de mort de Chatterton, nous sentons circuler en nous une vigueur indomptable, nous voulons faire mieux qu'eux; ils sont morts jeunes, et nous voulons vivre longtemps; ils ont été broyés par la main de fer des circonstances, nous voulons triompher de tous les obstacles, ne sachant pas d'autre moyen de les honorer que de ne pas les imiter.

Il est bon que ces grands enseignemens soient fréquemment rappelés à la jeunesse; je ne connais pas de meilleur plaidoyer contre le suicide que ce beau drame de Chatterton. Je n'en veux d'autre preuve que le recueillement des jeunes auditeurs et les réclamations de quelques moralistes à vue courte.

Le nouveau livre de M. de Vigny est marqué à ce coin de gravité qui caractérise les œuvres durables: c'est toujours le poète qui parle pour les hommes de la réalité, c'est le cœur qui vient au secours de l'esprit, la théorie qui prépare l'application. Ce qui constitue pour moi l'originalité du talent de M. de Vigny, ce qui lui assigne une si haute place dans mon estime, c'est de s'être ainsi posé comme un modérateur plein de bienveillance et d'autorité, entre deux camps, sinon ennemis, du moins bien distincts; initiant les poètes à la vie positive, et apprenant aux hommes positifs à apprécier les poètes; ame limpide et vaste, qui réfléchit également les deux faces de la nature humaine, qui négocie leur rapprochement en les opposant l'une à l'autre, sans toutefois déguiser sa prédilection pour l'idéal. Ce rôle si glorieux ne pouvait être rempli que par un homme qui se fût trouvé dans des conditions telles, qu'il pût connaître à fond les joies et les douleurs de la réalité, les douleurs et les joies de la poésie; quatorze ans de service ont été le noviciat de cet éloquent missionnaire. C'est pareillement de l'armée que sont sortis, à un siècle de distance, Descartes et Vauvenargues. M. de Vigny serait-il appelé à compléter cette trinité?

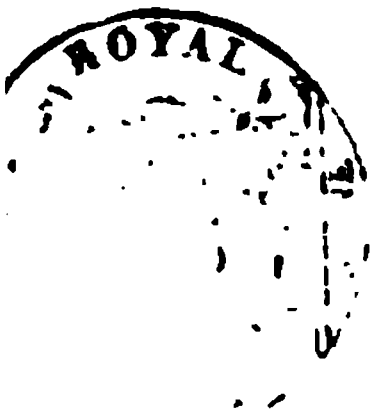
Les *Souvenirs de Servitude et de Grandeur militaires* forment une trilogie; cette forme avait déjà été adoptée par l'auteur dans *Stello*. De ces trois petits drames, deux, *Laurette* et *la Veillée de Vincennes*, sont des souvenirs de servitude; le troisième est un souvenir de gran-

deur : les dimensions en sont plus étendues, le héros plus épique, le ton plus sérieux, c'est *la Vie et la mort du capitaine Renaud ou la Canne de jonc.* Ces récits, d'un intérêt si puissant, sont précédés et suivis de considérations élevées sur le caractère général des armées, sur le caractère du soldat, sur la responsabilité.

Ce livre a des entrailles; c'est un homme d'honneur qui parle à cœur ouvert, qui porte haut la tête : ma Muse, dit-il, c'est la franchise. En accordant des éloges sans bornes au choix des sujets, nous craignons de ne pouvoir plus louer suffisamment la forme qui atteint un degré de perfection vraiment merveilleux. Cela ressemble à une belle pièce de soie tout à la fois brillante, souple, solide, transparente, impénétrable, se nuançant de mille reflets divers, selon qu'on l'expose au grand jour. Élégant sans rechercher l'harmonie des mots, concis sans être heurté, majestueux sans pompe, le style de M. de Vigny est un produit de l'étude, de la patience et de la méditation. Du reste aucun lien de parenté avec le style des siècles précédens ; si l'on voulait à toute force trouver un modèle à M. de Vigny, on pourrait, en désespoir de cause, évoquer le nom de Sterne, et en remontant aux caractères principaux de son talent, ceux de Milton, de Shakspeare qu'il a beaucoup lu, de Gœthe qu'il ignore peut-être, mais dont il rappelle la sérénité et la force concentrée. « Je ne pense point, dit M. de Vigny dans le *Capitaine Renaud*, que la civilisation ait tout énervé, je vois qu'elle a tout masqué. J'avoue que c'est un bien, et j'aime le caractère contenu de notre époque : dans cette froideur apparente il y a de la pudeur, et les sentimens vrais en ont besoin; il y entre aussi du dédain, bonne monnaie pour payer les choses humaines. »

Nous n'avons point retrouvé dans les *Souvenirs de Servitude et de Grandeur militaires* quelques préoccupations politiques et systématiques qui déparaient *Stello ;* le soldat a été mieux inspiré que le poète, il a été plus vrai ; sa morale est plus haute ; il a laissé de côté les systèmes et les individus, pour ne s'occuper que de ce qui est le propre du cœur. Sur ce terrain on défie les passions mauvaises ; on est sûr d'être toujours également bien compris par tous les hommes et dans tous les temps ; le cœur, voilà la vraie richesse de l'homme, voilà un trésor qu'il n'épuisera jamais. M. de Vigny s'est fait l'historien du cœur humain; son livre émeut, il vous arrache des larmes ; battez des mains ensuite si vous le pouvez.

Nous terminerons en citant quelques lignes où se trouve résumée



la pensée de ce remarquable livre. « ..., Ne méritent-ils pas d'être aimés quand nous les devinons, ces dévouemens ignorés, qui ne cherchent pas même à se faire voir de ceux qui en sont l'objet, ces sacrifices modestes, silencieux, sombres, abandonnés, sans espoir de nulle couronne divine ou humaine, ces muettes résignations dont les exemples, plus multipliés qu'on ne croit, ont en eux un mérite si puissant, que je ne sais nulle vertu qui leur soit comparable ? »

Pour nous, après l'accomplissement de ces grands sacrifices, nous ne savons rien d'aussi beau que le récit qui nous en est livré par M. de Vigny.

ROBERT LE MAGNIFIQUE, PAR LOTTIN DE LAVAL (1).

Le titre de ce roman nous apprend qu'il est emprunté aux chroniques de Normandie. C'est venir un peu tard pour imiter Walter Scott, et nous ferons nos excuses à l'auteur de *Cinq Mars*, au nom de M. Lottin de Laval. Ce livre n'est point, à vrai dire, dénué d'intérêt, et il en est de par la librairie de plus mauvais ou de moins achetables. On nous pardonnera, si en analysant *Robert le Magnifique*, nous rappelons presque mot pour mot des romans fort connus, tant est uniforme la pensée qui préside à ces sortes de compositions, tant est identique leur mode d'exécution. Il s'agit d'une vengeance ! celui qui s'est chargé de son accomplissement, c'est Kahel-le-Terrible, un fils du désert, un Arabe; espèce de figure épique, sans développemens, sans poésie, qui parle mal le français, comme un étranger qu'il est; mais dont la présence continuelle a été exploitée par l'auteur avec quelque habileté. L'homme que menace la colère de Kahel, c'est Robert-le-Magnifique, duc de Normandie, père de Guillaume-le-Conquérant. M. Lottin de Laval est, non pas un des enfans perdus, mais un des fils posthumes du romantisme; il est resté fidèle à la poétique qui substitue la multiplicité des évènemens au développement des caractères, qui remplace l'unité par la variété. Tout cela se heurte, se croise, se confond; cela n'a point eu de commencement et nous ne savons à quand la fin. Je n'ai point vu pour ma part que Walter Scott procédât ainsi: chez ce grand écrivain, jamais l'histoire ne vient s'épater au milieu de l'intrigue, jamais le romanesque des situations ne blesse ouvertement les traditions reçues; il dispose avec une telle habileté ces deux élémens, qu'on ne sait jamais là où commence la part du roman, là où finit la part de

(1) Chez Ambroise Dupont, rue Vivienne, 7.

l'histoire ; ou plutôt ce n'est ni un roman ni de l'histoire, c'est tout les deux à la fois. Malheureusement les imitateurs français n'ont pu parvenir à dominer leur sujet au point d'en fondre les divers élémens dans un tout harmonieux. On jette dans une urne une certaine quantité de faits historiques et un certain nombre de pages d'imagination ; on remue bien, on ouvre, et l'on possède ce qu'on appelle, je crois, dans le langage pittoresque des commis de librairie, un roman.... de pacotille.

Revenons à M. Lottin de Laval. Guillaume de Bellesme, comte d'Alençon, a pris les armes contre son suzerain. Robert vole à la rencontre d'un sujet rebelle, et la scène s'ouvre sous les murs d'Alençon dont il fait le siége. La nuit est sombre, un cavalier déguisé longe le camp des Normands : c'est Kahel et Deidza, Deidza sa sœur, mais sa sœur chrétienne; sa sœur qu'il aime, mais qu'il torture sans pitié ; Deidza qu'il a juré de ravir à l'amour de Robert-le-Magnifique ; car Deidza aime Robert, qu'elle ne connaît que sous le nom de seigneur de Nonant. Kahel échappe aux Normands et se jette dans Alençon. Là, Kahel confie Deidza à la juive Debora, et propose à Guillaume de Bellesme de lui apporter la tête de Robert ; cent hommes déterminés, deux mille oboles d'or, telles sont ses conditions. Guillaume accepte. Incendie du camp des Normands. Kahel échoue dans son projet ; Alençon se rend à discrétion. Kahel, jugé par les barons, est condamné à mort et dégradé du titre de chevalier. Cette cérémonie, telle que la raconte M. Lottin de Laval, n'existait point au XIe siècle. Nous lisons dans *Parthenopex de Blois* qu'on se contentait de couper au chevalier félon son éperon d'or. Kahel est délivré dans sa prison par un seigneur qu'il a gagné à prix d'argent, Lionel de Beaufou, homme lâche et cupide ; l'Arabe est libre. Mais en vain multiplie-t-il les embûches, en vain entoure-t-il Robert de ses poignards, tous ses complots sont déjoués.

Robert part pour la croisade, c'est aller chercher le lion dans son antre ; Kahel s'embarque avec Beaufou à sa poursuite. Deidza connaît les projets de Kahel, elle tremble pour les jours de Robert, de Robert qu'elle sait pourtant infidèle, de Robert que Kahel lui a fait voir aux genoux d'Arlette, la mère de Guillaume-le-Bâtard ; elle se décide à partir elle-même, elle espère gagner de vitesse le perfide Arabe. Elle part avec Hugues de Canteloup, son père, celui qui jadis souilla la couche du père de Kahel, et prit la fuite en emportant en Europe le fruit de son amour adultère ; l'époux outragé l'y suivit et tomba sous les coups de Hugues et de Robert-le-Magnifique. C'est ce double crime dont Ka-

el s'est chargé de tirer vengeance. De tous ces personnages ainsi échelonnés sur la route de Rouen à Jérusalem, on peut dire ce que Montesquieu disait des conquêtes d'Alexandre: Le monde ne semble plus être que le prix de la course. Kahel arrivera le premier, il force Lionel à présenter à Robert une coupe empoisonnée, et Deidza....: il était trop tard !

Nous avons omis de nombreuses scènes de féodalité, un rôle de femme muette Nydi, et le personnage d'Arlette. Le style est peu éclatant, mais plus châtié que dans les autres ouvrages de l'auteur; l'intérêt y est assez habilement ménagé, cela se lit avec plaisir, et je me suis laissé dire que l'ouvrage avait obtenu un succès de vente.

DE PARIS A NAPLES, PAR A. JAL (1).

M. Jal est un de ces auteurs modestes et spirituels, qui possèdent du goût et du tact, qualités fort rares aujourd'hui, critiques judicieux, feuilletonistes enfin, mais feuilletouistes de la vieille école. L'ancien *Constitutionnel*, par ses accointances avec le dix-huitième siècle, a formé un certain nombre d'écrivains fins et élégans, quoique manquant d'éclat et d'étendue. M. Jal est une de ces plumes qui se sont polies et aiguisées dans la rédaction du *Constitutionnel*. Bien plus, il semble en avoir suivi les récentes transformations, et plusieurs passages de son livre sont écrits avec une telle bonhomie, contiennent des détails tellement familiers, qu'on les dirait trouvés au fond de ce paternel bonnet de coton dont un petit journal a si long-temps affublé la tête du patriarche de la presse.

Le livre de M. Jal est le compte rendu d'un voyage fait en Italie aux frais du gouvernement et aux siens, comme il prend soin de nous en avertir; car, je le répète, soit besoin de grossir son volume, soit laisser-aller, M. Jal n'omet aucune circonstance; nous l'aidons à monter sur l'impériale; avec son gai et spirituel compagnon de voyage; à Châlons nous voudrions pouvoir remplir le lit desséché de la Saône. Nous visitons avec lui le *Montebello;* mais nous nous hâtons d'arriver à Gênes. M. Jal n'aime pas les Anglais; serait-ce là encore une vieille tradition du *Constitutionnel?* serait-ce un soufflet donné à la perfide Albion sur la joue d'un pauvre touriste? Il est vrai que ce malheureux M. Mit... avait l'audace de soutenir à un marin français que Nelson était un grand amiral. M. Jal s'arrête long-temps à Gênes, dont il visite les églises, les biblio-

(1) Chez Allardin, place Saint-André-des-Arts.

thèques, les musées. « Les femmes de Gênes, dit M. Jal, ne sont pas jolies en général, mais leurs yeux sont vifs, et leurs têtes, enveloppées dans les plis du voile, sont d'un effet fort agréable. Ce voile de mousseline, qui couvre aussi le col, les épaules et descend jusqu'à la ceinture, est la coiffure conservée par les femmes de la bourgeoisie *mezzo ceto*. A Gênes, peu ou point d'équipages dans les *strade* ; si l'on a voiture, c'est pour les jours solennels de bal, ou pour aller à la villa à quelques milles de la cité. On voit cependant des carrosses dans la ville, c'est-à-dire dans les rues principales qui sont assez larges pour laisser à leurs évolutions un peu de liberté. »

M. Jal propose au roi des Français de faire élever à Paris, en l'honneur de Christophe Colomb, un monument dont ce grand homme a laissé le dessin. Une des plus jolies scènes du volume est sans contredit la scène des douaniers; mais le chapitre qui tirera des larmes de tous les yeux est celui que l'auteur consacre à l'infortuné Léopold Robert; ces révélations sont dictées par un respect pieux et solennel. Oh ! pourquoi nous faire tant aimer cet homme que nous nous contentions d'admirer ? C'est renouveler en nous une douleur déjà trop grande.

M. Jal, commissionné par le gouvernement français, n'a pu consulter les archives de Venise; il faut une permission de M. de Metternich : ces patriciens rêvent les anciens jours de leur domination mystérieuse, comme si ces archives n'avaient pas été transportées à Paris, mises à la merci du premier plébéien qui eût eu la curiosité de les parcourir, et notamment feuilletées par M. Daru, dont l'ouvrage est dans toutes les mains.

Nous croyons que ce qui a nui au livre de M. Jal, c'est d'avoir voulu trop embrasser à la fois. Quoi ! des scènes de mœurs, des descriptions maritimes, des aperçus d'art, tout cela en deux volumes ! Il faut de l'unité même dans un voyage. Au moyen de ce titre encyclopédique, on peut obtenir, il est vrai, un plus grand nombre de lecteurs parmi les gens superficiels ; mais on risque d'être négligé également par les artistes, les marins et les véritables observateurs. Or, M. Jal, homme de goût et d'esprit, doit, ce nous semble, tenir plus à la qualité qu'à la quantité des suffrages.

(The Reviewer.)

CHRONIQUE.

Nous sommes comme les Athéniens, à leur belle époque de poésie, d'esprit et de grace. Ils s'en allaient le nez au vent, demandant *quoi de nouveau?* Et à cette question d'heureux oisifs, c'était Sophocle, c'était Pindare, c'étaient tous les grands poètes, tous les grands artistes qui étaient chargés de répondre. Nous disons, nous aussi, *quoi de nouveau?* Et à cette question de gens heureux, M. Casimir Delavigne répond par une tragédie en cinq actes, M. Victor Hugo par un nouveau volume de vers, et M. Alfred de Vigny par un volume de prose. Ce sont là des réponses que nous acceptons avec toute joie; mais pensez que ce n'est pas là tout-à-fait notre chronique de chaque jour.

Cette semaine encore, la vie publique a été vide de tout évènement. Un grand coup de poignard donné dans les Champs-Elysés à un jeune homme, par un autre jeune homme, son complice, voilà toute l'histoire de la semaine. En vérité, nous ne regardons pas le crime comme une distraction d'oisifs. Le grand et éternel ricanement de la *Gazette des Tribunaux* nous a toujours été insupportable. Fieschi lui-même nous paraît une spécialité trop hideuse pour que nous nous amusions à rapporter les bons mots et les saillies de cet homme. Ainsi, rien à dire que cette réponse : *Athéniens, il n'y a rien de nouveau!*

L'hiver se prépare en silence, et s'il en faut juger par les préparatifs, ce sera le plus brillant hiver de ce siècle nouveau qui commence à 1830. Déjà les étrangers affluent de toutes parts. Il nous est venu de Lahore un général français qui, après avoir fondé un royaume dans les Indes, a ramené chez nous ses millions et sa femme. Cette jeune femme, qui est noble et jolie, ne veut pas se montrer en public. Elle trouve nos allures trop vives, et elle ne comprend pas que les maris des femmes françaises donnent à ces dames tant de liberté. Elle a peur de ces maisons dont les fenêtres donnent sur la rue, de ces carrosses dont les glaçes sont toujours abaissées, de ces spectacles où toutes les femmes se montrent sans voile à tous les hommes. Elle se cache, elle tremble, elle regrette de tout son cœur le despotisme et l'esclavage de son pays. Quant au général, c'est un homme d'une belle figure. Sa longue barbe blanche tombe à l'orientale sur sa poitrine, ses yeux brillent comme l'éclair à travers ses épaisses moustaches grises; on n'a jamais vu plus de force, de patience et de volonté dans un homme de guerre. Le général Allard a été bien bon, pendant qu'il y était, de ne pas se faire tout simplement empereur de Lahore. Mais quoi? Il aura été arrêté par le souvenir de son empereur tombé de si haut! et à cette heure, il est resté tout simplement le général Allard.

Un autre nouveau venu qui va faire grand bruit à Paris, c'est le gouverneur des Indes qui vient *passer le carnaval*, non pas à Venise, mais dans la rue de la Paix. Celui-là est plus riche, à ce qu'on dit, que le gé-

néral Allard et les deux Demidoff à eux trois. Il a la suite d'un prince, sa maison est la maison d'un roi; les écuries de lord Seymour ne sont rien, comparées à ses écuries; quand il voyage, il traîne après lui une armée d'esclaves montés sur des éléphans. On ne dit pas s'il amène avec lui ses éléphans, mais à coup sûr il amènera ses esclaves. Et encore pourrait-il fort bien se passer d'esclaves, on trouve toute chose à Paris avec beaucoup d'or et un peu de bonne volonté.

Enfin, un troisième voyageur nous est promis. Celui-là est un jeune homme qui sera un jour l'arbitre d'une partie de l'Europe. C'est donc simplement le prince impérial de Russie qui doit faire son tour de France avec son précepteur. Entrez chez nous, monseigneur, entrez-y comme Pierre-le-Grand, vous serez le bien-venu; nous ne craignons pas que vous y entriez jamais comme Alexandre.

Théatre de la Porte-Saint-Martin.

Les peuples les plus honnêtes ne sont pas ordinairement, on le sait, les plus propres à fournir un aliment naturel à la curiosité de la scène. Là où l'histoire n'a rien laissé, le théâtre n'a rien à prendre. Des siècles s'écouleront avant que les deux Amériques aient non-seulement un théâtre, mais une littérature personnelle, sociale, qui, à différens titres, retrace, comme la littérature européenne, dans des récits, divers de nom, mais unis d'origine, les luttes d'une enfance obscure, les développemens d'une maturité pénible, et, dernier et suprême résultat, le triomphe d'une émancipation conquise.

Ce n'est qu'au prix de leur longue existence que les nations se créent ces annales figurées, ces inventions précieuses, ces monumens où entrent, sans qu'ils s'en doutent, leurs âges successifs, leurs mœurs, leur caractère, leur visage, leur accent, leurs climats, leurs malheurs, jusqu'à leurs vices, et qu'ils nomment leur littérature.

Il n'est donc pas plus possible aux Américains du Nord et du Sud d'avoir une littérature, qu'il ne leur est permis d'exister depuis deux mille ans en corps de nation, et de parler d'autres langues que l'espagnol, le portugais et l'anglais. Tout ce qui n'est pas primitif n'est soutenu par aucune autorité raisonnable. Ce sont des fondations en l'air. Avant tout une littérature nationale procède du passé. Le passé véritable, le passé traditionnel, de l'Amérique, n'appartient ni aux conquérans anglais, ni aux conquérans espagnols, il se traîne encore, avant de mourir, dans ces malheureux indigènes, chassés au fond des forêts par la flamme, par la hache, par le fouet, ou par l'industrie, cette chose plus terrible que le fouet et la hache. Ceux-là pourrait nous dire leurs mythologies, leurs religions, et leurs mystères, et leurs batailles avec les peuples venus pour les vaincre et pour les dominer. Bonheur aux vaincus parmi ceux qui ont à raconter! Bonheur à eux, si on les a dépouillés de leurs dieux, de leurs rois, de leurs pays. Qu'auraient à nous dire les Espagnols de comparable aux récits des Araucaniens qu'ils ont conquis; des Pueblos, des Péruviens, grande famille civilisée, pos-

sédant des villes, des institutions, des grandes routes, des monumens, des richesses? Où serait l'intérêt, d'où jaillirait-il, plus large et plus grand, du côté des vainqueurs du Mexique, vainqueurs issus d'une nation connue, vieillie, décrépite, ou du côté des peuples mexicains, dont les ruines, trouvées dernièrement au milieu des cendres, révèlent les proportions d'un empire aussi colossal que l'Égypte? Le peintre des solitudes, Cooper, est bien grand dans ses descriptions vierges de l'Amérique du Nord; mais concevez un Cooper, Sioux, Illinois ou Cherakoë, martyr et poète dans ses récits, de moitié dans les douleurs de l'Amérique, parlant la langue de ses aïeux dont il emporte les ossemens, et vous déciderez ensuite si, à imagination égale, ce Cooper ne vaudrait par l'autre. Un pays est un homme; on ne souffre pas, on n'aime pas, on ne vit pas à sa place, de quelque intimité qu'on lui soit. L'Amérique du Sud n'est et ne sera de long-temps qu'un vieux prêtre espagnol; l'Amérique du Nord qu'un marchand de laine, de sucre et de cacao. Le dernier des *Mohicans* est plus haut de cent mille coudées pour l'art que le président des États-Unis, M. le général Jackson.

Ceci ne diminue en rien le respect sincère que nous avons pour les écrivains américains, esprits distingués auxquels la nature a accordé un patriotisme exclusif, en leur refusant une langue nationale, une physionomie nationale et un caractère différent de leurs anciens maîtres. Tout écrivain américain relève de l'Académie de Londres. Washington n'a rien pu à cela.

Peindre les Américains de 1781, c'est-à-dire au moment où ils vont échapper à la tutelle de l'Angleterre, c'est choisir sans doute une époque glorieuse pour l'humanité, c'est s'arrêter à une crise décisive dans l'existence de deux peuples; mais c'est se condamner, quelque adresse qu'on déploiera à ne rien apporter d'imprévu à la curiosité. Il est impossible que la fin d'un drame, élevé sur les élémens historiques de la guerre de l'indépendance, soit le triomphe des Anglais. De là plus de crainte, plus de terreur; le doute, source des belles émotions, devient inacceptable. L'époque tue le fait d'abord; pour le relever, il n'y a plus que l'intérêt des personnages qu'il ne faut pas avoir le second tort de prendre dans une catégorie trop relevée, parce qu'ainsi que le fait, les personnages n'auraient plus, rien à nous apprendre. M. d'Epagny a choisi Washington pour héros; Washington est le dernier nom auquel il aurait dû penser.

Raisonnablement, Washington ne peut périr en aucune manière. Mettez-le en danger d'être fusillé cent fois par les Anglais, le spectateur n'en sera pas plus ému. Il a chez lui le portrait ou l'histoire de Washington né tel jour, mort tel jour; et il est convaincu qu'on ne meurt pas de deux façons. Voilà donc le connu dans le connu; toute l'habileté du monde n'obtiendra pas, au moyen de cette combinaison, une terreur, un cri, un accent de joie, de l'ame du spectateur.

Et quand je suis sûr que, quoique vous fassiez ou disiez, l'Amérique sera libre, que Washington sera en habit de général, en posture de vainqueur, à la dernière scène, je ne comprends pas ce que me veut

encore la pièce, obstinée à se continuer autour d'une obscure famille de l'invention de l'auteur.

C'est une dangereuse erreur de croire, en matière de roman ou de drame, que l'intervention d'un nom connu ou d'un évènement capital soit une aide; c'est un sceptre pesant, c'est une couronne à porter. On ne va pas loin avec un tel fardeau. Walter Scott a mis, il est vrai, Louis XI, le roi Richard, Cromwell, en scène; mais il a eu soin de les reléguer loin, bien loin, à l'horizon. Son plan n'est jamais subordonné à ces royautés, si difficiles à loger; tandis que, dans *les Américains en* 1781, M. d'Epagny fait nouer et dénouer l'intrigue par Washington, auquel on s'intéresse fort médiocrement. J'en ai dit plus haut la raison.

Par égard pour l'œuvre d'un écrivain qui se trompe rarement, si l'on cherchait derrière la nullité du fond historique le petit évènement de famille qu'il recouvre, on trouverait d'autres motifs de blâme, avec les mêmes raisons pour le spectateur de rester froid.

Une famille américaine, dont le chef a pour nom Felmore, est tout à coup envahie par un régiment anglais : les deux commandans, à peine installés dans cette famille, en deviennent les fléaux. L'un se rend amoureux d'Arabella, la femme de Felmore; l'autre prétend épouser Cecily, la sœur d'Arabella. Pressant comme un vainqueur, celui qui a des prétentions au mariage menace Felmore de le faire fusiller, s'il ne consent pas à être son beau-frère. Comme un refus ne serait pas une raison suffisante pour exécuter cette menace, Blifil, l'épouseur, argumente, afin d'arriver toujours à son but, d'une lettre de Felmore qu'il a détournée, et où se trouve la preuve d'un complot tramé par celui-ci avec les naturels du pays.

Dès que l'on sait que Washington est caché, sous le nom de Harper, dans la maison des Américains, et que l'instant n'est pas loin où il en sortira pour proclamer l'indépendance, on ne doute pas que sa délivrance n'entraîne aussi celle de la famille hospitalière qui le cache. Felmore sera sauvé parce ce que Washington le sera. Voilà, comme je l'émettais plus haut, l'invention tuée par la vérité. Un nègre dévoué, un Mohican amoureux, une Cherakoë guerrière sont des accessoires anecdotiques, qui ne manquent pas d'analogues connus peut-être, mais qui remplissent bien les scènes d'attente, trop nombreuses, il nous a semblé, dans le drame de M. d'Épagny.

L'auteur devait compter, à la première représentation, sur une foule de calembourgs plus jolis les uns que les autres, sur des coq-à-l'âne en abondance, en mettant en scène, ce qui est impardonnable, à propos de l'Amérique, des noirs et des peaux rouges. En France, on est trop poli pour faire défaut aux choses prévues. M. d'Épagny a eu lieu d'être satisfait.

LA

SAMARITAINE.

Près de la porte de Bologne, qui conduit à la Madonna di San-Luca, au fond d'un vaste jardin, loin de la poussière et du bruit, s'élevait, en 16**, une de ces élégantes habitations, trop petite pour s'appeler un palais, trop pure de style pour s'appeler une maison, et semblable à celles dont le génie de Palladio a peuplé les rues de Vérone et de Vicence. Trois fenêtres seulement et quatre colonnes composaient chaque étage, sans qu'aucun ornement de mauvais goût interrompît ces grandes et sévères lignes droites, que le style corrompu de l'époque commençait à abandonner. Au rez-de-chaussée, un magnifique perron de marbre conduisait à une de ces larges et somptueuses *loggie* ouvertes au nord comme un *atrium* antique, pour que le maître puisse, sans sortir de chez lui, jouir de quelque fraîcheur, dans les jours brûlans de l'été, et vivre, *sub dio*, de cette vie d'indolence, d'air et de liberté si chère aux habitans du midi. Dans le jardin, dessiné par un goût large et grandiose, avec une profusion toute italienne de perrons et de balustrades de marbre, se voyaient çà et là quelques

statues antiques, semées sur le gazon dans un capricieux désordre, à côté de cippes funéraires, de tronçons de colonnes, et d'inscriptions brisées, enchâssées dans les murs ; le tout pêle-mêle comme dans un atelier de sculpteur, ou dans une galerie qu'on n'a pas encore mise en ordre.

Jetons maintenant les yeux sur la *loggia* : trois personnages seulement se perdaient au milieu de cette vaste salle tout encombrée de chevalets, de tableaux ébauchés ou finis, de squelettes, d'armures, de lourdes draperies et de riches costumes, enfin, de tout le confus et pittoresque mobilier d'un artiste. L'un, placé sur le devant de la *loggia*, était un homme de grand air et de grande taille, dont les cheveux crépus commençaient à grisonner, et dont le front large et proéminent annonçait la pensée, tandis que les veines mobiles et gonflées, qu'y faisait saillir chaque mouvement de sourcils, trahissaient un tempérament irritable ; vêtu d'un riche costume, déjà taché d'huile et de couleurs, une magnifique barrette de velours jetée en arrière sur son beau front qu'elle laissait voir, messer Annibal Carrache, car c'est chez lui que nous sommes, ne semblait pas en ce moment dans une position d'esprit très pacifique. L'esquisse à peine ébauchée qu'il avait devant lui portait l'empreinte de sa mauvaise humeur ; rien de distinct n'y apparaissait encore sous les coups heurtés et capricieux de cet énergique pinceau dont la correction et le fini n'excluent pas la puissance.

Devant lui, à quelque pas, posait un de ces admirables modèles qu'on ne trouve que dans la terre promise des peintres, sous ce soleil puissant qui les fait éclore, comme un fruit de la forte et vivace végétation du midi. C'était une femme, un échantillon accompli du beau, de ce beau dont le type est la force, que Michel-Ange trouva du premier jet, et auquel Titien et Raphaël ne sont arrivés que sur la fin de leur vie, et à travers toutes les phases capricieuses de leur talent. C'était une femme dans toute la fleur de l'âge, dans tout le plein développement de sa beauté, et qui rappelait cet admirable portrait de la maîtresse du Giorgione, à Venise, auquel Byron doit une de ses plus belles stances ; ses cheveux blonds, mais de ce blond chaud et doré où l'on sent le reflet

du soleil, ses yeux d'un bleu foncé, mais doux comme l'azur de l'Adriatique, formaient un admirable contraste avec les lignes fortement accentuées de sa figure, les formes larges et arrondies de ses blanches épaules, et celles plus prononcées encore qui accusaient le nu sous les plis de sa tunique. Son costume, évidemment arrangé par Carrache, était ce costume de convention, moitié grec, moitié romain, que les peintres prêtent d'ordinaire aux femmes juives. Ce n'était point là certes la beauté minaudière et de convention, telle qu'on l'admire dans nos salons, type abâtardi dont une certaine grâce mignarde fait peut-être le seul charme; c'était la beauté virile et pleine, telle qu'il la faut aux sculpteurs et aux peintres, l'idéal tangible et matériel de la forme, enfin, comme la sculpture antique, la puissance tempérée par la grâce, et le repos dans la force. Appuyée sur un vase d'une forme gracieusement bizarre, et dans l'attitude d'une femme qui écoute, *bibit ore*, comme dit le poète, elle posait alors pour ce beau tableau de *la Samaritaine*, qu'on admire aujourd'hui dans le musée de Milan. Malgré la mollesse voluptueuse de son attitude, la mauvaise humeur d'Annibal pouvait s'expliquer facilement par le peu de soin que son modèle paraissait prendre pour entrer dans l'esprit de son rôle. L'œil fixé sur le vide, et préoccupée de pensées qui l'emportaient bien loin de l'atelier de messer Annibal, la Samaritaine s'occupait fort peu de maintenir l'expression de son beau visage en harmonie avec le sujet du tableau; parfois même, sa préoccupation devenait si intense qu'elle touchait presque à l'idiotisme ou à la folie; son regard morne et profond semblait contempler un objet absent, et un léger pli convulsif de la lèvre venait seul, de temps en temps, trahir la vie dans ce beau marbre inanimé.

Le bon Carrache, fort peu patient de sa nature, n'y tenait plus depuis un quart d'heure. Si ce modèle n'eût pas été le plus beau de toute la Romagne, celui que tous les peintres se disputaient à prix d'or, depuis long-temps déjà il l'eût renvoyé, pour demander à son imagination seule un modèle, moins beau peut-être, mais qui du moins eût posé à sa guise. Enfin, perdant tout-à-fait patience au moment où la Samaritaine venait de déranger son attitude et de défaire un pli du manteau qui avait coûté deux heures

à Carrache : « Sotte créature...., » s'écria-t-il, hors de lui ; mais l'injure glissa, elle n'entendit pas. « Voyons, malheureuse, reprit « Annibal en la saisissant rudement par le bras, ne sais-tu pas ce « que c'est que la Samaritaine ? Tu lui ressembles assez pourtant : « une créature perdue comme toi, et dont le Christ ne voulut bien « que parce que les hommes n'en voulaient plus ! »

Carrache n'acheva pas, car elle entendit cette fois ; le mépris avait percé l'écaille endurcie qui recouvrait cette pauvre ame perdue ; son œil étincela un instant ; son front, ses joues, son sein, devinrent pourpres, et une admirable expression de honte et de douleur anima ce beau visage. Mais tout cela ne dura qu'un instant ; cette dernière convulsion de la honte, ce sentiment d'une dignité perdue s'effaça aussi rapide que les traces d'une pierre jetée dans l'eau, et rien ne resta sur son front lisse et uni que la morne apathie, le désespoir calme et profond qui s'y peignait tout-à-l'heure ; son œil se baissa, son front découragé retomba vers sa poitrine, avec le balancement machinal d'un membre privé de vie. La colère même d'Annibal ne tint pas devant cette résignation muette et stupide, pareille à celle de la brute qui s'abat sous les coups. Jetant son pinceau avec dépit contre la toile qui n'en pouvait mais, et haussant les épaules avec plus de mépris que de colère, et plus de pitié encore que de mépris, Carrache se tourna vers le seul spectateur de cette scène ; c'était son neveu, Antonio Caracci, beau jeune homme au front pâle, au teint fané par ces passions précoces qui, en Italie, et dans un atelier d'artiste, n'attendent pas toujours, pour éclore, l'âge de la puberté. Le coude appuyé sur une table, dans une attitude gracieusement indolente qui rappelait celle du jeune Raphaël dans son portrait, ses cheveux noirs et lustrés, qui s'échappaient en grosses boucles de son petit bonnet d'étudiant, faisaient ressortir la blancheur matte de son front fatigué. Jetant sur toute cette scène un coup d'œil passablement ennuyé, le digne Antonio pensait sans doute, comme la Samaritaine, à tout autre chose qu'au tableau de son oncle ; peut-être l'orgie de la veille apparaissait-elle devant lui avec ses coupes pétillantes et ses pâles fronts de courtisanes, moins belles que celle-ci, mais colorées par le vin de Chypre et les joyeux propos. Cependant son abstraction

n'était pas aussi profonde que celle de la Samaritaine; la sortie de son oncle avait réveillé son attention, et un malin sourire attestait la part qu'il prenait charitablement à son dépit.

— Allons, voyons, Tonino, dit Annibal en se dirigeant vers la porte, explique-lui ce que c'est que la Samaritaine; qu'elle comprenne un peu de quoi il s'agit, et tâche de lui apprendre à poser pour mon retour, car ce serait dommage de ne rien tirer d'un pareil modèle; mais en vérité, j'aimerais autant dire à un de mes squelettes de grimacer sur sa face décharnée l'expression que je demande à cette idiote! *Bon prò*, Tonino, ajouta Carrache en fermant la porte; tâche de bien te tirer de ton métier de prédicateur.

Ce nouveau métier paraissait fort embarrasser l'honnête Tonino; car, resté seul avec son ouaille, il la regarda quelque temps sans trouver un mot à lui dire. « Sotte commission! » murmura-t-il plus d'une fois entre ses dents; mais comme messer Carrache n'était pas de ces hommes avec qui l'on plaisante, Antonio prit son parti et s'approcha de la Samaritaine. Abîmée dans sa rêverie, elle n'avait pas entendu un mot de tout ce qui s'était dit entre Annibal et lui; elle tressaillit quand il s'approcha d'elle, et leva lentement sur lui son grand œil bleu, doux et suppliant, mais un peu hagard. Annibal lui-même n'y eût pas tenu, tant il y avait dans ce regard de résignation et de douleur silencieuse. Tonino, en rencontrant ce regard, fut légèrement ému; cette ame où n'entraient guère de pensées sérieuses s'ouvrit à la pitié, et ce fut avec un intérêt qu'il était loin de ressentir tout-à-l'heure, qu'il commença ce qu'Annibal aurait appelé son sermon.

— Eh bien! ma pauvre Liona, dit-il en baissant malgré lui les yeux devant ce long et fixe regard qu'elle avait comme cloué sur lui, tu ne sais donc pas ce que c'est que la Samaritaine?

— Non, fit-elle de la tête, mais sans parler, comme un enfant qu'on interroge.

— Mais ne connais-tu pas ta Bible?

— Et qui me l'aurait apprise? l'*abbate* Manzi, peut-être, dit-elle, avec un éclat de rire convulsif! lui qui voulait m'apprendre à ne pas croire en Dieu.

— Mais ne vas-tu jamais à l'église?

— Non, les honnêtes femmes rangeraient leurs vêtemens si elles passaient à côté de moi. Il y a dix ans que je n'ai mis le pied dans une église! Mais, dites-moi à votre tour, maître Tonino, croyez-vous, là, dites-le-moi franchement, croyez-vous que Christ soit venu sur la terre pour de misérables comme moi?

— Sans doute, pour vous comme pour les autres; n'a-t-il pas pardonné à Madelaine?

— Oui, mais Madelaine pleura et pria bien des années dans le désert; moi, je ne pleure, ni ne prie.

— Mais encore une fois, sais-tu qui était cette Samaritaine?

— Une créature méprisée comme moi, le maître l'a dit.

— Écoute, Liona : eh bien! oui, la Samaritaine était une pauvre créature avilie et méprisée; mais Jésus vint et la trouva là, près du puits, comme tu la vois dans cette esquisse. Il savait qui elle était, et il daigna lui parler avec bonté; et elle s'en étonna, et lui dit : *Num quid loqueris cum me, domine?* Comment, seigneur, tu parles avec moi pécheresse? — Oui, dit Jésus, je suis venu pour te donner à boire, à toi et à tous ceux qui ont soif, *et qui bibit ex me non sitiet*, et ceux qui boiront de moi n'auront plus soif. Et comme les disciples s'étonnaient, il leur rappela qu'il était venu pour tous, même pour la pauvre femme abandonnée à laquelle personne ne daignait parler; et il la consola, et il la releva à ses propres yeux; il descendit jusqu'à elle d'abord, avant de l'élever jusqu'à lui; et elle crut en lui, elle et beaucoup d'autres!

— Quoi vraiment? Mais ce devait être un Dieu alors, réellement un Dieu! car quel homme, quel fils de chrétien eût daigné ainsi s'abaisser jusqu'à moi.... je veux dire jusqu'à elle? oh! comme elle a dû l'écouter, comme elle a dû boire sa parole, boire à *n'avoir plus soif*, ainsi que vous le disiez! Oh! n'est-ce pas, maître Tonino? la Bible n'en parle pas, peut-être, mais cette femme-là a dû bien aimer Jésus-Christ!

— Singulière femme!..... elle a cru en lui, voilà tout ce que dit la Bible.

— C'est que, voyez-vous, nous autres femmes... oh! non, j'ai tort, je ne suis pas une femme! mais nous autres, méprisées créa-

tures que nous sommes, un homme ne peut pas s'abaisser jusqu'à avoir pitié de nous, sans que nous l'aimions. Aimer, c'est notre vie, notre vocation, notre métier, si vous voulez; nous vendons tout, excepté notre amour; mais celui-là, nous le donnons gratis à celui qui ne le demande pas, à celui qui n'en veut pas peut-être, entendez-vous, messer Tonino?

— En vérité, je ne sais qui de nous deux est le plus propre à faire le prédicateur. Ma pauvre Liona, tu as des pensées bien sérieuses pour ton âge et pour....

— Pour mon métier, vous voulez dire! c'est vrai: mais vous ne m'avez pas payée pour être joyeuse, pour vous rendre votre or en propos effrontés et en folles risées, avec la mort dans l'ame et la larme dans l'œil. Sans cela, si vous m'aviez payée, voyez-vous, il me faudrait gagner mon argent en conscience, en bonnête et loyale courtisane que je suis... mais non, ce n'est pas là mon métier aujourd'hui : il me faut à présent gagner mon pain à revêtir l'ame et les habits d'une autre, à mentir sur ma figure des sentimens que je n'éprouve pas. Mais j'y suis faite, un métier m'apprend l'autre. Oh! il me semble à présent que je poserai bien pour cette Samaritaine. Le maître sera content de moi. Seulement, n'est-ce pas, messer Tonino, vous poserez à côté de moi pour Jésus-Christ?

— Moi! mais je crois que tu es folle en vérité, ma pauvre enfant. Eh! Dieu me pardonne, mais que vois-tu de commun entre Jésus-Christ et moi?

— Oh! d'abord vous êtes beaux, et puis vous êtes bons tous deux. Tous deux, vous avez daigné vous baisser pour apercevoir dans la poussière le pauvre ver de terre qui se dressait vers vous. Tous deux, vous avez pensé que c'était l'être le plus bas tombé qui avait le plus besoin de votre pitié. Oh! bénis soyez-vous tous deux!....

Et en parlant ainsi, sans doute dans la chaleur de sa reconnaissance, la Samaritaine avait saisi la main du prédicateur, qui ne la retirait pas, sans doute par pitié; et il y avait dans son œil étincelant d'un feu humide une telle expression d'ineffable gratitude, que Tonino, qui n'était pas timide cependant, ne put pas sup-

porter ce puissant regard et dut détourner le sien, le front coloré d'une rougeur virginale, fort étonnée sans doute de se trouver sur un front d'artiste.

A ce moment, la porte de la *loggia* s'ouvrit doucement, et les yeux d'Annibal tombèrent tout d'abord sur le groupe délicieux que formaient ses deux modèles, dont la nature bien mieux que l'art avait su dessiner la pose.—A merveille! s'écria-t-il, dans son bruyant enthousiasme de peintre, et comme la pauvre Liona, rougissant à son tour de couleurs qu'une vierge lui eût enviées, allait retirer sa main: Sur votre tête! mes enfans, cria Annibal déjà à l'œuvre; ne vous dérangez pas; à merveille! encore une fois, ma brave fille, tu as vraiment l'air d'une Samaritaine à présent; et toi, Tonino, tu as trouvé la pose que je cherche depuis quinze jours pour mon Jésus-Christ: Eurêka! Eurêka! puis-je m'écrier comme un autre Archimède. Là, arrondis encore un peu ce bras qui porte ta tête. Quant à toi, ma bonne Liona, je n'ai rien à te dire, il est impossible de mieux entrer dans l'esprit de son modèle. Bien, ne rougis pas, ne baisse pas les yeux surtout. Il y aura dix sequins de plus dans le marché pour ce regard et cette pose-là. *Corpo di Cristo!* il paraît que Tonino a mieux fait le prédicateur que je ne l'attendais de lui; avec un regard comme celui-là, ma tête de la Samaritaine sera un chef-d'œuvre.

Et en effet, l'inspiration du modèle avait tellement gagné le peintre, que déjà dans une esquisse rapide, mais puissante, la belle tête de Liona respirait sur la toile; cette toile qui vit encore quand le modèle et le peintre ne sont plus que de la poussière! La Samaritaine, absorbée dans l'esprit de son rôle, se perdait, sans doute pour obéir au *maestro*, dans la contemplation de son jeune rédempteur, et *buvait de lui*, suivant le langage de la Bible. Tonino, assez embarrassé d'abord de son rôle, avait fini par y prendre goût, et obéissait en conscience à son oncle en regardant à son tour la belle Samaritaine. Deux heures passèrent comme un instant pour les trois acteurs de cette scène, qu'elle intéressait à des titres si différens; chacun en effet y voyait le rêve de sa vie; Carrache de la gloire, Tonino du plaisir, et Liona.... dirai-je de l'amour? Une courtisane peut-elle aimer? Eh bien! oui, elle aimait, la malheu-

reuse; elle aimait depuis un instant, comme aime une femme qu'on a trompée et qui veut qu'on la trompe encore; elle aimait cet insoucieux enfant, cette plante frêle et gracieuse, étiolée par la débauche; elle l'aimait comme elle avait aimé le débauché qui l'avait perdue, l'élégant et profane Manzi, le corrupteur de sang-froid qui, pour flétrir plus vite la pauvre fleur qu'il avait cueillie, lui avait arraché une à une toutes ses croyances, et l'avait jetée là ensuite, sans une seule des deux religions dont un cœur de femme a besoin, un Dieu ou un amour!

Au bout de deux heures, lorsque la nuit tombante arracha le pinceau des mains forcenées de Carrache, la tête de sa Samaritaine était déjà presque entièrement modelée : elle vivait, elle regardait, elle aimait sur la toile; le bon Carrache était enchanté de lui et de son modèle; son neveu, habitué à trembler devant lui, et qui ne l'avait pas vu de si bonne humeur depuis un grand mois, se hasarda même à lui demander quelques ducats; l'oncle en donna le double de ce qu'on lui avait demandé, et Tonino se promit bien intérieurement de poser à ce prix tous les jours pour le meilleur des oncles. Et puis, la nuit tout-à-fait venue, chacun s'en alla à ses occupations : Carrache étudier, Liona rêver, et Tonino boire. Cependant, il ne faut pas le faire plus léger qu'il n'était; il y avait au fond de son ame quelque chose qui le préoccupait et dont il ne se rendait pas bien compte : ce regard magnétique de Liona, attaché comme un fer chaud pendant deux heures sur son front, semblait le brûler encore; même au milieu des joyeuses figures de ses compagnons d'atelier, cette figure flamboyante de Liona lui apparaissait avec ses deux grands yeux bleus, si transparens et si profonds, qu'il avait emportés avec lui comme une vision, et qu'en buvant il lui semblait encore voir rayonner au fond de son verre.

Ses compagnons le trouvèrent soucieux et distrait, et lui en firent la guerre; il s'en tira comme il put en parlant d'une perte au jeu, d'un sermon de son oncle et d'un tableau qu'il méditait; puis, fatigué d'avoir pensé trois ou quatre heures de suite à la même chose, il finit par boire autant et plus qu'aucun de ses camarades, et doubler au jeu la somme assez ronde que son oncle lui avait donnée, ce qui le fit rentrer chez lui à deux ou trois heures

du matin, de la meilleure humeur de monde, et ne pensant pas plus à la pauvre Liona que si elle n'existait pas.

Quant à celle-ci, sa nuit se passa tout entière à voir toujours présentes devant elle la tête pâle et les tresses noires de Tonino. Assise sur une molle ottomane, sans lumière, en face d'une fenêtre ouverte, que la lune n'éclairait pas, mais qui laissait voir la cime de quelques cyprès plongés dans sa mélancolique clarté, et dessinant leur verdure noire sur le fond pâle et vaporeux du ciel, elle restait là, plongée dans une de ces longues rêveries qui n'ont plus conscience ni des lieux, ni des temps. Les heures passaient, et résonnaient à côté d'elle sur la haute tour du beffroi degli Asinelli, elle n'en savait rien; elle ne savait pas même le nom de cette ville morte, et qui avait cessé de bruire autour d'elle; grace à la demi-obscurité qui régnait dans l'appartement, elle ne pouvait plus voir ce luxe odieux et si chèrement acheté, que le vice avait semé autour d'elle, et jeté, comme la chape de plomb dont parle Dante, sur ses épaules nues de courtisane.

A travers l'étroite enceinte de cette fenêtre qui brillait seule comme un reflet du passé sur les ténèbres de sa vie, ce passé lui apparaissait, jeune, pur, radieux comme ce beau ciel, paisible comme cette ville endormie. Elle voyait encore sur le penchant des délicieuses collines Euganéennes, près de Padoue, l'humble maison des champs qui l'avait vue naître, la blanche ferme au toit de joyeuses briques rouges, et l'aire bien battue, qui, une fois la moisson rentrée, lui appartenait à elle et à ses compagnes, théâtre de leurs bruyans ébats et de leurs querelles enfantines. A force de se regarder dans ce passé comme dans un miroir, elle y retrouvait sa jolie tête blonde encadrée sous un diadème de longues aiguilles d'argent à grosse tête, luisante comme une auréole sur ce pur front d'enfant et de vierge. Puis franchissant d'un seul coup dix années de sa vie, dix longues et tristes années, et détournant les yeux de cette hideuse page d'une vie si bien commencée, elle se voyait encore sous son toit de briques; mais cette fois, elle n'y était plus seule : une vision plus riante encore que toutes celles de sa jeunesse animait cette solitude champêtre. La tête gracieuse du jeune peintre était venue se placer d'elle-même dans le cadre poétique

de ses rêveries. Appuyée sur son bras, buvant l'amour par tous les pores, et l'écoutant encore comme ce matin, des yeux, de l'oreille et de l'ame, elle errait avec lui à travers ce frais paysage, cachant avec lui son bonheur, le premier depuis dix ans dont elle n'eût pas à rougir. L'amour, un amour pur et partagé, rendait à son cœur sa jeunesse, à son front l'auréole de chasteté qu'il avait perdue, et peu à peu, suivant le langage du poète, lui *refaisait une virginité!*.....

A cet instant, au milieu de la plus délicieuse extase où fantaisie de vierge se soit jamais perdue, un coup légèrement frappé à sa porte la réveilla en sursaut. Le sauvage qui s'endort au milieu de ses tortures, et qu'un raffinement de froide cruauté réveille pour le rappeler au sentiment de ses maux, n'eût pas payé plus cher un moment de sommeil, qu'elle une heure de rêverie de plus. Mais le charme était rompu : la riante vision avait disparu; le réel, le hideux réel de sa vie était là pour la ressaisir : « Signora, lui dit celle de ses femmes qui venait de la réveiller, le camériste du cardinal-légat est là qui vous invite à passer au palais sur-le-champ. Son éminence a besoin de vous..... Dites-lui que je n'irai pas, » s'écria la malheureuse Liona en cachant sur les coussins de son ottomane son visage rouge de honte; et le jour la retrouva sanglottant encore à la même place.

Ce jour-là, de grand matin, Annibal était déjà à l'ouvrage, remodelant et retouchant avec la patience passionnée d'un artiste son œuvre de la veille; de temps en temps il s'interrompait pour maudire de tout cœur son modèle qui n'arrivait pas, et qui allait laisser se glacer cette inspiration, qu'un peintre et qu'un poète doivent saisir au passage, capricieuse et fugitive qu'elle est comme une fantaisie de femme. Tonino était près de son oncle, un peu plus pâle que la veille, mais au demeurant fort joli garçon, et le sachant un peu, ce qui lui avait valu plus d'une fois de sévères admonestations de la part de son oncle. Enfin après deux messages successifs et dix accès de colère de messer Annibal, le modèle arriva,

mais les yeux gonflés, les joues pâles et tirées, les cheveux en désordre, belle encore, mais d'une beauté fatiguée et souffrante. Aussi l'accueil de messer Caracci, déjà de fort mauvaise humeur, ne fut-il rien moins que gracieux. « Eh ! que diable ! signora, dit-il en fixant sur elle un œil courroucé, il me semble que je vous paie assez cher pour avoir à moi vos nuits comme vos jours, et pour que vous n'alliez pas, comme Pénélope, à laquelle du reste vous ne ressemblez guère, défaire la nuit ce que je fais le jour. Voyons, dites-moi, ne pouviez-vous passer cette nuit à dormir comme une honnête femme, pour m'arriver ce matin avec un teint frais et reposé, et gagner en conscience l'argent que je vous donne ?

En tout autre moment, la fière Liona se serait regimbée contre cette prétention outrecuidante de confisquer ainsi au profit de l'art les nuits, les lucratives nuits de la plus belle courtisane de Bologne, et elle eût probablement jeté à la tête du peintre l'argent qu'il venait de lui reprocher; mais Tonino était là, elle l'avait revu : honte, remords, douleur, tout était oublié; elle ne sentait plus même l'outrage qui la frappait; aussi fut-ce avec un angélique sourire de douceur qu'elle balbutia quelques excuses à messer Annibal; puis, se plaçant d'elle-même avec une merveilleuse intelligence dans l'attitude la plus favorable au travail du peintre, elle se mit à regarder Tonino, comme la Samaritaine sans doute avait regardé son rédempteur; et au bout de cinq minutes, à l'éclat de ses yeux, à la rougeur animée de son teint, à la vie et au bonheur qui circulaient dans toutes ses veines et débordaient par tous ses pores, personne n'eût dit qu'elle était, il y a deux heures, la plus souffrante et la plus humiliée de toutes les femmes.

Trois semaines se passèrent ainsi, la bonne humeur de Carrache toujours croissant avec le progrès de son tableau et le zèle intelligent de son modèle. Liona, absorbée dans une longue et extatique contemplation, passait ses jours à regarder Tonino, et ses nuits à penser à lui éveillée, et à en rêver endormie. Sans daigner donner une raison ou un prétexte, elle avait coupé court à toutes ses liaisons d'intérêt ou de plaisir. On savait qu'elle posait pour messer Annibal, mais on n'en savait pas plus. On ne la voyait plus nulle part, ni aux promenades, ni aux fêtes, ni aux orgies somp-

tueuses des grands, qui jadis n'auraient pas été complètes sans elle. On la croyait malade, ou folle, ou dévote; on essaya de forcer sa porte, mais sans pouvoir y réussir; on s'en occupa huit jours au moins, et puis l'on n'y songea plus. Elle eût pu mourir après cela qu'elle n'eût pas été plus complètement oubliée!

Et cependant une vie nouvelle venait au contraire de commencer pour elle. On s'habitue vite au bonheur, et déjà elle ne comprenait plus une autre manière de vivre que de voir ainsi tous les jours celui qu'elle aimait, d'être autorisée par son rôle à attacher sur lui cet œil qui ne le quittait pas; à lui sourire, de cet ineffable sourire qui s'ignore lui-même, et que le bonheur imprime à votre lèvre; à causer avec lui, pendant les rares instans de repos qu'Annibal accordait à lui-même et à ses deux modèles. Aussi chaque soir, quand le dernier reflet du jour avait, en s'enfuyant, arraché malgré lui le peintre à son tableau, et Liona à sa tâche plus douce encore, elle emportait chez elle sa provision de bonheur pour toute sa nuit.Comme l'avare, elle l'enfouissait au plus profond de son cœur pour le dérober à tous les regards. Ells s'enfermait avec lui, pour le compter, le recompter encore, pour se redire tous les mots non pas tendres, mais bienveillans, que Tonino avait laissé tomber vers elle; pour se rappeler tous les regards d'intérêt nonchalant qui avaient répondu à son regard, car elle n'en avait qu'un, un qui commençait du moment où son œil rencontrait celui de Tonino, pour ne finir qu'au moment où elle s'éloignait de lui.

Et Tonino, demandera-t-on? Tonino faisait ce que tout homme aurait fait à sa place, *il se laissait aimer!* Il se prêtait avec une voluptueuse nonchalance à ce culte enthousiaste qui flattait à la fois ses sens et sa vanité. Tonino, nous l'avons dit, n'était ni assez novice pour se tromper sur ce que la pauvre Liona ressentait pour lui, ni assez modeste pour se refuser à y croire; il ne lui avait pas fallu deux jours pour comprendre le sens des regards passionnés que Liona attachait sur lui; et comme après tout c'était la plus belle femme de Bologne, et que Tonino n'était pas toujours fort scrupuleux dans le choix de ses maîtresses, « Pourquoi pas celle-là aussi bien qu'une autre? » s'était-il dit.... Et cependant, chose étrange, il y avait des momens où ce regard fixe et étincelant, toujours cloué

sur lui, finissait par l'embarrasser. Il y a dans une passion vraie et profonde, alors même qu'on ne la partage pas, quelque chose qui vous remue et vous pénètre, qui fait que vous ne pouvez longtemps rester froid dans cette atmosphère brûlante qui vous enveloppe. Ainsi cette ame insouciante de jeune homme, fanée avant l'âge dans la débauche, se prenait peu à peu d'une sorte de respect mêlé de crainte pour cet étrange amour de courtisane, naïf comme celui d'un enfant, impérieux comme celui d'un homme, chaste et muet comme celui d'une vierge. Cet amour-là lui faisait peur, à lui frivole jeune homme, comme nous font peur les pensées sérieuses, quand elles nous prennent à l'improviste; son regard se baissait instinctivement devant ce regard plus puissant que le sien, et quand, seul avec Liona, il voulait retrouver, pour plaisanter avec elle, cette langue affilée dont les mordantes reparties avaient embarrassé plus d'un aplomb de grande dame, la parole, sans qu'il sût pourquoi, expirait sur ses lèvres. Il ne se reconnaissait plus lui-même : le brillant et enjoué Tonino n'était plus qu'un étudiant gauche et timide, qui eût compté toutes les solives du plafond avant de trouver un mot d'amour à dire à une femme *che gli voleva bene*. Mais c'est qu'aussi en parlant à cette femme-là, il ne savait plus à qui il avait à faire : son instinct de débauché lui disait confusément qu'avec elle, toute courtisane qu'elle fût, les paroles hardies, les plaisanteries graveleuses n'étaient pas de mise; force lui était, et bien malgré lui, d'avoir pour cette femme perdue quelque chose de ce respect mêlé d'embarras qu'un libertin éprouve devant une femme honnête. Mais quant à être amoureux d'elle, il s'en fût bien gardé, vraiment! Lui, Tonino, devant qui les mères faisaient baisser le voile de leurs filles, lui, devant qui les amans tremblaient pour leurs maîtresses, et les maris pour leurs femmes; lui, amoureux de bonne foi, et amoureux d'une courtisane! il y aurait eu là de quoi le perdre de réputation, de quoi le déshonorer aux yeux de tous ses camarades!

Toutes ces reflexions désolaient le pauvre Tonino, qui, pénétré, comme tous les hommes dont la vanité est le premier mobile, d'une sainte frayeur de l'opinion, avait coutume dans chacune de ses décisions de se demander bien plutôt *ce qu'on en dirait*, que ce

qu'il en disait lui-même. Étrange faiblesse que les plus forts partagent! difficile courage que n'ont pas les plus braves, quand, pour faire le bien, il ne faudrait que se laisser aller aux penchans de son propre cœur, et braver l'opinion de quelques sots, qui se hâtent de vous imposer leur censure pour échapper à la vôtre!

Mais Tonino, fort brave du reste, n'avait nullement ce courage-là; et après bien des indécisions, un jour qu'en posant vis-à-vis de sa belle Samaritaine, il avait été encore un peu plus gauche et plus embarrassé que de coutume, il prit un parti énergique, et se décida à consulter ses oracles, c'est-à-dire quelques vauriens de son âge, dont l'arrêt sans appel faisait pour lui le bien et le mal, et dont l'opinion lui importait plus que celle de tout l'univers. Une séance solennelle fut tenue dans ce grave aréopage, et il fut décidé, à l'unanimité, que Tonino était un homme perdu, si dans huit jours Liona n'était pas à lui, et s'il ne l'amenait pas souper avec lui, pour lui faire abjurer devant la joyeuse assemblée ses absurdes projets de retraite.

Les huit jours s'écoulèrent, fort occupés sans doute pour Tonino, qu'on voyait se glisser tous les jours chez sa maîtresse et n'en sortir qu'assez avant dans la soirée. Aussi personne parmi les futurs convives du souper ne doutait-il que Tonino ne tînt sa promesse, et ne ramenât la belle Liona dans le cercle de bons vivans qu'elle avait momentanément déserté. Enfin, le jour était arrivé, et l'heure fatale venait de sonner au beffroi de la ville; tous les convives étaient réunis dans la salle du festin, où il ne manquait plus que Tonino, lorsque celui-ci, avec l'air honteux d'un renard qui a laissé sa queue au piége, entra seul dans la salle. Du moment où on l'aperçut, un long murmure de railleuse joie accueillit le malencontreux amphitryon qui venait seul et sans maîtresse faire les honneurs de son repas et payer deux fois son écot. Mais c'est qu'aussi ce pauvre Tonino, avec sa physionomie embarrassée et son allure gauche et soucieuse de conquérant désappointé, prêtait si tristement le flanc aux plaisanteries, lui dont la raillerie mordante et sans pitié n'eût pas, dans ce cas, épargné les autres! Il dépareillait à lui seul cette noble et élégante orgie, où le goût délicat de l'artiste se mêlait à son spirituel dévergondage. Qu'on se

figure, en effet, un cercle de joyeux *viveurs*, car la chose; sinon le mot, existait à Bologne en 16''; chacun d'eux, séparé de son confrère par ce que cet original de Benvenuto Cellini appelle plaisamment une *corneille*; car chacun, fidèle à la parole que Tonino seul n'avait pas tenue, avait amené la sienne. A la place d'honneur, au centre de la table, une espèce d'estrade avec un dais improvisé attendait le roi et la reine du repas, Tonino et la belle, la brillante Liona. Mais, hélas! Tonino, veuf et grandement embarrassé de son veuvage, s'assit seul sur le siége d'honneur, en laissant à son côté un fauteuil veuf comme lui.

— Je paie, signori, je paie; j'ai perdu mon pari, se hâta-t-il de s'écrier pour désarmer les propos malins qu'il voyait déjà près de fondre sur lui, drus comme la grêle; mais puisque je consens à payer mon pari, tenez-moi quitte de vous dire comment je l'ai perdu.

Un hourra moqueur accueillit cette protestation de Tonino. — Tu nous le diras, tu nous le diras! s'écrièrent en chœur vingt voix. — Une histoire pour égayer notre souper! une histoire! tu nous la dois. Paie ton écot.

— Liona serait-elle par hasard devenue laide? demanda d'un ton d'intérêt moqueur la plus jolie *corneille* de la bande, après Liona toutefois.

— Ou dévote? dit une seconde. Elle est peut-être en retraite au couvent de Saint-Luc avec le cardinal-légat.

— Ou amoureuse? dit une troisième. On dit qu'elle va retourner dans son village pour se marier avec son prétendu.

— Mais si elle lui porte seulement un sequin par amant, reprit une autre, cela fera encore une assez jolie dot pour un gardeur de chèvres. Je présume qu'il ne fera pas le difficile.

— Bah! quand un épouseur se décide à mordre à l'hameçon de la dot, il ne s'inquiète pas plus des amans que de l'eau qui a passé sous le pont de Reno depuis dix ans.

— Ah! il fera bien de ne pas compter ceux de Liona; il aurait trop à faire. Il y en aurait plus que de gradins pour monter à la madone de Saint-Luc.

— Allons, paix! jalouses créatures que vous êtes; ne dites pas

de mal de la Liena, reprit un de ses anciens admirateurs. Vous avez beau faire, dévote ou mariée, elle sera toujours plus belle que vous. Laissez plutôt Tonino nous conter son histoire.

— Moi! je n'ai pas d'histoire à vous conter, dit Tonino, qui mangeait comme quatre afin de se donner contenance, et ne quittait pas les yeux de dessus son assiette afin de ne pas rencontrer ceux de ses camarades.

— Mais pourquoi Liona n'est-elle pas venue avec toi? Tu as donc fait *fiasco* auprès d'elle?

— Pauvre Tonino! dit une des plus jolies en lui faisant la plus délicieuse petite moue de compassion; il me fait peine, en vérité. Mais aussi pourquoi a-t-il été choisir cette petite sotte de Liona?

— Et vous voudriez le consoler, n'est-ce pas, signora? reprit aigrement le voisin.

— Mais je n'ai pas besoin d'être consolé, reprit Tonino un peu piqué de se voir ainsi l'objet de la compassion universelle. Liona est à moi, entendez-vous, autant qu'elle peut être à moi, et je trouve fort plaisant.....

— Mais alors pourquoi ne nous l'as-tu pas amenée?

— Comment! Tonino tout seul! s'écria un convive qui entrait au même instant, et qu'un cri de joie universel salua comme le bien-venu dans ce pandemonium, dont il semblait le roi; Tonino tout seul! — Mais qu'a-t-il donc fait de Liona? ajouta le nouveau venu en s'asseyant sans façon à la seule place qui restait vide à côté de l'amphitryon.

Mais arrêtons-nous un instant, car ce convive, d'importance dans Bologne comme dans notre histoire, mérite une mention toute particulière, et vaut bien que l'on fasse une pause pour lui. Ce convive, dont l'entrée dramatique et inattendue fit sensation dans le cercle bruyant, n'était rien moins que l'*abbate* Manzi, le favori du cardinal-légat, et celui que les flatteurs de son éminence, limiers qui ont le nez si fin pour dépister le pouvoir à venir, encensaient déjà comme son futur coadjuteur. Cette perspective de faveur et de puissance, fort appréciée à la petite cour du cardinal, n'eût pas été une grande recommandation auprès de ce cercle d'insoucians artistes, assez peu courtisans de leur nature,

et plus curieux d'un bon mot après boire, que d'une bénédiction de cardinal en chaire. Mais là, heureusement, le digne abbé avait d'autres titres à faire valoir. Avec son manteau, qu'il avait jeté négligemment derrière la porte, était resté tout ce qu'il y avait en lui de sérieux et de clérical; en dépit du petit collet et de la tonsure, il n'y avait plus là, à ce synode de bons vivans, qu'un bon vivant de plus, capable de leur tenir tête à tous, et de ne baisser ni œil ni oreille devant un regard ou un propos lascif. Une recommandation plus puissante encore auprès d'eux, c'est que c'était lui, Manzi, homme grave aujourd'hui, hors de table du moins, et *monsignor* demain peut-être, c'était lui qui, petit *abbatino* aux joues roses et à la tête bouclée, avait séduit la belle Liona, bientôt affolée de ce chérubin en petit collet, descendu du ciel au pied d'un autel de village; c'était lui, et il s'en faisait honneur, qui avait mis en circulation ce trésor enfoui, et déterré cette perle villageoise, trop précieuse pour de lourds paysans. Il fallait lui entendre raconter comment, après avoir triomphé de ses scrupules, il s'était mis à miner un à un, au profit des assaillans à venir, tous les remparts de cette forteresse prise d'assaut, tous les sots préjugés qu'à défaut de l'innocence, l'amour entretenait encore dans cette ame de jeune fille. Et puis, quand il avait cru l'éducation faite, et son élève assez forte pour voler de ses propres ailes, il l'avait laissée aller, mais en la suivant des yeux, comme la mère qui regarde avec anxiété voleter l'oiseau novice qui vient de s'élancer du nid. Il l'avait suivie, protégée, guidée dans toute sa carrière; il l'avait, d'après l'usage italien et les secrètes prérogatives de sa charge auprès du cardinal, *mise en rapport* avec son éminence, spéculation charitable, où l'obligeance, si naturelle aux belles ames, s'était trouvée d'accord avec l'intérêt personnel; car, en plaçant quelqu'un *à lui* auprès du cardinal, c'était un lien de plus dont il enlaçait le sensuel, goutteux et évangélique personnage, dont il courtisait la faveur et couchait en joue l'héritage.

Mais dira-t-on, pourquoi le digne abbé avait-il renoncé à Liona, puisqu'il lui portait tant d'intérêt? Ne pouvait-il la garder pour lui, et savourer lentement, en avare ménager de ses plaisirs, le

fruit qu'il avait cueilli. A cela nous répondrons plus franchement que le digne abbé ne l'aurait fait lui-même : Manzi n'avait pas gardé Liona pour lui, parce que Manzi était un *ambitieux!* parce que, pénétré de bonne heure de l'idée que, pour réussir, il ne faut faire qu'une chose à la fois, il avait craint que l'amour ne fît tort à l'ambition, et qu'en spéculateur impitoyable, il avait élagué les branches pour mieux faire élancer le tronc. Aussi c'était plaisir de voir comme son ambition poussait depuis ce temps-là, vigoureuse et vivace; comme la tête avait profité de tout ce qu'avait perdu le corps, comme l'esprit, toujours tendu vers un seul objet, avait tordu, desséché, flétri tous les muscles du corps, tari les larmes dans les yeux, fané la pudeur sur les joues, étouffé jusqu'au fond du cœur le germe même d'une émotion généreuse. Ces yeux naguère si étincelans s'étaient enfoncés sous leur orbite; ce front lisse comme une plaque d'ivoire, s'était labouré de mille petites rides imperceptibles au repos, mais que le moindre mouvement de l'œil ou de la pensée faisait surgir, comme le léger souffle de la brise qui rompt le calme d'une mer endormie. L'orgie seule avec sa chaude atmosphère et son haleine enfiévrée pouvait faire revenir le sang sur ces joues pâles, et le feu dans ces yeux qui voulaient paraître éteints. Manzi ne buvait pas pourtant, car on parle quand on est ivre, et Manzi, depuis sa première entrée au séminaire, savait tout le prix d'une parole perdue. Mais il aimait à voir boire : l'ivresse des autres agissait sur ses nerfs impressibles, et lui montait au cerveau comme l'odeur de la cuve où le vigneron s'enivre du vin qu'il fait et qu'il ne boit pas; l'orgie était pour lui un spectacle, un jeu qui l'amusait quoiqu'il ne jouât pas, qui le reposait de cette pensée toujours une, toujours présente, à chacun de ses pas dans les voies de ce monde, où le mot : *parvenir!* écrit en grosses lettres, semblait rayonner devant lui comme les mots flamboyans sur les lambris de Balthazar.

Et cependant, quand les joyeux propos de l'orgie, lancés d'un bout de la salle à l'autre, rebondissaient comme la balle de paume, qui était le plus ardent à les saisir, le plus prompt à les renvoyer? Manzi. Qui savait mieux que lui tourner la lascive équivoque, tout juste assez douteuse, pour que l'indécence, un peu voilée, en parût plus

piquante sous son faux air de retenue, comme l'œil agaçant d'une Espagnole paraît plus fripon sous la mantille qui le voile à demi? Et puis quel étudiant, ou quel jeune seigneur au pourpoint de velours pouvait se vanter d'avoir la grace et la coquette recherche de ce costume d'abbé, irréprochable dans sa savante simplicité, depuis la pointe du tricorne jusqu'à la boucle des souliers? Qui savait comme lui, en sortant de l'orgie, quitter son ivresse de commande pour sa gravité de commande aussi, et venir discuter froidement, autour d'un tapis vert, les intérêts de l'église et les affaires les plus compliquées du diocèse; ou bien encore, en s'asseyant auprès d'une grande dame, mettre dans tous ses gestes une plus nonchalante aisance, et effleurer la limite délicate qu'un homme du monde peut atteindre dans ses propos, mais sans la dépasser, de peur d'exposer à rougir un front qui en a perdu l'habitude?

Tel était l'homme qui venait de s'asseoir à cette table, et l'on peut juger si ce fut un évènement pour la bande joyeuse que l'entrée d'un pareil convive. D'ailleurs, un secret pressentiment disait à tout le monde que l'abbé saurait le motif secret de l'absence de Liona; et en effet l'on ne se trompait pas : le cardinal, piqué du refus de la courtisane, refus d'autant plus blessant qu'il était moins attendu, avait détaché sur la piste de ce gibier qui lui échappait ce fin limier de Manzi; et celui-ci, en quelques heures et avec quelques ducats avait eu à lui la première camériste de Liona. Il savait, à un baiser près, toutes les faveurs qu'avait obtenues Tonino, et les refus qu'il avait essuyés. Il connaissait maintenant la cause des dédains essuyés par le cardinal, et las de se taire sur des affaires plus graves, il était bien aise de se reposer de son silence officiel par quelque petite indiscrétion sans conséquence aux dépens de ce bon Tonino, son meilleur ami. Aussi quand les interrogations commencèrent à pleuvoir sur lui, malgré ses protestations affectées d'ignorance, un regard de côté, lancé à ce cher Tonino, fit froid à celui-ci jusque dans la moelle des os. L'abbé savait tout, et n'avait pas envie de se taire : Tonino n'en douta plus après ce regard. Baissant donc la tête sur son assiette, comme un patient sous le coup du bourreau, il attendit le coup de grace avec une résignation vraiment chrétienne.

Manzi cependant continuait à jurer ses grands dieux qu'il ne savait rien, mais d'un air à convaincre tout le monde que Tonino même n'en savait pas plus que lui. Les femmes surtout, sans pitié pour Liona, dont la beauté était pour elles un crêve-cœur de tous les jours, harcelaient le discret abbé de questions de plus en plus pressantes; celui-ci mangeait silencieusement, jetant de temps en temps quelques molles dénégations, et ne répondant le plus souvent que par un de ces regards à double sens, qui démentent, comme un confident bavard, le langage officiel que la bouche doit tenir. « Vous le voulez donc, reprit-il enfin quand il crut avoir assez irrité la dévorante curiosité des convives! Eh bien..... Mais j'ai peur de faire de la peine à ce cher Tonino. Heureusement que sa réputation est faite.....

— Oui, car, sans cela, il ne tiendrait pas à ce *cher* Manzi de la défaire, reprit celui-ci en essayant de sourire avec l'aménité féroce d'un boule-dogue qu'on apprivoise.

— Eh bien! apprenez donc, mes chers amis, que ce pauvre Tonino.....

— Je ne veux pas qu'on m'appelle *pauvre*, reprit Tonino furieux. J'aime autant qu'on m'appelle sot.

— Mais si c'est pour te plaindre?

— Je ne veux pas qu'on me plaigne.

— Eh bien! apprenez donc, que ce bon, cet excellent Tonino...

— Je ne suis pas bon du tout, reprit celui-ci en grinçant des dents.

Mais l'abbé continua sans s'émouvoir:

— Est dupe de la comédie la mieux concertée, la mieux jouée...

— Dupe! s'écria Tonino, d'une voix de tonnerre, en bondissant sur sa chaise.

— Oui, dupe, reprit froidement Manzi; dupe, mon estimable ami; figurez-vous, signori, que cette chère Liona, à laquelle personne, comme on le sait, ne porte un intérêt plus tendre et plus désintéressé que moi, a depuis long-temps résolu de *faire une fin.*

— Comment! de se marier! je le disais bien! répétèrent en chœur vingt voix de femmes.

—Silence, *il minor sesso*, fit l'abbé avec un sang-froid imperturbable; si vous ne vous laissez pas conter mon histoire, vous ne saurez rien. Je vous disais donc que cette chère Liona a résolu d'attraper un mari, coûte que coûte, et que Tonino, pour jouer ce rôle-là, lui a paru tout aussi bon qu'un autre.

— Manzi, tu me rendras raison de cette insulte! s'écria Tonino écumant.

—Eh mais! mon bon Tonino, reprit l'abbé avec une parfaite aisance, pourquoi voudrais-tu te couper la gorge avec ton meilleur ami? Parce qu'il veut t'empêcher de tomber dans un piége?

—Eh bien! prouve, je t'écouterai tranquillement, dit Tonino en se mordant les lèvres, et en faisant de son couteau une large entaille dans la nappe, sans doute pour mieux prouver sa parfaite *tranquillité*. Sa voisine de gauche, redoutant de lui quelque autre assassinat de ce genre, le désarma sans qu'il s'en aperçût.

— Voici le plan qu'a suivi cette petite Liona, mon élève, poursuivit l'abbé, en savourant à petits traits et d'un air d'orgueilleuse satisfaction un verre de Montepulciano. Elle a rendu amoureux notre ami que vous voyez si tranquille là-bas....

Ici le patient fit un mouvement convulsif sur sa roue, mais il ne parla pas.

—Et comment cela? dit en chœur l'assemblée.

— En faisant semblant d'être amoureuse de lui.

—Tu mens! abbé, hurla Tonino hors de lui, et voulant s'élancer sur le narrateur; mais on parvint à le retenir.

—Vous le voyez, dit Manzi d'un air de sincère compassion, le pauvre diable est ensorcelé; il a perdu l'usage de sa raison, il croit à l'amour d'une courtisane.

—Oui, j'y crois, s'écria l'amant de Liona. D'ailleurs, ce n'est plus une courtisane!

—C'est peut-être une vierge, reprit gravement une de ces signoras, c'est un miracle de la façon du cardinal-légat. Et toute l'assemblée éclata de rire; Manzi seul ne se le permit pas, il s'agissait de son patron.

— Mais où en sont les choses? demanda un curieux.

—Où elles en étaient le premier jour : notre ami Tonino va tous

les soins discrets avec Liona, en style de *pastorfido*, sur les charmes de l'amour platonique; manger en tête-à-tête des massepains et un sorbet, moins blanc que ses blanches mains (style d'amoureux), et après un chaste baiser, on se quitte comme l'on s'était trouvé, pour aller prier Dieu et dormir en paix, puis recommencer le lendemain.

— Qui t'a dit tout cela, espion? cria Tonino, ivre de vin et de colère.

— Il ne s'agit pas de savoir comment je l'ai appris, répliqua l'abbé sans paraître s'apercevoir de l'épithète; est-ce vrai, oui ou non, messer Tonino?

— Eh bien! oui, reprit celui-ci mis hors de garde par sa colère, c'est vrai, je n'ai encore rien obtenu de Liona..... Ici un hourra d'étonnement moqueur interrompit l'orateur, qui continua en balbutiant un peu: parce que je n'ai voulu rien obtenir; mais jamais elle ne m'a dit un mot de mariage.

— Pas si sotte, répliqua Manzi; quand on veut prendre une place par famine, on ne commence pas par lui donner l'assaut.

— Mais si je n'ai pas faim, reprit Tonino, de plus en plus embarrassé.

— Pauvre jeune homme, reprit sa voisine, en le toisant des pieds à la tête, avec un air de compassion marquée, et depuis quand a-t-il perdu l'appétit?

— Il est bien jeune encore pour être déjà *sans conséquence*, ajouta une troisième.

— Allons, épargnez notre ami Tonino, reprit Manzi, il est ensorcelé, je vous dis, et je me porte caution qu'avec toute autre que Liona, il se montrerait digne de son ancienne réputation. Mais venons au fait. Liona a mis dans sa tête de l'épouser!

— Quel dommage! s'écrièrent quelques voix de femmes: voir ainsi le plus joli garçon de Bologne s'enterrer tout vif à vingt-deux ans.

— Liona veut se marier, vous dis-je, elle a toujours eu un faible pour le mariage, j'en sais quelque chose, moi: sans ce damné petit collet, j'en aurais peut-être fait la folie, il y a dix ans; mais

à la place de notre ami Tonino, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, je crois que je me déciderais....

— Je ne veux pas me marier, moi, interrompit brutalement Tonino.

— Mais qui est-ce qui te parle de te marier sérieusement devant l'église, pourvu qu'il y ait seulement un prêtre complaisant qui fasse semblant de lire dans le rituel, et marmotte quelque chose qui ressemble au *conjungo*?

— Ah! excellente idée! un mariage pour rire! oh! la bonne comédie! s'écrièrent à la fois tous les convives qui, penchés sur la table, oubliaient de boire pour écouter le dialogue. Mais qui fera le célébrant? qui jouera au prêtre?

— Moi, parbleu! répondit l'abbé d'un air grave; est-ce que vous croyez par hasard que je ne m'acquitte pas de ce rôle-là tout aussi bien qu'un autre.

— De mieux en mieux! vive l'abbé! Ainsi, c'est un vrai prêtre qui fera le faux, s'écrièrent les jeunes gens.

— Mais s'ils allaient se trouver mariés pour tout de bon, fit observer un autre.

— Bah! cela ne dépend-il pas de moi? répliqua Manzi; je n'ai qu'à ôter du tabernacle les hosties consacrées, et à prendre le premier livre latin venu, au lieu du livre de messe, la pauvre Liona n'y entendra pas malice, et donnera, en toute conscience, à celui qu'elle croira son légitime époux, ce qu'elle lui refuse si impitoyablement. Mais sans cela, je la connais, dût-elle en mourir d'envie, elle se tuerait plutôt.

— Oh! la bonne malice! adopté, adopté à l'unanimité! s'écria toute la bande.

— Pardon, il manque encore une voix, fit observer l'abbé, c'est celle de notre ami Tonino. Qu'en pense-t-il? ajouta le digne abbé, en se tournant vers lui.

Pendant ce joyeux colloque, nous n'avons pas pu dépeindre tout ce qui se passait dans l'ame de Tonino. Mais, hélas! nous le dirons à sa honte et à celle du cœur humain, l'homme nouveau, que le contact de Liona avait créé en lui, avait disparu peu à peu devant les railleries de ses camarades, et le vieil homme avait repris le dessus.

La main habile de Manzi, en frappant sur sa vanité, avait trouvé le joint de la cuirasse; ce difficile courage de braver l'opinion, qu'il se faisait loin de ses camarades, comme un poltron qui se monte la tête en l'absence du danger, était tombé tout d'un coup devant eux. L'idée de passer à leurs yeux pour une dupe ou pour un novice révoltait son amour-propre, si doucement caressé par le souvenir de ses succès passés. Ainsi, au premier mot de Manzi, tous ses instincts d'honnête homme s'étaient révoltés d'abord contre l'idée de tromper cette pauvre Liona, si confiante et si reposée dans son amour; mais bientôt à la crainte de la tromper succéda celle d'être trompé lui-même : la vanité, qui plaidait tout bas contre cet étrange amour, se chargea d'endormir tous ces scrupules qu'on est bien près de trouver sots soi-même, quand on les voit trouver sots par les autres. Cette tête de jeune homme, où fermentaient déjà le vin et la colère, se trouva sans défense contre les sophismes que l'amour-propre et l'égoïsme appellent toujours à leur aide. Manzi, devinant à quelques refus un peu plus mous, à quelques reparties moins aigres, tout ce qui se passait dans le cœur de Tonino, voulut frapper un dernier coup.

— Et que dirais-tu, mon pauvre garçon, si je t'apprenais que Liona s'est vantée qu'avant un mois tu serais son mari?

— Impossible! s'écria Tonino, froissé cette fois dans quelque chose de meilleur que son amour-propre, impossible! son amour est trop vrai, trop humble, trop désintéressé. M'épouser! mais elle ne m'en a jamais dit un mot.

— Allons, je vois qu'il te faut des preuves. Tu me pousses à bout, dit l'abbé. Eh bien! parle, Annunziata, dit-il, en faisant signe de l'œil à la plus jolie, la plus rusée de l'assemblée, celle qui détestait le plus cordialement Liona, et se disait le plus haut sa meilleure amie. Celle-ci en bonne improvisatrice comprit sur-le-champ son rôle : on lui donnait le canevas, elle se mit à broder.

— Écoute, mon pauvre Tonino, dit-elle en se retournant vers lui avec un air de feinte compassion. Tu sais que cette chère Liona n'a pas dans Bologne une meilleure amie que moi; nous n'avons pas de secrets l'une pour l'autre : eh bien! comme je la plaisantais hier sur sa conquête, en nous reprochant de nous avoir enlevé

notre beau Tonino, l'enfant gâté des femmes de Bologne : — Patience! patience! m'a-t-elle dit, tu en verras bien d'autres, et me montrant la chaîne d'or qu'elle porte au cou, tu sais cette belle chaîne que le cardinal lui a donnée et qui vaut la rançon d'un roi; veux-tu parier le plus pauvre de tes colliers contre cette belle chaîne-là, qu'avant un mois j'aurai changé mon nom de Liona tout court, pour celui de la signora Caracci?

— Tu mens, c'est la jalousie qui te fait parler, répliqua Tonino ébranlé.

—Signor Tonino, vous n'êtes pas poli, reprit la comédienne sans se déconcerter. Mais écoutez, je vous pardonne, si vous me faites gagner la belle chaîne d'or du cardinal. Épousez seulement Liona, de la façon que vous conseille ce fou de Manzi, et la chaîne est à moi.

Tonino ne répondit pas. Un violent combat se passait dans son ame; son amour-propre, son amour, ses bons et ses mauvais instincts, tout était froissé à la fois. Il lui en coûtait affreusement de ne voir dans l'affection de Liona qu'un habile manége, qu'un appât pour le faire mordre, lui vieux pêcheur endurci, à l'hameçon édenté du mariage. N'avoir aimé qu'une fois dans sa vie, et être dupe cette fois-là! c'en était trop pour son cœur, trop pour sa vanité. Une pensée le frappa: tout ceci pourrait bien n'être qu'un jeu, se dit-il, allons trouver Liona, et il se leva brusquement. Manzi, prompt comme l'éclair, devina sa pensée et comprit le danger.

— Un instant, dit-il; tu veux aller voir ta maîtresse, n'est-ce pas? tu lui diras tout, tu lui feras des reproches, elle te jurera ses grands dieux que nous t'avons menti; elle viendra avec ces larmes que les femmes ont toujours à leur service, ces larmes que je connais, qui sont si belles, si voluptueuses dans ses grands yeux bleus, te jurer qu'elle ne veut de toi que ton amour; que ce bonheur-là lui suffit; qu'elle n'aspire pas à l'honneur de porter le glorieux nom de Carrache; et toi, tu la croiras comme un benêt que tu es, que nous serions tous à ta place; et tu finiras par faire dans quelques mois la sottise qu'un ami veut t'éviter aujourd'hui. Non, de par Dieu! tu nous appartiens jusqu'à demain, et tu ne

nous quitteras pas ; tu te griseras avec nous, comme un bon vivant que tu étais et que tu vas redevenir, de par Bacchus ! et tu jureras avec nous, en chœur, la main étendue sur ce calice fumeux, de te laisser guider par mes conseils, et d'accepter ton rôle, fort joli rôle ma foi ! dans le petit intermède matrimonial que nous préparons tous à notre amie Liona.

— *Evviva ! Evviva !* s'écrièrent tous les convives transportés et élevant en l'air leurs verres pleins jusqu'au bord. Allons, Tonino, une folie encore avec tes vieux camarades ! tu ne nous refuseras pas celle-là, c'est la dernière ! Laisse-toi faire, voyons, et laisse-nous mettre dans tes bras cette belle Liona, qui s'avise un peu tard de faire la béguelle avec le plus joli garçon de tous les ateliers de la Romagne.

Tonino, étourdi, vida son verre en hésitant encore. Il ne consentit pas pourtant, mais il ne refusa pas non plus, et Manzi, trouvant que c'en était assez de fait pour une fois, ne voulut pas le presser davantage. Mais Tonino n'alla pas chez Liona ce soir-là.

Au fond d'un appartement décoré avec le goût le plus sévère, et orné de fresques et de tableaux pieux, qui convenaient à la demeure d'un riche ecclésiastique, derrière un magnifique christ d'ivoire, dont une draperie de velours noir faisait ressortir la pâle et matte blancheur, une porte habilement masquée conduisait dans un petit boudoir circulaire. Là, nous le disons à regret, la décoration au moins profane de ce boudoir formait un contraste peu édifiant avec celle des autres pièces : un jour doux, et tombant d'en haut, éclairait mollement des fresques voluptueuses, empruntées aux murs d'Herculanum ; des bacchantes échevelées, à la pose effrontée, semblaient courir autour de la frise circulaire, poursuivies par des faunes amoureux et de lascifs satyres. La décoration toute païenne de ce délicieux boudoir, les pensées fort peu chrétiennes qu'il réveillait, l'ottomane circulaire qui semblait attendre des hôtes, tout dans ce sanctuaire du plaisir tranchait énergiquement avec les impressions graves que l'ameublement des pièces

voisines était calculé pour produire. On eût dit, à côté d'une chapelle chrétienne, le sanctuaire le plus reculé et le plus secret de quelque temple de Vénus, ou d'une autre divinité du paganisme, encore plus profane.

Et cependant, si vous eussiez demandé au serviteur, à l'air confit en Dieu, qui vous ouvrait la porte de ce dévot appartement, où était son maître : « Dans son oratoire, » vous eût-il répondu gravement. C'est là en effet que nonchalamment étendu sur son ottomane, le voluptueux patron de ce logis, le digne abbé Manzi, savourait mollement les délices de ce *far niente*, toujours si occupé pour un ambitieux. Plongé dans une rêverie trop sérieuse pour la profane atmosphère qui l'entourait, son attitude et son occupation actuelles pouvaient en deux mots résumer toute sa vie : l'ambition au fond, et le plaisir à la surface. L'orgie de la veille, et la comédie de mariage de son ami Tonino, étaient déjà bien loin de sa pensée ; des projets d'intrigues beaucoup plus graves sans doute absorbaient toute son attention, lorsque le panneau, chargé de voluptueuses peintures, auquel le christ était adossé, tourna tout à coup sur lui-même, comme si une main familière en avait poussé le ressort. L'abbé tressaillit, et pâlit à l'idée d'être surpris dans son oratoire peu évangélique ; mais un vêtement de femme qu'il aperçut le rassura tout d'abord. C'était quelque habituée de la maison, quelqu'un qui connaissait les secrets du boudoir ; il n'avait donc aucun danger à craindre.

Le *mezzaro*, ou voile vénitien, couvrait la tête de cette femme, et voilait sa taille haute et élancée, sans en cacher la grace et la souplesse. De par Dieu ! s'écria l'abbé, fin connaisseur en fait de toilette, il n'y a qu'une femme dans Bologne qui sache porter le *mezzaro* comme cela, et cette femme c'est Liona !

C'était elle en effet. Écartant son voile dès qu'elle se vit reconnue, elle vint se mettre debout devant l'abbé, qui, grandement intrigué de cette visite, la première qu'il eût reçue d'elle depuis bien des années, attendait dans une muette surprise qu'elle lui en expliquât le motif.

— Eh! *per Bacco!* ma pauvre Liona, s'écria-t-il enfin, décontenancé, malgré son double aplomb d'abbé et d'homme du monde,

de ce regard fixe et perçant qu'elle attachait sur lui; quel bon vent t'amène auprès du premier et du plus fidèle de tous tes adorateurs? Sois la bien-venue; mon enfant. Il y a bien long-temps que nous ne nous sommes rencontrés dans les voies de ce monde. Mais j'ai toujours eu un faible pour toi, tu le sais; et sans ce petit collet, ma foi, j'aurais peut-être fait avec toi la sottise que tu veux faire faire à ce pauvre Tonino. Mais que diable as-tu à me regarder ainsi? dit l'abbé un peu embarrassé en voyant à ces mots l'éclair jaillir de l'œil bleu de Liona; parle, voyons, car il ne te manque qu'une trompette et une paire d'ailes pour avoir l'air de l'ange au jugement dernier.

— Manzi, il faut que tu me rendes un service, lui dit-elle d'une voix sourde et creuse qui n'avait pas l'air d'appartenir à un être vivant.

— Un service! répliqua celui-ci, fort aise d'en être quitte à si bon marché; de grand cœur, ma toute belle. Voyons, parle, que veux-tu de moi?

— Je sais la comédie que vous avez montée avec Tonino pour me faire accroire qu'il m'épousait. N'essaie pas de mentir, Manzi. Tonino m'a tout dit. Je ne t'accuse pas; la vie est un jeu pour toi, où il n'y a de sérieux que l'ambition : le reste vaut tout juste la peine qu'on s'en amuse. J'accepte mon rôle dans leur comédie, entends-tu; mais j'en veux monter une autre avec toi, avec toi seul, Manzi.

— Une comédie! ah! tu t'en mêles aussi, ma brave Liona? Une comédie! Eh mais! volontiers. Voyons le rôle que tu me réserves.

— Écoute, Manzi, dit-elle en appuyant sur son épaule sa main froide, mais si froide qu'il en sentit le contact glacé à travers son vêtement. Tu m'as fait bien du mal, autant de mal qu'il est donné à un homme sans entrailles comme toi d'en faire à une pauvre et crédule jeune fille. Non, ne cherche pas à t'excuser; je ne viens pas ici pour te faire des reproches : tu ne comprends pas ces douleurs-là, toi, pourquoi en aurais-tu pitié? Tu m'as fait bien du mal, Manzi, eh bien! je te pardonne tout; je te pardonne mon amour trahi, ma vie manquée, ma jeunesse flétrie, si tu veux m'accorder ce que je te demande.

— Eh bien! parle, reprit l'abbé un peu ému. Tous les reproches du monde l'auraient laissé froid ou fait sourire peut-être; mais cette douleur dédaigneuse et hautaine l'avait frappé : il en avait peur du moins, s'il n'en avait pas pitié. Il regarda Liona : jamais elle ne lui avait paru si belle. Mais son grand œil bleu, si doux d'ordinaire, avait quelque chose de sec et de vitreux, qui vous faisait froid à regarder. L'abbé se sentit mal à l'aise, et tout endurci qu'il était, quelque chose qui n'avait pas parlé chez lui depuis bien des années, sa *conscience* éleva timidement la voix pour lui dire : Tu dois quelque chose à cette femme-là pour tout le mal que tu lui as fait.— Eh bien! parle, reprit-il avec une chaleur dont il s'étonna lui-même. Et ma foi, ma pauvre enfant, il faudra que ce que tu me demandes soit bien difficile pour que je te le refuse.

— Oh! c'est bien peu de chose, Manzi. Il ne s'agit que de t'épargner un sacrilége.

— N'est-ce que cela? reprit-il en éclatant de rire. Mais explique-toi, car du diable si tu m'as encore parlé autrement que par énigmes.

— Voici le mot : Tonino et toi, vous avez voulu m'abuser par un faux mariage, où tu devais jouer le rôle de célébrant. La trame était bien ourdie, la comédie parfaite et digne de son auteur. Si j'y étais spectatrice et non pas actrice, j'en rirais de bon cœur, ajouta-t-elle avec un éclat de rire convulsif qui fit tressaillir l'abbé. La comédie était bonne, Manzi; mais à nous deux, j'en veux monter une meilleure. Ils ont voulu me duper avec un faux mariage, eh bien! il faut le leur rendre en en faisant un vrai. Me comprends-tu à présent? Parlé-je encore par énigmes?

— Ah! l'idée est impayable, vraiment, reprit l'abbé, éclatant d'un fou rire, et s'abandonnant sans contrainte à toute sa roueric native. Il n'y a qu'une femme pour inventer de pareils tours! Ce pauvre Tonino! dupeur et dupé à la fois, et se réveillant marié, bel et bien marié à côté de sa légitime épouse, quand il croyait... Ah! laisse-moi rire encore une fois, Liona; ma foi, tout maître que je suis, je baisse pavillon devant mon élève; tu es plus forte que moi, en vérité; je n'aurais pas inventé celui-là. Et les plaisanteries de nos amis de l'atelier, et les délicieux commentaires en bu-

vant, sur le mari sans le savoir, le mari malgré lui ! Nous en aurons au moins pour vingt soupers! Ah ! ah !....

— Un instant, Manzi, reprit gravement Liona : ce que je te demande là est un secret qui doit mourir entre nous deux. Tonino lui-même ne le saura pas.

— Mais qu'y gagneras-tu ? demanda l'abbé un peu étonné, car enfin toute chose a un but, je pense, dans cette vie; et quand on trompe quelqu'un, d'ordinaire, c'est pour y gagner quelque chose.

— Et trouves-tu que je n'y gagne pas assez, si j'ai à moi, comme mon légitime époux, par un mariage *réel*, contracté devant l'autel, et beni par un *digne* prêtre, ajouta-t-elle en jetant sur l'abbé un regard qui lui fit baisser les yeux; si j'ai à moi celui que j'aime, comme je n'ai jamais aimé personne, entends-tu, Manzi ? le seul homme au monde auquel je tienne assez pour refuser de me donner à lui ?

— Ah çà! mais sais-tu que tu me rendras jaloux de ce dameret de Tonino ? reprit l'abbé, froissé au moins dans son amour-propre. Sais-tu bien, ma toute belle, qu'il me prend envie de te refuser à mon tour, ne fût-ce que pour te punir de la préférence que tu accordes à un autre, en lui refusant ce que tu m'as accordé, à moi d'abord, et à tant d'autres après moi ?

— Manzi, tu ne me refuseras pas ce que je te demande, s'écria Liona en sortant pour la première fois de sa morne stupeur. Non, par l'ame de ma mère! tu ne me refuseras pas, Manzi, tu n'en as pas le droit; tu n'en auras pas le courage, si tu as en toi un reste d'entrailles! Écoute, nous sommes seuls : est-ce de l'or qu'il te faut? tiens, j'ai là tous les diamans que je possède : ils sont à moi, je les ai bien gagnés depuis dix ans : il n'y a pas une seule de ces pierres que tu vois là qui ne m'ait coûté une nuit de honte, de prostitution, d'infamie; une nuit de ce que vous autres débauchés, vous appelez du plaisir !..... Prends, Manzi, tout cela est à toi, si tu le veux; mais ne me refuse pas.

L'abbé rougit légèrement : la corde la plus délicate de son amour-propre avait été froissée; car de tous les défauts d'un ambitieux, le seul qu'il n'eût pas, c'était l'avarice : l'or n'était pour

lui qu'un moyen, mais jamais un but; la seule chose qu'il estimât en lui, c'était le pouvoir qu'il donne et le plaisir qu'il achète.—Pour qui donc me prenez-vous, Liona? dit-il en repoussant dédaigneusement le riche écrin qu'elle lui présentait; croyez-vous donc que je trafique de mon *saint* ministère? ajouta-t-il en essayant de plaisanter; mais le dépit perçait encore sous son sourire un peu forcé. Ah! vous m'avez cru à vendre, ma belle; mais prenez garde, nous changeons de rôle; c'est le vôtre, entendez-vous, et ce n'a jamais été le mien. Mais écoute, mon enfant, ajouta-t-il en attachant son œil de connaisseur sur ce beau visage tout rayonnant d'émotion et de vie, et sur ces formes voluptueuses que le souple *mezzaro* dessinait sans les voiler, je ne demande pas mieux que de faire de toi la femme légitime de ce cher Tonino. Je n'ai rien à refuser à des prières qui passent par une aussi belle bouche. Mais vois-tu, poursuivit-il en lui prenant la main et en essayant de l'attirer vers lui, il faut que je prélève mes arrhes sur le marché. Je te connais : il y a en toi, toute courtisane que je t'ai faite, assez de la femme honnête, pour qu'une fois à Tonino, tu ne veuilles plus être à aucun autre. Et ma foi, je ne te le cacherai pas, ma belle écolière, depuis que je sens que tu vas m'échapper pour toujours, j'ai bien envie de ne pas te laisser partir sans me payer par mes mains du dernier service que je vais te rendre.

Ce fut le tour de Liona de rougir, mais de colère plus encore que de honte, et s'échappant vivement des bras de l'abbé que cette fantaisie de libertin blasé avait tiré de sa voluptueuse nonchalance, elle s'élança vers la porte, et fit tourner le panneau mobile dont elle connaissait le secret. Le christ d'ivoire se montra tout d'un coup comme une apparition menaçante pour tout homme qui aurait cru à quelque chose dans cette vie ou dans l'autre. L'abbé, qui ne songeait guère à ces idées-là, crut tout simplement que Liona avait peur de lui, et voulait s'enfuir de ce boudoir où avait succombé déjà mainte vertu plus rigide que la sienne. Mais arrivée en face du christ, Liona s'arrêta, et se retournant vers Manzi qui s'était levé pour la suivre, et lui prenant la main avec une solennité réellement imposante : Manzi, lui dit-elle, au nom de celui qui est mort pour nous sur la croix, au nom de notre ré-

dempteur à tous deux, et tous deux nous avons beaucoup à racheter, je t'adjure de m'accorder ce que je demande, et de bénir, réellement et sérieusement au pied de ce christ, mon mariage avec Tonino, sans révéler à personne, pas même à lui, ce secret qui doit mourir entre nous deux. Réponds, toi qui m'as perdue, toi qui m'as faite ce que je suis, toi qui peux me retirer de la fange où tu m'as jetée, me refuseras-tu ma dernière demande?

En parlant ainsi, Liona le regarda fixement : elle espérait l'avoir ému; mais un éclat de rire vraiment satanique de l'athée lui montra qu'elle se trompait, et que, tout endurci qu'il fût, il valait mieux encore s'adresser à son cœur qu'à sa robe. — En vérité, tu es une étrange fille, reprit-il enfin quand il eut donné cours à cette cruelle gaieté; serais-tu par hasard devenue dévote, ma pauvre Liona? j'en serais fâché pour toi; mais en conscience, je n'avais épargné ni temps ni peines pour t'ôter ce dernier préjugé, et je croyais t'en avoir débarrassée comme des autres. Garde tes invocations au Christ pour ceux qui y croient, entends-tu? celui que tu as pris à témoin en a vu et entendu bien d'autres de la place où il est, et n'a pas bougé pourtant. Mais pour te prouver que je ne suis pas tout-à-fait sans entrailles, comme tu as jugé à propos de me le dire, je t'accorde *gratis* ce que tu as voulu m'acheter. Je bénirai ton mariage avec Tonino, en conscience, et aussi réellement qu'un prêtre indigne comme moi peut le faire. Je me tairai même si cela peut te faire plaisir. Et si tu veux savoir pourquoi je suis de si bonne composition avec toi, ce n'est pas pour ta capucinade, entends-tu? de pareils enfantillages ne vont plus à mon âge; ce n'est pas non plus pour tes beaux yeux, car ma fantaisie d'un moment est déjà passée; mais c'est parce que je ne veux pas qu'il soit dit que la seule femme que j'ai eu la sottise d'aimer m'a demandé un service, même dix ans après, et que je le lui ai refusé. Et maintenant nous nous quittons bons amis, n'est-ce pas, ma brave Liona?

— Manzi, reprit-elle en réunissant dans un regard tout ce qu'un œil de femme peut contenir de prières, Manzi, je n'ai que toi pour garant de toi-même; tu ne me tromperas pas, n'est-ce pas?

— Non! foi.... Que te dirai-je? je n'ai pas un serment à moi

quand je veux jurer sérieusement. Heureusement que cela ne m'arrive guère. Je jurerais par ce christ que tu ne m'en croirais pas davantage. Eh bien! foi d'athée! foi d'homme qui ne croit à rien! Me crois-tu à présent, Liona?

— Eh bien! foi de courtisane et de femme perdue! je te remercie, Manzi. Je compte sur toi. Adieu.

— Il faut avouer que cette Liona est une maîtresse femme, pensa l'abbé en s'habillant pour aller à l'office. Après tout, ce petit Tonino est plus heureux que moi, car elle l'aime, et moi... Bah! imbécile que je suis, ne m'a-t-elle pas aimé comme cela? Que ferais-je d'ailleurs d'un amour de cette trempe? j'ai bien autre chose en tête, ma foi, et, pour un homme occupé, cela dérange.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE THÉATRE

A Marseille.

Le samedi 28 novembre 1772, on jouait, au théâtre de Marseille, *les deux Avares* et *les Amours de Ragonde*. Une agitation très grande se manifesta vers la fin de cette représentation; des groupes de jeunes gens s'étaient formés, et de vives paroles avaient circulé mystérieusement. Le rideau, baissé sur le dernier acte du ballet, fut relevé suivant l'usage, et l'acteur Duquesnoy, qui remplissait les fonctions de régisseur, s'avança pour annoncer le spectacle du lendemain :

— Messieurs, dit-il, demain dimanche, nous aurons l'honneur de représenter devant vous *Zémire et Azor*, et *les Fausses Infidélités*.

Les spectateurs, qui se retiraient ordinairement pendant cette annonce, ne quittèrent pas leur place cette fois. Dès que Duquesnoy eut prononcé le dernier mot de sa phrase, de violentes clameurs y répondirent, et l'on entendit une foule de voix s'écrier :

— Nous ne voulons pas de *Zémire et Azor* !

Étonné de cette apostrophe inattendue, Duquesnoy quitta la

scène à reculons en saluant le parterre ; le rideau tomba, et tandis que les garçons de théâtre soufflaient sur les chandelles, les spectateurs se retiraient en ne cessant de répéter sur l'escalier et jusque dans la rue : — Point de *Zémire et Azor !*

En se prononçant aussi énergiquement contre un opéra favorablement accueilli à Paris et en province, le public marseillais n'en voulait ni aux paroles de M. de Marmontel, ni à la musique de M. Grétry. *Zémire et Azor* avait été souvent représenté et toujours applaudi sur le théâtre de Marseille ; l'arrêt de proscription qui le frappait ce soir-là tenait à des causes étrangères à l'art et qu'il faut expliquer.

De toutes nos grandes villes, Marseille était celle qui avait possédé le plus tard un théâtre. Long-temps Corneille et Molière avaient été pour elle des dieux inconnus ; des parades jouées par des comédiens ambulans suffisaient à ses plaisirs. Lorsque enfin un théâtre fut régulièrement organisé dans leur ville, les Marseillais, peu sensibles aux récréations qu'offrent les jeux de la scène, n'y venaient guère chercher l'art ou le spectacle. Le théâtre n'était considéré que comme un lieu de rendez-vous où les négocians reprenaient le fil des opérations de la Bourse, et où les jeunes gens se réunissaient pour se raconter les nouvelles du jour. C'était un centre de conversations, de transactions et d'intrigues amoureuses. Le théâtre tenait lieu de gazettes. On y discutait les faits politiques, on y lisait les lettres de Paris et les nouvelles à la main, on y racontait l'anecdote scandaleuse, on y débitait tout ce qu'on trouve aujourd'hui dans le *Sémaphore* et dans le *Messager*, ces deux modernes organes de la localité, tout jusqu'aux annonces commerciales et l'arrivage des navires. Tel était le théâtre de Marseille au xviiie siècle. Après la peste, la réaction de luxe, de plaisirs et de prospérité qui fut si brillante à Marseille, ne lui profita guère. On rapporta au spectacle la même indifférence et les mêmes préoccupations ; on y revint, comme auparavant, pour agioter et s'entretenir des affaires du temps.

Or, en 1772, la grande affaire du temps pour toute la France était la réforme parlementaire du chancelier Maupeou. Cette réforme avait frappé le parlement d'Aix comme les autres et produit

en Provence de vives rumeurs. L'inimitié qui existait entre Marseille et Aix avait redoublé à cette occasion, car Marseille était obligée de se fournir à Aix de la haute justice dont elle avait besoin. La rivalité de ces deux villes datait de loin; elles se disputaient depuis des siècles la suprématie en Provence. Chacune d'elles avait son influence : Aix avait celle de la noblesse qui était quelque chose alors; Marseille, celle de la fortune. Les coffres-forts de l'une et les armoiries de l'autre s'unissaient bien quelquefois en légitime mariage, mais les masses ne parvenaient jamais à s'accorder, et le théâtre de Marseille servait souvent de champ-clos aux collisions qui avaient lieu entre les deux camps.

Aix n'avait pas de théâtre, et ses gentilshommes venaient à Marseille lorsqu'ils voulaient goûter le plaisir de la comédie. A Marseille, comme dans la plupart des grandes villes de province, tous les vices de la cité se logent aux environs de l'arche dramatique; les sept péchés capitaux tiennent boutique autour du théâtre. C'est ainsi aujourd'hui, c'était ainsi autrefois. Blasonnée sur toutes les coutures, ville de robe et d'académie, marchande de justice et de science, Aix offrait peu de ressources pour toute espèce de joyeux exercices, et ses jeunes gentilshommes s'accommodaient volontiers de la cuisine et de la galanterie marseillaises. Après leurs orgies, ils se présentaient au théâtre où ils scandalisaient le public par l'impertinence de leurs airs, de leurs propos et de leur gaieté. Les jeunes gens de Marseille, d'humeur peu endurante, laissaient rarement échapper l'occasion de châtier les écarts et les prétentions dédaigneuses de leurs voisins.

Ces mauvaises dispositions pour les gentilshommes d'Aix, et l'animosité dont les Marseillais poursuivaient le parlement Maupeou, étaient dans toute leur verve, lorsque l'on apprit que Mme la marquise d'Albertas avait fait savoir à messieurs les échevins qu'elle viendrait le lendemain à Marseille, et que, voulant se donner le divertissement du spectacle, elle serait bien aise de voir représenter *Zémire et Azor*. Mme d'Albertas était la femme du premier-président nommé par le chancelier Maupeou. Femme du premier-président et marquise d'Aix, il n'en fallait pas tant pour que les habitués du théâtre de Marseille ne lui permissent pas

d'imposer ses caprices au répertoire. Voilà pourquoi l'opéra de Marmontel et Gretry avait été refusé.

Après la façon si nette et si énergique dont s'était prononcé le public, on pensait que l'autorité, pour éviter un sujet de trouble, inviterait le directeur du théâtre à jouer tout autre chose que *Zémire et Azor*.

Cependant le lendemain, tandis que la parade défilait sur le Cours, et que le beau monde, après la dernière messe, se promenait sur le quai de Rive-Neuve, les affiches furent posées à la Cannebière. On y lisait :

Aujourd'hui dimanche, 29 novembre,

PAR ORDRE SUPÉRIEUR,

ZÉMIRE ET AZOR.

Cette affiche fut arrachée, foulée aux pieds, et les jeunes gens qui la veille au théâtre avaient manifesté leur opposition, se réunirent au jeu de paume de la rue d'Aubagne, et là se concertèrent pour empêcher la représentation de l'opéra proscrit. Ils mandèrent le directeur et lui firent part de leurs irrévocables dispositions. Le directeur courut chez les échevins qui ne voulurent rien entendre, et ordonnèrent de jouer le spectacle affiché.

Dès trois heures les avenues du théâtre étaient encombrées. A l'ouverture des portes, la salle fut remplie en quelques minutes. L'impatience était grande; l'anxiété la plus vive régnait. En attendant l'heure du spectacle, on passa le temps à chanter les noëls qui couraient contre Maupeou et ses créatures ; il y avait des couplets exprès faits contre le président d'Albertas; on en improvisa contre la présidente. Ce fut un concert politique fort divertissant. Enfin, les échevins parurent dans leur loge; au même moment Mme d'Albertas et les gens de sa société entrèrent dans la loge du gouvernement. Aussitôt l'orchestre se mit à jouer l'ouverture de *Zémire et Azor*. On laissa faire les violons. Le rideau levé, un jeune homme nommé Rémusat, d'une des bonnes familles de Marseille,

jeune homme de haute taille et de forte voix, orateur de l'opposition, prit la parole et dit aux deux acteurs qui étaient en scène :

— Messieurs, veuillez vous retirer ; nous ne laisserons pas représenter *Zémire et Azor* ; jouez une autre pièce à votre choix.

La motion de Rémusat fut vigoureusement appuyée. Un des échevins, ami de la famille d'Albertas, voulut à son tour prendre la parole et haranguer le public, on ne lui en laissa pas le loisir ; les acteurs quittèrent la scène, et le rideau fut baissé.

Alors les chansons contre Maupeou et contre le président et la présidente d'Albertas furent entonnées de nouveau. Mme d'Albertas s'empressa de fermer les rideaux de sa loge. Les échevins qui s'étaient retirés rentrèrent avec les insignes de leur charge, la robe rouge, la simarre et le chaperon. Le rideau fut relevé, et les deux acteurs de la première scène de *Zémire et Azor* reparurent.

Un tonnerre de sifflets et de cris les accueillit. En vain les échevins chaperonnés voulurent-ils obtenir le silence. La garde bourgeoise entra dans le parterre par une porte, on la fit poliment sortir par l'autre. Ce moyen de conciliation n'ayant pas réussi, les échevins, qui ne voulaient pas céder, firent demander deux cents hommes de troupes à M. de Piles, viguier de Marseille. M. de Piles, comme son quasi-homonyme de l'Écriture, répondit aux échevins : — Je me lave les mains de ce que vous allez faire ! Et il donna les deux cents hommes.

Pendant ce temps-là, le rideau avait été levé et baissé plusieurs fois ; Mme d'Albertas s'était retirée, poursuivie par les huées ; quelques gentilshommes d'Aix, ayant voulu faire les récalcitrans, avaient été malmenés ; les cris, les refrains satiriques, les sifflets, les éclats de toute sorte, volaient du haut en bas de la salle. Bientôt les uniformes parurent dans le parterre ; cent soldats entrèrent, refoulant le public à coups de crosses. L'officier qui les commandait se tourna vers la loge des échevins et salua de son épée. Un des échevins, celui qui un moment auparavant avait vainement essayé de parler, se pencha hors de la loge et s'écria d'une voix tonnante : — Réduisez les tapageurs, morts ou vifs !

Le théâtre de Marseille vit alors une scène dont les fastes dra-

matiques n'offrent pas un autre exemple. Les soldats, après avoir frappé de la crosse, frappèrent de la baïonnette, puis ils firent feu. La confusion, la mêlée, le tumulte, devinrent horribles. De toutes parts on attaquait, on fuyait, on frappait. Des coups de feu furent tirés sur les loges, et ceux que les balles atteignirent tombèrent dans le parterre. La mousqueterie retentissait au milieu des cris de désespoir et de rage. On se ruait dans les corridors ; on s'écrasait aux issues. Du parterre on avait d'abord sauté sur le théâtre; les soldats tirèrent sur la scène : un acteur fut frappé, les frises et les toiles des coulisses s'enflammèrent. Des gens tués pendaient sur la rampe des galeries. Le parterre était un étang de sang. La boucherie cessa lorsque la fuite et les balles eurent vidé la salle, et qu'il ne resta plus debout que les échevins et les soldats.

Le lendemain on compta les morts, il y en avait quinze, et les blessés, il y en avait cent. Rémusat avait été tué le premier. Les meilleures familles prirent le deuil.

Au milieu du désespoir et de l'indignation que ce déplorable évènement répandit dans Marseille, vint se mêler le récit d'un épisode tristement plaisant. On raconta qu'un capitaine de navire hollandais, sorti le matin du lazaret, s'était rendu au théâtre afin de jouir d'un divertissement entièrement nouveau pour lui. Ce brave homme n'était jamais allé au spectacle, mais on lui en avait dit des merveilles. Quand il entendit les cris des spectateurs, et quand il vit les troupes entrer dans le parterre, il s'imagina que c'était la comédie, et il se mit à regarder de tous ses yeux et à écouter de toutes ses oreilles. Les coups de feu ne l'effrayèrent pas le moins du monde, et son illusion ne cessa que lorsqu'il reçut une balle dans le ventre. Il mourut le lendemain.

Quelques années après ce désastre, la salle de spectacle où il avait eu lieu menaçant ruine, M. le prince de Beauvau, grand d'Espagne, académicien, et gouverneur de Provence, fit construire une autre salle sur l'emplacement de l'ancien arsenal, près du port. C'est le grand théâtre actuel. Il fut exécuté d'après les plans de l'architecte Bénard, et coûta treize cent mille livres, sans compter le prix du terrain. Une rue fort belle qui conduit de la

Cannebière au théâtre prit le nom de M. de Beauvau. Cette rue Beauvau est toute étincelante des magnifiques cafés que les étrangers admirent à Marseille. La rue qui se trouve derrière le théâtre se nomme rue d'Albertas, comme pour perpétuer un souvenir qui ne saurait demeurer enseveli sous les ruines de l'ancienne salle, que remplace une halle fondée par le préfet Charles Delacroix, père de notre célèbre peintre Eugène Delacroix.

Le théâtre est encore aujourd'hui à Marseille ce qu'il était au XVIIIe siècle. C'est toujours, pour la saine partie du public, un cercle politique et une succursale de la Bourse. Marseille a bien eu jusqu'à sept ou huit journaux à la fois, mais le théâtre a toujours été sa meilleure gazette. On n'y parle plus d'Aix, ville morte, ni de ses marquis fossiles, ni du chancelier Maupeou; mais on s'y entretient des chambres, des affaires du pays et des anecdotes de la ville. Au plus beau moment de la comédie ou de l'opéra, dans les loges et dans les corridors, les négocians spéculent sur le cours des huiles et des savons, les courtiers vendent des sucres et des indigos, et les assureurs prennent des risques. Quand les opinions et les partis s'irritent, ce qui n'est pas absolument rare à Marseille, le théâtre reçoit le contre-coup de ces émotions. Pendant et depuis la révolution, il a entendu bien des cris animés, il a retenti de bien des querelles, mais au milieu des plus vifs emportemens de la passion politique, dans les circonstances les plus menaçantes, il n'a rien vu, fort heureusement, qui ressemblât à la fatale soirée de *Zémire et Azor*. Depuis la restauration, la soirée dramatique la plus orageuse à Marseille a été une représentation du *Soldat laboureur*, dont une jeunesse généreuse soutenait les allusions patriotiques contre la réprobation anti-nationale d'un parterre anglo-légitimiste.

A propos de la légitimité, voici une assez étrange scène qui s'est passée au théâtre de Marseille en 1814 : Monsieur, comte d'Artois, étant venu visiter les Marseillais, honora le théâtre de sa présence. Voir un prince de la religieuse famille des Bourbons aller au spectacle fut un grand sujet de scandale pour les royalistes de Marseille. Monsieur, qui ne partageait pas leurs scrupules, s'installa un beau soir dans la loge du préfet. On jouait tout exprès

pour le prince *les Héritiers Michaud* et *la Partie de chasse d'Henri IV*. A cette époque, les Marseillais, dont le commerce avait beaucoup souffert durant l'empire, demandaient pour indemnité à la restauration la franchise de leur port. Entre les deux pièces, l'acteur Desronds (qui a fait pendant quinze ans les délices des Marseillais dans l'emploi des comiques, et qui exerce aujourd'hui la médecine à Alger, où il était aller jouer le répertoire des Variétés), se présenta sur la scène, et entonna une complainte allégorique qui commençait par ce couplet, sur l'air *de la Baronne* :

C'est la Franchise,
Qu'il faut chanter en ce beau jour,
Et la vérité veut qu'on dise,
Que la Provence est le séjour
De la Franchise.

De frénétiques bravos accueillirent cette spirituelle allusion. Quand l'acteur Desronds eut parlé, le comte d'Artois se leva pour la réplique, et après avoir salué le parterre :

« Je suis chargé par le roi, mon frère, de dire aux *Marseillois* qu'il n'a rien tant à cœur que de favoriser le commerce de l'*excellente* ville de Marseille. A mon arrivée à Paris, je demanderai expressément au roi, mon frère, la franchise de votre port. »

Jamais Fleury ni Talma ne furent applaudis comme le fut Monsieur ce soir-là. La franchise demandée par Desronds fut accordée, et un mois après, les *Marseillois*, s'apercevant qu'elle leur était nuisible plutôt qu'avantageuse, écrivirent au comte d'Artois pour en obtenir la révocation, qui leur fut pareillement accordée, quoique demandée en prose et sans musique.

Si le commerce allait mal sous l'empire, en revanche, jamais l'art dramatique n'eut un plus beau moment à Marseille. Quatre théâtres y florissaient à cette époque, tandis qu'aujourd'hui un seul a de la peine à se soutenir, et que le Théâtre des Allées offre en vain deux fois par semaine les plus gros mélodrames et les plus gais vaudevilles des répertoires parisiens. D'où venait cette étrange prospérité dans un temps où la ville était ruinée et où tous les jeunes gens étaient sous les drapeaux? C'est là un mystère dont on

a vainement voulu sonder les profondeurs. Le fait est que les quatre théâtres étaient pleins chaque soir. C'est dans ce temps-là que le directeur Ribié gagna cent mille écus avec *le Pied de Mouton*, et que M. Fay étonnait Marseille de son luxe. M. Fay fut au Grand-Théâtre de Marseille ce que M. Véron a été à l'Opéra de Paris; seulement avec cette différence dans le résultat, que M. Fay a fini par une faillite, et qu'il fouille maintenant, sur la foi des chroniques, le sol de la Bretagne pour y trouver des richesses qui arrivaient d'elles-mêmes dans ses bureaux de Marseille, et que de folles profusions lui ont fait perdre. A peu près à cette epoque, Désaugiers et Jacquelin ont dirigé un des théâtres de Marseille, le Théâtre des Jeunes Artistes, qui avait remplacé un club populaire dans la salle de la rue Thubanneau. C'est à Marseille que ces deux spirituels vaudevillistes ont fait leurs premières armes.

Dans tous les arrondissemens dramatiques de France, il n'y a pas une direction plus difficile et plus dangereuse que celle du théâtre de Marseille; les plus habiles y ont échoué. Cependant le conseil municipal vote tous les ans une large subvention. C'était quinze mille francs il y a dix ans, c'est soixante mille francs aujourd'hui; mais quelle subvention ne faudrait-il pas pour compenser l'indifférence du public? Cette indifférence a existé de tout temps; le théâtre n'a jamais été compté au nombre des plaisirs qu'affectionnent les Marseillais; les dames ne vont guère au spectacle que lorsqu'un acteur célèbre de Paris y donne des représentations; les hommes n'y viendraient pas, si, en qualité d'abonnés et de spectateurs des premières loges, ils n'avaient la liberté de circuler dans les coulisses pendant toute la durée du spectacle. Le théâtre de Marseille est le seul en France où l'on jouisse de ce privilége; c'est le seul aussi, de toutes nos grandes villes, où les spectateurs ne soient pas assis au parterre; un banc unique s'étend sous les galeries des premières, et ce banc est réservé aux vieillards, non par ordonnance municipale, mais par une religieuse bienveillance digne des jours antiques de Sparte. Il y a des soirs où ce parterre reçoit une foule inaccoutumée; on s'y presse, on s'y foule; c'est un océan de têtes, secoué par de soudaines ondulations qu'un peuple de marins a surnommé des coups

de mer ; souvent un spectateur, lancé par la bourrasque, bondit et va retomber au loin sur les vagues chevelues. Des bancs au parterre priveraient le public de ce spectacle pittoresque, et coûteraient à l'administration le tiers des places. Les connaisseurs admirent, au théâtre de Marseille, un plafond de Réatu, représentant *Apollon et les Muses jetant des fleurs sur le Temps.*

C'est une vérité passée en proverbe, que le public marseillais n'écoute que le ballet. Flanant dans les coulisses, ou causant sur les banquettes pendant les mélodies de l'opéra et les tirades de la tragédie, il observe le silence et prête toute son attention lorsque vient le moment des entrechats. Aussi le plus grand succès de la scène marseillaise a été obtenu par *les Amours de Vénus*, de Coindet; *le Pied de Mouton* ne vient qu'en seconde ligne. Depuis quelques années cependant, une jeune génération, amie des lettres et des arts, essaie de reformer le goût du public, et de ranimer son indifférence en matière dramatique. Par les soins de ces jeunes gens, les œuvres du drame moderne ont été mises en scène à Marseille, et après la première représentation d'*Antony*, les plus enthousiastes se précipitèrent sur le théâtre, et, prenant la brochure dans le trou du souffleur, la couronnèrent de lauriers. Une ovation non moins éclatante a été décernée à la musique de *Robert-le-Diable.*

Ce théâtre de Marseille, si peu encouragé, a formé et possédé dans sa troupe plusieurs acteurs qui jouissent de la faveur publique à Paris, entre autres, Lafont de l'Opéra, Bocage, Philippe, Monrose, Ferville et Ligier.

De plus, Marseille se recommande au monde dramatique, pour avoir vu naître, parmi les artistes de talent : Paul l'aérien, madame Montessu, Perlet et madame Volnys; et parmi les auteurs : d'Urfé, Laujon, Brueys, Barthe et le compositeur Della-Maria, auteur du *Prisonnier*, mort, comme Weber, jeune et empoisonné.

EUGÈNE GUINOT.

LE

Canonnier du Neuvième Corps.

Épisode de la déroute de Russie.

Une des catastrophes les plus épouvantables qui aient jamais frappé l'humanité, une de celles dont l'ébranlement pénètrera le plus profondément dans les traditions des hommes pour aller retentir jusque dans la dernière postérité, c'est la déroute de notre pauvre grande armée de Russie. Tout est là marqué au coin d'un grandiose et d'un colossal inusité dans les interventions solennelles de la Providence. Le génie du chef, l'audace du projet, la composition de l'armée, le merveilleux des évènemens, l'immensité des ruines qui couvrent la terre de Moscou à Sainte-Hélène, tout est gigantesque, tout est hors des mesures communes. Disons-le avec un triste orgueil : toute figure semble rabougrie, toute nature énervée auprès de ces hommes surhumains, auprès de ces enfantemens surnaturels des rigueurs d'un climat habituellement rigoureux; et lorsque de ces évènemens et de ces hommes hyperboliques nous reportons les yeux sur nous-

c

mêmes, sur ce qui se fait autour de nous et par nous, nous nous sentons tout désorientés par cette perturbation de sensations et d'idées qu'éprouve, en se retrouvant en face de la réalité, l'homme dont les yeux viennent de quitter un microscope. Oh! non, nous ne ferions pas ce qu'ont fait nos pères! Pour le bonheur de l'humanité, Dieu ne lui prodigue pas les tristes splendeurs dont l'auréole lugubre plane sur les pages qu'a laissées dans l'histoire la révolution française; il ne prodigue pas non plus à la terre les races d'hommes qui doivent lui imprimer ces terribles secousses, pour combler et féconder de leur sang les abîmes qu'ils y ont ouverts. Oh! non, nous ne ferions pas ce qu'ont fait nos pères! L'espèce humaine serait haussée d'un degré dans la hiérarchie des êtres, si elle conservait partout, toujours, et au même niveau, cette merveilleuse faculté, je dirai presque cet instinct de dévouement, d'abnégation et d'enthousiasme qui, pendant un quart de siècle, pousse des générations à s'offrir en holocauste aux idées de rénovation et d'amélioration sociale que la théorie leur a léguées, et à payer de leurs sueurs et de leur sang, distillés goutte à goutte sur le monde entier, la rançon de l'avenir qui s'affranchit des entraves du passé. Ah! je conçois l'enivrement de celui qui, leur faisant des noms avec des noms de bataille et de provinces, repartageait la terre à ces suzerains de fraîche date qui venaient de la conquérir, et disait aux siècles futurs comme à ses soldats: Vous marcherez sous ces chefs nouveaux. Certes, en considérant tout ce qu'il y avait de vie intense et supérieure dans ces majestés du courage et du génie qui s'inclinaient devant la sienne, il dut croire qu'il y en avait de quoi défrayer une longue suite de générations. Mais non: isolés entre les générations qui les ont précédés et celles qui les suivent, ces hommes ont été fils d'eux-mêmes, et n'ont rien engendré dans leur ordre. Leur noblesse, qui naquit en eux, est morte en eux; et s'ils ont laissé une postérité charnelle, ils n'ont pas laissé de dynastie.

Écoutez ce qui se dit, regardez ce qui se fait, et dites quel est celui d'entre nous, petits ou grands, qui n'a pas plié sous le faix du nom qui lui a été imposé. Fils dégénérés, notre vie n'a plus ces larges attaches qui devaient la relier sympathiquement à la vie de

l'état et de l'humanité tout entière, comme les membres à un même tronc. Tous ces sentimens de liberté et de fraternité humaine, dont nos pères ont été les apôtres armés et les héroïques confesseurs, nous, dans notre langage peureux et dégradé, nous appelons cela chimère et folie ; — mots impies et parricides dans notre bouche ! — comme autrefois on disait la folie de la croix. O païens ! vous n'étiez pas du moins les fils et les héritiers de ces fous sublimes qui ont changé la face du monde.

QUATRE CENT MILLE étaient partis, VINGT MILLE sont revenus !!!

Et maintenant, plus rares que les reliques des anciens monumens que visitent tant de fervens pélerins, plus rares que les pierres runiques et les vieux dolmens, plus rares que les restes des antiques monastères, ils errent parmi nous comme dans une solitude, ces débris vivans et héroïques d'un colossal édifice, et nous ne les regardons pas ! Ils paraissent dans nos cirques, et la jeunesse ne se lève pas devant eux ; les fronts chevelus et parfumés ne se découvrent pas devant ces fronts augustes et dépouillés de leur parure, mais couronnés de gloire et d'années ! — Et nous appelons Vandales ceux qui ne respectent pas quelque reste insignifiant et mutilé d'une antiquité dont notre ère a perdu la tradition ! et nous parcourons la terre, et nous la creusons avec le fer et les ongles, pour découvrir ou déterrer quelqu'une de ces précieuses bagatelles ! On se dispute à qui possèdera quelque vase enlevé aux décombres de Pompéi : lord Elgin implante en Angleterre les gloires exotiques du Parthénon exhumées des campagnes d'Athènes ; Lafayette conserve une pierre de la Bastille ; l'Égypte n'est plus en Égypte, mais dans nos musées ; il y a au Louvre des honneurs publics, des honneurs royaux, pour un bronze déformé et méconnaissable, pour une tuile, pour un ustensile dont nous ne pouvons deviner l'usage ; il y a un culte et des temples pour toutes ces choses, parce que ce sont des restes des temps qui ne sont plus ; et pour ce qui reste de la plus grande chose qui ait jamais été, pour ce peu que le temps et le fer ont épargné long-temps, mais n'épargnent déjà plus, pour les traditions vivantes de l'enthousiasme et de l'honneur national, pour tout ce qui dans tous les temps a été sacré chez les nations

qui n'étaient pas encore tombées en pourriture, pour tout cela, il n'y a que de l'indifférence et de l'oubli!

Or, il est bon que de temps en temps, pour la glorification du passé, si ce n'est pour l'utilité du présent, on remette en mémoire les hommes et les actions dont l'enseignement a été si vite perdu pour nous; il est bon qu'à défaut de sentimens vivans et agissans, nous peuplions au moins de souvenirs les solitudes arides que le desséchement de toutes les ambitions généreuses a faites dans nos cœurs; il est bon que la France, cette veuve oublieuse et déchue, qui souille dans des prostitutions indignes la pureté du grand nom qui lui a été laissé, voie parfois apparaître, au milieu des profanations de l'orgie, l'image triste et grave de l'époux dont ces débordemens outragent la mémoire, et qu'une voix intérieure vienne lui crier: Ne vous souvient-il plus quel fut Hector? C'est par ce souvenir qu'elle se relèvera, s'il lui est donné de se relever jamais. En attendant, heureux le foyer dont la flamme a pu se raviver le soir au récit de quelqu'un de ces faits qui font briller l'enthousiasme ou les larmes dans les yeux de la famille attentive et muette! Heureux ceux qui, comme moi aujourd'hui, peuvent arracher à un injurieux oubli et livrer à la publicité qui leur est due un trait pareil à celui que voici.

On était à Wilna, à quatre journées du Niémen et de la Pologne, une terre amie. La liste des lieux que devaient immortaliser nos désastres était presque épuisée; et il était temps, car les hommes allaient bientôt manquer à ces meurtrières épreuves. Notre arrière-garde se trouvait pour la cinquième fois réduite à un homme: Ney! Quatre fois il avait vu son armée se fondre dans ses mains jusqu'au dernier soldat, quatre fois il l'avait refaite. En attendant qu'il la refît une cinquième fois, réduit à lui-même, chose incroyable! seul avec ses aides-de-camp, il faisait front aux Russes, et leur disputait le terrain pied à pied. Il était à la fois un général et une armée. Pour passer le pont de la Bérésina, il avait attendu que le dernier traînard eût franchi cette limite de la vieille Russie, et quand il la franchit à son tour, il s'était assuré qu'il ne laissait derrière lui que des morts. Il fut aussi le dernier qui entra dans Wilna. Héroïsme inutile! La mort, pour frapper, n'attendait

pas le bras des Russes, et ne trouvait dans leurs armes qu'un bien faible auxiliaire. Victor, dont le corps d'armée était moins exposé à l'avant-garde, l'avait bien éprouvé. Lors de la marche sur Moscou, l'armée conquérante, arrivée à Smolensk, avait, avant de s'enfoncer plus profondément au cœur des vastes contrées qu'elle envahissait, senti le besoin de se fractionner, et de laisser le long de la route divers corps destinés à couvrir les derrières contre des ennemis fanatiques et rusés tout à la fois, ou contre des alliés peu sûrs, de maintenir les communications avec la Pologne, c'est-à-dire avec la France, et de lier le système d'opération principal avec Macdonald, qui, dès l'entrée en Russie, avait appuyé à gauche et s'était dirigé sur Riga et Saint-Pétersbourg. Victor, chargé du commandement d'un de ces corps, avait occupé, avec quarante mille hommes, Vitepsk, Smolensk et Mohilef. Au retour, il s'était naturellement trouvé en avant avec ses quarante mille hommes, et à Wilna, il lui en restait à peine quelques centaines! Malheureux corps! destiné à payer son tribut de victimes aux flammes de Wilna, il ne vit pas celles du Kremlin; ses morts couvrirent les glaçons de la Bérésina, et il ne put mêler son sang au sang des vainqueurs de la Moskowa; il n'eut qu'une part inégale de gloire, et il ne lui fut pas fait grace d'une misère!

Le pays avait été tellement dévasté quelques mois auparavant, d'abord par les Russes, puis par les Français, puis enfin, et tout nouvellement, par l'hiver, que les têtes de colonne de l'avant-garde elle-même n'y pouvaient trouver aucune subsistance. Au milieu de ce dénuement et de cette désolation sans fin, tous les regards, tous les cœurs se portaient sur Wilna. Au nom de Wilna les courages se retrempaient, les forces épuisées se ranimaient. Le souvenir des cruelles déceptions éprouvées à Smolensk et en d'autres lieux, sur lesquels on avait fondé de semblables espérances, ne pouvait rien contre les espérances nouvelles et obstinées.

On dit que ce fut un bien lugubre spectacle que l'entrée de ces bandes confuses et démoralisées, qui avaient été la plus belle armée du monde, dans une ville dépeuplée et sans ressources, à la possession de laquelle tant de malheureux avaient rattaché

l'espoir de leur salut. Les maisons étaient fermées: on enfonça les portes; on brisa les fenêtres pour les brûler; on se précipita par milliers dans ces chambres nues, dégarnies, ouvertes à tous les vents. Les magasins furent envahis, et ce qu'ils contenaient, bu ou dévoré par les premiers venus avec une telle fureur, que tous en furent victimes: un quart d'heure d'abondance fit plus que n'avaient pu faire deux mois de fatigues et de privations sans nom. Bientôt ceux qui continuaient d'arriver, ne trouvant plus de place, furent heureux de pouvoir, à travers les cadavres, s'échapper de ce Wilna qu'ils avaient si ardemment convoité. Quelques-uns de ces derniers, qui étaient parvenus à l'extrémité de la ville, y avaient trouvé une grange dont ils s'étaient emparés; ils formaient avec la paille de grands lits circulaires sur lesquels ils se couchaient, puis entassant d'autre paille au milieu du cercle, ils l'allumaient et s'endormaient les pieds tournés au feu. — Combien, hélas! n'ont plus connu le réveil!

La grange était vaste, les cercles nombreux, et bientôt cependant ils n'allaient plus suffire à la foule qui affluait sans cesse. La confusion ne faisait qu'augmenter le danger qu'occasionait en pareil lieu un pareil mode de chauffage; mais nulle considération n'eût pu arracher à ce feu plein de menaces un seul de ces hommes qui y exposaient enfin librement leurs chairs envahies, pénétrées, torturées, souvent même mortifiées et décomposées par un froid continuel de vingt-huit degrés. Je me trompe: il y eut une exception; il y eut parmi les premiers arrivés un homme pour qui les leçons d'une expérience terrible ne furent pas perdues; soit que sa volonté souveraine eût maintenu son empire même sur le sentiment de la plus atroce douleur; soit plutôt que, vaincu par la souffrance et réduit par elle à la dernière extrémité, l'épuisement de ses forces et les approches d'un anéantissement total eussent émoussé sa sensibilité physique, il s'était choisi bien loin du feu et tout près d'une porte, une place peu enviée et du haut de laquelle, en cas d'incendie, il pouvait en un clin d'œil se laisser glisser dans la rue. C'est qu'en effet il n'était plus de force à lutter contre une foule qui se fût précipitée vers les issues d'un bâtiment en feu. Il avait une fièvre affreuse; ses pieds et ses

mains étaient gelés, tellement gelés, que la dernière phalange de l'un des doigts de sa main droite était tombée; ses jambes étaient déchirées de blessures, ce qui tenait probablement à ce que ses fonctions d'officier d'état-major l'astreignant à l'usage du cheval, ses jambes qui se trouvaient à hauteur de ceinture avaient reçu souvent des coups destinés à donner la mort à un fantassin. Les Russes ajustaient bien! depuis quelque temps il avait vu son dernier cheval subir le sort de ceux qui l'avaient précédé, sans pouvoir être remplacé cette fois; et depuis que ses pieds et ses jambes étaient devenus impropres à le porter, il allait à pied! On conçoit facilement comment tous ces maux et d'autres encore, se cumulant ainsi, devaient s'envenimer les uns les autres, et ce que l'on concevra avec plus de peine, c'est que, depuis long-temps déjà, ils n'eussent pas tué leur patient. On meurt à moins.

Mais le colonel, ou plutôt le major B., (car il ne fut fait colonel qu'à Leipsig) était un de ces hommes qu'une trempe d'ame et de corps également solide semblait avoir prédestinés à ces rudes chocs et façonnés tout exprès pour les grandes choses à l'accomplissement desquelles il devait concourir. *Quorum pars magna!* Voué d'abord au palais, les premières années de sa jeunesse s'étaient écoulées dans l'étude d'un procureur; mais, comme tant d'autres Achille qui s'ignoraient eux-mêmes, à peine eut-il entendu le cliquetis des armes, qu'il s'élança où son étoile l'appelait. C'était en 1792; il sortait un jour de son étude; en traversant la grande place de sa ville natale, il voit des hommes rassemblés: ces hommes étaient ses compatriotes, ses camarades d'enfance; c'étaient des ouvriers, des marchands, des avocats, qui le matin même avaient été, comme lui, vaquer à leurs occupations; désormais c'était un bataillon de volontaires de la Haute-Vienne. Le lendemain, sa requête commencée la veille l'attendit en vain; son étude ne le revit plus.

A peine rassemblé et armé, ce bataillon eut à faire ses preuves; il débuta par Jemmapes. Quatre mille Autrichiens étaient postés dans une ferme d'où ils nous incommodaient beaucoup. Une compagnie de grenadiers de la Haute-Vienne se charge d'enlever la ferme; elle y marche la baïonnette en avant, et la ferme est

emportée. Le plus fort n'était pas fait ; les vaincus reviennent en force, la ferme est cernée, mitraillée ; elle tient bon. Cependant, après un long combat, les assaillans, qui s'étaient d'abord étonnés de la vigueur de la résistance, s'étonnent de son affaiblissement, bientôt même ils peuvent entrer dans la ferme. — Nous n'en avions plus besoin, ni eux non plus. — Et au moment où ils y pénétraient d'un côté, six hommes, reste de la compagnie, commandés par un sergent-major, atteint de deux coups de feu à la tête, s'échappaient de l'autre en renversant ce qui se trouvait d'ennemis sur leur passage et se dérobaient à la mort en se laissant rouler au fond d'un ravin. Le sergent-major fut fait officier et mis le lendemain à l'ordre du jour de l'armée pour action d'éclat. Il passa bientôt en Italie, où il conquit de nouveaux grades avec de nouvelles blessures. Devenu aide-de-camp du maréchal Lannes, il le suivit à Austerlitz, et, chemin faisant, fut chargé de porter au général Mack, et de lui faire accepter cette mémorable capitulation, qui lui a valu une si triste immortalité. Le général lui donna à choisir dans ses écuries deux de ses plus beaux chevaux, qui furent choisis en effet, mais qu'on n'eut pas le temps de faire enlever. Un petit cadre dans lequel se dessine en noir sur un fond d'or la silhouette d'un officier à cheval, et tenant à la main une dépêche où on lit ces mots : *Capitulation d'Ulm*, perpétue dans sa famille ce souvenir. Le pendant de ce cadre représente une belle Allemande, qui probablement s'était réconciliée avec l'invasion. En 1810, devenu officier supérieur, chevalier de l'empire, époux, père, doublement dégoûté de la guerre par la fatigue et par la perte toujours récente pour son cœur du brave maréchal Lannes, le major B... qui avait, grace à ses campagnes, plus d'années de service que d'âge, prit sa retraite et vint se confiner dans une campagne qu'il aimait avec passion; il n'en jouit pas long-temps. Vers la fin de l'année suivante, on sentit le besoin de rappeler sous les drapeaux, pour l'expédition de Titans que l'on préparait, tout ce qu'il y avait en France d'expériences militaires et de courages éprouvés. Le campagnard, cédant aux sollicitations du ministre, quitta sa veste de chasse et reprit l'uniforme; il partit...., et maintenant il se demande, sur la botte de paille où

nous l'avons laissé à Wilna, s'il lui sera donné de revoir sa terre natale, de revoir sa femme, de revoir ses enfans, de rejoindre ce qu'il a emporté de sa vie dans des contrées inhospitalières à ce qu'il en a laissé dans son château lointain. Jusque-là il avait compté sur sa force physique pour se tirer de toutes les difficultés de sa position; mais à l'heure qu'il est, chassée par le froid, la vie s'est retirée des extrémités de son corps, et voilà qu'elle est menacée dans le centre, dans son dernier asile, par une fièvre implacable et sans cesse croissante; il essaie de se soulever, il ne peut; il essaie d'appeler du secours, il ne peut. Et puis, du secours!... Oh non! il est là seul, plus seul au milieu de ces milliers d'hommes qui s'entre-poussent et s'entre-déchirent que sur une terre vierge de pas humains. Du secours! oh non! mais au contraire, si sa botte de paille fait envie tout à l'heure à quelqu'un de ces enragés, elle lui sera enlevée impitoyablement par un plus fort que lui, qui se fera peut-être un oreiller de l'espèce de cadavre qu'il aura dépossédé. Il n'espère donc plus rien des hommes, plus rien de lui-même, et le doigt de Dieu ne se montre à lui que dans le froid miraculeux qui le mord de plus en plus, dans la fièvre qui le dévore avec un acharnement redoublé, dans tout ce qui semble conspirer sa perte.

Alors le délire s'empare de lui. Il rêve, il rêve; il fait des rêves horribles. Les ombres effroyables que projettent sur lui les corps des misérables qui se débattent devant des flammes immenses, l'épaisse fumée qui nage dans l'atmosphère, le tumulte, le sang, les cris, tout conspire à compléter dans son esprit en proie à l'enfer, des tableaux fantasmagoriques où la réalité le dispute d'horreur avec l'imagination. Tout à coup, au milieu de cette lutte contre le cauchemar qui le suffoque et va sans doute l'achever, les cris au feu! au feu! éclatent à ses oreilles. A ces mots terribles, soit qu'il les confondît avec le reste de son rêve, soit que la lucidité de sa raison fût revenue, l'instinct se réveille en lui plus fort que jamais. S'appuyant sur les coudes, il fait un effort, un effort convulsif et surhumain pour s'élancer en bas de son tas de paille, et sans doute il put rendre grace à la fièvre et au délire du peu de forces qu'il trouva en ce moment à son service. Cependant cette

force galvanique l'avait quitté à moitié chemin. Mais comme il avait gagné assez pour que ses deux jambes pendissent à l'extrémité inférieure des gerbes, leur poids faisant pencher en avant cette extrémité et l'extrémité opposée se trouvant allégée du poids de la tête et des épaules, le malade se sentait étendu sur un plan incliné où la moindre impulsion pouvait le faire glisser jusqu'en bas. Ce fut donc à se donner cette impulsion qu'il s'appliqua, et un second effort bien moindre que le premier, un simple mouvement des reins y suffit. Le voilà dans la rue. Au bout de quelques instans, complètement rendu à lui-même par l'impression vive et piquante du grand air, il peut voir et juger sa situation. Elle ne s'était guère améliorée. Il avait changé son lit de paille pour un lit de neige, et s'il pouvait en ce moment respirer plus à l'aise, il ne tarderait pas à être englouti, aussi bien là que dans l'intérieur, sous des cendres ardentes et des décombres enflammés. Il fallait donc marcher. Il le fallait! Oh! quels sont donc les mystères de la volonté dans l'homme! L'impotent *voulut* marcher et il marcha!

Il s'appuya contre le mur; et ses jambes, qui n'étaient plus que deux colonnes de glace; ses jambes qui semblaient devoir être plutôt un fardeau inutile et une entrave qu'un instrument de locomotion; ses jambes, grace à l'appui du mur, parvinrent à le supporter, et, à l'aide d'un mouvement pivotant et alternatif des deux hanches, à se poser tour à tour l'une devant l'autre. Au bout d'un quart d'heure il avait peut-être fait trente pas. C'était assez pour ne pas être brûlé, ce n'était pas assez pour ne point mourir. Et pourtant il n'alla pas plus loin, il n'avait plus la force de marcher; disons mieux, il n'avait plus la force de le vouloir.

Il tomba.

Ah! combien il en avait vu tomber ainsi pour ne plus se relever! Combien de fois il avait passé, sans se détourner peut-être, devant ces misérables dont il allait augmenter le nombre. Et maintenant il voyait à son tour défiler devant lui des masses d'hommes, de frères, qui passaient et ne se détournaient pas! Les malheureux! ils avaient espéré que les ennemis leur laisseraient au moins cette nuit tout entière; et dans le compte de leurs ennemis, sur

cette terre où tout l'était pour eux, ils avaient oublié l'incendie! Ainsi ballottés entre mille chances qui ne leur présentaient de tous côtés que la mort et une mort cruelle, ce qui devait être un bienfait pour eux tournait à leur ruine; lorsque le feu leur laissait un instant de répit, la faim leur creusait les entrailles, tout aliment les étouffait, le froid les poussait vers le feu, le feu les renvoyait au froid devenu plus insupportable.

Et ceux qui n'étaient pas restés dans les flammes reprenaient leur course morne et désespérée sous ce ciel de glace, à travers cette terre glacée. Et le mourant les voyait, à la blanche lueur du jour qui commençait à poindre, se hâter sur le chemin qui n'en devait ramener qu'un bien petit nombre à la patrie. Et s'il dirigeait un peu plus haut ses yeux alourdis, il apercevait aussi une longue ligne noire qui se dessinait dans l'air parallèlement à la ligne noire qui s'effilait sur la neige des chemins, et il se disait : Déjà les corbeaux!

Oh! cela n'est pas une fable! Ce ne sont pas là des atrocités de roman ou de poème élucubrées à plaisir! Et si ce que je dis ici dépasse les limites du vraisemblable, tant pis, ou plutôt tant mieux pour l'ordinaire vérité! Oui, nos pères, nos frères, ont jonché de leurs cadavres un chemin de quatre cents lieues, et ceux d'entre eux qui ne sont pas tombés raide morts, ceux qui ont eu le temps de se sentir mourir, ont pu ajouter à leurs horribles tortures cette horrible certitude que la terre ennemie qu'ils foulaient, rejetant jusqu'à leur dépouille mortelle, leur serait ennemie même au-delà du trépas.

Quant aux autres, ils avaient bien trop de sujets plus proches de souffrir et de gémir pour s'occuper de l'armée de corbeaux que remorquaient les débris de la grande armée. Le souffle de la terreur et du besoin les poussait sans relâche en tourbillons, comme le souffle du vent pousse des feuilles desséchées. Et si parfois l'idée d'un danger qui n'existait pas pour le moment venant à frapper quelque tête égarée par la souffrance et l'épouvante, le cri : Aux Cosaques! se faisait entendre; à ce seul mot, un mouvement plus rapide s'imprimait à la fuite de ce bétail effarouché. Les temps étaient passés où Murat chargeait ces mêmes Cosaques

à coups de cravache, où, par un geste homérique, sa main leur intimant l'ordre de s'éloigner, faisait tourner bride à l'une de leurs bandes qui fondait sur lui pris à l'improviste, seul, et sans autre défense que la majesté calme de sa contenance royale et le prestige de ses hauts faits.

Mais ce même cri qui faisait office de fouet sur les jambes de ceux qui pouvaient marcher encore, faisait tressaillir le major d'espérance; étendu dans son fossé, il a senti que tout de bon cette fois son heure était venue. Avant d'accepter la mort en brave, il a envoyé le dernier adieu à sa veuve qui pleure et ne l'entend pas, aux deux petits orphelins qui rient et ne l'entendent pas non plus, et qui riraient encore lors même qu'ils pourraient l'entendre. A cette secousse suprême et solennelle, son cœur de fer n'a pu résister; il s'est brisé, et il s'en est échappé des larmes; la gelée les a cristallisées sur les joues de l'officier, et l'orgueil militaire les a bientôt séchées dans ses yeux. Dès ce moment il fait front à la mort; mais qu'elle soit courte! car les souffrances sont inouies. Oh! vienne le Cosaque! et mourir d'un coup de lance! Naguère il s'efforçait encore de parer les coups, et les plaies de sa main droite, entièrement dépouillée à sa partie supérieure par le fer d'une lance, en offraient le témoignage. Aujourd'hui il ne parera plus. Oh! vienne le Cosaque! et il se soulèvera, s'il le peut, pour faire voir qu'il vit encore, afin qu'on ne l'oublie pas dans la tuerie.

Les Cosaques ne venaient pas! et Wilna, qui se désemplissait, continuait à verser hors de ses murs toutes les misères qui l'avaient envahi la veille, et le chemin tumultueux et noir où se ruaient sous leurs haillons tous ces flots d'hommes qui n'avaient plus figure humaine, se déroulait au milieu des plaines taciturnes et blanchies de neige, comme un fleuve sinistre qui roulait des choses inconnues. Cependant, comme une herbe marine détachée de ses racines et flottant au gré du courant vient tournoyer et s'arrêter dans une petite anse formée par les anfractuosités de la rive, on vit une de ces formes se détacher de la foule, et s'approcher du bord du chemin où elle s'arrêta. Le major était là gisant et enveloppé dans son manteau, dont l'étoffe amincie et trouée dessinait les formes de ses grosses épaulettes, et laissait voir une partie de ce qui lui restait

de son costume d'officier d'état-major. C'est probablement là ce qui lui valut cette interpellation:

— Mon général!

Ne se reconnaissant pas à ce titre, il ne répondit pas; mais la même voix répétant encore :

— Mon général !

Une main le toucha pour s'assurer qu'il n'était pas trop tard, ou plutôt pour lui faire comprendre que c'était à lui qu'on s'adressait.

— Que me voulez-vous?

— Vous sauver.

— Merci, mon brave; mais il n'est plus temps.

— Nous verrons bien, laissez-vous faire.

— Il n'est plus temps! Et sa voix devenait plus faible.

— Si l'on vous soutenait, pourriez-vous marcher?

— Non.

— Je vous porterai.

Jusqu'ici le major ne s'était pas détourné pour connaître son interlocuteur; mais à ce dernier mot, il ne voulut plus mourir sans avoir vu une fois les traits de cet homme qui s'obstinait plus que lui-même à sa vie. Il fit un mouvement de tête, et aperçut un canonnier qu'il ne se rappelait avoir vu nulle part.

— Vous êtes un brave, et je vous remercie; mais vous ne pouvez rien pour moi.

— Ah! bah! qu'avez-vous donc?

— J'ai plus qu'il n'en faut pour mourir; j'ai tous les membres gelés, j'ai la fièvre, j'ai la mort en moi.

— Tenez, dit l'artilleur en portant la main à son sac, j'ai ici quelque chose qui vous fera revenir; et il en tirait une bouteille pleine de vin.

Sur mon honneur de fidèle historien, sur l'honneur de celui qu'a sauvé ce trait sublime, sur l'honneur français qui en a inspiré l'idée à son auteur, cela encore est vrai! A une époque où des hommes qui revenaient chargés des dépouilles de Moscou, des hommes qui eussent donné une livre d'or pour une once de pain, n'avaient pas du pain; à une époque où, avec tout l'or de l'armée

et du trésor, on n'eût pu se procurer, dans ces vastes déserts, une seule goutte de vin; où ceux à qui le hasard avait procuré cette miette de pain ou cette goutte de vin oubliée dans les profondeurs d'une maison abandonnée, s'écartaient au loin, pour dérober leur trouvaille à la rapacité de leurs camarades qui la leur eussent disputée avec les armes, avec les ongles et les dents; il y eut un soldat de l'armée de Russie, qui, possesseur d'une bouteille de vin, non content de ne pas dérober à tous les regards cette précieuse rareté, pour en jouir seul, la consacra au salut d'un infortuné qu'il n'avait jamais vu, et qu'il ne devait jamais revoir. Tout ce que l'amitié pouvait espérer alors d'une amitié dévouée, c'était un coup de fusil qui coupât court à des peines devenues insupportables; et elle ne l'obtenait pas toujours, car il fallait pour cela tirer ses mains de l'asile où elles s'étaient réfugiées contre le froid; et un simple canonnier, un rude et grossier soldat, un inconnu!..... Les hommes, dans leurs langues impuissantes, sont cependant parvenus à nommer de grandes et nobles choses, au moyen des mots de courage militaire et de courage civil. Quel nouveau nom donnerons-nous à ce nouveau genre de courage?

L'enthousiasme avait rappelé la chaleur au cœur du major.

— Non, mon ami, non! s'écria-t-il, je n'accepterai pas! je ne puis accepter! Vous êtes sain et fort, ce vin vous aidera à vous soutenir jusqu'au bout; je le prendrais, qu'il ne me sauverait pas, et ce serait vous enlever ce qui doit vous sauver peut-être. Ce serait compromettre votre vie sans profit pour la mienne. On ne saurait trop conserver à l'armée des hommes tels que vous. Si vous voulez absolument faire quelque chose pour moi, achevez-moi, et recouvrez-moi de neige!

Mais l'insubordonné canonnier s'était emparé de la tête de son *général*, et pendant que d'une main il la soutenait sur son genou, de l'autre il lui portait la bouteille à la bouche, et lui faisait avaler quelques gouttes de ce qu'elle contenait. Ces quelques gouttes produisirent un bon effet dans cet estomac délabré qui depuis long-temps n'avait rien senti de pareil; et bientôt le major se trouva sur ses jambes. Malgré tous ses efforts pour en tirer quelque service, afin d'épargner au persistant canonnier une corvée fati-

BULLETIN LITTÉRAIRE.

MÉMOIRES DE FLEURY.

PREMIER ET DEUXIÈME VOLUME (1).

Le goût du public pour les Mémoires semble croître de jour en jour; il accueille tous ceux qui se présentent avec une faveur qu'il est souvent bien difficile de s'expliquer. Ce public pour qui un roman en deux volumes est une œuvre déjà bien longue, ce public qui s'est épouvanté des quatre volumes de la *Vigie de Koat-Ven*, a patiemment absorbé dix, quinze, vingt, cent volumes de certains mémoires qui parlent de la même époque et disent la même chose. Tout ce que l'imagination peut inventer de plus dramatique, tout ce que l'observation peut dicter de plus fin, tout ce que le style peut avoir de plus brillant, ne peuvent lutter par le roman contre ces confidences prétendues véridiques qu'on espère trouver dans des Mémoires. L'histoire n'est pas plus heureuse dans cette lutte; les recherches les plus profondes, les considérations les plus hautes ne lui tiennent pas lieu de ces petites révélations qui ont occupé le caquetage des antichambres et qui sentent la cuisine.

Toutefois cette prédilection du public n'est pas si sotte que les écrivains patentés voudraient le faire croire. Demandez à tout homme si, au lieu d'assister à une revue de Napoléon sur la place du Carrousel, il n'eût pas préféré passer une soirée avec lui, ou le suivre lorsque, le madras en tête et enveloppé d'une robe de chambre, il allait gratter à la porte de Joséphine qui ne lui en passait la clé, qu'après lui avoir fait acheter par quelque faveur impériale la faveur matrimoniale d'entrer dans sa chambre à coucher. Nul doute que cet homme n'eût choisi le droit de voir l'intimité plutôt que celui d'assister à la représentation publique où se presse la foule.

(1) Librairie d'Ambroise Dupont, 7, rue Vivienne.

Ce qui est vrai pour les choses, l'est également pour les récits qu'on en fait. L'histoire a beau dire; tant qu'elle ne sera que la relation des faits qui se sont passés les portes ouvertes et le rideau levé, elle n'aura de public que celui des savans et des écoliers. Les Mémoires, au contraire, sont de véritables espions qui pénètrent partout, dans le salon, dans le boudoir, et qu'on n'a eu le tort de mener quelquefois jusqu'à la garderobe, que parce que le public est insatiable dans son désir de tout connaître.

Si ces observations sont justes pour les têtes couronnées qui sont si loin de la foule, elles le sont également pour les comédiens qui en sont à part. L'ambition de tout jeune homme a été une fois en sa vie d'entrer dans les coulisses d'un théâtre; les économies de beaucoup de vieillards s'y sont écoulées, et l'on croit ne jamais payer trop cher pour voir sans rouge, une figure qui n'était belle que parce qu'elle était peinte. Et, à propos de cela, c'est un singulier sentiment que cet amour de certains hommes qui savent mieux que personne qu'ils n'adorent que du coton, du carmin et une perruque, et qui vont dans une salle de théâtre se passionner pour une poupée admirablement machinée et qu'ils retrouveront dans un quart-d'heure maigre, livide et ridée.

De ces hommes, il n'en est pas un qui gardât vingt-quatre heures la maîtresse pour laquelle il se ruine, s'il ne devait jamais la voir qu'en déshabillé, et si son métier ne lui permettait pas de montrer, grace au secours des couturières et des coiffeurs, comment on est belle et par conséquent comment elle ne l'est pas.

Cette puissance d'attrait qu'exerce sur le public tout ce qui appartient au théâtre, explique su fisamment la curiosité avec laquelle ont été accueilli les Mémoires d'un comédien, surtout quand ce comédien s'appelle Fleury, surtout quand sa vie théâtrale a duré soixante-deux ans; lorsqu'elle a commencé aux dernières années du règne de Louis XV; qu'elle a pénétré, sous Louis XVI, dans les représentations intimes de Trianon; qu'elle a fait jouer le jabot de dentelle de Moncade, devant la carmagnole de Chabot; qu'elle a pris part à ces spectacles où Napoléon donnait à ses comédiens un parterre de rois, et qu'elle a fini sous la restauration, à l'époque où l'archevêché faisait proscrire Tartufe et où M. Decaze tremblait devant Figaro.

C'est une belle vie de comédien, toujours sur les planches depuis son berceau jusqu'à sa mort. Fleury est né dans une coulisse, et comme si sa vie devait toujours demeurer à part de la vie ordinaire, tant qu'il est assez enfant pour être enfant comme tous les autres, l'infidélité

d'une nourrice le jette à l'hôpital ; mais, dès que sa taille, si petite qu'elle soit, est arrivée à la hauteur de certains rôles, le hasard le rend au théâtre pour lui mettre l'habit de Fleurant et la robe de Joas. A cette époque, Fleury avait sept ans, et à sept ans il était comédien. Il débute devant le roi Stanislas et Mme de Boufflers, la Maintenon de cette majesté en retraite. Il a pour compagnon d'études ce chevalier de Boufflers qui plus tard fit tant de petites rimes et de grosses sottises ; ce Boufflers qui une nuit se rendant de sa chambre dans la chambre d'une belle dame qui demeurait à l'autre extrémité de son château, heurte un homme qui, comme lui, profitait de la nuit pour un rendez-vous : Boufflers l'arrête, le reconnaît et lui dit tout bas à l'oreille :

—Vous allez chez ma femme ; ne lui dites pas que vous m'avez rencontré.

Ainsi, Fleury commence sa carrière en touchant de la main aux hommes, aux fatuités, aux ridicules qu'il devait représenter plus tard ; mais il semble que cet art du comédien ne s'apprenne point par l'observation seule des modèles ; il faut qu'un maître vous enseigne à reproduire ce que vous étudiez. On ne copie point un tableau, seulement parce qu'on l'a sous les yeux ; il faut encore savoir manier la brosse et le pinceau. Pour le comédien, il y a aussi un art de manier sa voix, son geste, sa physionomie : cet art, Fleury devait l'apprendre sous un maître qui savait tout ; Fleury s'échappe de Nancy, arrive à Genève, et quelques jours après il jouait la comédie sous la direction de Voltaire.

Puis vient la dernière éducation de l'art, celle des passions ; Fleury s'enfuit à Troyes ; il y devient amoureux, il y devient jaloux, il y devient heureux, et pour qu'il ne manque rien à son instruction, il est trompé une fois, deux fois, dix fois ; c'était le moment d'arriver à Paris sans trop de crainte d'être pris pour un sot. Un homme qui peut dire : — J'ai eu une maîtresse qui s'est moquée de moi, est bien plus recommandable que le jouvenceau qui se réjouit de la fidélité de la femme qu'il aime. Et une chose, selon nous, digne de remarque, c'est que s'il est ridicule d'être trompé, c'est quand on ne l'a été qu'une fois. Un homme qui a été quitté par vingt femmes est une puissance.

Voilà donc Fleury à Paris. Le voilà comédien chez Mlle de Montansier. C'était bien là une belle et bonne comédienne comme il en manque à notre siècle : rieuse, amoureuse, joueuse, vendant cher aux riches ce qu'elle donnait joyeusement aux pauvres ; faisant des amant

de tous ses adorateurs, et des amis de tous ses amans ; une comédienne en vérité comme nous n'en connaissons plus; ne menant point cette vie de plaisirs en cachette et comme un vol fait à des marchés en règle; forcée de conduire ses amours par des escaliers dérobés, dans des boudoirs à doubles portes, à l'aide de femmes de chambre dont elle fait des complices; point : mais la menant ouvertement, haut le front, dans son salon; riant au nez de ceux qui s'en fâchent; et faisant, à minuit, annoncer ses amans par un laquais en livrée à la porte de son boudoir, comme si on eût introduit chez elle un ambassadeur de Sa Majesté très chrétienne; car, à cette époque, Sa Majesté très chrétienne avait de fréquentes et de graves relations avec la comédie. La cour et le théâtre étaient deux existences incessamment mêlées l'une et l'autre. On se disputait au jeu du roi pour Mlle Clairon et Mlle Dumesnil, et les ennemis de la Dubarry n'ayant pu faire rentrer M. de Choiseul au ministère, se consolèrent de son exil, en arrivant à faire jouer Mlle Clairon à la cour, en dépit de la favorite, qui tenait pour Mlle Dumesnil.

A cette époque, Fleury était comédien à Versailles; ici, sa vie se complique d'aventures galantes qu'il lui faut défendre au péril de sa vie. Les gentilshommes de la cour veulent bâtonner le comédien; le comédien répond à coups d'épée, et déjà se manifeste tellement cet esprit d'égalité qui démangeait la nation, que les nobles familles des donneurs de coups de bâtons sont forcées d'obtenir de l'artiste qu'il veuille bien pardonner à ses agresseurs. Bientôt après, Fleury veut entrer à la Comédie-Française, et ici commence l'éternelle histoire des anciens qui redoutent la rivalité des débutans. Molé ne voulut pas de Fleury, et Fleury fut obligé d'aller jouer la comédie à Lyon. Cependant le duc de Duras rappelle Fleury et bientôt, grâce à sa protection, il est admis dans la noble compagnie. A partir de ce moment, le récit de Fleury se trouve mêlé à l'histoire de cette comédie qui possédait alors Préville, Monvel, Molé, Brisard, Larive, Dugazon, Dazincourt, les Dlles Saiuval, Contat, Dumesnil, Raucourt. Alors il pénètre dans cette société littéraire si ardente et qui remettait en question toutes les vérités sociales, dans cette société qui avait fait un talent de la conversation; et Fleury fait des soupers chez Le Kain avec le marquis de Vilette, avec La Harpe, avec Monvel; on s'occupe des ministres et de la Duthé, de Mme de Grammont et de la comtesse d'Hénin, si jolie et usant si bien de sa beauté, qu'on l'appelait d'Henin Catin. On parle de la princesse de Luxembourg qui, craignant de succomber à la ten-

tation, prononçait sur elle-même le *vade retro, Satanas*, en se servant d'eau bénite pour toutes ses toilettes.

Bientôt après le comédien touche tout-à-fait à la cour. Mlle Fleury, sa sœur, avait enseigné la belle prononciation française à Marie-Antoinette, et la reine de France n'avait pas laissé à Vienne les souvenirs de la grande-duchesse. Fleury devient un des protégés de la jeune reine; il la voit, il est admis à la remercier de sa royale protection: ce que Fleury raconte de Marie-Antoinette confirme l'opinion que nous nous en sommes toujours faite. Marie-Antoinette, que l'on fit détester du peuple en l'appelant l'Autrichienne, Marie-Antoinette était une véritable Française; on l'avait élevée pour cela, et il est inconcevable que la France ait méconnu dans cette reine, si belle, si gaie, si amoureuse des plaisirs, les qualités et les défauts dont elle aime à parer ses femmes. Mais tout ce charme qui entourait la reine avait été détruit par un mot; en France il ne faut qu'un mot bien trouvé pour perdre un homme: un mot suffit quelquefois même à déconsidérer un parti; le jour où l'on appela Robespierre tyran, c'en fut fait de lui; le jour où on nomma Marie-Antoinette l'Autrichienne, il y eut rupture entre elle et la France.

Enfin, au milieu de toutes ces petites intrigues, voilà tout à coup, un immense évènement qui fait lever tout Paris, un évènement politique dont l'archevêché s'émeut, dont la cour s'alarme, et pour lequel le théâtre se pare de toutes ses magnificences. Voltaire arrive à Paris, Voltaire meurt à Paris. Fleury faisait partie de la députation qui alla complimenter Voltaire. Il fut de la représentation où assista Voltaire. Il pénétra dans la chambre où mourut Voltaire, et Voltaire le reconnut parmi les milliers de courtisans dorés qui se pressaient dans son antichambre, comme Napoléon reconnaissait un de ses soldats parmi les vingt mille hommes de sa garde.

Cet évènement n'eut de rival que la maladie de Molé. Molé malade jeta le deuil dans tout ce qui s'appelait alors le beau monde. La liste des conquêtes de don Juan, cet énorme rouleau que la pasquinade italienne croit avoir fait bien exagéré en lui donnant deux aunes de long, n'eût été qu'un brimborion de papier à côté des volumes où se faisaient inscrire toutes les femmes qui venaient voir Molé. *Arlequin à la mode*, cette sublime bouffonnerie de Régnard, que l'exagération des farces de la foire n'avait osé habiller que d'une douzaine de robes de chambres à lui envoyées par les femmes de la cour, ce séduisant Arlequin était bien pauvre à côté de ce grand Molé. Le bruit s'étant répandu que le vin de Bordeaux était nécessaire à la santé du charmant comédien, les

équipages armoiriés des plus grands noms de France en déposèrent, dans quelques jours, plus de douze mille bouteilles dans la cave du convalescent. Ceci ne laisse aucun doute sur la vertu singulière que madame de Staël accordait au vin de Bordeaux.

Il faisait beau être comédien ainsi. Peut-être n'était-ce pas tout-à-fait aussi moral que d'être sagement marié, que d'avoir des enfans, un ménage bien arrangé, bien ordonné, tout-à-fait semblable à ce qu'on appelle un ménage bourgeois; ménage bourgeois, dénomination qui dit ce qu'elle veut dire, quoiqu'elle ne dise pas ce qui est; car ménage bourgeois veut dire, dans l'acception usuelle du mot, union vertueuse où le mari est honnête homme, l'épouse honnête femme, les petits honnêtes enfans, la cuisiniere honnête fille, et le domestique honnête serviteur. Et cependant, il faut le dire à la honte de la langue française, nous ne sachions pas que toutes ces honnêtetés se rencontrent dans un ménage bourgeois plus que dans tout autre. Toutefois il faut prendre les mots comme on les entend, et si de nos jours les mariages bourgeois sont plus communs parmi les comédiens qu'il ne l'étaient alors, il n'en est certes aucun qui présente un spectacle d'union plus touchante, de bonhomie plus naïve, de vertu plus modeste que celui du fameux Carlin chez qui Fleury invite les acteurs à dîner. C'est une scène de Greuze mise en action. Et voyez le bonheur de cette époque; voilà que parmi les convives où se trouve un maréchal-ferrant et un peintre en bâtiment; voilà que parmi les apprêts de cette table qui chancèle sur ses pieds, de ce couvert qu'il est impossible de compléter, de ces fourchettes qui servent à deux, de ce festin où rien n'abonde que les jovialités; voilà qu'il se trouve un homme qui nous parle de Benoît XIV, comme de son ami, un comédien qui appelle le pape: mon vieux camarade. C'était ce pauvre Carlin lui-même, si bon et si colère, si gai et si mélancolique, quelque chose de Molière, moins la solennité du génie, plus l'originalité bouffonne de l'Italien.

Ce dîner chez Carlin repose de toutes ces intrigues de théâtre, où il y a toujours une scène réservée pour le lit, et vous ne le quitteriez pas, si quelque chose de merveilleusement intéressant ne vous appelait soudainement. C'est la première représentation de *Figaro*, la première conquête de la volonté populaire sur la volonté royale; conspiration de l'esprit révolutionnaire, qui eut pour complice les hommes qui devaient périr dans la lutte dont Figaro fut, pour ainsi dire, la trompette. Aussi la meilleure préface qu'on puisse mettre à une histoire de la révolution, c'est le *Mariage de Figaro* et l'histoire de sa représentation.

C'est là que s'arrêtent les deux premiers volumes des *Mémoires de Fleury*. Certes, en parcourant au hasard les scènes remarquables qui abondent dans ce livre, nous n'avons pas voulu en donner une analyse ; les mémoires ne s'analysent pas, ils se lisent. Là où l'action n'est pas une, mais multiple, là où les personnages ne paraissent chacun que durant quelques pages, il n'y a que le livre qui puisse donner une idée du livre. Celui-ci est curieux, celui-ci est surtout amusant ; s'il dit quelques choses connues, il en dit beaucoup d'ignorées.

Mais ce n'est pas seulement par les anecdotes dont ils fourmillent que les *Mémoires de Fleury* méritent de fixer l'attention, c'est parce qu'ils représentent l'état social vu du théâtre. Trop souvent, les mémoires signés de quelques grands noms ne marchent que dans les antichambres et les petits appartemens des palais, et ne connaissent rien au-delà ; trop souvent encore des mémoires sortis d'une plume roturière ne disent vrai que ce qui entourait l'auteur, et parlent faux de ce qui était au-dessus de lui ; mais les Mémoires d'un comédien qui touchait à la cour par les gentilshommes de la chambre qui régissaient la comédie et qui entretenaient les actrices ; le comédien qui touchait à la portion agissante du XVIIIe siècle par la littérature qui faisait club dans ses foyers ; le comédien qui sentait l'état des vœux populaires par ce parterre où les sifflets et les applaudissemens étaient alors les manifestations les plus ardentes de l'opinion publique ; le comédien, mêlé à toutes ces choses, donne le véritable spectacle de la société en les disant comme il les a vues.

Ce n'est pas que les *Mémoires de Fleury* aient la prétention d'être un tableau moral de l'époque ; non, assurément ; mais c'est précisément parce qu'ils n'ont pas cette prétention, c'est parce qu'ils racontent ce qui était et ce qui se faisait, sans étonnement philosophique ni réflexion pédante, qu'ils disent le véritable esprit de l'époque. Il n'est diatribe ni panégyrique, qui donne une meilleure idée des temps passés que les récits sincères de nos vieux chroniqueurs. Ainsi, lorsque le moine de Saint-Gall raconte que Charlemagne avait pour habitude de faire baptiser, tous les ans, un certain nombre de Saxons ; lorsqu'il nous apprend que pour engager ces barbares à se convertir à la religion chrétienne, il faisait donner aux nouveaux baptisés un habit de drap neuf ; enfin, lorsqu'il ajoute qu'une certaine année, les finances de l'empereur se trouvant en mauvais état, il ne put fournir aux nouveaux convertis qu'un manteau ; et lorsqu'il donne en preuve de ce fait tout financier, la réponse d'un Saxon qui, s'étant présenté à l'eau du baptême, et

voyant qu'on ne lui donnait qu'un manteau, s'écria : — L'année dernière on m'a donné un vêtement complet. J'irai me faire baptiser à Rome, on est bien mieux traité; lorsque le moine de Saint-Gall raconte ce fait comme une chose ordinaire, il nous donne une plus juste idée de l'esprit des conversions au IXe siècle que les discussions théologiques les plus savantes. Il en est ainsi des mémoires de Fleury. La facilité avec laquelle il raconte les choses les plus inouïes comme étant dans les habitudes de la noblesse et de la bourgeoisie, vous dit mieux ce qu'elles étaient que les satires les plus violentes. C'est sous ce point de vue que les *Mémoires de Fleury* méritent d'être lus par un autre public que celui qui s'amuse des petits scandales et des bons mots dont ils abondent. L'éditeur nous promet incessamment les deux volumes qui parleront de la république et de l'empire; ceux-là ne seront pas moins curieux que les premiers, car ils nous enseigneront l'histoire du théâtre à une époque où deux grandes histoires ont absorbé toutes les autres, celle du peuple et celle de Napoléon.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

CHRONIQUE.

Cependant il faudrait bien en finir avec ce qu'on appelle : l'*Orgie de Grand-Vaux*. Depuis trois semaines, c'est là le bruit de chaque jour. Figurez-vous une partie de chasse, un souper entre vieux soldats et entre jeunes gens, une salle à manger dont la fenêtre reste ouverte, tant les convives craignent peu d'être aperçus! En un mot, une fête comme nous en avons tous vu les uns et les autres, de gais propos comme nous en avons tous tenus, et puis, le lendemain, tout est dit, chacun rentre dans sa gravité et dans ses travaux habituels. Le vieux Caton lui-même, ce vieux sage dont on ne contestera pas la moralité, appelait cela : — *Desipere in loco*.

Quinze jours se passent, la fête de Grand-Vaux est parfaitement oubliée. Tout à coup, voilà une rumeur qui s'élève. — Avez-vous été à Grand-Vaux? Savez-vous ce qui s'est passé à Grand-Vaux? Voilà ce qu'on a fait à Grand-Vaux! Et en même temps on s'ingénie à trouver des périphrases, on se rue en mille ingénieux détours, on se voile modestement la face. — On n'ose pas raconter tout ce qu'on sait. — C'était si terrible à voir, et si terrible à entendre! — D'ailleurs, la presse périodique est si pudibonde : c'est une honnête fille si réjouie et si chaste; ces horribles détails l'ont fait frisonner et rentrer en elle-même, la pauvre sensitive! Aussi elle s'exprime à mots couverts; elle procède par réticences; elle porte modestement ses petits doigts blancs et roses sur cette lamentable histoire. — Elle a peur de souiller sa blanche hermine. — On a donc commencé par faire un petit bruit de Grand-Vaux; après quoi ce petit bruit a grandi, puis il est devenu immense; il a passé du petit journal dans le grand journal. C'était un bruit purement littéraire, dramatique et *artistique*, comme on dit, il est devenu bruit politique. On a commenté, on a discuté, on a argumenté, on a crié. Le *Courrier Français* lui-même, ce saint homme, s'en est mêlé, et il a traité M. Thiers comme si M. Thiers avait des danseuses à ses gages. Voyez le grand crime. On a bu du vin de Champagne! on a donné un charivari à M. Thiers! on a tenu de longs discours du haut d'une table de billard!

Alors voilà les journaux qui crient : *à la régence!* Les uns prennent la défense des petits soupers d'autrefois, et ils disent fièrement : — Parlez-nous de nos mousquetaires ! parlez-nous de nos lanciers ! parlez-nous de nos roués ! c'étaient là des gens qui savaient rire et qui savaient boire ! Les autres, s'enveloppant dans leur vertu, manteau troué, se récrient au contraire : mais vous n'avez pas le droit de souper aux flambeaux et de tenir de gais propos de table ! mais vous êtes des hommes de la constitution, des enfans de la Charte, et, pour délassement unique, vous devriez vous contenter de méditer les colonnes du *Constitutionnel* et du *Courrier Français!* Ainsi ont été ballottés les convives de Grand-Vaux entre le temps passé et le temps présent; on leur a reproché à la fois d'être trop peu mousquetaires et d'être trop mousquetaires, d'être trop régence et pas assez régence, d'être trop près de la Charte et pas assez près de la Charte : c'étaient ceux qui disaient cela, les mêmes gens qui voulaient le même jour que M. Thiers fût attaqué d'une phthisie laryngée et qu'il eût bu de l'eau-de-vie à longs traits. Pauvres logiciens !

Cependant un des convives, M. le général Jacqueminot, vieux soldat qui n'entend rien à ces reproches, et qui n'a pas compris encore de quel droit un espion invisible peut s'asseoir à sa table pour compter les ailes de perdrix sur son assiette, M. Jacqueminot réclame contre cette inquisition d'un nouveau genre; bien plus, il a l'audace de dire que la vie privée doit être murée, surtout quand on laisse sa fenêtre ouverte. Aussitôt on se récrie contre l'horrible proposition. La vie privée! mais c'est le bien de tout ce qui écrit et pense au jour le jour ! La vie privée! mais c'est la vie de tous nos sages philosophes! La vie privée! mais sans la vie privée, pas d'esprit, c'est-à-dire pas de calomnie possible! La vie privée! mais M. Jacqueminot n'y pense pas ! la vie privée, la vie politique, le présent, le passé et l'avenir des hommes, l'enfant même à son berceau, tout cela appartient à la grande prêtresse des temps modernes, la publicité !

Le lendemain, pour répondre au colonel, on l'accuse, lui et les siens, d'avoir parodié l'attentat et la machine infernale de Fieschi. Ce serait là en effet une plaisanterie digne de véritables cannibales. Mais cependant, pesez bien ce que vous dites, vous qui êtes la presse ! Comment pouvez-vous croire que des hommes qui s'en vont se délasser une heure à la campagne, aient eu l'idée de parodier ainsi au dessert le plus exécrable des forfaits? Comment n'avez-vous pas pensé, vous qui êtes la presse, c'est-à-dire vous qui êtes la vérité et la justice du pays, que ces mêmes hommes que vous accusez de cette parodie ont tous payé de leur personne au 28 juillet! Ils étaient tous et au premier rang à la bouche de la machine infernale; ils ont vu tomber à leurs côtés leurs amis, leurs camarades, leurs frères; un peu plus haut ils tombaient eux-mêmes avec le roi et ses deux fils. — Épouvantable catastrophe ! — Ils ont vu des premiers les terreurs de la France, la joie de la ville quand le roi a été sauvé; ils ont vu les larmes de cette noble

mère retrouvant tout à coup, et par un grand miracle, son époux et ses fils. Si le crime de Fieschi a dû laisser un profond souvenir dans l'ame de quelques hommes, c'est à coup sûr dans l'ame de ces hommes que vous accusez si imprudemment de cette horrible parodie ! Et vous appelez cela une attaque loyale ! Et vous appelez cela de la justice ! Et vous voulez qu'on ajoute foi aux détails que vous racontez avec tant de plaisir, quand vous y joignez de gaieté de cœur de pareils détails !

Une autre injustice qui a été commise par la presse, c'est la prétendue participation de M. Persil, à cette fête. Tous ceux qui connaissent M. le garde-des-sceaux, savent très bien combien il est éloigné, par son caractère, de ces folles parties de plaisirs. Or, M. Persil n'était pas à Grand-Vaux, il n'y avait même pas été invité, il n'avait jamais entendu parler de Grand-Vaux avant cette belle histoire. Cependant tout d'un coup et durant trois semaines, voilà M. Persil qui est transformé, lui aussi, en mousquetaire bleu ou gris, en page de Louis XV; toute une vie passée dans le travail et dans l'étude ne peut soustraire M. le garde-des-sceaux à ces terribles accusations d'emportemens et d'excès de tout genre. Enfin obsédé de tous ces détails, M. Persil écrit au *Courrier Français*, que lui, le garde-des-sceaux de France, — *il n'était pas à Grand-Vaux!* C'est à peine si le *Courrier Français* veut l'en croire sur parole, tant cela paraissait amusant, le garde-des-sceaux donnant un charivari au ministre de l'intérieur!

En vérité, puisqu'on était en train d'envoyer tout le monde à Grand-Vaux, nous sommes bien étonnés qu'on n'y ait pas envoyé M. Guizot. — Pourquoi pas ?

Nous conseillons à la presse de profiter de cet accès de virginité pour mettre au ban de l'Europe les soupers d'Alcibiade, les petits dîners de Mécène et d'Horace, et surtout le vieux Caton, dont nous parlions plus haut qui avait coutume de répéter : — *Sœpè mero caluisse virtus !*

Une nouvelle plus nouvelle et plus digne d'intérêt selon nous, c'est le mariage de notre ami le directeur de la *Revue des Deux Mondes* avec Mlle Castil-Blaze, la jeune et jolie fille de notre grand critique musicien, la sœur du jeune poète qui a raconté avec tant de verve et d'esprit le repas de *don Juan chez le Commandeur*. La littérature et la poésie contemporaines avaient envoyé une nombreuse députation à ce mariage qui s'est ainsi célébré en famille.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VINGT-DEUXIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

La mise en scène depuis les mystères jusqu'au *Cid*. — (Ier article), par M. Émile Morice. 5

Résignation, par M. Antoni Deschamps. 41

Études sur la peinture espagnole (galerie du maréchal Soult). VI. — VII. — VIII. — IX. — X, par M. T. Thoré. 44

Bellini. — I Puritani, par M. Castil-Blaze. 65

Théâtres. 69

Une parole d'Arabe, par M. Michel Raymond 73

Études sur le théâtre espagnol et anglais (second article), par M. Philarète Chasles. 119

Fragment, par M. Jules de Saint-Félix. 136

Bulletin littéraire. — Mémoires de Luther. (*The Reviewer*.). . 139

René-le-Tueur, conte gascon en cinq chapitres, par M. Roger de Beauvoir. 153

Théâtre-Français. — Don Juan d'Autriche ou la Vocation, drame en cinq actes et en prose, de M. Casimir Delavigne, par M. Jules Janin. 192

Bulletin Littéraire. — Servitude et grandeur militaires, par M. Alfred de Vigny. — Robert le magnifique. — De Paris à Naples. (*The Reviewer*.). 218

La Samaritaine (1er article), par M. Rosseeuw Saint-Hilaire. 229

Le Théâtre de Marseille, par M. Eugène Guinot. 263

Le Canonnier du neuvième corps, épisode de la déroute de Russie, par M. Aug. Bussière. 273

Bulletin littéraire. — Mémoires de Fleury, — par M. Frédéric Soulié. 289

Chronique. . . . . 225 et 297

REVUE

DE PARIS.

XXIII.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1835.

TOME VINGT-TROISIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

—

1835.

LA

SAMARITAINE.

Seconde Partie (1).

Un an s'était écoulé depuis le mariage de Liona, et Manzi, aussi intéressé qu'elle à étouffer une affaire où son rôle n'avait pas été des plus canoniques, avait, à force de prières, obtenu le silence de ses complices. Un bruit sourd avait bien transpiré, et l'on savait confusément dans Bologne que Tonino devait être à peu près marié avec le modèle de son oncle. Mais, comme on ne rencontrait plus Liona nulle part, après s'en être occupé huit jours, on avait fini par ne pas plus songer à elle que si elle n'avait jamais existé. Quant à Tonino, uniquement occupé de son art, où il avait fait d'étonnans progrès, et renfermé dans une villa qu'il avait louée à quelques milles dans les Apennins, il ne paraissait à la ville que quand il y était rappelé par ses travaux; il avait même, en homme qui veut *faire une fin*, à peu près rompu avec tous ses anciens compagnons d'atelier et de débauche. Son oncle, ravi de ses progrès, lui gardait bien un peu rancune de lui avoir enlevé le plus beau de ses modèles; mais, à cela près, le bon Annibal ne trouvait, dans sa morale d'oncle et d'artiste, pas grand'chose à redire à une liaison qui avait fait de son neveu un peintre et un homme

(1) Voyez la livraison précédente, du 25 octobre.

rangé, rare assemblage dont Bologne n'offrait pas peut-être un second exemple.

Depuis deux mois pourtant, ce train de vie si exemplaire avait un peu changé : les observateurs avaient remarqué que les visites de messer Tonino à la ville devenaient beaucoup plus fréquentes, et qu'il ne passait plus si raide auprès de ses anciens camarades quand il les rencontrait dans la rue. On croyait même l'avoir vu se glisser le soir, en pécheur honteux, comme un homme marié qui se dérange, dans la *trattoria* qui retentissait tous les soirs des bruyans ébats de ses amis. D'un autre côté, on avait remarqué de fréquentes conférences entre Manzi, Tonino et le vieil Annibal, et les mieux informés allaient même jusqu'à murmurer quelques mots de négociations matrimoniales ouvertes par le complaisant abbé entre l'héritier du nom de Caracci et la jolie Monna Guidotti, la fille du riche orfèvre de la place du Marché. Il est inutile d'ajouter que ce bruit, longuement commenté dans toutes les *botteghe* de la ville, avait fait tout-à-fait tomber celui du mariage de Tonino avec Liona, auquel les fortes têtes de l'endroit prétendaient même n'avoir jamais cru.

Tel était l'état des choses, lorsqu'un an environ après la cérémonie où le pieux abbé avait joué un double rôle, Manzi, pendant l'absence de Tonino, se présenta à la villa qu'il habitait. Manzi n'avait pas vu Liona depuis son mariage, et, en la rencontrant à l'improviste au détour d'une allée, il fut frappé du changement qu'il aperçut dans ses traits. La dernière fois qu'il l'avait vue, c'était à genoux devant lui, au pied de l'autel, resplendissante de vie et de bonheur, et cachant avec peine la joie orgueilleuse qui débordait de son sein à l'idée de se sentir la femme de Tonino. Il eut peine à la reconnaître dans cette femme aux joues pâles et creusées, qui se présentait devant lui comme l'ombre de celle qu'il avait connue naguère. Son œil perçant lut tout de suite la longue histoire de souffrances que racontaient ce front abattu, ces yeux éteints, et jusqu'à cette taille élégante, inclinée sous le poids de la douleur. Malgré la sécheresse de son ame, Manzi fut ému, et, entre le mal qu'il avait déjà fait à Liona et celui qu'il venait lui faire, il se trouva place pour un moment de pitié.

A la vue de cet homme, qui, par une étrange fatalité, se trouvait lié à toute sa destinée, Liona n'avait pu réprimer un geste facile à interpréter, même pour un œil moins clairvoyant que celui de Manzi. — Je vous fais peur, Liona, dit-il en saisissant une main qu'elle ne lui tendait pas, et pourtant c'est à moi que vous devez votre bonheur; car vous êtes heureuse, n'est-ce pas?.. Et il s'arrêta malgré lui. Il y avait dans ce mot de bonheur prononcé devant cette pâle figure une si amère ironie, que Manzi n'eut pas le courage de continuer ce triste persiflage.

Cette question, à laquelle un regard jeté sur elle suffisait pour répondre, teignit d'une vive rougeur les joues pâles de Liona. — Oh! sans doute, sans doute, je suis heureuse, reprit-elle vivement; Tonino a beaucoup de bontés pour moi. Il est fort occupé d'un tableau qu'il fait à Bologne, je crois : mais je le vois encore assez souvent, aussi souvent que cela lui est possible. D'ailleurs, ajouta-t-elle avec un sourire où perçait l'amertume, vous savez bien, Manzi, que, graces à vous, Tonino m'appartient; et si par hasard il m'échappe, il faudra bien qu'il me revienne tôt ou tard.

— Ah ça! voyons, Liona, répliqua l'abbé en attachant sur elle son regard inquisiteur, c'est assez feindre avec un ancien ami; appelons maintenant les choses par leur nom. Tonino te néglige, n'est-ce pas? Eh bien! il n'y a pas là de quoi te désespérer; il t'a été fidèle près d'un an; c'est beaucoup, c'est plus même que je n'aurais attendu de lui. Mais il ne faut pas lui laisser l'honneur de te quitter le premier. Ecoute, ma bonne Liona, tu le sais, j'ai toujours eu un faible pour toi. Quand je t'ai vue éprise, je ne sais trop pourquoi, de ce petit freluquet de Tonino, j'ai attendu patiemment, bien sûr que sa folie ou la tienne finirait avant l'année. J'ai borné mes prétentions à être un jour son successeur, et à m'inscrire auprès de toi pour la survivance. Mon tour est venu, je pense; mais j'attendrai encore si tu le désires. Seulement, il ne faut pas prendre ainsi les choses au sérieux, ma pauvre Liona, ni user ainsi ces beaux yeux à verser des pleurs qui, depuis Didon jusqu'à nous, n'ont pas plus que les *coltellate* ramené jamais un infidèle. Que t'importe, après tout, que Tonino, puisqu'il a cessé de t'aimer, veuille faire une fin pour obéir à son oncle et épouser cette petite sotte de Monna?

A ces mots, Liona, qui jusqu'à ce moment avait à peine écouté le caquetage de l'abbé, et n'avait répondu à sa singulière morale que par quelques gestes de tête dédaigneux, bondit comme le chevreuil frappé au cœur. — Tonino se marier! s'écria-t-elle en saisissant par un geste impérieux la main de l'abbé; qu'as-tu dit là, Manzi? cela ne se peut pas; il est marié avec moi, il m'appartient, il est à moi. Répète encore!...

— Quoi! vous l'ignoriez? reprit Manzi, feignant de vouloir ressaisir les indiscrètes paroles qu'il avait laissé échapper à dessein. Mais c'est la fable de la ville, que le prochain mariage de Tonino avec Monna Guidotti, la fille du riche orfèvre. Il faut lui rendre justice cependant, à ce pauvre Tonino, ce n'est pas lui qui y a songé; c'est son oncle qui le persécute depuis six mois pour qu'il rompe avec vous.

— Homme, je te dis qu'il ne peut pas se marier, à peine d'être deux fois sacrilége, s'écria Liona, s'abandonnant à la fougue longtemps contenue de son caractère. Voyons, réponds-moi, Manzi, si tu as encore quelques entrailles d'homme sous ta robe de prêtre: L'hostie était-elle consacrée? les saintes paroles ont-elles été dites? le mariage est-il valide enfin?

— Aussi valide que peut le faire la bénédiction d'un prêtre indigne comme moi, répondit Manzi. Tu es bien et duement la femme légitime de ce mauvais sujet de Tonino; ce qui, comme tu le vois, ma pauvre enfant, ne t'avance pas à grand'chose.

— Je suis sa femme, sa femme légitime! s'écria Liona en relevant sa tête, belle d'orgueil et de colère. Tu l'as dit, Manzi, et tu ne t'en dédiras pas, je l'espère, quand devant Bologne assemblée, je réclamerai l'époux qui m'appartient?.....

— Malheureuse! que veux-tu faire? s'écria l'abbé, dont les traits exprimaient cette fois une terreur qui n'était pas jouée. Mais, ma chère Liona, as-tu donc perdu la tête? La petite comédie sacro-sainte que nous avons jouée entre nous et à huis-clos n'est pas, grace au ciel, du ressort des tribunaux ecclésiastiques; et sans parler du tort grave que tu pourrais me faire, à moi, penses-tu que le saint tribunal n'a pas autre chose à faire que de se mêler de pareils enfantillages?

— Enfantillages! s'écria Liona exaltée; mais c'est un sacrilége,

un odieux sacrilége, qu'il s'agit d'empêcher. Voyons, Manzi, s'il y a en toi quelque chose du prêtre, ne fût-ce que le respect humain, ne fût-ce que l'hyposrisie, peux-tu tranquillement laisser commettre devant toi une pareille profanation?

— Allons, calme-toi, mon enfant, et raisonnons de sang-froid. Voyons : dis-moi, quand tu auras fait un éclat qui peut te perdre et moi aussi, et nous faire enfermer tous deux dans un couvent pour le reste de nos jours, en seras-tu plus avancée? Supposons que tu parviennes à empêcher ce damné Tonino de se marier deux fois, le feras-tu condamner, par arrêt du tribunal, à n'aimer que toi, et à rester toute sa vie pendu, comme un trousseau de clés, au giron de sa digne ménagère?

— N'importe, mon parti est pris, je veux me venger, murmura Liona d'une voix sourde.

— Te venger! eh! parbleu, je t'en donne un moyen. Quitte à l'instant même cet ingrat qui n'a pas su t'apprécier, et viens avec moi à Bologne. Je veux t'établir de manière à faire sécher de dépit tous les cardinaux-légats et tous les Tonino du monde; car au fond, vois-tu, il n'y a que moi qui t'aie aimée comme tu mérites de l'être, que moi qui t'aie appréciée à ta juste valeur. Foi de Manzi, je n'ai jamais aimé d'autre femme que toi, et si, grace à cette maudite robe, je ne peux pas t'épouser, je veux du moins que ce petit Tonino, avant de se remarier, ait le crêve-cœur de voir...

— Tonino se remarier! s'écria Liona, sortant tout d'un coup de la profonde rêverie où elle était plongée. Non, comme il y a un Dieu au ciel, je ne souffrirai pas un pareil sacrilége. Je vais de ce pas lui dire tout; qu'il sache qu'il m'appartient corps et ame, et qu'avant qu'il se remarie, il faut que de moi-même, et par ma libre volonté, j'aie cédé à ma rivale ma place dans le cœur, ma place dans le lit de Tonino.

— Pour l'amour du ciel! puisque tu y crois, ma chère Liona, ne vas pas faire une pareille sottise. Parler à Tonino! mais c'est le moyen de tout perdre! Écoute, nous sommes seuls : ton mariage est un secret entre toi et moi, et nous sommes sûrs l'un de l'autre. A quoi bon en parler? Quelle étrange vertu, après tout, attribues-tu donc à ces quelques paroles insignifiantes que j'ai balbutiées

sur vos têtes, sans m'occuper plus que vous de ce qu'elles voulaient dire? Eh! mon Dieu! laisse le monde aller et le Reno couler; laisse ce cerveau fêlé de Tonino aller conter à une autre femme tout ce qu'il t'a conté, et la tromper comme il t'a trompée; laisse-le même l'épouser, si la fantaisie lui en prend. Tu es la première en date, après tout, et si les mariages, comme disent les ames pieuses, s'écrivent dans le ciel, l'ange qui y a consigné le tien y effacera du coin de son aile l'adultère légal de ce bon Tonino.

— Manzi, tu prêches bien, répliqua Liona avec un amer sourire; mais mon cœur me parle plus haut que toi, et c'est lui que j'écouterai. Je vais tout dire à Tonino.

— Tu vas me perdre sans te sauver, répondit Manzi en pâlissant malgré lui à l'idée du danger qu'il allait courir.

— N'aie pas peur, reprit-elle dédaigneusement, je prendrai tout sur moi. Et quant à Tonino, s'il est bien décidé à ce mariage, je connais un moyen de rompre le lien qui l'enchaîne à moi. C'est la dot que je lui garde pour le contrat de mariage. Adieu, Manzi.

En finissant ces mots, la fière Liona, échappant aux vains efforts que l'abbé faisait pour la retenir, se dirigea vers la villa. Manzi, plus occupé d'elle, chose rare, que de lui-même, la suivit long-temps des yeux avec une expression de pitié bien sincère. « Pauvre femme! dit-il enfin, elle va se perdre, et pour un roué qui ne la mérite pas plus que moi. N'importe, il faut qu'elle soit à moi, après Tonino. C'est charité, d'ailleurs, pure charité; car elle serait femme à faire un coup de tête. Mais passé le premier moment, il n'y a plus rien à redouter. Allons dresser nos batteries; car, de par Dieu! je dirai d'elle ce que j'ai dit du chapeau rouge: « Il faut qu'elle soit à moi! » Et le digne abbé reprit le chemin de la ville.

Le lendemain de grand matin, Tonino frappait à la porte de Manzi. Les domestiques, un peu surpris de le voir à cette heure, eurent beau lui refuser la porte, en lui représentant que leur maître dormait, et que pour rien au monde ils ne se décideraient à le réveiller à une heure si indue, Tonino n'écouta rien, et se char-

geant lui-même du soin d'éveiller Manzi, il força la consigne, en ancien habitué de la maison, et entra sans plus de façon dans la chambre à coucher de Manzi. En voyant la résistance désespérée de la *servitù*, Tonino avait soupçonné du scandale; mais, à sa grande surprise, il trouva l'abbé seul dans le vaste et magnifique lit à baldaquin, qu'un cardinal aurait trouvé assez mou et assez somptueux pour lui. A quelque heure que se fût couché Manzi, quelques excès qu'il eût à réparer par une matinée de sommeil, il ne dormait jamais que d'un œil, et le trot léger d'une souris sur son tapis de Dalmatie, eût suffi pour le réveiller. Aussi, au premier pas de Tonino dans sa chambre, il était déjà sur son séant; mais en voyant un visage connu, il se laissa mollement retomber sur ses coussins, et refermant à demi ses yeux, où avait brillé un instant l'éclair de la défiance :

— Ah! c'est toi, Tonino! dit-il d'une voix nonchalante, avant que celui-ci eût eu le temps de prendre la parole; sois le bienvenu, mon garçon. Mais que diable viens-tu faire ici de si bonne heure? Comment! tu restes un an sans venir chez tes amis, et tu leur joues ensuite le mauvais tour de les visiter à six heures du matin, acheva l'abbé avec effort, pour donner carrière à l'aise à un long et ample bâillement.

La bile, sourdement amassée depuis la veille dans l'ame de Tonino, préparait son explosion pendant ce monologue, qu'il eut grand'peine à laisser finir.

— Trève de lieux communs, Manzi, dit-il enfin d'une voix étouffée par la colère. Je viens solder un compte avec toi; car je sais tout : Liona m'a tout dit.

— Elle t'a tout dit! s'écria Manzi sans se déconcerter le moins du monde et en riant d'aussi bon cœur qu'il avait bâillé tout à l'heure. Ah! je la reconnais bien là, la singulière créature. Comment! elle t'a tout dit; mais tout, absolument tout? Ah! laisse-moi rire encore une fois, Tonino, et tu me diras après cela ce que tu penses de te trouver marié.

— Oui, elle m'a informé de la comédie que tu as montée avec elle, infâme histrion qui fais comédie de tout, même du ministère sacré que tu exerces. Aussi n'est-ce pas à elle que j'en veux de-

mander compte, mais à toi. Pour elle, je lui pardonne, car elle n'a été que ce que nous sommes tous dans tes mains : un instrument dont tu te sers, pour le briser après!

— Comment! en vérité, tu as pardonné à cette pauvre Liona! Ma foi, j'en suis bien aise pour elle, car je ne l'eusse pas attendu de toi, foi de Manzi! Tonino joué par sa maîtresse et par son ami, marié sans le savoir, et se résignant au mariage, comme le renard à se passer de queue après l'avoir laissée au piége! Ah! en vérité, c'est à en mourir!

Et l'effronté personnage, renversé sur ses coussins, continuait ses impudens éclats de rire.

Tonino n'y tint plus, et le prenant à la gorge : Mais, misérable, si j'ai pardonné à Liona, qui t'a dit que je t'aie pardonné à toi ta lâche mascarade et le tour infâme que tu m'as joué? Ainsi, pour passer gaiement une heure avec tes amis, il te plaît de prendre au sérieux ta pasquinade de mariage, et de profaner de saintes paroles en les faisant passer par ta bouche, et me voilà marié malgré moi, enchaîné pour toute ma vie, et, qui pis est, exposé aux risées de mes camarades, auxquels tu ne manqueras pas de me vendre à la première orgie. En vérité, je ne sais à quoi il tient que je ne t'étrangle.

— Prends garde, Tonino, tu vas déchirer une de mes plus fines chemises de Hollande, reprit froidement l'abbé, en écartant d'une main ferme la main convulsive de Tonino. Eh bien! qu'ai-je donc fait là, mon vieil ami, dont tu n'aies à me remercier? Tu voulais Liona à tout prix, je l'ai mise dans tes bras, au prix d'un bel et bon sacrement, sans lequel elle n'eût pas consenti; tu voulais un faux contrat de mariage, je t'en ai donné un vrai, pour ne pas te faire d'affaires avec la justice; tu voulais le secret, je te l'ai gardé; enfin, tu veux ta liberté et tu as assez de Liona, à ce que je crois, par-dessus le marché; eh bien! je suis prêt à te rendre l'une et à te débarrasser de l'autre.

— Me débarrasser de Liona! et qui t'a dit que je le désirais? Je l'aime toujours, entends-tu, mais je l'aime comme ma maîtresse, et non comme ma femme.

— Au contraire, mon brave Tonino, je crois précisément que

c'est comme ta femme que tu commences à l'aimer. Crois-tu qu'on trompe un œil comme le mien? N'ai-je pas tâté le pouls à ton amour, et ne l'ai-je pas trouvé malade, fort malade, à notre dernier souper, où tu as reparu, renégat que tu es? allons, un peu de franchise, Tonino, ne mets pas cette réserve avec un vieil ami : avoue-moi franchement que tu commences à te lasser de ta tendre Liona, et que toute ta colère contre moi vient surtout de la peur d'être rivé pour la vie à la lourde chaîne de l'hymen.

— Eh bien! oui, je ne m'en cache pas, je veux ma liberté; rends-la-moi, toi qui me l'as prise. Réponds, misérable, de quel droit as-tu disposé de moi? As-tu mis ta griffe sur moi, comme Satan, en me liant pour la vie, par un pacte que je ne peux plus rompre? Tu m'en rendras raison, entends-tu, Manzi, si tu n'es pas un lâche, ou je te ferai mourir sous le bâton.

Une légère rougeur teignit les joues pâles de l'abbé, et un éclair bientôt réprimé brilla dans ses yeux. L'homme du monde, l'homme de cœur lutta un instant en lui contre le prêtre et l'ambitieux; mais ce dernier l'emporta, et ce fut avec un calme parfait, et d'une voix qui ne trahissait pas la plus légère émotion, qu'il répondit à Tonino. — Hélas! mon excellent ami, je ne suis pas un lâche, mais un prêtre, et le glaive nous est défendu, tu le sais bien, à nous autres ministres de paix; il n'y a donc pas beaucoup de courage à nous provoquer, et je t'engage à garder le tien pour une meilleure occasion; je t'assure que c'est avec le plus vif regret que je me vois obligé de me refuser ainsi qu'à toi cette petite satisfaction. Quant à l'autre proposition que tu m'as faite, il y a long-temps que je n'ai essayé mes forces au pugilat, *more antiquo*; mais si tu veux attendre que je sois levé, et te mettre dans le même costume que moi, nous nous ferons frotter d'huile, et nous pourrons nous mesurer ensemble. Si j'ai bonne mémoire, la dernière fois que nous l'avons fait en nous jouant chez ton oncle, il me semble que ce n'est pas à toi qu'est resté l'avantage.

Tonino rougit de colère encore plus que de honte; car le jour dont il s'agit, Manzi, qui, malgré sa maigreur, était doué d'une force musculaire prodigieuse, l'avait jeté si rudement sur le carreau, qu'il était resté sans connaissance pendant un grand quart d'heure;

puis il pâlit au sentiment de son impuissance à se venger, et portant machinalement la main sur la garde de son épée: — Mais alors, maudit hypocrite, dit-il d'une voix presque étouffée par la rage, si ta robe de prêtre t'assure l'impunité, que me reste-t-il à faire, sinon à te tuer comme un chien enragé que tu es.

A cette menace-là, Manzi s'émut beaucoup moins qu'à l'autre.

— Ce qu'il te reste à faire, mon bon Tonino, répondit-il avec la plus parfaite aisance, veux-tu que je te le dise? c'est de ne pas prendre ainsi au sérieux les choses de cette vie, de la regarder comme moi par son côté plaisant et de te dépêcher d'en rire pour n'avoir jamais le temps d'en pleurer. Après tout d'ailleurs, je ne vois pas que tu sois si à plaindre. Tu croyais, pieux personnage, avoir à t'accuser à confesse du péché de fornication, et il se trouve que tu as consciencieusement vécu en légitime mariage, comme un honnête boutiquier de la place Saint-Luc. Enfin, aujourd'hui que tu es las de ta femme comme cela devait arriver infailliblement après un an ou deux, eh bien! elle redevient pour toi ce qu'elle était, Liona la courtisane, Liona le modèle; tu la mets tranquillement à la porte comme une maîtresse qui a fini son bail; et quelqu'un, peut-être, qui sait? ton ami Manzi, sera bien aise encore de se contenter des rebuts de messer Tonino.

— Jamais, jamais je n'aurai le cœur de la traiter ainsi, s'écria Tonino, vivement blessé qu'on allât au-devant d'une pensée qu'il ne voulait pas s'avouer à lui-même. Eh! quand je le voudrais d'ailleurs, comment le pourrais-je?

— Ah! ah! tu capitules déjà, mon brave Tonino, reprit Manzi à qui rien n'échappait; ton mariage, eh! mais quelle nécessité y a-t-il d'en parler? tâche seulement que personne au monde ne se doute de l'innocente supercherie que je t'ai faite. Vis encore sur ton amour pour Liona, aussi long-temps qu'il voudra bien durer; tu peux même, si tu veux y mettre des procédés avec elle, le faire traîner un mois de plus qu'il n'aurait fait sans cela; et puis quitte-la sans éclat, mais sans dureté, en galant homme enfin, et je me charge de lui persuader de te garder le secret.

— Ton ame est si sèche, Manzi, que tu ne comprendras jamais rien à ces sortes de choses-là, mais moi, entends-tu, je ne veux pas

briser le cœur de Liona ; car je la connais, elle est trop fière pour se plaindre, mais elle en mourra, et c'est moi qui l'aurai tuée.

— Mon cher enfant, au temps de l'Aminta et du Pastor fido, j'ignore si l'on mourait d'amour, mais on n'en meurt pas aujourd'hui ; quand tu auras quitté Liona, elle s'arrachera peut-être ses beaux cheveux blonds ; puis elle se consolera et en prendra un autre, c'est la règle ; il n'y a que toi au monde, mon cher Tonino, qui es une exception.

— Et à quoi servirait de rompre avec elle? pourrais-je me marier après cela? ne le suis-je pas déjà? veux-tu que j'aille commettre un sacrilége?

— Enfant, laisse donc là tes grands mots : parce qu'il m'a pris fantaisie de murmurer sur votre tête quelques paroles vides de sens, et de faire passer un anneau du doigt d'un mauvais sujet à celui d'une rusée courtisane, s'ensuit-il pas, comme on dit en style séraphique, que le ciel ait béni cette union ; ou, comme on dit dans la langue du bon sens, que vos deux natures soient changées, et que, d'inconstantes et de lascives qu'elles étaient, elles soient devenues chastes et timorées comme celles de deux anges. Mariage! mariage! comment Tonino, toi à qui j'ai connu quelque bon sens autrefois, peux-tu prendre au sérieux le plus pompeusement vide de tous les mots creux et sonores que les sages ont inventés ici-bas pour étourdir les sots. Va, crois-moi, débarrasse-toi tout doucement du plus lourd de tous les fardeaux, c'est-à-dire d'une femme qu'on n'aime plus, épouse la Guidotti pour sa dot, si ce n'est pour sa jolie figure, et tu me remercieras doublement un jour, d'abord d'avoir mis dans tes bras la femme que tu désirais, et ensuite de t'avoir débarrassé d'elle ; à présent bonsoir, Tonino!

— Manzi, un mot encore avant de te quitter! à quoi crois-tu ici-bas?

— A mon intérêt d'abord, et puis ensuite au plaisir. Bonsoir encore un coup ; laisse-moi me rendormir, et surtout n'oublie pas mon avis, ne jase pas, moi je me tairai ; c'est mon état. Et ce disant, le digne abbé se retourna vers sa ruelle, et s'endormit de ce facile sommeil que goûte un honnête chanoine, après avoir prononcé son sermon du matin.

Quelques semaines s'écoulèrent sans amener d'évènement nouveau. Tonino, vivement tenté par momens de suivre les conseils de Manzi, et de céder aux instances toujours plus pressantes de son oncle, n'en continuait pas moins de vivre avec Liona, cédant sans le vouloir à ce joug de l'habitude qu'il est si difficile de rompre. Mais le charme était détruit; il n'était plus au pouvoir d'aucun des deux de tromper l'autre, ni de se tromper lui-même. Tonino n'essayait plus de se cacher qu'il avait cessé d'aimer, et Liona avait pressenti cette triste vérité long-temps avant qu'il ne se l'avouât à lui-même. Il se sentait près d'elle dans cet état déplaisant d'un homme qui sait une mauvaise nouvelle, et aime mieux la laisser deviner que de la dire. Chaque jour Liona croyait voir sur ses lèvres ce mot fatal: je me marie demain! et chaque jour Tonino, avec une pitié maladroite, retardait l'arrêt de mort de la pauvre Liona. Il se croyait, du reste, le plus généreux des hommes de prolonger ainsi son agonie, et s'applaudissait de sa délicatesse chaque fois que, le mensonge sur les lèvres, il lui parlait d'un amour qui n'était plus, hélas! qu'un procédé de sa part. Pâle, froide, et presque dédaigneuse, Liona avait peine à contenir un sourire amer devant cette triste et longue comédie qui se jouait tête à tête entre deux acteurs dont chacun savait le secret de l'autre. Aussi quand parfois la main hésitante de Tonino cherchait à saisir celle de Liona, et à suppléer, comme autrefois, aux paroles qui lui manquaient, par une caresse muette, plus éloquente que toutes les paroles, Liona retirait doucement sa main froide, et se détournait pour cacher une grosse larme qui roulait dans son œil à ce souvenir de jours meilleurs; elle fuyait les caresses de Tonino comme une insulte, comme une prostitution; elle se serait crue plus courtisane à les accepter qu'à se vendre.

Il y avait des momens où elle était prête à se jeter aux genoux de Tonino pour le supplier d'en finir, d'épouser Monna Guidotti, et de lui dire à elle: Va-t-en! comme on le dit au mendiant qui vous importune encore après que vous lui avez jeté son aumône;

il y en avait d'autres où elle voulait se tuer ; mais, folle qu'elle était, elle se reprenait à vouloir vivre encore ; non pas qu'elle s'abusât jusqu'à rien espérer, mais elle voulait pousser sa souffrance à bout, et savoir ce qu'une ame de faible femme peut supporter de douleur ; elle voulait voir Tonino se marier, le suivre jusqu'au pied de l'autel, épier sur son front le bonheur qu'une autre lui donnerait, et puis se tuer devant lui, en pleine église, à côté de sa fiancée, pour tacher de sang le voile nuptial, et jeter du malheur sur leur union détestée. Mais plus souvent encore, Liona ne voulait rien du tout, ni vivre ni mourir. Plongée dans une stupeur morne, les heures s'écoulaient pour elle, sans qu'elle les comptât, en femme qui n'attend plus rien d'elles. Pendant les longues absences de Tonino, sa vie était comme suspendue ; elle n'avait plus à aimer, plus à haïr, plus à souffrir même ; elle l'attendait pour recommencer tout cela, et dormait sur ses tortures, comme l'Indien au poteau, jusqu'à ce qu'il vînt la réveiller, pour lui rappeler qu'elle avait à souffrir encore.

Un jour pourtant, pendant l'absence de Tonino, elle fut tirée de sa stupeur en voyant entrer dans sa chambre les deux hommes dont la vue lui faisait le plus de mal, après celle de Tonino, Manzi et Annibal Carrache ; elle tressaillit, elle qui se croyait prête à tous les assauts, et comprit que quelque malheur nouveau allait fondre sur elle ; son cœur se serra douloureusement, comme s'il y avait ici-bas quelques souffrances qu'elle ne connût pas, et que ces deux hommes fussent venus lui apporter ; à peine put-elle faire un geste pour les inviter à s'asseoir ; mais la parole expira sur ses lèvres, et son œil ranimé s'agrandit et se fixa sur eux avec une expression de frayeur muette si éloquente qu'elle leur fit peur à la fois et pitié.

Mais, à son grand étonnement, aucune parole dure ni menaçante ne sortit des lèvres de Carrache. Le rude vieillard, en voyant ce teint flétri, ces yeux creusés, cette taille voûtée par la douleur, avait eu compassion d'elle ; il avait reculé devant l'office de bourreau, qu'un autre avait accepté avant lui. Le coup était porté ; il l'avait compris tout d'abord en voyant Liona, et s'était réjoui au fond de l'ame de le voir porté par un autre que lui.

— Ne crains rien, mon enfant, dit-il d'une voix presque bienveillante, et en échangeant avec Manzi un long regard de commisération, je ne viens pas ici pour te faire des reproches. Tu as aimé de bonne foi ce mauvais sujet de Tonino, et lui-même s'est chargé de t'en punir; mais à présent que tu es détrompée, à présent que le plus pénible est fait, je viens te demander un dernier sacrifice....

— Lequel? parle, demanda courageusement Liona, émue de se voir presque suppliée par un homme dont elle n'attendait que des menaces et des outrages; lequel? répéta-t-elle avec moins de fermeté, car elle commençait à deviner.

— De t'éloigner de Bologne, de renoncer tout-à-fait à Tonino qui, d'ailleurs..... a cessé..... de t'aimer, reprit Carrache en hésitant, comme un bourreau novice qui ne sait pas que c'est de la pitié de tuer son patient d'un seul coup. Écoute, ajouta-t-il en lui prenant sa main glacée, qu'elle essaya vainement de retirer, écoute, ma bonne Liona; aie pitié d'un pauvre vieillard qui voit l'âge venir, qui n'a pas d'enfans, pas de femme, rien à aimer ici-bas que son vaurien de neveu, et qui voudrait ne pas voir s'éteindre avec lui la noble souche des Carrache. Tonino, tu le sais, est moins pour moi un neveu qu'un fils adoptif. Toute ma fortune lui appartiendra un jour, et le drôle le sait si bien qu'il l'a déjà écornée d'avance; mais n'importe! Tonino n'est pas méchant au fond; il t'aime, il t'a aimée du moins, et je crois entrer dans ses intentions en t'assurant d'avance, par l'acte que voici, le tiers de cette fortune, à condition que tu quitteras....

— N'achevez pas, s'écria vivement Liona; je puis donner mon consentement, mais je ne le vends pas

— Mais, folle que tu es! il faut bien vivre, et tu ne comptes pas, je l'espère, rester ici pour voir Tonino épouser la Guidotti?

— Il ne l'épousera pas, reprit étourdiment Liona en jetant sur Manzi un regard qui le fit pâlir; demandez plutôt au signor abbé.

— Comment? que voulez-vous dire, signora? demanda Carrache qui commençait un peu à s'échauffer; prétendriez-vous, par hasard, épouser mon neveu, vous?... Il s'arrêta pourtant, en homme qui craint d'en trop dire.

— Non, je ne prétends pas épouser votre neveu, dit Liona avec un sourire convulsif, et en pesant sur chacune de ses paroles; mais je vous dis qu'il n'épousera pas la Guidotti!

— Ah! corps du Christ! c'est ce que nous verrons, s'écria Annibal en se laissant enfin aller à la fougue de son caractère; il ne sera pas dit que le vieux Carrache se laissera mâter, comme ce niais de Tonino, par une effrontée courtisane.

Le mot était à peine lâché qu'Annibal s'en repentit; mais il n'était plus temps. Liona pâlit, et porta la main sur son cœur, comme si une atroce douleur l'eût déchiré; mais elle tint bon, et d'une voix lente, mais ferme, elle répondit à Carrache: — Eh bien! cette *effrontée courtisane* est cependant la femme de votre neveu.

— Sa femme! s'écria Annibal terrifié.

— Oui, sa femme, sa femme légitime, répéta Liona, sourde à tous les signes que lui faisait Manzi; le *signor abbate* pourra vous le dire, puisque c'est lui qui.....

— A voulu vous éviter cette folie, c'est vrai, interrompit brusquement Manzi; mais il m'a été impossible de faire entendre raison à cet écervelé de Tonino. Ne voulait-il pas afficher son mariage aux yeux de tout Boulogne, et présenter partout la signora comme sa femme. C'est elle seule qui a obtenu, et à grand'peine encore, de ne passer que pour sa maîtresse.

Elle la femme de mon neveu! s'écria enfin, quand il put parler, comme un enfant que la colère étouffe, le vieux Carrache dans un paroxisme de rage. Elle, Liona le modèle, Liona la courtisane! elle entrer par la porte de l'église dans le lit de mon neveu, quand les vieux débauchés de Bologne n'en veulent plus dans le leur! Et quel est le misérable qui a pu bénir cet indigne mariage? Où est-il? que je le fasse périr sous le bâton.....

—Il ne s'agit pas de savoir qui a fait le mal, interrompit encore Manzi, il s'agit de le réparer. Si la signora avait voulu écouter mes conseils, elle n'aurait pas dit un mot de cette mauvaise plaisanterie à ame qui vive, pas même à vous, mon digne signor. Et puisque le beau Tonino n'est pas si disposé que vous à prendre la chose au sérieux, et consent à convoler en secondes noces.....

—Je ne le souffrirai jamais, s'écria Liona plus froissée de ce seul

mot que de toutes les insultes d'Annibal. Je suis sa femme après tout, sa femme légitime, et je ne le laisserai pas commettre un sacrilége, quand même un prêtre le lui conseillerait.

—Oui-dà, vous le prenez sur ce ton, belle dame, reprit Carrache, de plus en plus exaspéré. Eh bien! nous y mettrons bon ordre, entendez-vous. Nous ferons casser par le tribunal ecclésiastique ce mariage qui n'a pu être conclu que par une surprise infâme. Nous verrons si une coureuse de ruelles et d'ateliers comme vous a le droit de débaucher un fils de famille, et de lui faire contracter mariage, sans qu'il y ait des lois en Romagne pour la mettre à la raison, et un bon couvent pour nous débarrasser d'elle.

—Qui parle-t-on d'envoyer au couvent? demande tout d'un coup un nouvel interlocuteur survenu brusquement. C'était Tonino qui, au ton de son oncle seulement, avait compris de quoi il s'agissait, et qui, décidé au fond de l'ame à renoncer à Liona, l'était également à ne la laisser maltraiter par qui que ce fût au monde, pas même par son oncle.

—Ah! c'est vous, signor neveu, reprit Carrache, enchanté de trouver une nouvelle victime sur qui faire tomber sa colère. Arrivez ici, vaurien que vous êtes; j'apprends de belles choses de vous, vraiment. Répondez et répondez franchement? Est-il vrai que vous ayez prostitué le beau nom de Carrache jusqu'à ramasser dans la rue, pour l'épouser, une pareille aventurière?

Tonino tressaillit : il lui sembla que ces insultes à la femme qu'il avait tant aimée lui rendaient tout l'amour qu'il avait eu pour elle. Il regarda les trois acteurs de cette scène : à l'air embarrassé de l'abbé, à l'œil étincelant, au regard fier et méprisant de Liona, à la colère de son oncle, il comprit qu'elle avait parlé et ne se sentit pas le courage de lui en vouloir. Elle était sa femme après tout; c'était lui qu'on offensait en offensant Liona, et Tonino n'avait jamais patiemment supporté une insulte.

—Écoutez, messer Carrache, dit-il froidement à son oncle : le ciel m'est témoin que je vous ai toujours aimé et respecté, non pas comme un homme dont j'attends l'héritage, mais comme le digne oncle qui m'a toujours tenu lieu de père. Mais de par Dieu!

je ne souffrirai jamais que personne, non, pas même vous, insulte devant moi celle que j'ai choisie pour ma femme.

—Ta femme! ta femme! s'écria Annibal écumant de colère. Salir le nom de Carrache pour en affubler une créature pareille! Qu'il ferait beau, n'est-ce pas ? à vous voir entrer tous les deux dans un salon, et les laquais annoncer la signora Caracci, tandis que toutes les honnêtes femmes se cacheraient le visage, et que les galans viendraient lui rappeler les nuits de débauche, les bonnes nuits qu'ils ont passées avec elle, avant qu'elle ne fût *ta femme!* Dérision et honte, honte sur moi, le chef de ta famille, avant que j'y consente!

—Mon oncle, cria Tonino, mon oncle, ne me poussez pas à bout; car, par l'ame de mon père, si vous le prenez sur ce ton avec moi, je vous prouverai que j'ai aussi du sang des Carrache qui me bout dans les veines. Si vous parlez de faire rompre mon mariage avec Liona, eh bien! je le proclamerai, moi, à la face de Bologne. Je dirai que je l'ai épousée librement, volontairement, et nous verrons si votre tribunal de pieux athées, comme Manzi, osera toucher à un mariage qu'aucune puissance sur terre n'a le droit de délier.

—Infâme! je te déshériterai, balbutia Annibal d'une voix étouffée par la rage.

—Mon pinceau me reste, reprit froidement Tonino, et grace à vos leçons, mon oncle, je ne peux plus mourir de faim. Cet héritage-là, vous ne pouvez pas me l'ôter.

—Ah ça! voyons, il faut en finir, interrompit Manzi, resté jusque-là spectateur muet et assez embarrassé de toute cette scène. Résumons : vous, signora Liona, vous savez, je vous en demande bien pardon, mais vous savez que Tonino a cessé de vous aimer; voulez-vous renoncer à lui et suivre les conseils que je vous ai donnés?

Liona, pendant tout ce temps, était restée muette, la tête courbée sous tous les affronts qui tombaient sur elle, et comme écrassée sous le sentiment de sa dégradation. Mais à ces mots elle leva la tête, regarda Tonino, crut y lire un reste d'amour qui se ranimait, et sentit le courage lui rentrer au cœur. —Non, dit-elle

fermement, je ne le veux pas; pour quitter Tonino, j'attendrai qu'il me chasse.

— Et vous, messer, demanda l'abbé en se retournant vers Tonino; il ne s'agit pas ici d'engager tout votre avenir dans un mouvement d'enthousiasme, fort beau sans doute, mais que le repentir suivra demain. Voulez-vous céder de bonne grace aux désirs de votre oncle et épouser la Guidotti, que vous n'êtes pas d'ailleurs obligé d'aimer? Eh bien! dussiez-vous même renouer plus tard avec cette pauvre Liona, il ne s'agit que de la quitter quelques mois, et surtout de ne pas faire d'éclat. Tout s'arrange dans le monde : la seule chose à laquelle il ne faut pas manquer, c'est le décorum. Laissez-moi me charger de votre affaire; je prends tout sur moi, même le sacrilége... Voyons, consentez-vous?

Ce fut le tour de Tonino d'hésiter. Les mauvais penchans de sa nature furent en lutte un instant avec les bons; il regarda le démon tentateur, prêt à céder peut être; mais un regard de Liona lui rendit tout son courage. Il eut honte de lui-même et du rôle qu'on voulait lui faire jouer; il eut dégoût de cet homme qui se jouait ainsi de son saint ministère, et quètait un sacrilége comme un autre une aumône. — Non, dit-il avec fermeté, Liona est ma femme, et ma femme elle restera. Je ne veux pas épouser la Guidotti.

—Eh bien! que la malédiction du vieux Carrache soit sur vous, en attendant celle de l'église! s'écria Annibal en tournant le dos au couple aventureux; jouissez bien de votre bonheur, ma digne paire d'épousés, car vous n'en avez pas pour long-temps. Viens, l'abbé! viens avec moi, j'ai besoin de toi dans cette affaire. Laissons la chaste vierge dans les bras de son époux : l'église ni les parens n'ont plus rien à faire ici. Je vais leur envoyer la vieille Beppa, l'entremetteuse du coin; c'est le seul assistant dont ils aient besoin dans la cérémonie. Et ce disant, le colérique vieillard, entraînant avec lui Manzi, qui n'eut que le temps d'adresser à Liona un regard et un geste de pitié plus encore que de blâme, sortit en refermant sur lui la porte, de manière à faire trembler la maison.

En traitant ainsi la pauvre Liona, le bon Annibal ne se doutait

guère qu'il venait de lui rendre celui de tous les services qu'elle appréciait le plus, un service au prix duquel elle eût accepté à genoux toutes les insultes, béni la bouche qui la maudissait et baisé la main qui la frappait. En traînant Liona dans la boue, il l'avait relevée aux yeux de Tonino; en voulant le séparer de force de cette femme, qu'hier il voulait quitter, il avait resserré, certes, bien sans le vouloir, ces nœuds tout près de se dissoudre. La contradiction, en venant se jeter en travers de cet amour vieilli qui s'attiédissait faute d'obstacles, lui avait donné l'assaisonnement nécessaire pour réveiller les appétits blasés de Tonino. Du moment où le bonheur et la liberté de Liona furent sérieusement menacés, il se surprit à l'aimer encore comme par le passé, et se promit de la défendre, fût-ce contre le monde entier; et dans ce cœur d'homme si étrangement fait, où la vanité se mêlait même aux meilleurs sentimens, l'orgueil de lutter contre tous les obstacles, et d'être heureux envers et contre tous, lui tint lieu d'abord de l'amour qu'il ne ressentait plus, et finit par le lui rendre.

A dater de ce jour où le danger pour Liona ne fut plus que dans les menaces de Carrache, et non dans le cœur de Tonino, Liona compta encore des jours de bonheur. Comme le condamné auquel on permet de revoir, avant de les quitter, tous ceux qui lui sont chers ici-bas, elle s'enivra à longs traits de ces affections qui allaient finir; elle voulut dire au bonheur un long, un délirant adieu, en femme qui va le perdre, mais qui sent qu'elle le possède encore. Chaque matin, en s'éveillant, elle se disait : Ce soir, peut-être, je ne serai plus sa femme; mais je le suis encore, s'écriait-elle, en se replongeant dans ses bras avec une volupté frénétique que Tonino, avide d'émotions nouvelles, finissait par partager.

Pendant que tous les deux cherchaient ainsi à s'étourdir et se tromper l'un l'autre, le vieux Carrache n'avait oublié ni ses menaces, ni sa colère; et son crédit, tout puissant à Rome comme à Bologne, n'eut pas de peine à obtenir contre Liona une citation devant le tribunal ecclésiastique. Tonino, au premier moment, voulait quitter avec elle la Romagne, assuré de retrouver partout, grace à son pinceau, les ressources qu'il perdrait à Bologne. Mais

Liona ne le voulut pas, et persista à se présenter devant ses juges, se fiant peut-être, par un reste de coquetterie féminine, à l'effet qu'elle produirait sur eux et à l'intérêt qu'elle saurait leur inspirer.

Le jour venu, Liona, à qui le danger qu'elle courait répondait cette fois de l'amour de Tonino, se présenta devant ses juges avec un courage dont elle s'étonnait elle-même. Sans s'aveugler sur les dangers de sa position, elle comptait, femme encore jusque dans cet affreux moment, sur son amour, sur sa beauté, sur ce langage de l'ame qui vient aux femmes en face du danger. Elle se flattait de toucher ses juges, de les attendrir, et d'arracher leur pardon pour un mensonge que Tonino le premier avait pardonné, lui qui en était victime. D'ailleurs un avis secret, venu de la part de Manzi, qui n'osait se présenter sous son toit, gardé à vue par les sbires du tribunal, l'avait engagée à prendre courage, à tout avouer, et à se fier, du reste, aux secrètes influences qu'il tâcherait de faire agir sur ses juges. Toutefois, en entrant dans cette salle immense du palais du légat, où tout Bologne lui semblait rassemblé, en paraissant devant ce tribunal imposant, sinon par la sainteté de ses membres, au moins par le luxe austère et l'immense autorité dont il était entouré, elle se sentit émue. Cependant, forte et reposée sur son amour, elle aurait surmonté facilement sa première émotion, si une remarque qu'elle fit en entrant, avec cette perception si nette et si rapide que donne le sentiment du danger, n'eût un peu diminué sa confiance. Manzi, dont elle chercha tout d'abord les yeux comme pour trouver au sein de cette foule immense un regard qui la soutînt, Manzi détourna les yeux et parut vouloir éviter son regard, peut-être pour ne pas la flatter d'un inutile espoir. Ainsi, le seul appui sur lequel elle eût compté lui faisait faute; Tonino surtout, qu'on avait séparé d'elle à l'entrée du tribunal, Tonino lui manquait; il lui manquait un cœur où appuyer le sien, un regard où puiser son courage, une voix amie pour résonner à son oreille. A ce sentiment si profond, si amer de son isolement, un froid glacial courut dans ses veines; les vives couleurs que la honte avait amenées sur son front, en butte à tous les regards, firent place à une pâleur profonde, et elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur le banc qu'on avait préparé pour elle. Mais

cet instant de faiblesse ne dura pas: l'œil de Tonino qu'elle rencontra enfin, et où elle lut tout l'amour qu'il ne pouvait lui exprimer, amour ardent, impétueux et irrité par la contradiction qu'il fallait à sa mobile nature, lui rendit la force dont elle avait besoin. Elle se releva avec effort, comme l'arbre qui a plié, mais qui n'a pas rompu, et attendit, calme et résignée, les questions de ses juges.

Le greffier lut l'acte d'accusation, dressé sur les dépositions d'Annibal et empreint de cette exagération fougueuse qui faisait le fonds de son caractère. On y reprochait à Liona d'avoir usé de son ascendant sur un fils de famille pour l'entraîner d'abord à la débauche, dissiper sa fortune, puis enfin consommer sa ruine par un mariage frauduleux et qui devait être sans valeur aux yeux de l'église et du ciel, puisque l'un des deux contractans en avait ignoré le secret, et avait cru ne se prêter qu'à un coupable travestissement d'un des sacremens les plus vénérés de l'église.

Interpellée sur la vérité de ces accusations, Liona y répondit avec une netteté et une sincérité parfaites, également éloignées de la timidité et de l'effronterie. Elle parla de son amour pour Tonino avec une simplicité calme et sentie, propre à convaincre les plus incrédules. Plus occupée de disculper son époux, que d'accuser personne, elle rappela la profane mascarade qu'on avait préparée pour la tromper elle-même et la forcer de se donner à lui; elle s'avoua coupable d'avoir voulu le tromper à son tour et lui cacher ce fatal secret, que dans un moment d'épanchement elle avait fini par lui confier. « Du reste, ajouta-t-elle avec une émotion qne partagea tout l'auditoire, c'est alors, au moment où mon époux m'a pardonné de lui avoir enlevé par surprise le bonheur d'être sa femme légitime, que j'ai senti combien j'étais coupable. Et dans ce moment même où la justice humaine me mande devant elle pour me punir quand ce n'est pas elle, à coup sûr, qui est la plus offensée, juges, je le déclare devant vous, comme je le déclarerais devant Dieu, si je suis coupable, ce n'est pas envers vous, mais envers toi, mon bien-aimé, ajouta-t-elle en se retournant brusquement vers Tonino et en s'agenouillant devant lui avec une transition de geste et de voix impossible à décrire, envers

toi que je n'ose appeler mon époux ; car je t'ai trompé ! je t'ai dérobé lâchement ce nom dont je serais plus fier qu'une reine ne l'est du sien, s'il m'était permis de le porter. Pardon, toi que j'ai offensé ; pardon encore une fois avant de nous quitter peut-être pour jamais, et que les dernières paroles que j'entendrai de ta bouche soient des paroles de pardon et de paix ! »

Tout l'auditoire était ému ; un religieux silence régnait dans l'assemblée, et une émotion douloureuse et douce à la fois y serrait tous les cœurs. Quant à Tonino, dont le visage avait trahi la profonde compassion, à ses dernières paroles, il ne se contint plus, et fendant d'un bras vigoureux cette foule qui semblait peser sur sa poitrine, en un instant il fut auprès de Liona, et la serrant sur son sein, à demi morte qu'elle était, avec une affection délirante et qui semblait défier le monde entier de le séparer. — « Moi, te pardonner, ma bien-aimée, mon épouse, ma femme légitime, s'écria-t-il d'une voix qui semblait prendre tout Bologne à témoin de son amour ; moi, te pardonner ! eh quoi ? de m'avoir rendu pendant plus d'un an le plus heureux de tous les hommes ! de m'avoir fait commencer une vie nouvelle, de m'avoir appris ces pures et saintes joies domestiques que j'ignorais ; car c'est là son crime, entendez-vous, vous qui prétendez la juger, vous qui, parmi toutes les vierges qui viennent se confesser devant vous, n'avez pas rencontré un cœur aussi vierge, aussi chaste que le sien ! Elle ne nie pas son crime, entendez-vous ? elle m'a épousé malgré moi ; elle m'a trompé pour me rendre heureux. Punissez-la si vous l'osez ; mais, quelle que soit sa peine, faites-la-moi partager avec elle, car je suis coupable aussi, cent fois plus coupable qu'elle, moi qui ai voulu jouer avec les choses sacrées, tandis qu'elle ne l'a pas voulu, elle ! elle n'a pas profané comme moi la majesté du mariage : et, devant l'autel que je venais profaner par une mascarade impie, elle a vu Dieu descendre et bénir notre union ! »

En finissant ces mots, Tonino, ramenant sur Liona son regard qui l'avait quittée un instant, ne s'occupa plus que d'elle, et parut oublier l'univers entier. Manzi, qui avait observé froidement toute cette scène, étonné qu'il était de se sentir ému au fond du cœur, et uniquement occupé d'en tirer le meilleur parti possible pour la cause

de Liona, jugea le moment favorable pour venir à son secours et exploiter l'impression qu'elle avait produite sur l'assemblée et sur ses juges. Le digne abbé, qui, comme on sait, n'était pas, dans toute cette affaire, sans quelques légères peccadilles à se reprocher, sentait d'autant plus la nécessité de se justifier que personne ne l'avait accusé, et de mettre ainsi d'accord son propre intérêt avec la charité. D'ailleurs, au fond du cœur, nous l'avons dit, il se sentait un faible pour Liona; c'était la seule impression, de toute sa vie, qui n'eût pas eu son *moi* pour objet, et il eût peut-être été capable, pour la sauver, de quelque chose qui ressemblât à du dévouement. Il prit donc la parole, et, associant dans un même plaidoyer sa cause et celle de Liona, en rejetant tous les torts sur la tête de Tonino qui l'en remercia tout bas, il fit une magnifique homélie dont personne ne crut un mot, et lui encore moins que personne, sur la sainteté des devoirs du mariage, sur les efforts qu'il avait faits pour empêcher un jeune étourdi de les profaner; il ajouta que, ne voyant aucun autre moyen de l'en détourner, il n'avait pas cru devoir reculer devant une fraude pieuse, qu'il n'eût pas inventée peut-être, mais qui arrachait deux ames à l'enfer, et faisait tourner au profit de la religion et de la morale l'indécente mascarade dont on voulait le rendre l'instrument et le complice. Il conclut en disant que, si on lui permettait de donner son avis dans cette affaire délicate, où il était à la fois juge et partie, il proposait d'imposer aux deux époux une sévère pénitence qu'il était prêt à partager avec eux, comme il avait partagé les fautes; mais que, selon lui, leur union légitimement contractée était indissoluble, suivant cette maxime de l'Évangile: que ce que Dieu a lié, Dieu seul peut le délier.

Un murmure favorable de l'auditoire accueillit la péroraison de l'abbé, qui, du reste, fut parfait en la prononçant: yeux baissés, et par intervalles pieusement relevés vers le ciel, ton de voix saintement insinuant, mielleuse hypocrisie de l'œil et de la lèvre, rien n'y manqua, et Tonino, qui, de sa vie, n'avait au fond du cœur jamais beaucoup aimé ce scélérat d'abbé, aurait voulu pouvoir fendre la foule pour l'aller serrer dans ses bras.

A l'abbé succéda Annibal, qui, voyant l'affaire prendre pour lui

une mauvaise tournure, crut devoir prendre à son tour la parole; mais son discours, plus emporté qu'habile, produisit peu d'effet sur son auditoire prévenu contre lui, et les juges durent plus d'une fois faire taire un murmure de défaveur qui grondait dans la salle comme la sourde menace d'un orage qui se prépare. Ensuite les juges se retirèrent dans une salle voisine pour délibérer, et ce silence d'attente et d'anxiété qui règne en pareille circonstance pesa sur l'auditoire avec une lugubre solennité.

Enfin les portes s'ouvrirent, et il n'y eut pas dans l'assemblée un cœur, si ferme qu'il fût, qui ne tressaillît en voyant s'avancer les juges d'un pas lent et solennel, et avec des visages impassibles et froids qui semblaient morts à toute émotion humaine. Ils s'assirent, et un profond silence, ce silence majestueux et vivant d'un millier d'hommes réunis par une même pensée, régna dans l'assemblée. Tous les cœurs étaient serrés, tous les regards fixes, toutes les poitrines haletantes, et pourtant le silence était si profond qu'on entendit le léger frottement que firent les robes de soie des juges, lorsqu'ils se rassirent sur leurs siéges. Tandis que la pensée de tous était pour Liona, la sienne fut pour Tonino qu'on avait de nouveau séparé d'elle; elle le chercha des yeux: il était pâle, et tous les muscles de son visage, tendus par un violent effort, annonçaient l'affreuse lutte qui se passait en lui. Au milieu de toutes ses propres souffrances, la malheureuse eut une pensée de pitié à donner à celles de Tonino, et, toute femme qu'elle était, elle se sentit assez de courage pour en donner encore à celui qu'elle aimait. L'œil de Tonino rencontra le sien, et il y aperçut tant d'amour, tant de résignation, qu'il se sentit honteux, lui homme, d'être plus faible qu'une faible femme. De ce moment, sa résolution sembla prise; il se dressa de toute sa hauteur, attacha sur les juges le regard de dédain et de pitié d'un homme déterminé à braver l'arrêt dont on va le frapper, et attendit en silence la lecture de la sentence.

Elle ne se fit pas long-temps attendre; le tribunal, après avoir insisté sur la sainteté du nœud du mariage, et blâmé hautement la scandaleuse profanation que quelques étourdis, et notamment Antonio Caracci, avaient voulu en faire, ne croyoit pas devoir les

punir, vu l'absence notoire de mauvaises intentions de leur part; il approuvait ensuite pleinement et sans restriction la conduite de l'abbé Manzi, qui, pénétré de la sainteté de son ministère, n'avait pas cru devoir se prêter à ce profane travestissement, et avait fait une sainte et pieuse cérémonie de ce qui ne devait être qu'un indigne scandale. Il déclarait donc, d'après les canons de l'église et le rituel ordinaire du sacrement de mariage, qui avait été exactement suivi, le mariage bon et valide, et ne pouvant être dissous ni dans le ciel, ni sur la terre.... Ici, un éclat de joie que Tonino ne put réprimer, interrompit la lecture; Liona elle-même s'abandonna à un mouvement d'espoir. Elle jeta les yeux sur Manzi; mais la figure impassible de l'abbé n'exprimait aucun sentiment, pas même l'orgueil d'avoir été loué lorsqu'il pouvait au moins s'attendre à une sévère mercuriale; au lieu de répondre au regard de Liona qui cherchait le sien, il détourna les yeux, et Liona sentit un froid mortel courir dans toutes ses veines.

— Mais, poursuivit le greffier, et ce fatal *mais* serra le cœur de tous les assistans, considérant que ladite Liona a abusé de l'inexpérience d'un jeune fils de famille, et de son empire sur lui, pour lui faire contracter un mariage frauduleux contre l'intention de ses parens et tuteurs, et contre la sienne propre, le tribunal condamnait ladite Liona a être détenue pour sa vie dans le couvent de ****, afin d'y faire pénitence.

A ce coup qui la frappait, Liona, comme la brebis qui tend le cou au couteau, ne proféra pas une plainte, pas une parole; elle chercha de l'œil Tonino, effrayée plus encore pour lui que pour elle de cette terrible sentence. Tonino n'était plus là; à peine avait-il entendu l'arrêt, que, sans proférer une parole, il avait fendu la foule qui se pressait autour de lui, et était sorti précipitamment, entraînant la partie la plus remuante de l'auditoire, c'est-à-dire les peintres et les étudians qui fourmillaient alors à Boulogne.

Du moment où Liona se vit seule, où le regard, la présence de Tonino ne la soutenaient plus, son courage l'abandonna, son cœur lui faillit, et elle se mit à pleurer, comme une pauvre et faible femme qu'elle était. Un murmure d'intérêt pour elle, et de mécon-

tentement contre les juges, circula dans l'auditoire; mais quand les sbires du tribunal s'approchèrent pour l'emmener, et mettre à exécution la sentence, nul ne songea à s'y opposer. Elle avait baissé la tête pour cacher à tous les yeux sa honte et sa douleur; la main rude d'un sbire, en se posant sur son bras froid et blanc comme le marbre, la tira de sa léthargie; elle se leva brusquement avec l'effroi naïf d'un enfant, et promena autour d'elle son grand œil hagard et suppliant, pour voir si quelqu'un viendrait à son secours; elle était seule dans le monde; Tonino l'avait quittée, Tonino l'ingrat ne venait pas recevoir son dernier regard, et échanger avec elle ce dernier adieu qu'on ne lui eût pas défendu. Ainsi donc elle ne le verra plus, ainsi les portes d'une prison allaient se refermer pour jamais sur elle, elle allait descendre vivante au tombeau, et lui, Tonino, continuerait à vivre insouciant et joyeux, sans donner même un regret à celle qui aurait fait plus que de mourir, à celle qui aurait vécu pour lui, après avoir cessé d'être à lui. Toutes ces affreuses idées, plus affligeantes, plus atroces cent fois que la mort ou la question, passèrent en un instant devant son esprit; et quand le sbire qui l'avait saisie par le bras, lui dit de sa voix rude qu'il fallait marcher, elle obéit comme un enfant qu'on intimide, sans savoir ce qu'elle faisait, où elle allait et qui lui parlait. On l'emmena par une petite porte derrière le tribunal, tandis que la foule silencieuse s'écoulait en lui donnant quelques faibles et dernières marques d'intérêt qu'elle allait bientôt oublier; et après avoir suivi quelque temps ses guides avec l'obéissance passive d'un condamné à mort, Liona se trouva enfin seule dans une petite chambre basse et obscure, où on lui dit d'attendre la voiture qui devait la transporter à son couvent.

Elle resta quelques minutes plongée dans une léthargie absolue dont elle avait besoin peut-être, pour se remettre de tant d'émotions pénibles. Cette stupeur muette, où le sentiment de ses peines était presque suspendu, aurait sans doute duré long-temps, si un murmure sourd et toujours croissant ne fût venu rompre le silence monotone de sa prison, et la rappeler, par une crainte, par une souffrance de plus, au sentiment de son existence. Elle écouta

d'abord sans comprendre, sans prêter son ame engourdie à la sensation qui la frappait; puis ce bruit, qui s'était d'abord mêlé à sa rêverie sans l'interrompre, comme une musique lointaine qui se fond dans nos rêves, grossit et éclata tout d'un coup en cris confus, en coups retentissans comme ceux d'un marteau sur l'enclume. Elle se releva sur le siége où elle s'était accroupie, dressa l'oreille comme le daim craintif auquel les vents apportent le bruit du danger; puis soudain une voix frappa son orcille, une voix aiguë, retentissante, et qui dominait toutes les autres, comme le sifflet du contre-maître au milieu de l'orage. Cette voix, elle la connaissait, c'était celle de Tonino; une pointe de flèche ne fût pas entrée plus perçante dans son cœur; elle bondit sous cette voix puissante, se dressa de sa hauteur, et, tressaillant de tous ses membres, elle jeta les yeux autour d'elle, comme cherchant à se ressaisir elle-même, à retrouver l'histoire de son passé, depuis la dernière étreinte de Tonino jusqu'à sa solitude dans ce cachot. Puis le passé lui apparut; elle se ressouvint, elle se connut; la mémoire, la vie, le sentiment du danger, l'espoir de la délivrance, tout jaillit, tout afflua à la fois dans cette ame vide de sensations et de pensées; en un instant, plus rapide que l'éclair, elle s'élança sur la haute et étroite croisée où d'épais barreaux de fer obstruaient presque tout le jour, et de là, son œil plongeant sur la large place qui s'étend au pied du palais de justice, la vit noire d'étudians et de peuple qui, en poussant de formidables cris où elle crut entendre son nom, semblaient donner l'assaut aux larges portes de bronze du palais; mais, au milieu de toute cette foule, il n'y avait qu'un homme qui existât pour elle, et cet homme ne la voyait pas! Penchant alors sa belle tête blonde entre l'étroite ouverture des barreaux, elle l'aperçut enfin le premier, le plus ardent de tous. Ivre d'une joie forcenée, elle l'appela à son tour, mais d'une voix si nerveuse, si puissante, qu'elle domina un instant le tumulte de l'émeute. Tonino l'entendit; il reconnut ces cheveux blonds qui flottaient sur les noirs barreaux de fer; il échangea avec elle un cri de joie où leurs ames s'entendirent, un regard où il sentit ses forces se doubler, et la montrant du doigt à ses compagnons ralliés autour de lui: Courage, amis,

s'écria-t-il, elle est à nous, la voici ! Et il continua l'assaut de la grande porte avec une énergie qui promettait une prompte et certaine victoire.

A ce moment, la porte de la prison s'ouvrit. Liona, jetant en arrière un regard de terreur, s'attendait à voir entrer ses bourreaux; mais à sa grande surprise elle reconnut un homme qui lui avait fait plus de mal que le bourreau ne pouvait lui en faire. Cet homme était Annibal. A sa vue Liona tressaillit et sentit son cœur se serrer sous un pressentiment sinistre. En effet Annibal n'était pas seul : derrière lui se pressaient quelques-uns des familiers du tribunal; elle vit des cordes dans leurs mains, des armes, des épées; elle crut la mort venue, et faut-il le dire, dans cet instant solennel, où la délivrance était là, où l'amour lui tendait les bras, elle eut peur, elle eut regret surtout de se voir mourir. — Oh! par pitié, ne me tuez pas, dit-elle en se jetant aux genoux d'Annibal, avec un son de voix qui eût attendri des tigres. Laissez-moi vivre encore un quart d'heure seulement, que je le voie, et je suis à vous, vous ferez de moi ce que vous voudrez. Grace! messer Annibal, grace pour une pauvre femme qui n'a d'autre crime que d'avoir aimé. Ne me tuez pas au moins sans que je l'aie revu!

— Folle que tu es! répondit Annibal, tout ému et honteux de l'être. Personne ici ne songe à te tuer; seulement, comme il est probable que mon coquin de neveu aura bientôt raison de cette porte, le seul obstacle qui le sépare de toi, je veux y mettre bon ordre, en t'enlevant d'un autre côté et en te conduisant à ton couvent. Allons, voyons! je veux la repentance du pécheur et ne veux pas sa mort. L'abbesse est de mes amies, et je lui commanderai qu'elle ait grand soin de toi. Dans quelques années même, si tu es sage, Tonino guéri, je pourrai bien te faire rendre ta liberté; mais il faut que tu viennes avec moi, entends-tu?

— Je ne veux pas, je ne veux pas! s'écria la malheureuse avec une terreur plus profonde que celle que l'aspect de la mort n'avait pu lui inspirer. Tuez-moi plutôt! j'aime mieux mourir!

— Non, de par Dieu, tu ne mourras pas! j'ai là une bonne litière

où nous allons te mettre et t'emmener; et, ma foi! que Tonino brise la cage après, s'il le veut, il trouvera l'oiseau déniché.

— Vous ne voulez donc pas que je sois à lui? reprit-elle d'une voix ferme et comme quelqu'un qui vient de prendre une détermination soudaine.

— Tu peux me demander tout ce que tu voudras au monde, excepté cela, mon enfant; mais le vieil Annibal est entêté, et ne cédera pas, je t'en préviens,

— Eh bien! je veux le voir encore une fois, dit-elle en s'élançant à la fenêtre.

— Fais vite, car les momens pressent, dit Annibal en donnant ordre de faire approcher la litière.

Liona s'était penchée, elle avait encore une fois aperçu Tonino, elle l'avait appelé; mais sa voix s'était perdue dans le bruit étourdissant de l'émeute. Elle demeura immobile, le front collé contre les barreaux, muette, inanimée, perdue dans une contemplation profonde. Annibal, impatient de partir, s'approcha d'elle, et la saisit par le bras en l'appelant. Elle ne répondit pas, et ce bras, qu'Annibal lâcha, retomba de lui-même comme s'il n'obéissait plus à cette volonté vivante qui règne sur nos organes. — Eh bien! qu'attends-tu, folle? dit Annibal; il faut partir. Et saisissant impérieusement son bras, il voulut l'entraîner. Elle ne résista pas; mais son corps, perdant l'appui que les barreaux de la fenêtre lui avient prêté, pesa de tout son poids sur l'épaule d'Annibal. Il la crut évanouie, et un mouvement de pitié entra dans cette ame que la colère ne fermait jamais pour long-temps aux émotions douces et bienveillantes. Il la prit dans ses bras musculeux, comme on pourrait le faire d'un enfant, et l'assit sur un siége; puis, il la regarda au front : ce front était pâle et déjà froid; ses yeux, tout grands ouverts, avaient perdu leur rayon d'intelligence et de vie. Il voulut mettre sa main sur son cœur pour en interroger les battemens. Quelque chose heurta cette main; mais qui pourrait dire l'horreur dont il fut saisi, quand il aperçut profondément fichée dans sa poitrine, juste à l'endroit du cœur, une de ces longues aiguilles de tête en argent que les femmes de Padoue portent comme un diadème au sommet de leurs cheveux. Il regarda

ceux de Liona. Une de ses aiguilles manquait en effet. La malheureuse, en se voyant à jamais séparée de celui qu'elle aimait, avait eu l'affreux courage de se frapper, sans proférer un cri, une plainte, une parole. Tournant le dos à Annibal, elle avait, sans être vue, détaché de sa coiffure cette arme sûre et terrible dans la main qui ose la manier, et se l'était enfoncée si profondément dans le cœur, qu'elle était morte sur le coup : les grilles de la croisée avaient empêché sa chute, et pas une goutte de sang épanché au dehors n'avait trahi sa blessure.

Un poignant remords s'empara d'Annibal. Que lui avait fait cette femme, après tout, pour la poursuivre ainsi comme un mauvais génie, et lui prendre sa liberté d'abord et puis sa vie? Car c'était lui qui l'avait tuée; il ne pouvait pas le nier, et le sang de cette femme retomberait sur lui au jour du jugement. Et Tonino, quel compte terrible n'aurait-il pas à lui rendre? que lui répondre quand, franchissant les portes brisées du sanctuaire de la justice qu'il n'avait pas craint de violer pour arriver jusqu'à elle, il redemanderait sa femme et qu'on lui montrerait un cadavre?

Certes Annibal n'était pas lâche, et pourtant à cette seule pensée de rencontrer le regard de Tonino, et de répondre à cette question : Qu'avez-vous fait de Liona? son sang se glaça dans ses veines. A ce moment un cri de joie plus éclatant que tous les autres retentit sur la place, comme la voix de toute cette foule confuse; en même temps un fracas étourdissant comme celui de la foudre annonça la chute de la grande porte : c'étaient les étudians et les peintres, qui oubliant leurs longues querelles dans une haine égale de l'ennemi commun, les sbires, s'étaient unis pour attaquer ensemble le palais de justice, et venaient de remporter enfin la victoire. Puis, un murmure confus de toute cette foule immense s'engouffrant dans les longs corridors du palais, vint ôter à Annibal tout espoir d'échapper au regard de Tonino. Il se résigna donc à l'attendre de pied ferme. Cette attente ne fut pas longue. Le flot de la foule, mugissant toujours plus rapproché, atteignit enfin l'issue qui conduisait à cette salle. Tonino, le premier, franchit le seuil et s'élança vers le siége où Liona paraissait l'attendre. Il semblait qu'un noir pressentiment lui eût ré-

vélé l'affreuse vérité, car il la devina en un instant. — « Qui l'a tuée! » dit-il en se retournant vers Annibal et son escorte de sbires, non moins tremblante que lui, et levant une hache qu'il tenait à la main.

— Elle-même, reprit Annibal d'une voix embarrassée et timide comme celle d'un enfant.

— Elle-même, est-ce bien vrai? demanda Tonino en attachant sur Annibal un œil flamboyant de haine et de colère.

Annibal ne répondit rien, mais lui montra l'aiguille encore fichée dans sa poitrine.

— Amis, dit Tonino en se retournant vers ses compagnons, sans daigner écraser plus long-temps de son regard ce fier Annibal, humble et rapetissé devant lui. Voulez-vous m'aider à la reporter sous mon toit? J'ai juré qu'elle y rentrerait morte ou vivante. Procurez-moi une litière, et moi seul je l'y porterai, moi seul, entendez-vous. Je ne veux pas que personne la touche. Émus d'une sympathie profonde, ses compagnons s'empressèrent de se rendre à ses désirs, et Annibal, grandement embarrassé de sa position, profita de ce moment pour s'esquiver avec ses sbires, assez inquiets eux-mêmes de se sentir en présence de ces damnés d'étudians, qui avaient cette fois la force et le bon droit de leur côté. La litière vint enfin, et sans proférer une parole, une plainte, sans accepter de secours de personne, Tonino, jetant un voile sur le front pâle, mais beau encore, de sa maîtresse, la prit dans ses bras, et la porta d'un pas ferme jusqu'à la litière. Il y monta avec elle, et adressant à ses amis un adieu affectueux, et répondant l'œil sec et le front calme à leurs regards baignés de pleurs, il se mit en route avec son triste compagnon de voyage.

Ce que Tonino souffrit pendant ce long trajet, au pas lent et mesuré de deux mules, et l'œil constamment fixé sur cet œil ouvert encore, mais qui ne le voyait plus, Dieu seul le saura jamais, Dieu, témoin invisible de toutes les secrètes angoisses de ces cœurs qui se brisent sourdement, sans qu'une plainte, sans qu'une torture ait percé au dehors. Arrivé enfin à son logis, Tonino descendit avec non moins de soin son triste fardeau, et porta sa Liona à travers les escaliers que son pied ne devait plus fouler

jusqu'au sanctuaire le plus secret de leurs amours, jusqu'à ce boudoir, témoin tant de fois des tendres épanchemens de leur passion, où chaque meuble était empreint de sa présence, chaque mur imprégné de son souffle, où tout parlait d'elle, où il n'y avait qu'elle de morte au milieu de tous ces objets qui vivaient encore de la vie qu'elle leur avait prêtée.

Après avoir défendu qu'on le suivît, Tonino, avec le tendre et religieux respect d'un dévôt pour sa plus sainte relique, déposa la sienne sur l'ottomane où elle avait reposé tant de fois. Otant le voile qui recouvrait ses traits que la mort avait empreints de son sceau d'inaltérable pureté, il arrangea ses cheveux un peu en désordre, comme pour parer avec un soin coquet celle qu'il voulait contempler, belle encore, toujours belle, même au sein de la mort; puis il essaya de lui donner sa pose ordinaire, et frissonna d'horreur en rencontrant déjà, dans ces membres naguère si souples, cette raideur inerte que le souffle de vie, en se retirant, laisse à notre périssable argile. Après bien des efforts cependant, il parvint à lui donner à peu près l'attitude qu'il désirait, et à disputer à la mort une de ces illusions qu'elle est toujours si pressée de détruire. Fermant à demi les yeux, dans ce boudoir à peine éclairé de la clarté pâle de quelques bougies, il crut voir, il vit sa Liona, perdue dans une de ces muettes rêveries où les heures s'écoulaient pour eux si pleines et si rapides, attacher encore sur lui un de ces regards lents, profonds, vivans, pour ainsi dire, qui prennent la place des paroles, et commencent leur langage là où l'autre s'arrête; de temps en temps un pli du voile, une boucle de cheveux qu'agitait la brise du soir à travers les stores entr'ouverts, venait compléter l'illusion, et jeter comme un souffle de vie sur ce cadavre que l'amour ne voulait pas laisser mourir. Perdu dans cette muette et extatique contemplation, Tonino ignora lui-même sans doute le temps qu'il y donnait; les heures et les lieux, le temps et l'espace, avaient cessé d'exister pour lui; car, lorsque le lendemain au soir Annibal, poussé à la fois par ses remords et par son inquiétude pour la vie de Tonino, s'aventura à entrer chez lui et à demander de ses nouvelles, on lui dit qu'il y avait vingt-quatre heures que durait cet horrible tête à tête; que, du reste,

on ne savait rien de Tonino, pas même s'il existait ; qu'il n'avait pris, depuis ce temps, aucune nourriture, et qu'il avait défendu que, sous quelque prétexte que ce fût, on le dérangeât dans sa solitude. De plus en plus tourmenté d'un noir pressentiment, Annibal n'osa pas prendre sur lui de rompre la consigne ; mais s'approchant sans bruit de la porte du boudoir, il regarda avec un affreux serrement de cœur à travers les fentes de la porte. Il fut long-temps avant de rien découvrir ; enfin, dans un coin de la salle, il aperçut Liona dans l'attitude que nous avons décrite, ayant l'air de dormir, et belle de cette beauté sereine et reposée qu'une mort violente, mais prompte et sans convulsions, communique quelquefois à nos traits. Devant elle était Tonino vivant et fort vivant, car un chevalet dressé devant lui, et la palette à la main, il s'occupait avec une incroyable ardeur à transporter sur la toile les traits de sa Liona, et à éterniser le dernier adieu qu'elle allait lui laisser. A cette vue, un poids affreux fut ôté de la poitrine d'Annibal, et s'éloignant sans bruit comme il était venu : Ne craignez rien, dit-il en s'en allant aux domestiques qui s'empressaient de l'interroger, il ne se tuera pas.....

Un peu plus d'un an après, Tonino était marié à la fille du riche Guidotti. Liona avait, dans le cimetière de la ville, un magnifique tombeau ; mais la femme de Tonino lui défendait de le visiter.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

LE NEZ ROUGE.

Dryden a défini l'ame, « une petite flamme bleue qui va et vient en nous. » — Je ne sais pas de meilleure explication de ce souffle divin qui nous anime. Ce qui rend cette pensée plus belle, c'est qu'on lui peut donner un double emploi et l'appliquer également à l'amour! Si l'amour n'est pas en effet une petite flamme bleue qui va et vient en nous, qu'est-ce, je vous prie, que l'amour?

Mais ne creusons pas ces définitions subtiles. A quoi bon analyser le sentiment? Peu d'entre ceux qui l'ont éprouvé ont découvert ses causes. Tous ont ressenti ses effets. Le biographe, le critique, le mathématicien, le géologue, l'historien et le naturaliste, accoutumés qu'ils sont à disséquer les faits et les choses et à pénétrer leurs secrets, ont docilement subi le joug de la passion sans lui demander compte de son autorité. Le monarque aux pieds de sa maîtresse ne va point songer qu'en s'agenouillant, il abaisse sa majesté, ni chercher pourquoi il prosterne ainsi sa grandeur. Le ministre qui fuit la cour et court aux champs cacher ses soupirs, n'interroge point le pouvoir invisible qui lui fait négliger le soin de son ambition. Il n'y a pas jusqu'à la rubiconde marchande de poissons, qui toute au souvenir de son amant le matelot, quand elle s'enivre de l'ambroisie du gin, et boit verre sur verre, ne reconnaisse elle-même à son insu la souveraineté de l'aveugle dieu; se doute-t-elle seulement alors que c'est sa fièvre amoureuse qui lui donne cette soif inextinguible qu'elle ne comprend pas?

Maria Hargrave était l'une des filles du vicaire de la paroisse de Kensington près de Londres. Elle avait des dents d'ivoire et des

lèvres de corail. Il n'y avait pas de fleur dans les serres de Chelsea qui eût le parfum plus doux que son haleine ! Son sein, admirablement formé, soulevait avec une voluptueuse cadence le taffetas gris de sa robe décolletée. Ses épaules, oh ! ses épaules rondes, toujours à l'air, hiver comme été, étaient si blanches qu'on les eût dites couvertes d'une neige éternelle. Son œil noir lançait de rapides éclairs à travers ses longs cils. Sa taille élégante et souple était plus fine que celle d'une guêpe; son pied, qui eût paru fort honnête sur le continent, était une miniature en Angleterre. Chacun de ses gestes ravissait; chacun de ses mouvemens était une grace. Puis son esprit était vif et orné. On ne savait qu'admirer le plus de ses fines saillies, de ses promptes et heureuses reparties, ou bien de son jugement parfait, de sa charmante modestie et de l'exquise bonté de son ame. Au résumé, Maria était d'autant de milliers de piques au-dessus des Sophias, des Clarissas, des Emilias, des Stellas, des Narcissas et des Sacharissas, qu'Eclipse fut jamais au-dessus de Rossinante.

Mais hélas ! il n'est rien au monde qui soit sans défaut. La perfection n'est qu'un mot. — Au milieu de cette adorable visage de Maria, se dressait un nez que les mauvaises fées avaient pris plaisir à élever. Dieu de miséricorde ! c'était un nez qui surpassait en grandeur ce nez immortel décrit par Slawkenbergint. Et quant à sa couleur, puissances du ciel, une ravaudeuse irlandaise, qui boit régulièrement par jour ses six pintes de whisky, n'a eu de sa vie un nez de cette couleur !

Cependant notre héroïne n'était point de ces filles glorieuses qui ne voient en elles-mêmes que leurs mérites et sont aveugles quand elles regardent leurs imperfections. Certes, elle possédait assez de qualités du corps et du cœur, pour en être vaine. La fierté à certains égards lui eût été fort légitimement permise. Mais cette précieuse enfant avait fait les pas essentiels vers la suprême sagesse. — Elle se connaissait et se rendait justice. Elle comprenait qu'elle avait un gros nez rouge; elle le savait et elle était humble ! Ah ! que le créateur n'a-t-il doué de nez rouges toutes les beautés de l'univers !

Avec tant d'inappréciables avantages, Maria descendait mélan-

coliquement les derniers échelons de sa dix-huitième année, sans qu'aucun amant se présentât, qui lui offrît la main pour lui faire monter l'escalier du mariage. De loin à loin elle attrapait bien quelque fugitif admirateur; mais du moment que, près d'elle, apparaissait Charlotte, sa sœur cadette, la pauvre aînée avait tort; tout loisir lui était laissé de penser à son nez rouge dans la solitude. C'était une cruelle et incessante tribulation. Eût-elle pu raisonnablement espérer que les larmes éteindraient la flamme de ce nez funeste et amoindriraient ses dimensions en le fondant, la triste Maria eût pleuré volontiers toutes ses larmes. Mais elle avait trop de bon sens pour avoir tant de faiblesse. Elle n'attendait point de miracles en sa faveur. Des innombrables panacées dont elle avait ouï parler, il n'y en avait aucune qui promît d'argenter les nez de cuivre.

Nous avons dit que Maria était l'aînée des deux sœurs. Lorsqu'il s'agirait d'établissement dans la famille, elle avait le droit imprescriptible de préséance. Un parti fut offert, mais non pas à elle. Maria n'éleva aucune objection. Elle se départit sans hésiter de son privilége. Elle laissa généreusement Charlotte se marier. — Maintenant, se dit alors la noble fille, si mon nez n'est point un obstacle insurmontable, la route conjugale est libre pour moi de tout obstacle. Ma sœur est pourvue; elle n'est plus là pour me couper l'herbe sous les pieds.

Et dès le lendemain, M. Conway, teneur de livres fort distingué, fut introduit et présenté au logis. M. Conway était un beau grand jeune homme, blond, en frac vert-pomme à boutons d'argent. A peine Maria aperçut-elle seulement le collet de ce séduisant habit couleur d'espérance, qu'elle couvrit artistement avec son mouchoir la portion de la figure que vous devinez. Passons-lui cette innocente coquetterie : c'est qu'il ne faut pas réellement moins de courage pour montrer au grand jour un nez rouge que pour en cacher un grec sous le masque.

Conway fut frappé de l'exacte et harmonieuse symétrie des formes de la jeune miss. Il admira son air élégant et gracieux. — Un homme est toujours aussi prêt à devenir amoureux qu'à cesser de l'être. — Quelques momens de conversation avec l'aimable

folle commencèrent de tourner la tête du sensible teneur de livres. — Elle sentait tout si finement et si vivement! Son esprit était si juste et si animé! son imagination si délicate! Elle n'applaudissait jamais avant d'avoir compris. Elle ne remerciait pas niaisement d'une flatterie qu'avait dictée la seule politesse. Elle évitait et déclinait les complimens au lieu de les solliciter. Oh! c'était une femme sans pareille. Au bout d'une heure Conway demeura convaincu qu'il avait découvert en Maria un véritable phénix.—Hélas! il n'avait pas même vu le bout du nez de la chère enfant.

Je vous l'affirme, l'homme est une créature fantasque et inexplicable. C'est le fils du caprice. L'inconstance est sa mère. C'est une girouette vivante. Conway avait continué ses visites chez le digne vicaire. La physionomie discrètement voilée de Maria avait presque achevé d'émouvoir ce cœur facile à ébranler. Il était subjugué. Les charmes tout puissans de cette causerie spirituelle, ces manières ingénues et ouvertes avaient triomphé : il s'avouait vaincu. Il allait s'agenouiller et déclarer ses prétentions ! — En un instant tout changea.— Maria fut soudainement sotte, commune, odieuse: —le rideau s'était levé. —Il avait découvert le nez de la misérable fille.

Conway se mordit les lèvres. Il tira sa révérence et partit.

Maria ne se dissimula point la subite et évidente révolution qui s'était opérée dans les sentimens de son mobile adorateur. Elle apprécia aussi correctement le motif qui l'avait causée. — Mais la faute en était à elle seule! Pourquoi le mouchoir était-il tombé? Ç'avait été une chute bien imprudente et plus désastreuse! Aussi, elle n'en doutait plus, ce serait ce nez fatal qui la perdrait éternellement. — Elle ne put contenir ses pleurs! Ce n'est pas qu'elle fût passionnément éprise au fond du très inflammable et blond jeune homme! Mais enfin il eût fait un mari comme un autre! Et puis cette retraite précipitée était si injurieuse! elle était si désespérante! Il ne fallâit plus s'abuser; ce serait désormais l'inévitable chemin que suivraient tous les soupirans? Autant valait renoncer de bonne grace au mariage et se vouer ainsi qu'une nonne à une perpétuelle virginité. — Quelle destinée pourtant! Quoi! une

fidèle protestante, la fille d'un ministre anglican se condamner presque à une vie de couvent catholique! — Ah! ma mère, mon excellente mère, quelle fantaisie cruelle vous est venue, quand vous étiez grosse, de vouloir manger des framboises! — C'était là une apostrophe indiscrète et peu filiale, peu concevable surtout chez une enfant si pleine de modération. Qu'eût-elle dit, bon Dieu! bon Dieu! si mistress Hargrave avant ses couches eût désiré goûter de la queue d'un hippopotame? Mais à quels égaremens n'est pas capable d'entraîner la douleur de rester fille!

Cependant M. Conway n'était point d'une nature obstinée et colère. Ses répugnances n'avaient rien d'emporté ni d'invincible. Dînait-il à la taverne, il ne damnait pas d'emblée le cuisinier, si le bœuf était trop rôti, quoique le mal fût sans remède. Il n'y avait personne qui aimât mieux que lui la croûte de pain frais. Eh bien! c'eût été fort rare de le voir sortir de ses gonds et maudire cordialement la fille de salle, quand elle lui servait quelque tranche de mie de la veille.

Toutefois en cette occurrence il fut long-temps à rentrer dans son assiette naturelle; son exaspération était au comble. Tout le long de Piccadily, comme il retournait à Londres, il criait encore véhémentement: — L'effroyable nez! le nez d'épouvantail! Quel malheureux mortel s'est trouvé jamais vis-à-vis d'un pareil nez! le vieux vilain nez rouge! le nez d'ivrognesse! L'intolérable nez! Certes Maria est une intéressante fille! elle a toutes les graces et toute l'intelligence imaginable! ce serait presque une femme parfaite, la femme jusqu'à ce moment introuvée! Mais, par le Christ! où a-t-elle été prendre ce nez féroce, cet envieux nez qui obscurcit tout l'éclat dont elle brille? Parmi les innombrables variétés de nez susceptibles de gâter un visage, il n'y en avait pas un plus extravagant, plus effronté, plus écorché, plus inconciliable, et c'est celui-là justement que vous avez choisi! Non, Maria, vous avez beau faire et beau dire, j'abhorre cet exécrable nez! Je n'admirerai de ma vie un nez semblable!

En conscience, ces exclamations et ces raisonnemens étaient bien d'un homme jeté hors des limites de la raison. Tranchons le mot: c'était là le pur langage d'un fou. Nous sommes donc plei-

nement autorisés à croire que M. Conway n'était pas absolument guéri de son amour.

Je ne connais qu'une seule bonne excuse d'être amoureux, c'est l'impossibilité de s'en défendre. Cette pensée m'appartient. Je le déclare, et, toute fausse modestie à part, je l'estime si profonde et si vraie, que, ne fût-elle point sortie de mon propre cerveau, je ne balancerais pas à attribuer à la vénérable antiquité l'honneur de son invention.

Donnez-moi d'ailleurs la clé des contradictions infinies de cet inconsistant et incompréhensible sentiment que vous nommez l'amour; donnez-la-moi, si vous l'avez; car je ne l'ai vue jamais, ni tenue.

Je ne sais comment le fait advint; ce fut purement pour raison d'affaires, je suppose; mais Conway fut poussé à retourner chez M. Hargrave. A cette occasion, la porte de la maison lui fut ouverte plus large. Il fut invité à revenir souvent et tant qu'il lui plairait, et en ami, en vrai commensal, aux heures des repas, lorsque le cœur lui en dirait; et le merveilleux de l'histoire, c'est qu'il revint, et revint fréquemment. Quel démon le ramenait de cette sorte et comme de force là où il semblait que nul attrait ne devait plus l'attirer? De fait, ces visites involontaires lui étaient, à lui-même, une énigme indéchiffrable. Il avait besoin de venir; il venait. Était-il arrivé, et en présence de Maria, une invincible froideur le glaçait. Combien il avait changé! Il parlait sans timidité; il écoutait sans intérêt; il s'alongeait et prenait ses aises sur le sopha. Servait-on le thé, dans ses distractions il mangeait à lui seul toute la pyramide des tartines beurrées. — Hélas! il ne m'aime plus, se disait la désolée jeune fille.

Or, c'était là à peu près ce que se disait en même temps M. Conway. — Le diable m'étrangle, pensait-il, si j'entends un mot à ce qui se passe en moi. J'imagine, à mes fréquentes agitations, que je suis toujours amoureux; mais je ne me sens troublé qu'à Londres. A Kensington, je suis aussi calme que les flots de la Serpentine. Assurément, si j'aime encore, ce n'est plus Maria. Non pas que sa causerie ait pour moi moins de charme qu'autrefois; non pas qu'elle me semble moins judicieuse et moins estimable; mais c'est l'impertinence de ce maudit nez rouge qui me crève les yeux in-

cessamment, tout emballé qu'elle le garde maintenant dans son mouchoir. C'est ce furieux nez qui me repousse et me tient en respect et à distance. Quel homme abandonné de Dieu et des femmes s'attachera jamais à une jeune fille qui respire par une telle trompe? Non, je ne songerai plus à cette pauvre Maria!

Et tout en se répétant ces réflexions remplies de sens, tandis qu'il reprenait le chemin de son logis, il songeait uniquement à Maria, depuis *Hyde-Park* jusqu'à *Temple-Bar*. Il songeait à elle dans sa chambre; il songeait à elle en se déshabillant; il songeait à elle en son lit, éveillé ou endormi. — Infortuné jeune homme, son cœur ne connaissait point ces orages, quand il ne songeait qu'à tenir exactement et paisiblement ses livres!

A cette époque lui fut offerte, par une grosse maison de banque, une place de premier commis qui exigeait une résidence constante et rigoureuse. — Voilà qui me sauvera de mes perplexités! s'écria-t-il; voilà la porte de mon salut! Gravissons le sommet de la fortune, plutôt que de nous précipiter dans l'abîme d'un mariage ridicule. C'est un idiot que celui qui sacrifie un emploi du revenu de mille guinées à un cauchemar d'amour monstrueux et insensé. Décidément, je me cloue aujourd'hui au fauteuil de ma caisse, et je ne remets plus les pieds chez M. Hargrave. Et avec ces projets d'or sur les lèvres, il tournait déjà le dos à la Cité, et il s'en allait, bon gré mal gré, à Kensington.

Comme il cheminait vers ce village, où l'attirait à présent un aimant irrésistible, il s'arrêta tout d'un coup, et se saisit le menton de la main droite d'un air profondément méditatif, au risque d'être pris par les passans pour un poète en travail, ou pour un membre de la chambre des communes ruminant son improvisation du lendemain.

— Que vais-je faire? s'écria-t-il. Si j'épouse cet interminable nez drapé de pourpre, que dira la Cité? que dira Fleet-Street? que diront miss Pin, miss Needle et mistress Knife? que diront ces langues d'acier, pointues et acérées? En quel état laisseront-elles ce pitoyable nez qui s'appellera mistress Conway?

Tel était le délectable avenir qu'entrevoyait l'imagination intimidée de M. Conway. Si le vent enflammé qui le poussait ne l'eût

entraîné et remis en route, il faisait certainement volte-face, et la délibération aboutissait au vœu d'un salutaire et perpétuel célibat. — Ce fut le démon matrimonial qui prévalut.

L'amitié qui avait lié Conway à la famille de M. Hargrave s'était peu à peu transformée en une familiarité intime, où l'on distinguait une odeur de gendre futur très prononcée. Il était devenu de la maison; il avait ses coudées parfaitement franches; ses préoccupations étaient toutes les bienvenues, ainsi que sa personne. Le soir de cette dernière visite, le blond jeune homme fut plus scandaleusement distrait qu'à l'ordinaire. Il écrasa la queue du chat en entrant. Lorsqu'il se leva du canapé, où il avait dormi environ une heure, il trouva sous lui le chapeau neuf de M. Hargrave aussi radicalement aplati que le plus mince gâteau des rois. Il voulut absolument faire le thé lui-même; mais il mit la bouilloire sur la table, et la théière sur le feu. Il jeta le beurre dans le bowl plein d'eau chaude. Il sucra trois tasses avec du sel. — Cependant le cœur de Maria bondissait d'allégresse. — Je crois en vérité, se disait-elle, que cet excellent jeune homme ne se souvient plus des irrégularités de ma figure.

Mais la confiante jeune fille se trompait extrêmement dans cette supposition. Je vous certifie que le cerveau du triste teneur de livres se fêlait notoirement de jour en jour. Le lendemain il courait toutes les boutiques des dégraisseurs de la Cité, cherchant une recette souveraine pour enlever les taches les plus opiniâtres. — Mais de quelles taches s'agit-il? demandaient gravement les imperturbables dégraisseurs. Est-ce des taches à votre linge? — Non. — A vos manteaux? — Non. — A la douillette de madame votre épouse? — Pas davantage. C'est justement parce que je ne suis point marié, et que j'ai besoin de l'être, qu'il me faut recourir aux ressources de votre art. N'avez-vous point d'essence qui ait la vertu de déteindre un nez rouge de jeune fille de dix-huit ans? — Et comme les teinturiers-dégraisseurs de Londres sont des hommes sérieux et peu susceptibles de comprendre les aberrations du sentiment, il n'en est pas un qui n'eût charitablement voulu faire conduire à Bedlam le pauvre Conway, si, tandis qu'il leur soumettait sa requête, quelque constable fût venu à passer.

— Mes irrésolutions feront ma ruine; j'achèverai de perdre l'esprit par elles, s'écria Conway sortant à grands pas de la Cité, et descendant le Strand les mains croisées derrière le dos; non, je ne suis point né pour le bonheur, autrement me laisserais-je détourner du chemin qui y mène, au moindre caillou que je rencontre? Puissances célestes! la coupe des bénédictions est pleine jusqu'aux bords! Vous l'avez mise en mes mains; je n'aurais qu'à boire, et je n'ose approcher de mes lèvres le délicieux breuvage! Et pourquoi! parce qu'il y a un bout de nez rouge qui perce à la surface! Imbécille que tu es! Imagines-tu donc que ce nez est un volcan? as-tu peur que ce soit un Vésuve gros d'une éruption prochaine?

Et il s'armait brusquement d'un courage désespéré. — Oui, j'en prendrai mon parti, exclama-t-il, enfonçant ses poings fermés dans les poches de derrière de son frac vert-pomme. J'ai beau résister, je suis décidément amoureux. Il me faut obéir à la fatalité. J'épouserai Maria, dût toute la Cité se cotiser pour me gratifier d'un assourdissant charivari, le soir de mes noces; dussent miss Pin, miss Needle et mistress Knife en rire ensemble de concert d'un rire inextinguible!

Mais le brouillard avait redoublé les plis du crêpe funèbre qui enveloppait la ville. Le mélancolique jeune homme se sentit soudain en proie à une attaque de spleen des plus furieuses. Il n'était pas à *Charing-Cross* que le nez de Maria lui apparut à travers les ténèbres de l'atmosphère, rouge comme du feu, large comme le bouclier de Scipion. — Amant infortuné! — C'était le soleil plus infortuné de Londres, luttant contre les doubles vapeurs de la Tamise et du charbon de terre, et montrant sa face toute ensanglantée du combat. — A cette effroyable vision, Conway recula épouvanté. Ses dispositions conjugales furent ajournées de nouveau; il n'alla pas même ce jour-là à Kensington; il s'en fut dans la Cité remettre au courant ses livres de commerce en arrière.

A force de rouler en notre esprit une pensée, nous émoussons ses aspérités, nous l'arrondissons, ainsi que fait l'Océan d'une pierre qu'il promène incessamment sur les grèves. Elle n'a plus rien bientôt de ses formes premières ni des pointes saillantes

qui blessaient. — Le même travail intellectuel s'opéra chez M. Conway. Il avait tant et si longuement agité en son imagination l'image de la douce Marie, qu'il avait fini par en amoindrir toutes les saillies, y compris la plus aiguë. Il lui restait bien le souvenir vague de quelque imperfection qui avait autrefois déparé les beautés de sa bien-aimée; mais il lui semblait ne plus savoir précisément quel avait été ce défaut. Comme il n'avait nulle envie au fond de se le rappeler, il n'est pas surprenant que sa mémoire lui en gardât le secret. Et puis Marie l'aidait de son mieux à oublier. Elle était prudente maintenant et bien sur ses gardes. Le mouchoir ne tombait plus. Il était constamment à son poste et en sentinelle.

Quoi qu'il en soit, les visites de M. Conway à Kensington s'allongeaient démesurément de jour en jour. Il arrivait à présent au logis de M. Hargrave pour le déjeuner, et ne s'en retournait plus qu'après souper.

— C'est presque un mari que je tiens, en vérité, se disait Maria dans les innocentes joies de son ame; mais il manque encore une cérémonie essentielle.

Et l'heureux soupirant, qui se trouvait aussi presque époux, s'étonnait pourtant de ne point être encore marié et d'être contraint d'aller chercher chaque nuit son lit solitaire de la Cité.

Or, lorsqu'un amoureux s'étonne de ne pas être marié, il a cessé bientôt d'être garçon. — Un beau matin le fatal et insoluble nœud fut enfin serré.

Comme le tendre couple sortait de l'église, un enfant mal élevé qui priait sous le portail, ayant effrontément dévisagé la mariée, se prit tout d'un coup à crier : — Oh! la belle dame et le beau nez rouge! — Mais aussitôt la timide figure de Maria, qui, sûre désormais de la légitimité de ses droits, s'était émancipée jusqu'à prendre l'air un instant, fut hermétiquement recloîtrée dans le mouchoir.

— Un nez rouge! chère amie, répéta M. Conway regardant avec inquiétude autour de lui; un nez rouge! que veut dire ce polisson?

LORD FEELING.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LES CHANTS DU CRÉPUSCULE,

PAR M. VICTOR HUGO (1).

Je voudrais expliquer d'une façon respectueuse et précise la position de la critique contemporaine vis-à-vis de M. Victor Hugo; position nouvelle et difficile, mais qui doit être reconnue avec franchise, appréciée avec calme et dignité. Les jours sont loin de nous où M. Hugo, jeune et ardent novateur, luttait pied à pied contre une critique hostile, contre une littérature maîtresse du terrain. Dieu sait ce qu'il a fallu d'audace pour commencer l'attaque, de talent pour achever la victoire! Dans cette lutte laborieuse, M. Hugo puisa cette ténacité et cet indomptable orgueil qui le fait aujourd'hui se raidir contre les avis les plus bienveillans, s'emporter contre les observations les plus timides. La première partie de la carrière littéraire de M. Hugo explique la seconde moitié de sa vie. Cette grande ame fut violemment froissée, et il ne négligea dèslors aucune occasion d'exhaler son ressentiment en plaintes amères. Sur la tombe à peine fermée de Dovalle, il laissa échapper ces paroles un peu égoïstes: « Dans ce moment de mêlée et de tourmente, qui faut-il plaindre, ceux qui meurent ou ceux qui combattent? N'est-il pas permis à ceux autour desquels s'amassent incessamment calomnies, injures, haines, jalousies, sourdes menées, basses trahisons, hommes loyaux auxquels on fait une guerre déloyale, hommes dévoués qui ne voudraient enfin que doter le pays d'une liberté de plus, celle de l'art, celle de l'intelligence; hommes laborieux qui poursuivent paisiblement leur œuvre de conscience, en proie d'un côté

(1) 1 vol. in-8°, chez Renduel, rue des Grands-Augustins, 22.

à de viles machinations de censure et de police, en butte, de l'autre, trop souvent à l'ingratitude de ceux même pour lesquels ils travaillent.» Cependant le poète ne douta pas un seul instant; il signa les billets rouges d'Hernani de ce mot significatif *hierro!* il annonça fièrement à la critique qu'il ne lui reconnaissait point le droit de questionner le poète sur sa fantaisie, et de lui demander pourquoi il avait choisi tel sujet, broyé telle couleur, cueilli à tel arbre, puisé à telle source. Ce langage était ferme et beau: c'est Galilée qui sent tourner la terre jusque dans les cachots de l'inquisition; c'est Colomb qui aperçoit l'Amérique au-delà des mers; c'est le cri de Mirabeau: « Va dire à ton maître, etc.; » c'était l'homme de cœur et de génie qui se ramenait en soi, n'ayant plus où se prendre, et disait: Me voilà! qui se frappait la tête comme André Chénier, non plus au moment de mourir, mais de triompher. C'était le conquérant, le révélateur, Napoléon et Mahomet tout à la fois; c'était Victor Hugo, comme nous l'appelions alors, l'auteur d'*Hernani*, le poète des *Orientales*. Ceci est de l'histoire.

Aujourd'hui, M. Hugo est tout puissant; son incontestable talent ne peut plus être mis en question; son nom grandit tous les jours. Il commande, et l'on obéit; il parle, et l'on écoute. Les comédiens auxquels on donne deux cent mille francs par an pour jouer Molière, Racine et Corneille, envoient une députation lui demander *Angelo*. Qu'il accouple deux rimes ensemble, et tous les échos de la presse parisienne et départementale se les renvoient d'un bout à l'autre de la France. Il ne faut pas moins de huit éditions pour apaiser la première faim du public; et nous avons rencontré, descendant la Tamise, une cargaison de gravures sur acier, qui feront pénétrer la gigantesque épopée de *Notre-Dame de Paris* jusque dans la plus humble bibliothèque. Enfin, ce qui est, selon nous, le signe le plus caractéristique d'une nature et d'une intelligence en dehors des proportions ordinaires, M. Hugo a ses fanatiques, ses adorateurs, ses défenseurs envers et contre tous: il est le dieu visible, mortel, et pécheur, de cette foule généreuse et naïve dont nous respectons l'enthousiasme sans pouvoir le partager.

Nous appartenons à cette armée de travailleurs qui admire profondément M. Hugo sans subir aucunement son influence, pour qui le génie et la réputation de l'auteur de *Notre-Dame de Paris* sont des faits incontestés; et qui, en partant de ce fait, parlent de cet homme, notre contemporain, avec autant de sang-froid et d'impartialité que s'il appartenait à un des siècles précédens. Cette génération, dis-je, suit avec un étonnement religieux la marche du grand poète; quelquefois

une larme coule de ses yeux, quelquefois un sourire ironique erre sur sa lèvre; mais, dans ses éloges comme dans ses blâmes, elle s'efforce de conserver la même gravité; elle sait quel langage on doit tenir aux puissans de la terre, que leur couronne soit d'or ou de laurier.

Or, ce qui frappe au premier abord dans le nouveau volume de poésies de M. Victor Hugo, c'est cette perpétuité d'idées, cette identité de forme, qui le rattache aux autres ouvrages du même auteur. Quoi! tout se transforme en nous et autour de nous; nous avons renoncé en littérature, en politique, aux émeutes et aux utopies! Seul, cet homme est resté le même. Le frottement du siècle, le contact des hommes, n'a arrondi aucune des aspérités de ce talent anguleux, n'a modifié aucun des instincts de sa nature âpre et destructive; je dirai plus, il y a évidemment retour vers les premières inspirations de sa jeunesse. *Les Chants du Crépuscule* se rapprochent, par l'inspiration, des *Odes*, par la forme, des *Orientales*. Le volume des *Feuilles d'Automne* reste comme un tableau sans pendant dans la galerie des œuvres du poète. Pour notre part, nous sommes heureux que les choses aient tourné de cette façon. *Les Feuilles d'Automne*, en poésie, et le drame d'*Angelo*, c'est-à-dire les deux plus grands succès de M. Hugo, le drame et le livre qui aient été le mieux accueillis de la critique et du public bourgeois, sont des concessions que l'on ne fait pas deux fois; je dirai presque qu'elles sont indignes de M. Hugo. Dans ces deux essais, il a perdu en originalité ce qu'il a pu gagner en correction. Le vers des *Feuilles d'Automne*, plus raisonnable, plus symétrique, ne vaut pas, selon nous, le vers luxuriant, inégal, épanoui, des *Orientales* et des *Chants du Crépuscule*. Il s'agit ici d'art pur et de définir bien nettement la nature et le caractère de la poésie de M. Hugo. Nous prendrons pour exemple quelques-uns des plus beaux vers des *Feuilles d'Automne*.

O rois! veillez, veillez, tâchez d'avoir régné;
Ne nous reprenez pas ce qu'on avait gagné,
Ne faites pas du poids d'une bride rebelle
Cabrer la liberté qui vous porte avec elle.
Soyez de votre temps, écoutez ce qu'on dit,
Et tâchez d'être grand, car le peuple grandit.

Veut-on, au contraire, une preuve du retour de M. Hugo à la période immense, aux mille reflets, aux détours infinis de la pensée, nous ouvrirons au hasard *les Chants du Crépuscule*.

Oui, ce qui sortira par sanglots, par éclairs,
Comme l'eau du glacier, comme le vent des mers,
Comme le jour à flots des urnes de l'aurore,
Ce qu'on verra jaillir et puis jaillir encore
Du clocher toujours droit, du front toujours debout,
Ce sera l'harmonie immense qui dit tout,
Tout! les soupirs du cœur, les élans de la foule,
Le cri de ce qui monte et de ce qui s'écroule,
Le discours de chaque homme à chaque passion,
L'adieu qu'en s'en allant chante l'illusion,
L'espoir éteint, la barque attachée à la grève,
La femme qui regrette et la vierge qui rêve.....
L'autel enveloppé d'encens et de fidèles,
Les mères retenant leurs enfans auprès d'elles,
La nuit qui chaque soir fait taire l'univers...
Les couchans flamboyans, les aubes étoilées,
Les heures de soleil et de lune mêlées,
Et les monts et les flots proclamant à la fois
Ce grand nom qu'on retrouve au fond de toute voix!

Quel luxe d'images! quelle exubérance de sève! quelle fécondité inépuisable!

Nous avons principalement insisté sur cette continuité de forme, parce qu'elle seule a besoin d'être rappelée au lecteur; quant aux sujets que le poète a noyés dans des fleuves de diamans et de rubis, il n'est pas moins facile de déduire leur filiation. Ainsi deux de ces pièces sont adressées à Canaris! Le poète lui-même semble s'excuser de cette évocation inattendue d'une époque déjà loin de nous.

D'où vient que ma pensée encor revole à toi,
Grec illustre, à qui nul ne songe, excepté moi.

Les Chants du Crépuscule sont le fruit de trois inspirations bien distinctes : l'une politique, l'autre d'amour, la troisième philosophique.

Si nous nous en rapportons à la préface des *Feuilles d'Automne* (novembre 1831), époque à laquelle une partie des pièces politiques insérées dans ce volume étaient déjà connues du public, M. Hugo « tenait en réserve un recueil de poésies politiques, attendant pour le publier un moment plus littéraire. » Ce sont ses propres expressions. Or le nombre des pièces politiques insérées parmi *les Chants du Crépuscule*

est de dix seulement; quatre ont déjà paru dans les journaux; les six autres sont postérieures à août 1832. Ou M. Hugo a retenu dans son portefeuille les autres pièces politiques, ou il a abandonné son premier projet d'en composer un recueil dont l'unité n'eût pas été le moindre mérite. Contentons-nous donc de ce qu'on a bien voulu nous octroyer. Une de ces pièces qui a pour titre *Noces et festins*, rappelle involontairement les grands tableaux de Martin, et en particulier *le Festin de Balthasar*: tout y est mêlé et infini; cette confusion a du grandiose; l'idée qui termine est celle de toutes les compositions d'un autre grand peintre religieux, Holbein; c'est la mort, la mort au *pied pesant* qui entre dans la salle du banquet, qui choisit un convive, *le plus ivre souvent*,

L'arrache du milieu de la table effrayée,
Et l'emporte la bouche encor mal essuyée.

Et puisque nous sommes dans les comparaisons de la poésie à la peinture, nous citerons ces six vers, pieux hommage rendu à la mémoire de Léopold Robert, qui *voilait sous un regard serein l'orage de son ame;*

Il te reste, ô mon Grec! la douceur d'entrevoir
Une femme de Thèbe ou bien de Salamine,
Paysanne à l'œil fier, qui va vendre ses blés,
Et pique gravement deux grands bœufs accouplés,
Assise sur un char d'homérique origine,
Comme l'antique Isis des bas-reliefs d'Egine.

L'imprécation lancée *à l'homme qui a livré une femme*, est coulée d'un seul jet dans le moule de Juvénal. On sent que la plume a été plus lente à tracer les vers sur le papier que les mots eux-mêmes à sortir du cerveau du poète. Ceci n'est point une affaire de parti, *n'étant plus reine, elle était encor femme*: c'est la moralité, c'est la pudeur publique qui a été outragée, foulée aux pieds. C'est une femme qui a été deshonorée brutalement à la face d'un pays civilisé. Il est remarquable que les deux hommes qui se sont fait dans cette occasion les organes de l'indignation publique, soient précisément ceux que l'on a accusés de prêcher l'immoralité et l'anarchie: Victor Hugo et l'abbé de La Mennais.

Ces poésies véhémentes et passionnées que M. Hugo voudrait que l'on appelât historiques, ont-elles en effet la gravité, la véracité, la puissance nécessaire pour marcher de front aux yeux de la postérité

avec les témoignages les plus dignes de foi, et tenir lieu, par exemple, de ces grandes chroniques rhythmées qui conservaient pour les patriciens de Rome l'histoire des premières années de la ville éternelle? Nous ne le croyons pas. Il faut bien distinguer cependant les tentatives de M. Hugo et de M. Barbier, des *Messéniennes*, qui jadis..... des poèmes de Barthélemy, qui depuis.... La poésie politique ne doit jamais raconter un fait particulier, une crise passagère; il lui faut résumer, autant que possible, l'esprit d'une époque, agrandir les évènemens. C'est à ce titre que la *Curée* et l'*Ode à la colonne* resteront, tandis que les ombres de l'oubli et de l'indifférence s'épaississent de tous côtés autour de la *Messénienne* sur l'enlèvement des statues, et du poème sur le Fils de l'homme.

A côté de la corde d'airain que le poète avait ajoutée à sa lyre, s'en trouve une autre détrempée dans les pleurs, dans des pleurs de joie et d'amour. Quatorze fois sa lyre a vibré sous un souvenir tout personnel, tout intime : à qui sont adressés ces vers d'amour? A quelle période de la vie de M. Hugo appartiennent-ils? Je l'ignore. Eux seuls, parmi toutes les autres compositions du même auteur, n'ont point de date. Il est des voiles qu'il ne faut point soulever, des secrets qu'il ne faut point approfondir, par respect pour cette même pudeur publique que M. Hugo a si noblement vengée dans la personne de Madame. M. Hugo nous a appris que celle qui seule pouvait punir, seule avait pardonné; mais peut-il se pardonner à lui-même?

Nous ne nous sentons guère le courage de remuer ce qui aurait dû rester enseveli dans les abîmes du cœur, et nous ne pouvons concevoir l'aveuglement qui a pu pousser M. Hugo à éterniser le souvenir d'un moment d'erreur, autrement que comme une de ces expiations dont on est souvent l'instrument involontaire. Un seul des chapitres de cet étrange roman offre quelque étendue, c'est celui qui a pour titre *au bord de la mer*; toutes les autres pièces sont des feuilles légères, volantes, mais qui, hélas! dureront plus long-temps que le marbre et l'airain; des chansons, mais si douces, que les rossignols des bois en mourraient de jalousie.

Talent, esprit, renommée, êtes-vous donc aussi bien au service des passions coupables que des passions honnêtes? Oh! le cœur de l'homme, abîme sans fond, mystère inexplicable! Dieu seul est notre juge à tous!

Nous arrivons à la troisième partie de ce volume, à celle qui lui a donné son nom, à la partie philosophique. Le critique le plus distingué

que nous possédions aujourd'hui, l'écrivain qui sait le mieux démêler tous les secrets du cœur humain, analyser les émotions les plus cachées, M. Sainte-Beuve, a le premier insisté sur les doutes, d'abord vagues et instinctifs, puis qui, grossissant avec les années, se nourrissant de déceptions, se sont peu à peu glissés dans le cœur des poètes dont la foi semblait la plus robuste; le doute, cette maladie du siècle; le doute, qui se déchire de ses propres mains et vit de sa propre substance; le doute, qui trouve sa punition en lui-même; car, si l'on peut représenter Dieu sous l'image du calme parfait, de la force immobile, il faudrait peindre le doute sous les traits du mouvement perpétuel, de la faiblesse toujours inquiète. Le doute s'empare des plus hautes et plus sereines intelligences. Hier, M. de Lamartine, qui n'a gagné à son voyage d'Orient que l'indifférence religieuse; demain M. de Vigny, soldat aux belles manières, écrivain au style brillant et ciselé comme le pommeau d'une épée, qui en appelle à l'honneur comme à la seule vertu encore debout, la seule religion sans symbole et sans image, au milieu de tant de croyances tombées; aujourd'hui enfin, M. Hugo lui-même, l'homme de la forme par excellence, le peintre de la nature extérieure, *de la réalité sombre, éternelle, immobile*, le poète plastique dont le vers saillit en ronde bosse, M. Hugo le novateur, l'apôtre, le prophète, il doute à son tour.

Je vous dirai qu'en moi j'interroge à toute heure
Un instinct qui bégaie, en mes sens prisonnier,
Près du besoin de croire, un désir de nier,
Et l'esprit qui ricane auprès du cœur qui pleure.

Tout cela est triste et douloureux. Chaque jour une étoile disparaît du firmament; chaque jour un des pasteurs des hommes, comme dirait le vieil Homère, renonce à les guider désormais. Qu'il se tue avec le fer, comme Léopold Robert, ou par le doute, qu'importe? chacun est libre de choisir son genre de suicide. Usez donc votre jeunesse à creuser les profondeurs de la science; quittez les distractions de votre âge, pour les veilles de l'étude; prodiguez à tout ce qui est beau et grand un culte respectueux; entourez de votre admiration les hommes que Dieu a faits rois par le génie!... et tout cela pour trouver un jour, au fond de la science, de la religion, de l'enthousiasme... le doute! O misères de la nature humaine! ô exécrable dérision!

Oui, la philosophie de M. Hugo, c'est que nous avons le doute en nous, c'est qu'il se prépare un accomplissement.

Esprit de l'homme, attends quelques instans encore,
Ou l'Ombre va descendre, ou l'Astre va surgir.

Quoi ! le poète ne se confie pas à cette verte jeunesse qui l'entoure, lui, vieil arbre sillonné par la foudre; il ne sait si elle est emportée vers un abîme; ou si elle vogue, enseignes déployées, sur une mer, houleuse, il est vrai, mais qui doit le conduire au port ! Ne sommes-nous plus les aînés d'une race de braves ? Ne sommes-nous plus les fils des géans, ceux dont Napoléon aimanta le front d'un regard ? Ne savons-nous plus faire, pour l'exemple du monde, tenir un siècle dans un jour ? Comment sommes-nous dégénérés tout à coup ? N'est-ce pas, ô poète! qu'alors un lien sympathique nous unissait à vous, la Foi, et qu'aujourd'hui un abîme nous sépare, le Doute ?

Mais non, je ne puis le croire, le doute n'est point le dernier mot de M. Hugo; toujours ces puissantes ames échappent par quelque côté à nos critiques d'enfant; toujours elles dépassent par quelque grande action notre moralité étroite et bourgeoise; et la pauvre critique, ne comprenant plus rien à cette marche hardie, irrégulière, fulgurante de l'artiste, s'enferme dans une mélancolique contemplation de tant de vertu et de talent accouplés à tant d'erreurs et de bizarrerie. Ainsi a fait M. Hugo dans ses chansons d'amour d'où s'exhale un tel parfum de poésie, que, pour pouvoir le juger, il faudrait ne pas le lire; ainsi échappe-t-il aux reproches de scepticisme dans ce chant magnifique qui commence par ces mots : *Ami, le voyageur que vous avez connu.* M. Hugo aura dû à *Notre-Dame de Paris* l'enseignement terrible de la nécessité Ανάγκη et ce sublime épanchement que provoquent l'aspect des hauts lieux, l'éloignement des choses de la terre, le rapprochement du ciel.

. . . . . .

Qu'à son heure, à son jour, l'esprit saint les réclame,
Les touche l'une et l'autre, et leur dise : Chantez ;
Soudain, par toute voie et de tous les côtés,
De leur sein ébranlé, rempli d'ombres obscures,
A travers leur surface, à travers leurs souillures,
Et la cendre et la rouille, amas injurieux,
Quelque chose de grand s'épandra dans les cieux.

Voilà ce qui élèvera éternellement les poètes au-dessus des moralistes; Gœthe, Byron, Shelley, Victor Hugo, au-dessus de Labruyère,

de Massillon, du grand Rousseau lui-même ! c'est que les passions, mêlant ensemble erreurs, injures, blasphèmes, peuvent rayer leur ame en tous sens, effacer sur le vierge métal le verbe qui y était inscrit ; mais qu'un jour ils se trouvent en face de la nature, du monde, de leur pensée, qu'ils gravissent la colline, qu'ils se promènent aux bords de la mer, et le psaume éclatant et l'hymne aux chants vainqueurs, l'hymne de la nature et de l'humanité, s'échappe de leur sein, se répand sur la foule éblouie, inondant d'une égale lumière leurs ennemis et leurs admirateurs.

Oh ! c'est un beau triomphe à votre loi sublime,
Seigneur, pour vos regards dont le feu nous ranime....
Qu'une chose en passant par l'impie avilie
Qui, dès que votre esprit la touche, se délie,
Et, sans même songer à son indigne affront,
Chante, l'amour au cœur et le blasphème au front.

Nous avons parcouru les trois phases poétiques qui se déroulent dans *les Chants du crépuscule*. L'une aboutit à la glorification à peu près impartiale des partis politiques envisagés sous leur plus beau côté : Juillet, Napoléon II, Madame, le jeune duc d'Orléans ; la seconde, à un amour violent et passionné que nous ne comprenons pas plus que nous ne voulons nous y arrêter ; le troisième, au doute ! Ce sont les trois rayons qui ont tour à tour brillé dans les *Odes*, *les Orientales*, *les Feuilles d'automne*, réunis, confondus, agrandis.

Nous avons dit que la forme des *Chants du crépuscule* se rapprochait singulièrement de la coupe de vers des *Orientales* ; ceci nous amène naturellement à examiner en elle-même la poésie de M. Hugo. « L'insouciance et la profusion qui donnent une allure si particulière aux larges périodes de notre poète, dit Joseph Delorme, cette foule de participes présens quittés et repris, ces phrases incidentes jetées adverbialement, ces énumérations sans fin qui passent flot à flot, ces *si*, ces *quand* éternellement reproduits rouvrent coup sur coup des sources imprévues, ces comparaisons jaillissantes qu'on voit à chaque instant éclore et se briser, comme un rayon aux cimes des vagues ; tout cela n'est-il donc rien pour caractériser une manière ? » Ajoutez les enjambemens et la richesse de la rime. Il serait difficile de mieux résumer toute l'économie du style de l'école romantique, et la poésie de M. Hugo en particulier. Tous ces défauts, toutes ces qualités, se retrouvent au plus haut degré dans le volume des *Chants du crépuscule*. Nous insisterons

principalement sur l'habile artifice des phrases incidentes jetées adverbialement, qui font le meilleur effet en poésie et dont M. Hugo se sert avec profusion; des exemples nous feront mieux comprendre; nous les prendrons ailleurs que chez M. Hugo, où ils se rencontrent en foule:

Les champs n'étaient bornés, et la terre commune
Sans semer ni planter, — bonne mère, — apportait
Le fruit qui de soi-même heureusement sortait.

RONSARD.

Muses, vous savez tout, — vous déesses, — et nous,
— Mortels, — ne savons rien qui ne vienne de vous.

ANDRÉ CHÉNIER.

L'un a la harpe et l'orgue et l'austère harmonie,
L'autre en pleurs, — comme un cygne, — exhale son génie.

SAINTE-BEUVE.

La poésie, comme la musique et la peinture, a ses ruses innocentes et qui constituent souvent de véritables beautés, et nous ne croyons pas que l'inspiration individuelle puisse jamais perdre à la lecture attentive des modèles, à l'examen de toutes les ressources du style. Ce volume de M. Hugo contient aussi quelques pièces d'un rhythme que nous ne pouvons admettre autrement que comme un tour de force où la pensée ne gagne ni en éclat ni en netteté.

Livre salutaire
Où le cœur s'emplit,
Où tout sage austère
Travaille et pâlit;
Dont le sens rebelle
Parfois se révèle:
Pythagore épèle
Et Moïse lit.

C'est employer la sainte langue des vers à des offices indignes d'elle; nous ne pouvons excuser cette mutilation barbare.

Nous avons raconté ce livre, à peine échappé des bras humides de la presse, plutôt que nous ne l'avons jugé; nous ne nous poserons pas cette grave question: Les *Chants du crépuscule* sont-ils un progrès? Y a-t-il progrès dans les idées, progrès dans la forme? Nous craindrions d'en dire trop ou pas assez.

Au moment où nous traçons ces lignes rapides, où nous profitons d'une éternité de huit jours, pour témoigner solennellement de notre admiration pour le talent de M. Hugo, et des dissentimens profonds qui nous séparent; ce livre est dans toutes les mains, sur le bureau de tous les feuilletonistes. Nous demanderons aux graves politiques : Avez vous reconnu à travers ce miroir transparent, les drames où vous avez joué un rôle? Nous demanderons aux femmes, aux chastes épouses, aux candides jeunes filles : Cet amour est-il dans le vrai, dans le naturel, dans le convenable? Nous demanderons aux jeunes gens, aux ames ardentes et naïves: Ce doute est-il de votre goût? Est-ce en doutant que vous supporterez les misères d'une vie laborieuse et que vous menerez à bout les grandes destinées qui vous sont réservées? Les hommes politiques, les femmes, les jeunes gens répondront : Malheur à qui aura trompé une attente, foulé aux pieds une vertu, détruit une illusion.... mais avant tout respect au poète, toujours au-dessus de nos éloges et de nos blâmes.

A. R. Bouzenot.

TRAITÉ DE MATÉRIAUX MANUSCRITS DE DIVERS GENRES D'HISTOIRE, PAR AMANS-ALEXIS MONTEIL (1).

Nous possédons beaucoup d'histoires de France : j'en ai vu sous beaucoup de formes, mais pas une ne ressemble à celle-ci. En effet, figurez-vous une histoire de France sous la forme d'un traité de conservation de manuscrits; cette histoire, d'un intérêt si nouveau et si piquant, est divisée par états, et se compose d'analyses ou d'extraits des pièces originales des temps historiques, en sorte que magiquement et cependant véridiquement, les vieux siècles semblent revenir vivre avec vous, grace à ce nouveau tour de force de notre savant et modeste historien, Amans-Alexis Monteil.

Allez au premier chapitre de ce livre. L'auteur, qui commence par le commencement, s'occupe d'abord de l'agriculture. C'est le sujet du premier chapitre; ouvrez-le, vous voyez la vieille terre de France labourée par les serfs; vous suivez en détail les travaux, les façons, les semailles, le prix du *fourment*, *des bœufs*, *des blanques bestes*..... L'exploitation, l'aménagement et le prix des bois, les conditions successives de cette vieille terre, la condition successive de ses cultivateurs jusqu'à la révolu-

(1) 2 vol. in-8°, avec figure. Prix : 15 fr. à Paris, chez Cotelle, rue Saint-Honoré, n° 123.

tion de 89; vous voyez les bâtimens ruraux, la police rurale, les eaux et forêts, la louveterie. C'est une véritable *Maison rustique* des siècles passés. C'est une véritable histoire du laboureur dans le royaume de France; seulement après avoir étudié à fond ce savant chapitre, on n'est pas tenté de s'écrier avec le poète :

O fortunatos nimium, sua si bona norint
Agricolas!
Heureux l'homme des champs s'il connait son bonheur!

Après l'agriculture, cette mère nourrice, viennent les arts mécaniques. Vous savez déjà comment se nourrissaient nos pères; à présent vous allez apprendre comment étaient construites leurs maisons, comment s'élevaient leurs châteaux, et comment étaient faits leurs meubles, et comment étaient faits leurs instrumens habituels, les limes, les scies, les marteaux, les enclumes, les charrues; vous voilà transportés tout à coup dans le conservatoire de la rue Saint-Martin, il y a quelque sept ou huit cents ans, avec tous les perfectionnemens amenés par les âges suivans. Comme aussi, à côté de l'histoire du métier vous retrouvez l'histoire de l'artisan, car l'auteur, élève, à son insu peut-être, de Walter Scott, ne sépare jamais l'homme de son métier, le laboureur de sa charrue, le forgeron de son enclume, le seigneur châtelain de son château.

Le chapitre III est consacré tout entier à l'histoire des beaux-arts au XVe siècle. Cette fois vous passez de l'utile à l'agréable, du métier à l'art, de l'artisan à l'artiste, du nécessaire au luxe. C'est là un charmant chapitre. Les dessins et les couleurs des rubans de nos belles dames se trouvent peints dans les ornemens marginaux des vieux psautiers du temps, ces riches et saintes reliques de la piété des rois et des grands du monde. Nos jeunes dames les plus futiles ne liront pas sans intérêt la lettre que M. Alexis Monteil a écrite au maire de la ville de Saint-Étienne à propos des rubans du XVe siècle. J'ignore comment M. le maire de Saint-Étienne aura répondu à cet insigne honneur; mais à coup sûr il aura été bien embarrassé pour répondre à la lettre. Si M. Monteil avait raconté la même histoire à plus d'un jeune fabricant de rubans de cette honorable ville de soie et de fer, que je pourrais nommer, il eût trouvé sans doute à qui parler. Quoi qu'il en soit, la lettre est pleine de faits, de naïveté et d'esprit. C'est dans ce chapitre III que se trouve la très curieuse division de l'ordre social. L'auteur le partage en *vingt-six parties* tout autant : en ce temps-là nous étions loin de l'égalité.

Au chapitre de la cour se trouvent le prix du menu des tables des princes et des rois, depuis le XIIIe jusqu'au XVIIIe siècle : curieuse his-

toire que n'a pas faite M. Brillat-Savarin lui-même, ce roi des gourmands. Or, pour faire le chapitre gastronomique de M. Alexis Monteil, il ne suffit pas d'être un gourmand, il faut savoir encore passer des nuits sans dormir, manger du pain noir, boire de l'eau claire, être en un mot comme notre savant auteur ce qu'on appelle un savant dans toute la rigueur de l'expression.

On parle beaucoup aujourd'hui des douanes sans trop s'entendre. Au chapitre VIII, vous trouverez à cet égard des documens qui remontent jusqu'au XIVe siècle, et qui étonneront M. Boucher de Perthes lui-même, le savant directeur des douanes qui en a fait l'histoire avec tant d'esprit dans son charmant petit *glossaire* dont je n'ai pas encore parlé.

Grand nombre de temples étaient, du temps de nos anciennes guerres civiles, de vraies forteresses où les sacristains chantaient au dedans, se battaient au dehors. Voyez le chapitre *de l'Église*. C'était vraiment l'église militante, et certes on n'en priait pas avec moins de ferveur *le dieu des armées* pour avoir le haubert sur le corps, l'armet en tête et l'épée à la main.

« Lecteur, je vous prie de donner une attention particulière à ce chapitre : l'histoire de la féodalité est au moins pendant huit ou dix siècles l'histoire nationale de France.... »

Ainsi commence le chapitre XI. C'est tout un livre qu'avait deviné Montesquieu, mais que M. Monteil a eu l'insigne honneur de trouver le premier.

On lit au chapitre XXII que la représentation provinciale *députait à la représentation nationale*, que les états-généraux *étaient presque tous formés de députés envoyés* par les états provinciaux; et au chapitre X que de la *représentation ecclésiastique*, des divers degrés des conciles, est née la représentation nationale, avec ses divers degrés; en un mot, c'est là tout un système historique, d'une nouveauté étrange et hardie. C'est M. Monteil qui le premier a découvert les principes de ce système; c'est lui qui en a lié entre elles toutes les différentes parties; et ainsi il en arrive à écrire le premier chapitre le plus important de l'histoire de France gouvernée par ses représentans.

Vous ne sauriez croire tout l'intérêt de ce livre, qui ressemble au premier abord à un simple catalogue de librairie. L'auteur, arrivé à cette partie de la noble tâche qu'il s'est imposée, et tout en disant adieu aux premiers siècles de cette histoire de France, qu'il a épuisés avec tant de verve et d'ardeur, se repose un instant avant d'entrer dans de nouveaux siècles. Alors il cause familièrement avec son lecteur. Il lui montre du doigt tous les matériaux qu'il a mis en œuvre; il le fait entrer dans les mystères de

tant de travaux incroyables. Bien plus, il met à la disposition des historiens à venir, ces nobles matériaux qu'il a entassés, afin que d'autres viennent glaner aux mêmes lieux où il a moissonné, afin que d'autres viennent recueillir ce qu'il a semé. En même temps, cet homme si modeste dans son livre, arrivé à cette causerie familière, se plaint de l'oubli où il a été laissé par ses contemporains, — de ses travaux méconnus, — de ses veilles négligées : touchantes plaintes d'un excellent homme qui rêve la gloire à ses heures de loisir, une fois chaque année, et quand il a le temps de rêver. Enfin il se rend à lui-même cette justice, — *que le premier il a donné aux Français l'histoire nationale.* Or, c'est là une justice que personne ne contestera à l'illustre auteur (illustre, honoré, respecté et applaudi, quoi qu'il en dise) de l'*Histoire des Français des divers états aux cinq derniers siècles.*

Ce livre est rempli à chaque page de faits ignorés, ou, ce qui revient au même, de faits mal connus. C'est ainsi que dans le *chapitre* XVI, où il est question des lois et des magistrats, il est prouvé que l'auteur de l'*Art poétique* était non pas le fils d'un greffier, comme il le dit lui-même, mais le fils d'un commis-greffier. Plus loin vous apprenez dans quel risible livre Molière a trouvé le titre de sa comédie de *George Dandin*. Histoire, poésie, littérature, anecdotes, découvertes de tout genre, *hæc est ferrago libelli.*

Maintenant qu'il est fait et imprimé, et tout rempli qu'il est de recherches et de découvertes infinies, qui viendra en aide à ce livre qui n'est, à tout prendre, que le résumé élégant, concis et complet, de six cents manuscrits précieux cités dans l'*Histoire des Français*, ce noble et patient chef-d'œuvre de science, d'imagination et de style, de M. Alexis Monteil?

Ces manuscrits, l'honneur de cette savante bibliothèque, seront mis en vente le 26 novembre prochain, car c'est la loi commune de tout pauvre savant qui a de beaux livres, il faut qu'il les vende quand il s'en est servi, pour en acheter d'autres dont il a besoin. Il faut qu'il dise adieu aux vieux amis de ses travaux passés, — un adieu éternel.

Le livre de M. de Monteil nous consolera, lui et nous, de la perte de ces manuscrits, car ce livre contient leur pensée, leur esprit, *leur ame*, comme dit l'auteur.

Ce livre précieux sous tant de rapports, comme traité de conservation et de classification, sera avant peu la diplomatique, le manuel des archivistes, des bibliothécaires, des bibliographes, des gens de lettres. — C'est enfin un assemblage unique de précieux matériaux qu'avait réunis la science d'un seul homme, et que l'huissier-priseur aura bientôt divisé

çà et là, entre toutes les bibliothèques, et ce qui est plus triste, entre tous les bibliophiles de l'Europe. J. JANIN.

C'est un misérable métier en vérité que celui d'homme de lettres, soit qu'on l'exerce comme *faiseur*, soit qu'on le fasse comme *jugeur*, ou, si vous voulez, soit qu'on s'appelle romancier ou bien qu'on se nomme critique. Des deux côtés il y a de cruelles tribulations. Le romancier a la critique à subir; la critique a le romancier à endurer. Il y a tant de satires dans certains feuilletons, tant de niaiseries dans certains livres, que c'est à faire reculer les plus braves. Cependant le livre a besoin du feuilleton pour grandir, et le feuilleton a besoin du livre pour exister. Feuilleton et livre ne s'en détestent pas moins; livre et feuilleton ne s'en caressent que plus. Proposez au livre de paraître sans qu'aucun feuilleton s'en occupe, et le livre se désespérera; proposez au feuilleton de fournir ses huit colonnes par semaine sans avoir un livre à dépecer, et le feuilleton se tiendra pour mort.

Souvent nous nous sommes demandé si entre ces deux existences, si nécessaires l'une à l'autre, il ne pourrait pas y avoir autre chose que ces mauvais sentimens; si cette chose ne pourrait pas être un peu moins d'importance de la part de la critique, et de la part du livre un peu moins de révolte contre le plus léger reproche qu'on lui adresse. Peut-être que si la critique ne lorgnait pas insolemment le livre à travers une lunette qui rapetisse, le livre ne passerait pas effrontément sous le nez de la critique, le chapeau sur l'oreille, et sans avoir l'air de la connaître.

Si nous mettons ces réflexions en avant du jugement que nous allons porter, c'est pour que la critique nous pardonne le bien que nous dirons du livre de M. Guy d'Agde, et que le livre de M. Guy d'Agde nous pardonne les reproches que nous pourrons lui faire. Ceci posé, nous allons commencer.

Et d'abord il n'y a dans son livre rien de ces plats réchauffés de la cuisine italique; point de mer Méditerranée qui caresse amoureusement la plage, point de nuits pures étoilées et calmes, et surtout point de ciel bleu. Il n'y a de bleu, dans le livre de M. Guy d'Agde, que les yeux de son héroïne; et je trouve, pour ma part, que c'est déjà une preuve de goût que d'avoir enfermé la passion italienne, cette passion d'ordinaire tannée au soleil, et qui brûle sous des cheveux d'ébène et dans des yeux noirs, de l'avoir enfermée, dis-je, dans une tête blonde, et sous une peau blanche. J'avoue que dès l'abord j'ai aimé sa Julia. Et vous allez voir

comme j'ai raison de l'aimer. C'est que Julia, cette blonde fille frêle et svelte, a pour rivale une véritable Italienne, forte et noire, et que la fille blonde et svelte dépasse de beaucoup en passion la forte et noire amoureuse. Alors ce roman prend pour moi un intérêt qu'il n'aurait pas eu sans cela. C'est celui de la lutte de l'amour par l'ame et de l'amour par les sens. Et voyez ce que c'est qu'un point de départ bien choisi. Julia, c'est la blonde, aime Lorenzo d'un amour chaste et grand, et Paquita, la brune, l'aime d'un amour forcené. Aussi, l'une se dévoue ame et corps au salut de son amant, dût-elle le perdre, et l'autre s'acharne à sa ruine, rien que pour le posséder. Si je ne me trompe, voilà le fonds *moral* du livre; quant à son développement matériel, il m'a semblé conduit avec un véritable talent d'action et une rare tenue de caractères. Hâtons-nous d'expliquer cette phrase.

Julia, la fille du prince Cristinacci, vieillard hautain et rigide, et premier ministre de Ferdinand, Julia aime Lorenzo. Lorenzo est un bourgeois, un avocat, un homme dont le parti libéral attend l'influence et qui se refuse à la lui donner par respect pour sa vieille mère, qui mourrait du moindre danger de son fils. D'un autre côté, Julia est aimée par Fernando, neveu du duc de Chiaramonte, autre ministre disgracié du roi de Naples, et qui voit son influence lui échapper par la tranquillité même qui règne dans le royaume. Pour que Chiaramonte ressaisît son autorité sur le roi fainéant de Naples, il faudrait qu'il eût encore à combattre des conspirations, des émeutes réelles ou imaginaires. Chiaramonte, revenu tout puissant, pourrait servir la passion de son neveu Fernando; il faut donc qu'il revienne tout puissant. Fernando lui en fournit le moyen. Un jour, dans une rue, assisté de plusieurs gentilshommes, il insulte Lorenzo, et après l'outrage il lui en refuse satisfaction. Le jeune avocat, ne pouvant se venger d'homme à homme, veut se venger de classe à classe; il se joint aux partis des carbonari et médite une sanglante révolution. Mais ce n'est pas assez pour ce qu'il a souffert, car non-seulement il a été insulté personnellement, mais sa mère, témoin de l'outrage qu'il a reçu, en est devenue folle. Lorenzo connaît l'amour de Fernando pour Julia, et sans savoir ce qu'il y a d'enivrant dans la voix et le regard de cette jeune fille, il tente de la séduire. Il la séduit, en effet, non parce qu'il l'a voulu, mais parce que, sans s'en apercevoir, il s'est pris à l'aimer, et que la première puissance de l'amour, c'est l'amour lui-même. De son côté, le stratagème de Fernando a réussi. Ferdinand, informé de l'appui redoutable que le parti libéral vient de conquérir, rappelle Chiaramonte, le ministre inévitable des troubles populaires, et le mariage de Fernando

et de Julia devient le gage de réconciliation des deux ministres rivaux. Il ne faut pas oublier que Lorenzo, avant l'horrible évènement qui l'a poussé dans le parti des carbonari, et dans son amour pour Julia, était fiancé à Paquita, une belle bourgeoise napolitaine. Il faut dire aussi que Paquita est la sœur du carbonaro Batisto, qui a fait admettre le jeune avocat dans la vente suprême, et qu'elle connaît ainsi le secret de l'amant qui l'abandonne; un secret avec lequel elle peut le tuer.

Le second volume, particulièrement, fourmille de scènes d'une vigueur peu commune et d'une heureuse nouveauté. Ce qu'il faut louer aussi dans ce livre, c'est la suite rigoureuse des caractères. Chiaramonte, ministre souple et intrigant; Cristinacci, ministre fier et inflexible; Ferdinand, roi sans volonté, entre deux volontés qui le dominent tour à tour; Julia, amour pur et dévoué; Paquita, amour désordonné et personnel; Batisto, ami sans retour de Lorenzo; tous ces personnages ne dévient jamais d'eux-mêmes dans les nombreux évènemens qui se croisent autour d'eux.

Assurément voilà de précieuses qualités, et nous les reconnaissons avec plaisir dans le livre de M. Guy d'Agde.

Mais ce qu'il faut lui dire parce qu'il faut être juste, c'est qu'avec une forte puissance de création et de suite dans les idées, ils ne produit pas toujours l'effet auquel il eût dû arriver, nous le lui dirons d'autant plus sévèrement que ce qui lui manque tient à des procédés de métier qui s'apprennent et qu'il apprendra. En général le style est d'une uniformité d'autant plus fâcheuse que cette uniformité, c'est la tension et par conséquent la fatigue. Trop souvent aussi les plus belles scènes manquent des préparations qui les mettraient en relief; les évènements se suivent et ne s'enchaînent pas. D'autres fois l'expression est au-dessous du sentiment qu'elle exprime; d'autres fois elle va au-delà. Il faut que M. Guy sache que c'est là un de ces défauts qui font quelquefois condamner un livre sans rémission. On le lui a déjà dit et nous le lui répétons, il faut être artiste pour pénétrer dans l'excellence de certaines qualités. Ainsi M. Delacroix, ce grand peintre, voit abandonner ses magnifiques compositions pour les mignardes figures de M. Dubuffe, parce que la masse recule devant la fougue outrée du pinceau de l'artiste en certains endroits et son incorrection en d'autres parties.

Quant à nous, nous pensons avoir été justes; si les critiques nous trouvent indulgens, et si M. Guy d'Agde nous trouve sévère, le public jugera entre nous, et déjà le public a pu juger, car Julia obtient un succès qui, malgré nos reproches, doit encourager son auteur. F. S.

CHRONIQUE.

Le musique est rentrée à Paris le 1er octobre, et la salle Favart est depuis lors possédée par les heureux *dilettanti*, ses admirateurs zélés et fidèles, qui ont eu soin de prendre à temps hypothèque sur les produits merveilleux de Rubini, de Lablache, de Tambùrini, de Mlle Grisi, et de leurs dignes compagnons de gloire et de fortune. Cette salle, précieux enclos où sonne la musique du grand maître, où les *Puritains* font tonner leur belliqueux appel, où la belle Giulia fait tour à tour éclater avec énergie les angoisses d'Anne de Boylen ou les brillantes folies du bolero d'Elvira, les trilles, les gammes chromatiques, les arpèges enlevés avec autant d'agilité que de coquetterie dont cette épousée pare son ramage, voile harmonieux bien plus éblouissant que le tissu d'argent qu'elle déploie sur sa coiffure; ce théâtre où la verve si spirituelle et si comique de Lablache, de Santini, excite des transports de gaieté, fait couler des larmes de plaisir des beaux yeux que Rubini, Tamburini, ont fait pleurer d'une autre manière; ce théâtre, car il faut bien que je termine ma période et que j'arrive enfin à la cadence, ce théâtre, dis-je, est paisiblement possédé par une société fashionable et constante. Les virtuoses italiens ne chanteront que pour nous; il n'y a plus de priviléges, ont-ils dit, nous saurons les faire renaître; à nous le monopole de la mélodie par excellence, à nous les roulades brillantes et les touchantes cavatines; et leur projet, en apparence téméraire, aristocratique, et que nos idées de liberté semblaient frapper d'anathème, s'est accompli de la manière la plus simple, la plus naturelle, je pourrais dire la plus niaise. Ces *dilettanti* se sont levés plus matin que les autres, ont payé d'avance toutes les loges, toutes les stalles, à leurs risques et périls, pour la saison entière, et

jouissent de leur fief harmonieux, savourant sans partage les douceurs de la mélodie italienne, comme Metternich savoure les parfums de ce vin blanc fameux dont le clos vaut un petit royaume, et dont il est le bachique despote.

C'est charmant! Oui, sans doute, pour les *dilettanti*; mais pour les journalistes? Comment trouveront-ils des aventures à conter? Diront-ils que la foule assiége le Théâtre-Italien, que deux portiers ont été suffoqués, la garde forcée, la salle envahie? Non, tout se passe dans un ordre désespérant. La salle est tous les jours comble; les corridors, le foyer, donnent asile aux amateurs qui jouissent du droit d'entrée; la foule fashionable est mariée avec le Théâtre-Italien, et cette lune de miel s'écoule sans intrigue, mais non sans plaisir. Les journalistes sont forcés d'accepter la condition de la camériste d'une très jolie et très honnête femme; point de profits *colla donnetta, col cavaliere.* Que dis-je? ils n'ont pas même la satisfaction de diriger ces annonces suffisamment connues des lecteurs de journaux, dont le refrain obligé ramène ces phrases spirituellement tournées : *Ce spectacle ne peut manquer d'attirer la foule; le public s'est donné rendez-vous pour entendre l'élite des chanteurs italiens; l'affiche est d'une attrayante variété; recette forcée; ce spectacle pique vivement la curiosité*, etc. Toutes ces ruses du métier, ces *réclames* de directeurs sont d'une complète inutilité pour les Italiens. Quelquefois pourtant on remarque des places vides aux plus beaux endroits d'une si belle salle. Ce petit inconvénient n'a d'autre cause que l'honnête liberté dont nous a dotés la charte revue et corrigée. Il est dit dans je ne sais quel chapitre de cette même charte, qu'un amateur ne sera point forcé de venir occuper la place qu'il a payée, qu'il pourra même oublier de fournir un remplaçant sans encourir le blâme des directeurs, ayant délivré quittance des sommes versées à leur caisse. *Viva! viva la libertà!* Ce qui n'empêche pas de dire : *viva l'ilarità!* Sommes-nous libres! Il nous est loisible d'exprimer notre contentement de toutes les manières, et d'adopter la version de deux régimes différens.

Quand je vous aurai dit que Lablache, Tamburini, Rubini, sont des chanteurs merveilleux, des acteurs excellens, que leurs moyens d'exécution ont la même puissance, et que leur talent nous montre chaque soir de nouvelles perfections, je ne vous aurai rien appris. La grande scène d'*Anna Bolena*, le bolero de *i Puritani*, font connaître les progrès que notre *prima donna* a faits depuis six mois. Frédéric Lablache, fils de notre *primo basso cantante, comico, tragico, tonante*, a fait ses premières armes dans *la Sonnambula*; il avait peur; quelqu'un tremblait plus que lui: c'était ce brave Lablache, père tendre autant qu'il est bouffon quand il représente Geronimo. Frédéric Lablache est un fort bel homme de dix-neuf ans, taille de cuirassier; sa voix n'a pas encore la vigueur qu'elle doit acquérir; mais elle est gracieuse et flexible, il sait la conduire avec art, il est à bonne école, et son père peut lui donner beaucoup en avancement d'hoirie. L'indisposition de Rubini a

retardé le second début de Lablache fils, qui désire mériter mieux encore l'accueil flatteur qu'il a reçu du public. Mme Albertazzi, jeune et jolie femme, a débuté de la manière la plus heureuse dans le rôle de Jane Seymour; sa voix de soprano est fort étendue, sonne bien sur tous les points, et tous les soirs elle se fait applaudir après son grand air, morceau de longue haleine, et très important. Iwanoff s'est distingué dans le rôle de Percy; ce jeune ténor attaque maintenant avec plus de hardiesse, et tient sa partie avec plus d'aplomb. Cinq ou six opéras ont défilé dans les premiers mois. *Semiramide*, *Cenerentola*, nous sont promis pour la semaine prochaine, et *Norma*, ce chef-d'œuvre de l'infortuné Bellini, sera offert incessamment aux amateurs. Voilà bien des travaux, beaucoup d'activité pour un théâtre qui tient son public enchaîné; cette activité serait plus grande encore, si l'on n'avait à gouverner que des artistes, musiciens excellens qui apprennent un opéra en trois jours; mais il faut les faire escorter par une armée de choristes, et cette troupe auxiliaire n'est pas aussi facile à endoctriner, leur manœuvre demande plus de temps et surtout plus de soins; il faut de l'ensemble dans les feux de bataillons, les tirailleurs sont bannis de la musique.

Je reçois à l'instant la *Gazzetta Piemontese* qui fait le plus grand éloge d'une cantatrice dont nous avons apprécié la voix superbe et le talent. Depuis lors elle s'est placée au premier rang parmi les virtuoses que possède l'Italie. *La Tadolini, in due parole, è un portento.* Voilà deux mots, le journaliste aurait pu dire trois, qui valent une page, un volume. La Tadolini est un prodige; il ajoute, elle est la Malibran de Turin, comme la Malibran est en ce moment la Tadolini de Milan. Vous voyez que la race des *prime donne* est encore loin de s'éteindre. Nous avons prêté Mme Tadolini à l'Italie,

Elle n'est point tombée en de barbares mains.

CASTIL-BLAZE.

Que dire de cette semaine où la politique tient si peu de place, qu'il faut bien vite en finir avec elle en déclinant rapidement ses principaux actes? Le parquet s'est vu obligé d'intervenir dans l'affaire de M. de Broglie, et a prononcé la condamnation de M. Sarrans, après l'acquittement du *Bon Sens* et de la *Quotidienne*. La réclamation de MM. Vigier et Jacqueminot, membres de la chambre, nous a valu celle de MM. Lepage et Lefaucheux, armuriers. Quelques journaux ont parlé d'une convention arrêtée entre les trois puissances, par laquelle on inviterait la France et l'Angleterre à se joindre à l'Autriche, à la Russie et à la Prusse, pour que, dans le délai de six mois, une solution immédiate fût donnée aux questions européennes. De la sorte, au prin-

temps prochain, chaque puissance pourrait diminuer son état militaire d'un tiers des troupes qui fatiguent ses finances.

Ce qui est plus certain que ce sénatus-consulte, ce sont les duels nombreux du camp de Kalish. Pendant que les puissances ont un orchestre-monstre à Kalish, un orchestre plus gros de trompettes et de trombones que celui de Berlioz aux Tuileries, des officiers de naissance, dignes de figurer par leur belle figure et leurs manières au camp de Compiègne, près la chaise de Mme de Maintenon, s'égorgent pour tuer le temps à Kalish.

Du reste les opérations du camp de Kalish sont toujours un sujet fort beau de charade pour les gazettes. On veut qu'il s'y passe des choses merveilleuses; chaque prince y est suivi d'un chambellan et d'un album. Le chambellan écrit chaque soir sur l'album ce que lui a dicté son prince. L'historiographe du roi est, vous le voyez, remplacé par le chambellan, ce qui est bien plus économique.

La revue que viennent de passer à Fontainebleau le prince royal et M. le duc de Nemours, avait attiré un grand concours d'équipages. Malgré le froid d'automne déjà vif, de fort jolies femmes, en capote et en manchon rose, s'étaient donné rendez-vous sur le terrain de manœuvre. Entre toutes les autres, on remarquait Mme Brack, la femme du colonel. De sept heures et demie à neuf heures, il y a eu exercice sur le terrain ordinaire d'évolutions; à onze heures les princes entraient au quartier que le régiment occupait. La visite des chambrées, de la salle d'armes, de la forge, ont paru intéresser autant leurs altesses que les différentes manœuvres de l'artillerie, de la gymnastique et de la voltige. On a long-temps et très durement contesté à l'armée son aptitude aux sciences, les succès obtenus par le colonel Brack tendraient à prouver que Vegèce et Folard ont été moins calomniés que nos soldats. Voici maintenant que le soldat en pourrait remontrer à un académicien en fait de travaux scientifiques. C'est à M. le colonel Brack qu'est due l'éducation et la belle tenue de ce régiment. Nouveaux bacheliers ès-lettres, les soldats répondent à toutes les questions, ils savent l'arithmétique comme Bezout, et l'hyppiatrique comme le meilleur élève d'Alfort. M. Brack, officier spirituel autant qu'instruit, a établi dans ces études une grande régularité. Voici le cadre figuratif des exercices principaux qu'ont vu leurs altesses le prince royal et le duc de Nemours :

1° Le peloton *modèle*; 2° les écuries; 5° la forge; 4° le cours de mathématiques; 5° le cours de fortifications; 6° le cavalier *modèle*, etc., etc.

Dans les écuries, les chevaux avaient des litières bordées de tresses à l'anglaise. A la forge, vingt-huit maréchaux et hussards répondaient sur toutes les questions vétérinaires. Plusieurs ont opéré devant les princes, avec la plus grande habileté, sur un cheval abattu d'avance. Le système du ferrage est curieux. A l'aide de ce système il n'y a plus d'instrumens de torture à la forge, ni de chevaux rétifs au régiment. Admirable invention! Le cours de mathématiques comprend pour les

soldats l'arithmétique jusqu'aux règles de société. La géométrie, les fortifications, l'attaque des batteries et leur défense, ont subi dans ce plan d'études de grandes modifications. Nous ne dirons qu'un mot de la plus interessante des pièces de M. le colonel Brack, celle qu'il nomme le *cavalier-modèle*. Ce cavalier, habillé de noir, a la tête couverte d'un casque léger, mais qui le protége assez contre les coups de sabre; il pèse moitié moins que le cavalier le plus léger (*réglementaire*). Son cheval mange sans être débridé, bien qu'il puisse être bridé ou débridé sept fois pendant le temps qu'il faut pour brider un autre cheval. Cet homme est armé d'un mousqueton et d'un sabre. Ses armes sont bronzées, son mousqueton peut faire feu neuf fois par minute. Il saute à terre, franchit une barrière, fait feu, saute la barrière de nouveau, court à son cheval, et d'un bond se remet en selle.

Certainement les soldats de *la Juive*, que M. Duponchel ait pourtant manœuvrer avec un fort grand art, ne sont rien près de ceux-là! L'affluence des spectateurs était grande à Fontainebleau, malgré la pluie. La distribution des prix a eu lieu dans la cour d'honneur. Le régiment du colonel Brack avait la grande tenue, les artilleurs étaient à leurs pièces. Le discours du colonel a donné le chiffre exact des résultats obtenus par son mode d'exercice. Il ne manque rien à la révolution introduite dans ce régiment de hussards, pas même l'homéopathie! L'homéopathie a réduit le chiffre des malades; les pharmaciens et les drogues ne sont pas en estime chez les hussards! En somme, cette journée a été une belle journée de succès pour M. le colonel Brack; elle a prouvé l'instruction et les efforts de cet officier. M. Brack, au dîner qui a suivi, avait son couvert à la table du prince royal, à la gauche de son altesse. Entre les célébrités qui assistaient à ce nouveau tournoi de l'ancien art stratégique aux prises avec l'art nouveau, on a remarqué lord Munster.

Après ce bulletin militaire, dont nous devions le récit fidèle à un ancien collaborateur de la *Revue* comme l'a été M. Brack, que dire, bon Dieu, de ces autres régimens plus mignons de l'Opéra? Si M. le colonel Brack discipline sa troupe à merveille, en revanche il y a de singulières désertions dans celle de M. Duponchel. Mme Cinti-Damoreau que les feuilletons appellent depuis six ans leur *rossignol*, a brisé les mailles de sa cage d'or de l'Opéra pour entrer dans la cage en fil d'archal de M. Crosnier. Pauvre rossignol.

En fait de nouvelles de théâtre, *où courir, où ne pas courir?* ainsi que dit Harpagon. Il en pleut de tous les côtés! Si Mme Damoreau quitte la salle Lepelletier, ce soir, Mlle Augusta, jolie personne, débute dans l'*Ile des Pirates*. Les deux sœurs Brambilla sont engagées, et Mme Dorus qui voulait partir, ne part pas. Mlle Falcon est toujours jolie, et l'accouchement de Mlle Duverney n'aura pas les suites fâcheuses du genou de Taglioni. Le genou de Mlle Taglioni! voilà la seule et véritable nouvelle. Mardi soir, il avait grand conseil dans la chambre de Mlle Taglioni. Étaient présens à cette importante consultation, MM. les

docteurs Pariset, Roux, Marjolin, Blache, de Guise, Bousquet, Magendie. M. Andral appelé en mission près des prisonniers de Ham, n'a pu s'y rendre, non plus que M. Pasquier qui accompagne le prince royal en Afrique. La faculté demeure fort empêchée, Paris lui redemande Mlle Taglioni. Le comité a ordonné un repos complet, il s'est ensuite transporté chez M. Duponchel afin de lui rendre compte de la séance. Servons-nous de l'expression de Mme de Sévigné, et disons que le nouveau directeur de l'Opéra a mal au genou de Taglioni.

A ces divers embarras, à ces influences contraires et difficiles à prévoir, l'Opéra nous répond par ses recettes et son monde fashionable. Pendant que les Bouffes montent *la Norma*, cette tragédie secondée de chœurs si beaux que nous avons entendus chez Mme la comtesse Merlin, M. Duponchel presse ses huguenots et ses catholiques l'épée dans les reins, l'armurier du théâtre graisse chaque arquebuse de Charles IX. Ce balcon où posait le roi :

. . . . . Quand ses mains frénétiques
Frappaient d'un plomb dévot ses sujets hérétiques,

ne figurera pas sans doute dans l'opéra de M. Scribe et Meyerbeer. Tous les commis marchands de la rue Saint-Denis élèvent, en passant, des discussions pitoyables sur ce balcon qu'a flétri le vers classique de M. Delavigne. Il n'y a guère qu'une seule chose à répondre à M. Delavigne et aux commis : c'est que tous deux se trompent, et que Charles IX n'a jamais vu ce balcon. Nous répondrons volontiers aux lettres *affranchies* qui nous seraient envoyées sur cette controverse historique.

Après le genou de Mlle Taglioni, après cette consultation d'hommes noirs qui se sont engagés à remettre sur pied notre danseuse, voici bien une autre nouvelle ; celle-ci vient de Naples : la mort de M. Dumas ! Depuis quelque temps il est de mode de tuer un grand homme par trimestre. La triste réalité de la mort de Bellini, enterré aux Invalides, devait produire l'enterrement de M. Dumas au Vésuve. Fatalité aveugle que celle de ce nom de Juan ! Malheur à qui touche à ce héros ! M. Drouineau, dont messieurs les comédiens ordinaires de S. M. pleurent la mort, meurt pour avoir fait *Don Juan* ; M. Dumas envoie à M. Harel un autre *Don Juan* et il meurt ! Pourtant on ne dit pas encore que M. Delavigne ait pris le lit !

M. Harel, lui, craint bien de mourir, tant la poitrine d'un ex-directeur de l'Odéon est délicate ! *Robert Macaire* le sustente à force de juleps ; *Robert Macaire* va montrer, du reste, sa robe de chambre damas-jaune au théâtre du Vaudeville pour le bénéfice prochain de l'un de ses jeunes-premiers, M. Hyppolite.

Au Palais-Royal, théâtre dévolu entièrement à Mlle Déjazet, Mlle Déjazet consent à recevoir chez elle M. Dormeuil, en mitre et en gants violets. M. Dormeuil est évêque de Lima, et chante comme un abbé

dans la pièce de *la Périchole*. Vous n'ignorez pas, sans doute, que M. Mérimée écrivit en 1829 cette comédie jouée en 1835. M. Mérimée n'avait pas songé alors que l'on pût introduire un jour un évêque dans un vaudeville, sans cela il nous eût donné ces jours-ci une nouvelle appelée *le Nonce du Pape*, afin que M. Dormeuil pût monter en grade, et parût avec la robe rouge de Levasseur, le cardinal de *la Juive*. Aujourd'hui, le séminaire est au théâtre; Saint-Sulpice est mis en vaudeville, et les chappes sont hors de prix!

Espérons que M. Dormeuil nous donnera toujours Mlle Déjazet, vive et sémillante dans tous ses rôles; mais qu'il ne se croira plus obligé de prononcer le *benedicat vos* en couplet final sur le front de cette autre Sophie Arnould. Quoi que puisse faire M. Dormeuil, monseigneur de Châtel sera toujours meilleur comédien que lui!

Au Vaudeville, nous avons eu avant-hier *un Mariage sous l'Empire*; la pièce est tirée d'un roman de Mme Gay. Elle consiste dans un jeune conseiller d'état, auquel sa future reproche de n'être pas militaire, et dans un militaire que sa future voudrait voir conseiller d'état. Ces sortes de comédie à partie double, réussissent rarement, et il faut un grand art de dialogue pour les animer. Les mœurs de l'empire avaient fourni dans le temps à M. Duport, l'un des auteurs de la pièce d'hier, des traits charmans de critique et d'ironie; c'était mieux que du vaudeville, c'était de la bonne et vraie comédie. *La Dame de l'Empire*, sujet traité déjà par M. Duport, homme d'esprit et de goût, nous remettait en mémoire les bons contes dont nos salons du faubourg Saint-Germain ne manquaient pas de se régaler au sujet de la maréchale Lefebvre. La maréchale Lefebvre n'avait eu rien, sa vie durant, de la maréchale de Boufflers; elle avait un mari soldat et bon soldat, ce qui après tout doit être respecté même par le vaudeville. Je ne connais au monde qu'un roman qui ait attaqué et même battu, justement, à plat de couture, le *général de l'empire*. Ce roman, c'est celui d'*Indiana*. Le colonel Delmare vieux et goutteux, espèce de capitoul emporté, de mari fâcheux et morose, tyran domestique de chaque pensée et de chaque goût de sa femme, méritait à coup sûr toute l'inclémence du pinceau de Mme Sand. Mais le colonel du vaudeville de Mrs Duport et Ancelot? Fallait-il donc nous le montrer si injustement méconnu de sa femme, ce jeune et beau colonel qui donne des cachemires aux filles d'Opéra, d'après les nouvelles de M. de Balzac, et des écrins d'après Michel et Christine? Pourquoi ce baron qui parle de son *château* comme un Cassandre, et cette paysannerie de mauvais goût dans la pièce? M. Duport, auteur spirituel et fin, a cherché du moins à corriger ce que ces invraisemblances avaient de fâcheux, par des mots d'esprit et un rôle charmant pour Lafont. Lafont a joué avec verve ce rôle de mari, moitié colonel et moitié conseiller d'état.

Si le parterre du Vaudeville n'a guère inquiété cet hyménée du temps de l'empire, en revanche, les spectateurs des Français ont osé si fier un mariage fait par Molière, celui de l'excellent Georges Dandin!

Je renvoie mes lecteurs au spirituelfeuilleton signé L.V., qui traite de ce singulier scandale. *Georges Dandin* a été joué, du reste, assez médiocrement. Dailly a obtenu un succès fou dans le rôle du Dormeur.

Que vous dire encore après cette inhumation d'ouvrages nouveaux auxquels nous avons régulièrement assisté? M. Thuret a gagné un procès qui a fait du bruit dans le temps, et un fort grand bruit. L'éclatante réparation donnée à M. Thuret, comble de joie les amis de cette honorable famille. M. Vernet n'a reçu qu'un grain de plomb, *inde lacrymæ*. Le peintre de Montmirail n'en reprendra pas moins bien vite le pinceau, ne fût-ce que pour les lauriers qu'il fera pleuvoir sans doute sur l'expédition algérienne de M. le duc d'Orléans. Le charmant tableau de *Rebecca*, exposé par M. Horace au salon, justifie les espérances vieilles ou neuves de ses amis. Elles doivent l'exciter à sortir de son repos.

La saison des bals et des réunions s'annonce, du reste, sous les plus brillans auspices. Au nombre des Mécènes de la valse et du raout figurent les notabilités les plus éclatantes de l'Angleterre; lord Pembrock, qui vient de louer la maison de la duchesse d'Albert, en se proposant d'y donner de fort beaux bals, et lord Posomby qui, de son côté, s'est installé à l'hôtel Crillon. La famille Thorn, riche famille américaine, a loué, à son tour, l'hôtel de Madame Adélaïde. Les salons se décorent, les lustres et les fauteuils du temps de Louis XV resplendissent dans ces nouvelles demeures. On joue la comédie à Paris à l'hôtel Castellane, et chez M. le comte de Belissen, près de Chantilly. Un jeune artiste de mérite, M. Constant, le même qui a décoré la jolie salle du Vaudeville, a peint ce charmant petit théâtre de M. le comte de Belissen, au château duquel les acteurs se rendent en poste.

Enfin, le 3 novembre aura lieu la Saint-Hubert au château du prince de Wagram, ce magnifique château de Grosbois, dont le parc n'a pas moins de dix-neuf cents arpens de clos, et dont les grands halliers, traversés par les habits rouges de nos dandies, ont vu jadis le carrosse dictatorial de Barras.

— Une importante publication, l'*Histoire de la marine française*, par M. Eugène Sue, paraîtra le vendredi 13 novembre chez Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10.

LA

MISE EN SCÈNE

DEPUIS

LES MYSTÈRES JUSQU'AU CID.

SECONDE PARTIE.[1]

La division de la représentation des mystères est un des sujets qui ont excité le plus de controverse parmi les écrivains qui traitent de la matière. Des exemples étant beaucoup plus concluans en pareille occurrence que des hypothèses, c'est sur des faits que je m'appuierai pour établir que nos *actes* modernes étaient remplacés par des *pauses*, qui revenaient de temps en temps pour reposer à la fois acteurs et spectateurs. Il y avait de plus une grande pause au milieu du spectacle pour aller dîner. Cette interruption est ordinairement indiquée par ces mots : « Pause pour aller dîner. » Les pauses ménagées pour donner quelque relâche aux acteurs principaux, étaient remplies par des intermèdes comiques. Tantôt ce sont des « argotiers » qui disputent, des aveugles, des niais;

(1) Voyez la livraison du 4 octobre.

souvent aussi ce sont des scènes infernales, des branles dansés par les diables; ces pauses sont ordinairement indiquées ainsi dans les manuscrits : *Hic stultus loquitur.*

L'orchestre était, en général, uniquement composé de quelque orgue portative; mais, dans certains cas, les acteurs exécutaient eux-mêmes sur la scène les morceaux qui faisaient partie du rôle.

Dans le *Mystère de l'Incarnation et Nativité*, le prophète David qui ouvrait la scène en prophétisant la venue du Christ, devait accompagner avec la harpe une partie de son rôle qu'il était obligé de chanter. Lorsqu'on ne pouvait trouver un acteur qui pût chanter et jouer de cet instrument, on supprimait le chant. C'est ce que nous apprend la note marginale.

« Adonc harpe, s'il est harpeur, ou sinon laisse cette dernière clause depuis ce lieu-là, etc.... »

Le *Mystère de la Résurrection* de saint Michel commence par le *Veni, Redemptor gentium,* que chantent les pères des limbes, et lorsque Jésus vient les délivrer, ils chantent : *Conditor alme siderum*; lorsqu'il les conduit au paradis terrestre : *Hæc dies quam fecit Dominus*; lorsqu'il les conduit au ciel : *Rex altissime, Jesus nostra redemptio, Regina cœli lætare, alleluia*; et enfin, lorsqu'il les a conduits au ciel : *Omnis pulchritudo Domini, exalta est super sidera.* Quand les fidèles attendent le Saint-Esprit, ils chantent : *Veni, sancte spiritus*; quand il descend : *Veni, creator spiritus*; quand il est descendu : *Qui Paracletus.*

On ne trouve rien de bien positif sur la durée de la représentation des mystères, et l'on peut dire qu'ils duraient tantôt plus, tantôt moins, selon la volonté ou la commodité des acteurs, qui en jouaient le nombre de portions qu'ils voulaient, et reprenaient la suite le lendemain et les jours suivans. Si ceux de la Passion, de la Vengeance, de la Destruction de Troie, et quelques autres, ont été quelquefois représentés dans l'espace de temps indiqué par le titre, c'est qu'on commençait dès le matin, on faisait une pause sur le midi, et le reste de la *journée* se représentait dans l'après-dînée; c'est ce qui fut particulièrement observé à Metz en 1437, et à Angers en 1486.

Le *Mystère de l'Incarnation et Nativité de Notre-Seigneur* durait

deux jours, comme on peut le voir par la division de ses scènes, et ensuite par ces vers de l'épilogue de la première journée.

Cy finissons pour ceste journée;
Demain sera à fin menée
La matière parfaictement.

En 1534, on joua à Poitiers, avec une grande magnificence, les *Mystères de l'Incarnation, Nativité, Passion, Résurrection, Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Mission du Saint-Esprit*; « et fut ledit jeu commencé le dimanche dix-neuvième jour du mois de juillet, et dura *onze jours continuels et subsécutifs.* » (Bouchet, *Annal. d'Aquit.*)

Lassay, déjà cité, parle comme témoin oculaire d'une célèbre représentation du *Mystère des Actes des apôtres* qui eut lieu à Bourges en 1536, et rapporte que la représentation dura quarante jours. « Des citoyens et bourgeoys de ladite ville s'unirent pour jouer les *Actes des apôtres*, lesquels durèrent *quarante jours.* »

Ces quarante jours employés à la représentation du *Mystère des Apôtres* semblent exorbitamment longs, et nous ne savons s'il y faut ajouter entièrement foi, ou si l'auteur ne veut pas indiquer par là le temps qui fut employé tant aux répétitions, aux préparatifs, qu'à la représentation; au reste, ce *Mystère des actes des apôtres* est le plus long de tous; il se compose de neuf livres, dont chacun contient plusieurs journées, et le tout donne un total d'au moins quatre-vingt mille vers. On demandera peut-être pourquoi l'on ne note point précisément le nombre des journées; c'est que ce nombre n'est pas fixé. Il variait au gré des acteurs, qui ajoutaient ou retranchaient des épisodes comme il leur convenait.

Outre la division des *pauses* qui répondent à nos *actes* modernes, les représentations se subdivisaient encore en *journées* ou jours de représentation.

Le plus célèbre mystère est celui de la *Passion*, que l'on devrait plutôt appeler de la *Rédemption*, puisqu'il embrasse la totalité de la vie du Christ et même les évènemens accessoires qui l'ont précédée et suivie, se divise au moins en six parties ou journées.

1re *journée*. Mystère de la Conception de la vierge Marie; Nativité du Christ, quatre-vingt-quinze personnes, deux chœurs;

2e. Commence au sermon de saint Jean, et finit à sa décollation; quatre-vingt-quatre personnes, trois chœurs;

3e. Mystère de la Chananéenne jusqu'à l'entrée de Jésus à Jérusalem;

4e. Entrée à Jérusalem; Jésus conduit devant Pilate;

5e. Depuis le repentir de Judas jusqu'après la mise au tombeau;

6e. Résurrection, descente du Saint-Esprit.

Cette division était nécessitée non seulement par la longueur de l'action, qui n'aurait pu s'exécuter tout entière dans une seule séance, mais encore par la nécessité de changer les décors et de disposer le théâtre pour la *journée* suivante, qui était, en effet, une pièce tout-à-fait nouvelle. Quelque vaste que l'on suppose la scène entière sur laquelle se jouait un mystère, il était impossible qu'elle offrît à la fois tous les lieux divers par lesquels devait passer cette action; ce nombre n'eût pas été moindre d'une centaine pour le mystère entier de *la Passion*.

Une autre impossibilité aurait résulté du nombre des acteurs; si la première *journeé* seule du *Mystère de la Passion* en a offert une centaine, ayant chacun un rôle écrit, sans compter les figurans, et que chaque journée en eût contenu autant, on conçoit qu'il eût été impossible de rassembler une telle armée d'acteurs; mais l'action étant divisée par journée, les acteurs nombreux qui cessaient leur rôle à la fin d'une journée en reprenaient un autre pour la suivante, et ainsi de suite.

Au commencement du spectacle, tous les acteurs prenaient leurs places indiquées, et une symphonie indiquait aux spectateurs que le spectacle commençait. Quant à la fin, elle était indiquée par la retraite de tous les acteurs; on trouve ordinairement à la fin des journées : *Icy ils se retirent tous*.

Il y avait presque toujours quelque chose de peu important à entendre, soit dialogue, soit chant et musique, qui servait à commencer le spectacle jusqu'à ce que le silence s'établît. Le prologue, qui n'était guère que l'annonce de la pièce, et un protocole assez banal remplissaient ordinairement cet objet.

Le *maître du jeu*, dont les fonctions correspondaient à celles de régisseur, remplissait, en outre, l'office de souffleur, et prenait le nom de *protocole* ou *porteroole*; chaque journée du *Mystère de la Vengeance de N. S. J.-C.* est précédée par un discours que fait le *meneur du jeu* sur ce que l'on vient de voir, et ce qui va être représenté. Elle est terminée par un autre, où, après avoir tout récapitulé, il congédie l'assemblée, et la prie de revenir le lendemain. Dans *la Moralité des blasphémateurs de Dieu*, le *protocole* adresse un long discours aux spectateurs pour capter leurs bonnes graces; il leur désigne les acteurs, et leur indique leur nom; puis, s'adressant aux *clercs*, aux gens instruits, il les prie, s'ils s'aperçoivent de quelque faute dans le jeu, de s'en taire.

Le *protocole* est assez ordinairement désigné, dans les exemplaires des mystères, par cette qualification, *l'acteur*. Il parait qu'outre sa mission de complimenter le public, d'annoncer et de récapituler la pièce, il rendait encore compte aux spectateurs, et dans le moment où ils s'exécutaient, des jeux de théâtre qui paraissaient nécessiter une explication; en outre, il annoncait l'arrivée de personnages qui, n'ayant point encore paru, auraient pu être inconnus aux spectateurs.

Payait-on sa place aux représentations des mystères en province?

C'est une question qu'il est fort difficile de résoudre, parce qu'aucun auteur n'a parlé positivement de cet objet. On ne peut donc spéculer ici que conjecturalement. D'abord il est difficile de supposer dans ceux qui montaient ordinairement la représentation en province, et parmi lesquels on voit souvent les premiers magistrats, des membres du haut clergé, l'idée d'en faire une spéculation mercantile. L'on pourrait même dire qu'il y avait impossibilité par l'énormité même des dépenses qu'une semblable représentation devait entraîner. Que devait coûter un théâtre tel que celui élevé à Autun en 1516, et qui pouvait contenir quatre-vingt mille personnes? Le prix perçu à la porte, pour une *seule représentation*, eût-il pu défrayer une entreprise aussi colossale? D'un autre côté, lorsque, comme dans le plus grand nombre des cas, la représentation avait lieu dans une place publique, dans une

rue dont le théâtre occupait l'extrémité, les habitans de cette place, les riverains de cette rue, devaient échapper à la taxe, et diminuer d'autant la recette. On a donc tout lieu de penser que dans un grand nombre de cas, et surtout dans celui des représentations tout-à-fait extraordinaires, les places n'étaient point payées. Les représentations étaient le résultat d'une simultanéité d'efforts et de sacrifices faits par tous les habitans d'une ville, chacun selon sa bonne volonté ou ses moyens, comme on en a tant d'autres exemples dans les fêtes religieuses ou civiles des mêmes époques. On sollicitait par des quêtes nombreuses, *intra et extra*, avant et pendant la représentation, la générosité des habitans; chacun y coopérait volontairement en considération des avantages qu'il pouvait personnellement en retirer, vente de denrées, loyers aux étrangers, etc.; car l'affluence devait être immense, puisqu'on voit des villes s'inquiéter à l'avance de la possibilité de manquer de vins pour cette époque.

La règle subissait cependant des exceptions, comme on le voit par l'extrait d'une ordonnance relative à la représentation de *la Passion* à Valenciennes en 1547:

« Item, que nulz ne nulles ne pourront entrer au jeu, sans payer que les superintendans tant seulement, et non leurs femmes, enfants ou famille.

« Item, que tous ceux qui vouloient escouter et veoir ladicte passion leur coustoit aux grants et petits la somme de *six deniers* tournois chascune fois, et ceux qui vouloient monter sur un hourdement (échafaud), lequel on avoit érigé audit lieu, tout propice, payoient derechef six deniers.

La même ordonnance établit presque complétement le budget d'un mystère.

« Tous joueurs députez par les superintendans seront tenus de bailler chascun un écu d'or (1) pour subvenir aux dépens, s'ils veulent estre participant au bon et au mauvais, et aussi pour fournir aux fau-

(1) Il en fallait 71 seizièmes pour un marc; ils valaient 45 sols.

tes qu'ils pourront faire, et en dernier on rendra à chascun ce qu'il aura baillé, si ce n'est que l'on soit à l'arrierré.

« Item, que les joueurs qui ne vouldront bailler l'escu d'or, il faudra qu'ils se contentent de ce que les superintendans leur vouldront donner, pour chascune journée, en fin dudit jeu.

« Item, quant au gaigne et prouffit, s'il y en a, il se partira en deux parties, à savoir la moitié justement à ceux lesquels auront déboursé leurs deniers, soit superintendants, joueurs ou administrateurs, et si aulcun en déboursoit plus que un autre, si n'en profitera point davantage ; et l'autre moitié se partira aux joueurs et administrateurs, tant seulement à portion et selon qu'ils l'auront mérité, à l'ordonnance desdits superintendants.

« Quant aux frais et dépens des ouvrages tant de dehors que de dedans, elles se feront à l'ordonnance des superintendants, tant seulement.

« On distribuera à chascun superintendant, originateur, joueur et administrateur, vieux et jeunes, et les filles autant que les hommes, la somme de XVIII deniers tournois pour *réciner* (collationner) et soi recréer ensemble, entre deux chambres (entre deux *demi-journées*) ensemble ou à part; et pourront recouvrer audit lieu, tant les escoutants comme les joueurs, vin, cervoise forte et petite, et tout ce qui est nécessaire pour reciner (goûter), en payans.

« Item, que les petit enfants, lesquels seront anges, et n'auroient point de parchons (rôles), avoient aussi pour reciner chascun VI deniers, chascune fois.

« Item que nulz compaignons joueurs ne pourront faire nuls conventicules, ny assemblées à boire, les jours que l'on jouera, soit devant, au milieu, ou après le jeu; mais ils se devront contenter du reciner que lesdits superintendants leur feront en la place. »

Dans le procès-verbal de la même représentation, on trouve : « Que pour fournir aux despens, tant des hourds (échafauds), spectacles, comme des accoutrements, enrichissements, secrets et autres ouvrages pertinents à la matière, les compagnons eslurent XIII superintendants pour estre leurs maîtres et conducteurs, pour les tenir en paix et union s'il soudoit aulcuns divis ou débats entr'eulx, et même pouvoient lesdits superintendants corriger et mettre amende, et taxer lesdits compagnons joueurs, iceulx défaillant, sans en avertir messieurs de la justice. »

Ceux qui entreprirent l'affaire « s'obligèrent et convinrent à payer la despense, si, par cas fortuit, fust souvenue quelque mortalité, ou la guerre, qu'il n'eust esté possible de parachever ladicte emprinse et jouer jusqu'à la fin. »

Si la représentation des mystères en province était généralement plus ou moins directement gratuite, on ne peut douter qu'à Paris les places ne fussent payées. L'auteur de l'*Histoire de la ville de Paris* fait remonter très haut l'usage de payer aux spectacles. Il dit qu'il commença à l'occasion d'une représentation particulière à laquelle Charles VI devait assister; mais que ne l'ayant pu, les confrères de la passion, qui avaient fait de grands frais pour cette représentation, obtinrent de lui la permission de jouer en public, en exigeant des spectateurs un droit d'entrée.

Quoiqu'on ait parlé plus haut de construction de théâtres dans des villes de province, il ne faut point en induire que l'on éleva généralement des monumens solides et durables pour ces représentations. Ces constructions, au contraire, étaient, pour la plupart, transitoires, elles ressemblaient en cela aux *reposoirs* de la Fête-Dieu. Elles ne servaient ordinairement que pour une représentation, ou tout au plus une saison. D'ailleurs la représentation d'un mystère tel que celui de *la Passion* ou *des Apôtres*, était une chose tellement capitale, que lorsqu'on était parvenu à conduire à bonne fin une représentation, les acteurs avaient besoin de repos. On ne trouve que de rares exceptions à cette règle.

Les mystères étaient un spectacle essentiellement religieux, comme le prouvent, outre leurs sujets, l'intervention du clergé dans les représentations. Ainsi on voit Conrard Bayer, évêque de Metz, faire exécuter les *Mystères de la Passion* en cette ville, en 1437. Un sire Nicolle, curé de Saint-Victor de Metz (le même joua la même année le rôle de Titus, dans le *Mystère de la Vengeance*; c'était, à ce qu'il paraît, le meilleur acteur, puisqu'il remplit ici les deux principaux rôles) jouait le personnage du Christ, et un autre prêtre, messire Jean de Nicey, chapelain de Métranges, le personnage de Judas.

A une représentation qui eut lieu à Angers, en 1486, le premier jour de la représentation on célébra dans le lieu même une grande

messe, et l'on trouve dans les registres de la cathédrale d'Angers, qu'on fut obligé d'avancer la grande messe et de retarder les vêpres, afin que les chanoines et les chantres pussent assister au spectacle.

Dans cette représentation, le doyen de Saint-Martin d'Angers remplit le rôle de Jésus.

Entre autres preuves que l'on pourrait donner de la part que prenaient les prêtres aux représentations dramatiques, nous trouvons, à l'occasion de *la Passion* jouée à Valenciennes, en 1547, que « *les originals furent reveuz par savants docteurs en théologie, commis à ce faire par monseigneur révérendissime Robert de Croy, évesque.* »

Un passage d'un mystère de *saint Nicolas*, composé en vers latins, extrait d'un mystère du XIIIe siècle, de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, et analysé dans une lettre insérée dans *le Mercure de France*, prouve qu'en même temps qu'on jouait des mystères dans les églises, on y élevait également des théâtres pour cet objet.

A la fin du dernier siècle, une foule d'églises de l'ouest et du midi servaient encore de théâtre à de semblables représentations. Il est inutile de dire qu'elles en sont aujourd'hui bannies; mais ce qu'on aura peut-être peine à croire, c'est qu'en 1834 il s'est joué encore en France des mystères.

C'est en Bretagne que les bonnes traditions se sont le plus soigneusement maintenues, du moins pour la partie de cette province qui conserve encore le costume, les mœurs, les usages et le langage des anciens Celtes. L'art dramatique, loin d'éprouver des perfectionnemens, a marché en sens inverse, sous ce rapport, que l'exécution des mystères qu'on y jouait, il y a trois siècles, était certainement de beaucoup supérieure à celle d'aujourd'hui. Au milieu d'une civilisation qui, dit-on, coule à pleins bords, le paysan breton, si avancé sous le rapport mercantile, est encore encroûté de préjugés et d'usages séculaires transmis de génération en génération, sans la moindre altération. Point de doute que ces disparates n'aient valu aux cinq départemens de l'ouest la mezza-

tinta dont l'honorable M. Ch. Dupin les a impitoyablement affublés en manière de bonnet d'âne : véritables déserts dont il n'a vu que les sables, sans jamais s'arrêter aux oasis que l'on y rencontre.

Un observateur, que les évènemens avaient conduit dans cette Thébaïde, assista l'année dernière à l'une de ces représentations, et, certes, il y avait du courage dans sa détermination, car la pièce dura huit jours, et l'on commençait à une heure de l'après-midi pour finir à sept heures du soir; — mais il voulait avoir une idée bien exacte de ces sortes de spectacles, et nous recueillons aujourd'hui le fruit de son patient examen.

Le théâtre, construit de tonneaux vides, de charrettes, de planches, de vieilles tapisseries et de draps d'une blancheur équivoque, s'élevait dans une vaste prairie, Colysée champêtre, dont les anfractuosités naturelles formaient les gradins. Là se trouvaient réunis plusieurs milliers d'individus qui observaient un silence digne du balcon des Italiens, tant que les acteurs tenaient la scène, mais dont les cris auraient étouffé les roulemens du tonnerre dans les entr'actes, et qui ne se faisaient point scrupule de boire et de fumer à la barbe du Père-Éternel, quand il ne quittait pas lui-même la scène pour aller dans les coulisses savourer un verre de cidre et secouer un peu l'inactive gravité qu'il était tenu d'observer, sous peine de passer pour un mauvais acteur.

On donnait *le Commencement et la fin du monde*, pièce en *trente-sept tableaux* : la création, le péché d'Adam, la mort d'Abel, le déluge, le sacrifice d'Abraham, les principales circonstances de l'histoire des Juifs, la passion, la résurrection, le jugement dernier. Ce tableau était ce qu'on appelle le *bouquet*, terme dont on se sert aussi en Bretagne pour désigner le dernier sermon que prononce le prédicateur du carême, sermon qui attire toujours une telle affluence d'auditeurs, que chaque prédicateur a soin de fixer son *bouquet* à un jour différent de la semaine de Pâques; car il se fait des migrations de paroisse à paroisse pour profiter du dernier effort d'éloquence du Massillon cantonnal, qui réserve pour ce jour-là ce qu'il peut inventer de plus pathétique.

Dans le premier tableau, la création, le Père-Éternel, couvert

d'une chape, mitre en tête, et crosse en main, escorté de deux archanges en aubes et en dalmatique, entouré d'anges en robes sales avec des ailes en papier doré, vient relever Adam étendu sur le théâtre en robe de chambre et en bonnet de coton. Adam est vieux dans la pièce comme dans l'esprit des Bretons, qui, l'appelant le père Adam, ne peuvent imaginer, pour le représenter, autre chose qu'un vieillard, et l'habillent comme le Malade imaginaire.

Vient ensuite la création d'Eve. Un rustre sort de dessous le théâtre pendant le sommeil d'Adam, avec le costume de femme du pays, les barbes de la coiffe tombant comme aux jours de deuil, et les épaules recouvertes d'une peau de mouton; puis Adam et Eve se promènent ensemble d'un bout à l'autre du théâtre, en célébrant le bonheur d'habiter le jardin de délices, dans un rhythme barbare, espèce de mélopée aussi sauvage que monotone. Tout cela devant le Père-Éternel, assis gravement au fond du théâtre, toujours en robe de chambre, et entouré d'une escouade d'archanges qui mangent à la dérobée des pommes et des galettes de *sarrasin*.

Dans la tentation du premier homme, le serpent, sous la figure d'un mauvais ange, présentait la funeste pomme à Eve, qui succombant, mangeait la moitié de la pomme, qu'elle partageait proprement avec un couteau eustache. Adam dévorait le reste; puis le Créateur se fâchait tout rouge, chassait les deux pécheurs, qui sortaient de la scène pour courir à la cantine. Alors les démons, en habits d'arlequin, le front armé de cornes de boucs et de béliers, envahissaient le théâtre, dansaient en réjouissance de la conquête qu'ils venaient de faire sur le genre humain, avec les poses les plus grotesques, malgré les menaces du saint des saints, auquel on manquait publiquement de respect, et qui se voyait forcé d'envoyer de sa droite l'archange Michel à la poursuite de ces vauriens. L'archange les précipitait aux enfers à grands coups d'une épée flamboyante, qui n'était autre chose qu'un briquet de la garde nationale.

Ces tableaux suffiront sans doute pour donner une idée du talent des Sophocle, des Talma et des Cicéri des Côtes-du-Nord.

Pourtant il faut dire encore que, pour représenter le bûcher élevé par Abraham, comme celui dressé par Abel, on se servait d'un vase très peu poétique rempli de foin, auquel on mettait le feu pour imiter la fumée montant au nez de l'Éternel.

A la fin de chaque journée, tous les acteurs se réunissaient en procession, les diables en tête, le Père-Éternel à la place d'honneur. Puis, démons, anges, Adam, Eve, Juifs, Romains, Mort et serpent, s'en allaient ensemble au cabaret, chantant *Te Deum*, suivis de tous les spectateurs, chapeau bas; car il est à remarquer que l'on apporte le même respect, la même dévotion, à ces spectacles, qu'à l'office divin ou au sermon; comme en Espagne, chaque fois que le nom de Dieu est prononcé, tous les fronts mâles se découvrent, et toutes les têtes féminines se courbent.

Dans quelques autres parties de la Bretagne, on est un peu plus avancé sous le rapport dramatique; on a traduit *Polyeucte* en bas-breton, et l'on joue dans le même idiome une tragédie intitulée *Louis XVI*; mais les acteurs, les décors et la mise en scène sont partout les mêmes : partout les anges sont affublés d'une robe de calicot garnie de padoue rose; partout le Père-Éternel est la caricature d'un évêque. Cependant il y a des endroits où les ecclésiastiques tolèrent ces représentations, et les encouragent même en devenant souffleurs et répétiteurs, comme au XVe siècle. Ailleurs, ces spectacles sont prohibés, sans doute dans cette idée, qu'on ne craint plus guère le diable quand on l'a vu trinquer au cabaret, habillé en arlequin. Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans ces farces du moyen-âge, c'est la patience de l'impressario bas-breton, qui apprend des rôles de sept et huit cents vers à des rustres qui ne savent pas lire, et leur répète ces rôles jusqu'à ce qu'ils se soient incrustés dans ces cervelles d'acier de manière à pouvoir être rendus sans faute. On ne s'étonnera donc pas que les pièces soient quelquefois un an et plus en répétition, et que souvent le directeur, souffleur, décorateur et machiniste, soit obligé de venir improviser tout à coup Judas, Jésus-Christ, un martyr, ou l'un des chevaliers de la Table-Ronde.

Ce dont on ne trouverait plus de traces aujourd'hui, ce sont les solennités semi-mondaines, semi-religieuses, qui, par le scenario

comme par les détails d'exécution, rentraient tout-à-fait dans la classe des spectacles publics. Nous voulons parler de ces processions bizarres, de ces grotesques mascarades, pieuses saturnales instituées pour faire diversion à la monotonie du cloître, à l'époque de confusion, de désordre et d'abrutissement qui suivit la mort de Charlemagne. Dans ces fêtes, qui n'étaient qu'une dégénération des *saturnales*, des *calendes* et des *lupercales* des anciens, on retrouvait de fréquentes traces des coutumes du paganisme; on s'y montrait demi-nu ou couvert de peaux de cerfs, d'ours et de loups. Comme les Saliens, les diacres dansaient dans l'église le jour de Noël; les enfans de chœur à la Saint-Jean, et les sous-diacres à la Circoncision. Bellet, écrivain du XIIe siècle, fait mention de ces danses, et ajoute qu'il y avait certaines églises où les évêques et les archevêques jouaient aux dés, à la paume, à la boule et autres jeux, et dansaient avec leur clergé dans les monastères et dans les maisons épiscopales. Ce divertissement s'appelait la *liberté de décembre*, à l'imitation des anciennes saturnales. Comme dans cette fête du paganisme, les valets prenaient la place de leurs maîtres et créaient des rois imaginaires; de même, les jeunes clercs, les sous-diacres et les diacres officiaient publiquement et solennellement aux fêtes de Noël. Ils s'emparaient des hautes stalles, et les chanoines devenaient le bas chœur. La veille des Innocens, les jeunes clercs élisaient parmi eux un évêque, l'amenaient en triomphe dans l'église avec la mitre, la chape, les gants, la crosse et les autres ornemens épiscopaux. Il donnait la bénédiction au peuple; après quoi, on le conduisait en procession par toute la ville.

La *Fête de l'Ane* a été l'objet de tant de dissertations et de récits, qu'il serait fastidieux de revenir ici sur des particularités trop connues. Nous nous contenterons de rappeler qu'elle était plus particulièrement célébrée dans les églises de Sens, de Rouen, de Vienne, d'Autun et de Troyes. Mais la *Procession du Renard*, beaucoup moins connue, n'en sera que plus curieuse à décrire. On y voyait figurer un renard couvert d'un surplis agencé à sa taille, ayant la mitre et la tiare sur la tête. On avait le soin de mettre de la volaille à sa portée. Cet animal ne manquait pas de se

jeter sur les poules, qu'il dévorait en présence des assistans, à leur grande satisfaction. On assure que le roi Philippe-le-Bel, prince très gallican, aimait beaucoup cette procession. Il prétendait que les ravages causés par le renard étaient l'emblème des exactions du pape, dont il se plaignait amèrement.

Dans le même temps, l'église de Reims donnait un spectacle à peu près semblable. Le mercredi saint, tout le clergé se rendait à Saint-Remi pour y faire une station. Les chanoines, précédés de la croix, étaient rangés sur deux files, et tous traînaient derrière eux un hareng, qu'ils tenaient attaché par un ruban. Chacun d'eux n'était occupé que du soin de marcher sur le hareng qui le précédait et de sauver le sien des surprises de la personne qui le suivait. On ne parvint à les faire renoncer à ces bouffonneries, qu'en abolissant cette ridicule procession.

Plusieurs ouvrages du XVIe siècle ont conservé les traces de ces cérémonies, que les chroniques ne permettent pas de considérer comme de simples débauches d'imagination de l'artiste. Dans le livre très orthodoxe de la *Généalogie de la fin des humains huguenots*, Lyon, 1572, in-8°, on voit un singe en chaire, prêchant devant ses compagnons. Un autre animal de même espèce, couvert d'une chasuble, emporte un calice qu'il paraît avoir dérobé. Tout près de la chaire est un christ qu'un troisième singe ajuste avec une arquebuse. Le reste du tableau est dans le même genre. On voit encore sur les chapiteaux des grands piliers de la cathédrale de Strasbourg un bas-relief représentant une procession, dans laquelle on distingue un pourceau portant un bénitier, des ânes revêtus d'habits pontificaux, des singes tenant entre leurs griffes divers attributs de la religion, et un renard enfermé dans une châsse. L'église cathédrale du Mans porte aussi de pareils emblèmes qui, dans certains cas, prenaient l'expression de véritables caricatures, dirigées par le clergé séculier contre le clergé régulier. On y voit des porcs dressés sur leurs pattes de derrière, tenant un bâton dans celles de devant, et des rats jouant sur des boules. Le même goût avait inspiré la décoration de la chaire des jésuites de Louvain, où était représenté le premier homme avec sa compagne. Près d'Adam figuraient un lion, un aigle et un che-

val; mais Eve paraissait ne prendre conseil que d'un paon, d'un singe et d'un perroquet, dont elle était escortée, et que le sacristain signalait épigrammatiquement aux curieux.

C'est au XVIe siècle que le goût des processions à spectacle se répandit plus particulièrement en France. La Ligue, féconde en crimes de toute espèce, ne le fut pas moins en cérémonies absurdes en ce genre, que les goûts personnels de Henri III avaient d'abord mises en vogue. De Thou nous a conservé la description d'une de ces processions qui, exécutée à Chartres en présence de ce prince, réflète parfaitement la physionomie tout à la fois sombre, bouffonne et mystique de l'époque.

A la tête paraissait un homme à grande barbe sale et crasseuse, couvert d'un cilice, et par-dessus un large baudrier d'où pendait un sabre courbé; d'une vieille trompette rouillée il tirait par intervalles des sons aigres et discordans; après lui marchaient trois autres hommes aussi malpropres, ayant chacun en tête une marmite grasse, au lieu de casque, portant sur leurs cilices des cottes de mailles, avec des brassarts et des gantelets; ils avaient pour armes de vieilles hallebardes rouillées; ces trois personnages roulaient des yeux hagards et furibonds, et se démenaient beaucoup pour écarter la foule accourue à ce spectacle. Après eux venait frère Ange de Joyeuse, ce courtisan qui s'était fait capucin l'année précédente. On lui avait persuadé, pour attendrir Henri, de représenter le Sauveur montant au Calvaire. Il s'était laissé lier et peindre sur le visage des gouttes de sang qui semblaient découler de sa tête couronnée d'épines; il paraissait ne traîner qu'avec peine une longue croix de carton peint, et se laissait tomber par intervalles, poussant des gémissemens lamentables.

A ces côtés marchaient deux jeunes capucins, revêtus d'aubes, représentant l'un la Vierge, l'autre la Madeleine. Ils tournaient dévotement les yeux vers le ciel, faisant couler quelques fausses larmes; et toutes les fois que frère Ange se laissait tomber, ils se prosternaient devant lui en cadence. Quatre satellites fort ressemblans aux trois premiers tenaient la corde dont frère Ange était garotté, et le frappaient à coups de fouet qui s'entendaient de très loin. Une longue suite de pénitens fermaient cette marche singulière.

A Paris, il se faisait en même temps des processions de trente mille personnes, où le clergé ligueur paraissait bizarrement affublé d'équipemens militaires. Les fanatiques du parti mettaient à tout cela beaucoup de ferveur, mais les esprits forts les appréciaient à leur valeur et en faisaient des parties de plaisir. Le chevalier d'Aumale n'y paraissait que pour jeter des dragées aux dames avec une sarbacane, et sa cousine, la dame Sainte-Beuve, « s'y laissait mugueter et attoucher au scandale de plusieurs qui allaient là de bonne foi. » Ces processions, faites souvent de nuit et par des personnes demi-nues, donnaient lieu, comme on pense, à toutes sortes de scandales. « Tout était carême-prenant, dit l'Étoile, c'est assez dire qu'on en vit les fruits. »

A côté des processions religieuses, plus ou moins accompagnées de bouffonneries, il se maintint en France jusqu'à la fin du dernier siècle plusieurs cérémonies exécutées par les laïques qui, tout en empruntant les appellations à l'ordre ecclésiastique, exploitaient exclusivement la satire dans le sens des *moralités* et des *sotties*, avec l'origine desquelles se confond leur origine. Telles étaient la *compagnie de la mère folle*, de Dijon, l'*abbé des cornards*, d'Evreux, l'*évêque fou*, de Vienne, les *prieurs de la malgouverne* de Rhodez, et du *plat d'argent*, du Quesnoy.

L'institution de la *compagnie de la mère folle*, de Dijon, et les particularités de la procession *du Diable d'Aix*, sont trop connues pour qu'on entre ici dans aucun détail à ce sujet.

L'*abbé des cornards*, d'Evreux (abbas cornardorum), faisait encore partie de cette pléiade de princes bouffons, monarques à grelots, dont le règne éphémère s'exerçait par la satire. Quelques savans du dernier siècle se sont fort escrimés pour trouver une étymologie docte et pudique à son titre, mais il n'en est pas moins certain qu'il était emprunté à cette partie de ses prérogatives qui s'exerçait contre les infortunes conjugales. C'est pardevant ce singulier arbitre que l'auteur de l'*Arresta amorum* porte la cause du *Réglement des arrérages requis par les femmes à l'encontre de leurs maris*. Le quatrain suivant vient du reste tout-à-fait à l'appui de cette opinion :

Au jour de saint Arnou,
Patron des coux (c....),

On élit parmi nous
L'abbé des fous.

La dignité d'*abbé des cornards* étant annuellement élective, donnait lieu à beaucoup de brigues, et changeait souvent de titulaire.

Cornards sont les Buzot et non les Rabyllis
O fortuna potens quam variabilis,

dit une espèce de poème macaronique du XVIe siècle, où figurent des noms de familles qu'on connaît encore aujourd'hui dans l'Eure.

Le cérémonial usité pour l'*abbé des cornards* ne différait des autres divertissemens du même genre, que par le *libretto*, qui variait nécessairement en raison des personnalités toutes locales, qu'il était, avant tout, destiné à répandre. Aujourd'hui même il se chante encore à Évreux, parmi le peuple, des espèces de *Noëls* qui ont fait évidemment partie de ce rituel grotesque; et le *Mercure* d'avril 1725 a conservé tout entière une de ces pièces, où il est question d'un certain prieur de Saint-Taurin, don Bucaille, dont les visites à la dame de Venisse, abbesse du couvent de Saint-Sauveur, avaient donné lieu à de malins commentaires.

Vir monachus in mense julio
Egressus est è monasterio
C'est dom de la Bucaille.
Egressus est sine licentia
Pour aller voir dona Venissia
Et faire la ripaille, etc.

Cette coutume, comme toutes celles du même genre, qu'on vient de décrire, doivent certainement choquer, au premier abord, par leur inconvenance et leur grossièreté bizarre; mais ceux qui s'en scandaliseraient, ou prétendraient en faire un texte à imputations contre telle classe ou tel ordre de choses, doivent, avant tout, envisager ces usages dans leurs rapports avec les mœurs et les usages de leur époque. Tel est, en général, le point de vue où il faut se placer pour juger sainement, impartialement les hommes,

les choses et les actes d'un autre âge. Ainsi s'expliquent, non seulement tant de coutumes bizarres, mais tant de péripéties sanglantes dont l'adoucissement de nos mœurs politiques et privées double aujourd'hui l'horreur pour qui les isole des faits contemporains. Privés de ces moyens d'investigation universelle et de communication rapide qui constituent la haute police, avec une administration entravée par l'exercice de tant d'immunités diverses, peu sûrs de tribunaux souvent hostiles, les gouvernemens n'étaient instruits des complots qu'au moment où le cours de la justice eût été impuissant ou opposé à les prévenir. On demandait alors à la violence ce que les lois paralysées par mille entraves eussent refusé ou fait trop attendre : le poignard tranchait tous les nœuds politiques. Les meneurs de chaque parti, princes et sujets, orthodoxes ou dissidens, venaient tomber tour à tour dans des guet-apens effroyables, mais qui semblaient alors chose toute simple aux gens qui étaient de leur temps, et presque tout le monde était du sien. S'élever au-dessus des influences et des idées de son siècle, en effet, c'eût été le génie; et ceux qui imputeraient à crime à des individus de ne pas s'être affranchis de ces influences, s'exposeraient à trouver trop de coupables, même parmi les contemporains.

Les divertissemens, qui ont prêté matière à tant de creuses déclamations, jouissaient encore, ainsi que les mystères, d'une grande vogue, lorsqu'il leur surgit une redoutable concurrence. En possession de représenter certaines pièces à certaines époques, *les clercs de la bazoche* imaginèrent d'étendre leur cadre dramatique; mais arrêtés par le privilége des *confrères de la Passion*, ils durent chercher des routes nouvelles à la scène qu'ils voulaient créer. Les *confrères* exploitant exclusivement les sujets religieux, ils demandèrent des inspirations à la satire, et prêchèrent la morale sous le voile d'une allégorie très diaphane en personnifiant les vices et les vertus; celles-ci finissant toujours par triompher pour la plus grande édification des spectateurs, qui, soit dit en passant, n'en devinrent ni pires, ni meilleurs. Telle fut l'origine des moralités qui diffèrent en cela des *mystères* qu'un grand nombre de leurs sujets implique réellement une « moralité. » C'est

le mauvais riche puni par son avarice, c'est la *Villageoise qui aima mieux avoir la tête coupée par son père que d'être violée par son seigneur*, « faicte à la louange des honnêtes filles ; » c'est un empereur qui, ayant fait décapiter saint Valentin devant lui, pendant qu'il est à table, s'étrangle avec un os et est immédiatement emporté par le diable. Les *clercs* eurent d'abord un grand succès, par la raison toute simple que, des vertus qu'ils préconisaient, la charité n'était pas celle qu'ils se piquaient d'observer le mieux, et parce qu'ils s'arrangeaient de manière que le public attachât des noms propres à leurs personnages allégoriques. Ce qui contribuait encore à leur succès, c'est que, auteurs et acteurs tout à la fois, ils donnaient à leurs représentations une chaleur et un mordant que ne pouvaient offrir les jeux liturgiques des *confrères*. Dans le principe, ils ne jouaient que trois fois par an : 1° le jeudi après les Rois ; 2° à la plantation du *mai* dans la cour du Palais ; 3° à la *montre* ou calvacade, dans laquelle le roi de la bazoche passait ses sujets en revue. Ils représentaient également quelques scènes aux entrées des princes. Mais quand ils eurent inventé les *moralités*, ces représentations devinrent beaucoup plus fréquentes, sans qu'on puisse toutefois leur assigner des époques fixes. Bien qu'ils élevassent plus particulièrement leur théâtre aux halles, qui était le *forum* et le cirque de l'époque, ils n'avaient point d'endroit attitré ; et cet établissement si nomade donne à croire que leur mise en scène n'était ni bien étendue, ni bien compliquée. C'est ce dont ne se sont nullement occupés les Lacroix du Maine, les Duverdier, les Desfontaines, les Levacher de Charnois, les Beauchamp, les d'Aubignac, ni aucun des écrivains qui croyaient avoir écrit l'histoire du Théâtre-Français, quand ils avaient ressassé quelques généralités banales et copié quelques lambeaux des mystères et des moralités, qu'ils ne distinguent souvent pas même les uns des autres. Les frères Parfait eux-mêmes, dont on ne peut nier que l'ouvrage n'offre une critique et des investigations plus éclairées, gardent le même silence sur ces points si importans pour la connaissance de l'histoire dramatique : tombant ainsi par avance dans le malheureux système de ces historiens politiques du XVIIe siècle, qui trouvaient au-

dessous de leur dignité de s'occuper des détails et des individualités, qui font cependant mieux juger une époque que le récit de dix batailles ou les protocoles de vingt congrès. Les écrivains qu'on vient de nommer ne donnent donc pas le moindre renseignement sur la représentation des *moralités*, et l'on n'en peut trouver dès lors que dans le texte même de ces ouvrages, en rapprochant et en comparant l'indication des jeux de scène. Ils se contentent de nous apprendre que les bazochiens causaient des scandales qui ne restaient pas impunis, puisque, à plusieurs reprises, et notamment le 14 août 1442, ils furent mis en prison pour huit jours *au pain et à l'eau*. Tantôt maltraités par des grands, qui ne voulaient pas qu'on les jouât, tantôt encouragés par d'autres puissances qui s'amusaient de leurs critiques, ou les dirigeaient contre leurs ennemis, ils se maintinrent tant bien que mal jusqu'au règne de Louis XII, qui fut leur âge d'or. Loin de réprimer leur verve, ce prince leur donna pleine licence, « se plaignant, dit Bouchet, que personne ne lui vouloit dire la vérité, ce qui étoit cause qu'il ne pourroit savoir comment son royaume étoit gouverné. Il permit les théâtres libres. Il voulut que sur iceux on jouât et vitupérât librement les abus qui se commettoient tant en sa cour comme en son royaume. » Le *bon sire* poussa même a longanimité jusqu'à ne pas exiger qu'on l'épargnât lui-même; et pour donner une preuve positive de sa protection aux bazochiens, il leur permit d'établir, toutes les fois qu'ils le voudraient, leur théâtre dans la salle de la *table de marbre*, au palais de justice, ce qui prouve encore que leur matériel ne devait pas être fort considérable. Quelques-unes de ces *moralités*, comme celle de l'*Homme pécheur*, étaient assez étendues, bien qu'elles le fussent beaucoup moins que les mystères; mais elles ne comprenaient en général que cinq, huit ou dix personnages, et l'action fort simple n'exigeait aucun changement de scène ou de décors. De ce nombre sont *le mauvais Riche et le ladre* (le lépreux), *le Caro, mundus et dæmonia*, *l'Enfant prodigue*, *le Dialogue d'un paysan et d'un tavernier*. Plusieurs catalogues classent aussi, parmi ces moralités, un *Sermon de la vie de saint Ognon*; « et comment Nabuzarden, le maître queux (cuisinier), le fit *martyrer*, avec les miracles qu'il fait

chaque jour. » Tout porte cependant à croire que cette pièce, bien que dialoguée comme le célèbre *desbat de la chair et du poisson*, n'était autre qu'un petit poème du genre de *la Vie de saint Hareng, glorieux martyr*; morceau rare où, sous le voile d'une assimilation très hardie pour le xve siècle, on donne des détails culinaires assez curieux sur le parti qu'on tirait alors de ce poisson.

Entre Boulogne et l'Angleterre
Fut pris le corps de *Saint Hareng*
Qui souffrit plus que *Saint Laurent*.
A Dieppe son corps fut porté,
Puis il fut mis en la fumée,
Pendu en guise de larron,
Et depuis mangé *au cresson*,
Au vinaigre, à la moutardée,
Tant est gracieux et courtois
Qu'on le mange avec des pois,
Et les bonnes gens de village
En font souvent de bon potage.
C'est grand péché que Saint Hareng
Soit martyr aussi souvent.

En général, on peut donner comme type de ces compositions, la *Condamnation du banquet*, allégorie gastro-hygiénique, beaucoup mieux conduite que la plupart des pièces du même genre.

La scène s'ouvre par un pique-nique, où figurent *Bonne-Compagnie*, *Je-bois-à-vous*, *Souper*, *Passe-Temps*, *Friandise* et *Gourmandise*. Tous se mettent à table en annonçant les meilleures dispositions. « Moi, dit Gourmandise,

Je quiers le gras bœuf et les ris,
Chapons et poules bien nourris;
Car de la panse
Vient la danse.

Les convives commencent à fonctionner en conséquence; mais dans le moment où ils font le plus d'honneur au repas, des figures

étranges se montrent à une des fenêtres de la salle à manger. Ce sont *Aploplexie*, *Paralysie*, *Epilepsie*, *Pleurésie*, *Colique*, *Esquinancie*, *Jaunisse* et *Gravelle*; ces personnages pathologiques épient les convives, prêts à leur faire porter la peine de leur intempérance. Souper, qui leur sert d'agent provocateur, leur donne le signal, et ils viennent fondre tout à coup sur les convives.

ÉPILEPSIE.

A eux! à eux!

PLEURÉSIE.

A l'assaut! à l'assaut!

BONNE-COMPAGNIE.

Alarme! Quelles gens sont ceci?

ESQUINANCIE.

Vous avez l'estomach trop chaud.

SOUPER.

Vous partirez de ma maison.

PASSE-TEMPS.

Ah! l'hoste, faites-vous ainsi?
Bien vois qu'il y a trahison.

Les maladies terminent ce colloque, en mettant en déroute les convives, qui en sont quittes toutefois pour des blessures, c'est-à-dire des indigestions, ce qui ne les empêche pas de s'exposer bientôt à de nouveaux dangers, en acceptant l'invitation de *Banquet*, qui compte bien les mieux traiter, c'est-à-dire les mieux punir que *Souper*.

Souper, dit-il, est assez décevable,
Mais ne sonnez mot toutefois;
Car je leur serai plus grévable (dangereux)
Qu'il n'a esté cent mille fois.

Banquet fait donc tout disposer; puis il va prier les désastreux convives de *Souper*, qui font d'abord quelques difficultés.

BONNE-COMPAGNIE.

Ah! Banquet, il y a manière;

Car Souper, à tous, sa cohorte
Nous a chassés de sa tannière,
A horions d'estrange sorte.

GOURMANDISE.

Sur ma foy, j'en suis presque morte.

BANQUET.

Vous avez esté trop avant.

FRIANDISE.

Il m'a fallu gagner la porte.

JE-BOIS-A-VOUS.

Et moy après.

PASSE-TEMPS.

Et moy devant.

Ils se remettent tous à table, et vers la fin du repas, *Banquet* appelle les maladies qui, après un *chamaillis*, mettent à mort *Je-Bois-à-vous*, *Friandise* et *Gourmandise*. *Bonne-Compagnie* s'échappe, et vient porter ses plaintes à *dame-Expérience*, qui appelle *Sobriété*, *Clystère*, *Pilule*, *Saignée* et *Diète*, et leur ordonne d'aller arrêter Banquet et Souper. *Banquet* et *Souper* sont conduits en prison. Expérience tient conseil avec Hippocrate, Galien, Avicenne, Averroès. On interroge les accusés, qui avouent leur crime, et Remède leur lit la sentence suivante :

Vu le procez de l'accusation,
Qu'on peut nommer, populaire action,
Faict de pied ça, par *Bonne-Compagnie*,
Car elle touche au peuple, et sa mesgnie,
Vu l'hommice accompli par envie
Ès personnes, premier de *Gourmandise*,
Et d'autres trois, qui ont perdu la vie,
Je-Bois-à-vous, *Je pleige* et *Friandise*.
Consequemment confession ouye,
Qu'a faict *Banquet*, sans quelconque torture,
D'avoir occis, apres chiere esjouie,
Les quatre morts, qui sont en pourriture,
Et du *Souper*, confessant sa bature,

Qu'il perpétra, sans en rien différer.
Partant disons, tout pour difinitive,
Et juste droict, sans repréhension :
Que le *Banquet*, pour sa faulte excessive,
En commettant cruelle occision,
Sera pendu à grant confusion,
Et estranglé, pour punir sa malice.
Nos gens feront ceste exécution.
Quant à Souper, qui n'est pas si coupable,
Nous luy ferons plus gracieusement,
Pour ce qu'il sert de trop de metz sur table,
Il le convient restraindre aulcunement :
Poignetz de plomb, pesans bien largement,
Au long du bas aura son pourpoint,
Et du disner, pris ordinairement,
De six heures il n'approchera point.

Cette pièce, faite « en l'honneur et excellence de Louis XIe, roi de France », se trouve imprimée à la suite de la *Nef de santé* et du *Gouvernail du corps humain*, avec l'indication des lazzis ci-dessus mentionnés, mais sans aucun renseignement sur la disposition ou l'étendue de la scène.

Après la *Moralité de l'Homme pêcheur*, la plus longue qui ait été conservée, est celle de l'*Homme juste et l'Homme mondain;* elle ne contient pas moins de trente-six mille vers, et procède beaucoup des mystères sous ce rapport, comme sous celui de l'action. De même que dans le *Mystère de Sainte Barbe*, la *Terre* s'empare du corps de l'*Homme mondain*, pendant que les diables emportent son ame en enfer, où son bon ange, lui servant de cicérone, explique tous les objets qui s'offrent à elle.

L'ANGE.

En ceste montagne et hault roc,
Pendus au croc
Abbé y a, et moyne au froc,
Empereur, roi, duc, comte et pape
Bouteiller avecque son broc
De joy à poc :

Laboureur aussy ô (a) son soc,
Cardinal, évesque ô sa chappe.
Nul d'eulx jamais de là n'eschappe,
Que ne les happe
Le dyable avec un ardent croc.
Mys ilz sont en obscure trappe
Puis fort les frappe,
Avec sa rappe
Au feu les mettant en un bloc.

Ce voyage infernal, qui se passait en grande partie en récits et en énumérations, est calqué, comme tous ceux de la même époque, sur la vision du moine irlandais, qui prétendait avoir pénétré en enfer, par le fameux *trou de saint Pattrick*.

S'il arriva que les *moralistes* affectèrent souvent la forme ascétique des mystères, les *sotties*, qu'on fait généralement remonter au règne de Charles VI, n'empruntèrent aux premières que leurs intentions satiriques. Exécutées par la société des *Enfans sans souci*, dont le chef, le *prince des sots*, leur avait donné son nom, elles avaient pour but de tourner la sottise en ridicule, en se prenant plus particulièrement à l'évènement du jour : c'était le vaudeville du temps. La haute magistrature et le clergé y étaient souvent attaqués avec une grande violence, comme on le voit dans le jeu du *Prince des Sots* et de *Mère Sotte*, composé à l'instigation de Louis XII, à l'époque de ses démêlés avec Jules II, à l'occasion de la pragmatique. La *Mère Sotte* y paraissait la tiare en tête, vêtue d'habits pontificaux, et déclarait ses projets dans cette tirade, un peu plus hardie, eu égard à l'époque, que le fameux vers de Boileau. C'est l'Église qui parle:

Je *veux* trahir princes et rois,
Voire quelque chose qu'il en couste,
Et tenir somptueux arroys;
Me mirant à faire des rois.
Bref j'appette (désire) qu'on me redoute.
Le temporel veux acquerir
Et faire mon renom florir,
En brief vela mon entreprise,

Je me dis *Mère saincte Eglise,*
Je veux bien qu'un chacun le note,
Je maoldis, anatémise,
Mais sous l'habit pour ma devise
Porte l'habit de Mère Sotte.
Dieu scay qu'on dit que je radotte
Et que suis folle en ma vieillesse,
Mais fais grumeler à ma porte
Mon fils le prince (Louis XII) en telle sorte
Qu'il diminue sa noblesse.

Une pièce qui traite du même sujet, la sottie du *Nouveau-Monde*, où figure *Legat Bénéfice-Grand et Bénéfice-Petit*, fut aussi composé à l'occasion des démêlés de la pragmatique, comme l'indiquent ces quatre vers en forme d'épilogue:

Prince (Louis XII) qui mets, tous faits en excellence,
Cette balance (justice pontificale) est pleine d'insolence,
D'un coup de lance, rends-la donc toute étique,
En remettant surtout la pragmatique.

Une autre pièce de Gringore, également dirigée contre la cour de Rome, porte le nom de la *Chasse du cerf des cerfs*, par allusion au titre de *servus servorum Dei*, que prennent les papes.

Une *sottie*, analysée par les frères Parfait et par tous ceux qui les ont servilement copiés, offre plusieurs indications précieuses sur la mise en scène de ce genre de pièces. *Abus*, le principal personnage, ou plutôt qui remplit le rôle confié aux coryphées des tragédies grecques, a séduit le Vieux-Monde, qui se plaint amèrement de voir chaque jour diminuer son pouvoir; il lui persuade que, pour se concilier les esprits, il n'est que le plaisir. Après l'avoir « endormi », il va frapper successivement à divers arbres, dont les écriteaux indiquent qu'ils servent chacun de demeure à quelque vice. Le premier est l'*arbre de la Dissolution*; il en sort un personnage travesti en homme d'église: c'est *Sot-Dissolu*, qui court tout le théâtre en criant comme un chasseur à l'oiseau:

Vole! vole! vole! vole!

ABUS.

Veezci (voici) gens de mos escolle.

SOT-DISSOLU.

Vole, vole, vole, vole..

ABUS.

Veezci gens de mon escolle;
Mais, ay-je point perdu mon temps.

SOT-DISSOLU.

Ay! ha, ha, toi, toi; vole, vole,
Robeurs (escrocs), chasseurs, joueurs, gourmens,
Et aultres gens pleins de tormens,
Seigneurs dissolutz, appostates,
Ivrognes, *Napleuz* (1), à grand haste,
Venez, car votre prince est né.

ABUS, s'adressant au public.

Mais puis, n'est-il pas guerdonné
En enfant de bonne maison?

SOT-DISSOLU.

Allons des cartes à foison,
Vin cler, et toute gourmandise.

Sot-Dissolu va embrasser Abus.

« Quoi donc, ajoute-t-il en s'adressant à Abus, suis-je seul ici? — Oui, jusqu'à présent, répond ce dernier; mais de peur que tu ne t'ennuies, je vais te donner de la compagnie. » A ces mots, il frappe l'arbre suivant, et le second sot paraît.

SOT-GLORIEUX, habillé en homme de guerre.

A l'assault, à l'assault, à l'assault, à l'assault!
A cheval, sus en point, en armes.

ABUS.

O sang bieu! quel prieur pour les carmes!

SOT-DISSOLU.

Quel huissier pour crier deffault!

SOT-GLORIEUX.

A l'assault, à l'assault, à l'assault!

(1) Attaqués du mal de Naples.

A cheval, sus en point, en armes.
Je feray pleurer maintes larmes
A ces gros villains de village.

ABUS.

Diriez-vous pas à son visage
Qu'il est plaisante damoiselle ?

« Maître Abus, dit Sot-Glorieux, resterons-nous en si petit nombre? — Ne vous fâchez point, répond Abus, je vais y pourvoir. » Aussitôt il frappe l'arbre de Corruption, et fait sortir Sot-Corrompu.

SOT-CORROMPU.

Procureurs, advocats! procureurs, advocats!

Abus touche l'arbre de Tromperie, et Sot-Trompeur sort, habillé en marchand; ensuite, ouvrant celui d'Ignorance, il donne la liberté au Sot-Ignorant.

Lorsque Sot-Ignorant aperçoit l'arbre de la Folie, il sent une extrême curiosité de voir ce qui peut y être renfermé; tous les autres sots, pressés d'une pareille envie, prient Abus de l'ouvrir. Abus, pour les satisfaire, frappe cet arbre, et en fait sortir Sotte-Folle, qui, par ses mouvemens furieux, cause une peur horrible aux autres sots, et les fait repentir de leur curiosité.

« Rassurez-vous, leur dit Abus, elle n'est pas si méchante qu'elle vous le paraît, et si vous voulez lui parler avec douceur, vous verrez la personne du monde la plus complaisante. »Les sots suivent ce conseil, et Sotte-Folle, se radoucissant, leur fait mille caresses. Au bout de quelque temps, ils aperçoivent le Monde qui est endormi. « Quel est cet homme-là? demande Sotte-Folle. — C'est le vieux Monde, répond Abus. — Il faut le tondre pour nous amuser, réplique Sotte-Folle. » Les sots ne tardent pas à exécuter ce qu'elle vient de décider; mais lorsqu'ils voient le Monde à nu, ils le trouvent si laid et si repoussant, qu'ils le chassent honteusement.

Ensuite le coryphée supplie l'assemblée de ne pas s'offenser des traits satiriques répandus dans cet ouvrage, qui, n'étant que gé-

néraux, n'ont pour but que de réformer les mœurs, et d'inspirer l'horreur du vice.

Seigneurs et dames de la ronde,
Si en rien nous avons forfaict,
Pardonnez-nous, car nul meffaict
Ne prétendons ne faiz ne diz.
A Dieu qui vous doint paradis
Deo gratias.

Ces arbres qui s'ouvraient, ces piliers élevés sur le théâtre, les jeux de scène indiqués dans cet ouvrage, prouvent que les *sotties* empruntaient quelquefois aux anciens mystères une machination peut-être un peu perfectionnée; mais ce n'était là qu'une exception, l'action de plus en plus simple de ces pièces ne pouvant pas admettre de grands développemens en ce genre. En même temps que cette action se simplifiait et se mondanisait, si l'on peut employer ce terme, elle devenait d'une telle immoralité, que la plupart des morceaux de ce répertoire ne pourraient se citer aujourd'hui sans faire hausser l'éventail aux moins chastes. Telle était la pièce où Doublette traduit devant le prince des sots son vieux mari, Raouellet *Ployart*, dont le nom indique les torts que lui reproche sa femme, pièce calquée sur la fameuse complainte du *Trop tard marié*, dont quelques strophes feront connaître l'incroyable licence de l'époque et du genre.

. . . . . .
Je me repens quand j'ai par tout regard,
Qu'ay consenti me marier si tard;
Par quoi je fais ceste complainte brève
Tard marié son ame et son corps grève.

Femmes, filles, laides et belles,
J'entretenois pour mon plaisir;
Les aucunes trouvois rebelles,
Autres faisoient à mon plaisir.
Cupido me venoit saisir;
Venus allumoit mon brandon,
Tel service, tel guerdon (récompense).

. . . . . .

J'ai mis trop long-temps à m'y mettre (en ménage),
Car son plaisir ne puis fournir (à ma femme),
Et suis content de lui promettre
Ce qu'à peine je puis tenir.

Ma femme montre son tettin
Pour au matin son déduit prendre
Et recevoir son piccotin;
Hélas ! je n'y puis rien entendre.

Aucunes fois je me contrains (m'efforce)
De prendre naturel soulas (plaisir),
Mais tout soudain je me restreins,
Car je crains d'être trop tôt las
Ou de m'endormir sur le tas.

De ses yeux plaisans (elle) me regarde
En jettant un ris gracieux,
Puis d'un petit brocard me larde:
Cela me rend un peu joyeux;
Mais quand vient entre les linceux (draps)
Qu'on doit tenir la lance au poing,
Elle ploye ou fault (manque) au besoin.

Dans la pièce qu'on vient de citer, le mari, jaloux sans doute d'entrer en arrangement, emmène sa femme derrière la scène, et une voisine qui les aperçoit résume la pièce par cet édifiant couplet :

Ils s'en sont allés là derrière,
Pensez, cheviller leur accord,
Afin qu'il en tienne plus fort;
C'est ainsi qu'il faut appaiser
Les femmes quand elles veulent noiser.

Dans une autre *sottie*, dont le manuscrit reproduit curieusement les costumes du temps, les enfans de la Folie, ayant chacun leur métier, appellent *la grand'mère Sotte*; celle-ci les conduit au *Monde*, qui les prend à son service; mais qui, en les employant,

ne paraît jamais content de ce qu'ils ont fait. Les souliers que lui présente le *savetier* sont trop larges; le *couturier* lui fait des habits trop étroits; le *prêtre* lui dit des messes trop courtes ou trop longues, etc. D'après cela on juge bien que le *Monde* est malade; on prend de son urine et on la porte à un médecin. Le médecin décide que le *Monde* a le cerveau dérangé, et il vient le visiter, Le *Monde* lui dit que ce qui lui trouble l'esprit, c'est la crainte de mourir dans un déluge de feu. — Comment, lui dit le médecin,

Ah ! te troubles-tu pour cela ?
Monde, et tu ne te troubles pas
De voir les larrons altrapars
Vendre et acheter bénéfices;
Les enfans, ès bras des nourrices,
Etre abbés, évesques, prieurs,
Chevaucher très bien les deux sœurs,
Tuer les gens pour leur plaisir,
Jouer le leur, l'autrui saisir,
Donner aux flatteurs audience;
Faire la guerre à toute outrance;
Pour un rien, entre chrétiens, etc.

Le médecin est congédié; le Monde se joint à la troupe de la Folie; et sitôt qu'elle en a pris l'habit, elle reprend sa gaieté.

Clément Marot, qui dans sa jeunesse figura parmi les *Enfans sans souci*, a composé pour eux une ballade qui, comme le cry (annonce) d'une *sottie* représentée en 1511, appartient à l'histoire du genre.

LA TENEUR DU CRY.

Sotz lunatiques, sotz estourdis, sotz sages,
Sotz de villes, sotz de chasteaux, de village,
Sotz rassotez, sotz nyais, sotz subtils,
Sotz amoureux, sotz privez, sotz sauvages,
Sotz vieux, nouveaux, et sotz de toutes âges,
Sotz barbares, estranges et gentilz,
Sotz raisonnables, sotz pervers, sotz rétifz,
Vostre prince, sans nulles intervalles
Le mardy-gras jouera ses jeux aux halles.

Sottes dames et sottes damoiselles,
Sottes vieilles, sottes jeunes et nouvelles,
Toutes sottes aymant le masculin,
Sottes hardies, couardes, laides et belles,
Sottes frisques, sottes doulces et rebelles,
Sottes qui veulent avoir leu picotin,
Sottes trotantes sur pavé, sur chemin,
Sottes rouges, masgres, grosses et palles,
Le mardy-gras jouera le prince aux halles.

Sotz yvrognes, aymant les bons loppins,
Sotz qui ayment jeux, tavernes et esbatz,
Tous sotz jaloux, sotz *gardant les patins*,
Sotz qui faictes aux dames les choux gras,
Admenez-y sotz lavez et sotz salles,
Le mardy-gras jouera le prince aux halles.

Mère Sotte s'emond toutes ses sottes;
N'y fallez pas y venir bigottes,
Car en secret faictes de bonnes chières,
Sottes gayes, délicates, mignottes,
Sottes qui estes aux hommes famillières,
Monstrez-vous moult doulces et cordiales,
Le mardy-gras jouera le prince aux halles.
Faict et donné buvant à pleins potz,
Par le prince des sotz et ses suppotz.

Les *farces*, jouées concurremment avec les *sotties*, par les *Enfans sans souci*, finirent par les exclure, en se rapprochant successivement de nos comédies modernes, sous le rapport du sujet et de la conduite de l'action. On en peut juger par la *farce de Patelin*, à laquelle Brueys et Palaprat n'ont eu, sauf le vieux style, que peu de choses à changer pour la remettre à la scène, où on la voit toujours avec plaisir. La grande réputation de cette farce pénétra jusque chez les étrangers, à l'usage desquels Alexandre Connibert en donna une traduction en vers latins, qui fut imprimée à Paris en 1543, par Simon de Colines, « pour François Étienne, sous le titre suivant : *Patelinus, nova comœdia, alias Veterator, è vulgari in latinam traducta per Alexandrum Connibertum, legum doctorem,*

et nuper quàm diligentissimc recognita : ut conferenti cum vetere exemplari planè nova, latinis auribus gratior videatur. »

Ce qui dans les derniers temps distinguait surtout les *farces* des *sotties*, c'est qu'elles n'avaient qu'un acte, les auteurs s'étant enfin conformés aux conseils des critiques de l'époque. « Or, dit Duverdier, dans sa *Bibliothèque française*, n'a farce qu'un acte de comédie, et la plus courte est estimée la meilleure, afin d'éviter l'ennui qu'une prolixité et longueur apporteraient aux spectateurs,

Il y avait des *farces joyeuses*, histrioniques, fabuleuscs, enfarinées (1), morales, récréatives, facétieuses, badines, françaises.

Au commencement du XVIIe siècle, on donnait encore le nom de *farces* à des épilogues qui formaient le dénouement des pièces comiques. Une de ces pièces, le *Riche pauvre*, conservée dans la collection de M. d'Argenson, offre des détails très plaisans, et l'on y trouve entres autres un magistrat de village, M. Abcédarius, dont le caractère a quelque analogie avec le *dominus* Simpson de *Guy Mannering*. Cette pièce (très rare), imprimée à Valenciennes, comportait un grand développement de machines, dans le divertissement. On y voyait le *Temps*, dans un char tiré par deux cerfs *naturels*; les murailles de Thèbes s'y relevaient au son de la lyre d'Amphion. Enfin, neuf pierres précieuses se détachaient des rochers pour former une couronne ducale sur le cercle de l'éternité; c'étaient

DIAMANS

Rubis,	Saphir,
Emeraude,	Topase,
Améthyste,	Chrysalide,
Turquoise,	Agathe.

Lorsqu'en 1548, le parlement eut défendu de mêler les cérémonies du rite catholique aux représentations scéniques, les confrères de la passion, bornés aux sujets profanes, mais jaloux de ne point déroger, cédèrent leurs priviléges à une société qui entreprit de donner exclusivement des *farces*. On construisit, à cet effet, rue Mauconseil, un théâtre dont la disposition et le matériel

(1) Les acteurs qui jouaient les farces se frottaient quelquefois le visage de farine.

suffisaient au peu de développement des sujets du répertoire. La scène, formée comme aujourd'hui, d'un plancher continu, n'avait point de coulisses; trois morceaux de tapisserie, dont deux tendues latéralement et la troisième dans le fond, décoraient et déterminaient l'espace occupé par les acteurs. Les pièces de Jodelle ne furent pas mieux traitées. La mécanique ne fit rien de plus pour le théâtre, jusqu'à Corneille, dont le *Cid* fut d'abord représenté avec ce simple appareil; et le père de la tragédie eut cela de commun avec ce Lopez de Rueda, qui créa en Espagne le théâtre populaire. D'après un prologue de Cervantes, tout l'attirail d'un *maestro de hacer comedias* (maître en fait de comédies) s'enfermait alors dans un sac; c'étaient trois ou quatre vestes de peau blanche garnies de cuir doré, autant de barbes, de perruques et de hauts-de-chausses, le tout pouvant tenir sur le *dos d'une araignée*. « Il n'y avait pas alors de machines et de décorations, ni combats de Mores et chrétiens, à pied ou à cheval. Il n'y avait point de figures qui semblassent sortir de la terre, par le plancher du théâtre, et moins encore des nuages ou des ames. Le théâtre se composait de quatre planches portées par quatre bancs en carré, qui les élevaient à quatre palmes de terre. Tout le décor était une vieille couverture tirée par deux cordes d'un bout à l'autre, pour faire ce qu'on appelle le *vestiaire* et derrière laquelle se tenaient les musiciens, qui chantaient, sans guitare, quelque ancienne *romance*. »

En 1561, la cour d'Espagne, qui avait jusque-là voyagé d'une capitale de province à l'autre, se fixa tout-à-fait à Madrid. Cette circonstance fut favorable à l'art dramatique, en fixant aussi le théâtre. Des documens authentiques attestent qu'un an après la mort de Lopez de Rueda, il y avait à Madrid des salles de spectacles (corrales de comedias). On comptait alors, tant dans la capitale que dans les provinces, plusieurs troupes d'acteurs qui se distinguaient entre elles par des noms bizarres. Peu de temps après, Juan de Malara, célèbre professeur d'humanités, plus connu sous le nom de commentateur grec (commentador griego), fit jouer à Salamanque un drame en vers, intitulé *Locusta*, qu'il avait d'abord écrit en latin. Puis vint un auteur de Tolède, nommé Navarro,

lequel fut appelé l'inventeur des théâtres, pour avoir apporté quelque pompe à la représentation. (Viardot.)

« Il changea, dit Cervantes, le sac des habits en coffres et malles; et mit en avant la musique, jusque-là cachée derrière la couverture; il ôta les barbes postiches aux acteurs dont le rôle ne la requéraient pas; il inventa les machines, les nuages, les tonnerres et les éclairs, les défis et les batailles. » Un certain Cosme d'Oviedo imagina, dans le même temps, les affiches. Cervantes lui-même, qui pressentait combien la pompe théâtrale devait prêter au drame de grandeur et d'éclat, s'était efforcé d'ajouter à son ouvrage toutes les ressources dont la scène disposait de son temps, et les recommandations imprimées avec le texte de la pièce, prouvent en quelle enfance était encore l'art de la scène. « Pour imiter le tonnerre, dit-il quelque part, on roulera des pierres dans un tonneau. »

En France, à cette phase du XVIe siècle, époque essentielle de la transition, on n'en était plus aux solennités mystiques et princières des divertissemens du moyen-âge, et l'on n'en était pas encore à la pompe intelligente et fastueuse des fêtes du grand règne. Ce fut alors seulement que l'art du machiniste décorateur prit un essor prodigieux, et il eut cela de commun avec la poétique dramatique, qu'il sembla tout d'abord atteindre ses limites. On a vu qu'en Espagne, Cervantes avait assisté, dans sa jeunesse, à des essais barbares avant d'applaudir Lopez de Vega. S'il fût mort quelques années plus tard, il eût pu admirer les chefs-d'œuvre de Calderon. En Angleterre, *Romeo et Juliette* suivit presque immédiatement les ébauches de Gurton. En Allemagne, la palme est restée aux dramaturges qui ont ouvert la carrière. En France, enfin, où une révolution presque aussi soudaine transporta l'art, des tréteaux des farces, au théâtre immortalisé par Corneille et Molière, nos machinistes modernes sont restés évidemment en arrière des progrès généraux de la mécanique, et l'on pourrait leur dire encore, comme l'auteur du *Devin de village*, un jour qu'on lui proposait de visiter le matériel de la scène de l'Opéra : « A quoi bon? pour voir de grandes causes qui ne produisent que de petits effets! »

EMILE MORICE.

Au Général Allard[1].

Quand cet homme éternel que toujours on nous cite,
Ce grand mort qui, pour nous, sans cesse ressuscite,
Lorsque Napoléon, par Dieu même applaudi,
Conduisait au Jourdain les soldats de Lodi;
Lorsqu'au pied du Thabor, dans sa gloire première,
Il empruntait au Christ son bandeau de lumière,
Et que sous la faveur du destin souriant,
Détourné de l'Europe, il rêvait l'Orient,
Le grand homme savait combien il était riche
Ce paradis terrestre où tant d'or est en friche,
Et tout ce qu'une main peut tirer de trésors,
De ce fécond pays, ce pays d'où tu sors.
Du pied de Saint-Jean d'Acre, à la tour si fatale,
Il se dressait pour voir la zone orientale;
Le sort du monde est là, disait-il, et sa main
Des nouveaux champs promis désignait le chemin.
Le héros se livrait à ces grandes images;
La nuit il croyait voir l'étoile des trois mages,

(1) Ces vers ont été lus par M. Méry, dans une soirée chez M. le duc de Choiseul, au Louvre. Au nombre des personnes invitées se trouvaient le général Allard, et M. Porphyre Jacquemont, frère du voyageur, mort dans l'Inde.

Qui, se levant pour lui sur le pôle vermeil,
L'invitait à se rendre au berceau du soleil.
Après soixante assauts, la fortune inconstante,
Hélas ! lui conseilla de replier sa tente,
Et de s'en revenir par les mêmes déserts,
Abandonnant son rêve envolé dans les airs ;
Comme un rayon qu'éteint le crêpe de l'orage,
Ou comme le tableau du magique mirage,
Tout brillant de palmiers, d'eaux-vives, de gazon,
Et qui, le soir venu, s'efface à l'horizon.
Dans ce rêve brûlant qui dévorait sa tête
Il avait bien compris, ce conquérant poète,
Que l'Europe vieillit, tant nous avons creusé
De sillons abondans sur un terrain usé !
Que l'Occident partout se crevasse de rides,
Que nos étés sont froids, et nos landes arides,
Et qu'il nous faut, peut-être, après des jours trop longs
Alterner la semence et changer de sillons :
Alors, il convoitait cette mine féconde,
Ce jardin qui s'étend de Surate à Golconde,
D'Alep à Bassora, ce jardin de palmiers
Où vivaient les pasteurs dans les âges premiers.
Là tout nom prononcé, soit de ville ou d'empire,
En sons mélodieux sur notre lèvre expire ;
Là, tout est jeune encor ; le sol n'a pas vieilli ;
Le fruit semble renaître au jour qu'on l'a cueilli ;
La terre offre aux passans, sous une nappe verte,
Sa table de festin, incessamment ouverte.
Oh ! sans doute, il voulait le grand homme naissant,
Déposer au désert son glaive teint de sang,
Et Moïse nouveau de la France accourue,
Sillonner l'Orient du soc de sa charrue ;
Les hommes l'auraient vu, dans son élan si prompt,
Courir avec ses fils, la double flamme au front,
Vers les jardins promis ; puis avec eux descendre
Ces fleuves, où jadis, s'abreuvait Alexandre,

Fécondant tout d'un cri de sa puissante voix,
Réveillant sous ses pieds les choses d'autrefois;
Des peuples de l'Indus recevant les messages,
Fondant d'augustes lois sur le livre des sages,
Et, digne associé du soleil, de ses mains
Semant l'arbre et la fleur sur les poudreux chemins.
Ce ne fut donc qu'un rêve! et pourtant sa pensée
Survit encore aux lieux où son front l'a laissée.
Ainsi, lorsqu'Alexandre, en ces climats ardens,
Expira vieux de gloire, hélas! et jeune d'ans,
Ceux qui l'avaient suivi sur le chemin du monde,
Et qui savaient comment on détruit et l'on fonde,
Reprirent leur épée, et de son nom couverts
S'assignèrent entre eux leur part de l'univers.
Nos soldats de l'Empire, après vingt ans de course
Des feux de la Torride aux glacières de l'Ourse,
Quand Napoléon mort eut brûlé leurs drapeaux,
N'auraient pu, sans mourir, accepter le repos:
Lorsqu'aux pieds du soldat la flamme est allumée,
Lorsqu'il a trop vécu dans le bruit d'une armée,
Peut-il, la paix venue, indolent citadin,
S'asseoir, comme un oisif, sous l'arbre d'un jardin?
Et toi, noble guerrier, qui nous viens de Lahore,
Resplendissant des feux du berceau de l'aurore,
L'instinct qui te guida vers ces lieux séduisans
Te venait du héros que tu servis quinze ans.
Tu fus un des rayons, qu'en s'éteignant sous l'onde,
Le soleil de l'empire avait légués au monde,
Un de ces voyageurs, glorieux pélerins,
Qui, le bâton au poing, et la ceinture aux reins,
S'en allèrent parler des gloires de l'Empire
Jusqu'aux lointains climats où l'univers expire;
Pareils aux douze Hébreux, qui, la croix à la main,
Racontaient le Christ mort à l'univers romain.
Combien de fois, dis-nous, sous le palmier des veilles,
Sous le ciel d'Orient, la zone des merveilles,

Dans un Louvre indien nonchalamment assis,
N'as-tu pas répété d'héroïques récits,
L'histoire fabuleuse, étonnante de gloire,
Sur le Nil commencée et finie à la Loire?
Aussi le sage roi des pays du soleil,
Comme un fils de l'Indus t'admit à son conseil:
Il t'a fait son Emir; il te ceignit l'épée
Que le riche Damas dans ses eaux a trempée.
Lui-même il t'a vêtu de ces pompeux habits
Où l'Inde généreuse a versé les rubis.
Puis, tu nous apparais comme un de ces génies
Qui venaient adoucir les sombres insomnies,
Et dans un palais d'or, séjour des longs ennuis,
D'un sultan ombrageux enchantaient mille nuits.
Il semble, en t'écoutant parler de bayadères,
De longue caravane avec ses dromadaires,
De ces rois indiens qui marchent triomphans,
Assis en palanquin au dos des éléphans;
Il semble que l'on rêve; il semble qu'on traverse
Quelque brûlant désert de l'Inde ou de la Perse,
Et que sous les palmiers aux sonores rameaux
Près du puits où se tend le long cou des chameaux,
Nous, pélerins assis, dans le calme des veilles,
Nous écoutons ta voix qui nous dit des merveilles.
Oh! parle-nous encor, parle jusqu'au matin;
Rien n'est brillant aux yeux comme un pays lointain;
Parle-nous des pays que le soleil admire,
Parle-nous du beau lac qui baigne Cachemire,
De l'Océan de l'Inde où le doux flot dormant
Fait luire le rocher ainsi qu'un diamant,
Où la rive est en fleurs, où le vaisseau déferle
Sur un lit de corail, sur un écueil de perle;
Des jardins où le vent fait trembler, amolli,
L'éventail de palmiers qui flotte sur Delhi,
Et reçois nos adieux! Que le vent te seconde
Sur l'Océan qui mène aux rives de Golconde!

Va, parle encor de nous à ces peuples lointains;
Convive oriental de nos joyeux festins,
Porte au roi qui t'attend nos paroles amies;
Que la mer ait pour toi des vagues endormies.
Oui, c'est toi, qui dans l'Inde a versé de ton sein
Une grande pensée, un glorieux dessein;
Nous le savions déjà: bien avant ta venue
Ta gloire nous fut chère et nous était connue;
Un jeune voyageur, un autre conquérant
Qui parlait de la France à l'Indien errant,
Jacquemont nous a dit combien elle t'honore
L'hospitalière main que lui tendit Lahore;
C'est toi qui lui doras son voyage si beau;
Et ta palme indienne ombrage son tombeau.
Par toi, les trois couleurs, que nous avons reprises,
Ont flotté sur l'Hidaspe, au souffle de ses brises;
Des prodiges encor doivent être accomplis
Sous ce drapeau qui tient le bonheur dans ses plis;
Au souffle de ce roi, qui commande aux cinq fleuves,
S'éteindront les bûchers où se brûlent les veuves,
Et déjà, nous dis-tu, son sceptre paternel
De la peine de mort absout le criminel;
Quel beau triomphe! ainsi crois-en notre espérance,
Le ciel vous donnera, comme il donne à la France,
L'industrie aux cités, l'abondance aux bazars,
Et l'accord fraternel de la paix et des arts.

MÉRY.

LES

VIEILLES LETTRES.

Vous est-il arrivé quelquefois de vous asseoir au coin de votre feu, à la campagne, le grillon criant au loin dans la cheminée, le vent psalmodiant sa cantilène de mort dans les fentes des boiseries, une goutte de pluie battant de sa flaque irrégulière le vitrage de votre chambre, et le ciel gris se couvrant par degrés de nuages sombres, jusqu'à ce que vous regardiez votre montre, tout inquiet de savoir s'il est midi ou minuit, jour ou ténèbres, matin ou crépuscule? Supposez que la chambre soit isolée; que le frère cadet soit à la chasse, suivi de son chien à jambes torses *bas rouge*; que le vieux père s'ennuie du plus profond de son cœur en siégeant, votant, bâillant, jugeant, amendant et pestant à la chambre des députés; enfin, admettez un de ces grands momens de solitude où il se fait autour de nous un silence et un vide profond, où le monde nous permet de nous regarder nous-mêmes et de savoir qui nous sommes, où nous profitons de ce rare et bizarre intervalle de paix pour faire le triste inventaire de notre vie, et descendre en tremblant dans la caverne dont parle Bâcon :

— *L'ame de l'homme.* —

L'heure où je vous place, qui a sonné pour vous, comme pour moi, comme pour tous, est triste et solennelle. Vous n'auriez que joie dans votre famille, dans votre pensée, dans votre avenir; le silence et la solitude sont deux puissances graves; elles mettent en regard l'homme physique et l'homme intellectuel; elles soumettent l'un à l'autre; elles asservissent la force brutale qui nous appartient à la force divine qui est en nous. Elles assiégent l'intelligence sur son trône, d'où elle juge sévèrement et durement son pauvre vassal, le corps. Elles arrachent l'homme à toutes les influences extérieures, le contraignent à se poser arbitre de ses passions, critique de ses sottises et bourreau de ses fautes passées. Il est vrai que plusieurs heureux échappent à ce supplice : les ames qui ne portent rien et les esprits qui oublient de penser. Dieu, dans sa clémence, a fait beaucoup de ces ames choisies et de ces esprits d'élite.

Ces plates et heureuses ames et ces adorables esprits peuvent très bien se dispenser de lire les pages suivantes. Ils seront beaucoup mieux occupés ailleurs. Je leur conseille la fabrication d'un drame ou d'un vaudeville, sur le patron des six cent mille huit cent quatre-vingt-dix-neuf de l'année dernière.

Le peu que j'ai à dire est d'une si naïve simplicité, que je ne sais vraiment à quel saint de rhétorique ancienne et moderne me vouer pour ne pas être maudit du peu bienveillant lecteur. Je ne sais non plus comment un esprit oxidé et suroxidé par les travers du temps actuel acceptera cette simplicité sans effort ?

Mais vous autres, qui estimez peu la rhétorique; vous dont je rétrécis volontairement le cercle, lecteurs, les seuls que je veux, vous qui sentez et pensez à l'unisson de votre ami, dites, ne vous est-il pas arrivé, dans une des heures solitaires, où nous nous parlons à nous-mêmes, où nous nous grondons nous-mêmes, où l'ame fait de sourds reproches à l'esprit, où l'esprit se révolte et plaide à huis-clos contre l'ame; ne vous est-il pas arrivé, dans ce silence et cette solennité presque lugubres, d'avoir la même fantaisie

que moi, d'avoir quelque vieux tiroir oublié, quelque malle privée de la moitié de ses clous, quelque portefeuille de cuir jadis noir et qui aura bruni et rougi dans un coin du secrétaire en marqueterie que vous a légué votre aïeul? Avec quel sentiment de terreur, dites-moi, aurez-vous éparpillé sur la table, en face du feu qui pétillait, pendant que la pluie tombait au dehors, les vieilles lettres contenues dans ce réceptacle de vos antiquités personnelles, de vos péchés antérieurs?

Ce sentiment, doux et funèbre, naturel et étrange, dont je vous parle, l'avez-vous éprouvé en feuilletant vos vieilles lettres?

Les voilà donc, ces pauvres lettres! Combien d'entre elles ont été reçues avec émotion, avec bonheur, avec angoisses! Il y a des larmes sur celle-ci, larmes séchées qui n'ont plus de source dans mon cœur. Quelle est cette écriture? Celle d'un des mille rivaux qui traversent notre sphère et qui nous disent en bourdonnant autour de nous : *Je suis votre ami*; puis ils passent, oublient et bourdonnent toujours. Quand je recevais cette autre lettre, dont la petite écriture est si tremblée, le sang circulait plus vite dans mes veines, et mon front se serrait d'un bandeau de fer, et mes yeux s'obscurcissaient sous les larmes. Il y a maintenant plus que des océans entre moi et celle qui l'a tracée. Elle est vieille et obscure, ainsi que sa jeune et douce fille que j'ai vue si brillante et si adorée, et qui végète, plus morte que vivante, dans un petit village du Languedoc, avec six enfans et un honorable ministre protestant, son mari.

Les vieilles lettres sont les jalons qui marquent toutes les phases, tous les cantonnemens, toutes les stations de notre vie.

Quand je recevais cette vieille lettre, j'aurais voulu être officier, c'était mon ambition; quand je recevais cette autre vieille lettre, je n'aspirais pas à un plus noble sort, à un plus sublime degré de réputation littéraire et de crédit sur la place intellectuelle, que de faire accepter au libraire Ladvocat, alors tout-puissant, ma traduction de *la Fiancée d'Abydos*, poème de Byron, qui venait de paraître à Londres. J'aurais été heureux, en face de la littérature impériale, pendant que la tragédie d'*Omasis* brillait comme la lune dans son plein, pendant que *Misanthropie et Repen-*

ir épuisait la sève lacrymale de tous les yeux bourgeois ; j'aurais été heureux de faire savoir au monde qu'on pouvait écrire énergiquement, puissamment, avec une verve concentrée, et un éclat de diction qui faisait pâlir nos académiciens de tous les ordres. Hélas ! je ne trouvai pas d'éditeur. J'avais vingt ans. Les superbes réponses de mes éditeurs espérés, sont là, gisantes parmi mes vieilles lettres, — ainsi que ma traduction de *la Fiancée d'Abydos !*

O vieilles lettres ! le bon Pasquier n'avait-il pas raison de dire :

Combien de changemens, depuis que je suis au monde !
Qui n'est qu'ung poinct de tems ?

Voilà ce que j'apprends de vous, oh ! mes vieilles lettres ! mes vieilles lettres ! feuilles absurdes, ferrago oublié ! comptes et écrits indéchiffrables : l'amour ici, la haine là-bas, souvent la folie, de temps en temps de bonnes pensées, et toujours remords, repentir et douleur pour le vice comme pour la vertu ; car le sort s'amuse à punir le bien quand il a oublié de punir le mal, et il nous châtie de nos qualités éparses comme de nos nombreuses sottises ! Oh ! mes vieilles lettres ! cadavres d'amours et d'amitiés ! croyances fragiles, illusions détruites, rayons d'esprit qui se sont évanouis dans le calice de la vie active et réelle !

Les vieilles lettres sont un grand dossier contre le genre humain ! Qui pourrait relire les lettres autrefois écrites par lui-même, sans y retrouver les traces désolantes d'une naïveté perdue, d'une bonté effacée, d'une confiance éteinte, d'une bienveillance évanouie, d'une espérance dans les hommes et Dieu, espérance que le temps et le monde ont transformée en amertume !

Qu'il est triste et bizarre de revoir aussi confondues les ruines de sa vie, tous ces cadavres de nos champs de bataille et tous ces informes débris de nos passions les plus chères. Cette année, j'étais fat, et cette autre, érudit ; voici trois mois de folie musicale, et six ans de folie amoureuse ; un hiver d'ardente passion pour Goethe et Frédéric Richter, autrement dit Jean-Paul, le plus Allemand des Allemands. Voici des douleurs et des joies, des espérances et des déceptions ; des romans qui tous commencent si bien, qui tous finissent si mal ! hélas !

On voit se développer dans les vieilles lettres, non-seulement les vieux amis et les vieilles amitiés, mais les vieux ennemis et les vieilles inimitiés. On les voit sourdre, poindre, grossir, se cacher, se voiler, se replier, reparaître, attendre le moment favorable, se dérober sous l'*humble serviteur*, se draper sous le *dévouement* de la signature, quelquefois chercher un refuge dans la brusquerie ou l'exigence du texte, dans une querelle d'Allemand ou une taquinerie à propos de bottes. Puis quand l'heure est venue, que l'ennemi de vieille date est embusqué depuis long-temps, vous croit battu du sort, oublié des uns, attaqué par les autres, qu'il aperçoit bien à découvert tous les défauts de votre cuirasse, oh! alors il se montre; sa lettre est insolente; la troisième personne du verbe vous y insulte hautement; la négative et le refus vous battent en brèche. Quelquefois (ce qui est plus habile), l'ennemi prend l'offensive. Vous êtes accablé, étonné, étourdi, de la multitude de ses griefs; vous lui avez fait ceci et cela, et encore cela; vous ne l'avez pas salué, tel jour, au foyer de l'Opéra; vous avez négligé de lui renvoyer ce qu'il désirait; vous êtes un monstre; vous avez payé d'ingratitude cette tendre et profonde amitié; il rompt malgré lui, il vous déclare la guerre : en effet, vous êtes pauvre, il est riche; que faire d'un ami pauvre?

Oh! les vieilles lettres! les vieilles lettres! Je vous le répète, toutes les leçons de la vie sont là!

Quand mon parent le grand seigneur constitutionnel était second clerc d'huissier, il m'écrivait avec une tendresse si délicate, si épanouie, que jamais ses vieilles lettres ne sortiront ni de mon bureau ni de ma pensée.

Mais je le répète, que faire d'un parent pauvre, quand on n'est plus clerc d'huissier? Mon parent le grand seigneur constitutionnel ne m'écrit plus du tout. Il pense à ce sujet comme Charles Lamb :

Écoutez ce que dit Charles Lamb :

« Oh! la triste et la redoutable chose qu'un parent pauvre! avec quelle impertinente sympathie il s'approche de vous! N'avez-vous pas tremblé toutes les fois que vous avez fait la malheureuse découverte d'un nouveau parent pauvre qui n'existait pas encore

pour vous? comme vous maudissez la nature qui s'est cependant mise en frais pour augmenter votre famille!

« Le parent pauvre d'ancienne date vous persécute avec l'acharnement d'une conscience bourrelée; c'est le ver rongeur qui s'attache au fruit de votre propriété; c'est le lierre parasite qui dévore la substance du chêne; c'est une ombre triste et funèbre qui s'étend et se prolonge dans la carrière lumineuse de votre fortune. Un parent pauvre vous rappelle que vous l'avez été ou que vous pouvez le devenir. Mortification permanente! humiliation dont vous ne pouvez vous défaire! tache sur votre écusson! impôt perpétuel sur votre orgueil blessé, souvent sur votre bourse épuisée! j'aurais vainement recours à toutes les similitudes de la rhétorique et de la poésie, elles ne m'offriraient rien qui donnât une idée exacte de l'horreur qu'inspire un parent pauvre. Imaginez une telle demande au milieu d'un festin joyeux et splendide; le pauvre Mardekai à la porte du riche; Lazare à votre porte; un loup affamé qui vous barre le passage; un dîner réchauffé; la grêle au milieu de la moisson; enfin tout ce qui met à l'épreuve l'irritabilité humaine, tout ce qui achève notre éducation par la patience, la plus triste et la plus nécessaire des vertus.

« Écoutez, on frappe à la porte; on sonne: pourquoi frémissez-vous? Vous avez reconnu le coup de sonnette du visiteur... c'est la main du parent pauvre. Votre cœur vous le dit: il frappe à la fois familièrement et respectueusement. Il sent qu'il a des droits à être bien reçu, et qu'il serait absurde et impertinent de les faire valoir. Il a des prétentions rentrées, un orgueil souffrant, un sourire triste et embarrassé. C'est le parent pauvre! fuyez-le comme on fuit la peste! ».

Ainsi parle le bon *Lamb*, le roi des écrivains qui pensent, qui pleurent et qui rient.

Charles Lamb aurait dû écrire les pages que je griffonne de mon mieux sur les vieilles lettres; Charles Lamb, le plus original des écrivains de l'Angleterre moderne; qui n'a pas un seul frère, pas un seul cousin-germain en France, dans ce beau pays où tout, vertu et vice, est de parade et de théâtre; Charles Lamb, l'esprit le plus sensible et le cœur le plus subtil qui ait oncques transformé en

articles de journaux et de revues, et en phrases monnayées, les battemens de son cœur et la circulation de ses veines. Il a écrit des pages enchanteresses sur la *Vieille Porcelaine,* et je les ai traduites, sans me soucier des cris de mes amis, qui me trouvaient bien plat et bien impudent d'oser traduire, et m'avilir ainsi, dans un siècle où tout le monde invente.

Salut, génies créateurs!

Vous avez créé la tragédie espagnole, qui existait en 1600, sous Lope de Vega.

Vous avez créé le roman psychologique, lequel existait fort proprement, en la même année 1600, quand votre très humble serviteur, Miguel Cervantes Saavedra écrivait l'histoire de l'*Ame Quixotienne,* et celle de l'*Ane Sanchovien.*

Vous avez créé les mémoires biographiques et esthétiques, lesquels vivaient très vertement sous la plume de messire Hiéronime Cardan, vers le milieu du XVIe siècle.

Et vous avez créé le drame historique, rudement ébauché jadis par ce troubadour du XIIe siècle, qui fit les annales de Jehanne d'Arc, coupées par scènes. *William Shakspeare* et le susdit *Miguel Cervantes* ont assez passablement historié le drame; mais ce sont de pauvres gens sans génie, et vous êtes les inventeurs!

O mes maîtres!

Vous avez créé tout ce que vous avez gâté.

Revenons aux vieilles lettres et à leurs multiples enseignemens. Que je fus vertement tancé, en l'an 1816, lorsque le romantisme, pauvre petit géant, bégayant à peine, levait modestement une faible petite tête innocente et royaliste; que je fus vertement tancé, lorsque, faisant mes premières armes littéraires, et croyant travailler pour un journal éminemment libre, journal d'opposition et d'indépendance, j'osai louer Mme de Staël, et annoncer (dans *la Renommée*) une rénovation littéraire. Personne n'y pensait encore. Je me le rappelle bien. Mon pauvre article commençait par ces paroles emphatiques; on est toujours emphatique à ses débuts :

Le siècle change de peau comme le serpent. La société se renouvelle et la littérature sera renouvelée....

Je le prouvais, ou je croyais le prouver.

Tonnerres et éclairs! foudres et orages! J'aurais mieux fait de nier Dieu que de nier l'immortalité de la littérature alors régnante. Voici la lettre que je reçus le lendemain du jour où mon naïf article avait paru :

MONSIEUR,

« Je regrette d'avoir une mauvaise nouvelle à vous apprendre. Vous ne pouvez continuer d'être collaborateur de *la Renommée*. Ce journal, dont les opinions politiques sont très en avant du siècle, se doit à lui-même de guider sûrement l'opinion dans les voies littéraires, comme dans les voies d'amélioration sociale. Plusieurs membres de l'Académie française (section de l'Institut) font partie de la collaboration du journal. Ils ont été, je dois vous le dire, blessés du ton de hardiesse néologique et du romantisme qui respiraient dans votre article sur le *Mouvement intellectuel de l'Europe*, et dans votre *Revue critique* des ouvrages de Mme de Staël. Vous annoncez tout simplement une rénovation littéraire, et vous prêchez les doctrines de l'Allemand Schlegel et de sa pupille, deux personnages barbares, qui nous ont fait rire, il y a quelques années, en préférant Shakspeare à Molière. Vous parlez aussi très lestement de la stérilité du génie actuel, et en général de la littérature de l'empire, qui s'honore cependant des noms de Millevoie, Esmenard, Aignan, etc., que vous oubliez si injustement. Les rédacteurs du journal auquel votre talent prêtait son secours sont décidés à maintenir de toutes leurs forces la pureté du goût, et l'inviolable sainteté des doctrines françaises.

« J'ai l'honneur, etc., etc., etc. »

Les mille bévues d'une vie étourdie et artiste se retrouvent dans les vieilles lettres. Ce sont les ornières où notre fragile char a versé : voici encore la marque des roues, et quelques débris de pièces d'or et d'argent qui restent mêlés à la boue du chemin. Ce

brinborion de papier jaune me rappelle le temps où M. V....., *pediculosus dictator*, aujourd'hui millionnaire, m'écrivait :

« MON CHER AMI,

« Prêtez-moi votre secours pour mes *pilules* qui se vendent chez "". Un petit mot de vous dans votre journal me fera un bien infini. »

Précieux petit morceau de papier jaune, va ! griffonné de la main de l'homme qui représente le mieux son siècle, de l'homme-annonces, de l'homme-affiches, de l'homme-ventre, de l'homme dont l'écriture est aujourd'hui plus estimée sur la place que celle de Walter Scott et de Lamartine !

Oh ! que le Turcaret moderne était doux, humble, poli, à l'époque où ce papier jaune était un peu moins jaune ! Que son insolente parole était alors oléagineuse et accommodante ! que son excroissance abdominale se courbait, et rentrait honnêtement pour obéir à la révérence intéressée ! Quel petit portrait bien caractéristique, quelle ravissante silhouette ne léguerait pas à l'avenir un Labruyère qui voudrait découper ce profil camus, grossier comme l'intérêt et madré comme l'usure? Va, petit papier jaune ! ce portrait sera terminé.

Et voici une autre lettre bien terrible, mon Dieu ! une lettre signée d'un nom....

****

Je ne peux nullement vous dire ce nom-là, bons bourgeois de Paris. Vous avez lu et dévoré les produits des cabinets de lecture ; votre histoire de la révolution vous est connue comme la Bible était connue du bourgeois au XVIe siècle. Vous savez par cœur ce poème épique de terreur folle et de grandeur ignoble.

Vous avez là, dans le cerveau, chers bourgeois, les images distinctes de nos pères conscrits de la république, depuis le noble Desmoulins, jusqu'au monomane Clootz ; guenille et drapeaux d'or, tout ce qui a servi de bannière dans ce temps, vous flotte dans l'imagination et vous exalte la pensée. Vous vous attachez à

ces images, quand vous avez achevé votre partie de dominos, acheté un parapluie, commenté le discours de M. Berryer; quand vous sortez de l'élection prosaïque, ou que vous avez marchandé avec votre propriétaire (si vous êtes locataire), avec votre locataire (quand vous êtes propriétaire).

Ce vaste océan lumineux et orageux, cette toile de John Martin, cette révolution qui commence avec les ténèbres de la féodalité d'une part, pour se perdre dans un avenir républicain, de l'autre; c'est votre temps héroïque; vous croyez avoir fait l'orgie avec Danton, et Gorsas, et Barnave, et Mirabeau: voilà vos demi-dieux; c'est votre mythologie; que vous êtes heureux, fils d'un temps peu héroïque, heureux d'avoir ces noms pour vous idéaliser, quand vous avez monté votre garde, ou que, séant au conseil de discipline, comme de petits rois postiches, vous avez infligé l'incarcération au réfractaire.

« Wielding the thunder of Jove. »

Petits Jupiters d'une sphère basse, tout fiers d'abord, et tout honteux ensuite de cette fragile, démocratique, insolente et passagère autorité. Bref, la poésie, pour le bourgeois de 1815 à 1835, c'est la révolution et Bonaparte; il vit là-dessus depuis vingt ans. Il n'ignore aucune des célébrités révolutionnaires. Qu'il choisisse parmi ces figures, la plus tigre, la plus sanglante, la plus maculée, quelque tête entre celle de Robespierre et de Saint-Just, bien pâle, idéale de crime; — je ne nommerai pas; — je la laisserai supposer à mon lecteur; elle est réelle; elle a vécu; je l'ai connue.

Je crois la voir encore, avec ses beaux cheveux blancs tout ondoyans et tout vénérables, et son grand nez d'apôtre, et sa douce physionomie pleine de mansuétude, et son œil d'un bleu pâle et son sourire évangélique.

Le tigre révolutionnaire était fait ainsi.

Voici la lettre de ce tigre :

« Mon jeune ami, je vous donnerai ce soir, si vous venez à neuf heures, pendant que ma femme sera à l'Opéra, l'explication des premiers livres de Swedenborg, que je vous ai promise. N'oubliez

pas de passer chez le vieux Du...., homme fort respectable, et de lui porter les secours nécessaires dans sa situation.

*****

Y a-t-il une plus haute leçon historique que ma vieille lettre? Oui, cet homme a versé du sang. Il l'a répandu par torrens et par système, sans remords et sans crainte. Oui, cet homme était féroce et sublime. Oui, il a fatigué le bourreau; et son ame était la plus douce, la plus suave, la plus chrétienne, la plus féconde en pardon, en pitié, en dévouement, de toutes celles que j'ai pu sonder depuis que j'existe. Jugez, historiens, si vous l'osez!

Un de mes proches fut un des plus imprudens et des plus exaltés de ces hommes qui retrempèrent la société française; un des plus aveugles, mais aussi l'un des plus purs. Si vous n'avez lu la révolution de France que dans les pages des trois ordres, dans les pages blanches des monarchistes, dans les pages rouges des Jacobins, dans les pages noires des philosophes, vous n'avez rien connu. Il fallait voir de près ces caractères, ces figures, ces hommes, ces Pym, ces Hampden, ces Barebone du XVIIIe siècle mourant. Je les ai connus, moi; leurs gestes et leurs allures ont été les premiers sujets de mon observation. La première étude de ma jeunesse, ce n'a pas été Cicéron que j'expliquais, ni Térence que je traduisais. Non, non, il y a d'autres pensées, même dans le jeune âge; et grace à Dieu, l'ablatif absolu n'occupa jamais qu'une place secondaire; je composais ces noms et ces êtres; je tirais des inductions de leurs paroles; je mettais en présence leur renommée et leur réalité, leur ombre historique projetée par eux, et l'ombre qu'ils jetaient sur moi, quand ils marchaient dans le jardin de mon père ou s'asseyaient à son foyer. C'est par eux que je sais plus de la révolution française que ceux qui croient la savoir, commentaires vivans d'une grande époque, dont le souvenir ne s'effacera pas de ma pensée.

J'ai vu un homme perdu pour avoir conservé ses vieilles lettres. Une malle qui le suivait toujours en était remplie: c'étaient les trophées de Frédéric Dalton, il se faisait appeler ainsi. Frédéric

Dalton, escroc de bonne compagnie, avait des femmes à travers toute l'Angleterre. Son plan était simple; il avait de la figure, des manières, de l'audace, il épousait partout où il se présentait, mettait la dot dans sa poche, et disparaissait du canton. Ce polygame systématique était de temps à autre retrouvé par quelque femme abandonnée, qui ne manquait pas d'adresser d'adorables épîtres à son infidèle. Dalton rangeait toutes ces lettres, les enveloppait de papier gris, faisait de chaque paquet un petit dossier séparé, les nouait avec des faveurs de couleurs différentes, et plaçait le trophée dans sa malle. Cette classification devait lui jouer un fort mauvais tour.

Une pauvre jeune fille, grasse et blonde, fraîche et riante, du comté de Northumberland, fut sa dernière victime. Il osa paraître dans le pays, sous le costume et dans l'équipage d'un pair d'Anglerre. Il menait grand train, faisait grand bruit, et toutes ses lettres partaient et arrivaient franches de port, comme c'est le privilége de la caste à laquelle il s'affiliait de son autorité privée. Dites-moi un peu comment Marguerite Bodley aurait pu résister à tant d'espèces de séductions. Elle épousa le prétendu fils du pair d'Angleterre, et la famille de l'honnête forgeron Bodley ouvrait de grands yeux, en contemplant la fortune inattendue de Marguerite, le laquais de son mari, ses gants jaunes, et sa livrée ponceau. Je suis persuadé que ce qui porta malheur à Frédéric Dalton dans cette dernière entreprise polygame, ce fut le choix de l'église dans laquelle le sacrilége fut consommé.

Une église si petite, si pittoresque, si bien située, si solitaire, si ensevelie dans la profondeur des bois qui couvraient la montagne! Oh! quel cœur atroce et quel esprit dépravé il fallait avoir pour oser flétrir ce sanctuaire! tout était pur autour de l'église et dans l'église!

C'était un grand sacrilége que ne méritait pas cette petite chapelle mélancolique et sauvage, dont l'aspect seul aurait dû inspirer de meilleures pensées à Frédéric Dalton; mais notre homme était bronzé, rien ne le retenait, il se maria. Trois semaines s'écoulèrent. Sa jeune femme et lui épuisèrent tous les plaisirs de ce lieu de féerie romantique; on les voyait en bateau, à cheval, en calè-

che, chassant ensemble les perdrix et les outardes, accueillis par la bourgeoisie du canton, fière de donner à dîner à un aristocrate de si haut rang. Mais l'administration de la poste veillait; Dalton, pour assurer à ses lettres la franchise des ports, était obligé de commettre chaque jour un faux matériel; ce fut là ce qui le perdit. On alla aux renseignemens; le masque fut arraché au pauvre fripon, que le *posse comitatus* conduisit à la prison de la ville voisine. On lui portait intérêt; et je ne doute pas que le jury n'eût épargné sa tête, sans la découverte d'une malheureuse malle révélatrice, qui prouva que Dalton en était à sa vingt-sixième femme, ni plus ni moins. Cette malle était remplie de vieilles lettres qui furent lues en plein tribunal. Des gémissemens de femmes, des cris de douleur, de tendresse, si touchans, si déchirans, si cruels!

Dalton fut pendu!

Quand je vous disais que les vieilles lettres sont quelque chose, qu'elles offrent la carte géographique de la vie humaine; tous les écueils contre lesquels nous avons donné; les plages sur lesquelles nous échouâmes; les quelques îles riantes où nous avons fait halte.

Voulez-vous revivre votre vie entière et la comprendre?

Relisez vos vieilles lettres.

. . . . . .

Mais, qui que tu sois, si tu retrouves dans le fatras de tes lettres antiques, les mots tracés jadis par un ami fidèle, les derniers vestiges d'une ame qui t'aimait, baise religieusement les sillons que cette plume a creusés. Va, c'est là ce que le monde renferme de plus sacré, de plus religieux et de plus doux. Prends-les près de toi, et place-les sur ta table, sur ton lit, sur ton cœur, quand tu mourras. Au milieu de ce grand bruit calomnieux qu'on appelle monde, cette ame-là t'a défendu; au milieu des mensonges flatteurs dont toutes les puissances sont caressé, elle t'a blâmé sans crainte. Baise ces lettres; l'étincelle divine y brille et respire; l'amitié, c'est Dieu; l'amour, c'est Dieu; la vérité, c'est Dieu. Brûle (tu le peux) les lettres qui te rappellent tes voluptés âpres et tes spéculations heureuses, et tes ambitions satisfaites; celles qui exhalent encore

l'ambre et le nard; rejette tous ces grains de poussière soulevés par la roue de ton char, emporté sur une route brûlante de plaisirs, de labeurs ou d'intrigues. Ce pli de vélin et d'or appartient à la femme coquette; ces armes et cette devise à la femme dont tu flattais la vanité; ces pattes de mouche insouciantes te disaient les progrès, la décadence et la mort d'un caprice éphémère; celle-ci cherchait une sympathie (factice ou réelle) comme un antidote à son ennui; celle-là était belle; et les trois lignes que son esprit indolent avait peine à dicter, semblaient t'ouvrir les portes du ciel; — bien; — ne maudis jamais ce que tu as béni; — ne brise point tes idoles; n'insulte pas; ne sois ni ingrat, ni lâche; — mais voici les lettres qu'il te faut garder, celles qu'il te faut bénir; cet accent qui en émane, c'est l'écho de ton propre cœur; c'est l'accent d'une ame fidèle et qui t'aimait.

PHILARÈTE CHASLES.

HISTOIRE

DE LA

MARINE FRANCAISE.

M. Eugène Sue, après avoir obtenu les plus brillans succès dans le roman maritime, qu'il a le premier naturalisé en France, s'est bientôt retiré de l'arène littéraire pour se consacrer tout entier à un grand ouvrage historique, monument élevé à la gloire de la marine française; il a compris toute l'importance de son sujet, toute la gravité d'une pareille entreprise; aucune recherche, aucun sacrifice ne lui a coûté; les Archives de la Marine de Paris, celles de Versailles, celles des Affaires Etrangères, les bibliothèques de tous nos ports sur l'Océan et la Méditerranée, les documens secrets, les mémoires originaux, les correspondances diplomatiques, ont été mises à contribution, explorées avec une ardeur infatigable et une minutieuse sagacité. On peut entrevoir déjà le résultat de l'alliance d'un pareil talent, si chaud, si coloré, si dramatique, s'appuyant sur l'érudition la plus consciencieuse.

(1) Il paraîtra une livraison de quarante pages grand in-8° sur papier vélin satiné, ave une gravure sur acier, tous les vendredis, au bureau de l'*Histoire de la Marine française*, rue des Beaux-Arts, 10. — Prix de chaque livraison : 1 fr. La première livraison sera publiée le 13 novembre.

La planche qui accompagne ce chapitre pourra donner une idée de la beauté des gravures.

L'*Histoire de la Marine Française*, d'Eugène Sue, est non-seulement la première qui ait été publiée; mais ce qui distingue surtout cette œuvre capitale, c'est la nouveauté de son plan, c'est la façon ingénieuse, hardie, pittoresque, saisissante, dont l'auteur a disposé les faits. Chaque personnage se détache en relief sur un fond mobile et varié; jamais récits en apparence plus romanesques, plus merveilleux, ne furent plus vrais, plus scrupuleusement conformes à des témoignages authentiques et aux pièces officielles. Ces pièces, M. Eugène Sue les publie en partie ou en totalité à la fin de chaque volume. Ce livre satisfera également les savans et les gens du monde, les hommes du métier comme les lecteurs les plus étrangers à la marine.

Cette histoire se divise en trois séries, et se personnifie, selon le plan de l'auteur, dans l'*Histoire du sénéchal Pierre de Brezé*, pour le XVe siècle; dans celle du *Commandeur de Prèjean*, du *Capitaine Paulin*, de *Montbart l'Exterminateur*, pour le XVIe; dans celle de *Jean Bart*, du *Maréchal de Tourville*, pour le XVIIe; dans l'*Histoire de Duguay-Trouin*, pour le XVIIIe; dans le *Journal d'Ivon Cloarec*, dit *Flambeau de mer*, de 1789 à 1830.

Chaque série formera un ouvrage complet. Nous avons sous les yeux les trois premiers volumes de cet important ouvrage, et nous pouvons dire que les éditeurs se sont piqués d'une noble émulation pour que l'exécution typographique, le dessin et le tirage des gravures sur acier fussent en harmonie avec le sujet; de là les retards qui ont trompé la juste impatience du public. Il y a eu, de la part de l'auteur et des éditeurs, rivalité de sacrifices. Nous ne faisons point ici d'éloges, nous annonçons purement et simplement un ouvrage qu'il suffit d'un coup d'œil et d'une lecture, pour distinguer de la foule des livres et des publications pittoresques. La seconde série, qui contient l'*Histoire de Jean Bart*, sera publiée la première; le fragment suivant forme le chapitre XI.

COMBAT

ENTRE LES FLOTTES ANGLAISE ET HOLLANDAISE,

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE LA MARINE

Depuis le 10 août de l'année 1666, le joli village de Duinburg, situé sur la côte occidentale de l'île de Walcheren (1), retentissait

(1) Walcheren est l'île la plus considérable de la Zélande aux Pays-Bas; elle

incessamment des clameurs d'une joie bruyante; or, la tranquillité de ce petit port était ainsi troublée par les conséquences de la permission que l'amiral Ruyter avait donnée aux capitaines de sa flotte, mouillée dans le canal entre Dieshoek et Flessingue (1), d'envoyer tour à tour leurs équipages *se rafraîchir* à terre pendant trois jours.

Il était douteux que ces honnêtes marins flamands et hollandais suivissent tout-à-fait la lettre de cette autorisation, et qu'ils passassent leur temps à *se rafraîchir;* car on voyait, sur les tables des hôtelleries de Duinburg, plus d'eau-de-vie et de vin d'Espagne que de koeders (2), et bien souvent la chaloupe des vaisseaux de guerre remportait à bord quelques victimes des rixes devenues si fréquentes depuis la destitution de l'amiral Tromp, que l'on disait injustement sacrifié à Ruyter.

Aussi, les marins de Tromp ayant pris parti pour leur amiral contre les matelots de la flotte de Ruyter, qui soutenaient la cause de ce dernier, chaque jour voyait de nouvelles querelles.

Tout ceci se passait après les combats acharnés qui avaient eu lieu les 4, 5 et 6 août, entre la flotte anglaise et la flotte hollandaise que nous avons laissée mettant à la voile, et s'élevant au nord-est des bancs d'Harwich, pour prendre une meilleure position de bataille.

Parmi les tavernes de cette île de Duinburg, l'auberge des *Armes d'Enkhuysen* était celle qui réunissait les suffrages des connaisseurs, tant à cause de la parfaite qualité de son genièvre et de son vin épicé, que pour le talent remarquable avec lequel myn-heer Hoën accommodait le stokfisch, ce mets de prédilection des Hollandais.

Un des habitués les plus assidus des Armes d'Enkhuysen était le vieux Sauret, qui connaissait d'ailleurs myn-heer Hoën depuis longues années; car l'excellent hôte faisait çà et là un peu de contrebande, et avait souvent mis à bord de la *quaiche* (3) que montait Sauret, deux

est presque ronde sur onze milles de diamètre, très basse, et sujette aux inondations. Middelbourg en est la capitale.

(1) Flessingue, autre ville de l'île de Walcheren; son port est situé sur la côte du sud, à quatre milles au sud de Middelbourg, et à dix-sept milles au N.-E. de Sluys, par 51° 26' 37" N., et 1° 14' 9" à l'E. de Paris. La ville défend le passage de l'Escaut et toutes les îles de la Zélande; le port est placé entre deux môles qui rompent l'effort des lames.

(2) *Koeders*, mélange d'eau, de vinaigre et de miel.

(3) Quaiche ou kerch, sorte de bâtiment en usage chez les Anglais et les Hollandais. Ils sont ordinairement à poupe carrée, bien construits et bon voiliers,

ou trois barils de genièvre et quelques douzaines de caisses de tabac et de jambon d'ours; le tout dans le but philantropique d'être agréable aux gastronomes de la côte de Suffolk, que la prohibition ou les droits fort élevés auraient sans cela privés de ces innocentes denrées.

Myn-heer Hoën et Sauret étaient donc sur le pied de la plus cordiale amitié, et ce jour-là surtout les deux vieux amis causaient tranquillement en compagnie d'un pot de vin épicé et sucré par l'hôte lui-même, qui avait (pour le moment) résigné ses fonctions entre les mains de son premier garçon...

Sauret et myn-heer Hoën étaient attablés sous un petit cabinet de verdure que de nombreuses pousses de houblon et d'autres plantes grimpantes couvraient d'un dôme impénétrable aux rayons du soleil.

A côté du pot de vin était un vase de grès rempli d'excellent tabac d'une belle couleur dorée, fin, un peu humide, et en tout digne de remplir la pipe du fumeur le plus difficile.

— Enfin, mon digne Sauret, dit Hoën, me voici un moment de relâche pour entendre la mémorable narration de ce grand combat naval des 3 et 4 août... Je charge ma pipe, et vous écoute comme un prêtre en chaire; mais souvenez-vous de nos conditions, révérend marin véridique et océanique; dès que vous m'aurez l'air de débiter des menteries, un bon coup du manche de mon couteau sur la table vous rappellera à vous-même...

— Soit... mais il est important, mon très digne hôte, de nous entendre une bonne fois sur ce que vous appelez si improprement des menteries... Ah çà! dites-moi... parce que j'ai beaucoup lu et beaucoup voyagé, dois-je donc pour cela m'en tenir simplement à la nue et grossière vérité?... Mais alors, cher hôtelier, d'après ce principe tant soit peu sauvage, il vaudrait mieux boire ce vin sans le sucre et les épices qui lui donnent un si haut goût, car c'est la même chose... ce que vous appelez menteries, n'étant qu'une manière de sucre et de girofle d'esprit, qui sucre et aromatise la narration, si je puis m'exprimer ainsi, mon cher hôte...

— Bien, bien, digne Sauret; mais, par les Armes d'Enkhuysen, qui

et ornés d'une poulaine; leur gréement consiste en deux mâts (un grand mât et un mât d'artimon), leur grand'voile est semblable pour la forme à un artimon de vaisseau; ils ont au-dessus de la grand'voile un hunier et un perroquet, et au-dessus de l'artimon un perroquet de fougue; ils portent en avant trois focs amurés sur un beaupré assez long et peu relevé.

sont mon enseigne, quelquefois vos récits sont si diablement *sucrés* et *aromatisés*, qu'on ne sent que les épices, et pas autre chose... Mais, silence, je vous écoute.

— Après vous avoir raconté comment moi et mon jeune monsieur Bart avons été embarqués à bord de M. l'amiral de Ruyter, je vous ai parlé, je crois, mon cher hôte, de cet épouvantable et furieux orage du 3 août, qui vint la nuit en compagnie d'un grain du nord-nord-est nous surprendre à l'ancre entre le sud Foreland (1) et les Bancs de Flandre (2). Jamais, non, jamais, de mémoire de marin, on ne vit si terrible et si monstrueux tonnerre... et, pour être véridique...

A ce mot, *pour être véridique*, myn-heer Hoën, mu par un secret pressentiment, chercha son couteau dans sa poche, et le saisit fortement par le manche, tout prêt à en frapper la table... mais pourtant sans le montrer.

— Et pour être véridique, — continua donc Sauret, — je vous dirai que les éclairs étaient si nombreux et si formidables, que, m'éveillant, je dis à un matelot... Min Dieu! que le soleil est déjà haut... Mais c'était peu que les éclairs. Il advint par la chute du tonnerre que le grand mât du vaisseau *l'Oostergo* fut fendu en de si innombrables et si menues parcelles, que depuis on s'en sert à bord pour allumer les fanaux, au lieu d'employer à cet usage les petits paquets de genêt destinés à cela...

Ici, myn-heer Hoën tira son couteau, et fit trembler la table sous les coups réitérés qu'il frappa...

Sauret ne dit rien, rougit, se mordit les lèvres, et continua : — Quand le grain fut passé, nous remîmes à la voile faisant l'est-quart-nord, en ralliant les navires que l'orage avait séparés de nous, de sorte que notre flotte se composait alors de cent dix-sept voiles, sans compter les petits bâtimens portant les munitions. Ce fut alors que pour la première fois nous vîmes, c'est-à-dire, ceux du pont virent l'armée anglaise;

(1) Il y a deux *Foreland*, l'un du nord, l'autre du sud; les dunes sont comprises entre ces deux caps, dans un canal formé par la terre et le banc de *Godwin*. Le nord Foreland termine au nord-est l'île de *Thanet*, située à la pointe N.-E. du comté de Kent; c'est également la limite au sud de la rivière de la Tamise, c'est-à-dire que le nord Foreland forme la pointe du sud de son embouchure. Le *sud Foreland* est par 51° 8' 21" N., et 0° 57' 54" à l'ouest de Paris.

(1) Bancs de Flandre ou flamands. Ce sont ces amas de sable qui s'étendent depuis le Pas-de-Calais jusqu'à l'île de Walcheren. Le nom des principaux sont : *la Perche française, la Perche anglaise, le Banc de Dedans, le Baër* et *les Bases*.

car, pour être véridique, je ne vous raconterai que ce que j'ai vu et pouvais voir par un sabord de trois pieds carrés, puisque je restai à mon poste pendant toute la bataille, et n'aperçus durant tout ce temps qu'une épouvantable fumée, et, dans les bons momens, trois pieds carrés de flanc, d'avant ou d'arrière des vaisseaux que nous combattions; car, je vous le répète, mon digne hôte, la vue de mon sabord était furieusement bornée...

Du haut du château d'arrière on voyait donc, m'a-t-on dit, l'armée anglaise, composée de plus de six-vingts voiles de guerre. Alors, comme la nuit était venue, nous mouillons, et faisons nos préparatifs de combat pour le lendemain au lever du soleil; puis, après la prière du soir, tout le monde se couche au pied de ses canons. Au lever du soleil nous voyons les Anglais au vent à nous, et sous voile par une jolie brise de nord-est-quart-nord, ayant le nord Foreland à huit lieues sud-ouest-quart-ouest à eux.

On déjeûne en hâte, et on attend... Ce n'est que sur le coup de midi que le second lieutenant vint nous crier : Canonniers, faites feu... De ce moment-là, digne hôte, je ne quittai plus mon sabord, car j'étais second servant de droite de la pièce dont mon jeune monsieur Jean était mireur et tireur, par une grace particulière de M. l'amiral.

— Ah ça! véridique Sauret, c'était le premier branle du petit Bart dans une pareille danse... comment s'est-il conduit?...

— Tenez, cher hôte... à vous on peut tout dire comme à un vieil ami... Quand on a su que la riotte à feu et à balles allait commencer, notre jeune monsieur m'a dit d'un air solennel : — « Ah ça! mon vieux Sauret, je n'ai jamais vu une pareille fête... je ne crois pas avoir peur; mais je ne veux pas déshonorer le nom de Bart... Ainsi veille bien sur moi... et si je pâlis... si je suis lâche...

— Eh bien! Sauret?...

— Eh bien! mon digne Hoën, notre jeune monsieur acheva sa phrase en me donnant un pistolet, avec un geste furieusement significatif, qui était une façon de me dire : Casse-moi la tête, mon vieux Sauret, si tu t'aperçois que j'aie peur...

— Brave jeune homme au moins, que ce petit Bart!

— Oh! ça, oui... brave, et brave entre les plus braves, des plus bravissimes; car, à la première bordée d'artillerie, il pâlit et laissa tomber son polverin (1)....

(1) Corne d'amorce.

Diable! Sauret.

— Oui... enfin... il pâlit... il eut peur, quoi!... et il en avait le droit; car, du coup, trois hommes de notre pièce furent jetés sur les bragues, et il fut couvert de leur sang; de ce moment-là, j'examinai bien notre jeune monsieur, et je l'avoue, min Dieu, min Dieu! le cœur me battait fort, et je me sentais plus pâle que lui.

— Est-ce que vous auriez fait ainsi qu'il vous avait dit, Sauret? Est-ce que vraiment, s'il avait eu peur encore et s'était sauvé ou caché, vous l'auriez abattu d'un coup de pistolet?

— Je crois bien que oui, Hoën, je crois bien que oui... car j'avais la paire... mais ce ne fut pas la peine; à la seconde bordée, qui fut aussi terrible que la première, car elle enleva un homme à notre pièce et un à celle qui était à notre droite, mon jeune monsieur Jean, au lieu de pâlir, s'écria, les yeux brillans: — Allons, sainte croix! je n'ai plus peur, et je pourrai venger mon père sur l'Anglais... et cela mieux que sur le fils du bosseman, vieux Sauret, — ajouta-t-il en riant. — De cet instant, je fus bien tranquille sur mon jeune monsieur, et à chaque coup d'artillerie, je n'eus plus qu'à trembler pour sa vie, car nous restâmes à notre sabord depuis midi jusqu'au soir, moi chargeant, lui mirant et tirant, mais se damnant de ne pas aller sur le pont; car nous supposions que le combat y était terrible, puisque les blessés, qui descendaient à la cale, étaient en grand nombre et bien maltraités; mais notre batterie ne l'était pas moins, et tant de morts y gisaient, que c'est à peine si nous avions libre le recul de nos canons. Mon jeune monsieur Jean avait reçu une égratignure d'un éclat, qui n'était presque rien; mais sur le soir, quand la nuit vint, nous étions si harassés, lui de pointer, moi de charger, que nos bras engourdis étaient comme moulus et roués; nous entendions bien dire que nous avions fait des prouesses merveilleuses; mais tout ce que je sais, moi, digne hôte, c'est que, n'ayant pas quitté notre sabord, je n'en vis pas davantage que notre canon lui-même, et que la faim et surtout la soif la plus terrible nous étranglaient. Il était environ neuf heures de relevée quand nous avions cessé notre feu; alors M. l'amiral descendit dans la batterie pour nous complimenter; il venait de se désarmer, et était en habit gris; et comme il avait été blessé, il portait son bras dans un mouchoir blanc, où le sang suintait à travers; en passant près de notre pièce, il donna un petit coup sur l'épaule de mon jeune monsieur, en lui disant : — *Eh bien! mon enfant, comment trouves-tu cela?* — Je trouve ça si brave et si beau, que j'en dirais long, si j'avais le gosier moins sec, monsieur l'amiral, — répondit résolument mon jeune monsieur.

L'amiral accueillit bien la raillerie et nous fit donner de la bière et du biscuit qui nous firent grand bien, quoique nous mangions un œil sur notre biscuit et l'autre sur notre canon; car il nous revenait d'en haut, par les gens du pont, que l'amiral était comme isolé de sa flotte, et que les Anglais s'approchaient malgré la brune pour nous cerner... Enfin le sommeil nous prit si bien, si fort, qu'au point du jour je sentis comme un furieux tiraillement dans la tête; je crus que j'avais fait une chute... point : c'était le damné maître d'équipage Abraham Lely qui était à me tirer par les cheveux, à me remuer le corps à coups de pied pour me réveiller. Mais devinez ce qui me servait d'oreiller, mon digne hôte?... c'était le corps d'un servant de droite trépassé depuis la veille, car on n'avait pas eu le temps de dégager les morts; c'est tout au plus si les blessés avaient pu être transportés en bas. Je me frottai les yeux, et je regardai où était mon jeune M. Jean; le pauvre enfant s'était endormi comme moi, la tête sur l'épaule de notre mort, notre oreiller à nous deux; et en vérité, digne Hoën, c'était un tableau des plus galans que de voir ce pauvre enfant ainsi tout endormi, tenant encore à la main son morceau de biscuit qu'il n'avait pas mangé la veille; je l'éveillai à grand'peine, car il dormait comme un goéland dans son trou. En un saut il fut sur pied, et à son point de mirage qu'il se mit à décrasser de la poudre des amorces, afin que le mirer fût plus net. Comme moi et M. Jean nous restions seuls de notre pièce par un hasard miraculeux qui nous avait respectés..., on nous compléta, ainsi que plusieurs autres sabords, des soldats qui abandonnèrent leurs mousquets et leurs pertuisanes pour venir remplacer nos canonniers. A une embardée que fit notre vaisseau, je vis pour la première et seule fois la flotte anglaise à travers mon sabord; elle était au vent à nous, formée en croissant et nous cernait; elle me paraissait peu défaite et endommagée, comparée à nous qui, au dire des soldats d'en haut, avions nos mâts, nos voiles et notre gréement hachés comme la moisson par la grêle; il ne restait que sept ou huit vaisseaux à côté de nous, et c'est ainsi que nous allions affronter la flotte ennemie qui commençait à nous canonner. A cet instant, le bruit courut dans le vaisseau que, comme l'amiral se levait du siége où il venait de conférer avec le capitaine Van-Nès, une volée de canon passa et emporta le siége; ce qui nous parut à tous d'un très bon augure, et nous remit en ardeur et courage; nous recommençâmes donc notre feu, et je recommençai aussi à ne plus rien voir du tout par notre sabord, si ce n'est le feu et la fumée de chaque coup de notre artillerie. Vertubleu! digne hôte, je n'ai jamais connu d'homme plus prompt et plus intrépide que

mon jeune monsieur; il mirait, il pointait sans cesser, en poussant des cris de joie comme un enfant en approchant la mèche de la lumière, et lorsqu'il se trouvait trop échauffé, il se plongeait la tête dans la baille d'eau de mer qui était là pour rafraîchir les canons, en me disant plaisamment : — *Ce qui est bon pour le canon est bon pour le canonnier.*

— Brave et plaisant marin que ce petit Bart, Sauret!

— Oh dà! oui, brave et plaisant, min Dieu! mais où il fut surtout brave, c'est plus tard; c'est maintenant que vous l'allez voir, le vrai César...; car, grace à Dieu, nous ne sommes pas restés à notre sabord jusqu'à la fin, et il y a de plus l'histoire merveilleuse d'un certain monstrueux brûlot.

A ces mots *préparatoires* de *monstrueux* et de *merveilleux*, myn-heer Hoën plongea sa main dans sa poche pour prendre son couteau; mais Sauret, devinant son intention, lui dit d'un air à la fois sérieux et ferme :

— Par la mémoire de maître Cornille Bart! Hoën, ce que je vais vous dire est la vérité même; je respecte trop le fils de celui qui m'a protégé, pour mentir en rien quand il s'agit de son courage.

Il y avait alors une expression si noble et si candide dans les traits de Sauret, que son hôte le crut, et prêta la plus vive attention à son récit.

— Je vous disais, Hoën, qu'après mainte canonnade de notre artillerie, je vis, sur l'heure de midi, à travers la fumée qui s'étendait devant notre sabord, je vis comme une grande masse noire qui approchait.... qui approchait de notre vaisseau; alors, nous entendons un seul cri, mais un grand et terrible cri : *Un brûlot!* et puis, au même instant, le maître Lely, qui, depuis qu'il nous avait interrogés, notre jeune monsieur et moi, ne paraissait pas tant nous dédaigner, descendit dans la batterie avec sa diable de canne, et cria en descendant l'échelle : Que ceux que je toucherai me suivent sur le pont; et bientôt nous deux, notre jeune monsieur et moi, nous montons sur le pont. Tout y était en tumulte; mais l'amiral Ruyter, qui était là, sa trompette marine à la main, armé d'une cuirasse et d'un morion, paraissait aussi tranquille qu'un pêcheur assis dans sa barque par un beau temps; on descendit à cette heure la chaloupe des palanquins pour la mettre à la mer. A côté de l'amiral étaient nos trois jeunes seigneurs que nous avions amenés de Saint-Paul : merci Dieu! rien qu'à les voir, on devinait bien qu'ils n'avaient pas eu peur d'abîmer leurs dentelles et leurs rubans; leurs lèvres et leurs visages étaient tout noircis de poudre; ils tenaient à la main un mousquetou et semblaient animés comme des

démons. Quand la chaloupe fut mise à la mer, l'amiral dit à maître Lely d'en prendre le commandement pour détourner et attaquer le brûlot, mais de ne déborder qu'à son ordre. Nous descendîmes au nombre de vingt matelots, y compté moi et mon jeune monsieur Jean, et avec nous vinrent aussi les braves seigneurs français, qui demandèrent cette grace à l'amiral, qui la leur accorda.

Notre chaloupe était assez grande, et armée à l'avant d'un canon de coursier de galère. Le maître Lely était à la barre, qu'il tenait de sa seule main. Nous étions tous armés jusqu'aux dents, et avions à la ceinture un pistolet, un coutelas et une hache d'abordage, puis un mousquet à nos pieds, que nous devions prendre après avoir ramé et abordé le brûlot. Les trois seigneurs français étaient à l'avant, armés comme nous et faisant une fière et hautaine mine; seulement, celui qui avant faisait toujours des révérences, était devenu brutal en diable, et se faisait place à coups de poings pour avoir la plus dangereuse place à l'avant, tout près du matelot qui tenait un harpeau pour le jeter aux flancs du brûlot. A ce moment nous étions abrités par le flanc du vaisseau, et autour de nous c'était une vapeur jaune et épaisse comme la brume d'hiver, tant la fumée de la poudre était compacte. La mer, acalmie par les détonations, qui semblaient des roulemens de tonnerre, était grisâtre et lisse comme un lac d'huile, et la mitraille, y tombant çà et là, la ridait quelquefois comme fait la pluie sur l'eau. Moi et mon jeune monsieur Jean, nous étions sur le même banc, nos deux mains à l'aviron et le poignard dans les dents, lorsque maître Lely s'écria de sa grosse voix, sur un signe que fit M. l'amiral avec sa trompette marine : *Débordez, enfans.* Au même instant le vaisseau met la barre en plein sous le vent, brasse toutes ses voiles à stribord, nous lui restons à l'arrière, et à deux portées de fusil de nous, nous voyons le brûlot qui paraissait une frégate presque dégréée par la volée de l'amiral, qui, après la lui avoir lâchée, nous ordonna de nager droit au brûlot, ce que nous fîmes. Dans ce moment je recommandai mon ame à Dieu, en engageant monsieur Jean à faire de même. Nous ramons donc vers la frégate; à ce moment, maître Lely s'écria : Holà! hé! les Français de l'avant, commencez votre feu, lancez force grenades sur le pont du brûlot, et que quatre matelots le soutiennent; les autres rameront. En effet, nous étions tout proche de ce grand brûlot, et nous voyions sur son pont une vingtaine de matelots. Nos trois braves seigneurs et nos quatre matelots firent un feu si nourri, lancèrent tant de grenades, qu'ils nettoyèrent le pont, malgré une volée de mitraille que nous reçûmes, et qui atteignit maître Lely à la cuisse gauche,

de sorte que de levé qu'il était, car il gouvernait debout pour mieux voir et commander, le brave manchot tomba lourdement assis, et continua de gouverner la barre placée sous son bras, et se faisant indiquer la manœuvre par mon jeune monsieur Jean, qui, monté bravement sur un banc, lui disait de loffer ou d'arriver, selon ce qu'il voyait..... Nous continuions notre feu sur le brûlot, et nous ne distinguions toujours rien de ce qui se faisait autour, car nous étions enveloppés d'un nuage de fumée, lorsque tout à coup M. Jean s'écria: — Maître Lely, la chaloupe du brûlot déborde.... — Sciez, sciez... babord! s'écria Lely d'une voix tonnante; et malgré sa blessure, qui saignait tant que l'arrière-pont était tout rouge, il se leva à genoux et vira de bord, puis il reprit : *Avant partout!* car le brûlot va sauter, et si nous nous trouvons dans son remou, nous sommes engloutis!.... Vous pensez que cela nous donna de la vigueur, et la chaloupe vola sur les eaux; trois minutes après, nous voyons une grande flamme, nous éprouvons une secousse terrible par l'effet d'une lame sourde comme celle d'un ressac, le brûlot éclate, et nous voyons une grande colonne de fumée blanche et compacte... A l'Anglais!... abordons l'Anglais! cria alors maître Lely, en gouvernant sur la chaloupe qui contenait l'équipage du brûlot, et qui l'avait fui en s'échappant en ligne droite de son avant, pendant que nous le fuyions en virant de bord, babord à lui, de façon que sa chaloupe était à angle droit avec la nôtre... Nous forçons de rames pour l'aborder, et, il faut le dire, elle, au lieu de fuir, se laissa culer, et nous présenta bravement le travers. Par un dernier effort, maître Lely lofla, et nous l'abordâmes en plein notre éperon dans son flanc gauche; alors je jetai ma rame pour suivre mon jeune monsieur Jean, qui avait franchi les bancs en brandissant sa hache, j'arrivai comme il sautait à bord de l'Anglais; son premier coup de hache fut pour un grand habit rouge qui le reçut sur l'épaule et tomba du coup... J'étais alors à côté du seigneur si poli qui, avec un sang-froid extrême, amorçait un pistolet; à ce moment un Anglais, qui me parut un bosseman, leva un énorme coutelas sur ce seigneur, en lui disant en mauvais français: — Ah! l'homme à plume orange, tu n'en reviendras pas; — mais le seigneur poli, sans être ému de cette bravade, para le coup d'un revers de son épée, et lui lâcha son pistolet en pleine poitrine, en lui disant: — Mon ami, ce sera vous, s'il vous plaît; — et l'homme au coutelas tomba à moitié sur moi, de façon que je fus renversé sur le plat bord de la chaloupe anglaise, où je reçus encore un coup de manche de hallebarde qui m'étourdit. Tout ce que je me rappelle depuis ce

moment, c'est qu'il me sembla tomber, et que je sentis comme une grande fraîcheur, et puis après je fus comme étouffé, et puis plus rien... Quand je revins à moi, j'étais à l'hôpital du vaisseau ; c'était le soir, et j'appris que mon jeune monsieur Jean, me voyant tomber à la mer, m'avait sauvé et rapporté à bord de la chaloupe... Vous savez le reste comme moi ; ce pauvre maître Lely mourut des suites de ses blessures, et le soir même nous étions en retraite sans que les Anglais osassent nous suivre ; nous mouillâmes le soir devant la passe de *Doorlog* (1). Mais j'oubliais de vous dire quelque chose de bien étrange, mon digne hôte : en même temps que nous descendîmes dans la chaloupe pour aller attaquer le brûlot, voilà qu'un grand homme, vêtu de noir et très-pâle, s'approcha familièrement de l'amiral et lui dit : — Si je ne te revois pas, adieu, Michel. — Adieu, Guillaume, — lui répond l'amiral ; et mon homme noir descend dans la barque et s'assied aux pieds de maître Lely, un parchemin et un crayon à la main....

— Et que diable faisait-il là, Sauret, avec son parchemin ?

— Il faisait là des pourtraicts de navires, digne hôte, aussi tranquillement qu'un clerc écrit dans son office...

— Il pourtrayait des vaisseaux au milieu du feu de l'artillerie, aussi calme que cela ?... sans crainte ni émoi ?... Oh ! oh ! véridique Sauret, j'ai bien peur que le manche de mon couteau ne résiste pas à cette épreuve ; — et ce disant, l'hôtelier fouillait à sa poche....

— Tenez, — s'écria Sauret, — voici mon jeune monsieur Jean... avant de faire votre infernal tapage, demandez-lui si cela n'est pas vrai...

En effet, Jean Bart parut à la porte du berceau de houblon.

— Notre jeune monsieur, — lui dit précipitamment Sauret, — que faisait cet homme pâle et vêtu de noir à l'arrière de la chaloupe, aux pieds de maître Lely, pendant le combat du brûlot ?...

— Eh ! sainte croix ! des portraits de navires et de combattans, le brave peintre qu'il était ! et sur Dieu ! dans un tel moment de danger, il y a plus de courage à tenir un crayon d'une main ferme, qu'à brandir un hassegaye... et j'ai vu le parchemin : par saint Omer ! tout, jusqu'aux moindres agrès, était si finement et si nettement dessiné, qu'on eût cru le portrait fait à terre et au coin de son foyer.

— Vous voyez, digne hôte ! — dit Sauret d'un air de triomphe...

(1) Le Doorlog ou Doorloy est un des quatre passages des grands vaisseaux entre la côte de Flandre et l'île de Walcheren. Ces passages prennent quelquefois le nom générique de Weylings, parce que le canal de ce nom est le plus grand.

—C'est en vérité bien surprenant, — reprit Hoën ; — et comment s'appelait cet intrépide portrayeur, monsieur Jean ?...

— Van-den-Velde, je crois; je l'ai vu à bord des *Sept-Provinces*.

—Mais, min Dieu! — dit Sauret d'un air d'inquiétude, — et d'où venez-vous, notre jeune monsieur, révérence parler ?... à vos cheveux mouillés, on dirait que vous sortez de l'eau ?...

— Tu ne te trompes pas, je viens de sonder à ma façon le banc de Banjaert, qui est l'île et la passe qui le contourne.

—Min Dieu ! sonder en plongeant ?... j'en suis sûr, — dit Sauret... —au lieu de venir vous reposer honnêtement de vos fatigues auprès d'un pot de brandewyn ou de vin épicé!...

—Écoute, vieux Sauret, m'est avis, sainte croix! que celui qui connaît le dessous de l'eau connaît le dessus, et j'ai remarqué entre ce banc et l'île de Walcheren une passe qui dérouterait fort un navire en chasse ; la mer était superbe, l'eau tiède, j'ai fait l'office de la sonde, et j'ai découvert un fond de sable! Aussi je connais maintenant l'île de Walcheren comme si j'y étais né; et si je commande jamais un corsaire dans ces parages, sainte croix! je connais bien des déduits... Mais allons, allons, partons, vieux Sauret, je voudrais être à bord...

—Mais ce n'est pas tout, notre jeune monsieur... Voici du sang à votre chemise, et vous avez au-dessus de l'œil une marque terriblement bleuâtre.

— Bah! ce n'est rien... c'est un de ceux de Tromp, avec qui nous avons parlé de monsieur l'amiral de Ruyter...

— Min Dieu! notre jeune monsieur, si vous causez ainsi souvent de M. l'amiral, vous finirez par n'y plus voir clair.

— Tenez, monsieur Bart, si vous m'en croyez, — dit l'hôte, — vous irez vous laver l'œil dans *le pot aux horions;* il est là, à l'entrée de l'auberge, sur un bahut; un pot de grès brun... avec un linge dedans.

—Qu'est-ce que ce pot aux horions, mon digne hôte ?...

— C'est un pot rempli d'un mélange d'eau de mer et d'eau-de-vie, avec un petit morceau d'aimant femelle au fond... C'est merveilleux pour les gourmades... et comme on s'en donne en bon nombre dans mon auberge... le pot est toujours là tout prêt... pour chacun... comme cela doit être dans une hôtellerie aussi fréquentée et achalandée que la mienne.

—Il n'y a que ce diable de Hoën pour songer à tout, — dit le vieux Sauret, avec admiration, en suivant son jeune monsieur pour procéder lui-même aux ablutions qu'on devait puiser dans ce bienheureux pot aux horions.

EUGÈNE SUE.

CHRONIQUE.

C'est le jour des Morts qui a ouvert solennellement cette semaine, le jour des Morts voilé d'encens et de brouillards; cet antique seigneur avait hâte de rentrer dans tous ses droits féodaux, la pluie, les douleurs et les rhumatismes. Cet exorde lugubre de la semaine n'a pas empêché la grande chasse de M. le prince de Wagram, à son château de Grosbois. Le parc de ce domaine presque royal retentissait, mardi dernier, des aboiemens de la meute; les échos de Marolles et de Santeny palpitaient aux brillantes fanfares du cor. Son Altesse royale monseigneur le duc de Nemours, le prince de Labanoff, lord Munster et le comte de Cambis assistaient à cette chasse. Le cerf, attaqué bien après midi, a été forcé vers les quatre heures. Le sable des belles allées de Grosbois criait sous les roues de charmans équipages, dans lesquels on remarquait la jeune princesse de Wagram et Mme la comtesse de Plaisance. Mme Dutaill..., coiffée d'une résille verte, se distinguait, là comme ailleurs, par son goût exquis de toilette. Plus que jamais, et depuis le mariage de M. le prince de Wagram, ce parc de Grosbois semble reverdir avec ses arbres; ses étangs reflètent des limiers, des habits rouges, et ses deux ailes à la François II, ombragées de grands massifs, s'épanouissent au soleil. A l'intérieur du château, c'est toute une galerie de batailles, peinte par Vernet; ces tableaux sont tous autant de pages de la vie guerrière et active du maréchal Berthier.

Pendant ce temps, Mme de Sémonville donnait, à Versailles, un bal de fleurs, dans un véritable *paseo* d'Espagne, embaumé de plantes, d'arbustes et de belles danseuses. Il fut un temps où le pavé de Versailles reçut encore plus de voitures et de beau monde; ce n'était « qu'habits rebattus et rebrochés d'or, pierreries, brasiers de feu et de fleurs, embarras de carrosses, cris dans la rue, flambeaux allumés, reculemens, gens roués; enfin le *tourbillon*, » comme dit l'exquise Mme de Sévigné au sujet des noces de Mlle de Louvois. Versailles était tout cela. Aujourd'hui, Versailles est pauvre, le tuyau de ses Tritons est engorgé; les invalides, en attendant que l'on élève le Musée, jouent à la boule dans ses cours.

Cependant, dans les châteaux même, le vent pousse au catholicisme. Les châteaux sont las de leurs Naïades aux urnes taries, de leurs vieux

Neptunes au trident couvert de mousse. Parlez-nous des vieilles et saintes chapelles de manoir, où le seigneur voyait se grouper autour de son banc les échevins et bourgeois de son village! M. Arouet de Voltaire recevait lui-même son curé, et ne manquait pas de rendre le pain bénit à Ferney. Croyez que l'on a calomnié nos paysans; l'édition Touquet n'a guère fait d'athées dans nos villages. La chapelle de château est donc la meilleure profession de foi du châtelain. Voilà, sans doute, pourquoi Mme la comtesse de Chelaincour vient de prier monseigneur Forbin de Janson de bénir celle des *Vives-Eaux*. La terre des Vives-Eaux appartenait encore, il y a peu de temps, on le sait, à M. le comte Alfred de Château-Villars.

Ce mois de novembre, triste et froid, n'en est que plus turbulent. A voir ces merveilleuses parties de chasse, à entendre les adieux du cor à la ramée, vous croiriez peut-être qu'il n'y a que les châteaux en émoi? Rassurez-vous, estimables Parisiens, vous qui, par goût autant que par état, fuyez les châteaux et la campagne. Les théâtres, à leur tour, ont sonné leur *hallali*. Les pluies de novembre sont loin d'effaroucher les directeurs; l'armée des machinistes et des pompiers se sèche au feu des vaudevilles. La pluie est la véritable patrone des théâtres, comme la Madone de l'Arc est la mère des lazzaroni napolitains. On va jusqu'à dire que M. Harel, directeur de la Porte Saint-Martin, se réveilla une nuit d'été, sur les trois heures, rien que pour faire une oraison éjaculatoire à la pluie. La sécheresse était odieuse; les blés dramatiques, en réserve dans la grange Saint-Martin, mouraient sur pied. Dieu envoya la pluie le matin même et *Antony* à M. Harel. Maintenant c'est le tour des plaies d'Egypte; Dieu envoie à ce théâtre les sauterelles et les Bédouins pour fléau!

La pluie a donc éclaté en trombes furieuses sur chacun de nos théâtres. Il n'y a pas eu, cette semaine, moins de quatre nouvelles représentations: au Gymnase, *la Pensionnaire mariée*; aux Variétés, *le Jugement de Salomon*; au Théâtre-Français, *un Mariage raisonnable*; au Palais-Royal, *la Tirelire*. Au jour susdit, c'était le jour des Morts, toutes ces pièces ont rompu les cartons qui les retenaient captives. Il n'y a pas eu moyen de se soustraire à leur glas funèbre; la pluie vous retenait dans les salles de théâtre.

A propos de théâtre, je dois tout d'abord vous prémunir contre les prévenances perfides dont usent envers vous les nouveaux marchands de charbon à domicile; vous verrez comme ces messieurs entendent l'annonce que l'on croyait avoir été épuisée par les *Connaissances Utiles*. Le marchand de charbon à domicile est le cocher de cette petite voiture à cheval noir, aux harnais noirs, que vous voyez se promener par nos boulevarts, avec des mesures de toute sorte, suspendues à son échoppe roulante. Afin d'allécher votre cuisinière ou votre groom, le marchand de charbon, roué dramatique, ne manque pas de mettre au fond de la mesure, un billet de Funambules ou d'Ambigu. Vous croyez n'avoir acheté que du charbon, vous avez chez vous un auto-

graphe de MM. Bertrand ou Cès Caupenne! Défiez-vous donc, je vous le dis en passant, de ces cadeaux du marchand de charbon à domicile ; ils pervertiront votre groom ou votre femme de chambre, ignorant qu'ils sont du *latet anguis in herba* des Bucoliques.

Rendons grace d'abord à *l'Octogénaire* du Vaudeville, qui vient de nous valoir au Gymnase, *la Pensionnaire mariée* de M. Scribe. M. Scribe, oncle, je crois, de M. Bayard, peut bien se dessaisir de son vivant de quelques-uns de ses fiefs, et lui donner droit de chasse sur ses terres, mais soyez bien sûr que M. Scribe se réservera les plus gros faisans du parc. M. Scribe connaissait *Adèle de Sénanges* aussi bien que M. Bayard. M. Scribe a lu le roman de Mme de Souza, ce délicieux roman que vous n'avez peut-être pas encore lu, ce qui vous assure un avantage réel sur M. Scribe, celui d'une jouissance incontestable pendant sa lecture. Les héros du roman vivent et se meuvent au sein de la plus haute société, il règne autour d'eux une atmosphère d'élégance et de noblesse, qui dispose bien vite le cœur aux grands sentimens d'abnégation. Le vieillard qui renonce à s'imposer lui-même à Adèle de Sénanges, à risquer ses cheveux blancs contre ce danger de tous les jours, est un homme de justesse et de sang froid, admirable représentant de cette noblesse si étrangement calomniée; il n'est pas seulement, comme dans toutes les pièces vertueuses de M. Scribe, *le meilleur et le plus généreux des hommes;* c'est un homme de fermeté et de raison. L'octogénaire de M. Scribe au contraire est un honnête marin en habit bleu, dont les souliers à boucles et le chapeau rond indiquent suffisamment la bonhomie; mais, pour qu'un pareil homme fût d'abord cher à Adèle, il a fallu que M. Scribe jetât le rôle de cette jeune fille dans le moule commun de toutes les Agnès de théâtre; il n'y a ni lutte ni combat; le frac et les cheveux noirs de M. Paul l'emporteront bien vite sur ce Cassandre pleureur et infirme. Le jeune homme suit aussi la pente de son rôle trop commodément; il ne réfléchit pas, il avance; il doit cependant savoir ce qu'il doit à M. Boismorin. La jeune fille et le jeune homme trompent le vieillard sans la moindre hésitation; si la lettre écrite par Anatole n'était pas surprise par le mari, que serait devenue la chaste Adèle de Senanges, si timide, si retenue dans le livre? Quoi qu'il en soit de ces observations, le succès de M. Scribe n'a pas été un instant contrarié. L'habileté la plus fine, je devrais peut-être dire l'habitude, a guidé son pinceau dans cette fusion si délicate de nuances. C'est un beau et très légitime succès de Gymnase; notre impartialité en devait le bulletin à M. Poirson.

Au Théâtre-Français, M. Ancelot que les lauriers de M. Scribe empêchaient sans doute de dormir, s'est réveillé tout d'un coup pour nous expliquer ce que c'est qu'un *Mariage raisonnable*. Un mariage raisonnable, suivant M. Ancelot, est un mariage dans lequel le mari a raison. Les prétentions de cette comédie au style précieux de Marivaux lui ôtent quelque peu de ses avantages et de sa grace. Le sujet, traité à *bride abattue*, pour me servir de l'expression de Montaigne, pouvait être bon;

mais avant tout il ne fallait pas faire un second Thomas Diafoirus de l'homme raisonnable. M. de Noirmont, cet homme raisonnable, et que veut épouser bon gré mal gré la jolie veuve de M. Ancelot, est le Christophe Colomb des onguens contre la brûlure; ses découvertes l'amènent naturellement à celle-ci : c'est que son rival est aimé en son lieu et place, ce dont il se console assez raisonnablement. Perrier prend beaucoup trop de tabac dans cette pièce, et Menjaud n'y a pas consulté pour sa toilette assez de tailleurs. Il est impossible de boiter en scène, et pour plaire à une veuve, avec un pantalon plus malheureux que celui de Menjaud ! Provost, comédien fin et spirituel, était digne d'un meilleur rôle. Les honneurs de la soirée ont été pour Mlle Plessis. Mlle Plessis, qui a grandi quelque peu, et se forme tous les jours, a le plus joli sourire du monde, un organe charmant, et qui flotte encore indécis entre la double gamme de Mlle Mars et de Mlle Anais. Ces deux voix amies que vous connaissez, composent le diapazon de Mlle Plessis. Est-ce un défaut? Ceci est plutôt une question de conservatoire musical que de comédie. Tout ce que nous demandons à M. Jouslin, c'est que le plus souvent qu'il lui sera possible, Mlle Plessis nous joue du Molière; la glue des oiseleurs dramatiques nuirait aux ailes de cette charmante colombe.

Je n'ai pas vu le *Jugement de Salomon*, et je remets à huitaine pour vous parler de ce vaudeville tiré de la Bible. M. Achard, dans le rôle de *Titi le talocheur*, a obtenu le plus grand succès au théâtre du Palais-Royal. Décidément ce théâtre, voué l'autre semaine aux évêques, en revient aux crêpes dans la poêle, aux grisettes, et aux vieux couplets de facture; j'en ai retrouvé un bon nombre avec la plus vive satisfaction dans le rôle d'Achard.

La *Tirelire* est de MM. Jaime et Coignard frères.

Et en vérité voilà tout ce que je sais de cette semaine qui a été, vous le voyez, assez remplie. L'Opéra a ouvert l'autre jour ses battans dorés au roi des Belges; il nous annonçait, la veille, le début de Mlle Flécheux. Dans le *statu quo* de l'Opéra, ce début devenait une question intéressante. Il a pleinement satisfait les exigences, et en tenant compte à Mlle Maria Flécheux du trouble inséparable d'un début, nous devons dire que de mémoire de cantatrice nous n'avons jamais entendu plus d'encouragemens flatteurs. La voix de la débutante est agile, bien accentuée, sonore et large chaque fois que le cri de la passion l'exige. Avec Mlle Falcon et Flécheux la *Saint-Barthélemy* de Meyerbeer ne peut tarder bientôt à se produire. Espérons aussi que nous ne serons pas privés plus long-temps de la charmante Mlle Duvernay que de Mlle Taglioni.

La représentation donnée à la demande du roi des Belges, n'en a fait que mieux resplendir Mmes Lehon, de Varenne et de Flahaut, qui assistaient au spectacle. L'Opéra est plus que jamais en état de réparer ses malheurs récens et de confondre en même temps les bruits que ses ennemis colportent. La cour avait demandé elle-même trois spectacles à l'Opéra, *la Juive*, le *Don Juan* de Mozart, et *la Révolte au sérail*.

Que vous dire encore? De beaux jeunes gens partent pour Alger, et s'arrachent en vrais sages aux séductions de notre hiver. On annonce un bal que donnerait l'ambassade turque; on sait que l'ambassadeur, par une vengeance ottomane, a choisi un Grec pour son laquais. M. d'Appony nous promet de petites matinées intimes à l'ambassade d'Autriche où cette fois nous aurions en outre des concerts. Enfin, il n'est question que de l'habit de *chevalier de Malte* que se serait commandé M. O'hegerthy pour aller complimenter l'empereur Nicolas. On a trouvé ce frac peu diplomatique et de nouveau goût.

Lady Stuart, qui nous a donné de fort beaux bals l'hiver dernier, se retire à la campagne, c'est-à-dire au bois de Boulogne. On parle de pélerinages futurs en bas de soie à cette nouvelle retraite. Lady Stuart y donnerait des soirées miraculeuses par vingt-cinq degrés de froid. Je crains que votre cocher anglais, qui est votre maître, ne trouve cela bien loin.

— M. Michel Raymond vient de publier un nouvel ouvrage, *Simon le Borgne*, chez le libraire Olivier.

— M. Edgar Quinet, l'auteur d'*Ahasverus*, va publier sous peu de jours, chez le libraire Dupont, un grand poème intitulé *Napoléon*.

— Le chevalier Ferrer, professeur de chant, élève des premiers maîtres de l'Italie, est à Paris et se propose de se livrer à l'enseignement de son art. La connaissance parfaite de la langue italienne est d'une grande importance pour les chanteurs. M. Ferrer, instructeur public approuvé par l'université de Naples, réunit les qualités nécessaires pour obtenir d'excellens résultats sous ce double rapport.

SOUVENIRS

DE L'ARRIÉGE.

J'avais quitté le château de Montfillon, et j'étais retourné à Toulouse. Ma vanité d'auteur voudrait bien supposer que vous vous rappelez ce que c'est que le château de Montfillon ; mais comme il est parfaitement inutile, pour l'intelligence de ce qui va suivre, de vous rappeler ce que c'est que le château de Montfillon, je dispenserai ma vanité de la supposition qu'elle a envie de faire, et je continuerai tout naïvement mon récit, comme si je n'étais point un homme de lettres, c'est-à-dire que je ne vous répéterai pas une troisième fois que je ne vous fais voyager avec moi que pour vous montrer ce qu'il y a de curieux dans nos provinces, et ce qu'elles ont d'exploitable pour le romancier.

J'avais donc quitté le château de Montfillon, et j'étais retourné à Toulouse. Je crois avoir dit que c'était une affaire de famille qui m'appelait dans le midi ; il s'agissait de ne pas manger en procès un assez mince héritage partagé entre une infinité de cousins. Pour cela, il fallait voir tous ces cousins ; pour cela, il fallait les voir séparément ; le seul moyen de les accorder était de les empêcher

de se rencontrer. Je tâchai d'y parvenir. La première chose que je remarquai en pénétrant dans les affaires de famille, c'est combien il y a en ce monde de gloires usurpées. Les Normands sont réputés, ce me semble, pour le peuple le plus processif des peuples de la France, et les Gascons, pour le plus menteur. J'avoue que j'ai trouvé fort peu de mensonge en Gascogne, mais une infinité infinie de procès. La petite ville où je suis né, siége d'un tribunal de première instance, et peuplée de trois mille individus, nourrit grassement et enrichit, en quelques années, une douzaine d'avocats et d'avoués; ce qui, d'après les proportions de population, dépasse de beaucoup l'industrie normande dans ses villes les mieux famées. D'un autre côté, si je dois cette vérité à ma patrie, qu'elle est infestée de la rage judiciaire, je lui dois cette justice, qu'elle est beaucoup plus exempte qu'on ne le dit du vice de mentir.

Le Gascon est hâbleur, ou si vous l'aimez mieux, ou plutôt si vous le permettez, le Gascon est blagueur; mais il s'en faut encore qu'il égale, à beaucoup près, le blagueur parisien; seulement le Gascon porte en soi des habitudes d'être qui mettent son défaut en relief. Ainsi le Gascon a une facilité d'élocution étourdissante et un cliquetis d'expressions originales, qui le font écouter; en outre, il parle haut, et gesticule avec une chaleur qui lui donne toujours l'air d'un homme qui met un prix énorme à ce qu'il dit; il crie comme s'il était persuadé, et gesticule comme s'il voulait persuader. Il en résulte que, s'il n'y a qu'un conte en l'air, au bout de tout ce bruit, on trouve que l'homme qui l'a débité avec tant d'énergie, doit être un forcené menteur.

De cette remarque faite à celle que je vais dire, la transition est assez naturelle pour que je m'y laisse aller. Je dis donc, que le plus souvent l'expression physique de l'homme entre pour beaucoup dans l'opinion morale qu'on se fait de lui. Ceci pour les choses les plus graves comme pour les plus futiles.

Que de fois, en entendant reprocher à la jeune littérature de ne point connaître les salons, et de prêter, surtout aux femmes du grand monde, un langage qu'elles n'ont point, nous avons essayé de saisir cette différence réelle entre la grande dame de race et la

grande dame de coffre-fort; il nous semble avoir bien écouté les termes à la mode chez les unes et les autres, les tours de phrase dont elles se servent, les sentimens qu'on donne en pâture à la conversation, et nous avons cru reconnaître, à notre grand étonnement, que le choix des mots est plus délicat, la phrase plus précieuse, les sentimens plus retenus, dans la classe la moins élevée. Au creuset, la bourgeoise semble la plus distinguée, le raisonnement le dit; mais l'instinct le nie aussitôt. Soit préjugé en faveur des hautes manières de l'aristocratie, soit pouvoir irrésistible des grands noms, l'instinct leur laisse la distinction, malgré ce qu'on croit avoir remarqué. Cependant, comme nous sommes à un siècle où les préjugés ne sont pas de mise, et où l'influence des grands noms doit nous paraître tout-à-fait méprisable, sous peine de passer pour un sot; nous avons beaucoup cherché, beaucoup étudié pour nous rendre compte de cette supériorité présente et insaisissable comme le parfum d'une fleur, manifeste et impondérable comme la lumière, et nos études et nos recherches nous ont irréfragablement prouvé que toute cette supériorité était extérieure. Elle est dans une aisance complète en face de tout, dans un certain *chez soi* qui ne s'étonne de rien, dans un air de tête à part, dans une indépendance de geste, une autorité de voix, une franchise de diction, un accent décidé; elle est dans une négligence impertinente de mille petites précautions physiques, dans une façon d'écouter, de s'asseoir, de se lever si particulière, si entièrement convaincue de sa perfection, dans un ensemble si dédaigneux de toute critique, qu'on en est subjugué, et qu'on sent malgré soi le génie de la distinction. Puis, quand on veut peindre ce monde, comme le papier ne peut rendre que l'expression toute nue et dépouillée de l'habit élégant qui la rend si gracieuse, il en résulte qu'on embourgeoise ces femmes, même en reproduisant textuellement leurs paroles.

Il ne faut pas s'imaginer que cette digression soit une de ces banalités qu'on a dans l'esprit, et qu'on met où l'on peut; ce n'est point cela; c'est, il faut le reconnaître ou l'avouer, une précaution d'écrivain, pour faire comprendre au lecteur que, si je parle de l'esprit gascon sans le reproduire, il doit penser que cet esprit gît dans une certaine diction animée, originale, saisissante, dans une

mimique pleine de vivacité, dans une physionomie rapide et expressive, dans un accent même que je ne puis écrire, et auquel je prie tous mes lecteurs de vouloir bien suppléer.

J'avais donc quitté le château de Montfillon, et j'étais retourné à Toulouse; Toulouse, noble et savante ville, si riche en souvenirs de toute sorte, qu'il ne faut pas moins qu'une histoire complète pour les raconter. Or, ceci n'étant point une histoire, je me hâte de quitter Toulouse dans mon récit, comme je m'empressai de la quitter dans mon voyage. Je me rendis à l'hôtel de la poste, et je pris une place dans une voiture qui s'appelle *le Courrier*, et qui devait me mener à Pamiers. A peine avais-je arrêté ma place, qu'un beau jeune homme se présenta pour retenir la sienne. J'étais dans le bureau où le commis me remettait la monnaie de mon appoint, et je pus remarquer le désespoir qui se peignit sur le visage de ce jeune homme, quand il apprit qu'il ne pouvait partir. Mais en vérité je ne sais si je dois l'appeler jeune homme, car à peine semblait-il avoir dix-sept ans; c'était presque un enfant aux joues fraîches et creusées par la croissance, frêle, élancé, et dont le corps avait encore beaucoup à se développer; cependant il y avait dans sa voix une si ferme accentuation, dans son regard une volonté si souveraine, dans son geste une telle assurance, que ce n'était que par réflexion qu'on remarquait la suave délicatesse de ses traits. Le commis lui avait répondu lorsqu'il avait demandé une place :

— Je viens de louer la dernière à monsieur.

Le jeune homme me considéra un moment; puis il me dit rapidement :

— Monsieur, à moins qu'un intérêt pressant ne vous fasse tenir à la place que vous venez de prendre, rendez-moi le service de me la céder, il y va pour moi de la vie,

Je remarquai un sourire d'incrédulité sur le visage du commis, qui me fit douter du risque que pouvait courir le jeune homme, et je répondis à celui-ci :

— Je ne puis vous céder ma place, mais vous pouvez faire ce que j'aurais fait si j'étais arrivé après vous; je serais monté sur l'impériale.

— Parbleu ! vous avez raison, me dit-il ; je partirai sur l'impériale.

— C'est pour le coup, reprit le commis, qu'il y va de votre vie ; ne commettez pas cette imprudence, monsieur Lucien, les nuits sont longues et froides.

— Merci de votre intérêt, répliqua le jeune homme, mais inscrivez-moi pour ce soir.

— Je crois que je ferais mieux de prévenir madame la comtesse.

— Ma mère ! dit le jeune homme troublé ; n'en faites rien, je vous en supplie.

— C'est qu'il ne nous est pas permis de mettre des voyageurs sur l'impériale.

Le jeune homme s'approcha du commis et lui glissa quelques pièces de cent sous en sus du prix de sa place, et le commis ajouta :

— A sept heures précises, au moins ; nous n'attendons pas cinq minutes.

J'avais écouté ce dialogue, et je demandai au commis quel était ce jeune homme, et pourquoi il était si dangereux de le laisser partir sur l'impériale.

— Ce jeune homme, répondit le commis, est le fils de la comtesse de Mauvrelier, un fils unique qui aura bien une centaine de mille francs de rente, s'il vit ; mais il est attaqué de la poitrine, et s'il ne se ménage beaucoup, il sera bientôt enterré.

Et le commis, me regardant par-dessus ses lunettes pendant qu'il mettait dans sa poche l'argent que lui avait glissé le jeune homme, me dit froidement :

— Vous lui avez donné là une bien mauvaise idée de partir sur l'impériale ; il peut en crever ; mais ça vous regarde.

— Il me semble, lui dis-je, que vous avez aidé plus que moi.....

— Hé ! Bertrand, cria le commis d'une voix de stentor, pesez les paquets pour Ax.

Puis il me dit gracieusement :

— Monsieur, à sept heures précises, au moins ; nous n'attendons pas cinq minutes.

Et il se mit à écrire les kilogrammes, sous la dictée du conducteur qui pesait les malles.

Le soir venu, je trouvai M. de Mauvrelier à la diligence; je remarquai qu'il n'avait aucun de ces bagages qui annoncent un voyageur préparé à faire une longue route. D'après ce que le commis m'avait dit, je pus naturellement supposer que le jeune homme s'était échappé de chez sa mère sous prétexte de visite. L'attention que je mis à le regarder m'empêcha d'observer les cinq compagnons de voyage qui s'encoffrèrent avant moi dans la diligence; de façon que lorsque ce fut mon tour d'y monter, la place que je devais prendre se trouva absorbée par deux hommes d'un diamètre si prodigieux, qu'à moins de vouloir étouffer entre ces deux matelas, il n'était pas prudent de monter dans la voiture. En toute autre circonstance, je n'eusse pas probablement montré beaucoup de longanimité pour un pareil accident; j'ai peu de tendresse pour les hommes gras, non point parce qu'ils sont gras, mais à cause de leur propension à se mettre à l'aise aux dépens de tout le monde.

En général ils ont un art impudent, de présenter l'ampleur de leur ventre comme excuse à toute espèce de licence, qui m'a inspiré une singulière haine pour l'homme gras, et une grande prédilection pour l'homme maigre. Probablement quelque mauvaise querelle se serait élevée entre moi et ces deux colosses qui débordaient sur ma place, si je n'avais été saisi soudainement d'un accès de curiosité et de philantropie. Au lieu de me fâcher, je parus prendre gaiement mon parti du malheur qui m'arrivait, et je déclarai que je me trouverais fort bien sur l'impériale. Nous quittâmes Toulouse, et nous étions à peine à une lieue de la ville que je savais l'histoire de M. Lucien de Mauvrelier.

Elle était en vérité si simple, que je m'étonnai de ne pas l'avoir devinée. Lucien était amoureux d'une jeune fille; le père de la jeune fille l'emmenait dans son village au milieu des Pyrénées, et Lucien courait après elle. Sans doute c'est bien là une simple histoire, et cependant elle m'étonna singulièrement. Il vient un âge où le cœur oublie ces frais et jeunes sentimens, si naïfs dans leur exaltation, dont les joies sont si folles et les douleurs si poignantes.

Ce n'est pas que plus tard on n'aime souvent avec le même excès, on ne souffre avec le même désespoir; mais l'amour jeune a un éclat de fraîcheur, un charme, une pudeur, dont les passions cardives sont presque toujours déflorées.

Pendant que Lucien me parlait de Pauline, je l'écoutais pour l'entendre parler d'elle, et cependant il ne m'avait dit de leur passion qu'un seul mot; c'est qu'ils s'aimaient. A la place de cet enfant amoureux, un homme de trente ans m'eût appris en bien moins de paroles, si Pauline était femme ou fille, si elle était grande ou petite; il m'eût dit ses yeux, sa tournure, son sourire; il m'eût raconté d'elle quelque beau trait, quelque mot heureux : Lucien ne m'avait parlé que de Pauline qui l'aimait et qu'il aimait aussi. Ce ne fut que plus tard, lorsque je l'eus pressé de questions, que j'appris que Pauline était la fille d'un fabricant de draps de La... petit village situé au pied du mont Saint-Barthélemy. J'allais à ce village, mais je ne suivais pas le chemin direct comme Lucien. Arrivé à Pamiers il fallait m'arrêter, tandis qu'il continuerait sa route. Cependant, à tout hasard, nous nous y donnâmes rendez-vous.

Nous voyagions en nous entretenant ainsi ; mais à mesure que la nuit avançait et que le froid devenait plus piquant, je remarquai que Lucien éprouvait une toux fréquente, qui bientôt devint opiniâtre et lui déchira la poitrine. Je le savais, pour en avoir vu de cruels exemples; dans nos montagnes des Pyrénées, la vie doit être forte ou ne pas être. L'air qui descend de nos glaciers est cruel comme la loi de Lacédémone; il tue jeunes ceux qui ne sont pas nés puissans. Soit souvenir de tant de fraîches existences que j'avais vues s'éteindre ainsi, soit la singulière responsabilité que m'avait jetée le commis des diligences, je me sentis pris, pour ce jeune homme, d'une cruelle anxiété. Je le fis coucher près de moi, je l'enveloppai de mon manteau, je l'abritai le mieux possible du vent glacé qui soufflait de la montagne, et tandis qu'il s'endormait, je veillai à côté de lui. Nous courions avec rapidité sur cette route qui me menait à la maison paternelle.

Sorti de mon pays à l'âge où commencent les souvenirs, je n'avais guère à m'occuper des personnes que j'allais voir. Ce n'étaient pas d'anciens amis à retrouver ; c'étaient des connaissances à

faire, et après la maison de ma sœur où je devais descendre, le seul endroit où mon cœur m'ordonnât d'aller, était la tombe de ma mère. Je dois donc le dire, j'éprouvai peu de ces émotions qui tourmentent l'esprit de ceux qui regagnent leur pays natal. J'y allais comme étranger, j'y serais reçu comme étranger. Ne pouvant donc réfléchir sur des hommes que je ne connaissais pas, je me pris à penser aux lieux que je traversais; et dans ces quelques lieues que j'avais à parcourir, je retrouvai tant de grands souvenirs historiques, à défaut de souvenirs personnels, que je m'étonnai que cette noble province du Languedoc n'eût pas son histoire à elle seule, histoire pleine de noms illustres, de passions brûlantes et de luttes terribles pour toutes sortes de libertés. Ce fut en Languedoc que furent vaincus tous les schismes religieux qui ont ensanglanté la France; en Languedoc que périrent les dernières franchises municipales de nos provinces.

Nous traversâmes Auterive, siége d'un comtonat, titre éteint comme celui de vidame; nous rencontrâmes bientôt le Secourieu, la magnifique propriété du maréchal Clausel, qui, avant d'être la demeure d'un homme de guerre, avait été l'asile du père Vannière, et dont les ombrages, à un siècle de distance, ont entendu discuter des plans de batailles, et réciter les vers paisibles du *Prædium rusticum*. Plus loin encore, Bolbonne dont les moines avaient, au XIIIe siècle, organisé une poste aux chevaux pour le service de leur table. Les voitures de poste qui alimentent de poisson frais la gastronomie parisienne ne sont donc qu'un souvenir et non pas un progrès: puis nous passâmes à Saverdun, la seule ville de France qui réclame l'honneur d'avoir donné un pape à la chrétienté; et enfin, nous abordâmes Pamiers dont le saint Antonin est aussi fameux et aussi douteux que le saint Denis des Parisiens.

Peut-être fut-ce à ce voyage fait dans le silence de la nuit, que je dus le désir d'écrire quelques pages de l'histoire de mon pays; en effet, dans cette route de quelques lieues, on ne rencontre pas une pierre qui ne dise un combat, pas un nom qui ne soit l'écho d'un grand évènement. Dans la ville où je me rendais, dans la petite cité de Mirepoix, le nom du seigneur qui l'a dominée jusqu'au

jour où toutes les dominations seigneuriales cessèrent, ce nom est un grand souvenir, ce nom me rappelait deux immenses révolutions, l'une, à l'origine de sa puissance, l'autre, à sa chute. Ce fut la guerre des Albigeois qui, au XIIIe siècle, imposa le sire de Lévi à notre cité, et ce fut la révolution de 89 qui l'en délivra. Le premier de cette famille fut sénéchal du comte de Montfort, et conquit, dans la fameuse croisade du nord de la France contre le midi, le titre de maréchal de la Foi, qu'il légua à sa descendance; le dernier de cette descendance fut le père de Mme de Paulastron, cette amie de Charles X, qui près de mourir, obtint, dit-on, de lui le serment de rétablir le trône des Bourbons sur ses antiques bases, serment dont on suppose que l'influence ne fut pas étrangère aux ordonnances de 1830.

Cependant le jour était presque venu; nous étions arrivés à Panniers; c'était là que je devais quitter la voiture de Toulouse. Je descendis dans l'auberge, et les deux énormes voyageurs qui avaient si bien rempli leurs places et la mienne, s'y arrêtèrent avec moi. Lucien continua sa route, et nous nous donnâmes rendez-vous à La....

Une fois que je fus dans la vaste cuisine de l'auberge, je pus examiner les deux voyageurs pour qui j'avais été si complaisant. Quoique tous les deux d'une monstruosité remarquable, ils avaient une grande différence d'aspect; l'un était un homme qui avait dépassé soixante ans; mais, à l'exception de quelques cheveux blancs, rien chez lui n'attestait la vieillesse; il avait le regard plein de feu et de méchanceté, et son sourire semblait toujours le résultat d'une pensée fâcheuse contre quelqu'un. L'autre était beaucoup plus âgé; sa physionomie, comme celle du premier, était réjouie, mais sans malice; son regard brillait encore, mais inoffensif. Assurément, de ces deux hommes, le premier s'était beaucoup amusé aux dépens de tout le monde, et le second avait mené joyeuse vie à ses propres dépens. Bientôt je vis que je ne m'étais pas trompé. J'avais devant moi les héros de mille petites histoires ou de mille petites anecdotes locales, empreintes chez l'un, de cette impitoyable moquerie gasconne qui tue par le ridicule, et chez l'autre de cette joyeuse originalité qui peuple notre

pays d'individualités si précieuses. Quelques paroles que prononça ce monsieur à l'air méchant me donnèrent l'occasion d'apprendre quelle puissante tyrannie le ridicule exerce dans nos petites villes. A peine arrivé, le gros homme demanda des nouvelles du jeune Saint-S.....

— Il vivote ici, répondit l'aubergiste; mais il a beau faire, les enfans l'injurient toujours quand il passe, et il sera obligé de quitter Pamiers. Saint-S.... a voulu dernièrement se marier, et, lorsque sa prétendue se rendait à l'église, on lui a tellement chanté aux oreilles la chanson du poêle national et celle du mélodior, que la pauvre fille n'a pas osé s'exposer à porter un nom si ridicule.

Comme tout cela se disait pendant qu'on nous préparait le déjeuner, je demandai indifféremment quel était ce Saint-S.... et quelles étaient ces chansons. L'aubergiste parut très embarrassé, et s'excusa de n'avoir pas le temps de répondre à ma demande. Le ton d'humilité qu'il prit en regardant le gros monsieur, me prouva qu'il avait une peur réelle de cet homme. Assurément ce devait être un personnage bien redoutable, car il semblait épouvanter tout le monde. Je me demandais si ce n'était pas quelqu'un de ces hommes qui ont marqué dans nos diverses révolutions, et qui ont sur les mains le sang de leurs compatriotes. J'étais dans une ville qui a eu ses verdets en 1815, et qui vingt-cinq ans avant envoya à la convention un de ces représentans terribles qui firent payer de leur tête, à plus d'une personne, les bons mots et les dédains qu'ils avaient eu à en souffrir autrefois. Vadier, comme Fabre d'Églantine, avait puni de mort les plaisanteries de ses rivaux; et son seul regret lorsqu'il perdit la puissance, fut de n'avoir pas découvert le véritable auteur d'une épigramme assez peu méchante; la voici:

Sans doute je n'ai pas la main aussi légère
Que le barbier qui rasa Bartholo;
Mais certes, Vadius, il n'est pas nécessaire,
Pour te faire le poil, d'égaler Figaro.

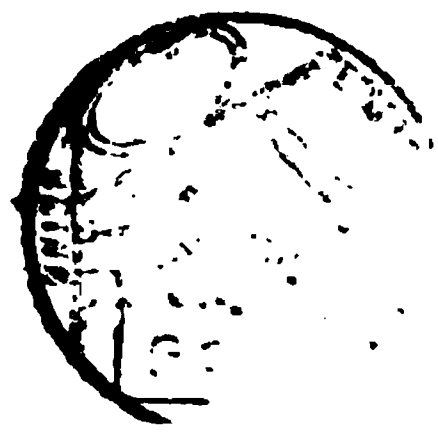
Cette épigramme coûta plus de têtes à notre département qu'elle n'avait de vers. Vadier avait condamné au hasard tous ceux qu'il soupçonnait capables de mettre une rime en face d'une rime, et il n'avait pu atteindre le véritable rimeur. Sans doute, les jugemens qu'on porte sur les physionomies sont bien faux, car je m'imaginai un moment que c'était Vadier que j'avais devant moi; point, c'était le poète; et peut-être est-ce une chose remarquable que le poète faisait plus de peur que le terroriste. C'est que dans ce pays, tout renfermé dans ses petites passions, une plaisanterie est plus fatale que la mort. C'est un héritage qui pèse sur une famille durant de longues années. En voici la preuve.

Saint-S.... était un musicien de Foix, homme d'un génie tout spécial, ayant à côté de ce génie une profonde ignorance de ce qui ne touchait pas à son art, et une crédulité que les plus niais ne possèdent pas. Avec ses qualités, Saint-S.... tomba dans les mains de Tri.... Entre mille plaisanteries dont il fut l'objet, deux étaient restées dans le souvenir du peuple de Foix, et après avoir tourmenté la vie du père, elles avaient pour ainsi dire proscrit la vie du fils.

C'était à l'époque de la révolution, alors que tout se faisait nationalement. Saint-S...., à qui cette révolution avait enlevé la place d'organiste qui le faisait vivre, sollicitait sans cesse, près des autorités, quelque modeste emploi. Tri...., alors employé, s'amusait à le bercer de promesses et d'espérances toujours déçues, lorsqu'un matin où Saint-S.... allait renouveler ses sollicitations, Tri.... le reçoit d'un air rayonnant.

— Enfin, mon cher, lui dit-il, la convention a reconnu vos droits à une fonction élevée. Et d'abord elle vient de décréter une institution magnifiquement philantropique; il va être établi dans chaque commune de France, et au milieu de la place publique, un poêle destiné à chauffer les habitans pauvres de chaque commune. Ce poêle s'appellera le poêle national, et vous avez été nommé directeur de tous ceux de notre district.

C'était assez pour que Saint-S.... fût persuadé de ce qu'on lui annonçait, mais Tri... poussa la précaution jusqu'à lui montrer un



ordre ministériel qu'il avait fabriqué et la commission qui nommait le pauvre musicien à cet emploi.

Saint-S...., ravi de sa nouvelle grandeur, courut aussitôt en faire part à tous ceux qu'il connaissait, et, soit que la mystification fût complètement préparée, soit cet esprit moqueur qui rend un Gascon complice de toute mauvaise plaisanterie qui se présente, Saint-S.... ne trouva que des gens qui le confirmèrent dans sa croyance, et qui lui expliquèrent même l'organisation du fameux poêle national.

Un jour suffit pour informer toute notre petite ville de cette mystification, et le lendemain, tout le monde, sans s'être donné le mot, crut devoir y prendre part; ainsi de tous côtés, les maçons et les serruriers se présentèrent pour soumissionner la construction du poêle national, les architectes pour en faire le plan, les marchands de bois pour l'alimenter; dès que Saint-S.... paraissait dans une rue, chacun le saluait avec respect, en l'appelant M. le directeur du poêle national; il recevait des lettres adressées à M. le directeur du poêle national. Toute une ville conspirait pour prouver à un fou qu'il était directeur du poêle national au moment même où cette ville palpitait éperdue sous le menaçant régime de la terreur.

Le poêle national était une épigramme contre la convention, et la ville de Foix la poussa si loin qu'un jour fut pris pour la pose de la première pierre de ce philantropique monument.

Ce fut un véritable jour de fête; toutes les croisées se pavoisèrent de drapeaux, tous les marchands s'endécadisèrent, ne pouvant plus s'endimancher; les boutiques furent fermées, et une population tout entière s'associa à la représentation d'une farce, où, sous prétexte de rire d'un fou, on ridiculisait cette épithète de *national* attachée à toutes les institutions révolutionnaires. Le cortége fut magnifique; on y parut habillé à la romaine; tous les insignes de la république y furent portés dérisoirement; il ne fut pas besoin de payer des maçons et des ouvriers pour y figurer, chacun s'empressa de s'attribuer son rôle, et enfin, le 21 janvier 1794, la première et la dernière pierre du poêle national fut posée sur la place publique. Il s'ensuivit une fête, des danses,

des banquets, et le lendemain des arrestations, et le surlendemain des têtes coupées, et puis on n'en parla plus que pour poursuivre le malheureux Saint-S.... de son titre de directeur du poéle national.

La plaisanterie du mélodior fut à peu près la même, si ce n'est qu'il s'agissait d'un immense instrument qui, placé dans le chef-lieu du département, devait par des conduits souterrains faire entendre son harmonie dans les deux cents communes qui composent l'Arriége. A une heure dite, et lorsque Saint-S.... toucherait le mélodior, le son de ses accords, porté dans mille endroits différens, devait instantanément réjouir toute la population des chants patriotiques décrétés par la convention; Saint-S.... avait cru au poéle national, il crut au mélodior. Il y eut fête, il y eut cortége; on alla recevoir l'instrument à deux lieues de la ville; on l'avait placé sur un immense chariot traîné par douze ou quinze paires de bœufs; on avait élevé au sommet de la caisse, qui était censée renfermer le méliodor, un trône sur lequel était assis Saint-S.... couronné de roses. Tout ce que la ville avait gardé de jeunesse était entassé sur le char, et chantait des hymnes en l'honneur de la circonstance; l'entrée fut triomphale, et la plaisanterie se termina comme la précédente.

En racontant ces deux incroyables mystifications, je n'ai pas tant voulu constater une manie des habitans de ce pays, qu'en montrer les fâcheux résultats. Tant que Saint-S.... vécut, sa folie ne le sauva pas des quolibets, mais l'empêcha de les sentir. Il n'en fut pas de même de ses enfans : les spectacles, les rues, les promenades leur furent interdits; ils ne pouvaient paraître nulle part sans qu'un fâcheux refrain ne les y poursuivît; bourgeois et gens du peuple, femmes, vieillards, enfans, tous savaient la fatale complainte où le nom de Saint-S.... était livré au ridicule, et la malédiction publique contre un grand coupable ne se montra jamais si acharnée que cette moquerie contre un innocent.

Le fils de Saint-S.... fut obligé de quitter sa ville natale; et comme il ne s'en était éloigné que de quelques lieues, la plaisanterie l'y avait poursuivie. Je sus plus tard qu'il n'y avait échappé qu'en allant se cacher parmi les quarante mille habitans de la ville de

Toulouse. Je compris alors l'effroi qu'inspirait ce terrible Tri...., et je m'étonnai de la sorte de déférence qu'il montrait envers son compagnon, plus gros et plus âgé que lui; était-ce donc un rival redoutable dont les tours eussent dépassé de bien loin ceux de Tri....? sa physionomie naïve ne permettait pas de le supposer. Seulement il avait échappé au ridicule parce qu'il avait été plus original que ridicule, on n'avait pu exciter le rire contre lui, parce que cet homme portait le rire en lui-même et qu'il l'épandait à grands flots; il n'y avait rien à inventer sur le compte d'un homme dont les actions avaient quelque chose d'incroyable. Cet homme était le curé Em.....

Em..... était, avant la révolution, curé d'un petit village aux environs de Mirepoix. Un jour l'évêque de cette petite ville commença une tournée pastorale, et fit prévenir notre curé qu'il irait souper chez lui. La pauvreté de M. Em..... était extrême; curé à la portion congrue, il avait en outre le malheur d'être fort gourmand, et la seule pièce qui fût passablement meublée chez lui était la cuisine; cependant il fallait recevoir l'évêque d'une manière décente. Les paroissiens aimaient leur curé qui les faisait danser lui-même aux accords de son violon; en conséquence, il se trouva bientôt chez lui une table convenable, des chaises, du linge blanc, de la vaisselle; enfin tout ce qui pouvait annoncer un curé bien établi. L'évêque arrive, la tenue de la maison lui paraît satisfaisante; tout est simple, mais convenable. Au jour tombant, on se prépare à se mettre à table, mais à ce moment on s'aperçoit que quelque chose d'important manque au souper : ce ne sont ni les mets, ni le vin, ni le linge, ni les gobelets; ce sont les chandeliers. Les bouteilles vides qui en servaient d'ordinaire sur la table de M. Em..... n'étaient pas présentables sur la table de M. l'évêque. On court chez les paysans les plus voisins, mais les paysans du Languedoc ont peu de chandeliers : la lampe à trois becs, l'antique *calel*, est le seul flambeau qu'ils possèdent; le curé en eût trouvé cinquante à son service, mais on ne peut mettre un calel sur une table. Alors dans cet embarras, le génie de M. Em.... vient à son aide; il envoie chercher les enfans de chœur de sa pauvre église, il les revêt de la robe rouge et de l'aube blanche, il enlève au maître-autel quatre

cierges à peine entamés, les met dans les mains des enfans de chœur, et place ces quatre jeunes lucifers aux quatre angles de la table. Le souper se trouvant ainsi dignement éclairé, on introduit l'évêque; celui-ci, après s'être assis, considère ce mode d'éclairage d'un œil assez mécontent, et finit par dire à M. Em.....

— Parbleu! curé, vous avez là de drôles de chandeliers.

— Ma foi! monseigneur, répondit M. Em..., je suis bien aise que vous les ayez trouvés gentils.

— Pourquoi ça?

— Parce que je les ai faits moi-même.

Vis-à-vis de tout autre que l'évêque en question, la réponse du curé, sur l'origine desdits chandeliers, eût pu être dangereuse; mais elle rappelait à l'évêque une autre aventure qui lui était arrivée avec ce même M. Em..., et qui forçait l'évêque à être indulgent pour l'industrie qui avait donné naissance aux drôles de chandeliers.

Un matin que le curé avait à parler à son évêque pour une affaire où il était gravement compromis, la porte de l'évêché lui fut refusée, attendu que M. l'évêque n'était point encore levé. Dans l'espace d'une demi-heure, le curé se présenta sept à huit fois; mais chaque fois en faisant un tel bruit, que l'évêque l'entendit de la chambre où il était censé reposer. Il sonna un de ses gens, et demanda ce qui se passait. On lui dit que c'était un de ses curés qui voulait lui parler. L'évêque ordonna de le faire revenir plus tard. Il est bon de faire remarquer que déjà, à cette époque, notre curé était accusé de se livrer avec excès à la fabrication de chandeliers. Il était menacé de destitution, et il avait un très grand intérêt à voir l'évêque avant que le chapitre, qui devait la prononcer, ne fût assemblé. Il ne tint donc compte de l'injonction de monseigneur, et se reprit à faire à la porte de l'évêché un tapage scandaleux. L'évêque, fatigué de tout ce bruit, et surtout fort mécontent d'entendre M. Em... crier à tue-tête : qu'il était impossible qu'un homme aussi rigide que monseigneur ne fût pas levé à dix heures du matin, l'évêque quitta son lit, en ferma les rideaux, s'enveloppa d'une robe de chambre, et donna l'ordre d'introduire le curé. A peine celui-ci parut-il sur le seuil de la chambre, que l'évêque, l'apostrophant avec colère, s'écria :

— Vous voilà donc, monsieur! Ce n'est pas assez de scandaliser tous vos paroissiens par le libertinage de votre conduite, vous venez encore à ma porte faire des scènes de portefaix! Que me voulez-vous? Est-ce que vous venez encore me parler de votre maîtresse?

— Précisément, monseigneur, répondit M. Em... en s'inclinant, elle m'a chargé de vous demander des nouvelles de la vôtre.

— De la mienne! s'écria l'évêque en devenant rouge de colère: et il s'apprêtait à foudroyer le curé de reproches sanglans, lorsqu'une voix féminine, partie du fond du lit dont les rideaux étaient fermés, répondit à cette exclamation de l'évêque:

— Est-ce qu'elle me connaît?

L'évêque demeura abasourdi, et le curé, s'approchant du lit, répondit gracieusement:

— Oui, madame; elle désire avoir l'honneur de vous être présentée.

Ce fut Tri.... qui me raconta ces anecdotes durant le déjeuner.

Je demeurai tout un jour dans cette ville de Pamiers, que mes compagnons de voyage quittèrent quelques heures après, et que je quittai moi-même le lendemain. Au lieu de suivre la route qui devait me mener directement à Mirepoix, je fus obligé, dans l'intérêt de mes affaires, de me rendre dans un petit village où demeurait une personne de ma famille. Force me fut de prendre un cheval de louage pour arriver au hameau où j'avais affaire. Ce que le fiacre de Paris peut présenter de plus maigre, est encore fort dodu en comparaison de l'arête que je fus obligé d'enfourcher. Ce que j'ai remarqué, c'est qu'en me louant le cheval, la selle, la bride, on me loua aussi l'éperon; un seul éperon, entendez bien, et comme je voulais le mettre à mon pied droit, j'en fus empêché par le maître du cheval, qui me dit que la bête ne sentait déjà plus de ce côté. Cadet, car ma monture s'appelait Cadet, n'avait pas moins de quinze ans; durant les dix premières années de sa vie, il avait été éperonné du côté droit, et c'était maintenant le tour du côté gauche.

Ce fut dans cet équipage que je partis pour le village de J..... C'était par des chemins de traverse que je devais y arriver, et dans cette route, comme dans beaucoup d'autres, j'appris, à mon

grand regret, combien peu les sentimens de bienveillance sont ordinaires parmi les paysans de nos plaines. Je me sers de ce mot à dessein, car à quelques lieues plus loin, lorsqu'on est dans la montagne, si on trouve dans l'aspect de ses habitans et dans leur allure quelque chose de déterminé et presque de sauvage, du moins on n'y remarque pas cette méchanceté malicieuse que je voyais sur toutes les figures que le hasard me faisait rencontrer.

Sans doute, mon équipage était fort ridicule; mais j'avais pris, pour ma part, une contenance si humble et si résignée, qu'elle devait m'épargner les quolibets qu'à chaque rencontre on jetait sur moi et sur mon cheval. Je n'avais pas mis mon orgueil dans ma monture, et je riais volontiers de la peine que tous ces gens se donnaient pour m'humilier, lorsqu'il me prit fantaisie de savoir ce que leur ferait ma politesse. Je saluai le premier manant qui se trouva sur ma route, et je lui demandai, en français, l'heure qu'il était. Comme tous les autres, le drôle me regarda en clignant des yeux, et me répondit en patois :

— *Tout dreit, tout dreit.* (Tout droit, tout droit.)

C'est une réponse stéréotypée dans la bouche d'un paysan languedocien.

On a beaucoup écrit contre la barbarie des peuples du nord : si l'on parle en ce sens de l'état des sciences et des idées politiques dans les hautes classes de ces peuples, je pense qu'on a raison de les dire moins avancés que nous; mais si l'on fait entrer en ligne de compte les sentimens d'humanité et de bienveillance des hommes les uns envers les autres, sentimens dont la civilisation doit tendre à doter les peuples, je pourrais affirmer qu'on a tort. Je doute qu'il existe, dans aucune contrée, une population plus vaniteuse et plus insolente que celle de nos campagnes dans le midi.

Quoique je fusse assuré que mon paysan m'avait compris, et que c'était simplement par haine pour la langue française qu'il m'avait répondu de travers, je m'adressai de nouveau à lui, mais cette fois en lui parlant patois, et je lui dis que ce n'était point le chemin, mais l'heure que je lui demandais. Mon nouveau langage sembla l'étonner et le disposer favorablement; mais une mauvaise plaisan-

terie lui vint aux lèvres, et nul Gascon n'a jamais résisté au désir de dire une mauvaise plaisanterie.

— Vous me demandez l'heure, me dit-il ; il est l'heure où les mal montés la demandent.

Puis il s'éloigna en ricanant, et en méditant sans doute sur le moyen de faire, de cette rencontre, une histoire bien longue et dans laquelle il aurait montré beaucoup d'esprit. Je continuai ma route, et bientôt je me vis obligé de faire par nécessité ce que j'avais essayé comme moyen d'observation. Je commençais à me perdre dans les indications qu'on m'avait données, et bientôt je fus surpris par un orage devant lequel ma monture s'arrêta tout net. J'eus beau la tourmenter de l'éperon gauche, tout ce que je pus obtenir d'elle, ce fut de la faire tourner une douzaine de fois avec une rapidité qui m'eût beaucoup avancé dans ma route si elle l'eût employée à aller en avant, mais qui n'eut d'autre résultat que de m'étourdir et de me désorienter tout-à-fait. Aussi, quand la pluie eut cessé et que ma bête reprit sa marche, je ne savais plus trop si je retournais sur mes pas ou si je continuais ma route. Je voulus m'en assurer en interrogeant un paysan que j'aperçus à quelque distance sur la porte de sa maison ; j'étais trempé jusqu'aux os, et je me dirigeai vers lui. Il m'attendit patiemment jusqu'à ce que je fusse assez près pour l'entendre, puis il me dit avec cet exécrable ricanement qui semble un trait caractéristique du pays :

— Eh ! monsieur, est-ce que vous avez besoin d'une brosse ?

Cette fois la colère me prit, et je commençais à apostropher ce misérable, lorsqu'il me ferma tranquillement sa porte au nez et me laissa sur la route sous la pluie qui recommençait.

J'avoue que j'étais furieux, et que si, dans ce moment, j'eusse pu chercher querelle à quelqu'un, je m'en serais donné la joie ; mais la route était déserte, et il me fallut bien continuer à la suivre au hasard. Je trottai ainsi, durant deux heures, et je commençais à désespérer de jamais arriver, lorsque je fis rencontre d'un colporteur. Je ne me risquai pas à lui demander ni mon chemin, ni l'heure qu'il était, je jugeai plus prudent d'employer, vis-à-vis de lui, l'argument éternellement persuasif en quelque langue qu'on le rédige, et je lui criai :

— Veux-tu gagner dix francs ?

— Beleou (peut-être), me répondit-il.

— Il s'agit, lui dis-je, de me conduire à Ja.....

Le colporteur écouta cette proposition avec un air fort indécis, puis après quelque hésitation il répartit :

— Je le veux bien à cause de vous.

Cette hésitation me fit soupçonner que je m'étais égaré et que je devais être bien loin du but de mon voyage ; je remerciai intérieurement le hasard de m'avoir fait rencontrer un brave homme qui, pour moi et pour mes dix francs, voulait bien se déranger de sa route pendant quelques heures. J'en étais même touché à ce point, que je lui demandai s'il était du pays, persuadé que tant de vertu ne pouvait être indigène. Il eut à peine le temps de me dire qu'il était des environs et de me proposer une paire de bretelles et un portrait de Henri V, que j'aperçus devant moi les premières maisons d'un petit village qu'il me déclara être Ja....., puis il s'approcha de moi et me demanda les dix francs promis.

Nous avions marché à peu près cinq minutes ensemble, je trouvai la fripponerie un peu forte, et j'en fis l'observation à cet honnête homme ; il me répondit paisiblement.

— Ce n'est pas moi qui vous ai demandé ces dix francs, c'est vous qui me les avez offerts.

A cette excellente raison, je répondis en payant. Je me fis assez sottement l'application de ces deux vers du *Misantrope* :

Ce sont vingt mille francs qu'il pourra m'en coûter,
Mais pour vingt mille francs, j'aurai droit de pester.

Je ne m'aperçus pas que la plaisanterie d'Alceste n'était bonne que parce qu'elle était chère, et que mes dix francs me donnaient tout au plus le droit de passer pour un niais.

Enfin, j'arrivai chez l'un de mes nombreux cousins. C'était un vieillard de près de quatre-vingts ans, père d'une nombreuse famille, dont je trouvai la plus grande partie dans le vaste salon qui tenait la moitié du rez-de-chaussée de la maison. Mon vieux cousin, assis dans un fauteuil de canne, lisait un *Constitutionnel* qui avait vingt-cinq jours de date ; un de ses fils nettoyait un fusil de chasse ;

l'aîné rendait compte à sa mère de la vente des moutons qu'il avait faite dans une foire voisine ; l'autre lisait son bréviaire dans un coin, et le plus jeune, étendu sur un canapé de paille, sifflait des airs de romances. Trois filles étaient assises et cousaient autour d'une table. La plus jeune pouvait avoir vingt-cinq ans, la plus âgée en avait au moins quarante.

Je tombai comme une bombe, au milieu de cette assemblée patriarcale ; je ne m'attendais pas à un accueil bien empressé. Je me trouvais être, au même titre que toute cette famille, héritier d'un assez mince patrimoine, et je savais que, lorsque j'avais parlé de faire valoir mes droits, on s'en était beaucoup indigné.

En effet, moi qui n'avais jamais habité le pays, je venais assez incongruement mettre la main dans des biens dont on avait fait le partage sans penser à moi. Je dérangeais les calculs de tout le monde ; il paraissait souverainement injuste à mes cohéritiers qu'un étranger, qui n'avait jamais mérité par ses soins assidus la bienveillance du décédé, qui n'avait jamais entretenu ses bonnes dispositions par de fréquens envois de gibier, par des hommages de raisiné ou de cuisses d'oies confites, profitât de la fortune du parent qu'ils avaient choyé à leurs frais. Cependant on me salua avec quelque cordialité, et je m'aperçus que je n'étais pas un homme sans quelque importance, lorsque je vis disparaître presque tous les membres de la famille et que je pus remarquer, à leur tour, que les filles avaient remplacé, par un tablier de soie noire, le tablier de cotonnade qui protégeait leur robe d'escot; que le fils au bréviaire était allé quitter ses sabots pour mettre des souliers, et que le siffleur de romances s'était organisé, autour du cou, une cravate blanche de mousseline, ornée d'une superbe rosette.

Parmi toutes ces figures, la plus curieuse assurément était celle de mon vieux cousin. Dès que les confidences officielles eurent cessé, il s'empressa de me demander des nouvelles de Paris :

— On m'a dit que vous faisiez des pièces de théâtre, me dit-il. Avez-vous jamais travaillé pour le théâtre de Marat?

— Le théâtre de Marat, répondis-je; mais je crois qu'il n'existe plus.

— Tant pis, reprit mon vieux cousin, c'était un charmant théâtre, et j'y allais souvent, bien qu'il fût situé rue de l'Estrapade, et que je demeurasse rue de la Loi, section des Piques.

Mon vieux cousin était venu à Paris à l'époque de la révolution; il avait appris son Paris comme il l'avait vu, et pas une des modifications qu'y avaient apportées l'empire et la restauration n'avait pu pénétrer dans la tête du vieillard. Par une singulière distinction, il consentait bien à appeler *monsieur* tous les hommes qu'il n'avait pas connus autrefois, ou qui étaient nés depuis la chute de la république; mais il nommait citoyens tous ceux à qui il avait donné autrefois cette qualification : ainsi, en me parlant littérature, il me disait quelquefois :

— Sans doute, monsieur Casimir Delavigne est un homme de talent, mais je préfère de beaucoup le citoyen Chenier.

Son vieux républicanisme lui inspirait de dire Bonaparte, comme les légitimistes se plaisent à nommer Napoléon. Il n'y avait pour lui qu'une révolution, celle de 89. Il n'appelait jamais les nobles que les aristocrates, et décorait du titre de patriotes ce que nous appelons plus justement *opposition*. A bien considérer cet homme, qui avait près de quarante ans quand la république s'établit, et qui a encore vécu trente ans depuis qu'elle est tombée, on peut juger de quelle impression cette terrible époque dut frapper tous les esprits. Toute la vie de cet homme semblait s'être absorbée dans les souvenirs de la période révolutionnaire. Tout ce qui avait précédé ce moment avait perdu son nom dans son esprit, tout ce qui l'avait suivi n'avait pu en acquérir un nouveau; ainsi, pour ne parler que des objets physiques, il semblait, pour lui, que la place de la Révolution n'eût jamais été la place Louis XV, et ne fût jamais devenue la place de la Concorde.

Toute cette conversation, à laquelle vint se mêler mon jeune cousin à la cravate blanche, nous mena jusqu'à l'heure du souper. A huit heures il était fini, et chacun était déjà retiré, lorsque ledit cousin, me prenant à part, me demanda si je n'étais pas curieux d'assister à la veillée des filles du village qui se tenait dans la grange de la ferme voisine, à laquelle se trouverait assurément la plus jolie *fille* du monde.

Qu'on me permette, à propos de ce style, de remarquer combien la bégueulerie parisienne apauvrit chaque jour notre langue. Autrefois, une fille était tout simplement une femme qui n'était pas mariée. Grace à la pudeur prétentieuse de nos bourgeoises qui a supprimé le véritable nom d'un certain état, ce mot *fille* est devenu une odieuse dénomination. Toutefois il a paru bientôt avoir trop d'énergie, et le mot de *demoiselle* qui était resté, aux femmes non mariées, commence à prendre aujoud'hui la place du mot fille et à devenir une expression de mépris. Ainsi, quand ce que nous appelons une dame pince les lèvres, cligne les yeux et dit d'un ton gêné, comme si les mots la brûlaient,

— C'est une demoiselle, vous savez, une demoiselle!

Cela veut dire tout simplement : c'est une fille publique. Il en a été de même pour la qualification des maris trompés; il en est de même pour les noms de certains meubles, et il y aurait un dictionnaire à faire de tous les mots grotesques que la pruderie bourgeoise a inventés pour dire le remède que Molière appelait un lavement. Ainsi le mot fille ne peut plus s'employer aujourd'hui qu'à condition qu'il sera précédé de l'épithète de jeune, et j'avoue pour ma part, que lorsque je l'entendis sortir, sans correctif, de la bouche de mondit cousin, il sonna à mon oreille, comme si le cousin m'avait fait une mauvaise proposition.

J'étais curieux cependant de voir par mes yeux ce qu'on appelle une veillée villageoise, chose dont je n'avais d'idée que par M. Ducray-Duminil et que je me figurais devoir se passer autour d'une table entre des filles qui causent, des mères qui filent et des hommes qui boivent. Mais lorsque j'entrai dans la grange, je fus tout surpris du spectacle qui s'offrit à moi. C'était l'époque où on dépouillait de leurs grains les lourds épis de maïs. Ils étaient jetés au fond de la grange et s'y élevaient en amphithéâtre jusqu'au toit, et c'est sur cet amphithéâtre que s'étaient assis pêle-mêle les garçons et les filles. Les plus sages et les plus retenues au pied de la montagne, les plus rieuses au sommet. Au moment où j'entrai, la veillée était occupée à chanter en chœur les refrains harmonieux de notre province.

Je me souvins d'avoir entendu l'un des plus gracieux, chanté à

l'Opéra par les premiers artistes de l'Académie Royale de musique, et Nourrit, qui l'avait rapporté d'une tournée dans le Midi. Sans doute ce jeune artiste avait été séduit par l'effet magique de ces chants qui bercent si doucement la nuit de nos campagnes; mais il en est de nos refrains comme de certaines fleurs, ils ne peuvent vivre que sous le ciel où ils sont nés. L'essai de Nourrit fut presque ridicule, il ne fit que me décharmer un souvenir d'enfance, et comme tous les spectateurs de l'Opéra, je crus que ces harmonies, si vantées dans nos provinces, n'étaient que de misérables psalmodies comparées aux puissans effets de notre Opéra. Mais lorsque je les entendis sous leur ciel, dans leur cadre et avec leur expression native, ils saisirent vivement mon imagination et charmèrent mon oreille.

C'est comme l'œil brûlant et le teint fauve des filles arabes dont l'un semble trop lubrique et l'autre trop noir, parmi nos pâles Européennes et sous notre ciel gris, mais dont le feu ne paraît que languissant près du soleil resplendissant de l'Afrique, dont la couleur semble douce dans cette nature si vigoureusement peinte.

Il y a dans les exécutans de nos provinces une justesse d'intonation, une variété de combinaisons harmoniques, une si naturelle entente du contraste du *forte* au *piano*, que je demeurai à la porte de la grange pour écouter long-temps. D'ailleurs je savais que nos paysans, qui aiment fort à chanter pour eux, n'aiment à chanter pour personne; ils s'arrêtent dès qu'ils supposent qu'on les écoute pour les juger; ou bien si la vanité leur dit de continuer, il se laissent aller à un sentiment qui a gâté trop de choses, en fait d'art; ils méprisent le chant populaire qu'ils disent si bien, pour entonner quelque sotte romance qu'ils écorchent abominablement.

Je ne m'étais pas trompé. Dès que j'entrai, on se tut, puis quand je les pressai de recommencer, ils me répondirent que cela n'en valait pas la peine, mais que si je le voulais, Mlle Pauline, qui avait habité Toulouse, chanterait quelques jolis airs à la mode. Ce nom de Pauline, cette circonstance d'avoir habité Toulouse, me rappelèrent mon jeune compagnon de voyage. Je regardai de près la jeune fille qui portait ce nom de Pauline, et je trouvai que le

portrait que Lucien m'en avait fait était fort ressemblant, car il m'avait dit qu'elle était adorablement belle.

Le refus qu'elle fit de chanter avait quelque chose de timide et de triste, qui semblait plutôt provenir d'un cœur préoccupé que d'une mauvaise volonté prétentieuse. Nous fûmes obligés de nous contenter du talent d'une grande fille brune, couchée au sommet de la pyramide de maïs, qui nous dit une de ces chansons si communes dans notre pays, moitié française et moitié patoise, et dans lesquelles un seigneur propose toujours ses châteaux et ses richesses à une bergère qui les refuse toujours, pour demeurer fidèle à son bel ami.

Lorsque Florian, dans ses nouvelles à la crème, qu'il appelait *pastorales*, faisait demander à ses bergères leur doux et tendre ami, il n'avait étudié ni la littérature du pays, ni la manière des filles d'y regarder les garçons. C'est toujours mon bel ami qu'elles veulent; et elles le font comme elles le chantent. Je n'oublierai jamais l'expression singulière d'une femme à qui je parlais d'un jeune garçon qui nous servait de cocher; il était frais et vermeil, avec des yeux pétillans de désirs et un sourire toujours amoureux. Il se retournait de temps en temps pour regarder dans l'intérieur de la guimbarde qu'il conduisait, et à chaque fois, il nous faisait l'histoire des jeunes filles à qui il jetait de joyeuses plaisanteries en passant. Au moment où je demandai à cette dame quel était ce jeune garçon, elle cligna de l'œil en le regardant et me répondit:

— *Oh! es un poulit poulissou* (oh! c'est un joli polisson); et rien ne peut rendre ce que ce mot avait d'admiration, ce que l'expression de la dame avait de bienveillance pour le joli polisson.

Tout ce qu'une femme trouve d'excuses parmi notre civilisation parisienne, dans la position élevée, l'esprit, ou la renommé de l'amant qu'elle prend, toutes ces excuses, nos femmes du midi les trouvent volontiers dans la beauté de celui qu'elles choisissent.

Mon grotesque cousin, qui, malgré sa cravate blanche et sa rosette, ne portait aucune excuse en soi, papillonnait inutilement du haut en bas de l'amphithéâtre où les filles étaient étagées, et n'en obtenait d'autre parole que cette question :

— Ques aquel moussurot? (Quel est ce petit monsieur?)

Petit monsieur, ce mot par lequel on me désignait, ne veut point dire petit monsieur comme nous l'entendons, c'est-à-dire monsieur à la tournure maigre et stérile, il veut dire un homme qui usurpe l'habit qu'il porte; et comme j'étais pour le moins aussi bien mis que le fils de l'ancien seigneur du village et que je n'étais probablement qu'un roturier, on m'appelait *moussurot*. Certes, il n'existe en France aucun pays où la haine du peuple soit aussi violente que chez nous, pour l'homme du peuple qui s'est élevé au-dessus de sa condition: et ce qu'il y a peut-être de plus étonnant, c'est que cette envie, qui s'obstine à nier le bien acquis de toute fortune faite depuis peu, n'empêche pas, dans nos paysans, la haine des vieilles familles et des fortunes anciennes. Aussi dès qu'on sut dans l'assemblée qui j'étais, et le motif qui m'appelait dans le pays, il sembla s'organiser contre moi une espèce de conspiration.

Elle commença par l'échange de quelques épis de maïs dépouillés de leurs grains et devenus par conséquent fort légers et que les filles commencèrent à jeter à la tête des garçons. Ces épis que dans cet état on appelle *couscourets* s'égarèrent peu à peu de la direction qu'on semblait vouloir leur donner; quelques-uns m'atteignirent, et bientôt ce fut une pluie sous laquelle on m'eût peut-être enterré, si j'avais laissé faire; mais, ne pouvant me défendre contre tout le monde à la fois, je choisis un ennemi; cet ennemi fut mon malheureux cousin qui trouvait fort drôle de me laisser assiéger, je choisis l'épi le plus lourd que je pus trouver, je le lui adressai au milieu du visage, d'une façon si vigoureuse, que le sang jaillit, et au moment où il s'irritait et me faisait observer qu'on ne jouait pas ainsi, je lui répondis si sèchement que c'était ma manière d'avertir que ce jeu me déplaisait, qu'on le cessa tout-à-fait.

Il me sembla même que j'acquis quelque estime parmi les paysans de la veillée; les hommes me regardèrent avec un peu de haine, et conséquemment les femmes avec un peu de faveur. Mais ces deux sentimens se changèrent bientôt en une curiosité inquiète, lorsqu'on remarqua l'espèce d'intelligence qui s'établit entre moi

et Pauline, et le trouble sérieux dont cette jeune fille fut agitée. J'étais près d'elle au moment de l'attaque que j'avais subie, et comme elle cherchait à excuser son pays de la grossièreté de ses habitans, je lui répondis que je le connaissais de longue main, et que je préférais de beaucoup les montagnards aux habitans de la plaine. Je tenais peu à montrer de l'adresse dans la manière dont j'arriverais à mon but, et je lui dis tout simplement que j'étais sûr qu'il ne m'en serait pas arrivé autant à La... où je devais être dans quelques jours et où je devais rejoindre M. Lucien de Mauvrelier.

Il faudrait à nos romanciers et à nos comédiennes beaucoup d'études du genre de celles qui s'offrirent à moi; peut-être comprendraient-ils mieux ce que c'est que l'étonnement amoureux dans le cœur d'une femme. Jamais aucun regard ne me pénétra aussi profondément que celui que Pauline jeta sur moi, en entendant prononcer le nom de Lucien; il y avait tout ensemble dans ce regard, la surprise d'être devinée, la crainte de l'avoir été par un ennemi, et la prière la plus humble et la plus touchante d'avoir pitié d'elle. Tout cela fut l'affaire d'une seconde.

Je rassurai Pauline en lui apprenant rapidement combien j'étais étranger, pour ainsi dire, à la confidence que je venais de lui faire; je lui racontai comment je connaissais Lucien, où je l'avais quitté, et où je devais le retrouver.

— Mon Dieu! je n'y serai pas, fut la seule réponse de Pauline à mes confidences.

Cette simple parole de Pauline était non-seulement pleine de regrets pour elle-même, qui ne verrait pas Lucien, elle était aussi pleine de pitié pour Lucien, qui ne la verrait pas : c'était la plus naïve expression de cet amour qui est sûr du bonheur qu'il donne. Après cette parole, où Pauline m'avait dévoilé toute son ame, sa première pensée fut de chercher un moyen de prévenir Lucien des raisons qui l'empêcheraient de se trouver au rendez-vous. Elle me raconta rapidement et à voix basse comment son père craignant la poursuite de M. Mauvrelier, s'était séparé d'elle à Pamiers et l'avait envoyée passer quelques jours à la...., chez une de ses tantes. Elle termina ce récit en me disant :

—Dites-lui tout cela quand vous le verrez; dans trois jours je serai à La.....

— Mais, lui répondis-je, je n'y serai pas moi-même avant ce temps, et je ne pourrai prévenir Lucien. Je crus devoir ajouter que j'étais assuré que Lucien l'attendrait, et je lui promis de hâter mon départ le plus que je pourrais. Tout ce dialogue, qui se passait dans un coin de la grange, intrigua singulièrement les paysans; ils ne savaient si cette conversation intime résultait d'une ancienne connaissance avec Pauline, ou de l'influence de la séduction parisienne. Mon cousin, dont j'avais si bien bosselé le front, lui qui savait précisément pourquoi j'étais dans le village, et combien j'étais étranger au pays, ne douta point que ce ne fût une conquête que je venais de faire en quelques minutes; je le vis au dépit avec lequel il parla à cette jeune fille, et si ce n'eût été le souvenir très récent de mes façons d'agir, il est probable que ce dépit fût devenu injurieux. Cependant l'heure était avancée, je demandai tout bas à Pauline où je pourrais la revoir; elle me répondit que le lendemain dimanche, après vêpres, je la trouverais à la danse. Je promis de m'y rendre.

Il était à peu près dix heures lorsque je rentrai dans la maison de mon cousin; je croyais tout le monde couché, et je fus fort étonné de voir tous les hommes, ou plutôt tous les fils atablés autour de quelques bouteilles de blanquette de Limoux, le champagne du pays.

Si jamais il plaît à quelque buveur émérite de mettre ce vin à la mode, nul doute qu'il ne détrône bientôt le champagne. Il a, à un plus haut degré assurément, toutes les qualités qui recommandent le vin champenois. En effet, si on considère celui-ci seulement pour ses qualités vineuses, il ne mérite pas la dixième place parmi les vins blancs que possède la France. Le riche et puissant sauterne lui est aussi supérieur que Molière peut l'être à M. Scribe, et il n'est pas jusqu'au chablis qui ne méritât la préférence, s'il y avait encore dans le monde des estomacs sans préjugés. Ce n'est donc que pour sa mousse, sa pétulance et son clinquant, que le champagne est si fort en vogue. Hé bien ! toutes ces qualités la blanquette de Limoux les possède d'une manière plus élégante que

le champagne; sa mousse est plus légère et plus argentée, son parfum plus suave, son ivresse plus facile et plus passagère, son abus plus innocent, et l'on peut dire que, si le champagne représente la vigueur bondissante de Mlle Elssler, la blanquette de Limoux a la suavité aérienne de Mlle Taglioni.

Il n'y a pas si long-temps que le vin de Bordeaux a détrôné le vin de Sèvres et d'Argenteuil, pour qu'il ne soit pas permis de douter de la sûreté du goût parisien. Il fallut que le maréchal de Richelieu fût nommé gouverneur de la Guyenne, pour que le saint-émilion et le lafitte prissent rang dans nos caves, et il n'y a pas deux siècles que Sauval écrivait que Paris était situé au milieu des plus excellens vignobles de la France, et qu'Argenteuil produisait des vins si délicieux qu'ils n'étaient servis que sur les tables royales. Cette gloire d'Argenteuil était contemporaine de celle de Chapelain et de Voiture. Qui peut prévoir les Chapelains et les Voitures de notre époque, qui partagent le succès du vin de Champagne, et qui tomberont comme lui?

On doit supposer qu'avec de pareils principes, je ne reculai point devant les verres répétés de cet adorable nectar. Sans doute, sans la confiance que cet excellent vin établit entre nous, je n'eusse point accepté la proposition que me fit mon cousin le chasseur, d'aller tuer quelques perdrix avec lui le lendemain matin. Cependant j'eus occasion de m'exercer de nouveau à une chasse que je n'ai rencontrée que dans notre pays; c'est ce qu'on appelle *la tirasse*. On peut dire que c'est une sorte de pêche au gibier.

La tirasse est un énorme filet que le chasseur porte sur son bras gauche; lorsque le chien a arrêté une compagnie de perdrix, le chasseur lance de la main droite l'extrémité de ce filet, armée d'un plomb très pesant; il lui fait décrire un arc considérable de manière à ce que le filet enveloppe à la fois le chien et le gibier. C'est absolument l'usage de *l'épervier* (filet de pêche) appliqué à la chasse.

Pour lancer la tirasse, il faut une force et une adresse peu communes; et bien que cette manière de chasser paraisse très destructive du gibier, elle ne l'est pas autant qu'on pourrait le croire, par la difficulté qu'elle présente.

Je n'avais suivi mon cousin le chasseur que pour ne pas manquer à la promesse que je lui avais faite; aussi je rentrai au bout de deux heures de chasse, mais je trouvai la maison déserte; tout le monde était à la messe; je fis comme tout le monde, je me rendis à l'église, et je reconnus le brave et digne curé Em..... qui faisait chanter ses paroissiens au lutrin, en les accompagnant de son violon. J'avais été averti de cette circonstance, et j'en fus peu surpris; mais ce qui m'étonna davantage, fut de voir l'église encombrée d'hommes qui se tenaient debout, et qui causaient d'une manière fort animée. En écoutant leur conversation, je reconnus comment un culte en remplace un autre. Autrefois l'église était le rendez-vous des chrétiens et des pensées pieuses, aujourd'hui c'est celui des marchands et des intérêts mercantiles; la religion du veau d'or pénètre partout; l'église est devenue une sorte de bourse, et aucun des hommes qui s'y trouvaient ne s'occupa, pendant l'office, que du prix des grains, de l'augmentation des laines, de la baisse des fers. L'aîné de mes cousins semblait être le Rotschild de cette réunion où les marchés se concluaient, non en francs et en centimes, mais en pistoles. Quand la messe fut achevée et la bourse close, je demandai à m'entendre avec lui sur notre affaire, et alors il m'exposa son plan. Qu'on me permette de le laisser parler.

— D'abord, me dit-il, je déteste les procès; la mauvaise foi de mes voisins m'en a suscité un assez grand nombre, pour que je sache que c'est le moyen le plus ruineux d'avoir raison. Je ferai donc, pour éviter un procès avec vous, tous les sacrifices possibles. Voici comme je l'entends.

Au lieu de déranger le partage que nous avons fait entre nous et en votre absence, nous maintiendrons ce partage; seulement on arbitrera la valeur de la portion qui pourrait vous revenir, elle vous sera payée en espèces. Je suppose que cela vous arrange mieux que de rester possesseur de quelques champs que vous ne pourriez surveiller. Cependant il se présente une difficulté assez grave: c'est qu'aucun de nos cohéritiers ne se soucie, ou n'est dans la possibilité de mettre des fonds dehors; mais je hais tant les procès, que je me charge de lever cette difficulté. Je me chargerai de vous

payer seul, et au nom de tous, la somme qui vous sera due, à condition que chacun de nos cohéritiers me donnera, sur sa part, une hypothèque pour la somme que j'aurai avancée pour lui. Cependant, comme je déteste autant les discussions que les procès, voyez, si cela vous arrange, à faire accepter cet arrangement par tous nos cohéritiers; ce n'est que pour vous que je le fais, et il en est parmi eux qui y porteraient obstacle, s'ils pensaient que j'y prends le moindre intérêt.

On ne pouvait trouver un homme plus serviable; et pour en finir tout de suite avec ce cousin qui détestait tant les discussions et les procès, je dois dire que j'acceptai sa proposition avec empressement, que j'employai toute mon éloquence, dans les jours qui suivirent, et pendant lesquels je visitai mes autres parens, à leur persuader que c'était moi qui avais ainsi combiné cette affaire, et que mondit cousin n'y avait souscrit qu'avec beaucoup de difficulté. Tout s'arrangea à merveille, et il y a encore quelques mois que j'admirais la serviabilité de mon cousin l'homme d'affaires, lorsque j'ai appris, que, grace aux hypothèques qu'il avait obtenues par moi, il était arrivé à faire, à nos sept cohéritiers, sept procès au moyen desquels il les avait dépossédés de la meilleure part de leur propriété. Toutefois, à l'époque dont je parle, j'étais bien loin de prévoir ce résultat, et je demeurai fort reconnaissant de ce qu'il faisait pour aplanir les difficultés de mon affaire.

Il ne me restait plus qu'à voir Pauline, et pour cela je me rendis à la danse. Elle était établie en plein air, autour d'un orme colossal. L'orchestre était composé, comme à l'ordinaire, d'une musette et d'un tambour; dans cette singulière musique, il est presque impossible de deviner le motif que joue l'instrument sous la foule de variations dont le musicien le surcharge. C'est une continuité de notes qui se poursuivent avec une rapidité toujours égale, et sans aucune interruption. Le tambour accompagne cette musique, et marque la mesure qu'il serait difficile de saisir à travers ce déluge de notes sans temps et sans arrêt. Il en est un peu de la danse comme de la musique; elle n'a, à vrai dire, ni commencement, ni fin. Les hommes font un grand cercle devant l'orchestre, et semblent être là comme les tenans de ce carrousel de danses; les

jeunes filles courent autour d'eux, et choisissent le danseur qui leur convient; ensuite une tape sur l'épaule avertit le danseur qu'une nouvelle fille veut danser avec lui. Il est tout aussitôt obligé de se retourner et de quitter sa première danseuse pour faire face à la nouvelle. La première se repose ou va chercher un autre danseur qu'elle avertit de la même manière en lui frappant sur l'épaule. De cette façon les danseurs restent quelquefois des heures entières debout, tandis que les jeunes filles se relaient les unes après les autres. Je me rappelle avoir vu des amans jaloux tenus ainsi en danse, pendant que leur maîtresse causait à quelque distance avec un autre galant. C'est en cela que les jeunes filles trouvent cette danse amusante; et lorsqu'il y a quelque passion intéressée, il arrive des momens où elle devient fort dramatique, car ce serait une honte pour un garçon de quitter la danse, tant qu'il s'y trouve une jeune fille pour lui tenir tête. J'eus moi-même à en faire l'expérience.

Je vis Pauline, que je cherchais depuis long-temps des yeux. Au moment où j'allais l'aborder et lui parler, elle me dit tout bas:

— Dansez, si vous voulez que nous causions.

Je me mis donc de la partie en invitant ma plus jeune cousine, et un moment après je me sentis frapper sur l'épaule, et je me retrouvai en face de Pauline. Pendant que nous suivions aussi exactement que nous le pouvions le rhythme rapide de cette bourrée sans fin, elle me dit:

— J'ai demandé à ma tante de retourner chez mon père, mais elle n'y veut pas consentir, parce qu'elle n'a personne pour me faire accompagner. Il faudrait que vous lui apprissiez que vous allez à La...., et peut-être permettrait-elle que je partisse avec vous.

— Mais, lui dis-je, je ne connais pas votre tante, et je ne sais comment l'aborder.

— Il faut....

Au moment où Pauline allait m'indiquer le moyen de la servir, une grosse tape me tomba sur l'épaule, et il fallut me retourner pour faire face à une paysanne réjouie, qui paraissait charmée de m'avoir dérangé. Malgré ma mauvaise humeur, je ne quittai point

la danse, pour donner à Pauline l'occasion de revenir me parler. Mais, soit crainte d'être remarquée, ou honte de s'avancer si librement vis-à-vis de moi, elle me laissa subir les tapes d'une demi-douzaine d'autres danseuses, et je la vis provoquer à son tour un pareil nombre de malôtrus. Je perdais patience, lorsque je la vis enfin se rapprocher de moi ; elle arriva juste au moment où la musette exténuée allait mettre fin à cet infernal trépignement. La danse cessa, et moi, Parisien, assez gauche à ces sortes de jeux, il me fallut faire comme les autres, c'est-à-dire asseoir ma danseuse dans ma main droite, et l'enlever vigoureusement jusqu'à la hauteur de ma tête. Pauline était svelte et flexible; elle aida si gracieusement à ma gaucherie, que je me tirai de cette épreuve avec quelque honneur. Tout aussitôt elle prit mon bras et me dit :

— Maintenant que vous êtes mon danseur, nous pouvons causer ensemble.

C'est un droit acquis à la dernière partenaire que l'on rencontre, et je compris alors combien le dénouement de la danse doit quelquefois avoir d'intérêt. C'est un moment d'autant plus difficile à saisir, que souvent le musicien laisse tomber les sons de son instrument pour faire croire que la danse touche à sa fin ; puis, lorsque chaque danseuse a rejoint celui avec qui elle veut demeurer, le musicien recommence de plus belle, et quelques jeunes filles, se mettant de moitié dans sa malice, se jettent alors au milieu des danseurs, et troublent tous les rendez-vous pris. Heureusement que Pauline avait réussi; elle m'assura qu'il suffirait de dire à la tante que j'accompagnerais sa nièce jusqu'à La... pour qu'elle me la confiât. Cela ne m'étonna point, je savais la liberté dont jouissent les jeunes filles dans notre pays. Elles sortent seules, vont seules à la promenade ; souvent même, dans nos petites villes, elles reçoivent, et le plus souvent, pour elles, le mariage n'est pas le moment de leur entrée dans le monde, mais plutôt celui de leur retraite.

Ce fut donc une affaire bientôt arrangée, et il fut résolu que je partirais le lendemain matin avec Pauline. Nous devions laisser à Mirepoix les chevaux qui nous auraient conduits, et là nous en devions prendre d'autres pour continuer notre route jusqu'à La....

Le jour était à peine levé, lorsque nous partîmes. L'habitude de voyager à cheval est fort commune dans notre pays, même pour les femmes d'une certaine condition. Quelquefois elles font ces voyages assises sur ce que nous appelons des selles à la fermière, mais le plus souvent elles montent leurs chevaux à califourchon, en s'enveloppant d'un manteau de drap dont j'ai oublié le nom. C'est une espèce de vêtement formé de deux tabliers d'une très grande longueur, qui s'attachent à la taille, et qui tombent de chaque côté sur les hanches, jusqu'au de-là des pieds.

La coquetterie plus avancée des habitantes des petites villes de la plaine commence à abandonner cette manière de monter à cheval, et le département possède, depuis quelques années, deux ou trois modèles de selles de femme à l'anglaise. Mais Pauline était d'un village de la montagne, où la civilisation est toujours en retard d'une vingtaine d'années sur celle de nos petites villes, et c'est dans l'équipage que j'ai décrit plus haut qu'elle se mit en route avec moi.

Presque toujours les descriptions qu'on fait de certains habillemens ou de certains usages séduisent aisément le lecteur. Cependant, si je m'avisais de vouloir prouver qu'une femme à califourchon sur un cheval est un objet gracieux, on trouverait que j'y mets de l'impertinence ; et pourtant Pauline, ainsi huchée sur une assez méchante rosse, était bien la plus gracieuse chose que j'eusse vue de ma vie. C'était peut-être le contraste qui me séduisait; je ne sais, mais j'aurais voulu la voir poser devant quelque peintre naïf; elle était si fraîche, si rose, si sincèrement belle, qu'il semble qu'elle dût rendre charmant tout ce qu'elle faisait. Quand son cheval trébuchait, et qu'elle appuyait ses petites mains sur le pommeau de la selle, sa taille de jonc se pliait si doucement! lorsque épouvantée des faux pas de son coursier, elle avait laissé échapper un cri d'effroi, le rouge lui montait si gaiement au visage! elle me jetait un sourire si suavement embarrassé, comme pour s'excuser de sa peur; ce sourire s'ouvrait par des lèvres si pures et si jeunes, sur des dents si brillantes, le regard qu'elle me versait à travers ses longs cils était d'une familiarité si tendre, que, durant plus de deux lieues, je me laissai aller à regarder Pauline sans autre pensée que de la regarder.

Il y a un charme inexprimable dans le regard de nos femmes du midi; il respire une nature amoureuse et coquette, qui appelle l'adoration et promet de la comprendre. Sans doute, pour les hommes qui vivent perpétuellement au milieu de cet assaut continu de regards, il faut que ces regards prennent une expression particulière pour qu'ils les croient en quelque chose; sans cela, ce ne serait jamais qu'amour et séduction entre les deux sexes; mais pour le Parisien, accoutumé ou à la reserve des coups d'œil civilisés, ou à l'impertinence de la double lorgnette de nos belles dames, ce regard a un charme qui le trompe, le séduit et le trouble jusqu'au fond de l'ame. Si ce n'eût été le souvenir du jeune Lucien, j'aurais dit à cette jolie fille combien je la trouvais jolie, j'aurais dit à cette enfant si frele combien je me sentais faible devant elle. Mais, en y réfléchissant, je rougis de toucher, par une parole indiscrète, à cette ame si candide; et comme le silence de notre voyage me laissait tout entier à la regarder, j'entamai la conversation afin de penser à autre chose qu'à ma compagne de voyage.

Un petit accident, assez commun dans nos campagnes, où la police des routes n'est pas très exactement faite, donna à cette conversation un intérêt qui m'absorba complètement.

Nous passions à travers une lande assez étendue; le chemin, creusé entre deux champs beaucoup plus élevés que la route, ne permettait pas à l'œil de s'étendre au-delà de quelques pas; nous marchions fort près l'un de l'autre, lorsqu'au détour d'un autre petit sentier qui venait aboutir dans celui que nous suivions, nous fûmes surpris par un grognement sauvage; le cheval de Pauline s'arrêta tout net, ainsi que le mien, et nous aperçûmes quelques chiens qui dévoraient un cheval mort qu'on avait jeté sur le bord du sentier. A cet aspect, Pauline devint pâle, et si je n'avais été tout-à-fait à côté d'elle, elle fût certainement tombée de cheval. L'horreur du spectacle qui s'était offert à elle suffisait sans doute à une pareille émotion. Je soutins Pauline du mieux que je pus, pendant que je forçais les chevaux à franchir cet obstacle; mais elle était prise d'un effroi si profond, qu'elle semblait ne plus entendre mes paroles. Son visage était d'une pâleur effrayante, et un léger tressaillement agitait convulsivement ses lèvres.

Des larmes abondantes succédèrent à cette crise nerveuse, des larmes parmi lesquelles elle cherchait à s'excuser de l'émotion qu'elle avait éprouvée, émotion qui m'étonnait véritablement, tant elle avait été puissante devant une rencontre qu'il n'est pas rare de faire dans nos plaines. Enfin, j'entendis à travers les sanglots de Pauline qu'elle me disait tout doucement :

— Je n'ai pas eu peur..... Ce n'est pas cela..... Mais c'est si affreux..... Mon Dieu ! après ce que j'ai vu.....

Et tout en se lamentant ainsi, elle regardait avec terreur du côté où nous avions rencontré ces restes horribles. Je la rassurai, et bientôt son agitation se calma peu à peu, et elle me dit :

— Il ne faut pas m'en vouloir de ce que j'ai éprouvé, ce n'est pas ma faute, je vous jure; mais si vous saviez quels souvenirs ce spectacle a réveillés en moi. Le rapprochement en est si hideux, qu'il me fait frémir.

Elle s'arrêta; puis elle reprit, en secouant la tête :

— J'ai tort d'aller retrouver Lucien. La montagne me sera fatale; il m'y arrivera malheur, c'est sûr.

— Pourquoi cela, lui dis-je ?

— Ce que je viens de voir, répliqua-t-elle, est un avertissement. Voyez-vous, toutes celles de notre famille ont péri dans la montagne. Ma cousine Louise s'y est noyée dans un torrent, et ma pauvre sœur..... Oh ! ma pauvre sœur ! quel horrible sort elle y a trouvé !

Je demandai à Pauline de quelle mort sa sœur avait péri; et la jeune fille commença ainsi son récit :

— Elle était bien plus grande que moi; j'étais toute petite enfant, qu'elle avait déjà quinze ans. Elle était *amoureuse* du fils d'un de nos voisins, dont je me souviens encore, car il était bien beau. Il s'appelait Fabre, et son père est encore tisserand de drap dans notre village; il était pauvre comme il l'est toujours. Mon père s'était aperçu que Fabre venait quelquefois rôder autour de la maison. On lui avait dit qu'à la messe il ne quittait pas ma sœur des yeux, et qu'ils se coudoyaient d'intelligence, lorsqu'ils se croisaient à la promenade. Fabre était employé dans la manufac-

ture de mon père, et mon père le chassa, sans en rien dire à ma sœur. La pauvre fille *espéra* son ami pendant plusieurs jours, et voyant qu'il ne venait pas, elle crut qu'il avait pris une autre *maîtresse*. De son côté, Fabre était désolé, et sans doute il eût fini par pénétrer à tout risque dans notre maison, s'il ne m'avait rencontrée un jour que je m'en étais échappée pour aller jouer. Fabre me chargea d'un billet pour ma sœur. Il était à peu près midi, lorsque je le lui donnai; puis, quand vinrent sept heures du soir, heure du souper, mon père la fit chercher vainement par toute la maison, dans les ateliers et chez toutes les personnes de notre connaissance où elle allait quelquefois. On ne la trouva nulle part. Aujourd'hui que je peux m'expliquer mieux qu'à cette époque les sentimens de mon père, je comprends la colère furieuse dans laquelle il se mit, lorsqu'un de nos domestiques lui proposa d'aller chez le vieux père Fabre, pour savoir si ma sœur n'y était pas. Mon père faillit battre le domestique, en lui disant que rien ne devait lui faire supposer que ma sœur fût chez cet ouvrier, puis il ajouta avec rage :

— Si elle y était, je la tuerais.

La soirée etait fort avancée, dix heures avaient sonné. La nuit était sombre, et la neige qui était tombée toute la matinée sur la montagne, s'étendait déjà jusqu'à nous. Mon père restait assis dans le coin de son feu; aucun des domestiques n'osait lui renouveler la proposition d'aller chercher ma sœur chez le vieux Fabre. Cependant l'heure s'avançait, et il n'y avait plus de chance de la trouver, si ce n'était chez son *ami*. C'est que, entendez-vous, ma sœur aimait Fabre; elle l'aimait autant que j'aime Lucien, si ce n'est que, comme il était pauvre, elle n'était pas fière avec son ami, comme quelquefois je le suis avec le mien. Mon père le savait, mais il ne voulait pas de cet amoureux, parce qu'il était au-dessous de lui, comme il ne veut pas du mien, parce qu'il est au-dessus de nous. A ce moment il doutait encore que sa fille eût quitté sa maison pour celle du vieux père Fabre; il eût voulu s'en assurer, mais son orgueil n'y pouvait consentir. Il demeurait ainsi immobile à sa place, lorsqu'un coup frappé à notre porte nous fit tous tressaillir. On crut que c'était ma sœur qui rentrait, on

s'empressa d'ouvrir; mais au lieu de ma sœur, ce fut le père Fabre lui-même qui parut devant nous, tremblant et désolé; mon père, s'imaginant que le pauvre ouvrier lui ramenait sa fille, dont il était si inquiet, cria au père Fabre, avant que celui-ci eût prononcé une parole :

— Je ne veux pas la voir, je refuse de la voir.

Dites-moi donc, monsieur, pourquoi cette sévérité de mon père qui, un instant avant, pleurait sur ma sœur, lorsqu'il ne l'avait pas près de lui, et qui n'eut qu'une malédiction pour elle du moment où il crut l'avoir retrouvée. Il en sera ainsi de moi. Quand je serai morte, il me regrettera, j'en suis sûre, et tant que je vivrai, il me fera mourir. Mais je parle de moi, et j'oublie ma pauvre sœur.

Quand le vieux Fabre entendit que mon père ne voulait plus la voir, il s'écria douloureusement:

— C'est donc vrai qu'elle n'est pas revenue dans votre maison. Oh! les pauvres eufans se seront égarés dans la montagne, et ils y périront!

— Ils y sont donc allés? s'écria mon père.

— Je ne sais, répondit Fabre, mais mon fils n'a pas reparu non plus, depuis une heure de l'après-midi que je l'ai vu gagner le sentier de Saint-Barthélemy.

Les domestiques interrogés dirent aussi que c'était vers cette heure que ma sœur avait disparu de la maison. Alors mon père menaça le vieux Fabre, en lui jurant qu'il tuerait son fils. Il voulait, disait-il, l'envoyer aux galères. Mais vous ne pouvez vous imaginer de quel effroi mon père fut saisi, quand Fabre, l'interrompant avec désespoir, lui cria :

— Mais je vous dis qu'ils ne sont revenus ni l'un ni l'autre; ils sont dans la montagne, et tout à l'heure, en passant sur la place, j'ai entendu hurler les loups.

Ce mot calma mon père par la terreur qu'il lui inspira. Ce ne fut bientôt plus dans toute la maison qu'un cri d'alarme, qui se propagea rapidement dans tout le village. Les recherches de mon père et celles de Fabre avaient suffisamment averti les habitans que ces deux jeunes gens avaient disparu; peut-être les voisins

en riaient-ils déjà entre eux, lorsque ce mot fatal retentit bientôt d'une maison à l'autre:

— Les enfans sont dans la montagne!

Ce fut un mot d'ordre qui rallia en un instant tout le monde autour de la maison de mon père. On s'était armé de torches, de fusils, et chacun s'offrait à l'accompagner et à l'aider dans la recherche qu'il allait faire. On partit, et moi qui tremblais de l'idée de rester seule dans notre maison déserte, je m'attachai aux jupons d'une grande servante, et je suivis tout ce monde, au milieu de la nuit, et à travers la campagne glacée.

Mon père, pour diriger nos recherches, avait détaché de sa chaîne un de ces grands chiens de la montagne, qui servait à garder nos troupeaux durant l'été. On commença par faire le tour de la maison. Arrivé à la porte placée au fond du jardin, le chien s'engagea dans un ravin qui gravissait presque à pic le revers de la montagne. Déjà l'instinct du chien ne nous eût plus été nécessaire, car le petit pied de ma sœur, imprimé sur la neige, devenait pour nous un guide assuré. Nous suivîmes long-temps cette trace, éclairés par les torches nombreuses que portait toute cette foule. Bientôt, à l'embranchement d'un petit chemin, les pas de ma sœur ne furent plus seuls; à côté de chacun de ses pas se trouvait une empreinte plus grande; c'était assurément là que Fabre avait rencontré ma sœur. Ces traces étaient d'abord assez éloignées l'une de l'autre, puis elles se rapprochaient, puis elles s'éloignaient encore, et enfin, il y eut un moment où elles étaient arrêtées et presque confondues. C'est que, voyez-vous, monsieur, ils s'étaient d'abord abordés en tremblant, puis ensuite ils s'étaient appuyés l'un sur l'autre pour se dire comment ils s'aimaient, puis sans doute, quand ils s'étaient arrêtés, ils s'étaient juré de s'aimer toujours en se pressant le cœur contre le cœur. La trace continuait plus loin, plus régulière et plus égale. Ah! sans doute à ce moment ils étaient calmes tous deux! ils avaient pris une résolution de ne jamais se trahir! Mais voilà qu'au moment où nous pénétrions de plus en plus dans ce chemin raide et tortueux qui gravit la montagne, voilà que notre chien s'arrête, ses poils se hérissent, et il pousse un long hurlement. Il y avait une troisième trace à côté

de celles de ma sœur et de Fabre; une empreinte terrible, une empreinte qui jeta la pâleur sur le visage de tous ces hommes; la griffe d'un loup était inscrite sur la neige, et cette griffe continuait à marcher sur les pas des deux pauvres enfans.

Sans doute le féroce animal n'était arrivé que long-temps après eux, car les pas humains continuaient à être égaux et tranquilles. Mais bientôt ils s'alongèrent, bientôt ils furent largement distancés, et la neige chassée à droite et à gauche annonçait une course rapide. Les enfans avaient aperçu sans doute, bien loin derrière eux, le loup attaché à leurs pas, et ils avaient espéré lui échapper; mais la trace persévérante du loup marchait toujours à côté de cette trace désespérée; puis vint un moment où le pied de Fabre seul avait foulé la neige, mais alors la trace était plus profonde et moins rapide: c'est qu'il avait emporté ma sœur dans ses bras. A quelque distance nous reconnûmes qu'il avait trébuché à une grosse pierre du chemin, et qu'ils étaient tombés ensemble. Ils s'étaient relevés, et ma sœur avait marché encore; mais ses pas se suivaient irrégulièrement, et on voyait à chaque instant qu'elle s'était arrêtée, manquant de force et de courage. La trace seule du loup était infatigable; sa marche ne semblait s'être ni hâtée ni ralentie un seul moment; c'est comme le malheur qui nous poursuit et qui est toujours sûr d'arriver.

Enfin nous atteignîmes un endroit du sentier, où toutes ces traces se jetèrent soudainement de côté; mais elles s'étaient arrêtées à quelques pas de là. A cet endroit, la neige était foulée et sanglante; à cet endroit, il y avait eu une lutte terrible entre l'homme et la bête féroce. Cependant ni l'un ni l'autre n'avaient succombé là, et ce ne fut que quelques pas plus loin que nous trouvâmes les lambeaux de corps humain tous saignans et tous déchirés. L'issue même de ce combat semblait écrite en ces restes misérables. Ma sœur tombée sur la face, les bras en avant, avait sans doute succombé en tentant un dernier effort pour s'échapper. Fabre, traîné dans la neige, les deux bras tendus, n'avait sans doute lâché le loup que lorsque la force ou la vie l'avait quitté; car ses ongles sanglans et ses mains fermées avec force étaient encore pleines des poils fauves du terrible animal.

J'étais bien jeune encore lorsque je vis cet horrible tableau, et cependant il m'est demeuré si présent à la pensée, que lorsqu'il se rencontre quelque chose qui me le rappelle, comme tout à l'heure, je sens ma raison prête à s'égarer. Il me semble que toute chair est celle de ma sœur, et je puis vous le dire même, en rapprochant la rencontre que nous venons de faire, du but de mon voyage, il me semble y lire un avertissement de malheur.

Le récit de cette jeune fille l'avait fortement émue, mais ce n'était plus d'un effroi convulsif et égaré, c'était d'un sombre pressentiment. Je tâchai de la distraire en m'informant à elle de beaucoup de choses qui se trouvaient sur notre passage, et en la forçant à me répondre. Déjà nous apercevions à l'horizon le haut clocher de Mirepoix tout hérissé de têtes de loups. Bientôt nous arrivâmes dans cette ville, autrefois le siége d'un évêché, et qui a jeté sur un torrent un pont plat, bien long-temps avant que les Parisiens eussent à admirer le pont d'Iéna.

Je n'ai rien à dire du séjour que je fis en cette ville. J'avais laissé Pauline dans une auberge pendant quelques heures, et lorsque je retournai la prendre, elle m'annonça qu'un voyageur qu'elle ne connaissait pas lui avait fait dire qu'il partait également le soir pour La . . . . . et qu'il me priait de vouloir bien lui permettre de nous accompagner, attendu qu'il ne connaissait nullement le chemin. Pauline avait accepté en son nom et au mien, et lorsque nous fûmes sur le point de monter à cheval, je ne fus pas médiocrement étonné de voir un petit monsieur à gants jaunes, en bottes vernies, le lorgnon dans l'œil, une cravache à la main, enfourcher le cheval de labour qu'il s'était procuré pour faire son voyage. J'étais à peu près sûr d'avoir rencontré ce visage-là fumant des cigares sur les boulevarts de Paris. Il me semblait avoir accroché plus d'une fois la boucle monstrueuse qui couvrait sa joue gauche en s'échappant de son chapeau à petits bords.

Je n'avais pas le même titre que lui à être remarqué, et probablement il ne m'avait jamais fait l'honneur de m'apercevoir, car il me salua comme on salue un monsieur de province envers qui tout Parisien doit nécessairement prendre une très haute supériorité.

La journée était très avancée lorsque nous nous mîmes en route,

et je prévis que nous n'arriverions à notre destination qu'assez avant dans la nuit. Je ne crus pas devoir en prévenir M. Remy Dallois, notre compagnon de voyage; mais je me réservai, si l'occasion se présentait, de lui faire payer la longue lorgnerie plus que parisienne dont il embarrassait cette pauvre Pauline. Toutefois, à quelque distance de la ville, ce ne furent plus les manières fashionables du petit monsieur qui me déplurent; des paroles se mêlèrent au lorgnon, et la voix grassayante et criarde avec laquelle il commença ses récits, achevèrent de me le rendre tout-à-fait odieux.

Il nous raconta comme quoi il allait à La.... chez un notaire qui recevait pour lui les revenus de propriétés assez considérables; puis il ajouta d'un ton mystérieux, qu'il allait aussi pour une petite affaire où, malgré ses vingt-cinq ans et ses habitudes de champagne, il avait à jouer un rôle de père noble. Il avait promis à Mme de Mauvrelier de lui ramener son fils qui venait de faire une escapade de provincial pour courir après une petite grisette, sans doute fort rougeaude, et qui devait avoir de grosses mains et les pieds plats. L'embarras de Pauline était extrême, et je ne sais trop, en vérité, si je ne me serais pas fait le champion de cette charmante fille, si ses regards n'avaient imploré mon silence, et si je n'avais espéré d'un accident quelconque une correction pour les prétentions de ce petit monsieur.

Nous avions dépassé Saint-Quentin où se fabrique la moitié des clous qui se plantent dans le Languedoc, et nous commencions à pénétrer dans ce qu'on appelle la montagne, lorsque la nuit nous gagna tout-à-fait. Peu d'instans après, des nuages épais s'amoncelèrent au-dessus de nos têtes, et nous promirent un orage épouvantable. A partir de ce moment, Pauline et moi, nous nous abandonnâmes à l'instinct de nos chevaux, et les laissâmes choisir le chemin qu'ils voulaient prendre et que nous ne voyions plus: M. Remy avait la prétention de mener le sien, il en résultait entre eux des luttes dans lesquelles le cavalier était toujours obligé de céder, mais qui le mirent de fort mauvaise humeur. Cependant nous avancions toujours, et la nuit devenait de plus en plus obscure. Bientôt la voix altérée de M. Remy nous apprit qu'il com-

mençait à s'alarmer sérieusement, non-seulement de l'obscurité, mais encore de la route qu'il suivait, et peut-être aussi de ce que nous étions.

Ce fut encore pour moi une occasion de remarquer combien ce que nous appelons le courage est loin d'être une qualité une, toujours présente chez l'homme qui la possède, et la même en face de toutes les circonstances. On peut dire que chaque danger a son courage. M. Remy Dallois, je le savais, s'était montré brave, en plus d'une occasion, l'épée et le pistolet à la main; mais lorsqu'il se trouva, au milieu de la nuit, dans une route sauvage et solitaire, tantôt enfermée entre deux hautes roches, au sommet desquelles le ciel et ses nuages semblaient toucher; tantôt grimpant difficilement sur le flanc de la montagne et suspendue au-dessus d'un abîme, une véritable peur le saisit, tandis que la jeune fille qui était près de moi, habituée qu'elle était à ces scènes, n'en éprouvait pas la moindre émotion. M. Remy, avant de nous demander où nous le conduisions, s'informa de l'endroit où nous nous trouvions. Par malheur pour lui, la question n'arriva pas à propos. Nous étions au tournant d'une route, et à l'angle de ce tournant s'élevait un arbre colossal dont les rameaux couvraient le chemin d'un côté à l'autre. Pauline répondit à M. Remy que nous étions au chêne de Jean d'Abail.

Ce nom était un fâcheux hasard pour notre jeune homme. Il demanda encore ce que c'était que le chêne de Jean d'Abail, et l'histoire de l'homme qui lui avait donné ce nom. La voici telle que je la racontai à M. Remy:

Jean d'Abail était un montagnard, ancien serviteur d'une des familles les plus nobles du pays, et qui, à l'époque de la terreur, prit sous sa protection ceux qu'il avait servis autrefois. Seul, il avait établi, dans le département de l'Arriége, une dictature d'assassinats qui plus d'une fois fit reculer les persécuteurs de la noblesse. Il arriva un moment où les juges révolutionnaires tremblèrent devant leurs devoirs, par la seule volonté de cet homme; ou, s'ils les accomplissaient, c'était à condition de ne pas sortir, le jour, de la ville où ils exerçaient leurs charges, et, durant la nuit, de la maison où ils se tenaient enfermés. Dès que l'un d'eux

osait franchir ces barrières; son cadavre, trouvé le lendemain dans un chemin, attestait que Jean d'Abail avait tenu sa promesse ; car il s'était vanté de punir quiconque rendrait un jugement inique. Ainsi, quand il avait fait avertir un magistrat que lui, Jean d'Abail, le trouvait coupable, selon sa conscience, il fallait fuir ou se cacher. L'acte le plus éclatant d'audace que Jean d'Abail eût accompli, s'était passé au milieu de la ville de Mirepoix. Un des magistrats de cette ville avait déplu à Jean d'Abail; celui-ci le fit prévenir qu'il recevrait bientôt le châtiment de la faute qu'il avait commise. Cette menace n'avait point eu d'effet encore, lorsqu'arriva le jour du marché. Le marché se tient, à Mirepoix, sur une place qu'on appelle le *Couvert* : c'est un espace entouré de maisons dont le premier étage est élevé sur des arcades en bois, comme peut être le Palais-Royal à Paris, si ce n'est que l'espace libre qui se trouve sous ces arcades est beaucoup plus large.

Sur l'un des côtés de cette place s'élève un petit amphithéâtre, et sur cet amphithéâtre, de vastes setiers en pierre, où se mesurent le blé et les grains qui se vendent dans le marché. Le magistrat dont nous parlons, qui était aussi propriétaire dans le pays, se trouvait occupé sur cet amphithéâtre à livrer des grains qu'il venait de vendre, lorsque la foule tumultueuse et bruyante qui occupait la place s'ouvre tout à coup en se refoulant avec épouvante sous les couverts, et une large voie se fait devant un homme qui marche seul, le fusil à la main. Un silence de terreur s'empare de toute la foule et succède à ses bruyans murmures, et Jean d'Abail s'avance seul au milieu de plusieurs milliers de personnes qui ne savaient que le regarder et trembler. Il arrive jusqu'à cet amphithéâtre où le magistrat cherchait à deviner la cause de ce mouvement, et lui crie d'une voix audacieuse :

— Je t'avais bien promis que tu me verrais!

Et tout aussitôt, avant que l'autre eût pu faire un mouvement pour fuir ou pour se défendre, Jean d'Abail l'ajuste, et le blesse cruellement d'une balle dans la poitrine.

Mais ce n'est pas l'audace de l'homme qui est le plus incroyable dans cette histoire, c'est, qu'après cet assassinat, il se retira paisiblement et à pas lents, mesurant de l'œil la foule épouvantée, et la raillant par ces paroles :

— Tâchez d'être sages, leur disait-il, ou j'aurai soin de vous.

Ce fait, qui, pour nos lecteurs, est sans doute la preuve de l'empire qu'un homme peut prendre sur les autres, par la seule puissance de la résolution; ce fait, raconté au milieu de la nuit, en face de l'endroit où Jean d'Abail avait fait ses plus cruelles exécutions, ce fait troubla singulièrement notre Parisien; peut-être la tranquillité avec laquelle je le racontai l'alarma-t-il plus que le fait lui-même, car il dut lui paraître étrange qu'on parlât si librement d'un homme si terrible, sans être un peu de ses amis.

Je m'étais bien gardé de dire à M. Remy que Jean d'Abail, qui avait commencé par des crimes politiques, avait fini par devenir un brigand comme tous les autres, et que le bourreau en avait fait justice. Je l'aurais voulu, que je n'en aurais pas eu le temps, car un petit accident, auquel nous aurions dû nous attendre, vint augmenter la peur de M. Remy d'une manière effrayante.

Nous arrivions à un passage connu dans le pays sous le nom de l'*Entonnadou* (l'entonnoir). Dans cet endroit, la gorge de la montagne se resserre et ne laisse plus qu'un étroit défilé, encore ce défilé est-il divisé en deux parties, en un chemin viable, taillé sur l'un des côtés de la roche, et en un torrent qui coule à quelque quarante pieds au-dessous du chemin. Quand nous approchâmes de cet endroit, le cheval de M. Remy, vieux serviteur des environs, quitta brusquement la route, et descendit par un petit sentier presqu'à pic, vers le torrent qui grondait assez violemment. Depuis longues années, ce cheval qui parcourait sans cesse cette route, avait pris l'habitude d'aller boire dans le torrent, et sans s'inquiéter si celui qu'il portait était un montagnard accoutumé à ses allures, ou un Parisien habitué à courir dans les allées régulières du bois de Boulogne, il emportait notre élégant sans que celui-ci pût le déranger un moment de la nouvelle direction qu'il avait prise. M. Remy fut véritablement épouvanté de se voir ainsi descendre dans un ravin dont il ne pouvait juger la profondeur, et vers un torrent qui devait être dangereux; il se mit à pousser des cris aigus, en maudissant le ciel, les hommes et son cheval. Heureusement pour lui que son trouble l'empêcha de descendre de sa monture, car s'il l'avait tenté, il eût probablement roulé jusqu'au fond du ravin, et Dieu sait comment nous l'en eussions tiré.

Nous avions beau lui crier de se laisser faire, il ne nous entendait plus, et bientôt nous ne l'entendîmes plus lui-même. C'est que son cheval était arrivé simplement à son but, et qu'au lieu de noyer son cavalier, ou de le mener dans quelque caverne de voleurs, comme celui-ci se l'imaginait, il se mit paisiblement à boire, puis se retourna, et remonta le sentier.

Il est de ces choses qui ont besoin d'un art particulier pour les présenter au lecteur sous leur véritable jour; il me semble encore entendre les cris de M. Remy, et cependant, je n'ai ni su, ni osé les mettre en scène. C'est qu'en vérité, il y a des momens où la nature prend de si singulières expressions, se laisse aller à de si étranges sentimens, qu'on desespère de les faire croire. C'est donc tout simplement comme historien d'un fait que je rapporterai comme quoi, M. Remy, en descendant son ravin, me promettait mille écus, six mille francs, vingt mille francs, si je voulais l'épargner; comme quoi voyant que ses promesses n'aboutissaient à rien, il les changea en menaces, en nous disant qu'il nous livrerait aux tribunaux, et comme quoi enfin, dans un accès de rage, il brisa sa cravache sur la tête de son coursier, en lui disant :

— Misérable animal, je te traduirai en cour d'assises.

M. Remy avait eu le temps de se remettre pendant que son cheval remontait vers nous; ce monsieur n'avait pas assez d'esprit pour prendre son parti de la peur bien naturelle qu'il avait éprouvée, il devait donc en vouloir aux gens qui en avaient été les témoins, et je pardonnerais à ce monsieur d'être resté mon ennemi bien décidé, si plus tard il ne s'était vengé, trop cruellement, des rires avec lesquels Pauline l'accueillit, en suscitant à Lucien des obstacles qui eurent un bien triste résultat.

Enfin l'orage qui s'était amoncelé au-dessus de nous éclata avec une violence extrême, et ce ne fut qu'après avoir subi pendant trois quarts d'heure une de ces pluies violentes, si bien nommées dans le pays *abat-d'eau*, que nous arrivâmes à notre destination.

Je remis Pauline dans la maison de son père, qui était absent, et nous nous rendîmes avec M. Remy chez son notaire, qui était de mes amis et à qui j'avais fait demander un lit. Le bon accueil que nous y trouvâmes, l'excellent feu qui nous attendait, le succu-

lent souper qui était préparé pour nous, rien ne put calmer la fureur de notre Parisien, qui, transi, mouillé, écorché, jurait et tempêtait avec une continuité qui devait donner à nos montagnards une pauvre idée de la politesse parisienne. Cette colère, d'abord ridicule, commençait à devenir impertinente, lorsqu'elle fut poussée à un degré si fou, qu'elle changea notre indignation en rires inextinguibles.

Au moment où M. Remy comprenait dans ses malédictions les hommes, le pays, les animaux, et jusqu'à l'oncle qui lui avait laissé quelques milliers d'écus de rentes, dans cet infernal coupe-gorge, voilà que sous la fenêtre éclate tout d'un coup un concert de trente ou quarante clarinettes, qui font sonner aux oreilles de l'arrivant furieux, l'air patriarcal de : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?*

C'était une galanterie du notaire, qui avait ramassé tous les musiciens, ou, pour mieux dire, toutes les clarinettes du pays. La clarinette est un instrument adoré jusqu'au fanatisme dans le village de La..... Les vieillards rendent leur dernier soupir dans une clarinette, et les enfans font leurs dents de lait sur l'anche d'une clarinette. Je me trompe donc lorsque je dis qu'il y en avait trente ou quarante; il y en avait au moins soixante qui hurlaient avec frénésie : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* à cet homme si malencontreusement arrivé.

Dans sa rage, M. Remy avait ouvert la fenêtre et envoyait les musiciens à tous les diables, lorsque ceux-ci, s'imaginant qu'il les remerciait, et ne voulant pas borner leur hommage à un seul air, lui jouèrent immédiatement celui qu'ils savaient le mieux, et oubliant que M. Remy était carliste, ils entonnèrent la *Marseillaise* avec un enthousiasme qui sentait son année 1831.

Je ne sais trop jusqu'où fût allée la colère de M. Remy, entre cette musique acharnée et nos rires, que nous ne pouvions contenir, si son attention n'avait été détournée par l'arrivée subite de M. Mauvrelier.

Je ne m'étonnai point de le voir chez le notaire, puisque Mme Mauvrelier possédait aussi des terres dans ce pays, mais il

parut fort surpris de me rencontrer, et il le fut bien davantage quand je lui appris que Pauline était arrivée avec moi.

Je voudrais bien avoir à terminer ici ce récit déjà bien long, mais il faut que je dise à mes lecteurs ce que devinrent ce jeune homme et cette jeune fille, dont je fus le confident et dont le sort s'accomplit sous mes yeux.

C'est au moment où j'en suis arrivé que je commence à craindre que tout ce qui me frappa dans ce voyage, par sa nouveauté pour moi, n'ait paru bien insignifiant à mes lecteurs. Toute cette vie de notre province, si peu semblable à notre vie parisienne, n'en diffère cependant que par des détails sans nombre, mais presque sans relief, et dont il est bien difficile d'expliquer le pittoresque, sans entrer dans de longues descriptions, ou sans les mêler à un drame qui les fasse saillir.

L'incident même qui doit terminer cette histoire a quelque chose de si pauvre dans son principe, que nous osons à peine le raconter, et cependant il arriva comme le poignard, le poison, ou le suicide, au grand dénouement de tous nos drames, à la mort des deux héros.

Le lendemain de notre arrivée, je servis d'émissaire entre Lucien et Pauline. Je prévins celle-ci que Lucien voulait la voir, et je dis à Lucien que Pauline l'attendrait le soir même dans le ravin de la Roque.

Tout ce qu'une femme et un jeune homme se donnent de peine à Paris, pour découvrir, dans quelque rue cachée, une maison bien obscure pour y abriter leurs rendez-vous, on le prend dans notre pays pour y trouver quelque ravin profond, quelque roche écartée, qui servent également d'asile aux jeunes amours. A Paris, c'est souvent un spectacle étrange que de rencontrer, au fond de quelque étroite allée et au bout d'un misérable escalier, une chambre élégamment meublée, entre la misère qui habite les chambres voisines; parfumée au milieu des miasmes de pauvreté qui s'exhalent autour d'elle, et là, de voir parfois une jeune et belle femme, bien enveloppée de dentelles, suivie d'un beau jeune homme, dont la toilette l'a occupé plus d'une heure, se glisser furtivement dans cet asile, en coudoyant les haillons qui habitent tout autour,

puis d'entendre dans ce réduit, murmurer le beau langage amoureux de ces deux beaux amans, parmi les glapissemens des misérables qui crient autour d'eux.

Mais ce n'est pas un spectacle moins étrange que de rencontrer parmi nos roches profondes, dans les cavernes ténébreuses de nos montagnes, où les oiseaux de proie et les brigands font seuls leur repaire, à l'abri des torrens que les plus intrépides chasseurs craignent de franchir, de blanches jeunes filles que l'amour y a portées à travers des obstacles presque infranchissables, de beaux jeunes gens que l'amour y a conduits à travers des sentiers que les plus vieux pâtres ne reconnaissent pas toujours.

C'était dans une de ces cavités profondes que Pauline devait attendre Lucien. Malheureusement, la pauvre enfant l'y attendit trop long-temps.

Dans nos mœurs, dépouillées de tous dangers physiques, où le véritable péril d'une intrigue n'est que dans l'indiscrétion, il semble singulier de compter pour quelque chose, dans l'histoire de l'amour, le ciel, le vent, la pluie et la glace. Les loups qui avaient dévoré la sœur de Pauline et son amant doivent paraître de bien mauvais goût à nos élégantes Parisiennes, si bien abritées dans leurs soyeuses voitures, et peut-être la cause qui tua Pauline et son amant les fera sourire de pitié; et pourtant cela s'est passé ainsi, et cela ne pouvait pas être autrement, dans nos villages où il n'y a ni maison secrète, ni restaurateur à boudoirs. Nous l'avons dit, Pauline avait attendu trop long-temps Lucien. M. Remy, qui avait soupçonné le rendez-vous pris, avait suscité à cet enfant des empêchemens successifs pour l'empêcher d'arriver à l'heure juste.

Pauline avait donc attendu. Elle avait attendu sous une roche noire et humide, où elle préférait s'abriter des regards indiscrets, que de se garantir d'un vent du nord chargé du froid piquant de la montagne et qui venait la glacer dans son réduit; c'est un danger de plus pour les amours : car, dans nos montagnes, ainsi que dans la cité parisienne, si les regards indiscrets sont mortels comme partout; s'ils portent avec eux la délation, la calomnie et le déshonneur; notre vent est mortel aussi, et il ne faut pas plus le braver que l'envie humaine.

Il y avait plus d'une heure que le moment du rendez-vous était passé, lorsque Lucien partit pour s'y rendre. La course qu'il fit pour arriver avant le départ de Pauline fut donc emportée comme sa passion; Lucien courut une demi-heure sans reprendre haleine à travers les ravins, parmi les roches aiguës, franchissant les obstacles, se déchirant aux ronces des rochers, et ne pensant qu'à arriver une minute plus tôt. Aussi, quand il arriva, son corps brûlait et son front ruisselait de sueur, et quand il arriva, Pauline était glacée, et ses dents claquaient de froid. Elle en était tellement saisie, que ses mains même ne purent serrer celles de son ami, et voyez ce que c'est que d'être un enfant de dix-sept ans: Lucien prit les mains froides de Pauline, et les croisant doucement sur sa propre poitrine, il dit naïvement à la jeune fille.

— Réchauffe-les à mon cœur.

Pauvres enfans! les mains de Pauline ne se réchauffèrent point, et la poitrine de Lucien se glaça; et lorsque la nuit venue, ils ne reparurent point, elle chez son père, lui chez notre hôte, lorsqu'il nous fallut recommencer à la lueur des flambeaux cette recherche que Pauline m'avait racontée pour sa sœur, je me sentis le cœur pris d'un funeste pressentiment; je me rappelai ce mot de Pauline:

— La montagne a été fatale à toutes celles de notre famille.

Elle avait eu raison. Et si la fatalité ne fut ni si rapide, ni si sanglante pour elle que pour sa sœur, elle ne fut pas moins implacable et mortelle. Ils respiraient encore lorsque nous les découvrîmes, mais leurs corps tremblaient déjà de la fièvre qui ne mit que quelques jours à les dévorer.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Les Prisonniers de Ham.

AU ROI.

O vous, homme de bien, vous, puissant orateur,
Qui seul dans le forum êtes mort par le cœur,
Mort pour avoir aimé; dont la douce poitrine
Exhalait sans effort une voix si divine,
Martignac, pardonnez si je viens à mon tour
Défendre dans mes vers vos clients en ce jour;
Je sais combien est grande entre nous la distance.
A défaut de talent, j'invoque ma souffrance;
Car ma muse à présent s'appelle la douleur;
Le malheur plaidera la cause du malheur.

O roi, pardonne-leur! que la douce amnistie
Passe sa blanche main sur leur tête flétrie;
Qu'on ouvre leur prison, et que la liberté
Éclate avec le jour dans leur obscurité;
Qu'ils sortent; et foulant, dans cette grande ville,
Le pavé tout brûlant de la guerre civile,
S'ils rencontrent parfois à l'angle d'un chemin,
La veuve qu'ils ont faite et le pauvre orphelin,
Voyant qu'au lieu de cris et de haine et d'injures,
Nous plaignons les auteurs de nos larges blessures,
Que notre aspect sévère en ce fatal moment
Soit désormais pour eux l'unique châtiment!
Hélas! depuis cinq ans cette moderne Athène
Sur de plus jeunes fronts a deversé sa haine,
Car on l'obtient bien moins cet hommage éclatant
En violant les lois qu'en les exécutant.
Voyez comme tout passe et comme le temps vole!
Comme la chose humaine est petite et frivole!
Les condamnés d'hier aujourd'hui sont absous,
Et leurs juges demain seront à leurs genoux.

O roi, quand il faudra que l'ame, seule et nue,
Fasse le grand voyage à la rive inconnue,
Que deviendront alors ces brillans oripeaux,
Sceptres, hochets virils, cocardes et drapeaux,
Que pour se consoler de leur chute profonde,
Portent les fils d'Adam en tous les coins du monde?
Deux choses seulement resteront en ce jour,
Et plaideront pour vous, la clémence et l'amour.
Écoutez la Clémence, écoutez les poètes;
Des volontés du ciel ils sont les interprètes.
Que deux divinités, nouveau roi des Français,
Marchent à tes côtés, la Clémence et la Paix!
Sois le roi de la paix, le roi de la justice!
Foule aux pieds la Vengeance et son fils le Supplice;
O prince, tu le sais, toujours l'homme de cœur
Devient bon et grandit sous la main du malheur.
L'un de ces prisonniers (1) a su par son courage
Tirer l'enseignement du pain de l'esclavage;
Que ce cœur généreux intercède aujourd'hui
Pour ces pauvres proscrits qui souffrent comme lui.
Pardonne, la vengeance est bonne pour les femmes,
C'est le plaisir du faible et des petites ames;
Si le fort quelquefois entend gronder son sein,
Il le calme bientôt sous sa puissante main,
Et sobre envers autrui d'injure et de blasphêmes,
Laisse aux ingrats le soin de se punir eux-mêmes.
O roi, soyez clément; vous pouvez m'écouter:
Je dis ce que je pense, et ne sais pas flatter.
D'ailleurs je souffre tant, ma plaie est si profonde,
Que je n'attends plus rien des maîtres de ce monde,
Rien de la république, *ou du juste-milieu*;
Je n'attends qu'une chose, elle viendra de Dieu!

ANTONI DESCHAMPS.

(1) M. de Peyronnet.

L'ÉMEUTE

ET LES LÉGITIMISTES

APRÈS LA RÉVOLUTION DE JUILLET.[1]

§ I.

Dans une de ces journées étouffantes de l'émeute, j'entendais dire à un vieil officier de l'empire chargé de la réprimer: « J'ai vu en face les Cosaques et les Basquirs à la Bérézina, je n'ai jamais aperçu un ensemble de physionomies aussi hideuses, aussi effrayantes que celles que j'ai refoulées à coup de plat de sabre dans les rues de Paris. » En effet, toutes les fois que la révolution frappe du pied la terre, il en sort je ne sais quelle multitude à part qui n'a pas de vie dans les temps réguliers. Où ces hommes se tiennent-ils pendant la paix des cités? On l'ignore; mais quand il s'agit de désordre, cette grande truanderie se précipite et vient disputer aux honnêtes gens la vie paisible du toit domestique, de l'ordre et de l'économie sociale.

Je ne dis pas que tous les hommes qui prennent part aux

(1) La presse s'occupe depuis quelques jours d'un ouvrage de l'auteur de l'*Histoire de la Restauration*. Bien que la politique soit en dehors de nos habitudes, nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en leur communiquant un fragment de ce livre, qui doit paraître prochainement sous ce titre : *Le Gouvernement de juillet, les Partis et les Hommes politiques de* 1830—1835.

émeutes soient dans cette catégorie ; mais il est de l'essence de tout parti agissant sur la place publique, de remuer cette lie qui accourt au son retentissant des troubles de la cité.

L'émeute, après la révolution de juillet, pouvait être considérée sous deux aspects, ou comme résultat ou comme moyen. Rien de plus naturel, sans doute, qu'une fois le peuple ému par les révolutions se porte sur la place publique ; c'est la conséquence de son principe, c'est la suite naturelle de l'émotion une fois commencée ; on va à l'émeute parce que'on est allé à la révolution. Ensuite, le travail manquant, le désœuvrement et la misère viennent à l'aide des mécontentemens. Lorsque la multitude travaille, il est rare qu'elle songe aux tourmentes, à la sédition ; les journées de juillet lui donnèrent le goût de l'oisiveté et l'espérance d'un meilleur sort ; on avait bercé le peuple d'illusions ; il exigea qu'on les réalisât ; on avait promis un âge d'or, et il demandait comment il pouvait se faire qu'on le soumit aux mêmes sueurs et au même travail, aux mêmes misères surtout.

Tout cela fit l'émeute, et quand elle fut dans l'esprit des masses, les partis s'en servirent comme d'un moyen. Car depuis 1830, l'émeute n'a pas été toujours un fruit spontané du mécontentement ; elle a été inspirée, suscitée ; les partis devaient dire à l'aspect du triomphe de juillet : Il y eut à cette époque une insurrection heureuse, pourquoi ne le serait-elle pas également aujourd'hui ? Enfin il y avait des hommes qui se créaient très importans en se donnant la mission de réprimer seuls et de pouvoir réprimer seuls la perturbation des rues. Je ne dis pas que ces hommes fissent l'émeute, mais ils lui souriaient avec grâce, ils la traitaient comme une souveraine exigeante qu'il faut flatter en la conduisant.

Lorsqu'en décembre 1830, une populace rugissante entoura la Chambre des Pairs, M. de Lafayette se donna partout comme l'homme qui avait empêché l'émeute d'ensanglanter Paris. Cette position du général, maître tout puissant de l'outre d'Eole, qui déchaînait les vents ou les retenait à volonté, était immense ; on se faisait dieu dans l'Olympe révolutionnaire. Je crois qu'on exagéra beaucoup les services rendus par ces grands réprimeurs d'émeutes ; le bon sens des masses, l'esprit de la garde nationale sur-

tout, empêchèrent le massacre des cinq ministres traduits devant la cour des Pairs, car la classe moyenne savait bien que si ce sang eût coulé alors sur les bancs de la pairie, plus de limites au débordement de la multitude; c'en était fait des dernières traces de modération. Je n'accuse personne, mais il me semble qu'à mesure que le parti de M. de Lafayette s'affaiblissait, et qu'il avait moins pied dans le gouvernement, l'émeute disparaissait aussi. Est-ce parce que la révolte connaissait le vieux général, et ses faiblesses paternelles pour tout tumulte qui le caressait d'un *vivat* et de *la Marseillaise*?

Je n'aime pas ces hommes qui tendent une main aux brouillons, et quand ils ont fait le désordre, s'arment et s'efforcent de le calmer, sorte de contradiction vivante entre les principes et l'action, Janus politique qui ont une face tournée vers la souveraineté du peuple et une autre face vers la dictature, toujours prêts à dire au pouvoir: « Ce sont vos fautes qui ont fait l'émeute »; et à l'émeute, comme à une vieille amie: « Retirez-vous pour aujourd'hui, mais au revoir. »

L'émeute cessa quand le gouvernement s'en occupa avec sollicitude, quand il se débarrassa surtout de ces hommes à ménagemens qui pactisaient indifféremment avec le bien et le mal, quand Casimir Périer voulut enfin gouverner: gouverner c'était centraliser le pouvoir, le faire sortir de la rue pour le placer au sommet de la société, afin que la multitude ne pût désormais la troubler impunément.

L'émeute eut même le bon résultat de donner plus de force au système répressif. Il y a cela d'heureux dans les crises publiques, qu'elles retrempent les esprits; l'émeute menaçait la propriété, toute la proprieté se ligua contre l'émeute: ce ne fut plus seulement une vague défense de principes, mais une coalition d'intérêts contre le désordre et le pillage; sorte de *ligue de bien public* contre ces nouveaux féodaux de l'Hôtel-de-ville. On prêta dès lors secours au gouvernement par cet instinct unique qu'il était le seul protecteur des intérêts et de la chose publique.

Il ne faut point confondre l'émeute avec la bataille des rues; j'entends par émeute un mouvement dont l'origine est dans

la fie de la société, et l'on peut dire que c'est au système de M. Casimir Périer que l'on doit la vigoureuse répression de ce tumulte désordonné. Ce fut d'une main ferme qu'il osa solliciter des chambres des lois un peu plus efficaces que ces proclamations de la loi martiale, rêve de M. de Lafayette. On pensa un peu moins aux sommations et un peu plus à la répression; les illusions de l'ère de 1791 furent remplacées par des dispositions énergiques qui pouvaient être en aide au pouvoir. En résultat pourtant, l'émeute devenait un des grands embarras du gouvernement naissant; elle était un moyen pour ses ennemis, une objection pour ses adversaires, une taquinerie des ambitieux contre l'autorité.

§ II.

Le mouvement de juillet dût jeter le parti royaliste dans la confusion; le principe qui venait de triompher était un objet de répugnance et de terreur pour l'opinion légitimiste; les royalistes se voyaient tout à coup debusqués du gouvernement; leur résistance avait été sans énergie; ils avaient cédé la place presque sans combattre. Ce parti tombait par la lourde faute de ses chefs; il était morcelé, sans liens de cohésion, sans espérances actives et actuelles; la révolution l'avait en haine; partout elle se montrait triomphante; quel instant de découragement et de désespoir pour un parti!

Ceci explique beaucoup de fautes; les légitimistes en commirent de toute espèce, dans les chambres; dans les élections; dans les opinions de leurs journaux; passions, nobles scrupules de conscience, tout vint compromettre les destinées des royalistes. Rien n'est plus lent que l'intelligence des partis; dans la jeunesse, ceux-ci ont besoin de jeter leur feu avant d'arriver à la raison; l'expérience ne vient qu'avec le temps. Si dans les grandes enjambées de leur imagination, les partis marchaient en réalité comme une fourmi, ils seraient trop puissans; Dieu a mis l'aveuglement là où il y a de la force et de la passion, sans doute pour préserver les sociétés.

J'ai toujours eu une prédilection pour ces nobles figures de jaco-

bites; et quand dans ma vie j'ai rencontré un de ces beaux portraits de Van-Dick reproduisant les gracieuses figures des cavaliers, je me suis surpris des heures entières à contempler ces yeux brillans, ces corps sveltes, ces justaucorps dentelés de riches étoffes, cette belle et longue rapière, ces chapeaux à plumes flottantes qui grandissent encore ces nobles personnages; j'aime ces poétiques dévouemens qui parcourent la bruyère, couchent sur une pierre humide, mêlent leur tête, la nuit, aux touffes des grands arbres, sillonnent les mers quand l'orage gronde, et viennent mourir sous une balle à Culloden ou dans le Bocage.

Tout cela est beau, fort et grand; mais tout cela perd souvent une cause, sème d'impossibilités le triomphe d'un principe, retarde indéfiniment le succès qu'on veut assurer. Je ne scrute pas les consciences, mais je demande si la plus grande faute politique pour les royalistes n'a pas été d'abandonner tout à coup la chambre des pairs, la chambre des députés, pour s'enfermer dans la vie privée, comme si la vie publique n'était pas le seul moyen, le seul élément de succès; vous étiez pairs de France, vous étiez députés, et vous avez abdiqué volontairement le droit de voter et de prendre part aux affaires du pays; tel qui avait un siége dans la chambre des pairs, a sollicité ensuite les électeurs pour le nommer député, et tout cela par des raisons et des dépits qu'on ne s'explique pas bien.

Et vous ne savez pas toute la force que vous auriez prêtée à votre principe par un vote dans les chambres! Vous ne savez pas que vous auriez forcément amené le pouvoir à vous, car vous êtes la seule force, le seul appui pour les doctrines véritablement sociales! Vous abdiquez, et pourquoi? pour le serment; mais le serment n'est pas un engagement de servage, c'est une simple formule d'obéissance envers l'autorité qui vous régit; cette autorité, ne la respectez-vous pas de fait, en dehors comme dans la chambre? N'obéissez-vous pas à ses ordres, ne la reconnaissez-vous pas en payant l'impôt? Quelle faute donc pour le parti royaliste d'avoir ainsi déserté ses moyens d'influence dans le pouvoir, de le laisser exposé à devenir la proie de la place publique. C'est une émigration de nouvelle espèce. En 1789, on désertait le pays, on

quittait le territoire; en 1830, on a déserté les institutions et les forces politiques. Et ces deux émigrations ont été aussi fatales l'une que l'autre.

Ensuite, à quoi s'est amusée l'opinion royaliste? elle s'est jetée dans les folles espérances des insurrections, au temps le plus paisible, le moins insurrectionnel.

C'est l'illusion de tous les partis : souvent ils se trompent de millésime; ils ne voient pas que le temps a marché, qu'il ne peut plus y avoir de prince Edouard, de Lescure, de Charette, au milieu de notre civilisation d'intérêts, de banque et de commerce; 1793 ne peut pas plus revenir pour la Vendée que pour les clubs révolutionnaires. Quelques nobles poitrines peuvent battre encore et marcher fièrement pour une cause poétique; il peut y avoir un héroïsme de femme, traversant, les pieds meurtris, des landes et des bruyères; mais tout cela trouve un pays froid, intéressé, qui aime la paix, la famille, le foyer domestique. Il peut exister encore des opinions effervescentes; mais peu de gentilshommes quittent leur manoir pour courir les périls de la guerre civile; ils donneront asile à Madame; ils baigneront de leurs pleurs ses mains noircies, comme les braves clans de l'Ecosse baisaient les mains du prince Edouard; toutefois ils seront en bien petit nombre sur ceux-là qui sacrifieront les plaisirs et les fêtes, le repos, pour essayer une vie errante et menacée, dans un noble but.

Puis, est-il dans la nature des opinions royalistes de s'agiter sur la place publique par l'émeute, et de s'unir au parti révolutionnaire par la manifestation des doctrines les plus excentriques? Que devait faire ce parti? proclamer ses théories de pouvoir, établir ses principes conservateurs en face de la souveraineté populaire et des conséquences qui en découlent. Se posant ainsi, il devenait l'appui naturel du pouvoir, il s'en emparait par la force des choses. En soutenant un principe opposé, en se faisant anarchiste, la parole des légitimistes n'avait aucune autorité. Leurs antécédens permettaient-ils qu'on les crût sincères? Les amis de MM. de Polignac et de Villèle peuvent-ils être considérés comme les chauds partisans de la liberté, comme l'expression des doc-

trines démocratiques? Ils abandonnaient donc une position facile pour une position incertaine, ils n'étaient ni pouvoir ni opposition; ils s'aliénaient la France et le parti conservateur en Europe; ils mariaient la légitimité et la révolution, choses antipathiques.

Il n'y a rien de moins insurrectionnel que le parti royaliste; toutes les fois qu'il a voulu prendre le rôle de la conspiration, de la révolte, il a été battu, dispersé; au contraire, a-t-il fait de l'ordre, de la monarchie, le pouvoir régulier est venu à lui. Voyez combien il a brillé au temps des conspirations de Georges, de Pichegru, lors de la machine infernale et de tous ces mouvemens de désespoir qui éclatèrent sous le consulat! Ces démarches brisèrent les derniers débris de ses espérances. Savez-vous quand il commença à grandir? c'est quand MM. de Châteaubriand, Molé, Fontanes, déclarèrent cette guerre aux mauvais principes et ramenèrent la civilisation et les idées conservatrices en soutenant les doctrines monarchiques contre l'école révolutionnaire. Tout à coup le parti royaliste s'agrandit démesurément; il prit un corps, une existence avec une attraction si énergique, que Napoléon fut obligé de venir à lui, de s'identifier à ses maximes, de subir l'empire de ses bonnes coutumes. Que les légitimistes laissent donc l'anarchie aux opinions de révolte, aux principes désorganisateurs; leur force est dans la monarchie, dans l'unité de pouvoir, dans la protection de tous les intérêts, dans l'honneur et l'histoire véritable du pays. Il n'y a rien pour eux en dehors. En face de la crise amenée en Europe par la révolution de juillet, les hommes monarchiques ont de grands devoirs à remplir. La responsabilité de l'avenir leur appartient; ils sont solidaires de l'ordre, de la paix, des progrès de la morale et des principes politiques; s'ils désertent cette grande cause, qui sauvera la société?

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LE BARON D'HOLBACH, PAR CLAUDON (1).

La critique a ses soleils d'Austerlitz et ses brouillards de Waterloo; elle sillonne rapidement un terrain volcanique où croissent çà et là quelques épis vigoureux, où s'épanouissent quelques fleurs fraîches et virginales, mais où plus souvent encore l'ivraie et les plantes parasites couvrent de leurs débiles et inextricables rameaux un sol pierreux où ils ne peuvent prendre racine. Certes, M. de Vigny, le peintre naïf et savant de ces douleurs fatales, de ces lentes absorptions qui usent dans des duels obscurs les facultés généreuses de tant d'ames actives et impatientes du joug, est bien une de ces fleurs pudiques et fières, écloses sous le double rayon de l'inspiration et de la méditation. Certes, M. Victor Hugo est un de ces épis robustes, élancés, aux teintes jaunissantes, hérissés de longues barbes qui blessent les mains délicates, mais qui, broyés sous le marteau de la critique la moins bienveillante, rendent le plus pur froment dont puisse se nourrir l'intelligence. Ce sont là de bonnes fortunes pour la critique, et elle ne peut s'empêcher de revenir involontairement sur des jouissances dont elle a usé largement, et où elle a convié le public.

Le livre de M. Claudon, *le Baron d'Holbach*, n'est cependant rien moins qu'une de ces plantes parasites dont nous parlions tout à l'heure, c'est un fruit suffisamment savoureux. La lecture de ce roman ne laisse après elle aucun regret; elle est attachante, instructive, sérieuse, pleine d'observations et de faits; on est content de soi après avoir achevé cette laborieuse digestion. C'est à proprement parler un tableau du XVIIIe siècle peu flatté, mais vrai et bien accusé. Le développement des passions et des caractères y tient peu de place; les personnages sont nombreux, variés, revêtus de noms historiques; mais aucun ne domine, aucune figure ne tranche fortement; il se fait une effroyable consommation de noms connus, et qui réveillent trop puissamment l'attention

(1) 2 vol. in-8°, chez Allardin.

pour pouvoir être satisfaits d'une simple mention; l'intérêt diminue pour avoir trop embrassé. C'est un défaut de composition que nous aurons souvent à reprocher aux romanciers modernes qui subissent tous plus ou moins l'influence de Walter Scott.

Le philosophe que nous retrouverons le plus souvent en scène après le baron d'Holbach qui donne son nom au livre, c'est Diderot, *la tête la plus allemande* de ce siècle, si exclusivement français. Voici Diderot chez son père, le vieux coutelier de Langres, tout émerveillé d'avoir un fils qui fait des livres. De retour à Paris, Diderot se rend chez le baron, qu'il trouve en compagnie de sa spirituelle et gracieuse belle-sœur, Mme d'Aine; Diderot est triste, il plie sous le poids des préoccupations philosophiques et des tracasseries de parti; cependant, peu à peu son naturel énergique et bouillant reprend le dessus; le nombre des conviés se grossit; Marmontel lit les *nouvelles à la main*. Diderot lâche la bride à sa verve d'improvisation. Ces tirades sont fort belles, le pastiche était aisé: l'auteur a parfaitement réussi.

Or, l'étincelle électrique qui a mis ainsi en mouvement l'éloquence de Diderot, n'est autre que l'aventure qui forme le fond même du roman. Un jeune homme, nommé Marcelin, neveu du comte de Rolampont, s'est épris d'amour pour une jeune fille d'une condition obscure, nommée Suzanne, et qui se trouve par la suite être la fille de Mme d'Epinay et de Grimm. Refus du comte, fuite des deux amans. Ils arrivent à Paris sans ressources; mais l'aventure a circulé, et les deux pauvres enfans vont former l'enjeu que se disputeront d'une part les philosophes, de l'autre le comte de Rolampout aidé des lettres de cachet du duc de la Vrillère. C'est dans le salon de Mme Geoffrin, au milieu de la plus spirituelle conversation, dont Mlle de l'Espinasse, Mmes d'Epinay, d'Houdetot, Necker, et le beau chevalier de Trenitz, soutiennent le feu roulant, que se prépare la délivrance des deux prisonniers, car Marcelin et Suzanne ont été arrêtés par la police comme vagabonds. Le chevalier de Trenitz se fait leur caution, obtient leur liberté, et les introduit dans la synagogue, chez le baron d'Holbach. Voici le portrait de Suzanne; c'est en même temps un échantillon du style assez substantiel, mais souvent pénible et laborieux de M. Claudon. «... Beauté jeune, mais déjà faite; tout humaine, mais cependant chaste; candide autant qu'on peut l'être quand on a assez réfléchi pour se défier des illusions; innocente comme l'est encore quiconque a entrevu un autre état; vierge de plaisirs, mais non plus de passions; son visage ne respirait point cette limpide émanation d'une ame qu'un sentiment tranquille tient constamment occupée; mais la scintillante réfraction de toutes les idées qui se choquaient dans sa tête; mais le brûlant magnétisme de toutes les émotions qu'elle avait éprouvées; car si chacune n'avait pas encore laissé là sa trace, elles avaient du moins développé dans son cœur autant de manières de sentir, toujours promptes à entrer en exercice dès qu'elles étaient provoquées; de là une physionomie étrangement riche et mobile. »

Suzanne est placée chez le baron, qui lui donne pour asile la terre de Grandval; une réconciliation entre l'oncle et le neveu est tentée par la Guimard, la célèbre danseuse de l'Opéra; elle échoue, et le comte de Rolampont, plus exaspéré que jamais, implore une lettre de cachet du duc de la Vrillière. Marcelin n'a d'autre moyen de fuir l'orage que de partir en hâte avec Diderot pour la Russie. L'absence de Marcelin est habilement exploitée par le chevalier de Trenitz, amant non moins empressé auprès de Suzanne, et plus prompt à s'apercevoir des piéges qu'on lui tend et des dangers qu'elle court; car Suzanne est le début de plusieurs intrigues qui se croisent, et que nous ne pouvons mêler dans cette analyse succincte; l'une, entre autres, imaginée par Mme la marquise du Deffant, ne tend à rien moins qu'à prostituer cette fraîche et virginale beauté aux derniers embrassemens de Louis XV mourant; l'autre, conduite par un prêtre, est sur le point de la replonger pour toujours dans le couvent, dont l'arracha jadis Marcelin. Enfin le mariage se conclut entre les deux amans. Un mensonge grossier, auquel se prête Suzanne, fait croire à Marcelin qu'il est déshonoré; il fuit, il s'éloigne de cette épouse, vierge encore, et le chevalier de Trenitz reste maître de la place; mais Suzanne, qui comprend enfin toute l'horreur de sa position, rejoint Marcellin, et l'on perd à tout jamais leurs traces.

VIERGE ET MARTYRE, PAR MICHEL MASSON (1).

Ce qui déparait singulièrement à nos yeux la composition de M. Claudon, c'était le manque de poésie, l'absence d'unité, je ne sais quel pêle-mêle de faits et de noms propres, traduits en un style terne et prosaïque. Le roman est un poème bourgeois qui doit plutôt tendre à l'idéalisation que se rapprocher de la forme d'une chronique, ou copier les mémoires historiques. M. Michel Masson n'a jamais peint dans ses romans que la vie réelle, ni analysé autre chose que le jeu des passions; il suit le cours d'une idée qui lui appartient en propre, il ne la perd jamais de vue au milieu des combinaisons dramatiques et des ambages de la narration; il ne s'égare point dans les digressions et les anecdotes; ses héros portent le frac et le chapeau rond; vous les coudoyez dans la rue; c'est lui, c'est vous, c'est moi. Écoutez donc, tous, comment l'adultère peut avoir des suites plus graves qu'on ne le croirait au premier abord; et si c'est tout plaisir de faire des enfans, comment ce n'est pas tout profit d'être père.

Le drame de M. Michel Masson se divise naturellement en trois actes précédés d'un prologue. Dans le prologue, qui a pour théâtre l'Espagne à l'époque de l'invasion du duc d'Angoulême, Gustave de Chatenay et Henri de Montlieu sont deux officiers assiégés d'une profonde tristesse, que poursuit un souvenir fatal, qu'environnent des bruits sinistres et

(1) 2 vol. in-8., chez Werdet, rue de Seine, 49.

calomnieux. Un jour Henri de Montlieu reçoit de Gustave Chatenay un billet ainsi conçu : « Je sais, à deux lieues d'ici, une belle occasion pour mourir ; venez me trouver, nous irons ensemble. » Montlieu accepte avec empressement ; mais un seul succombe : c'est Gustave de Chatenay, et Montlieu lui survit, afin de pouvoir raconter, quatre ans après, son histoire au capitaine Laboissière. Les tristes circonstances qui ont amené ce lugubre dénouement, les voici.

Henri de Montlieu a une fille, produit d'un commerce adultère avec Sophie d'Argeles. M. D'Argeles est un monstre froidement atroce, qui a acheté sa femme, puis qui l'a revendue après lui avoir donné son nom, qui l'a frappée brutalement, parce qu'un homme vicieux est toujours lâche, et a ainsi avancé l'heure de sa mort ; que dis-je ? il l'étouffe dans de monstrueuses caresses, au moment où cette infortunée allait révéler, du haut de son lit de mort, les turpitudes de son infame époux. Sophie est morte en recommandant sa fille Clémentine à Henri de Montlieu. Ces dernières paroles d'une femme aimée, *extrema morientis*, rappellent à Henri tous ses devoirs de père ; il prend la résolution de se consacrer tout entier au bonheur de Clémentine. Certes, ce n'est pas trop de toute la vigilance, de toutes les ressources dont il dispose, de l'amour qu'il porte à ce fruit de ses entrailles, pour soustraire la pauvre Clémentine à la barbarie de M. d'Argeles. Clémentine, retirée de pension aussitôt après la mort de sa mère, a été reléguée dans une ferme de Vauxjours ; on lui met des robes de paysanne, on l'emploie aux plus ignobles travaux. M. d'Argeles pousse la cruauté jusqu'à refuser de remplacer ses grossiers vêtemens qui tombent en lambeaux par de nouveaux haillons, lorsque Henri de Montlieu parvient à découvrir sa retraite ; il se fait passer pour l'homme d'affaires de M. d'Argeles, il double le prix de la pension de Clémentine, il lui donne des livres, il lui achète une robe pareille à celle que portait sa mère, il lui rend le repos et le bonheur ; tout à coup M. d'Argeles rappelle sa fille à Paris : il veut la marier au baron de Gavardin, vieillard trois fois divorcé et espion diplomatique. Au moment de la signature du contrat, Henri de Montlieu, qui a fait de vains efforts pour détourner d'Argeles de vendre la fille, comme il avait acheté la mère, Henri de Montlieu tombe à l'improviste au milieu des fiancés ; il démasque le baron de Gavardin, il lui crache à la face la vérité tout entière, il l'expulse ignominieusement ; mais avant de s'éloigner, celui-ci divulgue le secret de la présence de Henri à Vauxjours, et le dénonce comme le séducteur de Clémentine. D'Argeles feint de croire cette calomnie, il annonce à Henri qu'il n'a d'autre moyen de réparer sa faute que d'épouser Clémentine ; il le presse, il le sollicite, il le menace d'un procès ; la jeune fille joint ses prières aux siennes ; Henri refuse obstinément, il propose sa fortune, sa vie ; d'Argeles est inexorable. Enfin, poussé dans ses derniers retranchemens, Henri s'enveloppe dans sa fatale destinée, et donne tête baissée dans le précipice. Lorsque Henri de Montlieu eut signé le contrat qui le liait indissolublement à Clémentine, d'Argeles l'attira à lui.

— Il y a, dit-il à voix basse, des gens qui se vengent par le scandale, d'autres qui s'en rapportent au sort des armes; moi je n'aime ni les duels, ni le bruit; le sang versé, aussi bien que les mauvais propos, ne peuvent satisfaire un homme offensé.

— Eh bien, que voulez-vous dire? demanda Henri.

— Je veux dire, mon gendre, que tu viens d'épouser ta fille, car c'est *ta fille*; voilà pourquoi je te hais, et voilà comment je me venge.

Pour la première fois de sa vie, Henri eut la pensée d'assassiner un homme.

Clémentine restera *vierge et martyre*. Quelques fragmens de son journal nous révèlent les angoisses, les incertitudes, les tristesses, les soupçons, les tortures morales, les souffrances physiques de cette jeune femme. Mais un jour elle rencontre un jeune homme, M. Gustave de Chatenay. Henri de Montlieu, loin de ressentir aucune jalousie, leur facilite les occasions de se rencontrer; par un don généreux et qui reste un secret pour Gustave, il lui fournit les moyens de se fixer auprès d'eux; enfin, au moment où un amour mutuel a pris possession de ces deux jeunes cœurs, il lègue la totalité de sa fortune et la main de Clémentine à Gustave de Chatenay, et arme ses pistolets; mais un sommeil inattendu s'empare de lui. Clémentine qui, cette nuit même, devait prendre la fuite avec Gustave, pénètre dans sa chambre, jette les yeux sur ses dernières volontés; elle pousse un cri, et Montlieu ne pressait plus bientôt dans ses bras qu'un corps inanimé.

— Je dis, répliqua Laboissière quand Montlieu eut achevé son récit, qu'il y a là-dedans un grand malheur et une bien mauvaise action.

— Oui, de la part de d'Argeles, n'est-ce pas?

— Non; de la vôtre. Mes principes ne sont pas sévères, vous le savez, mais je commence à croire que l'adultère est un grand crime, non à cause du mari, il peut l'ignorer; non à cause de la femme: on l'entraîne au mal, elle s'y laisse aller, et puis elle a les remords qui vengent le contrat méconnu.... mais l'enfant!

Ce récit, on le voit, est bien accentué; la touche en est ferme, et le développement se poursuit avec habileté; mais le style de M. Michel Masson est malheureusement fort au-dessous de son génie d'invention, il s'y rencontre fréquemment des solécismes, des locutions triviales, le dialogue est vulgaire. Quand on est homme de cœur, d'esprit et de talent, comme M. Masson, on doit au public et surtout à soi-même de faire quelques études de style.

NI JAMAIS NI TOUJOURS, PAR CH. PAUL DE KOCK (1).

Nous ne venons ni trop tôt ni trop tard pour parler du dernier livre de M. Paul de Kock; ni trop tôt, parce que nous n'avions pas besoin de ce nouveau chef-d'œuvre pour porter sur l'auteur de vingt autres romans dont le nom est devenu populaire, un jugement impar-

(1) Deux volumes in-8° avec vignettes, chez Barba, rue Mazarine, 4.

tial et suffisamment motivé; ni trop tard, parce qu'il n'est point dans notre intention de donner une analyse de toutes ces scènes grivoises groupées autour d'un imbroglio vulgaire, et de soumettre à un examen détaillé cette foule de situations grotesques qui se culbutent les unes sur les autres comme une bande de truands dans l'escalier d'un mauvais lieu :

> La montée estoit torte et de fâcheux accès,
> Tout branlait dessous nous jusqu'au dernier étage;
> D'eschelle en échelon, comme un linot en cage,
> Il fallait sauteller....
>
> MATHURIN RÉGNIER, p. 54, éd. 1613.

M. Paul de Kock est un grand maître de gymnastique. Ses héros trébuchent continuellement au moral et au physique. Ses héroïnes, joyeuses grisettes ou grandes dames, se donnent toutes rendez-vous dans la chambre à coucher de leur amant. Mais, comme le disait M. Paul de Kock lui-même, homme plein de bonhomie, de naïveté et excellent père de famille, à une personne qui se plaignait devant lui du ton licencieux de ses scènes de mœurs : C'est une affaire entre le public et mon libraire; j'apprête les mets selon le goût des consommateurs.

Oui, il faut bien le dire, le succès, la vogue, un succès, une vogue tels que n'en obtiendront jamais les œuvres les plus graves et les plus remarquables de notre époque, sont venus le trouver, lui ont fait violence, lui ont imposé des conditions; et lui, bourgeois complaisant, tempérament joyeux et facile, il a crayonné d'une main hardie et peu scrupuleuse des caricatures dont la vue vous force trop souvent, malgré vous, à remuer les lèvres, à rire, à éclater, à vous rouler dans des transports frénétiques, selon que vous habitez le premier, le second, le troisième ou le quatrième étage. J'aime à croire que mes lecteurs occupent le premier au-dessus l'entresol; mais ce serait se faire illusion que de croire que les gens dit bien élevés et les femmes de bonne compagnie, repoussent loin d'eux cette lecture nauséabonde; non, les livres de M. Paul de Kock pénètrent aussi bien dans le boudoir que dans l'antichambre. Les petites maîtresses et les laquais les dévorent avec le même empressement. Ceci est un fait, un fait qu'on peut déplorer; mais auquel il faut se soumettre. Tout le monde lit M. Paul de Kock, M. Paul de Kock est l'auteur le plus connu, le plus répandu, le plus goûté; le nouveau roman que nous avons sous les yeux est imprimé sur papier blanc, par Éverat, et orné de vignettes dessinées par Raffet. Il se publie une magnifique édition de ses œuvres complètes, et son libraire nous apprend que M. Paul de Kock s'est engagé à enfanter successivement cinq autres romans pendant l'espace de cinq années. Voilà où en sont les affaires de M. Paul de Kock à l'intérieur; mais c'est bien mieux encore à l'étranger, et son succès est plus merveilleux, plus étourdissant, plus inoui, plus singulier, plus incroyable, plus digne d'envie encore, s'il est possible, pour parler le beau style de Mme de

Sévigné, ou plutôt, il faut le voir pour le croire, comme dirait en son langage trivial quelque héros de M. Paul de Kock : A Londres un libraire ne se croirait point bien achalandé s'il ne possédait plusieurs exemplaires des œuvres complètes de cet auteur; enfin, dans les bibliothèques publiques d'Allemagne, les étudians, les blonds et graves étudians de la Germanie parcourent avidement *M. Dupont, l'Homme de la nature, le Bon enfant*, etc.

Il est mort tout récemment un homme qui a joui en temps et lieu d'une certaine réputation; il s'appelait, je crois, Pigault-Lebrun. La génération au milieu de laquelle il a vécu n'a jeté sur sa tombe aucune parole de souvenir ou de regret; quant à celle qui ne l'a pas connu, elle a dédaigné de combattre celui dont l'oubli et le mépris avaient fait justice? Une pareille fin attend-elle les cheveux blancs de M. Paul de Kock. Nous répondrons franchement; non, trois fois non. Il n'existe aucun rapport entre les croquis bouffons de M. Paul de Kock et les peintures dégoûtantes, les froides impiétés de Pigault-Lebrun et des romanciers du directoire. M. Paul de Kock, au milieu de son débordement de gaieté grossière, n'a jamais attaqué véritablement un principe moral; il n'a jamais ébranlé une des croyances fondamentales de la société. Comparer M. Paul de Kock à Pigault-Lebrun ou à Louvet Ducouvray, serait une insulte gratuite qui est loin de notre pensée.

Qu'il continue donc sa marche triomphale ce favori du public; que pendant cinq ans encore sa verve inépuisable rassasie ses lecteurs de grisettes, de mauvais sujets, de femmes entretenues, de personnages grotesques; qu'il continue de reproduire sous toutes ses faces cette nature triviale qui n'a point pour lui de secrets; qu'il verse des torrens de lumière blafarde sur les excroissances et les anfractuosités d'un monde qui a pour nous tout le piquant de la nouveauté.

La critique n'a jamais accepté sérieusement M. Paul de Kock; aussi s'en est-il plaint sur un ton assez aigre dans son dernier livre. « Ne vous faites pas imprimer si vous ne pouvez supporter ni les critiques ni les articles de journaux; mais si au contraire vous appréciez tout à sa juste valeur, si vous êtes le premier à rire d'un article méchant, mais bien fait, si vous vous moquez des coups de pied de l'âne et des injures du renard, faites comme moi, allez votre train; rapportez-vous-en à la masse toujours juste, au temps toujours impartial et à vos envieux eux-mêmes qui vous servent en croyant vous nuire. »

Ce dernier mot rappelle, en le surpassant, celui de Scipion : A pareil jour j'ai vaincu Annibal et Carthage. Montons au Capitole en remercier les dieux. On nous permettra néanmoins *d'aller notre train*, et de nous ranger parmi nos confrères de la critique pour repousser unanimement une pareille littérature. Mais, encore une fois, que peut la critique contre l'engouement du public?

(*The Reviewer.*)

CHRONIQUE.

La semaine a été triste. Vous avez vu quelquefois dans un album de Rittner un ciel d'Harding le peintre, ciel nuageux, pesant, chargé d'ombres et liseré de raies grises; chacune de ses rides porte l'orage; c'est le ciel de cette semaine. La semaine a été maussade et querelleuse; elle nous a d'abord, par un vent de Kalisch, ramené en poste dans Paris même un duel *politique*, le plus sérieux de tous les duels après le duel *littéraire*. Par bonheur, l'affaire n'a pas eu de suites fâcheuses. L'aventure défrayait encore hier les conversations de l'Opéra. Dans un grand bal donné au camp de Kalisch, un jeune homme, M. H... d'O.., aurait provoqué un autre jeune homme, M. M..., parce que M. M... dansait en frac de garde national. Le duel n'étant pas plus permis à Kalisch qu'à Paris au temps de Louis XIII, voilà les deux adversaires bien empêchés. D'après les on dit, tous deux auraient pris la poste pour suivre l'exemple de Fervacques et de d'Aubigné qui s'entrebattirent un jour bravement à la frontière. Les noms des deux adversaires nous faisaient désirer d'avance l'heureuse intervention qui a mis fin à cette querelle chevaleresque.

Le vent de la Belgique nous promettait autre chose. Que peut-il nous venir en effet de la Belgique, sinon des contrefaçons et des injures? La Belgique, insolent pays s'il en fut, pays bâtard sans nationalité et sans style, qui n'a rien, pas même un dialecte à lui, a trouvé plaisant d'attaquer nos écrivains et nos touristes après leur avoir volé leurs livres, leur industrie et leurs bottes. Sur ce terrain neutre de la Belgique, où le premier passant, vous le savez, est imprimeur et journaliste sans patente, où pas un écrit périodique n'est signé, chaque infamie se construit commodément un domicile. Disons-le bien vite à la honte de la presse belge, ce sont des Français que la Belgique soudoie pour attaquer d'autres Français. Et de quels hommes se sert-elle pour instrumens, je vous le demande? Le cœur nous soulève en songeant qu'il suffirait peut-être de recourir aux archives royales, aux énoncés des cours d'assises, au *Moniteur* et à la *Gazette des Tribunaux* pour les nommer. Les uns, séparés de l'Océan Parisien que la con-

trainte par corps et la faillite frauduleuse leur défendent d'aborder, mendient quelques os à la porte de la presse belge, qui ne les baptise qu'à la condition expresse de calomnier et de médire; d'autres qui se disent auteurs, et que les sifflets de Paris poursuivent jusque dans les rues de Bruxelles, guettent impatiemment l'arrivée d'une chaise de poste pour spéculer sur la venue d'un étranger en renom. Il n'est sorte de courbettes et de politesses menteuses qu'ils n'emploient, afin de savoir par lui ce qui se fait dans la capitale; ils l'exploitent comme une gazette. Cela fait, ils vont dans quelque cabaret flamand demander à crédit une bouteille de lambick, puis ils écrivent contre les Français. A peine avions-nous mis le pied sur le territoire de la Belgique, qu'un journal, qui s'intitule *le Courrier belge*, nous attaqua de cette manière le soir même de notre débotté. Cet article belge était rédigé par un M. Lecointe, ancien libraire *en fuite*, nous ne disons pas *en faillite*, lequel s'occupait de gagner son pain et son faro bruxellois en injuriant les Français. Aujourd'hui, ce même journal, que nous tenons dans nos mains, grace à l'obligeance d'un ami qui veut bien nous le faire passer, insulte en toutes lettres des écrivains jeunes et honorables, qu'il ose appeler en lettres italiques des *gamins de littérature;* M. J. Janin est surtout l'objet de ses injures ordurières. Nous laissons à l'opinion le soin d'apprécier ces attaques à soixante lieues de distance. Mais ces outrages de journalistes banqueroutiers-frauduleux doivent avoir un terme. Il demeure écrit et prouvé pour nous que tant que les Français, et avant tout les écrivains français, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de noble, d'élevé et de puissant dans les intelligences, ne se réunira pas pour porter une adresse aux Chambres, et pour demander l'extirpation de la contrefaçon et de la banqueroute en Belgique, la France restera livrée à ces attaques et à ces vols journaliers. Non contens de détrousser les voyageurs, les mendians belges les insultent. Outrés de ces lois nouvelles que Bruxelles vient d'annoncer à son de trompe, lois qui commandent à chaque commissaire la révision exacte des passeports de son quartier, et l'inquisition la plus sévère à l'égard des aventuriers qui pleuvent à Bruxelles, ces effrontés voleurs de manuscrits, dont tout le génie aboutit à faire des bottes de Spa (leur unique propriété), déversent journellement, dans des feuilles qui ne sont pas même signées, le mépris le plus lâche sur nos gloires littéraires. Vous pourrez voir dans un de nos plus prochains articles (1) de quelle façon *le Méphistophélès*, journal belge, et *le Courrier*, ont compris l'attaque périodique. Ces gens s'injurient et se frappent souvent entre eux comme les gueux de la Cour des Miracles. *Le Méphistophélès* appelle M. Champein le fils du compositeur et rédacteur en chef du *Franc-Juge*, M. *Sans-pain;* les autres feuilles ont recours au manuel d'injures qu'employait Voltaire contre Larcher. Voilà où en est à cette heure la presse belge. Les hommes de sciences et de vraies études, les hommes du pays qu'abri-

(1) *La Vie de Londres* (causeries à propos du portrait de Mme Dorsay.)

tent les murs de Bruxelles, MM. Van Hasselt, de Reiffenberg, Noyer, Nothomb, et quelqu s autres encore, sont en butte à ces calomnies. Mais que nos frères de France se rassurent, que ces élans de colère honnête fassent place à un franc rire; vous allez voir comment, à défaut de la chambre des députés, à défaut des écrivains du pouvoir, qui ne défendent pas le Palladium, Dieu punit la contrefaçon! Ces réquisitoires de quelques lignes lancés contre elle, cette juste flétrissure dont nous marquons son épaule, la contrefaçon elle-même, dans quelques mois, est obligée d'en reproduire à ses lecteurs de Belgique l'empreinte encore chaude; ces mots odieux de *vol* et de *lâcheté* que nous imprimons ici, la contrefaçon les répétera sous peu, en copiant les mêmes pages de la *Revue de Paris*.

Et ainsi tout se compense. Il ne manque pas des gens qui vous disent que la contrefaçon imprime nos livres; nous vous disons, nous, qu'elle imprimera aussi nos satires et nos iambes, le blâme et l'injure que nous lui rejetons à la face. Nous avons dit quelque part que la diète d'Allemagne avait, peu avant 1830, empêché ce brigandage dans ses états, c'est à la royauté nouvelle de Belgique d'abolir, dans ses états même, ce privilége de vol. Que la contrefaçon repasse le Rhin, qu'elle se réfugie à La Haie ou à Coblentz, peu nous importe; du moins le pays le plus limitrophe de nous, le pays que protègent et notre drapeau et nos armes, ne sera pas le premier à dépouiller et à injurier nos gloires; au moins la frontière n'assassinera pas la presse de Belgique, et ses douaniers ne voleront pas nos frères. Les mille sentines de la presse belge seraient comblées avec une inquisition sévère. Peu d'hommes qui n'aient à se reprocher un crime dans cette presse mauvaise, peu de consciences et d'épaules qui n'aient à rougir! C'est la dernière fois que ce triste sujet occupera nos pensées. Nous le répétons, c'est aux écrivains seuls, aux éditeurs et à la chambre d'intervenir; quant à nous, les injures de *l'Indépendant* ou du *Courrier Belge* nous touchent peu.

Laissons de côté les vols de Belgique pour vous parler un peu de ceux de *monsieur* Lacenaire. Le voleur Lacenaire est mille fois plus récréatif que *le Courrier Belge* dans lequel il pourrait bien avoir écrit. Vous allez voir comment Lacenaire, traduit devant les assises, le 12 novembre, peut avoir écrit dans *le Courrier Belge*. Lacenaire prétend, en effet, avoir *travaillé* à une pièce avec M. Scribe. M. le président demande à Lacenaire comment il a fait pour s'acheter des meubles. Lacenaire répond que c'est avec l'argent d'un vaudeville. — D'où Lacenaire vous a-t-il dit tenir cet argent? demande M. le président Dupuy à un témoin. — Le témoin répond : D'une pièce faite *en société* avec M. Scribe! M. Scribe, qui a tant de collaborateurs, ignorait sans doute que M. Lacenaire eût fait, dans le temps, sa part d'un vaudeville avec lui.

Ce Lacenaire est un homme fort étonnant. Il est de son état commis-voyageur et accusé d'assassinat au passage du Cheval - Rouge. Vous n'ignorez pas ce drame odieux du Cheval-Rouge, non plus que la se-

conde tentative de meurtre commise sur le caissier Genevay. Comme pour ses vaudevilles, Lacenaire a eu dans ce crime des co-associés. Ses collaborateurs sont MM. Avril, menuisier, et Louis-François Martin, ouvrier parqueteur. Lacenaire, qui est pâle, qui a les cheveux lustrés et la moustache noire, portait à la cour d'assises un magnifique habit bleu. (Depuis M. de La Roucière, remarquez, je vous prie, comme la tenue devient élégante.) Lacenaire répond à toutes les questions du président avec une assurance qui fait frémir. Non-seulement il se dit collaborateur de M. Scribe, mais il prend encore des cachets aux bains Turcs, où, par parenthèse, il fut laver lui-même son pantalon teint de sang; l'ami Avril voulut bien l'accompagner. La veuve Chaudron et son fils furent assassinés dans leur chambre le 16 du mois. Notez bien ceci. Or, ce jour-là même, savez-vous comment Lacenaire passa la journée? Après avoir payé son cachet de bain aux bains Turcs, il s'en fut le soir au spectacle, et à quel spectacle? aux Variétés. Il nous semble qu'il y a dans ce choix de spectacle, le plus résolu des sacriléges! D'autres assassins s'en seraient allés bras dessus bras dessous voir le vrai *Robert-Macaire*, le drame ami du crime, qui rend admissible tout crime aux yeux d'un voleur; au lieu de cela, MM. Lacenaire et Avril ont choisi les Variétés! De quel rire ont pu rire alors ces deux hommes qui avaient assassiné *toute la nuit*, lavé le matin leur pantalon aux bains Turcs comme à une piscine, et pris le soir même une contremarque au bureau de MM. Dartois? Il n'y a que Paris pour cet atroce sang-froid, pour ce sang le matin et ces spectacles le soir; ce rire infâme n'existe qu'à Paris; hors de là on fuit les autres et soi-même au fond d'un bois, ici on écoute *Madelon Friquet* sur une banquette!

Devant ce beau mélodrame de la cour d'assises qu'auraient pu faire les théâtres? Les théâtres ont été muets cette semaine, à l'exception de la Porte-Saint-Martin qui nous a donné une grande pièce en cinq actes. Ce drame a pour titre: *L'Héroïne de Montpellier*. Nous devons d'abord rendre justice au public, il était venu nombreux à ce drame sur le bruit du nom de M. Lemercier. M. Lemercier, l'auteur d'*Agamemnon* et de *Pinto*, est un des vétérans de la tragédie impériale, blanchi sous le harnais et les lauriers; vieillard encor sec, et sérieusement épris de ce grand art qui tourmenta si long-temps la vieillesse de Voltaire.

M. Lemercier signa la pétition adressée à Charles X par les classiques, l'année 1828, autant qu'il nous en souvient. Cette pétition, faite au sujet de la retraite de Mlle Duchesnois, ne demandait rien moins que l'abolition du romantisme; on devait l'interdire dans tout le royaume, *aquâ et igni*, le poursuivre et le chasser. Les noms de plusieurs académiciens, et entre autres celui de M. Casimir Delavigne, figuraient parmi les pétitionnaires. Cette levée de drapeaux et ce tocsin d'Institut surprirent bien du monde. Pour peu que l'on eût donné suite à la pétition, que seraient devenus, en effet, dites-le nous, et *les Enfans d'Édouard* de M. Delavigne, et *la Fille spectre* de M. Lemer-

cier, deux pièces qui n'ont à coup sûr rien de classique? *Les Enfans d'Édouard* sont une reproduction du monde de Shakspeare, et *la Fille spectre* de M. Lemercier est loin d'être une reproduction de Racine. La pétition de l'Institut n'en fit pas moins grand éclat. Elle rappelait le distique que ce même Institut, le siècle d'avant, se passait de mains en mains à la réception de Langeac :

> De par le roi, tes vers sont beaux :
> Signé LOUIS, et plus bas : PHELIPPEAUX.

Cette fois, loin de fulminer contre les novateurs du genre, M. Lemercier a tout simplement envoyé promener les unités comme un père de famille qui exile ses enfans au Luxembourg avec une bonne lorsque ses enfans l'ennuient. Il est entré brusquement au cœur de son sujet dès la première scène, dans laquelle l'héroïne de Montpellier reçoit chez elle un jeune homme qui descend par une échelle. (Nous ignorons comment on laisse des échelles dans la chambre d'une héroïne; cela est peut-être une coutume de Montpellier). L'héroïne, que Mlle Adolphe représente avec assez de gentillesse, est fort surprise de voir un étranger s'introduire ainsi chez elle. L'étranger pourrait répondre qu'il s'est pourtant gardé de briser en entrant un carreau comme Antony, et que ce n'est pas sa faute si M. Lemercier le fait ainsi descendre par une échelle; au lieu de cela, il s'emporte et menace l'héroïne de Montpellier. L'héroïne, qui a bien autre chose à faire, n'hésite pas; elle monte à l'échelle et laisse le galant dans la rue. Nous ne croyons pas que ce début vaille celui de Georges Dandin, mais il est à coup sûr des plus bouffons. Cependant un seigneur anglais a remarqué l'héroïne de Montpellier; il l'a vue dans une fête, une illumination pour laquelle tous les lampions du théâtre sont convoqués. L'Anglais voit aussi fort bien que l'homme de l'échelle poursuit l'héroïne, il le provoque en duel. Excellent Anglais qui ne sait pas ce que peut une héroïne! L'héroïne prend sa cape et son épée, et vient elle-même défier sur le pré l'homme de l'échelle. L'héroïne est d'une famille où l'on tire admirablement le pistolet. L'homme de l'échelle refuse; l'héroïne lui dit qu'il est un lâche et un calomniateur. Cet adversaire féminin n'excite chez l'homme de l'échelle qu'un sentiment de pitié, il refuse d'attenter aux jours de l'héroïne par un duel. Furieuse, exaspérée, l'héroïne tue l'homme de l'échelle à bout portant. L'héroïne fuit alors, ce qui est fort mal pour une héroïne qui devrait plutôt rester. L'Anglais arrive; il est entouré et déclaré à l'unanimité auteur du meurtre. De là, force scènes où un magistrat en frac noir parle beaucoup trop des lois, de Mathieu et d'Omer Talon.

Le bruit et les trépignemens du parterre nous empêchent d'entendre le reste. Sans poursuivre de notre juste critique l'étrange contexture de cet ouvrage, nous dirons que le style de M. Lemercier, dans ce drame, est le plus mauvais de tous les styles, sans force et sans sève,

privé de couleur et d'énergie. Un reproche plus grave que nous adressons à l'auteur, c'est qu'il paraît ignorer la valeur même de la langue dont il doit défendre les droits à l'académie.

Il nous est aussi impossible de vous donner idée du style de M. Lemercier que de justifier son intrigue. Nous ignorons enfin dans quelle année la pièce a été écrite; ce n'est pas, à coup sûr, dans le bon temps de l'auteur de *Pinto*. De mauvais plaisans voulaient qu'elle fût du plus *ancien* bédouin que vient d'engager M. Harel.

Les journaux se répandent déjà en merveilleux détails sur le compte de ces bédouins. Les *Bédouins en voyage*, odyssée en trois chants, qui sera donnée mardi prochain au plus tard, prouvera sans doute que M. Harel ne s'est point trompé. Nous le désirons vivement, nous qui connaissons l'esprit de M. Harel, esprit que personne ne saurait mettre en doute, et dont tout le malheur consiste à n'avoir épousé que des écueils et des obstacles au lieu de terrain. La position de M. Harel est celle d'un capitaine de vaisseau dont aûcun souffle, depuis quelque temps, ne gonfle la voile. Il a lutté avec courage contre les gros temps, il est juste que les bédouins lui soient en aide. Voici déjà que M. Dumas lui écrit de Palerme, où il a manqué de se noyer; mais, plus heureux que Camoëns, M. Dumas a sauvé deux gros poèmes. M. Dumas est attendu pour le 25 à Paris.

L'esprit de réaction littéraire, qui se fait sentir à la Comédie-Française, renouvelle en ce moment même notre Opéra. Hier encore c'était Mozart qui faisait sortir de son suaire le commandeur; Mozart, le grand poète, l'homme de génie, le seul qui durera peut-être tant que le cœur et la passion dramatique crieront sous l'archet; le chantre de Juan et de dona Elvire! Mlle Falcon a été fort applaudie dans l'opéra de Mozart; le roi des Belges et les jeunes princes assistaient à ce spectacle.

Demain, ce sera le tour du *Siége de Corinthe*, opéra que M. Duponchel vient de remonter avec un grand soin. Non-seulement le poème a été réduit en deux actes, mais il trouvera encore de nouveaux interprètes dans Levasseur, Nourrit et Mlle Falcon. D'un autre côté, les répétitions de *Lénore*, répétitions que M. Meyerbeer lui-même a compris qu'il était dans son intérêt de presser, révèlent chaque jour à un petit nombre d'élus des beautés musicales et des effets que le public doit se voir appelé bientôt à applaudir. Que M. Duponchel se rassure, le public, excellent juge, apprécie chaque jour de plus en plus les difficultés de la nouvelle direction. Nous devons signaler aussi les efforts de quelques sujets. Massol s'est fait applaudir l'autre jour dans *le Comte Ory*, il a chanté son grand air avec beaucoup de finesse et de goût. Dans quelques jours, nous verrons Serda s'essayer de nouveau dans le rôle du cardinal de *la Juive*, Serda est un chanteur à qui l'excellence et la franchise de sa méthode ne peuvent tarder de faire un nom. Malgré Mlle Pauline Leroux et la reprise de *la Somnambule*, ce ballet bourgeois et sentimental n'a produit qu'un faible effet. C'est que *la Somnambule* restera toujours une comédie

de Gymnase plus qu'une pièce d'Opéra; le seul défaut de cette comédie eût été d'avoir chez M. Poirson un moulin de la hauteur d'une échelle. Mlle Forster est toujours la reine la plus jolie et la plus gracieuse du corps de ballets, le jais et la rasille lui vont aussi bien que le tablier de servante villageoise.

Nous n'attristerons pas notre chronique, déjà quelque peu rembrunie, du récit des obsèques de l'amiral de Rigny qui ont eu lieu à l'église de Saint-Roch. A l'exception du baron Louis, que sa profonde douleur et son grand âge éloignaient de la cérémonie funèbre, chaque illustration politique s'était fait un devoir d'y assister. L'amiral comte de Rigny, celui qui avait remporté la bataille de Navarin, a vu se grouper autour de sa tombe les représentans de nos armées de terre et de mer; M. de Talleyrand lui-même s'était fait reprécenter par M. de Valençay à ce convoi. Une des choses qui n'ont pas été le moins remarquées à l'enterrement de M. le comte de Rigny, ce sont les deux chasseurs dont s'était fait suivre M. de Palhen et le costume national que portait M. Coletti, ambassadeur de la Grèce. Monseigneur l'archevêque de Paris et monseigneur Forbin de Janson, évêque de Nancy, officiaient.

Une nouvelle que nous ne saurions passer sous silence est celle du mariage de la belle Mlle Munster que tous nos bals se disputaient l'an dernier, et que va bientôt, dit-on, épouser M. de Liad..., auteur de plusieurs tragédies jouées à l'Odéon et aux Français.

M. Hector Berlioz donne aussi aux Menus-Plaisirs un concert dont nous n'espérons pas moins que lui, d'après la composition du programme que nous avons sous les yeux.

Le succès du roman de *Lauzun*, par M. P. de Musset, que le libraire Dumont vient de publier, ne ralentit en rien le cours de ses autres publications. Cet éditeur met déjà sous presse : Les *Scènes de la vie Belge et Hollandaise*, par MM. Alphonse Royer et Roger de Beauvoir. Cet ouvrage dont les Revues ont déjà publié quelques fragmens, serait publié vers les premiers jours de janvier.

— Encore une édition de Béranger, répéterons-nous avec les éditeurs. Oui certes, mais de plus une édition illustrée par Grandville. Nous nous étonnerons seulement que cette idée ne soit pas venue plus tôt à la pensée des éditeurs, de Béranger, de Grandville lui-même. Ces deux noms sont faits pour la même popularité, et le spirituel crayon de Grandville augmentera encore, s'il est possible, la réputation de Béranger; de même que la muse du poète a déjà inspiré, comme nous avons pu nous en convaincre par nos propres yeux, la verve de l'artiste.

— Quelques lecteurs ont dû trouver dans un article de notre dernière livraison une attaque indirecte contre un homme honorable, qui, à plus d'un titre, ne doit presque compter que des amis parmi les rédacteurs de la *Revue de Paris*. Nous protestons ici contre une pareille application qui ferait de cet article une satire injuste et une lâche calomnie.

LE

LYS DANS LA VALLÉE.

Il est des anges solitaires.
(Séraphita.)

PRÉFACE.

Dans plusieurs fragmens de son œuvre, l'auteur a produit un personnage qui raconte en son nom. Pour arriver au vrai, les écrivains emploient celui des artifices littéraires qui leur semble propre à prêter le plus de vie à leurs figures. Ainsi, le désir d'animer leurs créations a jeté les hommes les plus illustres du siècle dernier, dans la prolixité du roman par lettres, seul système qui puisse rendre vraisemblable une histoire fictive. Le *je* sonde le cœur humain aussi profondément que le style épistolaire et n'en a pas les longueurs. A chaque œuvre, sa forme. L'art du romancier consiste à bien matérialiser ses idées. Clarisse Harlowe voulait sa vaste correspondance, Gilblas voulait le *moi*. Mais le *moi* n'est pas sans danger pour l'auteur. Si la masse lisante s'est agrandie, la somme

de l'intelligence publique n'a pas augmenté en proportion. Malgré l'autorité de la chose jugée, beaucoup de personnes se donnent encore aujourd'hui le ridicule de rendre un écrivain complice des sentimens qu'il attribue à ses personnages; et s'il emploie le *je*, presque toutes sont tentées de le confondre avec le narrateur. LE LYS DANS LA VALLÉE étant l'ouvrage le plus considérable de ceux où l'auteur a pris le *moi* pour se diriger à travers les sinuosités d'une histoire plus ou moins vraie, il croit nécessaire de déclarer ici qu'il ne s'est nulle part mis en scène. Il a sur la promiscuité des sentimens personnels et des sentimens fictifs une opinion sévère et des principes arrêtés. Selon lui, le trafic honteux de la prostitution est mille fois moins infâme que ne l'est la vente avec annonces de certaines émotions qui ne nous appartiennent jamais en entier. Les sentimens bons ou mauvais dont l'ame fut agitée, la colorent de je ne sais quelle essence, et lui font exhaler des parfums qui en particularisent la pensée; certes, le style des êtres souffrans ou foudroyés ne ressemble pas au style de ceux dont la vie s'est écoulée sans catastrophes. Mais de cette physionomie sombre ou attendrissante, mondaine ou religieuse, joyeuse ou grave, à la prostitution des plus chers trésors du cœur, il est un abîme que franchissent seuls les esprits impurs. Si quelque poète entreprend ainsi sur sa double vie, que ce soit par hasard et non par un parti pris comme chez J.-J. Rousseau. L'auteur, qui admire l'écrivain dans les *Confessions*, a horreur de l'homme. Comment ce Jean-Jacques, si fier de ses sentimens, a-t-il osé libeller la condamnation de madame de Warens, quand il savait si bien plaider pour lui-même? Entassez toutes les couronnes de la terre sur sa tête, les anges maudiront éternellement ce rhéteur qui put immoler sur le triste autel de la Renommée, une femme en qui s'était trouvé pour lui le cœur d'une mère et l'ame d'une maîtresse, le bienfait sous la grace du premier amour.

L'AUTEUR.

ENVOI.

A MADAME LA COMTESSE NATALIE DE MANERVILLE.

Je cède à ton désir. Le privilége de la femme que nous aimons plus qu'elle ne nous aime, est de nous faire oublier à tout propos les règles du bon sens. Oui, pour ne pas voir un pli se former sur vos fronts, pour dissiper la boudeuse expression de vos lèvres que le moindre refus attriste, nous dépensons l'avenir, nous franchissons miraculeusement les distances, nous donnons notre sang; et par pudeur d'ame, nous vous cachons les difficultés vaincues. Quelle récompense à ces soins? Quoi pour ces dévouemens ignorés? Hélas! le lendemain, vous croyez que nous sommes vos obligés? Ne jetons pas de pierre pour sonder la profondeur du gouffre où s'abîment les passions. Seulement, sache-le bien, Natalie, en t'obéissant, j'ai dû fouler aux pieds des répugnances inviolées. Pourquoi suspecter les soudaines et longues rêveries qui me saisissent parfois en plein bonheur? Pourquoi ta curieuse interrogation d'enfant volontaire sur un passé qui n'appartient qu'aux morts? Pourquoi ta jolie colère de femme aimée, à propos d'un silence? Ne pouvais-tu jouer avec les contrastes de mon caractère sans en demander les causes? Si je puis découvrir les fronts les mieux voilés, que t'importe? as-tu dans le cœur des secrets qui, pour se faire absoudre, aient besoin des miens? Si je sais démonter la société pièce à pièce, en indiquer les défauts, et reconnaître en vous le germe de toute maladie, quoi qu'elle attaque, le corps, le cœur ou la tête; as-tu peur de cette fatale science, toi qui, malgré le mariage, es restée vierge pour l'amour? toi que l'absence d'un mari qui ne reviendra peut-être jamais, a laissée libre. Enfin, tu l'as voulu! je t'ouvre un cœur qui depuis douze années ne s'était

ouvert à personne : ils vont s'en échapper dans le tien les parfums qu'y sema le premier amour. Il fallait que cela fût ainsi, l'échange de nos cœurs doit être entier. Oui, tu l'as pressenti, Natalie : ma vie est dominée par un fantôme, il se dessine vaguement au moindre mot qui le provoque, et s'agite souvent de lui-même au-dessus de moi. J'ai d'imposans souvenirs ensevelis au fond de mon ame comme ces productions marines qui s'aperçoivent par les temps calmes, et que les flots de la tempête jettent par fragmens sur la grève. Je souffrirais trop si je continuais à vivre près de toi sans te parler d'*elle*, si à tout moment je contraignais ma langue et ma pensée. J'ai donc écrit ce que je ne saurais dire. Le travail que nécessitent les idées pour être exprimées a contenu ces anciennes émotions qui me font tant de mal quand elles se réveillent trop soudainement. Mais écoute, ma Natalie! Toi, fille d'un Castillan, sois généreuse; souviens-toi que tu m'as menacé si je ne t'obéissais pas, ne me punis donc point de t'avoir obéi. Si, pour loyer de ma confession, je trouvais ton amour amoindri, je ne survivrais pas plus à la perte de mon dernier bonheur, que les jeunes gens ne survivent à la ruine de leurs premières espérances. Mais, fou que je suis! l'amour est-il soucieux d'un crime. Je voudrais que ma confidence redoublât tes tendresses. Pourquoi suis-je aujourd'hui à la merci d'un *peut-être?* Les gens de trente ans sont lâches, ils ne font plus de conditions, ils en reçoivent. Ah! l'on ne connaît l'amour qu'en traversant les profondeurs du dernier amour. Nos plus vraies passions naissent à quarante ans, âge auquel nous savons mesurer l'étendue de nos pertes, tandis que jeunes nous ignorons les bénéfices de la vie. Pardonne-moi, chère, ces paroles, derniers grondemens d'un orage qui se tait. A ce soir.

FÉLIX.

Paris, 8 août 1827.

Les deux enfances.

A quel talent nourri de larmes devrons-nous un jour la plus émouvante élégie? la peinture des pâtimens subis en silence par les ames dont les racines, tendres encore, ne rencontrent que de durs cailloux dans le sol domestique, dont les premières frondaisons sont déchirées par des mains haineuses, dont les fleurs sont atteintes par la gelée au moment où elles s'ouvrent? Quel poète nous dira les douleurs de l'enfant dont les lèvres sucent un sein amer, et dont les sourires sont réprimés par le feu dévorant d'un œil sévère? La feinte histoire où son génie vengerait ces pauvres cœurs opprimés par les êtres placés autour d'eux pour favoriser les développemens de leur sensibilité, serait la véritable histoire de ma jeunesse. Quelle vanité pouvais-je blesser, moi nouveau-né? Quelle disgrace physique ou morale causait la froideur de ma mère? Étais-je donc l'enfant du devoir, celui dont la naissance est fortuite, ou celui dont la vie est un reproche?

Mis en nourrice à la campagne, oublié par ma famille pendant trois ans, quand je revins à la maison paternelle, j'y comptai pour si peu de chose, que j'y subissais la compassion des gens. Je ne connais ni le sentiment, ni l'heureux hasard à l'aide desquels j'ai pu me relever de cette première déchéance : chez moi, l'enfant ignore; l'homme ne sait rien. Loin d'adoucir mon sort, mon frère et mes deux sœurs s'amusèrent à me faire souffrir. Le pacte en vertu duquel les enfans cachent leurs peccadilles et qui leur apprend déjà l'honneur, fut nul à mon égard. Bien plus, je me vis souvent punir pour leurs fautes, sans pouvoir réclamer contre cette injustice. La courtisanerie, en germe chez les enfans, leur conseillait-elle de contribuer aux persécutions qui m'affligeaient, pour se ménager les bonnes graces d'une mère également redoutée par eux? Était-ce un effet de leur penchant à l'imitation?

Était-ce besoin d'essayer leurs forces, ou manque de pitié? Peut-être ces causes réunies me privèrent-elles des douceurs de la fraternité. Déjà déshérité de toute affection, je ne pouvais rien aimer, et la nature m'avait fait aimant! Un ange recueille-t-il les soupirs de cette sensibilité sans cesse rebutée? Si dans quelques ames les sentimens méconnus tournent en haine, dans la mienne ils se concentrèrent et s'y creusèrent un lit d'où plus tard ils jaillirent sur ma vie. Suivant les caractères, l'habitude de trembler relâche les fibres, engendre la crainte; la crainte oblige à toujours céder; de là vient une faiblesse qui abâtardit l'homme et lui communique je ne sais quoi d'esclave; mais ces continuelles tourmentes m'habituèrent à déployer une force qui s'accrut par son exercice et prédisposa mon ame aux résistances morales. Attendant toujours une douleur nouvelle, comme les martyrs attendaient un nouveau coup, tout mon être dut exprimer une résignation morne sous laquelle les graces et les mouvemens de l'enfance furent étouffés, attitude qui passa pour un symptôme d'idiotie et justifia les sinistres pronostics de ma mère. La certitude de ces injustices excita prématurément dans mon ame la fierté, ce fruit de la raison, qui sans doute arrêta les mauvais penchans qu'une semblable éducation encourageait. Quoique délaissé par ma mère, j'étais parfois l'objet de ses scrupules; parfois, elle parlait de mon instruction et manifestait le désir de s'en occuper, il me passait alors des frissons horribles en songeant aux déchiremens que me causerait un contact journalier avec elle. Je bénissais mon abandon, et me trouvais heureux de pouvoir rester dans le jardin à jouer avec des cailloux, à observer des insectes, à regarder le bleu du firmament. Quoique l'isolement dût me porter à la rêverie, mon goût pour les contemplations vint d'une aventure qui vous peindra mes premiers malheurs. Il était si peu question de moi que souvent la gouvernante oubliait de me faire coucher. Un soir, tranquillement blotti sous un figuier, je regardais une étoile avec cette passion curieuse qui saisit les enfans, et à laquelle ma précoce mélancolie ajoutait une sorte d'intelligence sentimentale. Mes sœurs s'amusaient et criaient, j'entendais leur lointain tapage comme un accompagne-

ment à mes idées. Le bruit cessa, la nuit vint. Par hasard, ma mère s'aperçut de mon absence. Pour éviter un reproche, notre gouvernante, une terrible mademoiselle Caroline, légitima les fausses appréhensions de ma mère en prétendant que j'avais la maison en horreur; que si elle ne veillait pas attentivement sur moi, je me serais enfui déjà; je n'étais pas imbécille, mais sournois; et, parmi tous les enfans commis à ses soins, elle n'en avait jamais rencontré dont les dispositions fussent aussi mauvaises que les miennes. Elle feignit de me chercher et m'appela, je répondis; elle vint au figuier où elle savait que j'étais.

— Que faisiez-vous donc là? me dit-elle.

— Je regardais une étoile.

— Vous ne regardiez pas une étoile, dit ma mère qui nous écoutait du haut de son balcon. Connaît-on l'astronomie à votre âge?

— Ah! madame, s'écria mademoiselle Caroline, il a lâché le robinet du réservoir, le jardin est inondé.

Ce fut une rumeur générale. Mes sœurs s'étaient amusées à tourner ce robinet pour voir couler l'eau, mais surprises par l'écartement d'une gerbe qui les avait arrosées de toutes parts, elles avaient perdu la tête et s'étaient enfuies sans avoir pu fermer le robinet. Atteint et convaincu d'avoir imaginé cette espièglerie, accusé de mensonge quand j'affirmai mon innocence, je fus sévèrement puni. Mais, châtiment horrible! je fus persiflé sur mon amour pour les étoiles, et ma mère me défendit de rester au jardin le soir. Les défenses tyranniques aiguisent encore plus une passion chez les enfans que chez les hommes; les enfans ont sur eux l'avantage de ne penser qu'à la chose défendue, qui leur offre alors des attraits irrésistibles. J'eus donc souvent le fouet pour mon étoile. Ne pouvant me confier à personne, je lui disais mes chagrins dans ce délicieux ramage intérieur par lequel un enfant bégaie ses premières idées, comme naguère il a bégayé ses premières paroles. A l'âge de douze ans, au collége, je la contemplais encore en éprouvant d'indicibles délices, tant les impressions reçues au matin de la vie laissent de profondes traces au cœur.

De cinq ans plus âgé que moi, Charles fut aussi bel enfant qu'il

est bel homme; il était le privilégié de mon père, l'amour de ma mère, l'espoir de la famille, partant le roi de la maison. Bien fait et robuste, il avait un précepteur; moi, chétif et malingre, à cinq ans je fus envoyé comme externe dans une pension de la ville, conduit le matin et ramené le soir par le valet de chambre de mon père. Je partais en emportant un panier que la cuisinière garnissait mal, tandis que mes camarades apportaient d'abondantes provisions. Ce contraste entre mon dénuement et leurs richesses engendra mille souffrances. Les célèbres rillettes et rillons de Tours formaient l'élément principal du repas que nous faisions au milieu de la journée, entre le déjeuner du matin et le dîner de la maison dont l'heure coïncidait avec notre rentrée. Les rillons et les rillettes, si prisés par quelques gourmands, paraissent rarement à Tours sur les tables aristocratiques. Si j'en entendis parler avant d'être mis en pension, je n'avais jamais eu le bonheur de voir étendre pour moi cette brune confiture sur une tartine de pain. Les rillons et les rillettes n'auraient pas été de mode à la pension, mon envie n'en eût pas été moins vive; elle était devenue comme une idée fixe, semblable au désir qu'inspiraient à l'une des plus élégantes duchesses de Paris les ragoûts cuisinés par les portières, et qu'en sa qualité de femme elle satisfit. Les enfans devinent la convoitise dans les regards aussi bien que vous y lisez l'amour, et je devins alors un excellent sujet de moquerie. Mes camarades venaient me présenter leurs excellentes rillettes en me demandant si je savais comment elles se faisaient, où elles se vendaient, pourquoi je n'en avais pas. Ils se pourléchaient en vantant les rillons, ces résidus de porc sautés dans sa graisse et qui ressemblent à des truffes cuites; ils douanaient mon panier, et n'y trouvant que des fromages d'un liard, ou des fruits secs, ils m'assassinaient d'un : — *Tu n'as donc pas de quoi?* qui m'apprit à mesurer la différence mise entre mon frère et moi. Ce contraste entre mon abandon et le bonheur des autres a souillé les roses de mon enfance, et flétri ma blondissante jeunesse. La première fois que, dupe d'un sentiment généreux, j'avançai la main pour accepter la friandise tant souhaitée qui me fut offerte d'un air hypocrite, mon mystificateur retira sa tartine aux rires des camarades prévenus de ce dénoue-

ment. Si les esprits les plus distingués sont accessibles à la vanité, comment ne pas absoudre l'enfant qui pleure de se voir méprisé, goguenardé? A ce jeu, combien d'enfans seraient devenus gourmands, quêteurs, lâches! Pour éviter les persécutions, je me battis. Le courage du désespoir me rendit redoutable, mais je fus un objet de haine, et restai sans ressources contre les traîtrises. Un soir, en sortant, je reçus dans le dos un coup de mouchoir roulé, plein de cailloux. Quand le valet de chambre, qui me vengea rudement, apprit cet évènement à ma mère, elle s'écria: — « Ce maudit enfant ne nous donnera que des chagrins! » J'entrai dans une horrible défiance de moi-même, en trouvant là les répulsions que j'inspirais en famille. Là, comme à la maison, je me repliai sur moi-même. Une seconde tombée de neige retarda la floraison des germes semés en mon ame. Ceux que je voyais aimés étaient de francs polissons, ma fierté s'appuya sur cette observation, et je demeurai seul. Ainsi se continua l'impossibilité d'épancher les sentimens dont mon pauvre cœur était gros. En me voyant toujours assombri, haï, solitaire, le maître confirma les soupçons erronés que ma famille avait de ma mauvaise nature. Dès que je sus écrire et lire, ma mère me fit exporter à Pont-le-Voy, collége dirigé par des Oratoriens qui recevaient les enfans de mon âge dans une classe nommée la classe des *Pas-latins*, où restaient aussi les écoliers dont l'intelligence tardive se refusait au rudiment.

Je demeurai là huit ans, sans voir personne, menant une vie de Pariah. Voici comment et pourquoi. Je n'avais que trois francs par mois pour mes menus plaisirs, somme qui suffisait à peine aux plumes, canifs, règles, encre et papier dont il fallait nous pourvoir. Ainsi, ne pouvant acheter ni les échasses, ni les cordes, ni aucune des choses nécessaires aux amusemens du collége, j'étais banni des jeux; pour y être admis, j'aurais dû flagorner les riches ou flatter les forts de ma division. La moindre de ces lâchetés, que se permettent si facilement les enfans, me faisait bondir le cœur. Je séjournais sous un arbre, perdu dans de plaintives rêveries, ou lisant les livres que nous distribuait mensuellement le bibliothécaire. Combien de douleurs étaient cachées au fond de cette solitude monstrueuse! quelles angoisses engendrait mon abandon!

Imaginez ce que mon ame tendre dut ressentir à la première distribution de prix où j'obtins les deux plus estimés, le prix de thème et celui de version? En venant les recevoir sur le théâtre au milieu des acclamations et des fanfares, je n'eus ni mon père ni ma mère pour me fêter, alors que le parterre était rempli par les parens de tous mes camarades. Au lieu de baiser le distributeur, suivant l'usage, je me précipitai dans son sein et j'y fondis en larmes. L'hiver venu, je brûlai mes deux couronnes dans le poêle. Les parens demeuraient en ville pendant la semaine employée par les exercices qui précédaient la distribution des prix; ainsi, mes camarades décampaient tous joyeusement le matin; tandis que moi, dont les parens étaient à quelques lieues de là, je restais dans les cours avec les Outre-mer, nom donné aux écoliers dont les familles se trouvaient aux îles ou à l'étranger. Le soir, durant la prière, les barbares nous vantaient les bons dîners faits avec leurs parens. Vous verrez toujours mon malheur s'agrandir en raison de la circonférence des sphères sociales où j'entrerai. Combien d'efforts n'ai-je pas tentés pour infirmer l'arrêt qui me condamnait à ne vivre qu'en moi! Que d'espérances long-temps conçues avec mille élancemens d'ame et détruites en un jour. Pour décider mes parens à venir au collége, je leur écrivais des épîtres pleines de sentimens, peut-être emphatiquement exprimés, mais ces lettres auraient-elles dû m'attirer les reproches de ma mère qui me réprimandait avec ironie sur mon style? Sans me décourager, je promettais de remplir les conditions que ma mère et mon père mettaient à leur arrivée, j'implorais l'assistance de mes sœurs à qui j'écrivais aux jours de leur fête et de leur naissance, avec l'exactitude des pauvres enfans délaissés, mais avec une vaine persistance. Aux approches de la distribution des prix, je redoublais mes prières, je parlais de triomphes pressentis. Trompé par le silence de mes parens, je les attendais en m'exaltant le cœur, je les annonçais à mes camarades. Quand à l'arrivée des familles, le pas du vieux portier qui appelait les écoliers retentissait dans les cours, j'éprouvais alors des palpitations maladives. Et jamais ce vieillard ne prononça mon nom! Le jour où je m'accusai d'avoir maudit l'existence, mon confesseur me montra le ciel où fleurissait la palme promise par le

Beati qui lugent ! du Sauveur. Lors de ma première communion, je me jetai donc dans les mystérieuses profondeurs de la prière, séduit par les idées religieuses dont les féeries morales enchantent les jeunes esprits. Animé d'une ardente foi, je priais Dieu de renouveler en ma faveur les miracles fascinateurs que je lisais dans le Martyrologe. A cinq ans, je m'envolais dans une étoile; à douze ans, j'allais frapper aux portes du Sanctuaire. Mon extase fit éclore en moi des songes inénarrables qui meublèrent mon imagination, enrichirent ma tendresse et fortifièrent mes facultés pensantes. J'ai souvent attribué ces sublimes visions à des anges chargés de façonner mon ame à de divines destinées; elles ont doué mes yeux de la faculté de voir l'esprit intime des choses; elles ont préparé mon cœur aux magies qui font le poète malheureux, quand il a le fatal pouvoir de comparer ce qu'il sent à ce qui est, les grandes choses voulues au peu qu'il obtient; elles ont écrit dans ma tête un livre où j'ai pu lire ce que je devais exprimer, et mis sur mes lèvres le charbon de l'improvisateur.

Mon père conçut quelques doutes sur la portée de l'enseignement oratorien, et vint m'enlever de Pont-le-Voy, pour me mettre à Paris dans une Institution située au Marais. J'avais quinze ans. Examen fait de ma capacité, le rhétoricien de Pont-le-Voy fut jugé digne d'être en troisième. Les douleurs que j'avais éprouvées en famille, à l'école, au collége, je les retrouvai sous une nouvelle forme pendant mon séjour à la pension Lepître. Mon père ne m'avait point donné d'argent. Quand mes parens savaient que je pouvais être nourri, vêtu, gorgé de latin, bourré de grec, tout était résolu. Durant le cours de ma vie collégiale, j'ai connu mille camarades environ, et n'ai rencontré chez aucun l'exemple d'une pareille indifférence. Attaché fanatiquement aux Bourbons, M. Lepître avait eu des relations avec mon père, à l'époque où des royalistes dévoués essayèrent d'enlever au Temple la reine Marie-Antoinette; ils avaient renouvelé connaissance; M. Lepître se crut obligé de réparer l'oubli de mon père, mais la somme qu'il me donna mensuellement fut médiocre, car il ignorait les intentions de ma famille. La pension était installée à l'ancien hôtel Joyeuse, où, comme dans toutes les anciennes demeures seigneuriales, il se trouvait une loge de Suisse. Pendant la récréation qui

précédait l'heure où le gâcheux nous conduisait au lycée Charlemagne, les camarades opulens allaient déjeuner chez notre portier, nommé Doisy. M. Lepître ignorait ou souffrait le commerce de Doisy, véritable contrebandier que les élèves avaient intérêt à choyer : il était le secret chaperon de nos écarts, le confident des rentrées tardives, notre intermédiaire entre les loueurs de livres défendus. Déjeuner avec une tasse de café au lait était un goût aristocratique, expliqué par le prix excessif auquel montèrent les denrées coloniales sous Napoléon. Si l'usage du sucre et du café constituait un luxe chez les parens, il annonçait parmi nous une supériorité vaniteuse qui aurait engendré notre passion, si la pente à l'imitation, si la gourmandise, si la contagion de la mode n'eussent pas suffi. Doisy nous faisait crédit, il nous supposait à tous des sœurs ou des tantes qui approuvent le point d'honneur des écoliers et paient leurs dettes. Je résistai long-temps aux blandices de la buvette. Si mes juges eussent connu la force des séductions, les héroïques aspirations de mon ame vers le stoïcisme, les rages contenues pendant ma longue résistance, ils eussent essuyé mes pleurs au lieu de les faire couler. Mais, enfant, pouvais-je avoir cette grandeur d'ame qui fait mépriser le mépris d'autrui? puis je sentis peut-être les atteintes de plusieurs vices sociaux dont la puissance fut augmentée par ma convoitise. Vers la fin de la deuxième année, mon père et ma mère vinrent à Paris. Le jour de leur arrivée me fut annoncé par mon frère : il habitait Paris et ne m'avait pas fait une seule visite. Mes sœurs étaient du voyage, et nous devions voir Paris ensemble. Le premier jour nous irions dîner au Palais-Royal afin d'être tout portés au Théâtre-Français. Malgré l'ivresse que me causa ce programme de fêtes inespérées, ma joie fut détendue par le vent d'orage qui impressionne si rapidement les habitués du malheur. J'avais à déclarer *cent* francs de dettes contractées chez le sieur Doisy qui me menaçait de demander lui-même son argent à mes parens. J'inventai de prendre mon frère pour drogman de Doisy, pour interprète de mon repentir, pour médiateur de mon pardon. Mon père pencha vers l'indulgence. Mais ma mère fut impitoyable, son œil bleu foncé me pétrifia; elle fulmina de terribles prophéties.

Que serais-je plus tard, si dès l'âge de dix-sept ans je faisais de

semblables équipées! Étais-je bien son fils? Allais-je ruiner ma famille? Étais-je donc seul au logis? La carrière embrassée par mon frère Charles n'exigeait-elle pas une dotation indépendante, déjà méritée par une conduite qui glorifiait sa famille, tandis que j'en serais la honte? Mes deux sœurs se marieraient-elles sans dot? Ignorais-je donc le prix de l'argent et ce que je coûtais. A quoi servaient le sucre et le café dans une éducation? Se conduire ainsi, n'était-ce pas apprendre tous les vices?

Marat était un ange en comparaison de moi. Après avoir subi le choc de ce torrent qui charria mille terreurs en mon ame, mon frère me reconduisit à ma pension, je perdis le dîner aux Frères Provençaux et fus privé de voir Talma dans *Britannicus*. Telle fut mon entrevue avec ma mère après une séparation de douze ans.

Quand j'eus fini mes humanités, mon père me laissa sous la tutelle de M. Lepître. Je devais apprendre les mathématiques transcendantes, faire une première année de droit et commencer de hautes études. Pensionnaire en chambre et libéré des classes, je crus à une trêve entre la misère et moi. Mais malgré mes dix-neuf ans, ou peut-être à cause de mes dix-neuf ans, mon père continua le système qui m'avait envoyé jadis à l'école sans provisions de bouche, au collége sans menus plaisirs, et donné Doisy pour créancier. J'eus peu d'argent à ma disposition. Que tenter à Paris sans argent? D'ailleurs, ma liberté fut savamment enchaînée. M. Lepître me faisait accompagner à l'école de droit par un gâcheux qui me remettait aux mains du professeur, et venait me reprendre. Une jeune fille aurait été gardée avec moins de précautions que les craintes de ma mère n'en inspirèrent pour conserver ma personne. Paris effrayait à bon droit mes parens. Les écoliers sont secrètement occupés de ce qui préoccupe aussi les demoiselles dans leurs pensionnats; quoi qu'on fasse, celles-ci parleront toujours de l'amant, et ceux-là de la femme. Mais à Paris, et dans ce temps, les conversations entre camarades étaient dominées par le monde oriental et sultanesque du Palais-Royal. Le Palais-Royal était un Eldorado d'amour où le soir les lingots couraient tout monnayés. Là cessaient les doutes les plus vierges,

là pouvaient s'apaiser nos curiosités allumées! Le Palais-Royal et moi nous fûmes deux asymptotes, dirigées l'une vers l'autre sans pouvoir se rencontrer. Voici comment le sort déjoua mes tentatives.

Mon père m'avait présenté chez une de ses tantes qui demeurait dans l'île Saint-Louis, où je dus aller dîner les jeudis et les dimanches, conduit par madame ou par M. Lepître qui, ces jours-là, sortaient et me reprenaient le soir en revenant chez eux. Singulières récréations! La marquise de Listomère était une grande dame cérémonieuse qui n'eut jamais la pensée de m'offrir un écu, vieille comme une cathédrale, peinte comme une miniature, somptueuse dans sa mise, vivant dans son hôtel comme si Louis XV ne fût pas mort, ne voyant que des vieilles femmes et des gentilshommes, société de corps fossiles où je croyais être dans un cimetière. Personne ne m'adressait la parole, et je ne me sentais pas la force de parler le premier. Les regards hostiles ou froids me rendaient honteux de ma jeunesse qui semblait importune à tous. Je basai le succès de mon escapade sur cette indifférence, en me proposant de m'esquiver un jour aussitôt le dîner fini pour voler aux Galeries de Bois. Une fois engagée dans un wisth, ma tante ne faisait plus attention à moi; Jean, son valet de chambre, se souciait peu de M. Lepître; mais ce malheureux dîner se prolongeait malheureusement en raison de la vétusté des mâchoires ou de l'imperfection des râteliers. Enfin un soir, entre huit et neuf heures, j'avais gagné l'escalier, palpitant comme Bianca Capello le jour de sa fuite. Quand le suisse m'eut tiré le cordon, je vis le fiacre de M. Lepître dans la rue, et le bonhomme qui me demandait de sa voix grêle. Trois fois le hasard s'interposa fatalement entre l'enfer du Palais-Royal et le paradis de ma jeunesse. Le jour où, me trouvant honteux à vingt ans de mon ignorance, je résolus d'affronter tous les périls pour en finir; au moment où faussant compagnie à M. Lepître pendant qu'il montait en voiture, opération difficile, il était gros comme Louis XVIII et pied-bot; eh bien! ma mère arrivait en chaise de poste. Je fus arrêté par son regard et demeurai comme l'oiseau devant le serpent. Par quel hasard la rencontrai-je? Rien de plus naturel.

Napoléon tentait ses derniers coups. Mon père, qui subodorait les Bourbons, venait éclairer mon frère employé déjà dans la diplomatie impériale. Il avait quitté Tours avec ma mère, qui s'était chargée de m'y reconduire pour me soustraire aux dangers dont la capitale semblait menacée à ceux qui suivaient intelligemment la marche des ennemis. En quelques minutes je fus enlevé de Paris, au moment où son séjour allait m'être fatal. Les tourmens d'une imagination sans cesse agitée de désirs réprimés, les ennuis d'une vie attristée par de constantes privations m'avaient contraint à me jeter dans l'étude, comme les hommes lassés de leur sort se confinaient autrefois dans un cloître. Chez moi, l'étude devint une passion qui pouvait m'être fatale en m'emprisonnant à l'époque où les jeunes gens doivent se livrer aux activités enchanteresses de leur nature printanière.

Ce léger croquis d'une jeunesse, où vous devinez d'innombrables élégies, était nécessaire pour expliquer l'influence qu'elle exerça sur mon avenir. Affecté par tant d'élémens morbides, à vingt ans passés, j'étais encore petit, maigre et pâle. Mon ame pleine de vouloirs se débattait avec un corps débile en apparence, mais qui, selon le mot d'un vieux médecin de Tours, subissait la dernière fusion d'un tempérament de fer. Enfant par le corps et vieux par la pensée, j'avais tant lu, tant médité, que je connaissais métaphysiquement la vie dans ses hauteurs, au moment où j'allais apercevoir les difficultés tortueuses de ses défilés et les chemins sablonneux de ses plaines. Des hasards inouis m'avaient laissé dans cette délicieuse période où surgissent les premiers troubles de l'ame, où elle s'éveille aux voluptés, où pour elle tout est sapide et frais. J'étais entre ma puberté prolongée par mes travaux, et ma virilité qui poussait tardivement ses rameaux verts. Nul jeune homme ne fut, mieux que je ne l'étais, préparé à sentir, à aimer. Pour bien comprendre mon récit, reportez-vous donc à ce bel âge où la bouche est vierge de mensonges, où le regard est franc, quoique voilé par des paupières qu'alourdissent les timidités en contradiction avec le désir, où l'esprit ne se plie point au jésuitisme du monde, où la couardise du cœur égale en violence les générosités du premier mouvement.

Je ne vous parlerai pas du voyage que je fis de Paris à Tours avec ma mère. La froideur de ses façons réprima l'essor de mes tendresses. En partant de chaque nouvelle poste, je me promettais de parler ; mais un regard, un mot effarouchaient les phrases prudemment méditées pour mon exorde. A Orléans, au moment de se coucher, ma mère me reprocha mon silence. Je me jetai à ses pieds, j'embrassai ses genoux en pleurant à chaudes larmes, je lui ouvris mon cœur gros d'affection, j'essayai de la toucher par l'éloquence d'une plaidoirie affamée d'amour, et dont les accens eussent remué les entrailles d'une marâtre. Ma mère me répondit que je jouais la comédie. Je me plaignis de son abandon, elle m'appela fils dénaturé. J'eus un tel serrement de cœur qu'à Blois je courus sur le pont pour me jeter dans la Loire. Mon suicide fut empêché par la hauteur du parapet. A mon arrivée, mes deux sœurs, qui ne me connaissaient point, marquèrent plus d'étonnement que de tendresse. Cependant plus tard, par comparaison, elles me parurent pleines d'amitié pour moi. Je fus logé dans une chambre au troisième étage. Vous aurez compris l'étendue de mes misères quand je vous aurai dit que ma mère me laissa, moi, jeune homme de vingt ans, sans autre linge que celui de mon misérable trousseau de pension, sans autre garde-robe que mes vêtemens de Paris. Si je volais d'un bout du salon à l'autre pour lui ramasser son mouchoir, elle ne me disait pas le froid merci qu'une femme accorde à un valet. Obligé de l'observer pour reconnaître s'il y avait en son cœur des endroits friables où je pusse attacher quelques rameaux d'affection, je vis en elle une grande femme sèche et mince, joueuse, égoïste, impertinente comme toutes les Listomère chez qui l'impertinence se compte dans la dot. Elle ne voyait dans la vie que des devoirs à remplir. Toutes les femmes froides que j'ai rencontrées se faisaient comme elle une religion du devoir. Elle recevait nos adorations comme un prêtre reçoit l'encens à la messe. Mon frère aîné semblait avoir absorbé le peu de maternité qu'elle avait au cœur. Elle nous piquait sans cesse par les traits d'une ironie mordante, l'arme des gens sans cœur, et dont elle se servait contre nous qui ne pouvions lui rien répondre. Malgré ces barrières épineuses, les sentimens instinctifs tiennent

par tant de racines, la religieuse terreur inspirée par une mère, dont il coûte trop de désespérer, conserve tant de liens, que la sublime erreur de notre amour se continua jusqu'au jour où, plus avancés dans la vie, elle fut souverainement jugée. En ce jour, commencent les représailles des enfans dont l'indifférence engendrée par les déceptions du passé, grossie des épaves limoneuses qu'ils en ramènent, s'étend jusque sur la tombe. Ce terrible despotisme chassa les idées voluptueuses que j'avais follement médité de satisfaire à Tours. Je me jetai désespérément dans la bibliothèque de mon père, où je pris tous les livres que je ne connaissais point. Mes longues séances de travail m'épargnérent tout contact avec ma mère, mais elles aggravèrent ma situation morale. Parfois ma sœur aînée, aujourd'hui la marquise de Listomère, cherchait à me consoler sans pouvoir calmer l'irritation à laquelle j'étais en proie. Je voulais mourir.

De grands évènemens auxquels j'étais étranger se préparaient alors. Parti de Bordeaux pour rejoindre Louis XVIII à Paris, le duc d'Angoulême recevait, à son passage dans chaque ville, des ovations préparées par l'enthousiasme qui saisissait la vieille France au retour des Bourbons. La Touraine en émoi pour ses princes légitimes, la ville en rumeur, les fenêtres pavoisées, les habitans endimanchés, les apprêts d'une fête, et ce je ne sais quoi répandu dans l'air et qui grise, me donnèrent l'envie d'assister au bal offert au prince. Quand je me mis de l'audace au front pour exprimer ce désir à ma mère, alors trop malade pour pouvoir assister à la fête, elle se courrouça grandement. Arrivais-je du Congo pour ne rien savoir? Comment pouvais-je imaginer que notre famille ne serait pas représentée à ce bal? En l'absence de mon père et de mon frère, n'était-ce pas à moi d'y aller? N'avais-je pas une mère? ne pensait-elle pas au bonheur de ses enfans? En un moment, le fils quasi désavoué devenait un personnage. Je fus autant abasourdi de mon importance que du déluge de raisons ironiquement déduites par lesquelles ma mère accueillit ma supplique. Je questionnai mes sœurs, et j'appris que ma mère, à laquelle plaisaient ces coups de théâtre, s'était forcément occupée de ma toilette. Surpris par les exigences de ses

pratiques, aucun tailleur de Tours n'avait pu se charger de mon équipement. Ma mère avait mandé son ouvrière à la journée qui, suivant l'usage des provinces, savait faire toute espèce de couture. Un habit bleu barbeau me fut secrètement confectionné tant bien que mal. Des bas de soie et des escarpins neufs furent facilement trouvés. Les gilets d'hommes se portaient courts, je pus mettre un des gilets de mon père. Pour la première fois, j'eus une chemise à jabot dont les tuyaux gonflèrent ma poitrine et s'entortillèrent dans le nœud de ma cravate. Quand je fus habillé, je me ressemblai si peu, que mes sœurs me donnèrent par leurs complimens le courage de paraître devant la Touraine assemblée. Entreprise ardue! Cette fête comportait trop d'appelés pour qu'il y eût beaucoup d'élus. Grace à l'exiguité de ma taille, je me faufilai sous une tente construite dans les jardins de la maison Papion, et j'arrivai près du fauteuil où trônait le prince. En un moment je fus suffoqué par la chaleur, ébloui par les lumières, par les tentures rouges, par les ornemens dorés, par les toilettes et les diamans de la première fête publique à laquelle j'assistais. J'étais poussé par une foule d'hommes et de femmes qui se ruaient les uns sur les autres et se heurtaient dans un nuage de poussière. Les cuivres ardens et les éclats bourbonisés de la musique militaire étaient étouffés sous le hourra des: — Vive le duc d'Angoulême! vive le roi! vivent les Bourbons! Cette fête était une débâcle d'enthousiasme où chacun s'efforçait de se surpasser dans le féroce empressement de courir au soleil levant des Bourbons, véritable égoïsme de parti qui me laissa froid, me rapetissa, me replia sur moi-même. Emporté comme un fétu dans ce tourbillon, j'eus un enfantin désir d'être duc d'Angoulême, de me mêler à ces princes qui paradaient ainsi devant un public ébahi. La niaise envie du Tourangeau fit éclore une ambition que mon caractère et les circonstances ennoblirent. Qui n'a pas jalousé cette adoration dont l'année suivante je vis une répétition grandiose quand Paris tout entier se précipita vers l'empereur à son retour de l'île d'Elbe? Cet empire exercé sur les masses dont les sentimens et la vie se déchargent dans une seule ame, me voua soudain à la gloire, cette prêtresse qui égorge les Français d'au-

jourd'hui, comme autrefois la druidesse sacrifiait les Gaulois. Puis tout-à-coup, je rencontrai la femme qui devait aiguillonner sans cesse mes ambitieux désirs et les combler en me jetant au cœur de la famille royale. Trop timide pour inviter une danseuse, et craignant d'ailleurs de brouiller les figures, je devins naturellement très grimaud en ne sachant que faire de ma personne. Au moment où je souffrais du malaise causé par le piétinement auquel oblige une foule à coloyer, à percer, un officier marcha sur mes pieds gonflés autant par la compression du cuir que par la chaleur. Ce dernier ennui me dégoûta de la fête. Il était impossible de sortir, je me réfugiai dans un coin, au bout d'une banquette abandonnée où je restai les yeux fixes, immobile et boudeur. Trompée par ma chétive apparence, une femme me prit pour un enfant prêt à s'endormir en attendant le bon plaisir de sa mère, et se posa près de moi par un mouvement d'oiseau qui s'abat sur son nid. Aussitôt je sentis une céleste odeur de myrrhe et d'aloës, un parfum de femme qui brilla dans mon ame comme y brilla depuis la poésie orientale; je regardai ma voisine et fus plus ébloui par elle que je ne l'avais été par la fête; elle devint toute ma fête. Si vous avez bien compris ma vie antérieure, vous devinerez les sentimens qui sourdirent en mon cœur. Mes yeux furent tout à coup frappés par de blanches épaules rebondies sur lesquelles j'aurais voulu pouvoir me rouler, des épaules légèrement rosées qui semblaient rougir comme si elles se trouvaient nues pour la première foi de pudiques épaules, qui avaient une ame, et dont la peau satinée éclatait à la lumière comme un tissu de soie. Ces épaules étaient partagées par une raie, le long de laquelle coula mon regard plus hardi que n'eût été ma main. Je me haussai tout palpitant pour voir le corsage, et fus complètement fasciné par une gorge chastement couverte d'une gaze, mais dont les globes azurés et d'une rondeur parfaite étaient douillettement couchés dans des flots de dentelle. Les plus légers détails de cette tête furent des amorces qui réveillèrent en moi des jouissances infinies : le brillant des cheveux lissés au-dessus d'un cou frais comme celui d'une petite fille, les lignes blanches que le peigne y avait dessinées et où mon imagination courut comme en de frais sen-

tiers, tout me fit perdre l'esprit. Après m'être assuré que personne ne me voyait, je me plongeai dans ce dos comme un enfant se jette dans le sein de sa mère, en baisant à plusieurs reprises toutes ces épaules où se roula ma tête. Cette femme poussa un cri perçant que la musique empêcha d'entendre. Elle se retourna, me vit et me dit : « — Monsieur ! » Ah ! si elle avait dit : — « Mon petit bonhomme, qu'est-ce qui vous prend donc ? » je l'aurais tuée peut-être ! Mais à ce *Monsieur !* des larmes chaudes jaillirent de mes yeux. Je fus pétrifié par un regard animé d'une sainte colère, par une tête sublime couronnée d'un diadème de cheveux cendrés, en harmonie avec ce dos d'amour. La pourpre de la pudeur offensée étincela sur son visage que désarmait déjà le pardon de la femme qui comprend une frénésie dont elle est le principe, et devine des adorations infinies dans les larmes du repentir. Elle s'en alla par un mouvement de reine. Je sentis alors le ridicule de ma position. Alors seulement je compris que j'étais fagotté comme le singe d'un Savoyard. J'eus honte de moi. Je restai tout hébété, savourant le quartier de pomme que je venais de dévorer, gardant sur les lèvres la chaleur de ce sang que j'avais aspiré, ne me repentant de rien, et suivant du regard cette femme descendue des cieux.

Saisi par le premier accès charnel de la grande fièvre du cœur, j'errai dans le bal devenu désert, sans pouvoir y retrouver mon inconnue, et revins me coucher métamorphosé : une ame nouvelle aux ailes diaprées avait brisé sa larve. Tombée des steppes bleues où je l'admirais, ma chère étoile s'était donc fait femme en conservant sa clarté, ses scintillemens et sa fraîcheur. J'aimai soudain, sans rien savoir de l'amour. N'est-ce pas une étrange chose que cette première irruption du sentiment le plus vif de l'homme ? J'avais rencontré dans le salon de ma tante quelques jolies femmes, aucune ne m'avait causé la moindre impression. Existe-t-il donc une heure, une conjonction d'astres, une réunion de circonstances expresses, une certaine femme entre toutes, pour déterminer une passion exclusive, au temps où la passion embrasse le sexe entier ? En pensant que mon Élue vivait en Touraine, j'aspirais l'air avec délices, je trouvais au bleu du temps

une couleur que je ne lui ai plus vue nulle part. Si j'étais ravi mentalement, je parus sérieusement malade, et ma mère eut des craintes mêlées de remords. Semblable aux animaux qui sentent venir la mort, j'allais m'accroupir dans un coin du jardin pour y rêver au baiser que j'avais volé. Quelques jours après ce bal mémorable, ma mère attribua l'abandon de mes travaux, mon indifférence à ses regards oppresseurs, mon insouciance de ses ironies et ma sombre attitude, aux crises naturelles que doivent subir les jeunes gens de mon âge. La campagne, cet éternel remède des affections auxquelles la médecine ne connaît rien, fut regardée comme le meilleur moyen de me sortir de mon apathie. Ma mère décida que j'irais passer quelques jours à Frapesle, château situé sur l'Indre entre Montbazon et Azay-le-Rideau, chez l'un de ses amis, à qui sans doute elle donna des instructions secrètes.

Le jour où j'eus ainsi la clé des champs, j'avais si druement nagé dans l'océan de l'amour, que je l'avais traversé. J'ignorais le nom de mon inconnue. Comment la désigner? où la trouver? d'ailleurs, à qui pouvais-je en parler? Mon caractère timide augmentait encore les craintes inexpliquées qui s'emparent des jeunes cœurs au début de l'amour, et me faisait commencer par la mélancolie qui termine les passions sans espoir. Je ne demandais pas mieux que d'aller, venir, courir à travers champs. Avec ce courage d'enfant qui ne doute de rien et comporte je ne sais quoi de chevaleresque, je me proposais de fouiller tous les châteaux de la Touraine, en y voyageant à pied, en me disant à chaque jolie tourelle : — C'est là! — Donc, un jeudi matin, je sortis de Tours par la barrière Saint-Éloy, je traversai les ponts Saint-Sauveur, j'arrivai dans Poncher, en levant le nez à chaque maison, et gagnai la route de Chinon. Pour la première fois de ma vie, je pouvais m'arrêter sous un arbre, marcher lentement ou vite à mon gré sans être questionné par personne. Pour un pauvre être écrasé par les différens despotismes qui, peu ou prou, pèsent sur toutes les jeunesses, le premier usage du libre arbitre, exercé même sur des riens, apportait à l'ame je ne sais quel épanouissement. Beaucoup de raisons se réunissaient pour faire de ce jour une fête pleine d'enchantemens. Dans mon enfance, mes promenades ne m'avaient pas conduit

à plus d'une lieue hors la ville. Mes courses aux environs de Pont-le-Voy, ni celles que je fis dans Paris, ne m'avaient gâté sur les beautés de la nature champêtre. Néanmoins il me restait, des premiers souvenirs de ma vie, le vague sentiment du beau qui respire dans le paysage de Tours avec lequel je m'étais familiarisé. Quoique complètement neuf à la poésie des sites, j'étais donc exigeant à mon insu, comme ceux qui sans avoir la pratique d'un art en imaginent tout d'abord l'idéal. Pour aller au château de Frapesle, les gens à pied ou à cheval abrègent la route en passant par les landes dites de Charlemagne, terres en friche, situées au sommet du plateau qui sépare le bassin du Cher de celui de l'Indre, et où mène un chemin de traverse que l'on prend à Champy. Ces landes plates et sablonneuses qui vous attristent durant une lieue environ, joignent par un bouquet de bois le chemin de Saché, nom de la commune d'où dépend Frapesle. Ce chemin, qui débouche sur la route de Chinon, bien au-delà de Ballan, longe une plaine ondulée, sans accidens remarquables jusqu'au petit pays d'Artanne. Là, se découvre une vallée qui commence à Montbazon, finit à la Loire, et semble bondir sous les châteaux posés sur ses doubles collines ; une magnifique coupe d'émeraude au fond de laquelle l'Indre se roule par des mouvemens de serpent. A cet aspect, je fus saisi d'un étonnement voluptueux que l'ennui des landes ou la fatigue du chemin avaient préparé.

— Si cette femme, la fleur de son sexe, habite un lieu dans le monde, ce lieu, le voici !

A cette pensée, je m'appuyai contre un noyer sous lequel, depuis ce jour, je me repose toutes les fois que je reviens dans ma chère vallée. Sous cet arbre confident de mes pensées, je m'interroge sur les changemens que j'ai subis pendant le temps qui s'est écoulé depuis le dernier jour où j'en suis parti. Elle demeurait là, mon cœur ne me trompait point. Le premier castel que je vis au penchant d'une lande était son habitation. Quand je m'assis sous mon noyer, le soleil de midi faisait pétiller les ardoises de son toit et les vitres de ses fenêtres. Sa robe de percale produisait le point blanc que je remarquai dans ses vignes sous un hallebergier. Elle était, comme vous le savez déjà, sans rien savoir encore, LE

LYS DE CETTE VALLÉE où elle croissait pour le ciel, en la remplissant du parfum de ses vertus. L'amour infini, sans autre aliment qu'un objet à peine entrevu dont mon ame était remplie, je le trouvais exprimé par ce long ruban d'eau qui ruisselait au soleil entre deux rives vertes, par des lignes de peupliers qui paraient de leurs dentelles mobiles ce val d'amour, par les bois de chênes qui s'avancent entre les vignobles sur des coteaux que la rivière arrondit toujours différemment, et par ces horizons estompés qui fuient en se contrariant. Si vous voulez voir la Nature belle et vierge comme une fiancée, allez là par un jour de printemps; si vous voulez calmer les plaies saignantes de votre cœur, revenez-y par les derniers jours de l'automne! Au printemps, l'amour y bat des ailes à plein ciel; en automne, on y songe à ceux qui ne sont plus. Le poumon malade y respire une fraîcheur mélancolieuse, la vue s'y repose sur des touffes mordorées qui communiquent leurs douceurs et leur paix à l'ame. En ce moment, les moulins situés sur les chutes de l'Indre donnaient une voix à cette vallée frémissante, les peupliers se balançaient en riant, pas un nuage au ciel, les oiseaux chantaient, les cigales criaient, tout y était mélodie. Ne me demandez plus pourquoi j'aime la Touraine? je ne l'aime ni comme on aime son berceau, ni comme on aime un oasis dans le désert; je l'aime comme un artiste aime l'art; je l'aime moins que je ne vous aime, mais sans la Touraine, peut-être ne vivrais-je plus. Sans savoir pourquoi, mes yeux revenaient au point blanc, à la femme qui brillait dans ce vaste jardin comme au milieu des buissons verts éclatait la clochette d'un convolvulus, flétrie si l'on y touche. Je descendis, l'ame émue, au fond de cette corbeille, et vis bientôt un village que la poésie qui surabondait en moi me fit trouver sans pareil. Figurez-vous trois moulins posés parmi des îles gracieusement découpées, couronnées de quelques bouquets d'arbres au milieu d'une prairie d'eau; quel autre nom donner à ces végétations aquatiques, si vivaces, si bien colorées, qui tapissent la rivière, surgissent au-dessus, ondulent avec elle, se laissent aller à ses caprices, et se plient aux tempêtes de la rivière fouettée par la roue des moulins? Çà et là, s'élèvent des masses de gravier sur lesquelles

l'eau se brise, en y formant des franges où reluit le soleil. Les amarillys, le nénuphar, le lys d'eau, les joncs décorent les rives de leurs magnifiques tapisseries. Un pont tremblant composé de poutrelles pourries, dont les piles sont couvertes de fleurs, dont les garde-fous plantés d'herbes vivaces et de mousses veloutées se penchent sur la rivière et ne tombent point; des barques usées, des filets de pêcheurs, le chant monotone d'un berger, les canards qui voguaient entre les îles ou s'épluchaient sur le jard, nom du gros sable que charrie la Loire; des garçons meûniers, le bonnet sur l'oreille, occupés à charger leurs mulets; chacun de ces détails rendait cette scène d'une naïveté surprenante. Imaginez au-delà du pont, deux ou trois fermes, un colombier, des tourelles, une trentaine de masures séparées par des jardins, par des haies de chèvrefeuilles, de jasmins et de clématites; puis du fumier fleuri devant toutes les portes, des poules et des coqs par les chemins! Voilà le village de Pont-de-Ruan, joli village surmonté d'une vieille église pleine de caractère, une église du temps des croisades, et comme les peintres en cherchent pour leurs tableaux! Encadrez le tout de noyers antiques, de jeunes peupliers aux feuilles d'or pâle, mettez de gracieuses fabriques au milieu des longues prairies où l'œil se perd sous un ciel chaud et vaporeux, vous aurez une idée d'un des mille points de vue de ce beau pays.

Je suivis le chemin de Saché sur la gauche de la rivière, en observant les détails des collines qui meublent la rive opposée. Puis enfin, j'atteignis un parc orné d'arbres centenaires qui m'indiqua le château de Frapesle. J'arrivai précisément à l'heure où la cloche annonçait le déjeuner. Après le repas, mon hôte, ne soupçonnant pas que j'étais venu de Tours à pied, me fit parcourir les alentours de sa terre où de toutes parts je vis la vallée sous toutes ses formes: ici par une échappée, là tout entière; souvent mes yeux furent attirés à l'horizon par la belle lame d'or de la Loire où, parmi les roulées, les voiles dessinaient de fugaces figures; en gravissant une crête, j'admirai pour la première fois, le château d'Azay, diamant taillé à facettes, serti par l'Indre, monté sur des pilotis masqués de fleurs; puis dans un fond les

masses romantiques du château de Saché, mélancolique séjour, plein d'harmonies trop graves pour les gens superficiels, chères aux poètes dont l'ame est endolorie. Aussi, plus tard, en aimai-je le silence, les grands arbres chenus, et ce je ne sais quoi mystérieux épandu dans son vallon solitaire! Mais chaque fois que je retrouvais au penchant de la côte voisine le mignon castel aperçu, choisi par mon premier regard, je m'y arrêtais complaisamment.

— Hé! me dit mon hôte en lisant dans mes yeux l'un de ces pétillans désirs toujours si naïvement exprimés à mon âge, vous sentez de loin une jolie femme comme un chien flaire le gibier.

Je n'aimai pas ce dernier mot, mais je demandai le nom du castel et celui du propriétaire.

— Ceci est Clochegourde, me dit-il, jolie maison appartenant à M. de Mortsauf, le représentant d'une famille historique en Touraine, et dont la fortune date de Louis XI. Il est venu s'établir sur ce domaine au retour de l'émigration. Ce bien est à sa femme, une demoiselle de Lenoncourt, de la maison de Lenoncourt-Givry qui va s'éteindre, madame de Mortsauf est fille unique. Le peu de fortune de cette famille contraste si singulièrement avec l'illustration des noms, que par orgueil ou par nécessité peut-être, ils restent toujours à Clochegourde et n'y voient personne. Jusqu'à présent leur attachement aux Bourbons pouvait justifier leur solitude; mais je doute que le retour du roi change leur manière de vivre. En venant m'établir ici, l'année dernière, je suis allé leur faire une visite de politesse; ils me l'ont rendue et nous ont invités à dîner; l'hiver nous a séparés pour quelques mois; puis les évènemens politiques ont retardé notre retour, car je ne suis à Frapesle que depuis peu de temps. Madame de Mortsauf est une femme qui pourrait occuper partout la première place.

— Vient-elle souvent à Tours?

— Elle n'y va jamais. — Mais, dit-il en se reprenant, elle y est allée dernièrement, au passage du duc d'Angoulême qui s'est montré fort gracieux pour M. de Mortsauf.

— C'est elle! m'écriai-je.

— Qui, elle?

— Une femme qui a de belles épaules.

— Vous rencontrerez en Touraine beaucoup de femmes qui ont de belles épaules, dit-il en riant. Mais si vous n'êtes pas fatigué, nous pouvons passer la rivière, et monter à Clochegourde où vous aviserez à reconnaître vos épaules.

J'acceptai, non sans rougir de plaisir et de honte. Vers quatre heures nous arrivâmes au petit château que mes yeux caressaient depuis si long-temps. Cette habitation, qui fait un bel effet dans le paysage, est en réalité modeste. Elle a cinq fenêtres de face; chacune de celles qui terminent la façade exposée au midi s'avance d'environ deux toises, artifice d'architecture qui simule deux pavillons et donne de la grace au logis; celle du milieu sert de porte, et l'on en descend par un double perron dans des jardins étagés qui atteignent à une étroite prairie située le long de l'Indre. Quoiqu'un chemin communal sépare cette prairie de la dernière terrasse ombrée par une allée d'acacias et de vernis du Japon, elle semble faire partie des jardins; car le chemin est creux, encaissé d'un côté par la terrasse, bordé de l'autre par une haie normande. Les pentes bien ménagées, mettent assez de distance entre l'habitation et la rivière, pour sauver les inconvéniens du voisinage des eaux sans en ôter l'agrément. Sous la maison se trouvent des remises, des écuries, des resserres, des cuisines dont les diverses ouvertures dessinent des arcades. Les toits sont gracieusement contournés aux angles, décorés de mansardes à croisillons sculptés et de bouquets en plomb, sur les pignons. La toiture, sans doute négligée pendant la révolution, est chargée de cette rouille produite par des mousses plates et rougeâtres qui croissent sur les maisons exposées au midi. La porte-fenêtre du perron est surmontée d'un campanille d'où pend un écusson aux armes des Blamont-Chauvry. Ces dispositions donnent une élégante physionomie à ce castel ouvragé comme une fleur, et qui semble ne pas peser sur le sol. Vu de la vallée, le rez-de-chaussée semble être au premier étage; mais du côté de la cour, il est de plain-pied avec une large allée sablée donnant sur un boulingrin animé par plusieurs corbeilles de fleurs. A droite et à gauche, les clos de vignes, les vergers et quelques pièces de terres labourables plantées de noyers,

descendent rapidement, enveloppent la maison de leurs massifs, et atteignent les bords de l'Indre que garnissent en cet endroit des touffes d'arbres dont la nature a nuancé les verts.

En montant le chemin qui cotoie Clochegourde, j'admirais ces masses si bien disposées, en y respirant un air chargé de bonheur. La nature morale a, comme la nature physique, ses communications électriques et ses rapides changemens de températures. Mon cœur palpitait à l'approche des évènemens secrets qui devaient le modifier à jamais, comme les animaux s'égaient en prévoyant un beau temps. Ce jour si marquant dans ma vie ne fut dénué d'aucune des circonstances qui pouvaient le solenniser. La Nature s'était parée comme une femme allant à la rencontre du bien-aimé; mon ame avait pour la première fois entendu sa voix; mes yeux l'avaient admirée aussi féconde, aussi variée que mon imagination me la représentait dans mes rêves de collége dont je vous ai dit quelques mots inhabiles à vous en expliquer l'influence; ils ont été comme une Apocalypse où ma vie me fut figurativement prédite; chaque évènement heureux ou malheureux s'y rattache par des images bizarres, liens visibles aux yeux de l'ame seulement. Nous traversâmes une première cour entourée des bâtimens nécessaires aux exploitations rurales, une grange, un pressoir, des étables, des écuries. Averti par les aboiemens du chien de garde, un domestique vint à notre rencontre, et nous dit que M. le comte, parti pour Azay dès le matin, allait sans doute revenir, madame la comtesse était au logis. Mon hôte me regarda. Je tremblais qu'il ne voulût pas voir madame de Mortsauf en l'absence de son mari, mais il dit au domestique de nous annoncer. Poussé par une avidité d'enfant, je me précipitai dans la longue antichambre qui traversait la maison.

— Entrez donc, messieurs! dit une voix d'or.

Quoique madame de Mortsauf n'eût prononcé qu'un mot au bal, je reconnus sa voix qui pénétra mon ame et la remplit comme un rayon de soleil remplit et dore le cachot d'un prisonnier. En pensant qu'elle pouvait se rappeler ma figure, je voulus m'enfuir. Il n'était plus temps, elle apparut sur le seuil de la porte, nos yeux se rencontrèrent. Je ne sais qui d'elle ou de moi rougit

le plus fortement. Assez interdite pour ne rien dire, elle revint s'asseoir à sa place devant un métier à tapisserie, après que le domestique eut approché deux fauteuils; elle acheva de tirer son aiguille afin de donner un prétexte à son silence, compta quelques points et releva sa tête, à la fois douce et altière, vers M. de Chessel en lui demandant à quelle heureuse circonstance elle devait sa visite. Quoique curieuse de savoir la vérité sur mon apparition, elle ne nous regarda ni l'un ni l'autre, ses yeux furent constamment attachés sur la rivière; mais à la manière dont elle écoutait, vous eussiez dit que, semblable aux aveugles, elle savait reconnaître les agitations de l'ame dans les imperceptibles accens de la parole. Et cela était vrai. M. de Chessel dit mon nom et fit ma biographie. J'étais le fils d'un de ses amis, arrivé depuis quelques mois à Tours, où mes parens m'avaient ramené chez eux quand la guerre avait menacé Paris. Enfant de la Touraine à qui la Touraine était inconnue, elle voyait en moi un jeune homme affaibli par des travaux immodérés, envoyé à Frapesle pour s'y divertir, et auquel il avait montré sa terre où je venais pour la première fois. Au bas du coteau seulement, je lui avais appris ma course de Tours à Frapesle, et craignant pour ma santé déjà si faible, il s'était avisé d'entrer à Clochegourde en pensant qu'elle me permettrait de m'y reposer.

M. de Chessel disait la vérité, mais le hasard heureux semble si fort cherché, que madame de Mortsauf garda quelque défiance; elle tourna sur moi des yeux froids et sévères qui me firent baisser les paupières, autant par je ne sais quel sentiment d'humiliation que pour cacher des larmes que je retins entre mes cils. L'imposante chatelaine me vit le front en sueur, peut-être aussi devina-t-elle les larmes! car elle m'offrit ce dont je pouvais avoir besoin, en exprimant une bonté consolante qui me rendit la parole. En rougissant comme une jeune fille en faute, et d'une voix chevrotante comme celle d'un vieillard, je répondis par un remerciement négatif.

— Tout ce que je souhaite, lui dis-je en levant les yeux sur les siens que je rencontrai pour la seconde fois, mais pendant un moment aussi rapide qu'un éclair, c'est de n'être pas renvoyé

d'ici; je suis tellement engourdi par la fatigue, que je ne pourrais marcher.

— Pourquoi suspectez-vous l'hospitalité de notre beau pays? me dit-elle. — Vous nous accorderez sans doute le plaisir de dîner à Clochegourde? ajouta-t-elle en se tournant vers son voisin.

Je jetai sur mon protecteur un regard où éclataient tant de prières, qu'il se mit en mesure d'accepter cette proposition dont la formule voulait un refus. Si l'habitude du monde permettait à M. de Chessel de distinguer ces nuances, un jeune homme sans expérience croit si fermement à l'union de la parole et de la pensée chez une belle femme, que je fus bien étonné, quand en revenant le soir, mon hôte me dit : — Je suis resté, parce que vous en mouriez d'envie; mais si vous ne raccommodez pas les choses, je suis brouillé peut-être avec mes voisins. Ce *si vous ne raccommodez pas les choses* me fit long-temps rêver. Si je plaisais à madame de Mortsauf, elle ne pourrait pas en vouloir à celui qui m'avait introduit chez elle. M. de Chessel me supposait donc le pouvoir de l'intéresser, n'était-ce pas me le donner? Cette explication corrobora mon espoir en un moment où j'avais besoin de secours.

— Ceci me semble difficile, répondit-il, madame de Chessel nous attend.

— Elle vous a tous les jours, reprit la comtesse, et nous pouvons l'avertir. Est-elle seule?

— Elle a M. l'abbé de Quélus.

— Eh bien! dit-elle en se levant pour sonner, vous dînez avec nous.

Cette fois M. de Chessel la crut franche, et me jeta des regards complimenteurs. Dès que je fus certain de rester pendant une soirée sous ce toit, j'eus à moi comme une éternité. Pour beaucoup d'êtres malheureux, demain est un mot vide de sens, et j'étais alors au nombre de ceux qui n'ont aucune foi dans le lendemain; quand j'avais quelques heures à moi, j'y faisais tenir toute une vie de voluptés. Madame de Mortsauf entama sur le pays, sur les récoltes, sur les vignes une conversation à laquelle j'étais étranger. Chez une maîtresse de maison, cette façon

d'agir atteste un manque d'éducation ou son mépris pour celui qu'elle met ainsi comme à la porte du discours ; mais ce fut embarras chez la comtesse. Si d'abord je crus qu'elle affectait de me traiter en enfant, si j'enviai le privilége des hommes de trente ans qui permettait à M. de Chessel d'entretenir sa voisine de sujets graves auxquels je ne comprenais rien, si je me dépitai en me disant que tout était pour lui ; à quelques mois de là, je sus combien est significatif le silence d'une femme, et combien de pensées couvre une diffuse conversation. D'abord j'essayai de me mettre à mon aise dans mon fauteuil ; puis, je reconnus les avantages de ma position en me laissant aller au charme d'entendre la voix de la comtesse. Le souffle de son ame se déployait dans les replis des syllabes, comme le son se divise sous les clefs d'une flûte, il expirait onduleusement à l'oreille, d'où il précipitait l'action du sang. Sa façon de dire les terminaisons en *i* faisait croire à quelque chant d'oiseau ; le *ch* prononcé par elle était comme une caresse, et la manière dont elle attaquait les *t* accusait le despotisme du cœur. Elle étendait ainsi, sans le savoir, le sens des mots, et vous entraînait l'ame dans un monde immense. Combien de fois n'ai-je pas laissé continuer une discussion que je pouvais finir, combien de fois ne me suis-je pas fait injustement gronder pour écouter ces concerts de voix humaine, pour aspirer l'air qui sortait de sa lèvre chargée de son ame, pour étreindre cette lumière parlée avec l'ardeur que j'aurais mise à la serrer sur mon sein ! Quel chant d'hirondelle joyeuse, quand elle pouvait rire ! mais quelle voix de cygne appelant ses compagnes, quand elle parlait de ses chagrins ! L'inattention de la comtesse me permit de l'examiner. Mon regard se régalait en glissant sur la belle parleuse, il pressait sa taille, baisait ses pieds, et se jouait dans les boucles de sa chevelure. Cependant j'étais en proie à une terreur que comprendront ceux qui, dans leur vie, ont éprouvé les joies illimitées d'une passion vraie. J'avais peur qu'elle ne me surprît les yeux attachés à la place de ses épaules que j'avais si ardemment embrassée. Cette crainte avivait la tentation, et j'y succombais, je les regardais ! mon œil déchirait l'étoffe, je revoyais la lentille qui marquait la naissance de la jolie raie par

laquelle son dos était partagé, mouche perdue dans du lait, qui, depuis le bal, flamboyait toujours le soir dans ces ténèbres où semble ruisseler le sommeil des jeunes gens dont l'imagination est ardente et dont la vie est chaste.

Je puis vous crayonner les traits principaux qui partout eussent signalé la comtesse aux regards; mais le dessin le plus correct, la couleur la plus chaude n'en exprimeraient rien encore. Sa figure est une de celles dont la ressemblance exige l'introuvable artiste de qui la main sait peindre le reflet des feux intérieurs, et sait rendre cette vapeur lumineuse que nie la science, que la parole ne traduit pas, mais que voit un amant. Ses cheveux fins et cendrés la faisaient souvent souffrir par de subites réactions du sang vers la tête. Son front arrondi, proéminent comme celui de la Joconde, paraissait plein d'idées inexprimées, de sentimens contenus, de fleurs noyées par des eaux amères. Ses yeux verdâtres, semés de points bruns, étaient toujours pâles; mais s'il s'agissait de ses enfans, s'il lui échappait de ces vives effusions de joie ou de douleur rares dans la vie des femmes résignées, son œil lançait alors une lueur subtile qui semblait s'enflammer aux sources de la vie et devait les tarir; éclair qui m'avait arraché des larmes quand elle me couvrit de son dédain formidable et qui lui suffisait pour abaisser les paupières aux plus hardis. Un nez grec, comme ciselé par Phidias et réuni par un double arc à des lèvres élégamment sinueuses, spiritualisait son visage de forme ovale, et dont le teint comparable au tissu des camélias blancs, se rougissait aux joues par de jolis tons roses. Son embonpoint ne détruisait ni la grace de sa taille, ni la rondeur voulue pour que ses formes demeurassent belles, quoique développées. Vous comprendrez soudain ce genre de perfection, lorsque vous saurez qu'en s'unissant à l'avant-bras, les éblouissans trésors qui m'avaient fasciné ne formaient aucun pli. Le bas de sa tête n'offrait point ces creux qui font ressembler la nuque de certaines femmes à des troncs d'arbres, ses muscles n'y dessinaient point de cordes, et partout les lignes s'arrondissaient en flexuosités désespérantes pour le regard comme pour le pinceau. Un duvet follet se mourait le long de ses joues, dans les méplats du col, en y retenant la lumière

qui s'y faisait soyeuse. Ses oreilles petites et bien contournées étaient, suivant son expression, des oreilles d'esclave et de mère. Plus tard, quand j'habitai son cœur, elle me disait : « Voici M. de Mortsauf! » et avait raison, tandis que je n'entendais rien encore, moi dont l'ouïe possède une remarquable étendue. Ses bras étaient beaux, sa main aux doigts recourbés était longue, et, comme dans les statues antiques, la chair dépassait ses ongles à fines côtes. Je vous déplairais en donnant aux tailles plates l'avantage sur les tailles rondes, si vous n'étiez pas une exception. La taille ronde est un signe de force, mais les femmes ainsi construites sont impérieuses, volontaires, plus voluptueuses que tendres. Au contraire, les femmes à taille plate sont dévouées, pleines de finesse, enclines à la mélancolie; elles sont mieux femmes que les autres. La taille plate est souple et molle; la taille ronde est inflexible et jalouse. Vous savez maintenant comment elle était faite! Elle avait le pied d'une femme comme il faut, ce pied qui marche peu, se fatigue promptement et réjouit la vue quand il dépasse la robe. Quoiqu'elle fût mère de deux enfans, je n'ai jamais rencontré dans son sexe personne de plus jeune fille qu'elle. Son air exprimait une simplesse, jointe à je ne sais quoi d'interdit et de songeur qui ramenait à elle comme le peintre nous ramène à la figure où son génie a traduit un monde de sentimens. Ses qualités visibles ne peuvent d'ailleurs s'exprimer que par des comparaisons. Rappelez-vous le parfum chaste et sauvage de cette bruyère que nous avons cueillie en revenant de la Villa-Diodati, cette fleur dont vous avez tant loué le noir et le rose? vous devinerez comment cette femme pouvait être élégante loin du monde, naturelle dans ses expressions, recherchée dans les choses qui devenaient siennes, à la fois rose et noire. Son corps avait la verdeur que nous admirons dans les feuilles nouvellement dépliées, son esprit avait la profonde concision du sauvage; elle était enfant par le sentiment, grave par la souffrance; châtelaine et bachelette. Aussi plaisait-elle sans artifice, par sa manière de s'asseoir, de se lever, de se taire ou de jeter un mot. Habituellement recueillie, attentive comme la sentinelle sur qui repose le salut de tous et qui épie le malheur, il lui échappait parfois des

sourires qui trahissaient en elle un naturel rieur enseveli sous le maintien exigé par sa vie. Sa coquetterie était devenue du mystère, elle faisait rêver au lieu d'inspirer l'attention galante que sollicitent les femmes, et laissait apercevoir sa première nature de flamme vive, ses premiers rêves bleus, comme on voit le ciel par des éclaircies de nuages. Cette révélation involontaire rendait pensifs ceux qui ne se sentaient pas une larme intérieure séchée par le feu des désirs. La rareté de ses gestes, et surtout celle de ses regards (excepté ses enfans, elle ne regardait personne) donnaient une incroyable solennité à ce qu'elle faisait ou disait, quand elle faisait ou disait une chose avec cet air que savent prendre les femmes au moment où elles compromettent leur dignité par un aveu. Ce jour-là madame de Mortsauf avait une robe rose à mille raies, une collerette à large ourlet, une ceinture et des brodequins noirs; ses cheveux simplement tordus sur sa tête étaient retenus par un peigne d'écaille. Telle est l'imparfaite esquisse promise. Mais la constante émanation de son ame sur les siens, cette essence nourrissante épandue à flots comme le soleil émet sa lumière; mais sa nature intime, son attitude aux heures sereines, sa résignation aux heures nuageuses; tous ces tournoiemens de la vie où le caractère se déploie, tiennent comme les effets du ciel à des circonstances inattendues et fugitives qui ne se ressemblent entre elles que par le fond d'où elles se détachent, et dont la peinture sera nécessairement mêlée aux évènemens de cette histoire; véritable épopée domestique, aussi grande aux yeux du sage que le sont les tragédies aux yeux de la foule, et dont le récit vous attachera autant pour la part que j'y ai prise, que par sa similitude avec un grand nombre de destinées féminines.

Tout à Clochegourde portait le cachet d'une propreté vraiment anglaise. Le salon où restait la comtesse était entièrement boisé, peint en gris de deux nuances. La cheminée avait pour ornement une pendule contenue dans un bloc d'acajou surmonté d'une coupe, et deux grands vases en porcelaine blanche, à filets d'or, d'où s'élevaient des bruyères du Cap. Une lampe était sur la console. Il y avait un trictrac en face de la cheminée.

De larges embrasses en coton retenaient les rideaux de percale blanche, sans franges. Des housses grises, bordées de galon vert, recouvraient les siéges, et la tapisserie tendue sur le métier de la comtesse disait assez pourquoi son meuble était ainsi caché. Cette simplicité arrivait à la grandeur. Aucun appartement, parmi ceux que j'ai vus depuis, ne m'a causé des impressions aussi fertiles, aussi touffues que celles dont j'étais saisi dans ce salon de Clochegourde, calme et recueilli comme la vie de la comtesse, et où l'on devinait la régularité conventuelle de ses occupations. La plupart de mes idées, et même les plus audacieuses en science ou en politique, sont nées là, comme les parfums émanent des fleurs; mais là verdoyait la plante inconnue qui jeta sur mon ame sa féconde poussière; là brillait la chaleur solaire qui développa mes bonnes et dessécha mes mauvaises qualités. De la fenêtre, l'œil embrassait la vallée depuis la colline où s'étale Pont-de-Ruan, jusqu'au château d'Azay, en suivant les sinuosités de la côte opposée que varient les tours de Frapesle, puis l'église, le bourg et le vieux manoir de Saché dont les masses dominent la prairie. En harmonie avec cette vie reposée et sans autres émotions que celles données par la famille, ces lieux communiquaient à l'ame leur sérénité. Si je l'avais rencontrée là pour la première fois, entre ses deux enfans et M. de Mortsauf, au lieu de la trouver splendide dans sa robe de bal, je ne lui aurais pas ravi ce délirant baiser dont j'eus alors des remords en croyant qu'il détruirait l'avenir de mon amour! Non, dans les noires dispositions où me mettait le malheur, j'aurais plié le genou, j'aurais baisé ses brodequins, j'y aurais laissé quelques larmes, et j'eusse été me jeter dans l'Indre. Mais après avoir effleuré le frais jasmin de sa peau et bu le lait de cette coupe pleine d'amour, j'avais dans l'ame le goût et l'espérance de voluptés surhumaines; je voulais vivre et attendre l'heure du plaisir comme le sauvage épie l'heure de la vengeance; je voulais me suspendre aux arbres, ramper dans les vignes, me tapir dans l'Indre; je voulais avoir pour complices le silence de la nuit, la lassitude de la vie, la chaleur du soleil, afin d'achever la pomme délicieuse où j'avais déjà mordu. M'eût-elle demandé la fleur qui chante ou les richesses enfouies par le

compagnons de Morgan l'exterminateur? je les lui aurais apportées afin d'obtenir les richesses certaines et la fleur muette que je souhaitais. Quand cessa le rêve où m'avait plongé la longue contemplation de mon idole, et pendant lequel un domestique vint et lui parla, je l'entendis causant de M. de Mortsauf; je pensai seulement alors qu'une femme devait appartenir à son mari. Cette pensée me donna des vertiges, j'eus une rageuse et sombre curiosité de voir le possesseur de ce trésor. Deux sentimens me dominèrent, la haine et la peur! Une haine qui ne connaissait aucun obstacle et les mesurait tous sans les craindre; une peur vague, mais réelle du combat, de son issue, et d'ELLE surtout. En proie à d'indicibles pressentimens, je redoutais ces poignées de main qui déshonorent, j'entrevoyais déjà ces difficultés élastiques où se heurtent les plus rudes volontés et où elles s'émoussent; je craignais cette force d'inertie qui dépouille aujourd'hui la vie sociale des dénouemens dont les ames passionnées ont soif.

— Voici M. de Mortsauf, dit-elle.

Je me dressai sur mes jambes comme un cheval effrayé; mais quoique ce mouvement n'échappât ni à M. de Chessel, ni à la comtesse, il ne me valut aucune observation muette, car il y eut une diversion faite par une jeune fille à qui je donnai six ans, et qui entra disant: — Voilà mon père.

— Eh bien! Madelaine? fit sa mère.

L'enfant tendit à M. de Chessel la main qu'il demandait, et me regarda fort attentivement après m'avoir adressé son petit salut plein d'étonnement.

— Etes-vous contente de sa santé? dit M. de Chessel à la comtesse.

— Elle va mieux, répondit-elle en caressant la chevelure de la petite déjà blottie dans son giron.

Une interrogation de M. de Chessel m'apprit que Madelaine avait neuf ans, je marquai quelque surprise de mon erreur, et mon étonnement amassa des nuages sur le front de la mère. Mon introducteur me jeta l'un de ces regards significatifs par lesquels les gens du monde nous font une seconde éducation. Là, sans doute, était une blessure maternelle dont il fallait respecter l'appareil.

Enfant malingre dont les yeux étaient pâles, dont la peau

était blanche comme une porcelaine éclairée par une lueur, Madelaine n'aurait sans doute pas vécu dans l'atmosphère d'une ville. L'air de la campagne, les soins de sa mère qui semblait la couver, entretenaient la vie dans ce corps aussi délicat que l'est une plante venue en serre malgré les rigueurs d'un climat étranger. Quoiqu'elle ne rappelât en rien sa mère, Madelaine paraissait en avoir l'ame, et cette ame la soutenait. Ses cheveux rares et noirs, ses yeux caves, ses joues creuses, ses bras amaigris, sa poitrine étroite annonçaient un débat entre la vie et la mort, duel sans trêve où jusqu'alors la comtesse était victorieuse. Elle se faisait vive, sans doute pour éviter des chagrins à sa mère; car, en certains momens où elle ne s'observait plus, elle prenait l'attitude d'un saule pleureur. Vous eussiez dit d'une petite Bohémienne souffrant la faim, venue de son pays en mendiant, épuisée, mais courageuse et parée pour son public.

— Où donc avez-vous laissé Jacques? lui demanda sa mère en la baisant sur la raie blanche qui partageait ses cheveux en deux bandeaux semblables aux ailes d'un corbeau.

— Il vient avec mon père.

En ce moment M. de Mortsauf entra suivi de son fils qu'il tenait par la main. Jacques était le portrait de sa sœur, il offrait les mêmes symptômes de faiblesse. En voyant ces deux enfans frêles aux côtés d'une mère si magnifiquement belle, il était impossible de ne pas deviner les sources du chagrin qui attendrissait les tempes de la comtesse, et lui faisait taire une de ces rongeuses pensées dont Dieu seul est le confident, mais qui donnent au front de terribles significances. En me saluant, M. de Mortsauf me jeta le coup d'œil moins observateur que maladroitement inquiet d'un homme dont la défiance provient de son peu d'habitude à manier l'analyse. Après l'avoir mis au courant et m'avoir nommé, sa femme lui céda sa place, et nous quitta. Les enfans dont les yeux s'attachaient à ceux de leur mère, comme s'ils en tiraient leur lumière, voulurent l'accompagner, elle leur dit : — Restez, chers anges! et mit son doigt sur ses lèvres. Ils obéirent, mais leurs regards se voilèrent. Ah! pour s'entendre dire ce mot *chers*, quelles tâches n'aurait-on pas entreprises! Comme les enfans, j'eus moins

chaud quand elle ne fut plus là. Mon nom changea les dispositions du comte à mon égard. De froid et sourcilleux, il devint sinon affectueux, du moins poliment empressé, me donna des marques de considération et parut heureux de me recevoir. Jadis, mon père s'était dévoué pour nos maîtres à jouer un rôle grand, mais obscur; dangereux, mais qui pouvait être efficace. Quand tout fut perdu par l'accès de Napoléon au sommet des affaires, comme beaucoup de conspirateurs secrets, il s'était réfugié dans les douceurs de la province et de la vie privée, en acceptant des accusations aussi dures qu'imméritées; salaire inévitable des joueurs qui jouent le tout pour le tout, et succombent après avoir servi d'ame à la machine politique. Ne sachant rien de la fortune, rien des antécédens ni de l'avenir de ma famille, j'ignorais également les particularités de cette destinée perdue dont M. de Mortsauf avait gardé souvenir. Cependant si l'antiquité du nom, la plus précieuse qualité d'un homme à ses yeux, pouvait justifier l'accueil dont je fus surpris et confus, je n'en appris la raison véritable que plus tard. Pour le moment, cette transition subite me mit à l'aise. Quand les deux enfans virent la conversation reprise entre nous trois, Madelaine dégagea sa tête des mains de son père, regarda la porte ouverte, se glissa dehors comme une anguille, et Jacques la suivit. Tous deux rejoignirent leur mère, car j'entendis leurs voix et leurs mouvemens, semblables dans le lointain aux bourdonnemens des abeilles autour de la ruche aimée.

Je contemplai le comte en tâchant de deviner son caractère, mais je fus assez intéressé par quelques traits principaux pour en rester à l'examen superficiel de sa physionomie. Agé seulement de quarante-cinq ans, il paraissait approcher de la soixantaine, tant il avait promptement vieilli dans le grand naufrage qui termina le XVIIIe siècle. La demi-couronne qui ceignait monastiquement l'arrière de sa tête dégarnie de cheveux, venait mourir aux oreilles en caressant les tempes par des touffes grises mélangées de noir. Son visage ressemblait vaguement à celui d'un loup blanc qui a du sang au museau, car son nez était enflammé comme celui d'un homme dont la vie est altérée dans ses principes, dont l'estomac est affaibli, dont les humeurs sont viciées par d'anciennes maladies. Son

a roulé sur vous. Quel siècle nous prépare cet enseignement mis à la portée de tous, si l'on ne prévient le mal en rendant l'instruction publique aux corporations religieuses!

Ces paroles annonçaient bien le mot qu'il dit un jour aux élections en refusant sa voix à l'homme dont les talens pouvaient servir la cause royaliste : — Je me défierai toujours des gens d'esprit, répondit-il à l'entremetteur des voix électorales. Il nous proposa de faire le tour de ses jardins, et se leva.

— Monsieur.... lui dit la comtesse.

— Eh bien! ma chère? répondit-il en se retournant avec une brusquerie hautaine qui dénotait combien il voulait être absolu chez lui, et combien il l'était peu.

— Monsieur est venu de Tours à pied, M. de Chessel n'en savait rien, et l'a promené dans Frapesle.

— Vous avez fait une imprudence, me dit-il, quoique à votre âge... Et il hocha la tête en signe de regret.

La conversation fut reprise. Je ne tardai pas à reconnaître combien son royalisme était intraitable, et de combien de ménagemens il fallait user pour demeurer sans choc dans ses eaux. Le domestique, qui avait promptement mis une livrée, annonça le dîner. M. de Chessel présenta son bras à madame de Mortsauf, et le comte saisit gaiement le mien pour passer dans la salle à manger, qui, dans l'ordonnance du rez-de-chaussée, formait le pendant du salon. Carrelée en carreaux blancs fabriqués en Touraine, et boisée à hauteur d'appui, la salle à manger était tendue d'un papier vert qui figurait de grands panneaux encadrés de fleurs et de fruits; les fenêtres avaient des rideaux de percale ornés de galons rouges; les buffets étaient de vieux meubles de Boulle, et le bois des chaises garnies en tapisserie faite à la main, était du chêne sculpté. Abondamment servie, la table n'offrait rien de luxueux : de l'argenterie de famille sans unité de forme, de la porcelaine de Saxe qui n'était pas encore revenue à la mode, des carafes octogones, des couteaux à manche en agate, puis sous les bouteilles des ronds en laque de la Chine; mais des fleurs dans des seaux vernis et dorés sur leurs découpures à dents de loup. J'aimai

ces vieilleries, je trouvai le papier de Réveillon et ses bordures de fleurs superbes. Le contentement qui enflait toutes mes voiles m'empêcha de voir les inextricables difficultés mises entre elle et moi par la vie si cohérente de la solitude et de la campagne. J'étais près d'elle, à sa droite, je lui servais à boire. Oui, bonheur inespéré ! je frôlais sa robe, je mangeais son pain. En trois heures, ma vie se mêlait à sa vie ! Enfin nous étions liés par ce terrible baiser, espèce de secret qui nous inspirait une honte mutuelle. Je fus d'une lâcheté glorieuse : je m'étudiais à plaire à M. de Mortsauf qui se prêtait à toutes mes courtisaneries ; j'aurais caressé le chien, j'aurais fait la cour aux moindres désirs des enfans, je leur aurais apporté des cerceaux, des billes d'agate, je leur aurais servi de cheval ; je leur en voulais de ne pas s'emparer déjà de moi comme d'une chose à eux. L'amour a ses intuitions comme le génie a les siennes, et je voyais confusément que la violence, la maussaderie, l'hostilité ruineraient mes espérances. Le dîner se passa tout en joies intérieures pour moi, je ne pouvais songer ni à *sa* froideur réelle, ni à l'indifférence que couvrait la politesse du comte, en me voyant chez elle. L'amour a, comme la vie, une puberté pendant laquelle il se suffit à lui-même. Je fis quelques réponses gauches en harmonie avec les secrets tumultes de la passion, mais dont personne ne pouvait avoir le mot, pas même *elle* qui ne savait rien de l'amour. Le reste du temps fut comme un rêve. Ce beau rêve cessa quand, au clair de lune et par un soir chaud et parfumé, je traversai l'Indre au milieu des blanches fantaisies qui décoraient les prés, les rives, les collines ; en entendant le chant clair, la note unique, pleine de mélancolie que jette incessamment par temps égaux une rainette dont j'ignore le nom scientifique, mais que depuis ce jour solennel je n'écoute pas sans des délices infinies. Je reconnus un peu tard, là, comme ailleurs, cette insensibilité de marbre contre laquelle s'étaient jusqu'alors émoussés mes sentimens ; je me demandai s'il en serait toujours ainsi ; je crus être sous une fatale influence ; les sinistres évènemens du passé se débattirent avec les plaisirs purement personnels que j'avais goûtés. Avant de regagner Frapesle, je regardai Clochegourde et vis au bas une barque nommée en Touraine une *toue*,

attachée à un frêne, et que l'eau balançait. Cette toue appartenait à M. de Mortsauf, qui s'en servait pour pêcher.

— Eh bien ! me dit M. de Chessel quand nous fûmes sans danger d'être écoutés, je n'ai pas besoin de vous demander si ce sont vos belles épaules ; il faut vous féliciter de l'accueil que vous a fait M. de Mortsauf. Diantre, vous êtes du premier coup au cœur de la place.

Cette phrase, suivie de celle dont je vous ai parlé, ranima mon cœur abattu. Je n'avais pas dit un mot depuis Clochegourde, et M. de Chessel attribuait mon silence à mon bonheur.

— Comment ! répondis-je avec un ton d'ironie qui pouvait aussi bien paraître dicté par la passion contenue.

— Il n'a jamais si bien reçu qui que ce soit.

— Je vous avoue que j'en suis moi-même étonné, lui dis-je en sentant l'amertume intérieure que me dévoilait ce dernier mot.

L'expression du sentiment qu'éprouvait M. de Chessel me frappa, mais j'étais encore trop inexpert des choses mondaines pour en comprendre les causes. Mon hôte avait l'infirmité de s'appeler Durand, et se donnait le ridicule de renier le nom de son père, illustre fabricant qui pendant la révolution avait fait une immense fortune. Sa femme était l'unique héritière des Chessel, vieille famille parlementaire, bourgeoise sous Henri IV, comme celle de la plupart des magistrats parisiens. En ambitieux de haute portée, M. de Chessel voulut tuer son Durand originel pour arriver aux destinées qu'il rêvait. Il s'appela d'abord Durand de Chessel, puis D. de Chessel, il était alors M. de Chessel. Sous la restauration, il établit un majorat au titre de comte, en vertu de lettres octroyées par Louis XVIII. Ses enfans recueilleront les fruits de son courage sans en connaître la grandeur. Un mot de certain prince caustique a souvent pesé sur sa tête : — « M. de Chessel se montre généralement peu en Durand, » dit-il. Phrase qui régala long-temps la Touraine. Les parvenus sont comme les singes dont ils ont l'adresse : on les voit en hauteur, on admire leur agilité pendant l'escalade ; mais arrivés à la cime, on n'aperçoit plus que leurs côtés honteux. L'envers de mon hôte s'est composé

de petitesses grossies par l'envie. La pairie et lui sont jusqu'à présent deux tangentes impossibles. Avoir une prétention et la justifier, est l'impertinence de la force; mais être au-dessous de ses prétentions avouées, constitue un ridicule constant dont se repaissent les petits esprits. Or M. de Chessel n'a pas eu la marche rectiligne de l'homme fort: deux fois député, deux fois repoussé aux élections; hier directeur-général, aujourd'hui rien, pas même préfet; ses succès ou ses défaites ont gâté son caractère et lui ont donné l'âpreté de l'ambitieux invalide. Quoique galant homme, homme spirituel, et capable de grandes choses, peut-être l'envie qui passionne l'existence en Touraine où les naturels du pays emploient leur esprit à tout jalouser, lui fut-elle funeste dans les hautes sphères sociales où réussissent peu ces figures crispées par les succès d'autrui, ces lèvres boudeuses, rebelles au compliment, faciles à l'épigramme. En voulant moins, peut-être aurait-il obtenu davantage; mais malheureusement il avait assez de supériorité pour vouloir marcher toujours debout. En ce moment M. de Chessel était au crépuscule de son ambition, le royalisme lui souriait. Peut-être affectait-il les grandes manières, mais il fut parfait pour moi. D'ailleurs, il me plut par une raison bien simple, je trouvais chez lui le repos pour la première fois. L'intérêt, faible peut-être, qu'il me témoignait, me parut à moi, malheureux enfant rebuté, une image de l'amour paternel. Les soins de l'hospitalité contrastaient tant avec l'indifférence qui m'avait jusqu'alors accablé, que j'exprimais une reconnaissance enfantine de vivre sans chaînes et quasiment caressé. Aussi les maîtres de Frapesle sont-ils si bien mêlés à l'aurore de mon bonheur, que ma pensée les confond dans les souvenirs où j'aime à revivre. Plus tard, et précisément dans l'affaire des lettres patentes, j'eus le plaisir de rendre quelques services à mon hôte. M. de Chessel jouissait de sa fortune avec un faste dont s'offensaient quelques-uns de ses voisins; il pouvait renouveler ses beaux chevaux et ses élégantes voitures; sa femme était recherchée dans sa toilette; il recevait grandement; son domestique était plus nombreux que ne le veulent les habitudes du pays, il tranchait du prince. La terre de Frapesle est immense.

Vis-à-vis, M. de Mortsauf réduit au cabriolet de famille, qui en Touraine tient le milieu entre la patache et la chaise de poste, était obligé par la médiocrité de sa fortune à faire valoir Clochegourde. M. de Mortsauf fut donc Tourangeau jusqu'au jour où les faveurs royales rendirent à sa famille un éclat peut-être inespéré. Son accueil au cadet d'une famille ruinée dont l'écusson datait des croisades, lui servait à humilier la haute fortune, à rapetisser les bois, les guérets et les prairies de son voisin qui n'était pas gentilhomme. M. de Chessel l'avait bien compris. Aussi se sont-ils toujours vus poliment, mais sans aucun de ces rapports journaliers, sans cette agréable intimité qui aurait dû s'établir entre Clochegourde et Frapesle, deux domaines séparés par l'Indre, et d'où chacune des châtelaines pouvait, de sa fenêtre, faire un signe à l'autre.

La jalousie tourangelle n'était pas la seule raison de la solitude où vivait M. de Mortsauf. Sa première éducation fut celle de la plupart des enfans de grande famille, une incomplète et superficielle instruction à laquelle suppléaient les enseignemens du monde, les usages de la cour, l'exercice des grandes charges de la couronne, ou des places éminentes. M. de Mortsauf avait émigré précisément à l'époque où commençait sa seconde éducation, elle lui manqua. Il fut de ceux qui crurent au prompt rétablissement de la monarchie en France; dans cette persuasion, son exil avait été la plus déplorable des oisivetés. Quand se dispersa l'armée de Condé, où son courage le fit inscrire parmi les plus dévoués, il s'attendit à bientôt revenir sous le drapeau blanc, et ne chercha pas, comme quelques émigrés, à se créer une vie industrieuse. Peut-être aussi n'eut-il pas la force d'abdiquer son nom, pour gagner son pain dans les sueurs d'un travail méprisé. Ses espérances toujours appointées au lendemain, et peut-être aussi l'honneur, l'empêchèrent de se mettre au service des puissances étrangères. La souffrance mina son courage. De longues courses entreprises à pied sans nourriture suffisante, sur des espoirs toujours déçus, altérèrent sa santé, découragèrent son ame. Par degrés son dénuement devint extrême. Si pour beaucoup d'hommes la misère est un tonique, il en est d'autres pour qui elle est un dissolvant, et M. de Mortsauf fut de ceux-ci. En pensant à

ce pauvre gentilhomme de Touraine, allant et couchant par les chemins de la Hongrie, partageant un quartier de mouton avec les bergers du prince Esterhazy, auxquels le voyageur demandait le pain que le gentilhomme n'aurait pas accepté du maître, et qu'il refusa maintes fois des mains ennemies de la France, je n'ai jamais senti dans mon cœur de fiel pour l'émigré, même quand je le vis ridicule dans le triomphe. Les cheveux blancs de M. de Mortsauf m'avaient dit d'épouvantables douleurs, et je sympathise trop avec les exilés pour pouvoir les juger. La gaieté française et tourangelle succomba chez M. de Mortsauf, il devint morose, tomba malade, et fut soigné par charité dans je ne sais quel hospice allemand. Sa maladie était une inflammation du mésentère; cas souvent mortel, mais dont la guérison entraîne des changemens d'humeur, et cause presque toujours l'hypocondrie. Ses amours, ensevelis dans le plus profond de son ame, et que moi seul ai découverts, furent des amours de bas étage qui n'attaquèrent pas seulement sa vie, ils en ruinèrent l'avenir. Après douze ans de misères, il tourna les yeux vers la France où le décret de Napoléon lui permettait de rentrer. Quand en passant le Rhin, le piéton souffrant aperçut le clocher de Strasbourg par une belle soirée, il défaillit. — « La France! la France! »

— Je criai : « voilà la France! » me dit-il, comme un enfant crie : Ma mère! quand il est blessé.¶

Riche avant de naître, il se trouvait pauvre; fait pour commander un régiment ou gouverner l'état, il était sans autorité, sans avenir; né sain et robuste, il revenait infirme et tout usé. Sans instruction au milieu d'un pays où les hommes et les choses avaient grandi, nécessairement sans influence possible, il se voyait dépouillé de tout, même de ses forces corporelles et morales. Son manque de fortune lui rendait son nom pesant. Ses opinions inébranlables, ses antécédens à l'armée de Condé, ses chagrins, ses souvenirs, sa santé perdue, lui donnaient une susceptibilité de nature à être peu ménagée en France, le pays des railleries. A demi mourant, il atteignit le Maine, ou par un hasard dû peut-être à la guerre civile, le gouvernement révolutionnaire avait oublié de faire vendre une ferme considérable en étendue,

et que son fermier lui conservait en laissant croire qu'il en était propriétaire. Quand la famille de Lenoncourt, qui habitait Givry, château situé près de cette ferme, sut l'arrivée du comte de Mortsauf, le duc de Lenoncourt alla lui proposer de demeurer à Givry, pendant le temps nécessaire pour arranger une habitation. La famille de Lenoncourt fut noblement généreuse envers M. de Mortsauf qui se répara là durant plusieurs mois de séjour, et fit des efforts pour cacher ses douleurs pendant cette première halte. Les Lenoncourt avaient perdu leurs immenses biens. Par le nom, M. de Mortsauf était un parti sortable pour leur fille. Loin de s'opposer à son mariage avec un homme âgé de trente-cinq ans, maladif et vieilli, mademoiselle de Lenoncourt en parut heureuse. Un mariage lui acquérait le droit de vivre avec sa tante, la marquise d'Uxelles, sœur du prince de Blamont-Chauvry, qui pour elle était une mère d'adoption. Amie intime de la duchesse de Bourbon, madame d'Uxelles faisait partie d'une société sainte dont l'ame était M. Saint-Martin, né en Touraine, et surnommé le *Philosophe inconnu*. Les disciples de ce philosophe pratiquaient les vertus conseillées par les hautes spéculations de l'illuminisme mystique. Cette doctrine donne la clé des mondes divins, explique l'existence par des transformations où l'homme s'achemine à de sublimes destinées, libère le devoir de sa dégradation légale, applique aux peines de la vie la douceur inaltérable du quaker, et ordonne le mépris de la souffrance en inspirant je ne sais quoi de maternel pour l'ange que nous portons au ciel. C'est le stoïcisme ayant un avenir. La prière active et l'amour pur sont les élémens de cette foi qui sort du catholicisme de l'église romaine pour rentrer dans le christianisme de l'église primitive. Mademoiselle de Lenoncourt resta néanmoins au sein de l'église apostolique à laquelle sa tante fut toujours également fidèle. Rudement éprouvée par les tourmentes révolutionnaires, la marquise d'Uxelles avait pris, dans les derniers jours de sa vie, une teinte de piété passionnée qui versa dans l'ame de son enfant chéri, *la lumière de l'amour céleste et l'huile de la joie intérieure*, pour employer les expressions mêmes de Saint-Martin. Madame de Mortsauf reçut plusieurs fois cet homme de paix et de

vertueux savoir à Clochegourde après la mort de sa tante, chez laquelle il venait souvent. Saint-Martin surveilla de Clochegourde ses derniers livres imprimés à Tours chez Letourmy. Inspirée par la sagesse des vieilles femmes qui ont expérimenté les détroits orageux de la vie, madame d'Uxelles donna Clochegourde à la jeune mariée, pour lui faire un chez elle. Avec la grace des vieillards qui est toujours parfaite quand ils sont gracieux, la marquise y abandonna tout à sa nièce, en se contentant d'une chambre au-dessus de celle qu'elle occupait auparavant et que prit la comtesse. Sa mort presque subite jeta des crêpes sur les joies de cette union, et imprima d'ineffaçables tristesses sur Clochegourde comme sur l'ame superstitieuse de la mariée. Les premiers jours de son établissement à Clochegourde furent pour la comtesse le seul temps, non pas heureux, mais insoucieux de sa vie. Après les pénibles navigations de son séjour à l'étranger, M. de Mortsauf, satisfait d'entrevoir un clément avenir, eut comme une convalescence d'ame. Il respira dans cette vallée les enivrantes odeurs d'une espérance fleurie. Forcé de songer à sa fortune, il se jeta dans les préparatifs de l'agriculteur et commenca par goûter quelque joie. Mais la naissance de Jacques fut un coup de foudre qui ruina le présent et l'avenir. Le médecin condamna le nouveau-né. Le comte cacha soigneusement cet arrêt à la mère; puis, il consulta pour lui-même et reçut de désespérantes réponses que confirma la naissance de Madelaine. Ces deux évènemens, une sorte de certitude intérieure sur la fatale sentence, augmentèrent les dispositions maladives de l'émigré. Son nom à jamais éteint, une jeune femme pure, irréprochable, malheureuse à ses côtés, vouée aux angoisses de la maternité, sans en avoir les plaisirs; cet *humus* de son ancienne vie d'où germaient de nouvelles souffrances lui tomba sur le cœur, et paracheva sa destruction. Madame de Mortsauf devina le passé par le présent et lut dans l'avenir. Quoique rien ne soit plus difficile que de rendre heureux un homme qui se sent fautif, madame de Mortsauf tenta cette entreprise digne d'un ange. En un seul jour, elle devint stoïque. Après être descendue dans l'abîme d'où elle vit encore le ciel, elle se voua, pour un seul homme, à la mission qu'embrasse la sœur de

charité pour tous. Pour le réconcilier avec lui-même, elle lui pardonna ce qu'il ne se pardonnait pas à lui-même; M. de Mortsauf devint avare, elle accepta les privations imposées; il avait la crainte d'être trompé, comme l'ont tous ceux qui n'ont connu la vie du monde que pour en rapporter des répugnances, elle resta dans la solitude, et se plia sans murmure à ses défiances. Elle employa les ruses de la femme à lui faire vouloir ce qui était bien; il se croyait ainsi des idées et goûtait chez lui les plaisirs de la supériorité qu'il n'aurait eus nulle part. Puis après s'être avancée dans la voie du mariage, elle se résolut à ne jamais sortir de Clochegourde, en reconnaissant chez le comte une ame hystérique dont les écarts pouvaient, dans un pays de malice et de commérage, nuire à ses enfans. Aussi, personne ne soupçonnait-il l'incapacité réelle de M. de Mortsauf, car elle avait paré ses ruines d'un épais manteau de lierre. Le caractère variable, non pas mécontent, mais mal content de M. de Mortsauf, rencontra donc chez sa femme une terre douce et facile où il s'étendit en y sentant ses secrètes douleurs amollies par la fraîcheur des baumes.

Cet historique est la plus simple expression des discours arrachés à M. de Chessel par un secret dépit. Sa connaissance du monde lui avait fait entrevoir quelques-uns des mystères ensevelis à Clochegourde. Mais si par sa sublime attitude madame de Mortsauf trompa le monde, elle ne put tromper les sens intelligens de l'amour. Quand je me trouvai dans ma petite chambre, la prescience de la vérité me fit bondir dans mon lit, je ne supportai pas d'être à Frapesle lorsque je pouvais voir les fenêtres de sa chambre; je m'habillai, descendis à pas de loup, et sortis du château par la porte d'une tour où se trouvait un escalier en colimaçon. Le froid de la nuit me rassérena. Je passai l'Indre sur le pont du moulin Rouge, et j'arrivai dans la bienheureuse toue, en face de Clochegourde où brillait une lumière à la dernière fenêtre du côté d'Azay. Je retrouvai mes anciennes contemplations, mais paisibles, mais entremêlées par les roulades du chantre des nuits amoureuses, et par la note unique du rossignol des eaux. Il s'éveillait en moi des idées

qui glissaient comme des fantômes en enlevant les crêpes qui jusqu'alors m'avaient dérobé mon bel avenir. L'ame et les sens étaient également charmés. Avec quelle violence mes désirs montèrent jusqu'à elle! Que de fois je me dis comme un insensé son refrain : — L'aurai-je? Si durant les jours précédens, l'univers s'était agrandi pour moi; dans une seule nuit, il eut un centre. A elle, se rattachèrent mes vouloirs et mes ambitions, je souhaitai d'être tout pour elle, afin de refaire et de remplir son cœur déchiré. Belle fut cette nuit passée sous ses fenêtres, au milieu du murmure des eaux passant à travers les vannes des moulins, entrecoupées par la voix des heures sonnées au clocher de Saché; pendant cette nuit baignée de lumière, où cette fleur sidérale m'éclaira la vie, je lui fiançai mon ame avec la foi du pauvre chevalier castillan dont nous nous moquons dans Cervantes, et par laquelle nous commençons l'amour. A la première lueur dans le ciel, au premier cri d'oiseau, je me sauvai dans le parc de Frapesle; je ne fus aperçu par aucun homme de la campagne, personne ne soupçonna mon escapade, et je dormis jusqu'au moment où la cloche annonça le déjeuner.

Malgré la chaleur, après le déjeuner, je descendis dans la prairie afin d'aller revoir l'Indre et ses îles, la vallée et ses côteaux dont je parus un admirateur passionné; mais avec cette vélocité de pieds qui défie celle du cheval échappé, je retrouvai mon bateau, mes saules et mon Clochegourde. Tout y était silencieux et frémissant comme est la campagne à midi. Les feuillages immobiles se découpaient nettement sur le fond bleu du ciel; les insectes qui vivent de lumière, demoiselles vertes, cantharides volaient à leurs frênes, à leurs roseaux; les troupeaux ruminaient à l'ombre, les terres rouges de la vigne brûlaient, et les couleuvres glissaient le long des talus. Quel changement dans ce paysage si frais et si coquet avant mon sommeil! Tout à coup je sautai hors de la barque et remontai le chemin pour tourner autour de Clochegourde d'où je croyais avoir vu sortir M. de Mortsauf. Je ne me trompais point, il allait le long d'une haie, et gagnait sans doute une porte de sortie donnant sur le chemin d'Azay qui longe la rivière.

— Comment vous portez-vous ce matin, monsieur le comte?

Il me regarda d'un air heureux, il ne s'entendait pas souvent nommer ainsi.

— Bien, dit-il, mais vous aimez donc la campagne, pour vous promener par cette chaleur?

— Ne m'a-t-on pas envoyé ici pour vivre en plein air?

— Hé bien! voulez-vous venir voir couper mes seigles?

— Mais volontiers, lui dis-je. Je suis, je vous l'avoue, d'une ignorance incroyable. Je ne distingue pas le seigle du blé, ni le peuplier du tremble; je ne sais rien des cultures, ni des différentes manières d'exploiter une terre.

— Hé bien! venez, dit-il joyeusement en revenant sur ses pas. Entrez par la petite porte d'en haut.

Il remonta le long de sa haie en dedans, moi en dehors.

— Vous n'apprendriez rien chez M. de Chessel, me dit-il, il est trop grand seigneur pour s'occuper d'autre chose que de recevoir les comptes de son régisseur.

Alors il me montra ses cours et ses bâtimens, les jardins d'agrément, les vergers et les potagers. Enfin, il me mena vers cette longue allée d'acacias et de vernis du Japon, bordée par la rivière, où j'aperçus à l'autre bout, sur un banc, madame de Mortsauf occupée avec ses deux enfans. Une femme est bien belle sous ces menus feuillages tremblans et découpés! Surprise peut-être de mon naïf empressement, elle ne se dérangea pas, sachant bien que nous viendrions. M. de Mortsauf me fit admirer la vue de la vallée, qui, de là, présentait un aspect tout différent de ceux qu'elle avait déroulés suivant les hauteurs où nous avions passé. Là, vous eussiez dit d'un petit coin de la Suisse. La prairie, sillonnée par les ruisseaux qui se jetaient dans l'Indre, se découvrait dans sa longueur, et se perdait en lointains vaporeux. Du côté de Monthazon, l'œil apercevait une immense étendue verte, et sur tous les autres points se trouvait arrêté par des collines, par des masses d'arbres, par des rochers. Nous alongeâmes le pas pour aller saluer madame de Mortsauf, qui laissa tomber tout à coup le livre où lisait Madeleine, et prit sur ses genoux Jacques en proie à une toux convulsive.

— Hé bien! qu'y a-t-il? s'écria M. de Mortsauf en devenant blême.

— Il a mal à la gorge, répondit la mère qui semblait ne pas me voir, ce ne sera rien.

Elle lui tenait à la fois la tête et le dos, et de ses deux yeux sortaient deux rayons qui versaient la vie sur cette pauvre faible créature.

— Vous êtes d'une incroyable imprudence, reprit M. de Mortsauf avec aigreur, vous l'exposez au froid de la rivière et l'asseyez sur un banc de pierre.

— Mais, mon père, le banc brûle, s'écria Madeleine.

— Ils étouffaient là-haut, dit la comtesse.

— Les femmes veulent toujours avoir raison! dit-il en me regardant.

Pour éviter de l'approuver ou de l'improuver par mon regard, je contemplais Jacques qui se plaignit de souffrir dans la gorge, et que sa mère emporta. Avant de nous quitter, elle put entendre son mari.

— Quand on a fait des enfans si mal portans, on devrait savoir les soigner! dit-il.

Paroles profondement injustes, mais son amour-propre le poussait à se justifier aux dépens de sa femme. La comtesse volait en montant les rampes et les perrons. Je la vis entrer et disparaître par la porte-fenêtre. M. de Mortsauf s'était assis sur le banc, la tête inclinée, songeur. Ma situation devenait intolérable, il ne me regardait ni ne me parlait. Adieu cette promenade où je comptais me mettre si bien dans son esprit. Je ne me souviens pas d'avoir passé dans ma vie de quart d'heure plus horrible que celui-là. Je suais à grosses gouttes, me disant : — M'en irai-je? ne m'en irai-je pas? Combien de pensées tristes s'élevèrent en lui pour lui faire oublier d'aller savoir comment se trouvait Jacques! Il se leva brusquement et vint auprès de moi. Nous nous retournâmes pour regarder la riante vallée.

— Nous remettrons à un autre jour notre promenade, monsieur le comte, lui dis-je alors avec douceur.

— Sortons! répondit-il. Je suis malheureusement habitué à voir

souvent de semblables crises, moi qui donnerais ma vie sans aucun regret pour conserver celle de cet enfant.

— Jacques va mieux, il dort, mon ami, dit la voix d'or.

Madame de Mortsauf se montra soudain au bout de l'allée, elle arriva sans fiel, sans amertume, et me rendit mon salut.

— Je vois avec plaisir, dit-elle, que vous aimez Clochegourde.

— Voulez-vous, ma chère, que je monte à cheval et que j'aille chercher M. Deslandes? lui dit-il en témoignant le désir de se faire pardonner son injustice.

— Ne vous tourmentez point, dit-elle, Jacques n'a pas dormi cette nuit, voilà tout. Cet enfant est très nerveux, il a fait un vilain rêve, et j'ai passé tout le temps à lui conter des histoires pour le rendormir. Sa toux est purement nerveuse, je l'ai calmée avec une pastille de gomme, et le sommeil l'a gagné.

— Pauvre femme! dit-il en lui prenant la main dans les siennes, et lui jetant un regard mouillé, je n'en savais rien.

— A quoi bon vous inquiéter pour des riens? allez à vos seigles. Vous savez! Si vous n'êtes pas là, les métayers laisseront les glaneuses étrangères au bourg entrer dans le champ avant que les gerbes n'en soient enlevées.

— Je vais faire mon premier cours d'agriculture, madame, lui dis-je.

— Vous êtes à bonne école, répondit-elle en montrant M. de Mortsauf dont la bouche se contracta pour exprimer ce sourire de contentement que l'on nomme familièrement *la bouche en cœur*.

Deux mois après seulement, je sus qu'elle avait passé cette nuit en d'horribles anxiétés, craignant que son fils n'eût le croup. Et moi, j'étais dans ce bateau, mollement bercé par des pensées d'amour, imaginant que, de sa fenêtre, elle me verrait adorant la lueur de cette bougie qui éclairait alors son front labouré par de mortelles alarmes. Le croup régnait à Tours, il y faisait d'affreux ravages. Quand nous fûmes à la porte, le comte me dit d'une voix émue : — Madame de Mortsauf est un ange! Ce mot me fit chanceler. Je ne connaissais encore que superficiellement cette famille, et le remords si naturel dont une ame jeune est saisie en

pareille occasion, me cria : « De quel droit troublerais-tu cette paix profonde? »

Heureux de rencontrer pour auditeur un jeune homme sur lequel il pouvait remporter de faciles triomphes, M. de Mortsauf me parla de l'avenir que le retour des Bourbons préparait à la France. Nous eûmes une conversation vagabonde dans laquelle j'entendis de vrais enfantillages dont je fus étrangement surpris. Il ignorait des faits d'une évidence géométrique; il avait peur des gens instruits; les supériorités, il les niait; il se moquait, peut-être avec raison, des progrès; enfin je reconnus en lui une grande quantité de fibres douloureuses qui semaient la conversation d'écueils. A une autre époque de ma vie, je l'eusse indubitablement froissé; mais, timide comme un enfant, croyant ne rien savoir, ou croyant que les hommes faits savaient tout, je m'ébahissais des merveilles obtenues à Clochegourde par ce patient agriculteur. J'écoutais ses plans avec admiration. Enfin, flatterie involontaire qui me valut la bienveillance du vieux gentilhomme, j'enviais cette jolie terre, sa position, ce paradis terrestre, en le mettant bien au-dessus de Frapesle.

— Frapesle, lui dis-je, est une massive argenterie, mais Clochegourde est un écrin de pierres précieuses!

Phrase qu'il répéta souvent depuis en citant l'auteur.

— Hé bien! avant que nous y vinssions, c'était une désolation, disait-il.

J'étais tout oreilles quand il me parlait de ses semis, de ses pépinières. Neuf aux travaux de la campagne, je l'accablais de questions sur le prix des choses, sur les moyens d'exploitation, et il me parut heureux d'avoir à m'apprendre tant de détails.

— Que vous enseigne-t-on donc? me demandait-il avec étonnement.

Quand j'eus reconnu ses défauts, je m'y pliai avec autant de souplesse qu'en mettait madame de Mortsauf. Dès cette première journée, il dit à sa femme en rentrant : — M. Félix est un charmant jeune homme!

DE BALZAC.

(Le second article au prochain numéro.)

SONNETS

DE MICHEL-ANGE.

Ce n'est pas une des études d'histoire littéraire les moins curieuses, que de chercher quels genres de poésie ont successivement obtenu le plus de vogue, car c'est souvent par la forme, comme par le fond même de la pensée, que se révèle l'esprit d'une littérature, le goût d'une époque. L'ode, la ballade, la chronique en vers naïve et conteuse, le poème didactique, le drame et l'églogue ont eu tour à tour leurs jours de gloire et leurs couronnes de lauriers. La forme littéraire est une puissance, et comme toutes les puissances de ce monde, elle est soumise aux phases d'enthousiasme et aux dépréciations de la foule. C'est le caprice qui la fait naître, ou c'est l'homme de génie qui la crée ; le peuple l'accueille, la soutient, la propage ; elle porte le diadème, elle est reine, elle commande; puis un beau jour, ce même peuple qui se prosternait devant elle, la rejette, la brise, comme il brise l'autel de ses idoles et le sceptre de ses rois. Pauvre douce et innocente idylle du XVIIe siècle, qui vous en alliez si joyeusement, à travers les vallons fleuris, chanter vos amours champêtres et écrire votre nom sur les écorces d'arbre, qu'êtes-vous devenue avec vos jolis petits moutons, vos rubans roses, vos guirlandes de fleurs ? Pauvre spirituel madrigal dont les grands seigneurs du XVIIIe siècle aimaient tant le regard malicieux, le sourire équivoque, le visage riant, hélas! qu'es-tu devenu avec

tes bons mots et tes métaphores mythologiqués? Le *Mercure de France* te recevait pourtant avec distinction; l'*Almanach des Muses* te promettait l'immortalité; je crois même que bien souvent on parla de toi au petit lever royal et au petit coucher, et ce qui vaut mieux encore, plus d'une élégante dame t'emporta discrètement dans son boudoir, plus d'une jeune fille se sentit battre le cœur en te voyant venir. Heureux madrigal! Et te voilà mort! Que dis-je, mort? Oublié, dédaigné. La cruelle révolution de 89 est venue, qui n'a plus rien voulu entendre de tes jolies sentences, de tes aimables déclarations. L'ingrate! Ainsi est mort le madrigal, ainsi l'héroïde, le poème descriptif, l'acrostiche, et une foule d'autres genres de poésie, jusqu'à la chanson de M. Panard, qu'il arrangeait pourtant si bien en forme de verre ou de bouteille.

Le sonnet, cet enfant bien-aimé du romantisme, n'a pas eu moins de révolutions à subir; mais s'il a succombé pendant quelque temps, sous la férule des critiques, il a retrouvé ensuite des jours meilleurs, il s'est réveillé avec une nouvelle vie et de nouveaux accords. Le sonnet est une création toute romantique. Le XIIIe siècle l'a vu naître avec les merveilleuses épopées de chevalerie, et les délicieux romans d'amour; le XVIIe l'a étouffé sous le poids de sa science; le XIXe l'a rappelé à la vie. Le sonnet, c'est l'Ariel de Shakspeare, Ariel qui se balance le soir aux branches d'un saule, ou qui se pose sur le calice d'une fleur pour y boire une goutte de rosée. Hélas! comment les écrivains classiques auraient-ils jamais pu aimer le sonnet, eux qui veulent toujours composer des poèmes? Quel que soit le travail qu'on y consacre, c'est avant tout une œuvre de sentiment.

L'origine du sonnet a été pendant assez long-temps mise en discussion. Les uns l'attribuaient à l'Italie, d'autres à la Provence. Mais il est bien prouvé aujourd'hui que, dès le commencement du XIIIe siècle, il était déjà en usage parmi les poètes provençaux, et qu'il ne pénétra que plus tard en Italie. Gui d'Arezzo est vraisemblablement le premier qui le fit connaître à ses compatriotes. Puis un siècle plus tard, arrive Pétrarque. De l'Italie, le sonnet passa successivement en France, en Angleterre, en Espagne. On connaît ces sonnets de Ronsard, reproduits il y a quelques années dans un livre de Sainte-Beuve, et ces admirables sonnets de Shakspeare où l'ame du grand tragique semble venir, comme à plaisir, épancher ses rêveries d'amour, et se reposer de l'agitation de ses drames. Les poètes espagnols, avec leur génie romantique, devaient aimer cette fleur de poésie née sous le ciel de la

Provence, cultivée par leurs frères d'Italie. Aussi l'ont-ils transplantée chez eux avec succès; et ce sonnet de sainte Thérèse au Christ crucifié n'est-il pas l'un des plus beaux qui existent?

« Ce qui fait que je t'aime, ô mon Dieu, ce n'est pas l'idée du ciel que tu nous promets; ce qui fait que je redoute de t'offenser, ce n'est pas la crainte de l'enfer. C'est pour toi seul que je t'aime, c'est quand je te vois livré à la torture, cloué sur la croix, c'est quand je songe à tes plaies sanglantes, aux angoisses de ta mort. Je t'aime tant, mon Dieu, que s'il n'y avait pas de ciel, je t'aimerais encore, que s'il n'y avait pas d'enfer, j'aurais encore peur de t'offenser. Nulle récompense ne sert de but à mon amour, car si j'en venais à ne plus espérer tout ce que j'espère, je t'aimerais autant que je t'aime (1).

Vers le milieu du XVIIe siècle, grace au talent d'Opitz et de Weckerlin, le sonnet quitta ses bois d'orangers pour résonner sous les vieux chênes de l'Allemagne. Mais il languit bientôt avec toute cette littérature allemande, faussée par le mauvais goût, anéantie par la guerre de trente ans, et puis après, dénaturée par son asservissement à l'imitation des littératures étrangères. Le XIXe siècle est venu, enfin, rappeler le sonnet de l'oubli où il était depuis si long-temps plongé. Honneur à ce bon génie de nos pères! Le voici qui reparaît avec sa palette riche de couleurs, son œil ardent, et sa harpe qui a fait soupirer Laure. En Allemagne, Tieck l'a invoqué dans ses capricieuses rêveries; Novalis, Schlegel, Uhland, lui ont confié leurs idées de religion et leur rêves d'amour. En Angleterre, Kirke White a pleuré amèrement avec lui; Byron l'a dévoué à sa Genevra; Wordsworth l'a chanté (2); Bowles et Mlle Smith l'ont tour à tour paré de fleurs. En France, Sainte-Beuve l'a introduit dans les replis de la pensée, dans les suaves peintures de la vie intime.

La gloire attachée aux autres ouvrages de Michel-Ange a éclipsé celle qu'il aurait pu attendre de ses poésies. Des commentaires ont été faits en grand nombre sur ses œuvres de sculpture, d'architecture, de peinture, et l'on s'est peu occupé de ses sonnets, cette belle page de sa vie, cette confidence intime de ses plus douces émotions. Du reste, si je ne me trompe, il y attachait lui-même peu d'importance. Plein d'admiration pour les écrits de Dante et de Pétrarque, dont il faisait sa lecture habituelle, il avouait naïvement qu'il se sentait médiocre en

(1) No me mueve, mi Dios, para quererte.

(2) Scorn not the sonnet, critic, you have frowned.

poésie. Il a écrit ses sonnets comme son auguste maître Pétrarque, comme Shakspeare, avec amour et expansion, pour se reposer de ses grands travaux, pour rentrer au dedans de lui-même, et répandre en suaves accens, en vers harmonieux, ses tristesses de cœur et ses rêves de prédilection. Le sonnet devait être pour lui comme une voix consolante qui apaise les douleurs, comme l'accord musical dont les douces vibrations réagissent sur l'esprit, et tempèrent l'effort ou l'agitation de la pensée. Aussi, je crois que toute étude sur le génie de Michel-Ange est incomplète, si on ne l'étend pas jusqu'à ce recueil de poésies si touchantes et si vraies. Partout ailleurs c'est le grand homme, l'homme puissant et impérieux, dont la main robuste taille les blocs de marbre, dont la volonté assouplit celle des princes. Dans ses sonnets, c'est l'homme tendre et religieux, l'homme qui semble abdiquer l'éclat de son pouvoir, l'auréole de son génie, pour confesser à Dieu les imperfections de son ame. « Hélas! dit-il (1), je vis pour le péché, je suis mort à moi-même; ma vie ne m'appartient plus, elle appartient au péché; le nuage sombre du péché s'étend sur ma route, et m'égare, et la raison m'abandonne. Conserve-moi la liberté dont j'ai joui autrefois, ô mon Dieu! à quel sort cruel ne suis-je pas condamné, si ton amour ne vient me raviver? Quand je rentre au dedans de moi-même, et que je regarde fuir les années de ma vie, toutes pleines d'erreurs, je n'accuse, hélas! de mes fautes que mon ardeur insensée; car, en cédant à mes désirs, j'ai quitté le sentier de bonheur qui devait me mener à toi. Oh! viens donc maintenant me tendre la main. »

Il retourne souvent à ce même sujet : « Chargé d'années et plein de fautes, endurci dans le mal, je vois mon voyage toucher bientôt à l'une ou à l'autre mort, et mon cœur se nourrit de poison. Cependant je ne me sens pas la force nécessaire pour changer de vie, d'amour, de désir; je n'en ai pas la force, si tu ne viens, ô mon Dieu! m'éclairer dans ma route trompeuse, et me guider toi-même (2).

« Je m'en vais malheureux, et je ne sais plus où. Je crains de marcher plus avant, je regrette le temps passé, et l'heure approche où je dois fermer les yeux (3).

« Parvenu après tant d'années au terme de ma course, je reconnais,

(1) Vivo al peccato e a me morte vivo.
(2) Carico d'anni, e di peccati pieno, etc.
(3) Io vo, misero, ohimè, nè so ben dove.

ô monde! mais bien tard, ce que valent tes joies, ce que vaut l'espoir de bonheur dont tu nous berces, et le repos trompeur qui n'a point de durée (1). »

Il me semble que ces poésies ont dû être, pour la grande ame de Michel-Ange, comme un refuge assuré dans ses jours d'orgueil, dans ses heures d'abattement. Une fois, pour commencer le tombeau de Jules II, il a rempli la moitié de la place Saint-Pierre de marbre de Carrare, et après avoir contemplé d'avance la grande œuvre qu'il exécuterait, il revient à Dieu, et lui adresse humblement un de ses sonnets. Une autre fois, il est tombé de son échafaudage en peignant le jugement dernier. Il rentre chez lui comme un lion furieux rentre dans sa grotte après avoir été blessé. Il s'enferme, il ne veut plus voir personne, et cette colère impétueuse s'amollit et se calme en écrivant un sonnet. Pour moi, je trouve je ne sais quel charme inexprimable dans ce contraste perpétuel des deux natures, dans ce conflit de l'orgueil du génie avec l'humilité du chrétien; dans toute cette langoureuse effusion de cœur, après tant de fortes créations; dans cette molle et vague rêverie, après tant d'activité. Oh! il est beau de voir cet homme, qui se montre si fier devant les cardinaux, devant le pape, s'agenouiller aux pieds d'une femme; il est beau de voir une larme d'amour rouler dans cet œil d'aigle où l'imagination étincelle; il est beau de voir Michel-Ange courber humblement la tête pour qu'un baiser l'effleure, pour qu'une main de jeune fille se pose sur son front; car alors l'homme est complet. Michel-Ange, avec ses conceptions gigantesques de peintre et de statuaire, effraie la pensée; Michel-Ange, avec ses hymnes religieux et ses vers d'amour, nous attendrit.

A les prendre comme œuvre d'art, ses sonnets sont moins riches, moins abondans, moins gracieux que ceux de Pétrarque. On n'y trouve ni tous ces rians tableaux de la nature, au milieu de laquelle l'amant de Laure ramène toujours l'image de sa bien-aimée, ni ces couleurs diaprées qu'il jette sur ses vers, ni ce souffle de printemps qui les anime; mais ces sonnets sont plus majestueux et plus profonds. Souvent Pétrarque se préoccupe encore d'idées de gloire. Souvent il joue sur le mot de *Laura* et de *Lauro*, et si ses vers n'arrivent pas toujours directement à sa bien-aimée, il sait du moins qu'ils arrivent au monde lettré, qui les accueille avec enthousiasme. Souvent aussi il y a dans les portraits qu'il fait de Laure des images qui accusent bien autant l'ad-

(1) Condotto da molti anni all' ultim' ore.

mirateur passionné de Virgile que le poète chrétien spiritualiste. Il loue ces belles mains qui lui ont donné des chaînes, ces cheveux d'or répandus au vent, ces grands yeux noirs, d'où est partie la flèche qui l'a blessé.

Chez Michel-Ange, tout est beaucoup plus humble, plus concentré. Il ne se préoccupe point de l'idée de gloire, il se prosterne avec dévouement et soumission aux pieds de celle qu'il aime, et se trouve mauvais et laid à côté d'elle. Il ne s'arrête pas à chercher des images étrangères. Tout repose pour lui sur un seul être. Toute sa poésie se fixe sur deux idées : l'amour et Dieu. Ses vers, dénués d'ornement et pleins de majesté, ressemblent à l'eau profonde et limpide d'un lac, où l'on ne voit se réfléter ni arbres, ni fleurs, mais deux êtres qui s'aiment, et la voûte du ciel.

Toutes ces poésies d'amour sont essentiellement spiritualistes, et s'adressent probablement toujours à la même femme, à la belle et noble marquise de Pescaire. C'est ici surtout que nous regrettons de ne pas trouver plus de détails dans ses historiens. Condivi, Vasari et leurs commentateurs, Mariette, Ticciati, Maria Manni, F. Gori, ont disserté on ne peut mieux sur ses grands ouvrages d'art, et il n'y en a pas un qui soit entré dans le mystère de sa vie intime, dans le récit de cet amour si tendre et si élevé. Condivi dit seulement que Michel-Ange et la marquise de Pescaire s'aimaient beaucoup, qu'elle lui écrivit des lettres pleines de l'amour le plus pur et le plus doux (*onesto e dolcissimo amore*); qu'elle vint souvent à Rome exprès pour le voir; et il ajoute que, lorsqu'elle mourut, Michel-Ange en devint comme fou. Il faut donc renoncer à toutes les ravissantes scènes d'amour qui devaient avoir lieu, soit quand la marquise arrivait, soit quand elle partait. Il faut que nous nous résignions à ne rien savoir de toutes les circonstances de ce beau roman qui se passait dans le cœur de Michel-Ange, en même temps que sa puissante imagination achevait de composer une de ses colossales statues, ou jetait dans les airs la coupole de son église. Mais quel récit pourrait jamais nous donner, de la femme qu'il aimait, l'idée que nous en donnent ses poésies? Comme il nous l'a dépeinte, c'est encore une création à part, création qui ne ressemble à aucune autre, si ce n'est peut-être à l'immortelle Béatrice de Dante. Cette femme que Michel-Ange chante si bien est un caractère de reine aussi majestueux que l'Eléonore de Tasse, aussi pur que la Laure de Pétrarque, aussi tendre que la jeune fille de Raphaël, et pour que Michel-Ange s'humiliât ainsi devant elle, il fallait qu'il y eût sur son

front, dans ses yeux, une douceur d'ange, et dans ses mouvemens une grace toute céleste; car ce n'est pas la femme qu'il aime tant, c'est en quelque sorte le beau idéal qu'il a conçu dans son cœur d'artiste, et dont il trouve tout à coup l'image sous ses yeux; c'est la pensée vivante d'amour et de foi avec laquelle il se sent devenir plus fort et meilleur. Que l'on prenne l'un après l'autre tous ses sonnets, je ne crois pas que l'on y découvre jamais la moindre idée sensuelle. Ce sont toujours des chants empreints du sentiment religieux, des regrets pleins de piété, des aspirations vers l'infini.

« Le charme d'un beau visage ramène ma pensée vers le ciel; il n'y a plus rien d'autre dans ce monde qui me réjouisse, et j'ai goûté le bonheur que peu de mortels ont connu, de vivre dès cette vie au milieu des élus. L'œuvre que j'admire est si bien en harmonie avec son créateur qu'elle m'élève jusqu'à lui; et là, dans mon ardeur pour celle que j'aime, là, je vais chercher mes paroles et mes pensées. Dans ces deux beaux yeux je trouve le rayon qui m'indique la voie à suivre pour aller à Dieu; et si leur lumière m'enflamme, dans le noble feu que j'éprouve, je crois sentir la joie éternelle qui sourit au ciel (1).

« Mes yeux peuvent bien de loin et de près voir rayonner ta douce image, mais quand mes pas veulent te suivre, souvent je cherche en vain tes traces. L'ame, le sentiment intime que nul obstacle m'arrête, s'attache à toi par le regard; mais nulle ardeur ne peut donner un tel privilége au corps pesant d'un mortel. Sans avoir des ailes, je ne puis suivre le vol d'un ange, et je me glorifie seulement de l'avoir vu. Si donc tu as autant de pouvoir au ciel que tu en as parmi nous, fais de tous mes membres un seul œil, afin qu'il n'y ait rien en moi qui ne jouisse de te voir (2).

« O mes yeux, soyez sûrs que le temps passe, et que le jour approche, où tout sera ravi à vos regards, à mes plaintes. Veillez donc pendant que ma divine bien-aimée daigne encore habiter cette terre; mais quand le ciel viendra à s'ouvrir pour cet être adorable qui est mon soleil dans ce moment, quand elle retournera prendre sa place au milieu des ames bienheureuses de l'autre monde, ô mes yeux, vous pouvez alors vous fermer (3).

« Non ce n'est pas toujours un sentiment vulgaire et coupable qu'un

(1) La forza d'un' bel volto al ciel mi sprona.

(2) Ben posson gli occhi miei presso e lontano.

(3) Occhi miei, siete certi.

amour passionné pour la beauté; car par là le cœur s'amollit, et un rayon céleste le pénètre. L'amour nous éveille, nous encourage et nous fait prendre un noble essor. Souvent l'ardeur qu'il excite en nous n'est que le premier degré, d'où l'ame inquiète s'élance vers son créateur. L'amour que je te porte s'élève là-haut, il n'est ni trompeur, ni fragile; l'autre amour dont on parle ne peut convenir au cœur loyal et vertueux. L'un nous entraîne vers le ciel, l'autre nous ramène sur la terre. L'un habite dans l'âme; l'autre habite dans les sens, et obéit à d'indignes inspirations (1).

« Tout ce que je vois m'engage à vous suivre et à vous aimer. Tout ce qui n'est pas vous ne peut me causer aucune joie. L'amour me fait mépriser toute autre merveille, et il faut, pour mon repos, que je vous cherche, que je vous appelle seule. Ainsi, il n'y a pour mon ame point d'autre chagrin, point d'autre désir. Toute ma vie est non-seulement en vous, mais dans ce qui vous ressemble. Si je viens à vous quitter, la lumière me manque, car le ciel n'est pas, là où vous n'êtes pas (2).

« Par la pensée, je vois sur ton visage ce que je ne pourrais raconter dans cette vie; je vois l'ame pure et vivante, revêtue encore de son écorce de chair, et qui s'est élevée plusieurs fois vers Dieu. Et si le vulgaire coupable se moque de celui qui pense autrement que lui, je n'en conserve pas moins avec joie mes pieux désirs, mon amour et ma foi. Toute beauté retourne à cette source divine d'où nous sortons, c'est cette beauté qui plaît par-dessus tout aux ames pieuses, c'est l'image du ciel dans ce monde, et celui qui t'aime avec foi s'élève vers Dieu, et se rend la mort douce (3). »

Vers la fin de ses jours, Michel-Ange se rattache à des idées encore plus graves. Ce n'est plus l'amour qui l'occupe, c'est la crainte d'avoir mal employé sa vie, et l'attente mêlée de joie et d'inquiétude d'une vie à venir. Comme le voyageur arrivé au terme de sa route, il se retourne, il regarde le chemin qu'il a suivi; il compte les faux pas qu'il a faits et les heures qu'il a perdues. Admirable modestie du génie qui, après avoir étonné le monde par ses productions, s'accuse d'avoir vécu d'une manière infructueuse! « Hélas! hélas! s'écrie-t-il, quand je songe aux années passées, dans le grand nombre de jours que j'ai comptés, je

(1) Non e colpa maisempre empia e mortale.

(2) Ogni cosa ch'io veggio mi consiglia.

(3) Veggio nel volto tuo col penisier mio.

n'en trouve pas un seul qui ait été complètement en mon pouvoir. Les fausses espérances, les vains désirs, les plaintes d'amour, les vœux et les soupirs (car il n'y a pas un sentiment humain que je n'aie éprouvé), m'ont tenu, je le vois à présent, toujours éloigné du bien et du mal. Je m'en vais pas à pas; le soleil diminue, l'ombre s'accroît, je suis faible et fatigué, et je me sens près de tomber.

« Tantôt triste et glacé, tantôt plein d'ardeur, et toujours le cœur chargé d'ennuis, je regarde tristement l'avenir dans le passé, et le bonheur, par son peu de durée ne m'afflige pas moins que le mal. Egalement las de la bonne et de la mauvaise fortune, je demande pitié à Dieu. Je vois que les heures de jouissance de la vie se passent rapidement et que les misères humaines ne périssent qu'à la mort. »

Je ne puis me refuser au plaisir de citer encore un sonnet de Michel-Ange, traduit par Sainte-Beuve; c'est le seul moyen qui me reste de montrer ce que seraient ces sonnets rendus en vers par un vrai poète. Michel-Ange écrivit ce sonnet à l'âge de quatre-vingt-un ans :

Ma barque est tout à l'heure aux bornes de la vie;
Le ciel devient plus sombre et le flot plus dormant;
Je touche aux bords où vont chercher leur jugement,
Celui qui marche droit et celui qui dévie.

Oh! quelle ombre ici-bas mon ame a poursuivie!
Elle s'est fait de l'art un monarque, un amant,
Une idole, un veau d'or, un oracle qui ment;
Tout est creux et menteur dans ce que l'homme envie.

Aux abords du tombeau qui pour nous va s'ouvrir,
O mon ame, craignons de doublement mourir;
Laissons là ces tableaux qu'un faux brillant anime;

Plus de marbre qui vole en éclats sous mes doigts!
Je ne sais qu'adorer l'adorable victime
Qui pour nous recevoir a mis les bras en croix!

X. MARMIER.

Le Siècle.[1]

A UNE FEMME POÈTE.

I.

Vos lèvres ont un chant pur et grave comme elles...
Il atteint donc aussi les jeunes et les belles,
Ce glaive de tristesse et d'intime douleur
Qui frappe, de mes jours, les plus fermes au cœur!
La femme a retrouvé son instinct prophétique :
Fixant sur l'horizon un œil mélancolique,
Elle sonde, elle aussi, ce terrible avenir,
Et jusqu'en son bonheur se surprend à gémir.
Belle naguère encor de son insouciance,
Comme nous maintenant elle écoute en silence,
Et tremble aussi de voir avec ses matelots
Le navire vivant s'abîmer dans les flots.
Quelque chose lui dit que cette vieille terre,
Impuissante et glacée, achève sa carrière,
Et que dans ces rumeurs qui de tous les chemins
S'élèvent tristement sur les pas des humains
Un monde qui se brise exhale son génie,
Et par toutes les voix chante son agonie.

(1) Ce morceau fera partie de la seconde édition de *la Vie intime*, poésies par Antoine de Latour, qui paraîtra le 25 à la librairie de H. Fournier, rue de Seine, 14.

Les peuples savent bien qu'un monde va périr,
Et que leur tâche à tous est de l'ensevelir ;
Mais leurs yeux sont fermés, et, dans la nuit profonde,
Leur aveugle terreur mène ce deuil d'un monde.
Le poète lui seul, en ce désert mouvant,
A compris le simoun qui s'avance en grondant,
Et quand la caravane, un moment incrédule,
Se couche et mord d'effroi le sable qui la brûle,
Lui seul vers l'horizon lève des yeux sereins,
Lui seul crie au fléau : Je sais de qui tu viens.

Oh ! j'ai pitié de moi, quand je viens à me dire
Qu'en de vaines langueurs laissant tomber la lyre,
Quand tout souffre et se meurt de ce doute profond
Qui creuse dans le siècle un abîme sans fond,
J'ai prodigué parfois aux genoux d'une femme
Des chants qu'un monde entier réclamait de mon ame,
Et poussé sans remords un cri de cet amour
Qui se dit éternel, éternité d'un jour !
Trève donc une fois à ces molles souffrances !
Lorsque, prête à franchir ses rivages immenses,
La mer lance déjà, par-delà monts et bois,
Aux portes des cités sa menaçante voix,
Lorsque s'interrogeant dans leur funèbre attente,
Les générations se lèvent d'épouvante,
Convient-il qu'en tombant dans son obscur vallon
La fleur de l'amandier maudisse l'aquilon ?

II.

Ainsi, plein de notre âge et de ses destinées,
Je voyais se hâter le déclin des années ;
Semblable, en ma pensée, au pauvre pélerin
Qui, faute d'un peu d'eau, tombe et meurt en chemin,
Ce monde allait finir faute d'une parole,
Et de mes humbles chants je lui portais l'obole.

Insensé que j'étais! un homme peut mourir;
Le cèdre que les monts ont vu naître et grandir,
Tombe, et sous ses débris ébranle au loin la terre;
Le temple révéré qui, sous son toit de pierre,
Tient captive ici-bas l'immensité d'un Dieu,
Au gré d'un faible enfant dévoré par le feu,
S'efface, et par les vents sa cendre dispersée
Reporte vers le ciel l'éternelle pensée;
Vésuve qui bouillonne en ses flancs tourmentés
Dans les plis de sa lave étouffe des cités;
Le sol tremble, et soudain dans une nuit béante
S'ouvre pour tout un peuple une tombe vivante...
Tout cela vit si peu! mais à l'humanité
Dieu fit les jours plus longs, et lui seul a compté.
Nul à l'humanité ne marquera son heure :
Rien n'y peut. Elle va, que sa voix chante ou pleure,
Elle va, dans les pleurs ou les chants tour à tour
Elle accomplit sans fin l'œuvre de chaque jour.
Tantôt comme un coursier qui fléchit sous son maître,
Qui se plaint que le but est trop lent à paraître,
Et dont le pas plus sourd retentit faiblement,
Tant son pied dans le sable entre profondément,
Elle avance avec peine et sa marche est pesante;
Tantôt elle s'élance, et de sa bouche ardente
Elle sème, en courant, sur les mortels sillons
Des mots qui vont germer en sanglantes moissons;
Mais ce ne sont pas là des signes d'agonie :
C'est que dans ses douleurs saintement rajeunie,
Elle va rattacher d'un bras ferme et puissant
Une palme nouvelle à son front renaissant.
J'en jure par le Christ! sa parole féconde
Comme une aile de feu couvrit un jour le monde,
Et d'un autre néant, à l'appel de sa voix,
L'humanité sortit une seconde fois.

ANTOINE DE LATOUR.

CHRONIQUE.

A voir, cette semaine, les colonnes de nos gazettes envahies par les débats de la cour d'assises, à lire tous ces discours d'accusés, ces plaidoiries d'avocats et ces résumés de procureurs-généraux, ne dirait-on pas que nous revenons aux chambres ardentes, aux chambres étoilées, au grand-prévôt et au livre rouge du Châtelet? Les abords du Palais de Justice étaient encombrés le soir de l'arrêt Lacenaire, comme aux beaux temps de Mme Lescombat ou de Mme de Brinvilliers. Vous devez savoir que si l'affaire Fieschi est renvoyée au 15 décembre, en revanche les tribunaux en ont fini bien vite avec celle de Lacenaire. Lacenaire, ce commis voyageur qui parle latin et traduit Horace, Lacenaire, le journaliste du *Bon Sens* et le collaborateur déclaré de M. Scribe, Lacenaire n'a pu trouver grace devant les jurés! Il est vrai que, parmi tous les jurés que renferme la cour d'assises, pas un n'aurait peut-être traduit aussi élégamment que Lacenaire la première ode d'Horace *ad Mœcenatem*. Lacenaire répète, dans sa prison, à qui veut l'entendre, qu'il n'avait qu'une crainte, celle de gâter sa belle latinité au milieu de tant d'idiomes barbares d'avocats. Il les déclare tous inhabiles à parler, et parfaitement incapables de le comprendre. Lacenaire n'a rien de son cousin, qui possède *la terre des Adrets*, rien de Robert Macaire, le professeur émérite qui fait crier si burlesquement sa tabatière sous ses doigts. Lacenaire n'a pas d'élève; il ne fait pas reposer ses affections sur la tête d'un Bertrand, son souffre-douleur ou son Pylade; Lacenaire, au lieu de commander, obéit. Il obéit à la nécessité dont il reconnaît la main de fer. — Le 31, j'ai un billet à payer, voilà qui est bien; il faut être honnête homme, je tuerai quelqu'un le 31. Ainsi raisonne Lacenaire; les jours d'échéance, disait-il, sont des jours rouges, et c'est une faute que l'ALBO *notanda lapillo* du poète latin. Horrible latiniste que ce Lacenaire ! Il y a des éditeurs qui lui font déjà

des propositions pour une traduction de Properce; on sait, à n'en pas douter, que M. le chevalier Poirson s'occupe aussi des répétitions du vaudeville de Lacenaire avec M. Scribe! La rage de l'accaparement est si furieuse par le temps qui court, qu'un article de Lacenaire serait payé cent francs à quelque journal que ce fût, au lieu des cent sous qu'il recevait jadis au *Bon Sens*.

Ce triste procès n'aura servi qu'à démontrer clairement le peu de terreur et de respect qu'inspirent les cours d'assises. Aux yeux d'un philosophe comme Lacenaire, la cour d'assises n'a dû être, en effet, qu'une méchante salle en papier peint, ornée de six fenêtres, de trois gendarmes et d'un tuyau de chaleur. Dans cette salle, et à quelques pas du prévenu, sont d'abord les journalistes qui taillent leurs plumes et dessinent irrévérencieusement, pendant la séance, certains profils du parquet sur leurs pupitres de bois. Au-dessus du président, il y avait autrefois un crucifix; aujourd'hui, il y a une pendule. Pour quelques centimes, le condamné peut se donner le plaisir de lire le matin la *Gazette des Tribunaux*, cette joyeuse portière qui vous raconte si bien les débats et les cancans de la veille, la *Gazette des Tribunaux* qui ne semble instituée que pour tailler des patrons de rôle à Arnal. Le malheur veut en outre que les avocats d'office qu'on lui donne, ou même les avocats qu'il a contre lui, ne parlent pas toujours très purement la langue de d'Aguesseau et de Gerbier. Si le condamné, pendant ces discours, tenait en main le Dictionnaire de l'Académie, il pourrait souvent annoter d'énormes fautes de français. Aujourd'hui encore, nous assistions, bien malgré nous, à telles plaidoiries de la sixième chambre, dans lesquelles le talent des avocats n'a pas certainement brillé. Ces messieurs se renvoyaient l'un à l'autre d'étranges barbarismes, et méritaient bien d'être condamnés pour attentat sérieux à la syntaxe. Pendant que de jeunes avocats, en tête desquels nous prenons plaisir à placer le nom de maître Bethmont, luttent chaque jour contre cette vulgarité de style et de formes judiciaires, d'autres s'établissent obstinément dans leurs phrases prolixes et défectueuses, comme s'ils tenaient à la succession de l'Intimé. C'est une chose merveilleuse que ce Palais de Justice, où tout ce qui était mauvais autrefois est encore mauvais et à sa place aujourd'hui. Les plus absurdes réglemens y sont à l'ordre du jour. Vous recevrez, par exemple, une assignation de témoin pour dix heures précises, et votre affaire ne sera pas appelée avant quatre heures. Pour dédommagement de cette journée perdue, le tribunal vous octroie deux francs par les mains crochues de son huissier. Ainsi avons-nous passé hier cinq grandes heures à écouter de fort mauvaises plaidoiries, parce qu'il avait plu à M. de Saint-Cricq de ne pas se rendre à une affaire intentée par lui au propriétaire du Café Anglais, affaire dans laquelle M. de Saint-Cricq avait assigné lui-même les convives les plus distingués de ce restaurant. Les singularités de M. le comte Jules de Saint-Cricq feraient à coup sûr un fort beau sujet de roman moderne. Ce fut M. de Saint-Cricq qui, sous le pré-

texte *de se rafraîchir*, entra un soir à Tortoni, et se fit servir trois glaces; il but la première et mit les deux autres dans ses bottes. Il prenait aussi d'habitude la salière pour sucrer son thé, et s'étonnait de trouver un goût si âcre à cette feuille béchique. Après une grave dissertation sur la Pologne, il saisit un jour un saladier dont il se fit une coiffure au jaune d'œuf. Vers les deux heures du matin, il n'était pas rare, il y a un mois, d'entendre à la porte basse du Café Anglais un grand cliquetis de fourchettes. C'était M. de Saint-Cricq arrangeant lui-même ses épices, ses cotelettes et ses salades. Drapé comme Agamemnon dans un immense manteau bleu qu'il ne quittait pas, même pendant la canicule, M. de Saint-Cricq s'asseyait à une petite table du fond, après avoir eu soin d'ouvrir toutes les portes du café. Il était fort sobre, il buvait peu, et parlait beaucoup de Napoléon. Désordonnée, fantasque, la conversation de M. de Saint-Cricq était cependant spirituelle, d'un tour vif, paradoxal; elle passait en revue, dans la même soirée, les acteurs de la Porte-Saint-Martin, l'affaire Fieschi et le procédé Chaptal pour la salade. Depuis quelque temps, le théâtre de la Porte-Saint-Martin était devenu le palladium de M. de Saint-Cricq. Malheur a qui eût touché devant lui aux célébrités de ce théâtre, à M. Harel, à Lockroy et à Mélingue! M. de Saint-Cricq protégeait ouvertement *Robert Macaire* qu'il comparait à la *Folle Journée* de Beaumarchais. Les avant-scènes de la Porte-Saint-Martin, tanières obscures que de bons bourgeois appellent encore des baignoires, abritaient régulièrement chaque soir la triple redingotte de M. le comte de Saint-Cricq; là, étendu sur trois chaises, il écoutait le dialogue de M. d'Épagny ou de M. Gabriel, la grande et la petite pièce. M. de Saint-Cricq, de cette loge même, causait familièrement avec les acteurs pendant qu'ils étaient en scène. La verve de Frédéric Lemaître n'était jamais plus comique et plus entraînante que lorsque M. de Saint-Cricq encourageait par sa présence le drame de Macaire. Si l'auteur futur du roman que j'invite mes confrères à écrire, sous le titre de *Vie de M. de Saint-Cricq*, était friand de notes et de sujets de chapitres, je lui en abandonne d'avance quelques-uns. Le premier chapitre pourrait s'intituler, par exemple : *Des fiacres et des moustaches de M. de Saint-Cricq*. Nous ne croyons pas que beaucoup de coiffeurs aient eu recours au mélange que ce fashionnable d'un goût nouveau employait pour ses moustaches; un peu de *cold cream*, beaucoup de tabac et de chandelle. Quant aux fiacres de M. de Saint-Cricq, ils le suivaient quelquefois douze à quinze à la file, quand il entrait au Café Anglais, en l'appellant *Pavillon!* M. de Saint-Cricq était cependant le père des fiacres. Un jour il en prit dix-sept, pour une affaire qu'il avait à cœur de terminer. Depuis une scène fâcheuse arrivée au Café Anglais, ce rendez-vous nocturne des soupeurs modernes, M. de Saint-Cricq marchait à béquilles; mais sa distraction ordinaire les lui fit un jour oublier chez M. Gisquet lui-même. Il venait porter plainte contre le Café Anglais, devant M. le préfet de police, prétendant qu'il était demeuré

boiteux à la suite d'une lutte avec le maître du café, et ce jour-là, il descendit cependant très ingambe les escaliers de la préfecture..... Une autre fois, à Longchamps, il parcourut lui-même l'avenue des Champs-Élysées, à cheval et vêtu de trois manteaux; malgré la chaleur, il portait des bottes fourrées et un parapluie ouvert. Ces excentricités n'empêchaient pas M. de Saint-Cricq d'être un homme éminemment spirituel, rempli de goût et d'atticisme à ses heures. Nous l'avons entendu plus d'une fois faire la critique d'une pièce, en feuilletoniste consommé. Depuis quelque temps, le propriétaire du Café Anglais, qui trouvait M. de Saint-Cricq fort incommode, l'avait menacé de lui fermer l'entrée du café. M. de Saint-Cricq n'en ouvrait pas moins les fenêtres et les portes chaque soir, avec des passe-partout qu'il faisait fabriquer; il était devenu le tyran des bas de soie et des rhumatismes. Les habitués toussaient et portaient des plaintes, les dames se trouvaient mal en voyant la barbe diogénique de M. de Saint-Cricq. Voulant, bon gré mal gré, rentrer chez M. Delaunay, son amphytrion de tous les soirs, M. de Saint-Cricq accusait hier M. Delaunay de coups volontaires devant la sixième chambre de la police correctionnelle. La déposition spirituelle de l'un de nos dandies les plus distingués, M. Ernest Leroy, assigné comme témoin dans cette affaire, a plus d'une fois provoqué le rire du tribunal; il a cité le mot de M. de Saint-Cricq au maître du café: *Je suis entré ici, monsieur, par la volonté de mon père et de M. Gisquet, je n'en sortirai que par la force des baïonnettes.* M. Delaunay a été acquitté; M. de Saint-Cricq s'en console en dînant chaque jour avec les Bédouins de M. Harel.

Ces Bédouins (nous sommes honteux de le dire après tant de monde), sont merveilleux. Tout conspire à leur succès inouï, une adresse étrange et un grand dédain de charlatanisme; les Bédouins ne sont pas des acteurs, ils ont l'air de jouer aux barres pour eux et entre eux. Leurs attitudes, et la musique même de leurs tours vous reportent à ces fabuleuses histoires de jongleurs dont le sultan Aroun al Raschid écoute le récit avec tant d'avidité. Aucune parole ne saurait donner idée de ces colonnes humaines qui s'enlacent en spirales jusqu'aux frises du théâtre comme les boa, et se dévident tout d'un coup aux acclamations de la foule. C'est tout un poème de souplesse, de force et d'agilité. Comme tous les phénomènes, les Bédouins ont du reste trouvé leurs détracteurs. Des envieux voudraient que leur couleur naturelle ne fût que le résultat d'un procédé chimique, d'une teinture menteuse comme celle du cacao, du bitume des peintres, ou même du jus de réglisse. C'est ainsi que le peuple d'Amsterdam accusait le docteur Ruysch, en 1667, de peindre avec du sang les corps humains. M. Harel sait mieux que personne à quoi s'en tenir sur le compte de ses acteurs indigènes. Il placera incessamment, sous la grille des affiches, leur généalogie africaine, les noms de leurs pères, oncles et parrains. La Porte-Saint-Martin fait chaque soir d'abondantes recettes avec ces Bédouins qui nous sauvent, il faut bien le reconnaître, de la pitoyable littérature de son théâtre. On

dit même que le bruit de leur succès a quelque peu troublé le sommeil tranquille d'Auriol. Auriol, vous le savez, c'est le clown charmant du Cirque-Olympique. Qui n'a pas vu Auriol, le capricieux Trilby de tant de crinières, le Triboulet du manége, le Sancho Pança des écuyers? Auriol, avec un cheval de carton, met en fuite toute la cavalerie de Franconi. Auriol, c'est la meilleure satire de l'équitation et du cheval; il s'offre d'en prouver chaque soir l'inutilité. Il chevauche sur une frise, sur une bouteille, sur un bâton de chaise, sur un homme. Vous croyez Auriol roulant dans le sable du manége; Auriol est à côté de vous sur votre banquette; il lit votre *Vert-Vert*, et retombe ensuite sur ses pieds des secondes d'avant-scène. Auriol, c'est le seul être poétique que Shakspeare ne renierait pas sans doute par ces temps mauvais; il tombe d'aplomb sur les épaules de Caliban, et se joue avec les gazes de Miranda. Auriol, apprenant donc l'autre jour le succès des Bédouins, a parié sauter plus haut qu'eux et se faire Bédouin lui-même pendant une heure. Ces clowns ne sont en vérité d'aucun lieu et d'aucune patrie! Qu'il vienne demain à Paris un Anglais léger comme un sylphe (ce qui n'est pas à coup sûr le fait d'un Anglais), Auriol se fera Anglais pour le dépasser. Si le pari tient, nous vous rendrons compte de cette nouvelle gentillesse d'Auriol.

Vous deviez croire qu'après le grand drame de la cour d'assises, les théâtres feraient défaut cette semaine. Ils n'en ont pas été moins remuans. La Gaîté, le Cirque-Olympique, l'Opéra-Comique et le Vaudeville ont inauguré des pièces. Le Cirque-Olympique nous a livré un gros mélodrame, appelé *Tontotto*. C'est l'histoire de Martin Guerre des *Causes célèbres*; Mme Charles C..., jeune première de ce théâtre, a joué son rôle avec sensibilité et passion. — Au Vaudeville, *l'Ami de la Garnison* a été quelque peu contrarié au sujet d'Arnal; ceci nous a valu un feuilleton piquant de M. Janin, et une réponse fort spirituelle d'Arnal à M. Janin, ajoutent quelques initiés. — L'Opéra-Comique, qui nous tient en réserve Mme Damoreau-Cinti, la grande chanteuse, a voulu sans doute faire patienter ses abonnés avec *la Grande-Duchesse*. La duchesse Mathilde aime un officier, le jeune Albert (les duchesses de l'Opéra-Comique aiment généralement des officiers); mais Amélie, qui n'est pas grande-duchesse, aime aussi M. Albert. Elle raconte à sa *souveraine* ses tourmens secrets, sa plaie profonde : on veut l'unir à un baron nommé Diderik. A cette confidence, la grande-duchesse est singulièrement émue; elle chante un duo avec Albert, duo perfide, car elle lui promet son consentement à cet hymen, et elle commence au contraire par l'exiler en l'envoyant en mission. (Les missions diplomatiques sont du ressort de Feydeau, comme les cent mille écus sont toujours, au Gymnase, le moyen d'accommodement de M. Scribe.) Loin d'unir Amélie à son amant, la grande-duchesse la marie donc à ce baron Diderik. A partir de ce début, les auteurs cinglent à pleines voiles vers *Romeo et Juliette*. Amélie sera Juliette, Albert Romeo. Les faiseurs de livret ne procèdent pas autrement.

La pièce de MM. Mélesville et Caraffa est toutefois moins dramatique, on le pense bien, que celle de *Roméo et Juliette*. Le contraste piquant du second acte nous a cependant frappés, autant que le duo du quatrième entre Mmes Prévost et Casimir. Le quatuor du troisième acte et l'invocation d'Anna méritent aussi des éloges ; l'introduction renferme des parties fort distinguées. Mlle Prévost a chanté avec beaucoup de grace et de sentiment l'air où elle confesse sa trahison à Amélie. Mlle Lebrun crie beaucoup trop au troisième acte, et minaude avec des facons de province. Espérons que *la Grande-Duchesse* ne retardera pas trop long-temps les débuts de Mme Damoreau-Cinti.

En fait de nouvelles, peu de chose. Le gouvernement papal vient de mettre opposition à ce que M. Ingres, nouveau directeur de l'académie de Rome, copiât les loges du Vatican. M. de Latour-Maubourg, que le procès de Fieschi retient chez nous, vient d'expédier d'ici même à la cour de Rome ses lettres de recommandation à ce sujet. — Un journal raconte que Mme Malibrau s'est démis le pied et n'en a pas moins paru en béquilles sur le grand théâtre de Naples, où elle a chanté *Il Barbiere* devant le roi de Naples, qui l'a fait redemander.

Enfin, cette semaine nous a amené une foule de livres, parmi lesquels nous devons citer *la Fleur des pois*, par M. de Balzac, et *la Folle d'Orléans*, par notre bibliophile Jacob.

— La seconde livraison de l'*Histoire de la Marine française*, par Eugène Sue, vient d'être mise en vente chez Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10 (1). Cette publication, également remarquable comme œuvre littéraire et comme luxe typographique, a réalisé toutes les espérances que l'on pouvait fonder sur le nom de l'auteur.

— Les ouvrages de Byron, malgré leur immense célébrité, sont encore très mal connus en France. Les femmes et les gens du monde, ont cherché dans *Manfred* et dans *Lara*, dans le *Giaour* et le *Pélerinage*, ce que le poète n'avait jamais rêvé en écrivant l'intérêt romanesque. Cette méprise est due, en grande partie, aux traductions imparfaites que nous avions jusqu'ici. Pour apercevoir nettement le caractère exclusivement lyrique de Byron, il faut posséder tous les détails de sa pensée ; or, les deux traductions qui ont précédé celle de M. Benjamin Laroche sont faites avec trop de précipitation et de négligence pour initier le lecteur français à toutes les richesses de l'original. Si M. B. Laroche continue comme il a commencé, nous espérons que la France connaîtra bientôt Byron (2).

(1) 64 pages de texte, caractère philosophie avec une magnifique vignette gravée sur acier. Prix, 1 franc.

(2) Nouvelle traduction de Byron, chez Charpentier, rue de Seine.

— Plusieurs femmes ont consacré leurs plumes à l'éducation de l'enfance; aux unes, on peut reprocher de s'être renfermées dans la haute sphère des théories et des observations physiologiques; aux autres, de n'avoir écrit que des romans, que des contes, fort intéressans, j'y consens, mais sans utilité pratique. Mlle Ulliac Tremadeure, déjà couronnée pour son roman de la *Fille du Sabotier*, vient d'obtenir une nouvelle distinction de la part de la société d'encouragement pour l'instruction primaire pour son livre de la *Pierre de touche* (1). C'est tout à la fois un roman, une dissertation philosophique, un petit drame, écrit d'un style simple et net.

— *Jules-Joseph, Pensée intime*, par M. Fresse-Montval, est un livre écrit avec goût et simplicité; malheureusement l'auteur, qui semble obsédé de préoccupations politiques, fort peu de saison, s'abandonne trop complaisamment aux disgressions et aux lieux communs: le talent est de tous les partis, l'ennui ne l'est d'aucun.

— Les *Poésies de l'Ame*, par Mlle Eulalie Favier, sont une pâle contrefaçon de sentimens et d'émotions assez vulgaires. Tous les murmures de la brise ne sont pas de l'harmonie; des arbres, des ruisseaux, un ciel bleu ne constituent pas toujours un paysage. Ces vers ne manquent cependant pas de moelleux et de laisser-aller; mais l'auteur, qui est un enfant du midi, aurait dû les colorer un peu davantage des teintes basanées de son brûlant soleil de Marseille.

— *Jeanne Allenby* est une production du sol britannique qui, pour être transportée en français, n'a perdu ni de sa grace, ni de son intérêt.

— M. N. Bettoni éditeur du *Panthéon des Nations*, vient de publier les *Mémoires d'un typographe Italien*.

— Le nouvel ouvrage politique dont nous avons donné un fragment à nos lecteurs, *le Gouvernement de juillet, les partis et les hommes politiques de 1830 à 1855*, par l'auteur de l'*Histoire de la Restauration*, paraîtra lundi.

(1) Librairie de Pesron, 1 vol. in-8.

LE

LYS DANS LA VALLÉE.

Il est des anges solitaires.
(Séraphîta.)

I es deux enfances.

(SUITE.)

Le soir, j'écrivis à ma mère de m'envoyer des habillemens et du linge, en lui annonçant que je restais à Frapesle. Ignorant la grande révolution qui s'accomplissait alors, et ne comprenant pas l'influence qu'elle devait exercer sur mes destinées, je croyais retourner à Paris pour y achever mon droit; l'École ne reprenait ses cours que dans les premiers jours du mois de novembre, j'avais donc deux mois et demi devant moi. Pendant les premiers momens de mon séjour, je tentai de m'unir intimement à M. de Mortsauf; ce fut un temps d'impressions cruelles. Je découvris en cet homme une irascibilité sans causes, une promptitude d'action dans un cas désespéré, qui m'effrayèrent; il se rencontrait en lui des retours soudains du gentilhomme si valeureux à l'armée de Condé, quelques

éclairs paraboliques de ces volontés qui peuvent, au jour des circonstances graves, trouer la politique à la manière des bombes, et qui, par les hasards de la droiture et du courage, font d'un homme condamné à vivre dans sa gentilhommière, un d'Elbée, un Bonchamp, un Charette. Alors son nez se contractait, son front s'éclairait, et ses yeux lançaient une foudre aussitôt amollie. J'avais peur qu'en surprenant le langage de mes yeux, M. de Mortsauf ne me tuât sans réflexion. A cette époque, j'étais exclusivement tendre. La volonté, qui modifie si étrangement les hommes, commençait seulement à poindre en moi. Mes excessifs désirs m'avaient communiqué ces rapides ébranlemens de la sensibilité qui ressemblent aux tremblemens de la peur. La lutte ne me faisait pas trembler, mais je ne voulais pas perdre la vie sans avoir goûté le bonheur d'un amour partagé. Les difficultés et mes désirs grandissaient sur deux lignes parallèles. Comment parler de mes sentimens? J'étais en proie à de navrantes perplexités. J'attendais un hasard, j'observais, je me familiarisais avec les enfans dont je me fis aimer, je tâchais de m'identifier aux choses de la maison. Insensiblement M. de Mortsauf se contint moins avec moi. Je connus donc ses soudains changemens d'humeur, ses profondes tristesses sans motif, ses soulèvemens brusques, ses plaintes amères et cassantes, sa froideur haineuse, ses mouvemens de folie réprimés, ses gémissemens d'enfant, ses cris d'homme au désespoir, ses colères imprévues. La nature morale se distingue de la nature physique en ceci, que rien n'y est absolu; l'intensité des effets est en raison de la portée des caractères, ou des idées que nous groupons autour d'un fait. Mon maintien à Clochegourde, l'avenir de ma vie, dépendaient de cette volonté fantasque. Je ne saurais vous exprimer quelles angoisses pressaient mon ame, alors aussi facile à s'épanouir qu'à se contracter, quand, en entrant, je me disais: — Comment va-t-il me recevoir? Quelle anxiété de cœur me brisait alors que tout à coup un orage s'amassait sur son front neigeux. C'était un qui-vive continuel. Je tombai donc sous le despotisme de cet homme. Mes souffrances me firent deviner celles de madame de Mortsauf. Nous commençâmes à échanger des regards d'intelligence, mes larmes coulaient quelquefois quand elle retenait les

siennes. La comtesse et moi, nous nous éprouvâmes ainsi par la douleur. Combien de découvertes n'ai-je pas faites durant ces quarante premiers jours pleins d'amertumes réelles, de joies tacites, d'espérances tantôt abîmées, tantôt surnageant. Un soir je la trouvai religieusement pensive devant un coucher de soleil qui rougissait si voluptueusement les cimes en laissant voir la vallée comme un lit, qu'il était impossible de ne pas écouter la voix de cet éternel Cantique des Cantiques par lequel la nature convie à l'amour. La jeune fille reprenait-elle des illusions envolées? la femme souffrait- elle de quelque comparaison secrète? Je crus voir dans sa pose un abandon profitable aux premiers aveux, et lui dis :

— Il est des journées difficiles!

— Vous avez lu dans mon ame, me dit-elle, mais comment?

— Nous nous touchons par tant de points, répondis-je. N'appartenons-nous pas au petit nombre de créatures privilégiées pour la douleur et pour le plaisir, dont les qualités sensibles vibrent toutes à l'unisson en produisant de grands retentissemens intérieurs, et dont la nature nerveuse est en harmonie constante avec le principe des choses. Mettez-les dans un milieu où tout est dissonnance? ces personnes souffrent horriblement, comme aussi leur plaisir va jusqu'à l'exaltation quand elles rencontrent les idées, les sensations ou les êtres qui leur sont sympathiques. Mais il est pour nous un troisième état dont les malheurs ne sont connus que des ames affectées par la même maladie et chez lesquelles se rencontrent de fraternelles compréhensions. Il peut nous arriver de n'être impressionnés ni en bien ni en mal; un orgue expressif doué de mouvement s'exerce alors en nous dans le vide, se passionne sans objet, rend des sons sans produire de mélodie, jette des accens qui se perdent dans le silence! espèce de contraction terrible d'une ame qui se révolte contre l'inutilité du néant! Jeux accablans dans lesquels notre puissance s'échappe tout entière sans aliment, comme le sang par une blessure inconnue. La sensibilité coule à torrens, il en résulte d'horribles affaiblissemens, d'indicibles mélancolies pour lesquelles le confessionnal n'a pas d'oreilles. N'ai-je pas exprimé nos communes douleurs?

Elle tressaillit, et sans cesser de regarder le couchant, elle me

répondit : — Comment si jeune savez-vous ces choses ? Avez-vous donc été femme ?

— Ah ! lui répondis-je d'une voix émue, mon enfance a été comme une longue maladie.

— J'entends tousser Madelaine, dit-elle en me quittant avec précipitation.

La comtesse me vit assidu chez elle sans en prendre ombrage, par deux raisons. D'abord, elle était pure comme un enfant, et sa pensée ne se jetait dans aucun écart. Puis, j'amusais M. de Mortsauf, je fus donc une pâture à ce lion sans ongles et sans crinière. Enfin, j'avais fini par trouver une raison de venir qui nous parut plausible à tous. Je ne savais pas le trictrac, M. de Mortsauf me proposa de me le montrer, j'acceptai ; dans le moment où se fit notre accord, la comtesse ne put s'empêcher de m'adresser un regard de compassion qui voulait dire : « Mais vous vous jetez dans la gueule du loup ! » Si je n'y compris rien d'abord, le troisième jour je sus à quoi je m'étais engagé. Ma patience que rien ne lasse, ce fruit de mon enfance, se murit pendant ce temps d'épreuve. Ce fut un bonheur pour le comte que de se livrer à de cruelles railleries quand je ne mettais pas en pratique le principe ou la règle qu'il m'avait expliquée ; si je réfléchissais, il se plaignait de l'ennui que cause un jeu lent ; si je jouais vite, il se fâchait d'être pressé ; si je faisais des écoles, il me disait, en en profitant, que je me dépêchais trop. Ce fut une tyrannie de magister, un despotisme de férule, dont je ne puis vous donner une idée qu'en me comparant à Epictète tombé sous le joug d'un enfant méchant. Quand nous jouâmes de l'argent, ses gains constans lui causèrent des joies déshonorantes, mesquines. Un mot de sa femme me consolait de tout, et le rendait promptement au sentiment de la politesse et des convenances. Bientôt je tombai dans les brasiers d'un supplice imprévu. A ce métier, mon argent s'en allait. Quoique M. de Mortsauf restât toujours entre sa femme et moi jusqu'au moment où je les quittais, quelquefois fort tard, j'avais toujours l'espérance de trouver un moment où je me glisserais dans son cœur ; mais pour obtenir cette heure attendue avec la douloureuse patience du chasseur, ne fallait-il pas con-

tinuer ces taquines parties où mon ame était constamment déchirée, et qui m'emportaient mon argent. Combien de fois déjà n'étions-nous pas demeurés silencieux, occupés à regarder un effet de soleil dans la prairie, des nuées dans un ciel gris, les collines vaporeuses, ou les tremblemens de la lune dans les pierreries de la rivière, sans nous dire autre chose que : — La nuit est belle !

— La nuit est femme, madame !

— Quelle tranquillité !

— Oui, l'on ne peut pas être tout-à-fait malheureux ici.

A cette réponse, elle revenait à sa tapisserie. J'avais fini par entendre des remuemens d'entrailles causés par une affection qui voulait sa place. Sans argent, adieu les soirées. J'avais écrit à ma mère de m'en envoyer, ma mère me gronda, et ne m'en donna pas pour huit jours. A qui donc en demander? Et il s'agissait de ma vie! Je retrouvais donc au sein de mon premier grand bonheur les souffrances qui m'avaient assailli partout. Mais à Paris, au collége, à la pension, je m'en étais tiré par une pensive abstinence, mon malheur avait été négatif; à Frapesle, il devint actif. Je connus alors l'envie du vol, ces crimes rêvés, ces épouvantables rages qui sillonnent l'ame et que nous devons étouffer sous peine de perdre notre propre estime. Le souvenir des cruelles méditations, des angoisses que m'imposa la parcimonie de ma mère, m'ont inspiré pour les jeunes gens la sainte indulgence de ceux qui, sans avoir failli, sont arrivés sur le bord de l'abîme comme pour en mesurer la profondeur. Quoique ma probité nourrie de sucurs froides se soit fortifiée en ces momens où la vie s'entr'ouvre et laisse voir l'aride gravier de son lit, toutes les fois que la terrible justice humaine a tiré son glaive sur le cou d'un homme, je me suis dit : — Les lois pénales ont été faites par des gens qui n'ont pas connu le malheur.

En cette extrémité, je découvris, dans la bibliothèque de M. de Chessel, le traité du trictrac, et l'étudiai; puis, mon hôte voulut bien me donner quelques leçons. Moins durement mené, je pus faire des progrès, appliquer les règles et les calculs que j'appris par cœur. En peu de jours, je fus en état de dompter M. de Mortsauf. Quand je le gagnai, son humeur devint exécrable.

Ses yeux éclatèrent comme ceux des tigres, sa figure se crispa, ses sourcils jouèrent comme je n'ai vu jouer les sourcils de personne. Ses plaintes étaient celles d'un enfant gâté. Parfois, il jetait les dés, se mettait en fureur, trépignait, mordait son cornet et me disait des injures. Ces violences eurent un terme. Quand j'eus acquis un jeu supérieur, je conduisis la bataille à mon gré, je m'arrangeai pour qu'à la fin tout fut à peu près égal, en le laissant gagner durant la première moitié de la partie, et rétablissant l'équilibre pendant la seconde moitié. La fin du monde aurait moins surpris le comte que la rapide supériorité de son écolier. Il ne l'avoua jamais. Le dénouement constant de nos parties fut une pâture nouvelle dont son esprit s'empara.

— Décidément, disait-il, ma pauvre tête se fatigue. Vous gagnez toujours vers la fin de la partie, parce qu'alors j'ai perdu mes moyens.

Madame de Mortsauf savait le jeu. Dès la troisième fois, elle s'aperçut de mon manége, et devina d'immenses témoignages d'affection qui ne peuvent être appreciés que par ceux à qui les horribles difficultés du trictrac sont connues. Que ne disait pas cette petite chose? Mais l'amour, comme le dieu de Bossuet, met au-dessus des plus riches victoires, le verre d'eau du pauvre, l'effort du soldat qui périt ignoré. La comtesse me jeta l'un de ces remerciemens muets qui brisent un cœur jeune, elle m'accorda le regard qu'elle réservait à ses enfans! Depuis cette bienheureuse soirée, elle me regarda toujours en me parlant.

Je ne saurais expliquer dans quel état je fus, en m'en allant. Mon ame avait absorbé mon corps, je ne pesais pas, je ne marchais point, je volais. Je sentais en moi-même ce regard, il m'avait inondé de lumière, comme son *Adieu, Monsieur!* avait fait retentir en mon ame les harmonies de l'*O filii, ô filiæ!* de la résurrection paschale. Je naissais à une nouvelle vie. J'étais donc quelque chose pour elle! Je m'endormis en des langes de pourpre. Des flammes passèrent devant mes yeux fermés, en se poursuivant dans les ténèbres, comme les jolis vermisseaux de feu qui courent les uns après les autres sur les cendres du papier brûlé. Dans mes rêves, sa voix devint je ne sais quoi de palpable, une atmosphère qui m'enveloppa de lumière et de parfums, une mélodie qui émoussa,

dulcifia mes pores, me caressa l'esprit. Le lendemain, son accueil exprima la plénitude des sentimens octroyés, et je fus dès lors initié dans les secrets de sa voix. Ce jour devait être un des plus marquans de ma vie. Après le dîner, nous nous promenâmes sur les hauteurs, nous allâmes dans une lande où rien ne pouvait venir; le sol en était pierreux, desséché, sans terre végétale; néanmoins, il s'y trouvait quelques chênes et des buissons pleins de sinelles; mais au lieu d'herbes, des mousses fauves, crépues, allumées par les rayons du soleil couchant, et sur lesquelles les pieds glissaient. Je tenais Madelaine par la main pour la soutenir, et madame de Mortsauf donnait le bras à Jacques. Le comte, qui allait en avant, se retourna, frappa la terre avec sa canne, et me dit avec un accent horrible : — Voilà ma vie! — Oh! mais avant de vous avoir connue, reprit-il en jetant un regard d'excuse à sa femme.

Réparation tardive, elle avait pâli. Quelle femme n'aurait chancelé comme elle en recevant ce coup?

— Quelles délicieuses odeurs arrivent ici, dis-je, et les beaux effets de lumière ! Je voudrais bien avoir à moi cette lande, j'y trouverais peut-être des trésors en la sondant; mais la plus certaine richesse serait votre voisinage. Qui d'ailleurs ne paierait cher une vue aussi harmonieuse à l'œil, et cette rivière serpentine où l'ame se baigne entre les frênes et les aulnes. Voyez la différence des goûts? Pour vous ce coin de terre est une lande, pour moi c'est un paradis.

Elle me remercia par un regard.

— Eglogue ! fit-il d'un ton amer, ici n'est pas la vie d'un homme qui porte votre nom. Puis il s'interrompit et dit : — Entendez-vous les cloches d'Azay? J'entends positivement sonner des cloches.

Madame de Mortsauf me regarda d'un air effrayé. Madelaine me serra la main.

— Voulez-vous que nous rentrions faire un tric-trac, lui dis-je, le bruit des dés vous empêchera d'entendre celui des cloches.

Nous revînmes à Clochegourde, en parlant à bâtons rompus. Le comte se plaignait de douleurs vives sans les préciser. Quand nous fûmes au salon, il y eut entre nous tous une indéfinissable incer-

titude. M. de Mortsauf était plongé dans un fauteuil, absorbé dans une contemplation respectée par sa femme, qui se connaissait aux symptômes de la maladie et savait en prévoir les accès. J'imitai son silence. Si elle ne me pria point de m'en aller, peut-être crut-elle que la partie de trictrac égaierait le comte et dissiperait ces fatales susceptibilités nerveuses dont les éclats la tuaient. Rien n'était plus difficile que de faire faire à M. de Mortsauf cette partie de trictrac, dont il avait toujours grande envie. Semblable à une petite maîtresse, il voulait être prié, forcé pour ne pas avoir l'air d'être l'obligé, peut-être par cela même qu'il en était ainsi. Si, par suite d'une conversation intéressante, j'oubliais pour un moment mes *salamalek*, il devenait maussade, âpre, blessant, et s'irritait de la conversation en y contredisant tout. Averti par sa mauvaise humeur, je lui proposais une partie; alors il coquettait : — « Il était trop tard, disait-il, je ne m'en souciais pas. » Enfin, des simagrées désordonnées comme chez les femmes qui finissent par vous faire ignorer leurs véritables désirs. Je m'humiliais, je le suppliais de m'entretenir dans une science si facile à oublier, faute d'exercice. Cette fois, j'eus besoin d'une gaîté folle pour le décider à jouer. Il se plaignait d'étourdissemens qui l'empêcheraient de calculer, il avait le crâne serré comme dans un étau, il entendait des sifflemens, il étouffait et poussait des soupirs énormes. Enfin, il consentit à s'attabler. Madame de Mortsauf nous quitta pour coucher ses enfans, et faire dire les prières à sa maison. Tout alla bien pendant son absence, je m'arrangeai pour que M. de Morsauf gagnât. Son bonheur le dérida brusquement. Le passage subit d'une tristesse qui lui arrachait de sinistres prédictions sur lui-même, à cette joie d'homme ivre, à ce rire fou et presque sans raison, m'inquiéta, me glaça. Je ne l'avais jamais vu dans un accès aussi franchement accusé. Notre connaissance intime avait porté ses fruits, il ne se gênait plus avec moi. Chaque jour, il essayait de m'envelopper dans sa tyrannie, d'assurer une nouvelle pâture à son humeur, car il semble vraiment que les maladies morales soient des créatures qui ont leurs appétits, leurs instincts, et veulent augmenter l'espace de leur empire comme un propriétaire veut augmenter son domaine. La comtesse descendit, et vint près du trictrac

pour mieux éclairer sa tapisserie, mais elle se mit à son métier dans une appréhension mal déguisée. Un coup que je ne pus empêcher changea la face de M. de Mortsauf : de gaie, elle devint sombre ; de pourpre, elle devint jaune, ses yeux vacillèrent. Puis il arriva un dernier malheur que je ne pouvais ni prévoir, ni réparer ; il amena pour lui-même un dé foudroyant qui décidait sa ruine. Aussitôt il se leva, jeta la table sur moi, la lampe à terre, frappa du poing sur la console, et sauta par le salon, car je ne saurais dire qu'il marcha. Le torrent d'injures, d'imprécations, d'apostrophes, de phrases incohérentes qui sortit de sa bouche, aurait fait croire à l'antique possession du moyen-âge. Jugez de mon attitude !

— Allez dans le jardin, me dit-elle en me pressant la main.

Je sortis sans que le comte s'aperçût de ma disparition. De la terrasse où je me rendis à pas lents, j'entendis les éclats de sa voix et ses gémissemens qui partaient de sa chambre contiguë à la salle à manger. A travers la tempête, j'entendais aussi la voix de l'ange qui, par intervalles, s'élevait comme un chant de rossignol au moment où la pluie va cesser. Je me promenais sous les acacias par la plus belle nuit du mois d'août finissant, en attendant que la comtesse m'y rejoignît. Elle allait venir, son geste me l'avait promis. Depuis quelques jours une explication flottait entre nous, et semblait devoir éclater au premier mot qui ferait jaillir la source trop pleine en nos ames. Quelle honte retardait l'heure de notre parfaite entente ? Peut-être aimait-elle autant que je l'aimais ce tressaillement semblable aux émotions de la peur, qui meurtrit la sensibilité, pendant ces momens où l'on retient sa vie prête à déborder, où l'on hésite à dévoiler son intérieur, en obéissant à la pudeur qui agite les jeunes filles avant de se montrer à l'époux aimé. Nous avions agrandi nous-mêmes par nos pensées accumulées cette première confidence devenue nécessaire. Une heure se passa. J'étais assis sur la balustrade en briques, quand le retentissement de son pas mêlé au bruit onduleux de la robe flottante anima l'air calme du soir. Ce sont des sensations auxquelles le cœur ne suffit pas !

— M. de Mortsauf est maintenant endormi, me dit-elle. Quand il est ainsi, je lui donne une tasse d'eau dans laquelle on a fait in-

faser quelques têtes de pavots, et ses crises sont assez éloignées pour que ce remède si simple ait toujours la même vertu. — Monsieur, me dit-elle en changeant de ton et prenant sa plus persuasive inflexion de voix, un hasard malheureux vous a livré des secrets jusqu'ici soigneusement gardés, promettez-moi d'ensevelir dans votre cœur le souvenir de cette scène. Faites-le pour moi, je vous en prie. Je ne vous demande pas de serment, dites-moi le *oui* de l'homme d'honneur, je serai contente.

— Ai-je donc besoin de prononcer ce *oui*? lui dis-je. Ne nous sommes-nous jamais compris?

— Ne jugez point défavorablement M. de Mortsauf en voyant les effets de longues souffrances endurées pendant l'émigration, reprit-elle. Demain il ignorera complètement les choses qu'il aura dites, et vous le trouverez excellent et affectueux.

— Cessez, madame, lui répondis-je, de vouloir justifier le comte, je ferai tout ce que vous voudrez. Je me jetterais à l'instant dans l'Indre, si je pouvais ainsi renouveler M. de Mortsauf et vous rendre à une vie heureuse. La seule chose que je ne puisse refaire est mon opinion, rien n'est plus fortement tissu en moi. Je vous donnerais ma vie, je ne puis donner ma conscience; je puis ne pas l'écouter, mais puis-je l'empêcher de parler? Dans mon opinion, M. de Mortsauf est...

— Je vous entends, dit-elle, en m'interrompant avec une brusquerie insolite, vous avez raison. — M. de Mortsauf est nerveux comme une petite maîtresse, reprit-elle, pour adoucir l'idée de la folie en adoucissant le mot. Mais il n'est ainsi que par intervalles, une fois au plus par année, lors des grandes chaleurs. Combien de maux a causés l'émigration! Combien de belles existences perdues! M. de Mortsauf eût été, j'en suis certaine, un grand homme de guerre, l'honneur de son pays.

— Je le sais, lui dis-je en l'interrompant à mon tour, et lui faisant comprendre qu'il était inutile de me tromper.

Elle s'arrêta, posa l'une de ses mains sur son front, et se dit: — Qui vous a donc ainsi produit dans notre intérieur? — Dieu veut-il m'envoyer un secours, une vive amitié qui me soutienne? reprit-

elle en appuyant sa main sur la mienne avec force, car vous êtes bon, généreux....

Elle leva les yeux vers le ciel, comme pour invoquer un visible témoignage qui lui confirmât ses secrètes espérances, et les reporta sur moi. Électrisé par ce regard qui jetait une ame dans la mienne, j'eus, selon la jurisprudence mondaine, un manque de tact; mais, chez certaines ames, n'est-ce pas souvent précipitation généreuse au-devant d'un danger, envie de prévenir un choc, crainte d'un malheur qui n'arrive pas, et plus souvent encore n'est-ce pas l'interrogation brusque faite à un cœur, un coup donné pour savoir s'il résonne à l'unisson? Plusieurs pensées semblables s'élevèrent en moi comme des lueurs, et me conseillèrent de laver la tache qui souillait ma candeur, au moment où je prévis une complète initiation.

— Avant d'aller plus loin, lui dis-je d'une voix altérée par des palpitations facilement entendues dans le profond silence où nous étions, permettez-moi de purifier un souvenir du passé.

— Taisez-vous, dit-elle vivement en me mettant sur les lèvres un doigt qu'elle ôta aussitôt.

Elle me regarda fièrement comme une femme trop haut située pour que l'injure puisse l'atteindre, et me dit d'une voix troublée : — Je sais de quoi vous voulez parler. Il s'agit du premier, du dernier, du seul outrage que j'aurai reçu! Ne parlez jamais de ce bal. La chrétienne vous a pardonné, la femme en souffre encore.

— Ne soyez pas plus impitoyable que ne l'est Dieu, lui dis-je en gardant entre mes cils les larmes qui me vinrent aux yeux.

— Je dois être plus sévère, je suis plus faible, répondit-elle.

— Mais, repris-je avec une manière de révolte enfantine, écoutez-moi, quand ce ne serait que pour la première, la dernière et la seule fois de votre vie.

— Eh bien! dit-elle, parlez! Autrement, vous croiriez que je crains de vous entendre.

Sentant alors que ce moment était unique en notre vie, je lui dis avec cet accent qui commande l'attention, que les femmes au bal m'avaient été toutes indifférentes comme celles que j'avais aperçues jusqu'alors; mais qu'en la voyant, moi dont la vie était si

studieuse, dont l'ame était si peu hardie, j'avais été comme emporté par une frénésie qui ne pouvait être condamnée que par ceux qui ne l'avaient jamais éprouvée, que jamais cœur d'homme ne fut si bien empli du désir auquel ne résiste aucune créature et qui fait tout vaincre, même la mort.....

— Et le mépris? dit-elle en m'arrêtant.

— Vous m'avez donc méprisé? lui demandai-je.

— Ne parlons plus de ceci, dit-elle.

— Mais parlons-en? lui répondis-je avec une exaltation causée par une douleur surhumaine. Il s'agit de tout moi-même, de ma vie inconnue, d'un secret que vous devez connaître; autrement, je mourrais de désespoir! Ne s'agit-il pas aussi de vous, qui, sans le savoir, avez été la dame aux mains de laquelle reluit la couronne promise aux vainqueurs du tournoi.

Alors je lui contai mon enfance et ma jeunesse, non comme je vous l'ai dite, en la jugeant à distance; mais avec les paroles échevelées du jeune homme dont les blessures saignaient encore. Ma voix retentit comme la hache des bûcherons dans une forêt. Oui, devant elle tombèrent à grand bruit les années mortes, les longues douleurs qui les avaient hérissées de branches sans feuillages. Je lui peignis avec des mots enfiévrés une foule de détails terribles dont je vous ai fait grace; j'étalai le trésor de mes vœux brillans, l'or vierge de mes désirs, tout un cœur brûlant conservé sous les glaces de ces alpes entassées par un continuel hiver. Lorsque courbé sous le poids de mes souffrances redites avec les charbons d'Isaïe, j'attendis un mot de cette femme qui gardait sa tête baissée; elle éclaira les ténèbres par un regard, elle anima les mondes terrestres et divins par un seul mot.

— Nous avons eu la même enfance! dit-elle en me montrant un visage où reluisait l'auréole des martyrs.

Après une pause où nos ames se marièrent dans cette même pensée consolante : — Nous n'étions donc pas seuls à souffrir! la comtesse me dit de sa voix réservée pour parler à ses chers petits, comment elle avait eu le tort d'être une fille quand les fils étaient morts. Elle m'expliqua les différences que son état de demoiselle sans cesse attachée aux flancs d'une mère, mettait entre

ses douleurs et celles d'un enfant jeté dans le monde des colléges. Ma solitude avait été comme un paradis, comparée au contact de la meule sous laquelle son ame fut sans cesse meurtrie, jusqu'au jour où sa véritable mère, sa bonne tante l'avait sauvée en l'arrachant à son supplice dont elle me raconta les renaissantes douleurs. C'étaient les inexplicables pointilleries insupportables aux natures nerveuses qui ne reculent pas devant un coup de poignard, et meurent sous l'épée de Damoclès : tantôt une expansion généreuse arrêtée par un ordre glacial, tantôt un baiser froidement reçu; un silence tour à tour imposé, reproché; des larmes dévorées qui lui restaient sur le cœur; enfin les mille tyrannies du couvent, cachées aux yeux des étrangers sous les apparences d'une maternité glorieusement exaltée. Sa mère tirait vanité d'elle, et la vantait, mais elle payait cher le lendemain ces flatteries nécessaires au triomphe de l'institutrice. Quand, à force d'obéissance et de douceur, elle croyait avoir vaincu le cœur de sa mère, et qu'elle s'ouvrait à elle, le tyran reparaissait armé de ces confidences. Un espion n'eût pas été si lâche, ni si traître. Tous ses plaisirs de jeune fille, ses fêtes lui avaient été chèrement vendues, car elle était grondée d'avoir été heureuse, comme elle l'eût été pour une faute. Jamais les enseignemens de sa noble éducation ne lui avaient été donnés avec amour, mais avec une blessante ironie. Elle n'en voulait point à sa mère, elle se reprochait seulement de ressentir moins d'amour que de terreur pour elle. Peut-être, pensait cet ange, ces sévérités étaient-elles nécessaires? ne l'avaient-elles pas préparée à sa vie actuelle?

En l'écoutant, il me semblait que la harpe de Job dont j'avais tiré de sauvages accords, maintenant maniée par des doigts chrétiens, y répondait en chantant les litanies de la Vierge au pied de la croix.

— Nous vivions dans la même sphère avant de nous retrouver ici, vous partie de l'orient, moi de l'occident.

Elle agita la tête par un mouvement désespéré.

— A vous l'orient, à moi l'occident ! Vous vivrez heureux, je mourrai de douleur ! Les hommes font eux-mêmes les événemens

de leur vie, et la mienne est à jamais arrêtée. Aucune puissance ne peut briser cette lourde chaîne à laquelle la femme tient par un anneau d'or, emblème de la pureté des épouses.

Alors nous sentant tombés jumeaux du même sein, elle ne conçut point que les confidences se fissent à demi, entre frères abreuvés aux mêmes sources. Après le soupir naturel aux cœurs purs, au moment où ils s'ouvrent, elle me raconta les premiers jours de son mariage, ses premières déceptions, tout le renouveau du malheur. Elle avait, comme moi, connu les petits faits, si grands pour les ames dont la limpide substance est ébranlée tout entière au moindre choc, de même qu'une pierre jetée dans un lac en agite également la surface et la profondeur. En se mariant, elle possédait ses épargnes de jeune fille, ce peu d'or qui représente les heures joyeuses, les mille désirs de la jeunesse; en un jour de détresse, elle l'avait généreusement donné sans dire que ce n'étaient pas des pièces d'or, mais des souvenirs; jamais M. de Mortsauf ne lui en avait tenu compte, il ne se savait pas son débiteur! En échange de ce trésor englouti dans les eaux dormantes de l'oubli, elle n'avait pas obtenu ce regard mouillé qui solde tout, qui pour les ames généreuses est comme un éternel joyau dont les feux brillent aux jours difficiles. Comme elle avait marché de douleur en douleur! M. de Mortsauf oubliait de lui donner l'argent nécessaire à la maison; il se réveillait d'un rêve, quand après avoir vaincu toutes ses timidités de femme, elle lui en demandait. Et jamais il ne lui avait une seule fois évité ces cruels serremens de cœur! Quelle terreur vint la saisir au moment où la nature maladive de cet homme ruiné s'était dévoilée? elle avait été brisée par le premier éclat de ses folles colères. Par combien de réflexions dures n'avait-elle point passé avant de regarder comme nul, son mari, cette imposante figure qui domine l'existence d'une femme! De quelles horribles calamités furent suivies ses deux couches. Quel saisissement à l'aspect de deux enfans mort-nés? Quel courage pour se dire: — « Je leur soufflerai la vie! je les enfanterai de nouveau tous les jours! » Puis quel désespoir de sentir un obstacle dans le Cœur et dans la Main d'où les femmes tirent leurs secours. Elle avait vu cet immense malheur déroulant

ses savanes épineuses à chaque difficulté vaincue. A la montée de chaque rocher, elle avait aperçu de nouveaux déserts à franchir jusqu'au jour où elle eut bien connu son mari, l'organisation de ses enfans, et le pays où elle devait vivre; jusqu'au jour où, comme l'enfant arraché par Napoléon aux tendres soins du logis, elle eut habitué ses pieds à marcher dans la boue et dans la neige, accoutumé son front aux boulets, toute sa personne à la passive obéissance du soldat.

Ces choses que je vous résume, elle me les dit alors dans leur ténébreuse étendue, avec leur cortége de faits désolans, de batailles conjugales perdues, d'essais infructueux.

— Enfin, me dit-elle en terminant, il faudrait demeurer ici quelques mois pour savoir combien de peines me coûtent les améliorations de Clochegourde! Combien de patelineries fatigantes pour lui faire vouloir la chose la plus utile à ses intérêts! Quelle malice d'enfant le saisit quand une chose due à mes conseils ne réussit pas tout d'abord! Avec quelle joie, il s'attribue le bien! Quelle patience m'est nécessaire pour toujours entendre des plaintes quand je me tue à lui sarcler ses heures, à lui embaumer son air, à lui sabler, à lui fleurir les chemins qu'il a semés de pierres. Ma récompense est ce terrible refrain : — « Je vais mourir, la vie me pèse! » S'il a le bonheur d'avoir du monde chez lui, tout s'efface, il est gracieux et poli. Pourquoi n'est-il pas ainsi dans l'intérieur? Je ne sais comment expliquer ce manque de loyauté chez un homme parfois vraiment chevaleresque. Il est capable d'aller secrètement à franc étrier me chercher à Paris une parure, comme il le fit dernièrement pour le bal de la ville. Avare pour sa maison, il serait prodigue pour moi, si je voulais. Ce devrait être l'inverse. Je n'ai besoin de rien, et sa maison est lourde. Il a la vertu de me laisser jeune fille en voyant les tristes fruits de notre union, et je lui sais gré de sacrifices que ne savent point faire tous les hommes! Dans le desir de lui rendre la vie heureuse, et sans songer que je serais mère, peut-être l'ai-je habitué à me prendre pour sa victime? Moi qui, si je ne trouvais je ne sais quoi d'infâme à ce rôle, pourrais avec quelques douceurs le mener comme une mère mène son enfant par la lisière! Mais l'intérêt de la maison exige que je

sois calme et sévère comme une statue de la justice, et cependant, moi aussi, j'ai l'ame expansive et tendre!

— Pourquoi, lui dis-je, n'usez-vous pas de cette influence pour vous rendre maître de lui, pour le gouverner?

— S'il ne s'agissait que de moi seule, je ne saurais ni vaincre son silence obtus, opposé pendant des heures entières à des argumens justes, ni répondre à des observations sans logique, de véritables raisons d'enfant. Je n'ai de courage ni contre la faiblesse ni contre l'enfance; elles peuvent me frapper sans que je leur résiste; peut-être opposerai-je la force à la force, mais je suis sans énergie contre ceux que je plains. S'il fallait contraindre Madelaine à quelque chose pour la sauver, je mourrais avec elle. La pitié détend toutes mes fibres, et mollifie mes nerfs. Aussi les violentes secousses de ces dix années m'ont-elles abattue. Maintenant ma sensibilité si souvent attaquée est parfois sans consistance, rien ne la régénère; parfois l'énergie avec laquelle je supportais les orages, me manque. Oui, parfois je suis vaincue. Faute de repos et de bains de mer où je retremperais mes fibres, je périrai. M. de Mortsauf m'aura tuée et il mourra de ma mort.

— Pourquoi ne quittez-vous pas Clochegourde pour quelques mois. Pourquoi n'iriez-vous pas, accompagnée de vos enfans, au bord de la mer?

— D'abord, M. de Mortsauf se croirait perdu si je m'éloignais. Quoiqu'il ne veuille pas croire à sa situation, il en a la conscience. Il y a en lui l'homme et le malade, deux natures différentes dont les contradictions expliquent bien des bizarreries! Puis, il aurait raison de trembler. Tout irait mal ici. Vous avez vu peut-être en moi la mère de famille occupée à protéger ses enfans contre le milan qui plane sur eux. Tâche écrasante, augmentée des soins exigés par M. de Mortsauf qui toujours va demandant : — Où est madame? Ce n'est rien. Je suis aussi le précepteur de Jacques, la gouvernante de Madelaine. Ce n'est rien encore! Je suis intendant et régisseur. Vous connaîtrez un jour la portée de mes paroles quand vous saurez que l'exploitation d'une terre est ici la plus fatigante des industries. Nous avons peu de revenus en argent, nos fermes sont cultivées à moitié, système qui veut une

surveillance continuelle. Il faut vendre soi-même ses grains, ses bestiaux, ses récoltes de toute nature. Nous avons pour concurrens nos propres fermiers qui s'entendent au cabaret avec les consommateurs, et font les prix après avoir vendu les premiers. Je vous ennuierais si je vous expliquais les mille difficultés de notre agriculture. Quel que soit mon dévouement, je ne puis veiller à ce que nos colons n'amendent pas leurs propres terres avec nos fumiers; je ne puis, ni aller voir si nos métiviers ne s'entendent pas avec eux lors du partage des récoltes, ni savoir le moment opportun pour la vente. Or, si vous venez à penser au peu de mémoire de M. de Mortsauf, aux peines que vous m'avez vue prendre pour l'obliger à s'occuper de ses affaires, vous comprendrez la lourdeur de mon fardeau, l'impossibilité de le déposer un moment. Si je m'absentais, nous serions ruinés. Personne ne l'écouterait; la plupart du temps, ses ordres se contredisent. D'ailleurs personne ne l'aime, il est trop grondeur, trop absolu; puis, comme tous les gens faibles, il écoute trop facilement ses inférieurs pour inspirer autour de lui l'affection qui unit les familles. Si je partais, aucun domestique ne resterait ici huit jours. Vous voyez bien que je suis attachée à Clochegourde, comme ces bouquets de plomb le sont à nos toits. Je n'ai pas eu d'arrière-pensée avec vous, monsieur. Toute la contrée ignore les secrets de Clochegourde, et... maintenant vous les savez. N'en dites rien que de bon et d'obligeant, vous aurez mon estime..... ma reconnaissance, ajouta-t-elle d'une voix encore adoucie. A ce prix, vous pouvez toujours revenir à Clochegourde, vous y trouverez des cœurs amis.

— Mais, dis-je, moi je n'ai jamais souffert! Vous seule..:

— Non! reprit-elle en laissant échapper le sourire des femmes résignées qui fendrait le granit, ne vous étonnez pas de cette confidence, elle vous montre la vie comme elle est, et non comme votre imagination vous la fait espérer. Nous avons tous nos défauts et nos qualités. Si j'eusse épousé quelque prodigue, il m'aurait ruinée. Si j'eusse été donnée à quelque jeune homme ardent et voluptueux, il aurait eu des succès; peut-être n'aurais-je pas su le conserver, il m'aurait abandonnée, je serais morte de jalousie. Je suis jalouse! dit-elle avec un accent d'exaltation qui ressemblait

au coup de tonnerre d'un orage qui passe. Hé bien, M. de Mortsauf m'aime autant qu'il peut aimer; tout ce que son cœur enferme d'affection, il le verse à mes pieds, comme la Madelaine a versé le reste de ses parfums aux pieds du Sauveur. Croyez-le! une vie d'amour est une fatale exception à la loi terrestre : toute fleur périt, les grandes joies ont un lendemain mauvais, quand elles ont un lendemain. La vie réelle est une vie d'angoisses, son image est dans cette ortie, venue au pied de la terrasse, et qui, sans soleil, demeure verte sur sa tige. Ici, comme dans les patries du nord, il est des sourires dans le ciel, rares il est vrai, mais qui paient bien des peines. Enfin les femmes qui sont exclusivement mères ne s'attachent-elles pas plus par les sacrifices que par les plaisirs? Ici, j'attire sur moi les orages que je vois prêts à fondre sur les gens ou sur mes enfans, et j'éprouve en les détournant je ne sais quel sentiment qui me donne une force secrète. La résignation de la veille a toujours préparé celle du lendemain. Dieu ne me laisse d'ailleurs point sans espoir. Si d'abord la santé de mes enfans m'a désespérée; aujourd'hui, plus ils avancent dans la vie, mieux ils se portent. Après tout, notre demeure s'est embellie, la fortune se répare. Qui sait si la vieillesse de M. de Mortsauf ne sera pas heureuse par moi? Croyez-le! l'être qui se présente devant le Grand Juge, une palme verte à la main, lui ramenant consolés ceux qui maudissaient la vie, cet être a converti ses douleurs en délices. Si mes souffrances servent au bonheur de la famille, sont-ce bien des souffrances?

— Oui, lui dis-je. Mais elles étaient nécessaires comme le sont les miennes pour nous faire apprécier les saveurs du fruit mûri dans nos roches. Maintenant peut-être le goûterons-nous ensemble, peut-être en admirerons-nous les prodiges? ces torrens d'affection dont il inonde les ames, cette sève qui ranime les feuilles jaunissantes. La vie ne pèse plus alors, elle n'est plus à nous. — Mon Dieu! ne m'entendez-vous pas? repris-je en me servant du langage mystique auquel notre éducation religieuse nous avait habitués. Voyez par quelles voies nous avons marché l'un vers l'autre? quel aimant nous a dirigés sur l'océan des eaux amères, vers la source d'eau douce, coulant au pied des monts sur un

sable pailleté, entre deux rives vertes et fleuries. N'avons-nous pas, comme les Mages, suivi la même étoile? Nous voici devant la crèche d'où s'éveille un divin enfant qui lancera ses flèches au front des arbres nus, qui nous ranimera le monde par ses cris joyeux, qui par des plaisirs incessans donnera du goût à la vie, rendra aux nuits leur sommeil, aux jours leur allégresse. Qui donc a serré chaque année de nouveaux nœuds entre nous? Ne sommes-nous point plus que frère et sœur? Ne déliez jamais ce que le ciel a réuni! Les souffrances dont vous parlez étaient le grain répandu à flots par la main du Semeur pour faire éclore la moisson déjà dorée par le plus beau des soleils. Voyez! voyez! N'irons-nous pas ensemble tout cueillir brin à brin? Quelle force en moi, pour que j'ose vous parler ainsi! Répondez-moi donc? ou je ne repasserai pas l'Indre.

—Vous m'avez évité le mot d'*amour*, dit-elle en m'interrompant d'une voix sévère; mais vous avez parlé d'un sentiment que j'ignore et qui ne m'est point permis. Vous êtes un enfant, je vous pardonne encore, mais pour la dernière fois. Sachez-le, monsieur, mon cœur est comme enivré de maternité! Je n'aime M. de Mortsauf ni par devoir, ni par calcul de béatitudes éternelles à gagner, mais par un irrésistible sentiment qui l'attache à toutes les fibres de mon cœur. Ai-je été violentée à mon mariage? Il fut décidé par ma sympathie pour les infortunes. N'était-ce pas aux femmes à réparer les maux du temps, à consoler ceux qui coururent sur la brèche et revinrent blessés? Que vous dirais-je? j'ai ressenti je ne sais quel contentement égoïste, en voyant que vous l'amusiez : n'est-ce pas la maternité pure? Ma confession ne vous a-t-elle donc pas assez montré les *trois* enfans auxquels je ne dois jamais faillir, sur lesquels je dois faire pleuvoir une rosée réparatrice et faire rayonner mon ame sans en laisser adultérer la moindre parcelle. N'aigrissez pas le lait d'une mère! Quoique l'épouse soit invulnérable en moi, ne me parlez donc plus ainsi. Si vous ne respectiez pas cette défense si simple, je vous en préviens, l'entrée de cette maison vous serait à jamais fermée. Je croyais à de pures amitiés, à des fraternités volontaires, plus certaines que ne le sont les fraternités imposées. Erreur! Je voulais un ami qui ne fût pas un juge, un ami

pour m'écouter en ces momens de faiblesse où la voix qui gronde est une voix meurtrière, un ami saint avec qui je n'eusse rien à craindre. La jeunesse est noble, sans mensonges, capable de sacrifices, désintéressée; en voyant votre persistance, j'ai cru, je l'avoue, à quelque dessein du ciel; j'ai cru que j'aurais une ame qui serait à moi comme un prêtre est à tous, un cœur où je pourrais épancher mes douleurs quand elles surabondent, crier quand mes cris sont irrésistibles et pourraient m'étouffer si je continuais à les dévorer. Ainsi mon existence, si précieuse à ces enfans, aurait pu se prolonger jusqu'au jour où Jacques serait devenu homme. Mais n'est-ce pas être trop égoïste? La Laure de Pétrarque peut-elle se recommencer? Je me suis trompée, Dieu ne le veut pas. Il faudra mourir à mon poste, comme le soldat sans ami. Mon confesseur est rude, austère! Et... ma tante n'est plus!

Deux grosses larmes éclairées par un rayon de lune sortirent de ses yeux, roulèrent sur ses joues, en atteignirent le bas; mais je tendis la main assez à temps pour les recevoir, et les bus avec une avidité pieuse qu'excitèrent ces paroles déjà signées par dix ans de larmes secrètes, de sensibilité dépensée, de soins constans, d'alarmes perpétuelles, l'héroïsme le plus élevé de votre sexe! Elle me regarda d'un air doucement stupide.

—Voici, lui dis-je, la première, la sainte communion de l'amour. Oui, je viens de participer à vos douleurs, de m'unir à votre ame, comme nous nous unissons au Christ en buvant sa divine substance. Aimer sans espoir est encore un bonheur. Ah! quelle femme sur la terre pourrait me causer une joie aussi grande que celle d'avoir aspiré ces larmes! J'accepte ce contrat qui doit se résoudre en souffrances pour moi. Je me donne à vous sans arrière-pensée, et serai ce que vous voudrez que je sois.

Elle m'arrêta par un geste, et me dit de sa voix profonde: — Je consens à ce pacte, si vous voulez ne jamais presser les liens qui nous attacheront.

— Oui, lui dis-je, mais moins vous m'accordez, plus certainement dois-je posséder.

— Vous commencez par une méfiance, répondit-elle en exprimant la mélancolie du doute.

— Non, mais par une jouissance pure. Écoutez! je voudrais de vous un nom qui ne fût à personne, comme doit être le sentiment que nous nous vouons.

— C'est beaucoup, dit-elle, mais je suis moins petite que vous ne le croyez. M. de Mortsauf m'appelle Blanche. Une seule personne au monde, celle que j'ai le plus aimée, mon adorable tante, me nommait Henriette. Je redeviendrai donc Henriette pour vous.

Je lui pris la main et la baisai. Elle me l'abandonna dans cette confiance qui rend la femme si supérieure à nous, confiance qui nous accable. Elle s'appuya près de la balustrade en briques et regarda l'Indre.

— N'avez-vous pas tort, mon ami, dit-elle, d'aller du premier bond au bout de la carrière? Vous avez épuisé, par une première aspiration, toute la coupe offerte avec candeur. Mais un vrai sentiment ne se partage pas, il doit être entier, ou il n'est pas. — M. de Mortsauf, me dit-elle après un moment de silence, est par-dessus tout loyal et fier. Peut-être seriez-vous tenté, pour moi, d'oublier ce qu'il a dit; s'il n'en sait rien, moi demain je l'en instruirai. Soyez quelque temps sans vous montrer à Clochegourde, il vous en estimera davantage. Dimanche prochain, au sortir de l'église, il ira lui-même à vous; je le connais, il effacera ses torts, et vous aimera de l'avoir traité comme un homme responsable de ses actions et de ses paroles.

— Cinq jours sans vous voir, sans vous entendre!

— Ne mettez jamais cette chaleur aux paroles que vous me direz, dit-elle.

Nous fîmes deux fois le tour de la terrasse en silence. Puis elle me dit d'un ton de commandement qui me prouvait qu'elle prenait possession de mon ame: — Il est tard, séparons-nous.

Je voulus lui baiser la main, elle hésita, me la rendit, et me dit d'une voix de prière: — Ne la prenez que lorsque je vous la donnerai, laissez-moi mon libre arbitre, sans quoi je serais une chose à vous, et cela ne doit pas être.

— Adieu, lui dis-je.

Je sortis par la petite porte d'en-bas qu'elle m'ouvrit. Au mo-

économies, M. de Mortsauf pouvait acheter deux domaines voisins qui valaient environ neuf mille livres de rente. Son fils devant succéder à la pairie de son grand-père, il pensa tout à coup à lui constituer un majorat qui se composerait de la fortune territoriale des deux familles sans nuire à Madelaine, à laquelle la faveur du duc de Lenoncourt ferait sans doute faire un beau mariage. Ces arrangemens et ce bonheur jetèrent quelque baume sur les plaies de l'émigré.

La duchesse de Lenoncourt à Clochegourde fut un évènement dans le pays. Je songeai douloureusement que cette femme était une grande dame, et j'aperçus alors dans sa fille l'esprit de caste que couvrait à mes yeux la noblesse de ses sentimens. Qu'étais-je, moi pauvre, sans autre avenir que mon courage et mes facultés? Je ne pensais aux conséquences de la restauration, ni pour moi, ni pour les autres. Le dimanche, de la chapelle réservée où j'étais à l'église avec monsieur, madame de Chessel et l'abbé de Quélus, je jetai des regards avides sur une autre chapelle latérale où se trouvaient la duchesse et sa fille, M. de Mortsauf et les enfans. Le chapeau de paille qui me cachait mon idole ne vacilla pas, et cet oubli de moi sembla m'attacher plus vivement que tout le passé. Cette grande Henriette de Lenoncourt, qui maintenant était ma chère Henriette, et dont je voulais fleurir la vie, priait avec ardeur; la foi communiquait à son attitude je ne sais quoi d'abîmé, de prosterné, une pose de statue religieuse, qui me pénétra. Suivant l'habitude des cures de village, les vêpres devaient se dire quelque temps après la messe. Au sortir de l'église, madame de Chessel proposa naturellement à ses voisins de passer les deux heures d'attente à Frapesle, au lieu de traverser deux fois l'Indre et la prairie par la chaleur. L'offre fut agréée. M. de Chessel donna le bras à la duchesse, madame de Chessel accepta celui du comte, je présentai le mien à madame de Mortsauf, et je sentis pour la première fois ce beau bras frais à mes flancs. Pendant le retour de la paroisse à Frapesle, trajet qui se faisait à travers les bois de Saché où la lumière filtrée dans les feuillages produisait, sur le sable des allées, ces jolis jours qui ressemblent à des soiries peintes, j'eus des sensations d'orgueil et des idées qui me causèrent de violentes palpitations.

des, se communiquent ainsi le mouvement et la lumière. Cette pensée m'éleva soudain à des hauteurs éthérées. Je me retrouvai dans le ciel de mes anciens songes, et m'expliquai les peines de mon enfance par le bonheur immense où je nageais.

Génies éteints dans les larmes, cœurs méconnus, saintes Clarisses ignorées, enfans désavoués, proscrits innocens, vous tous qui êtes entrés dans la vie par ses déserts, vous qui partout avez trouvé les visages froids, les cœurs fermés, les oreilles closes, ne vous plaignez jamais! Vous seuls pouvez connaître l'infini de la joie, au moment où pour vous un cœur s'ouvre, une oreille vous écoute, un regard vous répond. Un seul jour efface les mauvais jours. Les douleurs, les méditations, les désespoirs, les mélancolies passées et non pas oubliées sont autant de liens par lesquels l'ame s'attache à l'Ame confidente. Belle de nos désirs réprimés, une femme hérite des soupirs et des amours perdus, elle nous restitue agrandies toutes les affections trompées, elle explique les chagrins antérieurs comme la soulte exigée par le destin pour les incommensurables félicités qu'elle donne au jour des précordiales fiançailles. Les anges seuls disent le nom nouveau dont il faudrait nommer ce saint amour? Vous seules, ames fraternelles, saurez bien ce que madame de Mortsauf était soudain devenue pour moi, pauvre seul!

Cette scène s'était passée un mardi, j'attendis jusqu'au dimanche sans passer l'Indre dans mes promenades. Pendant ces cinq jours, de grands évènemens arrivèrent à Clochegourde. M. de Mortsauf reçut le brevet de maréchal-de-camp, la croix de Saint-Louis, une pension de quatre mille francs. Le duc de Lenoncourt-Givry, nommé pair de France, recouvra deux forêts, reprit son service à la cour, et sa femme rentra dans ses biens non vendus qui avaient fait partie du domaine de la couronne impériale. La comtesse de Mortsauf devenait ainsi l'une des plus riches héritières du Maine. Sa mère était venue lui apporter cent mille francs économisés sur les revenus de Givry, le montant de sa dot qui n'avait point été payée, et dont le comte ne parlait jamais, malgré sa détresse. Dans les choses de la vie extérieure, sa conduite attestait le plus fier de tous les désintéressemens. En joignant à cette somme ses

— Je vous entends, lui dis-je en l'interrompant, mon ambition deviendra ma maîtresse. Je n'ai pas besoin de ceci pour être tout à vous. Non, je ne veux pas être récompensé de ma sagesse ici, par des faveurs là-bas. J'irai, je grandirai seul, par moi-même. J'accepterais tout de vous; des autres, je ne veux rien.

— Enfantillage!..... dit-elle en murmurant, mais en retenant mal un sourire de contentement.

— D'ailleurs, je me suis voué, lui dis-je. En méditant cette situation, j'ai pensé à m'attacher à vous par des liens qui ne puissent jamais se dénouer.

Elle eut un léger tremblement et s'arrêta pour me regarder.

— Que voulez-vous dire? fit-elle en laissant aller les deux couples qui nous précédaient et gardant ses enfans près d'elle.

— Hé bien! répondis-je, dites-moi franchement comment vous voulez que je vous aime.

— Aimez-moi comme m'aimait ma tante, dont je vous ai donné les droits en vous donnant le nom qu'elle avait choisi pour elle, parmi les miens.

— J'aimerai donc sans espérance, avec un dévouement complet. Hé bien! oui, je ferai pour vous ce que l'homme fait pour Dieu. Ne l'avez-vous pas demandé? Je vais entrer dans un séminaire, j'en sortirai prêtre, et j'élèverai Jacques. Votre Jacques, ce sera comme un autre moi: conceptions politiques, pensées, énergie, patience, je lui donnerai tout. Ainsi, je demeurerai près de vous, ans que mon amour, pris dans la religion comme une image d'argent dans du cristal, puisse être suspecté. Vous n'avez à craindre aucune de ces ardeurs immodérées qui saisissent un homme et par lesquelles une fois déjà je me suis laissé vaincre. Je me consumerai dans la flamme, et vous aimerai d'un amour purifié.

Elle pâlit, et dit à mots pressés: — Félix, ne vous engagez pas en des liens qui, un jour, seraient un obstacle à votre bonheur. Je mourrais de chagrin d'avoir été la cause de ce suicide. Enfant, un désespoir d'amour est-il donc une vocation? Attendez les épreuves de la vie pour juger de la vie! je le veux, je l'ordonne. Ne vous mariez ni avec l'église ni avec une femme, ne vous mariez d'aucune manière, je vous le défends. Restez libre. Vous avez vingt-un

ans. A peine savez-vous ce que vous réserve l'avenir, allez-vous faire la sottise de ces maréchaux de Bonaparte qui se sont mariés quand ils étaient capitaines. Mon Dieu! vous aurais-je mal jugé? Cependant j'ai cru que deux mois suffisaient à connaître certaines ames.

— Quel espoir avez-vous? lui dis-je en jetant des éclairs par les yeux.

— Mon ami, acceptez mon aide, élevez-vous, faites fortune, et vous saurez quel est mon espoir. — Enfin, dit-elle en paraissant laisser échapper un secret, ne quittez jamais la main de Madelaine que vous tenez en ce moment.

Elle s'était penchée à mon oreille pour me dire ces paroles qui prouvaient combien elle était occupée de mon avenir.

— Madelaine! lui dis-je, jamais!

Ces deux mots nous rejetèrent dans un silence plein d'agitations. Nos ames étaient en proie à ces renversemens qui les sillonnent de manière à y laisser d'éternelles empreintes. Nous étions en vue d'une porte en bois par laquelle on entrait dans le parc de Frapesle, dont il me semble voir encore les deux pilastres ruinés, couverts de plantes grimpantes et de mousses, d'herbes et de ronces. Tout à coup une idée, celle de la mort de M. de Mortsauf, passa comme une flèche dans ma cervelle, et je lui dis : — Je vous comprends.

— C'est bien heureux, répondit-elle d'un ton qui me fit voir que je lui supposais une pensée qu'elle n'aurait jamais.

Sa pureté m'arracha une larme d'admiration que l'égoïsme de la passion rendit bien amère; car, en faisant un retour sur moi, je songeai qu'elle ne m'aimait pas assez pour souhaiter sa liberté. Tant que l'amour recule devant un crime, il nous semble avoir des bornes, et l'amour vrai doit être infini. J'eus une contraction de cœur horrible.

— Elle ne m'aime pas! pensais-je.

J'embrassai Madelaine sur ses cheveux afin de ne pas laisser lire dans mon ame.

— J'ai peur de votre mère, lui dis-je.

— Et moi aussi, répondit-elle en faisant un geste plein d'enfan-

tillage, mais n'oubliez pas de toujours la nommer madame la duchesse et de lui parler à la troisième personne. La jeunesse actuelle a perdu l'habitude de ces formes polies, reprenez-les? faites cela pour moi. D'ailleurs, il est de si bon goût de respecter les femmes, quel que soit leur âge, et d'admettre les distinctions sociales sans les mettre en question. Les honneurs que vous rendez aux supériorités reconnues, ne sont-ils pas la garantie de ceux qui vous sont dus. Tout est solidaire dans la société. Le cardinal de la Rovère et Raphaël d'Urbin étaient autrefois deux puissances également révérées. Vous avez sucé dans vos lycées le lait de la révolution, et vos idées politiques peuvent s'en ressentir; plus avancé dans la vie, vous reconnaîtrez combien les principes de liberté mal définis sont impuissans à créer le bonheur des peuples. Avant de songer, en ma qualité de Lenoncourt, à ce qu'est ou ce que doit être une aristocratie, mon bon sens de paysanne me dit que les sociétés n'existent que par la hiérarchie. Vous êtes dans un moment de la vie où il faut choisir bien! soyez de votre parti..... surtout, ajouta-t-elle en riant, quand il triomphe!

Je fus vivement touché par ces paroles, où la profondeur politique se cachait sous la chaleur de l'affection, alliance qui donne aux femmes un si grand pouvoir de séduction : elles savent toutes prêter aux raisonnemens les plus aigus les formes du sentiment. Il semblait que, dans son désir de justifier les actions du comte, elle eut prévu les réflexions qui devaient sourdre en mon ame au moment où je vis, pour la première fois, les effets de la courtisanerie. M. de Mortsauf, roi dans son castel, entouré de son auréole historique, avait pris à mes yeux des proportions grandioses, et j'avoue que je fus singulièrement étonné de la distance qu'il mit entre la duchesse et lui, par des manières au moins obséquieuses. L'esclave a sa vanité; il ne veut obéir qu'au plus grand des despotes; je me sentais comme humilié de voir l'abaissement de celui qui me faisait trembler en dominant tout mon amour. Ce mouvement intérieur me fit comprendre le supplice des femmes dont l'ame généreuse est accouplée à celle d'un homme dont elles enterrent journellement les lâchetés. Le désir de rester grand devant mon idole me fit trouver le secret de garder ma dignité. Le respect

est une barrière qui protége également le grand et le petit; chacun, de son côté, peut se regarder en face; je tâchai d'être avec la duchesse respectueux sans courbettes.

Nous entrâmes dans la grande cour de Frapesle où nous trouvâmes la compagnie. Le comte de Mortsauf me présenta fort gracieusement à la duchesse qui m'examina d'un air froid et réservé. Madame de Lenoncourt était alors une femme de cinquante-six ans, parfaitement conservée et qui avait de grandes manières. En voyant ses yeux d'un bleu dur, ses tempes rayées, son visage maigre et macéré, sa taille imposante et droite, ses mouvemens rares, sa blancheur fauve qui se revoyait si éclatante dans sa fille; je reconnus la race froide d'où procédait ma mère, aussi promptement qu'un minéralogiste reconnaît le fer de Suède. Son langage était celui de la vieille cour, elle prononçait les *oit* en *ait* et disait *frait* pour *froid, porteux* au lieu de *porteurs*. Je ne fus ni courtisan, ni gourmé; je me conduisis si bien, qu'en allant à vêpres, la comtesse me dit à l'oreille : — Parfait!

M. de Mortsauf vint à moi, me prit la main et me dit : — Nous ne sommes pas fâchés, Félix? Si j'ai eu quelques vivacités, vous les pardonnerez à votre vieux camarade. Nous allons rester ici probablement à dîner, et nous vous inviterons pour jeudi, la veille du départ de la duchesse. Je vais à Tours y terminer quelques affaires. Ne négligez pas Clochegourde. Ma belle-mère est une connaissance que je vous engage à cultiver. Son salon donnera le ton au faubourg Saint-Germain, car elle a les traditions de la grande compagnie; elle possède une immense instruction, elle connaît le blason du dernier gentilhomme aussi bien que lui-même.

Le bon goût du comte, peut-être les conseils de son génie domestique, se montrèrent dans les circonstances où le mettait le triomphe de sa cause. Il n'eut ni arrogance ni blessante politesse, il fut sans emphase, et la duchesse fut sans airs protecteurs. M. et madame de Chessel en eurent une sorte de reconnaissance, et acceptèrent le dîner du jeudi suivant. Je plus à la duchesse. Ses regards m'apprirent qu'elle examinait en moi un homme dont sa fille lui avait parlé. Quand nous revînmes de vêpres, elle me

questionna sur ma famille et me demanda si le Vandenesse occupé déjà dans la diplomatie était mon parent. Quand j'eus répondu qu'il était mon frère, elle devint affectueuse à demi. Elle m'apprit que ma tante, la vieille marquise de Listomère, était une Grandlieu. Ses manières furent polies comme l'avaient été celles de M. de Mortsauf, le jour où il me vit pour la première fois; et son regard perdit cette expression de hauteur par laquelle les princes de la terre vous font mesurer la distance qui se trouve entre eux et vous. Elle me nomma M. le vicomte, nom auquel je n'étais pas habitué, car je n'avais rien lu de la Charte, et ne savais presque rien de ma famille. La duchesse m'apprit que mon grand-oncle, vieil abbé que je ne connaissais même pas de nom, faisait partie du conseil privé; que mon frère avait reçu de l'avancement; et que, par je ne sais quel article de la Charte, je redevenais M. le vicomte.

— Je ne suis qu'une chose, dis-je tout bas à la comtesse, le serf de Clochegourde.

Le coup de baguette de la restauration s'accomplissait avec une rapidité qui stupéfiait les enfans élevés sous le régime impérial. Cette révolution ne fut rien pour moi. La moindre parole, le plus simple geste de madame de Mortsauf étaient les seuls évènemens auxquels j'attachasse de l'importance. J'ignorais ce qu'était le conseil privé; je ne connaissais rien à la politique, ni aux choses du monde; je n'avais d'autre ambition que celle d'aimer Henriette, mieux que Pétrarque n'aimait Laure. Cette insouciance me fit prendre pour un enfant par la duchesse. Il vint beaucoup de monde à Frapesle, nous y fûmes trente personnes à dîner. Quel enivrement pour un jeune homme de voir la femme qu'il aime, être la plus belle entre toutes, devenir l'objet de regards passionnés, et de se savoir seul à recevoir la lueur de ses yeux chastement réservés, de connaître assez toutes les nuances de sa voix pour trouver dans sa parole, en apparence légère ou moqueuse, les preuves d'une pensée constante, même quand on se sent au cœur une jalousie dévorante contre les distractions du monde. M. de Mortsauf, heureux des attentions dont il se vit l'objet, fut presque jeune; sa femme en espéra quelque changement d'humeur.

Moi je riais avec Madelaine qui, semblable aux enfans chez lesquels le corps succombe sous les étreintes de l'ame, me faisait rire par des observations étonnantes et pleines d'un esprit moqueur sans malignité, mais qui n'épargnait personne. Ce fut une belle journée. Un mot, un espoir, né le matin, avait rendu la nature lumineuse, et, me voyant si joyeux, Henriette l'était aussi.

— Ce bonheur à travers sa vie grise et nuageuse lui sembla bien bon, me dit-elle le lendemain.

Le lendemain, je passai naturellement la journée à Clochegourde; j'en avais été banni pendant cinq jours, j'avais soif. M. de Mortsauf était parti dès six heures pour aller faire dresser ses contrats d'acquisition à Tours. Un grave sujet de discorde s'était ému entre la mère et la fille. La duchesse voulait que la comtesse la suivît à Paris, où elle devait obtenir pour elle une charge à la cour, où M. de Mortsauf, en revenant sur son refus, pouvait occuper de hautes fonctions. Henriette, qui passait pour une femme heureuse, ne voulait dévoiler à personne, pas même au cœur d'une mère, ses horribles souffrances, ni trahir l'incapacité de son mari. Pour que sa mère ne pénétrât pas le secret de son ménage, elle avait envoyé M. de Mortsauf à Tours, où il devait se débattre avec les notaires. Moi seul, comme elle l'avait dit, connaissais les secrets de Clochegourde. Après avoir expérimenté combien l'air pur, le ciel bleu de cette vallée calmaient les irritations de l'esprit ou les amères douleurs de la maladie, et quelle influence l'habitation de Clochegourde exerçait sur la santé de ses enfans, elle opposait des refus motivés que combattait la duchesse, femme envahissante, moins chagrine qu'humiliée du mauvais mariage de sa fille. Henriette aperçut que sa mère s'inquiétait peu de Jacques et de Madelaine, affreuse découverte! Comme toutes les mères habituées à continuer sur la femme mariée le despotisme qu'elles exerçaient sur la jeune fille, la duchesse procédait par des considérations qui n'admettaient point de répliques; elle affectait tantôt une amitié captieuse afin d'arracher un consentement à ses vues, tantôt une amère froideur pour avoir par la crainte ce que la douceur ne lui obtenait pas; puis, voyant ses efforts inutiles, elle déploya le même esprit d'ironie que j'avais observé chez ma mère. En dix

jours, Henriette connut tous les déchiremens que causent aux jeunes femmes les révoltes exigées pour l'établissement de leur indépendance. Vous qui, pour votre bonheur, avez eu la meilelure des mères, vous se sauriez comprendre ces choses. Pour avoir une idée de cette lutte entre une femme sèche, froide, calculée, ambitieuse, et sa fille, pleine de cette onctueuse et fraîche bonté qui ne tarit jamais, il faudrait vous figurer *le lys* auquel mon cœur l'a sans cesse comparée, broyé dans les rouages d'une machine en acier poli. Cette mère n'avait jamais eu rien de cohérent avec sa fille, elle ne sut deviner aucune des véritables difficultés qui l'obligeaient à ne pas profiter des avantages de la Restauration, et à continuer sa vie solitaire. Elle crut à quelque amourette entre sa fille et moi. Ce mot dont elle se servit pour exprimer ses soupçons, ouvrit entre ces deux femmes des abîmes que rien ne pouvait combler désormais. Quoique les familles enterrent soigneusement ces intolérables dissidences, pénétrez-y? vous trouverez dans presque toutes des plaies profondes, incurables, qui diminuent les sentimens naturels : ou ce sont des passions réelles, attendrissantes, que la convenance des caractères rend éternelles et qui donne à la mort un contre-coup dont les noires meurtrissures sont ineffaçables; ou ce sont des haines latentes qui glacent lentement le cœur et sèchent les larmes au jour des adieux éternels. Tourmentée hier, tourmentée aujourd'hui, frappée par tous, même par ses deux anges souffrans qui n'étaient complices ni des maux qu'ils souffraient ni de ceux qu'ils causaient, comment cette pauvre ame n'aurait-elle pas aimé celui qui ne la frappait point et qui voulait l'environner d'une triple haie d'épines, afin de la défendre des animaux, des orages, de toute blessure. Si je souffrais de ces débats, j'en étais parfois heureux en sentant qu'elle se rejetait dans mon cœur, car Henriette me confia ses nouvelles peines. Je pus alors apprécier son calme dans la douleur, et la patiente énergie qu'elle savait déployer. Chaque jour, j'appris mieux le sens de ces mots : — Aimez-moi, comme m'aimait ma tante.

— Vous n'avez donc point d'ambition? me dit à dîner la duchesse d'un air dur.

— Madame, lui répondis-je en lui lançant un regard sérieux, je me sens une force à dompter le monde; mais je n'ai que vingt et un ans, et je suis tout seul.

Elle regarda sa fille d'un air étonné. Le séjour que fit la duchesse de Lenoncourt à Clochegourde fut un temps de gêne perpétuelle. La comtesse me recommandait le décorum, elle s'effrayait d'une parole doucement dite; et, pour lui plaire, il fallut endosser le harnais de la dissimulation. Le grand jeudi vint, ce fut un jour d'ennuyeux cérémonial, un de ces jours que haïssent les amans habitués aux cajoleries du laisser-aller quotidien, accoutumés à voir leur chaise à sa place et la maîtresse du logis toute à eux. L'amour a horreur de tout ce qui n'est pas lui-même. La duchesse alla jouir des pompes de la cour, et tout rentra dans l'ordre à Clochegourde.

DE BALZAC.

(*La livraison prochaine contiendra le deuxième chapitre intitulé :* PREMIÈRES AMOURS.)

VOYAGE D'ARNAL

EN BELGIQUE.

Quand un acteur aimé du public de Paris profite d'un congé de son directeur ou d'une ordonnance de son médecin pour voyager dans les départemens, et même pour passer la frontière, certaines lois générales de la civilisation sont aussitôt bouleversées. Ce que nous disons là n'est pas une mauvaise plaisanterie.

D'abord les acteurs de province, qui se croient toujours fort supérieurs aux artistes de la capitale, qui ont dans leur petit chef-lieu un petit talent, des petits succès, de petites jouissances d'art, de fortune et d'amour-propre, se regardent comme troublés dans leur patrimoine; leurs familles consternées s'en alarment, leurs admirateurs n'en dorment plus et en mangent beaucoup moins. On clabaude dans les cafés, on s'interroge à la Bourse, on se donne rendez-vous au théâtre. Quelques mois d'avance et presque tous les matins, le journaliste du pays, qui correspond avec une vieille ouvreuse en retraite, remplit ses colonnes de la biographie secrète du voyageur attendu; le journaliste dit où cet acteur est né, le nom de sa nourrice, la couleur de ses cheveux; il raconte que son habit est boutonné à gauche, ou que son nez incline à droite. Les habitans de la ville dévorent ces articles pleins de ren-

seignemens, de scandale et d'érudition. On grossit le phénomène, on va le recevoir au bureau de la diligence; on lui jette des couronnes et un banquet à la tête, absolument comme s'il était M. Bignan ou un député de l'opposition. Alors la femme de chambre de l'épouse du préfet en parle à sa maîtresse qui en touche deux mots à son mari, lequel est véritablement dérangé dans ses profonds calculs sur les chemins vicinaux et l'économie politique. Le préfet, qui n'a pas vu *Zémire et Azor* depuis la jeunesse de Martin, devient soucieux et fait retenir sa loge; le commandant de la division militaire apprend la chose, et par pique fait retenir deux loges; l'émulation gagne la haute société, et toutes les places sont louées. On suspend un candélabre au balcon, on ajoute une douzaine de quinquets à la rampe et une écharpe neuve au commissaire. Voilà donc un évènement.

Ce n'est pas tout encore. Arrive la première représentation, le début. Au parterre, les jeunes avocats, les employés de l'enregistrement, les propriétaires imberbes et rénovateurs en agriculture, les beaux esprits, les officiers de la garnison; tout cela s'agite, se déploie, s'alonge, monte, descend, siffle, applaudit et chante la *Marseillaise*. Les fonctionnaires donnent la main aux réfugiés, les vieux carlistes s'habillent en gardes nationaux. Un groupe se forme près de l'orchestre; c'est le plus *brûlé* des commis-voyageurs qui récite d'un ton grave les anecdotes du café des Variétés sur le débutant; il est bien rare que ce commis-voyageur, dans sa vie d'artiste, ne se soit pas rendu coupable d'un vaudeville. Notre frondeur hausse les épaules à la vue des dames élégantes qui ont encore des plumes et du rouge au spectacle, dans le XIXe siècle et en province; le désordre est à son comble. Dès que la toile se lève, tout le monde ôte le chapeau comme un seul homme; le commis-voyageur s'assied le dernier, se découvre le dernier. Le rideau baissé, il oublie son caractère; au risque d'éborgner l'acteur, il le demande à grands cris et lui lance un gros sou avec un distique. Puis, il va l'embrasser dans le corridor, il l'invite à dîner, il dit à la foule : C'est lui! la foule s'écarte; on les porte en triomphe, l'un et l'autre, à l'hôtel du Lion-d'Or ou du Lion-d'Argent; le métal n'y fait rien. Il n'y a plus du reste ni

préfet, ni maire, ni commissaire, ni journaliste, ni cercle, ni femmes de lettres, ni censure; il n'y a que le commis-voyageur et son distique. Je vous le répète : le monde est renversé.

Durant cet automne, Arnal a voyagé dans le nord de la France et en Belgique; toute sa route n'a été extérieurement que la reproduction fidèle d'une pareille émeute dans les mœurs. Il faut dire que son habitude d'improviser avec bonheur des quiproquos, des complimens et des mortifications, a été pour beaucoup dans les rumeurs qu'il a excitées sur son passage. Cette physionomie de son itinéraire n'avait rien d'original et de neuf; elle appartenait à tout le monde, elle était la propriété d'un marchand d'eau de Cologne en cabriolet jaune et en habit rouge comme celle de l'acteur bon enfant du Vaudeville, au bonnet de coton et aux lunettes bleues. Mais ce qui a été dans ce voyage unique l'œuvre immédiate et sublime d'Arnal, c'est l'ironie, la satire, les malignes et foudroyantes observations qu'il jetait en passant, de l'impériale de la diligence Laffitte et Caillard, sur les coutumes, les usages, les ridicules, les préjugés et même les croyances des populations qui se pressaient autour de son chariot de Thespis. A chaque relai, il agitait son grelot, il tirait une épigramme de son sac de nuit ou un calembour de son passeport; véritable O'Connell de l'art dramatique en petit format, il lançait des pointes au public et des corrections fantastiques à son rôle; il a été charmant d'imprévu, d'effronterie et de pénétration. C'était la Menippée de la rue de Chartres, en goguette et un peu folle, qui s'en allait cherchant à rire par le monde, trouvant de quoi ici et là, et n'épargnant à ce jeu d'esprit ni les hommes, ni les choses, ni la politique, ni les droits de l'hospitalité, ni même le souffleur, que les révolutions du théâtre épargnent toujours.

« Rouen! cité des Normands de Rollon, des Normands de M. Scribe et des Normands de Molière, trois espèces de Normands; Rouen, la grande ville au cidre et au sucre de pomme; Rouen, dont les belles tours de Saint-Ouen forment la couronne, les prairies de Sainte-Catherine la robe de verdure, et les bosquets du bois Guillaume le manteau de feuillage; tu as vu le triboulet gambader sur la place où Jeanne d'Arc fut rôtie; tu as vu le bouffon vol-

tairien ricaner sous tes ogives et burlesquement saluer tes vitraux! C'est une justice.

« N'avais-tu pas changé les plus délicates et les plus précieuses ruines en manufactures et en teintureries, une charmante abbaye en prosaïques bureaux de préfecture, tes maisons curieuses de bois noir et ciselé en boutiques de chiffonnières et de tripières? malheur à toi! N'as-tu pas souffert que la statue de Pierre Corneille écoutât l'étrange discours de M. Alexandre Dumas? Ne laisses-tu pas les bas-reliefs du camp du drap d'or, dans le marais de Bourgtheroude, se dissoudre dans la pluie et s'écailler sous la grêle? N'adores-tu pas encore le vaudeville du Gymnase et la musique du *Serment?* malheur à toi! malheur à toi! »

Telles étaient les imprécations que vomissait l'auteur de cet article comme il descendait avec Arnal du coupé de la diligence, dans la capitale de toutes les Normandies. Les deux touristes voyageaient de compagnie, mais ils étaient différemment impressionnés. Arnal n'était pour rien dans la colère de son ami; le journaliste avait pitié du respect d'Arnal pour la province, car vous saurez qu'Arnal respecte beaucoup les départemens. Il n'y a pas de méchanceté plus involontaire et meilleure personne que la satire d'un comédien; par métier, par habitude, par humeur, quelquefois par maladie, il est obligé d'être plaisant aux dépens du premier venu, sous peine de rompre son engagement ou de paraître fastidieux. Chez le journaliste, la satire est au contraire un instinct dépravé comme chez le diplomate; il réfléchit à l'épigramme, il la distille, il la passe au laminoir, il vit de son poison. Donc le compagnon d'Arnal était un mauvais génie, un véritable Méphistophélès; il soufflait à l'acteur le but des plaisanteries dont celui-ci trouvait le sel, il le mettait en scène comme un feuilleton vivant.

Dès le soir même de leur arrivée, la conversation suivante eut lieu au théâtre entre Méphistophélès et un respectable négociant de la ville. Ils étaient dans une baignoire. On avait donné *un Premier Amour.*

— Monsieur, dit le camarade au négociant, comment trouvez-vous Arnal?

— Eh ! eh ! je le trouve d'abord...

— Joli garçon, n'est-ce pas?

— Mais oui... il est un peu bête.

— Un peu ! monsieur est trop bon.

— Ensuite, il me semble avoir une voix passable, quelque chose de Gavaudan. Avez-vous connu Gavaudan ?

— C'est juste. Il remémore Gavaudan.

— Arnal doit être un drôle de corps, monsieur.

— Je le connais *intimement*, comme Gavaudan.

— Bah !

— Je viens de lui parler dans les coulisses.

— Est-il possible ! vous entrez dans les coulisses ?

— Quand on est l'ami d'un grand artiste....

— Ah ! monsieur va dans les coulisses ; tiens, tiens, tiens ! monsieur est peut-être fonctionnaire. Arnal a donc l'air de tout le monde?

— Certainement, etc...

L'entretien continua long-temps sur ce ton et aurait continué plus long-temps encore, jusqu'à la fin du spectacle, si le Méphistophèles n'eût tout à coup disparu de la loge et joint Arnal au théâtre. Le dialogue fut rapporté mot pour mot à l'acteur, avec l'invitation pressante de le répéter après la chute du rideau, s'il était redemandé par le public. Malgré la singularité de la mystification, Arnal épouvanté recula. « Vous voulez me faire assommer ! » s'écriait-il. Mais sa verve, déjà mise en ébullition par le récit de son perfide ami, ne tint pas contre le plaisir de jouer ce mauvais tour au négociant. Effectivement Arnal, redemandé à grands cris, parut d'un air tremblant, salua beaucoup à droite et à gauche, et pendant dix minutes fit rire aux larmes en répétant le dialogue qu'il entremêla des satires les plus vives contre les rues de Rouen qui n'ont pas de trottoirs, ce qui est le moindre de leurs défauts ; personne ne fut assommé ; le négociant tomba malade d'hilarité, et dès le lendemain, l'*Indiscret*, Figaro du pays, avait déclaré que M. Arnal était le premier acteur comique du monde.

A Lille, ville de guerre dont les femmes sont si jolies, Arnal fit

de l'histoire locale avec un aplomb qui aurait mérité la censure, si les improvisations d'un acteur étaient assimilées au texte de la pièce écrite qui leur sert de canevas. Le conseil municipal fut bafoué; voici comment. On le serait à moins.

Les gros bonnets du département se rassemblèrent un jour pour délibérer sur les moyens de construire un beffroi et d'y placer une cloche. On écarta la question de la cloche pour ne pas surcharger les débats, et le beffroi seul fut voté; et, plus tard, tandis que le beffroi s'élevait, on fondit la cloche. Mais, à l'épreuve, il se trouva que la cloche était trop grande pour le beffroi, ou le beffroi trop petit pour la cloche. On ne pouvait pas démolir le beffroi; afin de le rendre utile, si tant est que dans nos mœurs le beffroi soit utile à quelque chose, on y plaça un vrai clocheton, une clochette de sacristain, une sonnette de mulet ou de marchand d'encre. Le conseil municipal demeura la risée de tout le département du Nord.

Une pareille balourdise administrative ne pouvait échapper au génie d'Arnal. On se consulta. Arnal un peu échauffé se présenta devant le trou du souffleur et raconta avec les ornemens convenables l'histoire de la cloche et du beffroi; on imagine le scandale et le fou rire. Eh bien! le conseil municipal écouta fort tranquillement la satire. Arnal, sur le théâtre de Lille, se moquant des autorités constituées, ressemblait beaucoup à ces histrions de l'ancienne Rome qui montraient impudemment au doigt les spectateurs assis sur les gradins de marbre. C'était encore Aristophanes personnalisant Socrate dans *les Nuées*. Le conseil municipal de Lille ne sait pas le grec, et toutefois il imita Socrate, qui riait d'Aristophanes en se promenant dans les jardins d'Academus. Le conseil municipal alla se promener et jouer aux quilles sur les remparts de la citadelle, chef-d'œuvre de Vauban. Arnal fut oublié.

Mais c'est en Belgique, au milieu de ce peuple grave, actif, qui fume beaucoup de mauvais tabac et boit peu de très bonne bière, c'est là qu'Arnal a déployé tous ses moyens d'artiste, toutes ses ressources de jovial mystificateur. Nous ne voulons pas faire entendre par ces paroles que les Belges aient été le moins du monde mystifiés. A Dieu ne plaise! nos catastrophes, nos émeutes, nos

crises politiques, notre vie morale, notre existence intellectuelle, ont de l'écho en Belgique; il est vrai, mais la mystification s'arrête là.

A l'exception des livres, le Belge ne contrefait rien de la France; mais il tâche d'être chez lui ce que nous sommes chez nous. La Belgique nous prend pour modèle, mais elle se garde bien de nous copier. Elle emprunte dans sa manière de vivre un peu à l'Angleterre, un peu à l'Amérique, un peu à la France, un peu à l'Allemagne et à la Hollande; mais aucun de ses emprunts n'absorbe le type individuel et la nature primitive.

Bruxelles n'est pas une ville française, une préfecture du premier ordre, comme on l'a dit méchamment. C'est bien plutôt une grande auberge, un caravanserail du nord, où les personnes et les idées du continent, quelles qu'elles soient, trouvent des lois indulgentes et un asile commode. Il est vrai que l'hospitalité est souvent trop généreuse et trop facile. Tel homme que vous rencontrez en cabriolet dans les rues de la capitale étrangère est un forçat libéré des bagnes français. Si ce désagrément, inséparable d'une extrême liberté politique, rend le Belge très méfiant sur les importations vivantes de notre patrie, en revanche Bruxelles y gagne en mouvement, en variété, en cosmopolitisme. Comme on n'est jamais sûr de la moralité du résident étranger et du voyageur inconnu auquel on prend la main, il en résulte qu'on est plaisamment circonspect ou démesurément affable. De là, des amitiés précaires, mais fort vives; des liaisons rapides, mais fort amusantes. On se rencontre, on s'estime, on se quitte, on se retrouve, on s'estime encore; mais il n'y a aucune suite dans les relations. C'est l'existence de la table d'hôte transportée, avec ses mécomptes, ses romans et ses aventures, dans le sein d'une population flottante de vingt mille Européens.

Dans les cafés, au théâtre, sur l'Allée-Verte, vous voyez tout à coup de ces figures qui étaient encore, il n'y a pas long-temps, gesticulant révolution dans un estaminet de Barcelone, gravissant la Jung-Frau un bâton ferré à la main, ou lorgnant avec une lunette de spectacle les manœuvres du camp de Kalisch; figures nomades, usées, grimacières, inquiètes, parcheminées, qui sont

en même temps à toutes les eaux, dans toutes les bourses et dans la poche de tous les souverains; répertoires ambulans de notes secrètes sur les cantatrices italiennes et les projets jésuitiques de la sainte-alliance; intarissables vocabulaires d'anecdotes, de scandales et de recettes contre les plaisanteries de la douane. Pas une langue ne leur est inconnue; pas un personnage éminent ne leur échappe, qu'il voyage ou qu'il meure. Ces gens-là ne sont nés nulle part; ils vivent partout, ou pour mieux dire, ils passent; un beau jour, on ne les voit plus; on ne les entend plus; on les croit morts comme toutes choses, comme la feuille de laurier. C'est une erreur. En descendant du paquebot, dans les waggons d'un chemin de fer, dans un relai de poste, ils vous sautent subitement au cou; celui-ci a ramassé pour vous une flèche cosaque dans les steppes des Kirghiz; celui-là a beaucoup connu un de vos cousins mamamouchi; cet autre vous raconte des bonnes fortunes dans le sérail. Ils ont tous plusieurs années de moins et une langue de plus. La reconnaissance est inévitable.

A Bruxelles principalement, il est difficile de se soustraire à ces embrassemens de comédie. Vous êtes même trop heureux vraiment si les figures dont nous parlons ne changent pas de sexe. C'est dans la capitale de la Belgique et parmi les étrangers qu'il se fait une consommation prodigieuse de ces femmes inexplicables qui, veuves toujours, ont réuni sur leur tête à force de séparations et de décès, la fortune, le rang et le titre de plusieurs maris. Elles sont le plus communément princesses ou ladies. Leur société est très recherchée et très piquante à cause des personnages et des évènemens dont elles ont fait quelquefois le succès. Il y a bien un peu de ce même genre à Paris, mais la foule l'absorbe. En Belgique, il reluit au contraire de toute la taciturnité des mœurs flamandes; il brille, il domine, il plaît par opposition. Les habitudes du grand monde, dont ces femmes, à proprement parler, composent en Europe le terrain mouvant, s'acclimatent sous leurs auspices dans la cité brabançonne; mais ce qui gagne le plus à leur influence, c'est évidemment la macédoine d'existences cosmopolites dont elles sont, après tout, l'expression choisie. Elles la surveillent; elles la dirigent; elles facilitent les communications,

les échanges et les travestissemens avec la plus spirituelle discrétion. Sous ce rapport, on peut dire que Bruxelles ressemble à ces temples de l'Asie mineure où toutes les populations grecques affluaient pour célébrer ensemble les fêtes de la bonne déesse. Grace à l'incognito, les pélerins y jouissaient d'une liberté complète. On sacrifiait, on adorait, on dansait anonyme; et quand les jeux étaient finis, chacun retournait chez soi légèrement fatigué, mais enchanté du voyage, surtout du mystère, et parfaitement inconnu.

Il est heureux qu'en regard de ces mœurs de contrebande, le Belge garde son attitude patriarcale, laborieuse, presque républicaine et puritaine. Ce tourbillon extérieur ne fait perdre à son commerce ni une minute, ni un centime. Il ne lui ôte même rien de son flegme patriotique et de son entêtement quelquefois incivil. Il n'y a pas très long-temps, le roi Léopold, se trouvant à Louvain, alla visiter les bâtimens de l'ancienne et célèbre université de cette ville; le bourgmestre l'accompagnait et lui expliquait respectueusement l'histoire du monument. Arrivés devant une certaine fenêtre, le bourgmestre prit une voix plus grave, et, la montrant du doigt, il dit à Léopold : « Sire, le peuple de Louvain a précipité de ce balcon, sur les piques des hallebardiers, cinquante-deux magistrats qui avaient oublié leur serment et trahi les intérêts de la cité. » — Le roi Léopold, qui est un homme d'esprit, se mit à rire aux paroles du bourgmestre, et au lieu de se fâcher d'un discours où l'auteur avait voulu faire à contre-temps le pédagogue, il invita fort gracieusement ce magistrat rébarbatif à dîner. Il était difficile de pardonner avec plus d'amabilité un inconvenant propos.

C'est donc au milieu de ces gens rudes et béotiens, dans ces mœurs de Lacédémone, qu'Arnal tomba comme Panurge dans l'île des Lanternes. A l'exemple de tous les mystificateurs, Arnal avait d'abord un peu l'intention de se moquer de la ville étrangère; mais cela bientôt lui parut impossible, et, malgré son patriotisme, il se trouva conduit par les évènemens à se moquer de la France. Ainsi, en voyant tuer les porcs et les moutons dans le quartier le plus fréquenté de Bruxelles, il parla avec quelque vanité de nos abattoirs; mais on lui rabattit le langage en lui apprenant que

Bruxelles contenait plus de médecins et de pharmaciens que l'immense Paris, qui a huit fois sa population; comment craindre l'insalubrité et les épidémies lorsqu'en moins de cinq minutes on peut voir aux trousses d'un seul malade de Bruxelles autant de chirurgiens et d'apothicaires qu'il en faudrait pour saigner tout un arrondissement de Paris? Arnal, qui a toujours ete un peu carliste, aurait volontiers plaisanté la révolution belge; mais à la vue de la place des Martyrs, où les victimes de septembre dorment dans un véritable cimetière grec, entre quatre charmans parterres de fleurs, autour d'un monument très convenable, et sous l'abri régulier de quatre lignes de maisons blanches et mignonnes, il se rappela les misérables égouts tumulaires où l'on a jeté pêle-mêle les combattans morts en juillet, et il baissa tristement la tête. Léopold, souverain bourgeois de greffe anglaise, lui avait de loin paru singulier; mais quand il vit de près ce prince maladif passer en revue devant le parc les magnifiques nouveaux régimens de son armée, par une pluie battante, le tricorne sur l'oreille, en vrai maréchal napoléonien, il oublia ses préjugés et ses opinions pour crier : vive le roi ! tout comme un autre.

Parisien orgueilleux, dirons-nous combien il fut vexé de se promener la nuit dans Bruxelles sous les feux croisés du gaz, dont nos plus pompeuses rues sont encore médiocrement éclairées? Dirons-nous son étonnement, ou plutôt sa consternation, à l'aspect de ces rapides omnibus, attelés de quatre chevaux, dont les pompons roses et les harnais étincelans, les postillons à la cocarde noire et au pantalon collant, les banquettes périlleuses et la trompette agaçante, lui causaient un vertige de douleur et de regret? Dirons-nous les larmes qu'il répandit au souvenir de ces hideux tombereaux, infectés de paille, de boue et de chiens, qui nous traînent pour trente centimes avec la lenteur d'un corbillard et les agrémens d'un coche? L'admirable propreté des maisons, la succulence de la pomme de terre indigène, le luxe des estaminets, les messes en musique au lieu du plain-chant monotone et barbare, les belles dents des femmes, le frais appétit des hommes, même l'intonation flamande du langage, et la pâtisserie célèbre de la Belgique, toutes ces choses imprévues bouleversaient sa préoccu-

pation railleuse. Le désappointement ne s'arrêta pas là; il poursuivit notre infortuné voyageur dans les plus minces détails de son séjour, jusque même dans l'effet produit par son jeu sur les Belges qu'il croyait ennuyer, et qu'il amusa de manière à doubler sa réputation. Des surprises, qui se rapportaient aux joies naïves de son enfance, augmentèrent encore l'extase où il était plongé : nous voulons parler des cérémonies de l'église et des chemins de fer.

On ne trouve plus en France, principalement dans les villes capitales, ces naïfs usages de société qui rappellent les mœurs simples, une vie facile et volontiers le mépris des jeux purement intellectuels. Si quelques cités du midi, grace à l'imagination vive de leurs habitans, retiennent aisément la mémoire des coutumes locales, en revanche on perd au nord la plus légère trace de ces récréations. A mesure qu'on se rapproche de Paris, on les voit s'éteindre au souffle positif de la métropole. Un gouvernement moral, mais très peu poétique, a enterré la nuit de Noël, ces trois messes aux flambeaux dont on rêvait toute l'année. Les processions n'ont pas résisté à des scrupules administratifs; nous ne verrons plus la garde nationale, portant des fusils ornés d'œillets et de coquelicots, escorter le dais de la paroisse à travers nos rues fleuries et le long des murs tapissés. Les crêpes du mardi-gras sont terriblement déchues. Le gâteau des rois, la joyeuse et patriarcale Épiphanie, se réfugient dans les colléges. Je ne vois plus sans attendrissement les pauvres enfans des faubourgs dresser à grands frais des chapelles dans les carrefours, pendant l'octave de la Fête-Dieu; ces reposoirs enfantins, ces madones innocentes avaient jadis un air charmant de réjouissance et de piété; aujourd'hui on se moque de nos enfans, on ne jette plus la pièce de monnaie dans leur plateau, on refuse l'aumône à leurs sentimens dévots.

Je viens aux chemins de fer.

En apercevant le waggon privilégié du milieu de la file, char-à-bancs qu'une distance aristocratique et prudente sépare de la machine, aimable véhicule fraîchement couvert et pavoisé, il voulut s'y élancer d'un bond. Mais le bras robuste d'un Flamand arrêta l'artiste sur le marche-pied. *Rien n'entre plus!* lui cria-t-on dans

l'idiome national. — Vous me prenez donc pour une valise? répondit Arnal; c'est outrageant! Mais le Flamand ne comprit pas le calembour qui fut perdu. Arnal entra cependant furieux, et furieux comme l'est Arnal lorsqu'il est furieux.

Une secousse violente coupa sa colère et presque sa langue en deux; c'était la machine qui partait. Le voyageur fut bientôt complètement distrait par les phénomènes de locomotion dont il était entouré. Sous ses pieds, à travers les ais mal unis du plancher du waggon, il voyait courir comme une double rainure de feu, sillon enflammé de la chaudière. A ses oreilles, l'air siffla avec un bruit étrange. Devant lui se dressait le Vulcain couleur de houille qui règle les destinées de la voiture avec du charbon de terre; sa noire chevelure hérissée de cendre, le pétillement de la vapeur, la fuite étourdissante du paysage, tout cela suffoquait délicieusement Arnal. Enfin, pour achever le pittoresque de la chose, c'était la nuit; à gauche et à droite de cette route phénoménale, les fournaises des briqueteries disposées dans les champs allumaient au milieu des ténèbres, comme pour fêter le voyageur, mille torches rouges et bleues, pareilles à ces lampions en feu du Bengale qui décident le succès d'un mélodrame à la Gaieté.

Ce qui ravissait surtout Arnal, c'était la figure hétéroclite des balayeurs préposés aux chemins de traverse qui, se tenant immobiles et présentant militairement le balai au passage des waggons, portent les armes au public d'un air fort grave. Tandis qu'il était absorbé dans la contemplation de ces sentinelles, nous avions laissé derrière nous le château de Lacken, dont les grands arbres, symétriquement alignés, fuyaient comme des ombres; nous avions même passé Vilvorde, où Mme Déshoulières composa la fameuse idylle des *Moutons*; déjà nous pouvions lorgner à l'horizon la fière architecture de la tour inachevée de Malines. Tout à coup je crois remarquer dans les traits d'Arnal une émotion singulière, à peu près de l'attendrissement. Je suis inquiet. A nos côtés, deux jolies Flamandes causaient vivement ensemble des représentations du premier comique du Vaudeville au théâtre royal de Bruxelles; elles mettaient dans leur entretien et dans leurs éloges une chaleur qui n'était pas trop provinciale. On comprend la curiosité d'Arnal. Ses

yeux dévoraient la voisine qu'il aurait voulu remercier avec une éloquence plus active que l'éclat muet de sa prunelle ; un regard jeté de travers au groom infernal du coche à la vapeur détermina l'explosion de sa fantaisie.

—Madame, fit-il en balbutiant, c'est moi qui ai l'honneur d'être... Arnal...

Il croyait, le voyageur novice, que la jeune personne, à ce nom fatidique, tomberait au moins en syncope ou lui glisserait un médaillon. Du tout.

La dame ou la demoiselle se retourna, et apercevant un monsieur vêtu comme l'ordinaire des humains, très grêlé de la petite vérole, aux lunettes bleues, au maintien modeste, et réalisant plutôt l'idéal du greffier marié d'un tribunal de commerce, que le portrait de l'excellent mime de Paris, elle tomba dans l'erreur du négociant de Rouen ; sa jolie bouche ne daigna pas s'ouvrir pour répondre, et se crispa légèrement d'une moue ironique et charmante qui semblait dire : *vous?*

Arnal ne se tint pas pour battu ; il répéta sa phrase avec une accentuation plus digne, avec une certaine insistance dans le geste et dans la voix. Cette fois la voisine prit en pitié son interlocuteur ; toujours incrédule et silencieuce, elle inclina poliment la tête ; elle sourit même d'un air boudeur. Cela pour le moment signifiait : *Vous êtes bien plaisant, mais vous m'ennuyez.*

Je n'ai jamais vu d'homme aussi démonté. La scène devient encore plus dramatique.

Il y avait sur la banquette du waggon, en face du voyageur, un Flamand silencieux, fumant sa pipe avec une bonhomie parfaite. Lorsque Arnal répéta sa phrase à la jeune femme, il l'entendit ; quittant sa pipe lentement, il frappa sur l'épaule de l'artiste avec beaucoup de sang-froid.

— Vous êtes dans l'erreur, lui dit-il ; je connais beaucoup cet *aimable* acteur, j'ai déjeuné ce matin avec lui, et assurément je me souviens de sa figure et de sa conversation. Vous n'êtes pas M. Arnal.

— Comment?...

— Non, vous n'êtes pas M. Arnal.

Arnal, stupéfait, me regarda. Pour mon compte, je partis d'un éclat de rire à sauter par-dessus le balustre du waggon. Ce qui contrariait amèrement le pauvre voyageur, c'est qu'il parut aux dames de la dernière évidence qu'il avait eu dans l'esprit de les plaisanter. La discussion se ranima; le Flamand ne perdit pas un pouce de terrain; Arnal, mystifié, ne sut comment prouver son identité célèbre, et leurs débats, remarquablement comiques, se terminèrent par cette allocution que l'artiste prononça d'une voix altérée.

— Monsieur, puisque vous êtes si bien informé, *je n'insiste pas!*

Le convoi était arrivé; nous descendîmes, le maintien un peu sot, tandis que les deux femmes et le gros monsieur ricanaient à nos dépens. A quoi sert donc la réputation!

Pour échapper à la tristesse de cette mésaventure qui lui faisait l'effet d'une bonne fortune manquée, il me pria de le lancer dans la haute société. Je ne parle point ici de ces cercles cosmospolites dont nous avons déjà esquissé la vie; j'entends la famille belge, patriarcale, honnête. Et quel pays est meilleur que la Belgique pour le sans-façon du logis et de l'existence intime! Arnal s'y montra dans ses plus brillans avantages, par exemple dans tout le charme de sa voix; Arnal chante parfaitement la romance. Il eut souvent de ces heures de folie qui laisseraient croire qu'il est ivre, et il ne boit que de l'eau. A quoi tient donc la réputation! La ballade fantastique de M. Bayard, dans le *Premier amour*, sur un air si original de Monpou, fut l'occasion pour le touriste de triomphes sans conséquence et des plus prévenantes invitations. Bien que la musique soit essentielle dans les mœurs flamandes, il ne se trouvait pas toujours de guitare ou de mandoline dans les salons qu'Arnal régalait en petit comité de ses chants exotiques; alors il saisissait les pincettes ou tout autre objet inanimé dont l'usage domestique est familier, et sur cet instrument de hasard, sans le prestige de l'orchestre de M. Doche et de la rampe du Vaudeville, il charmait les auditeurs qu'il tenait pour ainsi dire suspendus comme Orphée au filet harmonieux de son organe.

Ce qui entra pour beaucoup dans la distraction du voyageur,

c'est l'étude attachante d'un usage que les Belges pratiquent dans la familiarité de leurs réunions, usage très galant de clore un excellent dîner.

Vous êtes femme, vous désirez plaire à Bruxelles comme à Paris; c'est trop juste. Vous voyagez dans l'ancienne Flandre pour visiter les ruines de la domination espagnole, les débris de la peinture hollandaise, les vestiges de l'empire de Philippe II et du royaume de Van-Dyck; vous voyagez encore pour retremper vos fibres dans l'eau marine d'Ostende, en y demandant des huîtres qui n'existent qu'au rocher de Cancale, rue Montorgeuil. Jusque-là, vos occupations sont charmantes. Pour comble d'originalité, l'éclat de votre nom, de votre fortune ou de votre mari fait que toutes les maisons princières du Brabant vous ouvrent leurs portes et dérouillent en votre hommage leurs armoiries; naturellement les salles à manger s'ouvrent, se dérouillent aussi. On vous place vis-à-vis d'une soupe à l'orge, d'un plumpudding embaumé, et, par la même occasion, d'un jeune artiste mélancolique dont les cheveux sont dorés et l'œil bleu de mer. L'or et l'azur se disputent les types en Brabant comme en Germanie. Donc, vous avalez la soupe à l'orge, face à face de ce monsieur. Il est lent et froid, mais il est sentimental et poli; il remplit votre verre comme il soutiendrait une thèse à Louvain. Après une bouteille de Sauterne, son teint rose devient pourpre; regardez attentivement : ses grosses lèvres vont sourire. Il a souri, ma foi! les Belges raffolent du bordeaux.

A ce moment les doigts rudes de l'artiste cassent une amande. Le fruit qu'il met en lumière est double; c'est une seule amande en deux personnes. Alors l'étudiant vous fascine par ce long regard dont Wilhem embrasait Mignon; il vous dit :

— Madame, voulez-vous faire avec moi un *Philippe?*

Or, tandis que ces paroles coulent de la bouche du jeune homme avec la douceur d'un vers de Gœthe, une moitié de la double amande tombe dans votre assiette. Comme l'imprévu flatte agréablement votre esprit romanesque, vous acceptez; le fruit monstre partagé établit une alliance entre vous et le blond convive; l'amande est un gage, une bague, un nœud; il est votre *Philippe*,

vous êtes sa *Philippine*. N'est-ce pas joli? Cet usage qu'on rencontre dans l'Allemagne du nord, surtout dans les provinces rhénanes et en Belgique, semble éclos de l'imagination d'une châtelaine, dans les loisirs du manoir. Les pages ennuyés, au moyen-âge, ne devaient pas autrement se distraire, si toutefois un page s'ennuyait.

Le dessert finit, mais le Philippe dure toujours. Pour que l'aventure se termine, il faut qn'une nuit ait passé sur l'évènement. Je ne prétends pas ici faire de mauvais propos; on m'en a déjà, Dieu merci! beaucoup trop attribué. Le lendemain, dès l'aube du jour, le Philippe cherche sa Philippine, la Philippine cherche son Philippe. Heureux le plus matinal, le plus souvenant! Les deux conjoints par l'amande se guettent avec une réciproque malice. Aussitôt que l'un voit l'autre, il crie : *Bonjour, Philippe! — Bonjour, Philippine!* Mais le premier salut a remporté la gageure, et le perdant doit un cadeau : on devine toutes les conséquences de l'engagement.

L'origine de cet usage se perd dans la nuit des temps comme l'invention de la pipe. On n'a jamais tant abusé du Philippe que sous l'empire; l'officier français en consommait prodigieusement. La fureur de ce jeu amenait les plus plaisantes circonstances; dans le carnaval, les femmes se précipitaient dans les bals masqués pour surprendre leur Philippe; les hommes couraient à franc étrier sur des bidets de poste ou passaient dans la fraîcheur des ténèbres les heures vulgairement destinées au sommeil. Les plus fières dames se déguisaient en laitières; de graves conseillers auliques devenaient colporteurs, saltimbanques ou marchands de pain d'épices. Enfin les deux moitiés d'une amande obligeaient les deux moitiés de la population de l'Allemagne à jouer à cache-cache du soir au matin comme des écoliers qui ont bien dîné.

Nous passerons sous silence la nomenclature des Philippes nombreux qu'Arnal a discrètement rapportés de son voyage. Ils sont visibles, tous les jours, rue Mont-Thabor, de midi à cinq heures; mais les amitiés transitoires dont ils sont l'emblème restent inconnues.

Il faut terminer ici ce panorama des impressions d'Arnal dans

sa tournée dernière par les rencontres différemment intéressantes qu'il eut avec deux sacristains, dont la malice cléricale n'épargna pas l'esprit d'antagonisme et la mauvaise humeur qui le poursuivaient de relai en relai et d'observation en observation. Notre amour-propre national et littéraire d'ailleurs y est mis à l'index.

A quelques pas de l'hôtel ou plutôt du palais du prince d'Aremberg, dans le petit Sablon, à Bruxelles, on aperçoit une chapelle enfouie dans un carrefour de maisons ignobles, édifice d'une architecture gothique fort élégante et assez régulière. En flanant dans la capitale flamande, Arnal poussa la porte de cette église qu'on nomme la chapelle de Notre-Dame-des-Victoires. Il se trouva dans un temple parfaitement désert, entouré intérieurement d'une foule de petites cellules ornées de peintures à fresque et offrant un véritable labyrinthe de corridors, de tribunes, d'oratoires et de cabinets tumulaires. Il contempla avec un souverain mépris les rangs pressés des tombes magnifiques où dorment les grandes familles de la Tour et Taxis, et s'en fut droit à un bouge où le sacristain ou *clerc* de la paroisse nétoyait tranquillement les flambeaux d'un catafalque.

— Monsieur, lui dit l'artiste d'un ton sincèrement poli, on prétend que vous possédez dans cette église les restes mortels de Jean-Baptiste Rousseau, poète français, mort chez le prince d'Aremberg. Voudriez-vous être assez aimable pour me faire voir ce *monument?*

Le sacristain regarda des pieds à la tête l'étranger qui lui semblait un phénomène. Le blanc d'Espagne et le torchon huileux demeuraient immobiles entre ses mains.

— Vrai! répondit-il, vous désirez voir *cela?*

Après un moment d'hésitation, tant la chose lui paraissait merveilleuse, le clerc prit ses clés, et, précédant Arnal, le conduisit dans un oratoire, à la droite du maître-autel, où l'on enferme le mobilier délabré et la vaisselle éclopée de la fabrique. Le sacristain ouvrit une armoire dans laquelle gisaient du linge sale, des cierges brisés, des vieilles chaises, un monstrueux éteignoir, des goupillons râpés, et plusieurs soutanes en loques. Le vieillard souleva cet amas de guenilles et d'antiquailles, comme un marchand de curiosités, et dans le coin le plus ténébreux, sous les toiles d'arai-

gnées et les burettes d'huile à quinquet, il montra froidement à Arnal un cercueil étroit, court, dont la planchette portait un superbe cachet de cire rouge avec cette inscription qui ne fut jamais plus étrange : *République française.*

— Ceci, ajouta le clerc, est le tombeau de M. Rousseau ; et il tendit ses doigts crasseux où notre voyageur ému et honteux pour son pays, laissa tomber vingt sous.

A son retour, ayant voulu passer par Mons, pour visiter en connaisseur les plus jolies fortifications de l'Europe continentale, Arnal éprouva une des plus vives jouissances que puisse ressentir un ancien abonné du *Constitutionnel*. Les jésuites sont maintenant dans une fort belle position sous le roi Léopold ; Saint-Acheul, la métropole du parti, s'est relevée de ses ruines ou plutôt les a transportées à Brugelais, près de Mons, à Saint-Trond, et dans quelques maisons de Namur. Les habitans de Saint-Trond furent bien étonnés, peu de temps après la révolution de juillet, de voir un matin une suite considérable de fourgons amener dans leur province les pères de Loyola, leurs meubles, leurs élèves et leur esprit. Mais comme le fonds de la population liégeoise est essentiellement pacifique et dévote, bien qu'elle ne fabrique pas autre chose que des armes à feu, les émigrés de Saint-Acheul, suffisamment protégés par l'archevêque de Malines, s'installèrent à leur aise dans ces campagnes hospitalières. On les avait oubliés dans leur retraite, mais ils viennent imprudemment de faire parler d'eux, et les bruits qui circulent à ce sujet ont effacé pour Arnal toutes les tribulations patriotiques de son voyage en Belgique.

Tandis que nous changions de chevaux à Mons, on nous apprit qu'un pensionnat de jeunes demoiselles, à Namur, avait été tout à coup envahi par l'esprit de désordre et de galanterie. Les parens accouraient de tous les points de la Belgique pour retirer leurs enfans ; on se disait à l'oreille que le patronage des jésuites lui avait porté malheur, et que onze victimes se trouvaient enceintes. A ce lamentable récit, Arnal ne se tint pas de joie; il discourut pendant tout le temps du dîner sur les manœuvres occultes de la faction, et il repartit à jeun, mais libéral à faire peur.

Je saisis ce moment d'hallucination pour lui proposer, avant

de monter en voiture, une promenade dans la cathédrale de Mons. C'est là qu'il lui était réservé de subir une dernière mystification.

Le sacristain de Sainte-Waudru, la cathédrale de Mons, est un personnage qui n'a qu'une histoire dans la tête; mais quelle histoire! personne ne s'est encore avisé de contrôler la vraisemblance de ce récit; les voyageurs le prennent pour de la pure chronique, Arnal tout le premier.

Le sacristain de Sainte-Waudru nous mena donc à une certaine place de son église où il n'y a rien; puis, se retournant avec beaucoup de sang-froid vers nous, il s'écria : « C'est ici l'endroit le plus remarquable de la cathédrale. » A ces paroles, Arnal écarquilla ses petits yeux bouffons, mais cette parabole du clerc ne lui suffit pas. Il osa en demander davantage.

Alors le sacristain nous conta que, bien avant les *horreurs* de la révolution française, on voyait à cette place, maintenant vide, une statue de Job, en marbre noir, avec des vers en ivoire blanc. Les vers couraient sur le corps du patriarche qu'ils dévoraient impitoyablement, et cela faisait, selon le sacristain, un tableau merveilleux dont la vue causait des syncopes aux artistes, des attaques de spleen aux Anglais. La révolution survint; elle détruisit le patriarche et les bêtes immondes qui dinaient de son corps. Il ne reste plus que le souvenir de cette œuvre d'art, souvenir qui malheureusement périra lui-même avec le sacristain.

Pendant la nuit qui suivit cette visite à la cathédrale, claquemurés l'un et l'autre dans la diligence, nous ne songeâmes que reptiles. Arnal eut plusieurs fois le cauchemar; il prononçait alors des paroles effroyables. Il se comparait à Job. Pour ma part, je suis persuadé que la chronique du clerc de Mons était un guet-à-pens tendu à la bonne foi du voyageur.

Lorsque nous nous séparâmes dans la cour des messageries royales, Arnal et moi, il m'adressa très affectueusement ses adieux. « Charmant ami, me dit-il avec émotion, les voyages me forment; *aimons-nous, aimons-nous!* (Lamartine.) » Et mes derniers regards ont vu monter en fiacre et disparaître cet adorable farceur, maintenant capable de tout; car, selon le précepte d'Horace, *mores hominum multorum vidit et urbes.*

E. DE BEAULIEU.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Le coup d'œil du critique doit être rapide, étendu et communicatif; il lui faut tenir compte des lieux, des hommes et des choses; savoir son auteur, connaître le terrein littéraire, combiner ses idées, peser ses paroles; il est homme du monde pour les écrivains et écrivain pour les gens du monde; il sert de truchement aux uns et aux autres; il les rapproche, les confronte, les unit, les sépare, puis les réunit encore. Il sonne les cloches du baptême et celles de l'enterrement; il dit à haute et intelligible voix: Ceci c'est le froment et cela c'est l'ivraie; il explique comment la triogie dramatique que M. de Vigny a composée sous le titre de *Grandeur et servitude militaire*, est parvenue à sa seconde édition, maintenant sous presse, et condamne l'inexplicable faiblesse d'un écrivain spirituel qui permet à un libraire obscur et sans goût de publier, sous le titre ambigu de *la Valise de Simon le Borgne*, des nouvelles déjà connues, œuvres de hasard et de circonstance. Tel autre éditeur trompe non moins audacieusement la bonne foi du public en insérant, au milieu de deux volumes in-8° de réimpressions, un conte inédit de deux cents pages. Puissions-nous n'avoir que bien rarement à prémunir nos lecteurs contre ces brocantages de la librairie de second ordre.

Notre tâche est laborieuse; elle veut une plume hardie et sincère; le public se défie à bon droit de la critique journalière, où chacun vient tour à tour plaider pour son ami ou assouvir ses antipathies personnelles; là d'ailleurs point d'unité, point de méthode, point de développemens.

Notre position est trop supérieure pour que nous n'employions pas tout

notre zèle à profiter d'avantages tels qu'on n'en peut rencontrer ailleurs. Notre critique sera prompte, succincte, complète; elle précédera souvent la publication des ouvrages eux-mêmes; notre silence sur le compte de certains livres équivaudra à la réprobation, au dégoût ou au mépris, qu'ils doivent inspirer.

L'hiver dépeuple les maisons de campagne, les lecteurs reviennent aux livres, les livres vont au devant des lecteurs; il y a un peu de confusion dans cette première reconnaissance; mais ce qui nous semble dominer cette véritable inondation littéraire est, sans contredit, *l'Histoire de la marine française*, par M. Eugène Sue (1); œuvre long-temps méditée, dont tous les matériaux, rassemblés à grands frais, ont été soudés dans un récit puissamment dramatique. Mais aussi quoi de plus inspirateur que cette héroïque figure de Jean Bart, devenu en France le type historique du marin? Chaque livraison est accompagnée d'une gravure qui forme un véritable tableau; telle est surtout celle qui représente Louis XIV dictant un ordre à Colbert; la pause du grand roi est sublime de majesté. *L'Histoire de la marine française* se place parmi les livres graves et sérieux, et participe de l'intérêt et de la faveur populaire qui s'attache au roman. *L'Histoire des Ottomans*, dont nous rendrons compte, n'a, il est vrai, que la première de ces deux qualités, mais elle réclame au degré le plus éminent la sympathie des savans. Pour ne pas sortir de l'Allemagne, nous parlerons aujourd'hui d'un des compatriotes de M. de Hammer, le prince Puckler Muskau.

Voyages et souvenirs du prince Puckler Muskau (2).

La France adopte toutes les réputations, vulgarise toutes les œuvres des littératures étrangères; graves et sérieuses histoires, romans, contes, mémoires, tout cela passe au creuset de la traduction française et sort plus net, plus reluisant, plus acéré, pour parcourir le monde. Le prince Puckler Muskau est un reflet de toutes les civilisations qu'il a traversées; il y a en lui du baron allemand, du dandy anglais et du littérateur parisien; mais tous ces élémens hétérogènes ne se nuisent point les uns aux autres; avant tout le prince est un homme d'esprit; fort goûtées en Allemagne et en Angleterre, ses *Lettres d'un défunt*, ses *Tutti frutti*, ont obtenu en France un succès d'estime, de curiosité, de salon. Le

(1) Chez Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10.

(2) Un vol. in-8°, pour paraître chez Fournier, rue de Seine, 14.

nouvel ouvrage sorti de la plume féconde de cet observateur élégant et fidèle, sera accueilli avec d'autant plus d'empressement, que cette fois ce n'est plus l'aristocratie anglaise qui est en scène, mais nous-mêmes, mais nos gens du monde, mais nos personnages politiques, mais enfin cette prodigieuse multitude de grands hommes que nous coudoyons chaque jour dans les rues de Paris. Malheur à qui a reçu à sa table ou admis dans son salon le prince Puckler Muskau : il vous dira le nom des convives, leur toilette, leur conversation; heureusement que sa bonne nature allemande, bien loin d'aiguiser de sanglantes épigrammes, ne sait comment remercier ses hôtes de leur bienveillant accueil. Quoi de plus curieux pour un peuple que de se voir jugé par un étranger! Mais les Français ont l'épiderme dure, il ne faut point les laisser s'endormir au bruit des complimens d'un baron allemand. Pourquoi la vieille et joyeuse Angleterre ne lâche-t-elle pas sur nous cet épagneul en bas bleus qui a noyé Jonathan dans ses propres ridicules? Que ne nous envoie-t-elle mistress Trollope?

Avant d'entreprendre son nouveau tour du monde, car le prince Puckler Muskau, qui se trouve actuellement en Egypte, doit de là passer en Asie, notre voyageur s'arrête un moment en Allemagne, ou plutôt en Bohême, et consacre un certain nombre de lettres à ce pays étrange, de mœurs douces, et cependant peu avancé en civilisation; en Bavière, il visite la petite ville de Wunsiedel, patrie de Jean Paul et de Sand, le meurtrier de Kotzebue. « Je visitai en vrai pélerin la chambre où naquit Jean Paul; les circonstances qui entourèrent son berceau me paraissent, si elles n'en sont la cause immédiate, avoir du moins un singulier rapport avec celles de sa vie d'homme et de poète. La demeure où il vit le jour était bâtie sur les ruines d'un donjon, vieux repaire de brigands; de là son penchant pour le romantisme. Vis-à-vis se trouve l'église; de cet aspect vint sa piété tendre et profonde. Sa maison paternelle était une école dont son père était l'instituteur; de ces dernières circonstances découle l'instruction solide, variée et quelque peu pédantesque qui caractérise Jean-Paul. Enfin, la cave de la ville lui servait de *point de vue*; de là sa passion pour la bière de Bavière. »

Adieu donc à l'Allemagne, à la triste Bohême, à la grasse Bavière, et cinglons vers Paris où le prince Puckler Muskau arrive en juillet 1834 pour la revue annuelle de la garde nationale. Le prince s'enrôlerait volontiers dans les rangs de la milice bourgeoise; il accepterait un portefeuille à côté de M. Guizot ou Dupin, il tirait des vers après M. Emile Deschamps, et Mme Emile de G...., tant est excessif son enthousiasme pour tout ce monde parisien, si poli, si affable, si souriant, qui a aban-

donné le vieil esprit sarcastique, les traditions de fine plaisanterie et de conversation mordante, comme une fatigue trop grande pour son esprit indolent et blasé. Un prince étranger est aujourd'hui pour les salons de nos banquiers ce qu'était un Persan du temps de Montesquieu ? Comment peut-on être prince? et cela, fût-on prince allemand ou prince du saint-empire romain.

Voici une anecdote sur Mme de Staël: le fait eut lieu pendant son séjour en Angleterre. « Un jeune Français d'une figure un peu fade se déguisa en femme et se présenta un soir dans un lieu où Mme de Staël était invitée et où nul de la société ne la connaissait personnellement. La fausse Corinne enchanta tout le monde par son esprit et son amabilité; le lendemain la véritable se fait annoncer dans la même maison; on est d'abord un peu surpris qu'elle revienne si tôt; et déjà mal disposé par cette visite intempestive : on ne peut pourtant se dispenser de la recevoir, on voit arriver une tout autre personne que la veille, avec quelque chose d'hommasse dans les manières (défaut plus choquant encore dans ce pays que partout ailleurs), parée d'une façon étrange, la gorge et les épaules nues; le maître de la maison se croit pris pour dupe, et avec un courroux mal contenu, il lui dit: « Madame, vous venez un peu tard, nous avons tous l'honneur de connaître Mme de Staël: c'est une très jolie femme qui, au reste, a l'air de son sexe, tandis qu'on vous prendrait plutôt pour un homme si vous n'aviez pris soin de prouver par votre toilette qu'effectivement vous appartenez au sexe féminin; mais cela ne suffit pas pour usurper le rôle de Mme de Staël; aussi, madame, je ne puis que vous adresser très sérieusement le conseil de vous retirer au plus tôt. »

Tel est ce livre, écho fidèle de conversations enjouées, répertoire d'anecdotes piquantes, panorama rapide et éblouissant. Le style de la traduction manque souvent de vivacité et nuirait à un écrivain moins gâté du public que le prince Puckler Muskau.

LES DERNIERS BRETONS (1).

De toutes les études qui ont été faites sur la Bretagne, dans ces dernières années, aucunes ne sont entrées aussi profondément dans le sens intime de cette vieille province, aucunes n'ont été accueillies avec plus de faveur que les travaux de M. Émile Souvestre, ame pleine de gravité et de poésie;

(1) Pour paraître chez Charpentier, rue de Seine, 31; 2 vol in-8.

il a esquissé les dernières contractions de ces physionomies originales qui vont s'effaçant chaque jour. Voici un fragment de son livre sur lequel nous reviendrons :

Les Poulpicans et les Fées. — Saint Bieuzy. — Superstitions du pays de Vannes.

« Le double cachet celtique et féodal qui marque au front si profondément le pays de Vannes, se retrouve non moins prononcé dans son aspect moral. Le Morbihanais est un Celte baptisé qui laisse entrevoir son origine bien plus clairement que tous les autres Bretons. Nulle part le culte des élémens et des génies de la mythologie druidique ne s'est plus évidemment conservé sous un léger déguisement chrétien. On y trouve encore les arbres à niches, les fontaines miraculeuses, les jeux gaulois, les pierres révérées. Il n'est point un seul des mille monumens druidiques répandus sur le sol Venete, devant lequel le Morbihanais ne se sente saisi d'un mouvement de respect et de religion. Toutes ces pierres couvrent des trésors miraculeux; toutes ont quelque vertu secrète, quelque divinité mystérieuse et toute-puissante. Allez au *Roulers* (1) de Pontivy, maris douteurs et inquiets, et la pierre immense que le doigt d'un enfant suffit pour remuer, demeurera immobile sous tous vos efforts, si vos femmes vous ont trompés. Surtout vous, qui aimez la vie, ne passez pas trop tard près du *peulvan* de Noyal, car vous pourriez vous trouver sur sa route au moment où il va boire à la rivière; méfiez-vous du *Kist-Vean* (2) de Caro; Ian Kerlof de Sulniac y a passé la nuit de Pâques, et il a vu les fées qui y dansaient au clair de lune. C'étaient de grandes femmes belles, vêtues de blanc, et si lumineuses, que Ian Kerlof dit qu'en regardant leurs figures on aurait cru voir une lumière à travers une lanterne de corne. Aussi eut-il tant de peur, qu'une mèche de cheveux lui en a blanchi, et il la montre pour exemple à qui veut la voir. Craignez aussi, quand vous voyagez de nuit, les chemins creux et les ponts étroits. Hervé Carzou passait sur l'Are l'an dernier, en revenant de la foire, lorsqu'il aperçut au milieu du pont un bouc noir qui le regardait avec un air effronté. Comme il avait un peu de *vin de feu* dans la tête, il voulut frapper l'animal en lui disant : « Hors d'ici, puant. » Mais par malheur c'était le *gabino*, et il jeta Hervé Carzou dans la rivière, où il se serait

(1) Les *roulers* sont de grosses pierres placées en équilibre, de sorte qu'avec un doigt on peut les mettre en mouvement.

2) Les *kist-vean* sont des *roches aux fées*.

noyé sans un chapelet bénit à sainte Anne, qu'il avait dans sa poche, et sans le fils du meunier qui l'entendit crier et vint le quérir. A Coat-Biad il y a aussi des *Barows* que l'on appelle le *Château des poulpicans.* Les poulpicans sont les maris des fées et les génies de la terre. On en trouve à Elven, à Neuilliac, partout où il y a des monumens druidiques. Les poulpicans sont de petits hommes noirs, laids et capricieux, qui aiment à tourmenter les pauvres chrétiens qui ne sont pas en état de grace. Ce sont eux qui font entendre une clochette dans les bois pour tromper les petits pâtres qui cherchent leurs chèvres égarées; ils les attirent ainsi, les fatiguent, et les fourvoient dans les fourrés et les fondrières. Ce sont eux encore qui, la nuit, quand les jeunes filles reviennent trop tard des pardons ou des veillées, les saisissent à deux bras par derrière et embrassent leurs cous potelés, et quand les jeunes filles se détournent en se fâchant bien fort, les poulpicans sont déjà loin, et on les entend rire dans les bruyères. Souvent, dans les soirs d'hiver, quand on est pensif auprès du foyer et que l'on écoute le feu grésiller, tout d'un coup il s'élève au dehors des bruits aigus et criards; alors les enfans et ceux qui ne sont pas du pays disent : — C'est la poulie du puits que le vent fait tourner; ou l'aile du moulin à vent de Jacques, qui crie sur son axe; ou le tourniquet de bois qui a été placé sur le grand pommier pour faire peur aux oiseaux; mais les vieux qui ont de l'expérience vous répondront, en secouant la tête, que ce sont les poulpicans qui s'appellent pour courir en rond autour des *cromlec'hs* du coteau. Ceux qui sont sages ne sortiront pas; ils diront dévotement une prière, et ils ne se coucheront qu'après avoir placé devant leurs lits un vase plein de mil, car si les poulpicans viennent, ils renverseront le vase, ils répandront le mil, et, forcés par leur nature à le ramasser grain à grain, cette opération les retiendra la nuit entière. Les mères de Saint-Nolff vous diront aussi combien il est dangereux de laisser un nouveau-né dans son berceau sans personne pour garder le logis. Il y a bien long-temps, la nommée Catherine Cloar le fit, et pendant son absence la fée d'un poulpicant, qui vint à passer, entendit les vagissemens de l'enfant : elle entra, et voyant ce petit si blanc avec sa bouche rose et ses jolis yeux qui étaient bleus comme des *jeannettes* des champs, elle eut envie de ce bel enfant; elle le prit, et déposa à sa place un petit poulpiquet, son fils, qui était plus noir et plus malin qu'un chat. Quand Catherine Cloar revint, elle ne s'aperçut de rien, et elle continua à nourrir le petit; mais à mesure que l'âge lui venait, c'était merveille de voir qu'il ne grandissait nullement et qu'il devenait plus malicieux chaque jour. Quand on l'envoyait garder les vaches

aux champs, il s'amusait à leur attacher une branche d'épine à la queue; les pauvres bêtes, se sentant piquées à chaque mouvement, commençaient à courir en agitant leurs queues, et le petit poulpicant riait comme un des bons hommes de bois qui soutiennent les maisons de Morlaix. Il criait *haro* sur les vaches affolées, il leur jetait des pierres pour les effaroucher encore davantage. Souvent aussi il tourmentait ses voisins et surtout ses voisines. Il y avait près de chez lui une jeune fille qui aimait un jeune garçon à qui ses parens ne voulaient pas la donner, et la pauvre créature venait souvent le matin trouver son amoureux derrière le pignon pour causer avec lui et le consoler; alors le petit poulpicant ne manquait jamais de passer tout auprès, et de crier:

— Bonjour, Ninorc'h Cosquer! bonjour, Pierre Pouldu! quand vous passerez-vous une bague d'argent au doigt? Voulez-vous que je dise à la mère Cosquer que vous êtes pressés?

A ces cris, la mère Cosquer venait sur la porte en appelant sa fille. Ninorc'h effrayée s'enfuyait, et on entendait le poulpicant qui s'enfuyait dans la vallée en riant et en chantant comme une cigale dans les blés mûrs.

Cependant Catherine Cloar se désespérait de voir que son fils restait si petit de taille et devenait si grand en méchanceté. Souvent elle disait à son mari assis près d'elle au coin du feu :

— Par sainte Anne! mon homme, cet enfant n'est pas notre fils; il a trop de petitesse de corps et de finesse d'esprit pour cela.

Cloar alors étendait ses grosses mains devant le feu, tirait sa pipe de sa bouche, crachait dans la cendre, grognait un peu dans sa barbe, et ne disait rien; c'était comme cela qu'il avait l'habitude de répondre. La pauvre femme se désespérait. Enfin, une aventure inattendue vint qui faire connaître la vérité.

Un soir que la pluie et le vent faisaient fureur, et que le petit poulpicant était seul au logis, voilà qu'on frappe à la fenêtre, et qu'une grosse voix dit :

— Y a-t-il quelque bête à vendre?

C'était le boucher de Vannes qui passait par là, et qui avait voulu voir, malgré la pluie, s'il ne pourrait pas faire un bon marché. Il avait un grand manteau bleu qui l'enveloppait, lui, son cheval et un veau qu'il emportait, si bien que lorsque le poulpicant ouvrit la petite croisée de bois, il vit s'avancer en même temps trois têtes : celle de l'homme, celle du cheval et celle du veau, et il crut que toutes trois

tenaient au même corps. Grandement effrayé, il ferma vivement la fenêtre en disant :

— *J'ai cent ans, et je n'ai jamais vu pareille chose.*

Le boucher s'en alla bien étonné. Quelques jours après il rencontra Catherine Cloar, et il lui redit ce qu'il avait entendu. Celle-ci, confirmée par là dans les vagues soupçons qu'elle avait eus, résolut de s'assurer de la vérité. En conséquence, le jour même, pendant que le petit était dehors, elle acheta cent œufs, elle les cassa tous, et rangea les coques dans la maison, devant le foyer, comme on le ferait de prêtres en surplis dans une belle procession de la Fête-Dieu; puis, entendant la voix du petit poulpicant, elle se cacha. Celui-ci entra, et voyant les œufs ainsi disposés :

— *J'ai cent ans*, murmura-t-il, *et je n'ai jamais vu pareille chose.*

Catherine l'avait entendu, et elle n'eut plus de doute. Dès le soir elle raconta tout à son mari, et tous deux résolurent de tuer le petit, qui devait être un démon. Mais comme ils allaient exécuter leur projet, la fée, avertie par la connaissance que son espèce a de toutes les choses cachées, entra dans la maison en tenant un beau garçon par la main, et elle dit aux époux :

— Voilà votre fils, que j'ai nourri dans le *tumulus* de Tir-Froden avec des racines et du charbon; vous voyez qu'il est beau et joyeux; prenez-le, et rendez-moi mon poulpicant.

Ceci doit servir de leçon aux mères qui ne veillent pas assez à leurs enfans nouveau-nés.

Près de Saint-Gildas, les pêcheurs de mauvaise vie et qui se soucient peu du salut de leurs ames sont quelquefois réveillés la nuit par trois coups que frappe à leur porte une main invisible. Alors ils se lèvent, poussés par une volonté surnaturelle; ils se rendent au rivage, où ils trouvent de longs bateaux noirs qui semblent vides, et qui pourtant enfoncent dans la mer jusqu'au niveau de la vague. Dès qu'ils y sont entrés, une grande voile blanche se hisse seule au haut du mât, et la barque quitte le bord comme emportée par un courant rapide. On ajoute que ces bateaux, chargés d'ames maudites, ne reparaissent plus au rivage, et que le pêcheur est condamné à errer avec eux à travers les océans jusqu'au jour du jugement. Qui ne reconnaît dans cette fable la tradition celtique rapportée par Procope (1)?

(1) Procope dit que les habitans des côtes de la Gaule, qui sont en face de l'Angleterre, étaient chargés de passer les ames; et étaient pour cela exempts du

Vous le voyez, toutes ces superstitions sont druidiques. Les Celtes supposaient des génies unis à tous les élémens, à toutes les parties de la matière. Ils donnaient à quelques-uns de ces gnomes le nom de *dus*, comme nous l'apprend saint Augustin (1). Dans certains cantons de la Bretagne, ils ont conservé à peu près le même nom; on les appelle encore *teus*.

Maintenant, en passant aux cultes que le catholicisme a modifiés et baptisés, il en est qui sont particuliers au Morbihan, et où le mélange des deux croyances se montre évidemment. Ainsi demandez au paysan qui passe avec une frayeur pieuse à côté des pierres druidiques de la lande de Lauvaux, pourquoi ces *peulvans* ont à leur sommet une sorte de collier creusé; il vous répondra que c'est la marque de la corde avec laquelle M. Kérollet y a attaché autrefois le diable. Ailleurs, si vous lui montrez un *galgal*, il vous assurera que la main des hommes n'a point touché à ces pierres, que c'est la Vierge qui les a apportées là dans son tablier. Une *marymor-gand* (syrène) habite l'étang du duc, près de Vannes; elle en sort quelquefois pour tresser au soleil ses cheveux verts. Un soldat l'a surprise un jour sur son rocher, et, attiré par sa beauté, il s'approcha d'elle; mais la *marymor-gand* l'enlaça de ses bras et l'entraîna au fond de l'étang. Si vous demandez au peuple ce que c'est que cette fée des eaux, voici ce qu'il vous racontera. Une princesse, à qui l'étang du duc appartenait, avait refusé d'épouser un grand seigneur qui possédait l'étang de Plaisance. Cependant, fatiguée par la prière de celui-ci, elle lui dit un jour :

— Je serai vôtre, quand l'étang de Plaisance coulera dans celui du duc;

Croyant bien demander l'impossible; mais le seigneur fit creuser un canal qui réunit les deux étangs; et un jour, l'ayant invitée à une fête qu'il donnait à son château de Plaisance, il la conduisit en bateau, par le canal, jusqu'à l'étang du duc, et là lui dit :

tribut. Au milieu de la nuit ils entendaient heurter à leurs portes, ils se levaient, et trouvaient à la côte des bateaux vides en apparence, et pourtant si chargés que l'eau en touchait presque les bords supérieurs. Une heure leur suffisait pour arriver à la Grande-Bretagne, bien que, lorsqu'ils naviguaient dans leurs propres bateaux, ils pussent à peine faire ce trajet dans l'espace d'une nuit. (Procope, *Goth*, liv. IV, chap. 20.)

(1) Quosdam dæmones quos *dusios* Galli nuncupant. (*De civit. Dei*, lib. XV, cap. 23.)

— J'ai rempli votre vouloir, remplissez maintenant votre promesse, et devenez mienne.

Mais la princesse, saisie de douleur en voyant ce qu'elle avait promis et ne voulant pas donner son ame et son corps au seigneur qu'elle n'aimait pas, tandis qu'au contraire elle en chérissait un autre, se pencha désespérée sur le bord du bateau, et se jeta la tête en avant au fond du lac, d'où elle ne revint plus. Seulement, à partir de ce jour, il y eut dans l'étang une *marymor-gand* belle comme le jour, et l'on pense que c'est la princesse qui a pris cette forme, et qui se montre, vers le matin des jours d'été, sur les rochers qui bordent l'eau, peignant ses longs cheveux, et faisant des couronnes de glayeuls. Nous pourrions ajouter à cette histoire celle de la *Groac'h* (nayade) du puits de Vannes; mais cela nous entraînerait trop loin. Un volume ne suffirait point d'ailleurs pour rapporter toutes les traditions de ce genre. Il en existe d'autres aussi qui ne tiennent qu'au catholicisme, et dans lesquelles le souvenir druidique a complètement disparu; celles-là sont des récits de miracles, des aventures de saints. C'est l'histoire du seigneur de Garo que je vous raconterai ailleurs; c'est la merveilleuse mort de saint Bieuzy, dont on vous montrera l'ermitage près de la roche, et dont un cantique breton a conservé le souvenir. Bieuzy était un jour à l'autel, lorsqu'un seigneur voisin lui envoya un de ses serviteurs qui lui dit :

— Mon maître vous ordonne de venir tout de suite au château pour guérir ses chiens de la rage.

— J'ai d'abord le maître de votre maître à servir, dit Bieuzy; il faut que j'achève l'office saint, et puis je me rendrai au château.

Le serviteur retourna et rapporta au gentilhomme ce qui lui avait été dit. Celui-ci, furieux, prend ses hommes d'armes; il court vers l'église, entre au moment où le saint prononçait le *Dominus vobiscum*, et, se jetant sur lui, il le frappa si rudement d'un coutelas à la tête, que celui-ci resta en travers dans le crâne. Le saint, sans se déconcerter, continua l'office jusqu'à la fin; il fit un beau discours au peuple assemblé, puis il partit pour recevoir la bénédiction de saint Gildas qui habitait une abbaye voisine. Il passa la nuit à prier dans une chapelle, en la paroisse de Pluviguer, le coutelas toujours dans la tête. Ses paroissiens arrivèrent là en grand nombre et se mirent à prier avec lui. Quand les coqs commencèrent à chanter, ils partirent tous ensemble, Bieuzy en avant, pour l'abbaye de saint Gildas. Arrivés à la grève, en la paroisse de Baden, ils aperçurent un grand nombre de bateaux qui

couvraient la mer, et les bateliers étaient des hommes inconnus, si grands et si beaux, que l'on eût dit des anges qui cachaient leurs ailes. Mais à peine embarqués, le Morbihan devint furieux; les vagues montaient haut comme des clochers, et c'était une étrange chose à voir que le bateau de Bieuzy immobile et sans secousses au milieu de cette tempête, tandis que, debout sur la proue, il penchait sur les flots, comme pour la méditation et la prière, sa tête entr'ouverte où l'on voyait briller le coutelas, et d'où le sang tombait goutte à goutte dans la mer. Enfin tous arrivèrent à l'abbaye sans malheur, et aussitôt les bateaux disparurent miraculeusement. Saint Gildas donna sa bénédiction à Bieuzy, après quoi celui-ci rendit son ame à Dieu, sans changer de posture, les mains croisées, et à deux genoux sur le seuil du monastère.

A l'île d'Artz, on aperçoit quelquefois, à ce que disent les habitans, de grandes femmes blanches qui sortent des îles voisines ou du continent, marchent sur la mer, et viennent s'asseoir sur le rivage. Là on les voit, tristes et penchées, creuser le sable avec leurs pieds nus, et effeuiller entre leurs doigts les fleurs du romarin qu'elles ont cueillies sur la dune. Ces femmes sont des enfans de l'île, mariées ailleurs, et qui, mortes dans le péché, loin du sol chéri, y reviennent pour demander à leurs parens des prières.

Quelquefois aussi, dans les longues nuits d'hivers, quand le vent rugit sur les flots, les femmes de l'île d'Artz qui ont leurs maris en mer sont réveillées en sursaut. Elles entendent comme le bruit triste et monotone de l'eau qui tombe goutte à goutte au pied de leurs lits; alors elles regardent épouvantées, et si le bruit n'a point de cause naturelle, si la place n'est pas mouillée, malheur! car c'est l'intersigne du naufrage, et la mer vient de faire des veuves!

A Carnac, quand on passe à minuit dans le cimetière, on trouve toutes les tombes ouvertes, l'église est illuminée, et il y a deux mille squelettes à genoux, écoutant la mort, vêtue en prêtre, qui prêche du haut de la chaire. Plusieurs paysans des environs ont aperçu de loin la lumière des cierges et entendu la voix confuse du prédicateur.

Les animaux parlent, comme tout le monde le sait, la nuit qui précède Noël. C'est un don qui leur est accordé en commémoration du bœuf et de l'âne qui se trouvaient dans la crèche de Béthléem, et qui réchauffèrent le Dieu qui venait de naître. A Noyal, un paysan ivre s'endormit ce jour-là dans son étable, auprès de son attelage. Il entendit un des bœufs qui disait à l'autre :

— Que ferons-nous demain?

L'autre répondit :

— Nous traînerons notre maître en terre.

Le paysan furieux se lève :

— Tu en as menti, bête maudite, dit-il; et, d'une hache qu'il a saisie, il veut frapper l'animal; mais sa main que l'ivresse rend chancelante s'égare, et il se donne lui-même la mort, et la prédiction du bœuf s'accomplit.

Il existe entre Auray et Pluvigner une plaine qui a été, lors des querelles des comtes de Blois et de Montfort, le théâtre d'un sanglant combat. Plusieurs fois, des débris de casques, d'armures, d'ossemens humains, y ont été trouvés, et la tradition populaire assure que plusieurs centaines de soldats y dorment sous les bruyères. Or, les ames de tous ceux qui sont morts dans ce lieu en combattant, sans avoir obtenu l'absolution de leurs péchés, sont condamnées à rester près de leurs cadavres, et, à une certaine heure de la nuit, elles s'élèvent du sein de la terre et se mettent à parcourir le champ funèbre dans toute son étendue. Alors, disent les paysans, on croirait entendre les brises de la nuit gémir sourdement; ce sont les plaintes de ces ames qui souffrent et demandent des prières. Elles sont condamnées à errer jusqu'au jugement dernier sur cette plaine, et *à ne parcourir jamais qu'une ligne droite*, quels que soient les obstacles qu'elles puissent rencontrer. Malheur au voyageur de nuit qu'elles trouvent sur leur chemin. Dès qu'elles l'ont touché, il tombe frappé par une puissance invincible, et il doit mourir avant le soir suivant.

Pendant un séjour que je fis à Auray, je pus juger combien cette croyance était profondément enracinée chez les habitans du pays. Une jeune paysanne arriva dans la maison où je me trouvais, la figure couverte de pleurs et ne pouvant parler. Effrayés, nous l'interrogeâmes, et la pauvre fille nous apprit, à travers ses sanglots, que son père était mourant. La veille, il était allé à la foire de Pluvigner, et il était revenu seul et tard par la plaine funeste. *Il avait été rencontré par une ame....* (En prononçant ces mots, la jeune fille tremblait de tout son corps.) il avait été terrassé, et ce n'était que le matin qu'on l'avait trouvé et rapporté chez lui. Nous nous informâmes sur-le-champ si l'on avait appelé un médecin.

— A quoi bon? nous répondit la paysanne; c'est un prêtre qu'il lui faut; ses heures sont comptées.

Nous nous rendîmes près du malade, il était déjà dans l'agonie. Ce-

pendant il nous donna quelques explications en phrases entrecoupées par cet horrible hoquet du râle auquel on ne peut rien comparer. Il nous dit qu'il s'était senti *frappé par l'ame*, et que, malgré tous ses efforts, il avait été précipité de cheval. Sa malheureuse fille l'écoutait, debout avec nous près du lit.

— Ah! madame, dit-elle à la personne que j'accompagnais, d'un ton de reproche que je ne puis rendre, vous ne vouliez pas croire aux ames des soldats morts au temps passé; voilà une preuve maintenant, et c'est moi qui vous la donne!

Nous nous détournâmes les larmes aux yeux. Que répondre dans un tel moment à cette enfant, dont le cœur était brisé? Si les raisonnemens sont insuffisans pour calmer de pareilles peines, c'est surtout près de ces êtres crédules et ignorans. Ils aiment, ils souffrent, et voilà tout.

Un médecin que nous avions fait chercher arriva enfin. Il examina le malade, et déclara qu'il avait été frappé d'apoplexie.

Le soir même il était mort. »

(*The Reviewer.*)

CHRONIQUE.

Le concert donné par M. Hector Berlioz appelait la foule aux Menus-Plaisirs dimanche dernier. La journée était superbe; le soleil du dimanche que dédaignent beaucoup trop les princes de la mode, les oracles du goût, et les dilettanti de tous les clubs, dardait ses rayons sur chaque ardoise, chaque lanterne de gaz, et chaque lustre de café. Les équipages qui se rendaient au Bois ce jour-là, avaient quelque chose de plus resplendissant et de plus gai; le soleil se jouait aux panneaux aristocratiques des berlines, aux roues sveltes des tilburys, aux dossiers en canne des phaëtons, au ventre jaune des coupés classiques. En général, il n'y a guère que les employés de bureau et les invalides du Luxembourg, qui comprennent un beau soleil de dimanche. Avec quelle impatience ils l'invoquent, l'attendent, le saluent! Vous avez vu souvent une haie de pauvres espaliers ouvrir au soleil leurs bras longs et maigres; ainsi en est-il des invalides du Luxembourg et des employés de ministère qui se chauffent à ce foyer lumineux. Les invalides étalent devant lui leurs croix d'honneur et leurs jambes amoindries près d'Iena ou Wagram; les employés, sans parapluie ni sous-chef, se félicitent de pouvoir respirer, ce jour-là, un air qui ne sente ni les protocoles ni le gaz. La partie élégante de notre monde parisien avait donc fait trève à ses antipathies contre le dimanche, pour aller écouter le concert de M. Berlioz. L'empressement du public à ce premier concert est d'un bon augure pour les deux autres, que le jeune maître se propose de donner encore cette saison d'hiver. Le chant sur la mort de Napoléon, écrit pour vingt voix de basse à l'unisson est d'un effet imposant et grandiose. La phrase principale, monotone d'ailleurs, se sauve par

l'habileté rare avec laquelle elle est sans cesse ramenée. Quoi qu'il en soit, c'est là un morceau grave et solennel. La troisième partie de la symphonie d'Harold a obtenu ce jour-là son succès accoutumé. Le public apprécie aujourd'hui tout ce qu'il y a de composition à la fois sévère et délicate, de mélodie agréable et fixe, de dessin correct, dans ce charmant poème musical. Quant à l'air du *Crociato*, chanté par Mlle Falcon, l'effet en a été surprenant, et tel, qu'il semblait impossible à une cantatrice française d'y jamais atteindre.

On ne sait trop pourquoi le Théâtre-Italien, dont le répertoire est pourtant si riche, a perdu son temps cette semaine à reprendre le *Bravo*, cette froide partition où jamais une mélodie originale ne s'élève, afin d'excuser les incroyables négligences d'un orchestre, la plupart du temps incorrect. A des chanteurs de la taille de Rubini, Giulia Grisi et Lablache, il faut autre chose que de pareilles platitudes. Le Théâtre-Italien va prendre sans doute une noble revanche, grace à la mise en scène de *Norma*, le chef-d'œuvre de Bellini. On sait que cette partition est encore inconnue en France.

La représentation du *Siége de Corinthe*, annoncée pour avant-hier, est remise au vendredi de cette semaine. L'indisposition de Mlle Falcon est la seule cause du retard de cette importante reprise. Si le ballet de *l'Ile des Pirates* réduit d'un acte a produit peu d'effet, en revanche *Gustave*, cet ancien roi des recettes, avait attiré la foule. On a beaucoup applaudi le pas nouveau dansé par Albert fils et Mlle Vagon. Le public a su bon gré à l'Opéra de cette reprise de *Gustave*. En vérité, nous étions privés depuis trop long-temps de ce cinquième acte si brillant, si impétueux! Les charmantes mascarades de chaque siècle, dans lesquelles passent et repassent Mmes Dupont, Julia, Leroux et tant d'autres sylphides, en tête desquelles le public inscrit le nom de la jolie Mlle Forster, n'ont rien perdu de leur mouvement et de leur *brio*. C'est toujours le plus gai et le plus somptueux de tous les ballets.

Au sujet de l'Opéra, voici bien une autre nouvelle. M. Véron, son ancien directeur, a pris l'autre jour sa première inscription à l'École de Droit. Notre passion pour les *Institutes de Justinien* n'a jamais été grande; mais, sur l'exemple seul de M. Véron, nous n'hésiterions pas à recommencer nos cours. Est-ce par ennui ou par prévision que M. Véron se remet à l'étude du droit? Quoi qu'il en soit, le concierge de la place du Panthéon, qui a vu peut-être *Gustave* une fois en sa vie, a dû être bien étonné. Nous souhaitons à beaucoup d'avocats et de professeurs de droit français l'esprit et l'atticisme de leur nouvel auditeur.

Les théâtres secondaires ont bien rabattu de leur programme, ils n'ont guère donné que deux pièces cette semaine; au Palais-Royal *la Savonette impériale*, et au Vaudeville, *André*. La première fois, nous vous parlerons sans doute du Gymnase qui joue ce soir même un drame tout neuf, lequel a pour titre : *En attendant*. Avec des puissances aussi difficiles que les théâtres, vous n'ignorez pas qu'il faut *attendre*.

Les théâtres de Paris se donnent en effet le mot pour dérouter la critique. Ils entassent Pélion sur Ossa, Ossa sur Pélion, dans le même jour, sans pitié pour la rate des chroniqueurs littéraires. Vendredi, par exemple, la Gaieté donnait une première représentation; le Gymnase faisait comme la Gaieté, et le Vaudeville comme le Gymnase. De compte établi, il y avait donc nécessité absolue pour le critique d'entendre un acte rue de Chartres, un acte boulevard Bonne-Nouvelle, et un troisième au théâtre de M. Bernard-Léon; c'est dire assez qu'il n'y avait pour lui aucun repos, comme pour les ames de Dante. Ainsi le veut le théâtre, cet

Imperador del doloroso regno,

bien digne de figurer dans les profondeurs du quatrième cercle de l'Enfer!

Les deux pièces dont nous parlerons ne sont que des contre-épreuves de livres. Pour notre part, nous n'imiterons point le zèle furieux de nos confrères pour leurs fiefs et propriétés; nous reconnaissons le droit à tout homme qui loue ou achète un livre de faire un vaudeville ou une bobèche de bougie de ces pages encore tièdes. C'est là une des merveilles de notre législation artistique, que ce vol connu et permis de tous. Ce n'est donc pas nous qui nous chargerons de traduire ici à la barre de la critique MM. Anicet et Dumanoir, parce que leur *Savonnette impériale* ressemble au roman de Mme Gay, *un Mariage sous l'Empire*. Cette savonnette, dont Napoléon se servit parfois pour blanchir aux yeux des jeunes héritières du noble faubourg ses colonels et ses aides-de-camp brunis au soleil des Pyramides, joue un grand rôle dans l'ouvrage de MM. Dumanoir et Anicet, qui ont fait intervenir, à trop de reprises, cette volonté impérieuse de Napoléon dans le tissu de leur frêle comédie. Napoléon expédie au marquis de Crussac un de ses meilleurs aides-de-camp, à la fin de le prévenir qu'il ait à donner sa fille, *dans les vingt-quatre heures*, à M. Ferrier. M. Ferrier n'a qu'un tort aux yeux de la demoiselle, celui de s'appeler Ferrier tout court. Ici il nous semble que Napoléon, qui a *allongé* tant de noms de braves dans sa vie, aurait bien pu faire quelque chose pour celui de M. Ferrier. Nous ne voulons pas vous priver du plaisir d'apprendre par quels moyens M. Ferrier triomphe des résistances dédaigneuses de sa nouvelle femme, et comment Mme Ferrier, d'abord si rebelle aux prévenances de son jeune mari, se décide tout d'un coup à le suivre à Berlin. Cette petite comédie de MM. Anicet et Dumanoir est charmante. Il y a d'excellentes scènes, il y en a de risquées; mais les auteurs sont d'habiles gens qui connaissent leur trappes et leur public. Ils avaient d'ailleurs confié leur premier rôle à Mlle Bordes, qui l'a joué avec talent. Mlle Bordes est cette charmante petite fée que les Funambules entouraient jadis, vous le savez, d'une fumée de soufre et de flammes de Bengale; elle jouait à côté de Debureau. Remercions

M. Dormeuil d'avoir arraché Mlle Bordes à *Ma mère l'Oie* et à *l'Oracle*, pour lui donner droit de pliant à son théâtre près de Mlle Déjazet.

A quoi bon vous dire l'intrigue d'*André*? elle est toute dans le roman de Mme Sand. Après cette histoire passionnée d'*Indiana*, il nous fallait bien de petits ruisseaux murmurans et doux; Mme Sand a fait *André*. Le Vaudeville a son tour a calqué pas à pas chaque situation de Mme Sand; Lafont a mérité de vrais éloges, dans le rôle de Joseph Marteau, et Mlle Mayer, dans celui de la fleuriste. La rentrée de Mlle Brohan a produit, à ce théâtre, peu d'effet. Mlle Brohan, il est vrai, a reparu devant son ancien public, dans un rôle écrit plutôt pour Mlle Flore des Variétés que pour cette ancienne Mlle Brohan qui jouait jadis avec tant de verve la Marion Delorme de *Marie Mignot*. La pièce d'*André*, qui nous paraît destinée à un fort beau succès de recettes, est de MM. Bayard et Gustave Lemoine.

La Gaieté, tous les feuilletons vous l'ont dit, vient de renaître comme un phénix de ses cendres. Bernard-Léon, le jovial acteur, conservera, nous l'espérons bien, à ce théâtre, son seul et véritable genre, le mélodrame à féerie et à spectacle. *Le Pied de Mouton*, cet ancien diamant du boulevart du Temple, doit être, selon nous, la base du nouvel édifice élevé par Bernard-Léon. Surtout, nous l'espérons, Bernard-Léon nous fera grâce de drames et d'actions historiques. Lhéric serait fort déplacé, à coup sûr, dans le drame; et d'ailleurs, il y a deux théâtres qui se meurent du drame, tout auprès de la Gaieté! La nouvelle direction est trop habile pour ne pas comprendre ses intérêts, et laver son parquet neuf de *la Tache de sang*.

Savez-vous où est le drame? Il court le port et les quais de Brest, sous les traits de Mme Dorval. Peu contente de jouer chaque soir *Antony*, Mme Dorval a voulu se donner à elle-même d'autres émotions; elle a frappé au guichet du bagne de Brest. Entre les forçats, dit notre correspondance, quelques-uns ont parfaitement reconnu Mme Dorval pour l'avoir vue jouer au théâtre de la Porte-Saint-Martin. — Est-ce le mélodrame qui vous a conduit ici? a demandé à son tour l'actrice à l'un d'eux qui ne ressemblait pas mal, par l'élégance de ses gestes, à Lacenaire. Ce forçat savait par cœur tous les rôles de Frédéric.

Le Palais-Royal annonce devoir nous donner incessamment *la Fiole de Cagliostro*, par MM. Dumanoir et Anicet, qui auraient tiré sans plus de façon cette nouvelle du *Café Procope*, livre de M. Roger de Beauvoir. Encore un emprunt du couplet sur le roman; les écrivains des *Revues* n'ont plus qu'une chose à faire, ajouter des couplets et des airs de valses à leur table des chapitres.

Rien de nouveau dans les salons, à moins que ce ne soit la physionomie de certains salons diplomatiques. Le discours de l'empereur de Russie rencontre toujours beaucoup d'adversaires et de partisans; les premiers persistent à le trouver brutal et sanguinaire; les seconds n'y voient qu'une boutade haineuse de la vieille aristocratie moscovite dont l'empereur lui-même s'est fait l'organe. Cette aristocratie, qui s'é-

meut au seul mot de révolution, reprend sa parole haute et souveraine chaque fois qu'on veut la froisser dans sa religion politique. Un livre publié tout récemment par M. Tiran, *la Russie pendant les guerres de l'empire*, expose parfaitement cette résistance rationnelle de la vieille noblesse. « Dès que le traité de Tilsit eut été signé, dit l'auteur, l'idée de révolution et de jacobinisme fut un sujet d'effroi pour la haute noblesse. Les moyens de répression dataient du règne de Paul Ier ; en 1798, des ukases particuliers avaient défendu de porter des gilets, des fracs et des pantalons. L'académie russe ne permettait pas que l'on se servît du mot de *révolution* en parlant du cours des astres ; il fut enjoint aux comédiens de dire *permission* en place de *liberté*. » Le livre de M. Tiran nous conduit ainsi, à l'aide de gradations successives, jusqu'à la situation actuelle de la Russie. Les choses étant à cette heure encore les mêmes, s'étonnera-t-on des paroles amères de l'empereur ?

Nous laisserons aux soirées de M. le prince Elim Metscherski le débat de cette haute question. Les soirées de M. le prince Metscherski resplendissent de toutes nos illustrations poétiques et littéraires ; c'est un salon tout français ; on y lit des vers, on y fait de la musique.

A défaut des bals qui ne sont encore que peu fréquens, les magasins regorgent de curieux et de visiteurs. Le magasin de bronzes de Marchand, nouvellement restauré, les curiosités de Susse et la Porte chinoise se disputent la foule. Nous examinerons tout cela en détail aux approches du jour de l'an.

. — Nous nous empressons de déclarer, pour les personnes qui n'auraient point l'honneur de connaître M. Lecointe, éditeur de *l'Histoire de la Révolution* de M. Thiers, et M. Lecointe, libraire de Laon, qu'une ressemblance fortuite de noms est le seul rapport qui puisse exister entre ces deux maisons de librairie et leur homonyme le journaliste de Bruxelles, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro.

GAUTIER D'AUPAIS. — LE CHEVALIER A LA CORBEILLE, *publiés sur les manuscrits originaux du* XIIIe *siècle*, par FRANCISQUE MICHEL (1).

Ce qu'on ne saurait trop encourager, ce sont les laborieux efforts de quelques jeunes savans, de quelques hommes éclairés, qui mettent en commun leurs investigations et leur expérience, pour fonder une école de philologie française, qui relèvent pierre par pierre le vieil édifice littéraire du moyen-âge, M. de Monmerqué, de La Renaudière, Francisque Michel, Reinaud, Robert, Achille Jubinal, le prince d'Essling, etc. C'est au public de la *Revue* que s'adressent particulièrement ces éditions de luxe, tirées à un petit nombre d'exemplaires. Monumens précieux pour l'histoire, œuvres d'art, qui offrent le plus souvent tout l'intérêt d'un roman assaisonné de ce *vieil esprit gaulois* dont la tradition nous abandonne tous les jours. M. Francisque Michel,

(1) Paris, chez Sylvestre ; Londres, chez Pickering.

récemment envoyé par M. le ministre de l'instruction publique pour visiter les bibliothèques d'Angleterre, s'est consacré spécialement à la recherche des manuscrits du XIIe et du XIIIe siècle. Ni l'activité ni le savoir ne lui ont fait défaut, et voici aujourd'hui que, mettant à profit ses excursions dans les dépôts scientifiques de nos voisins, il publie deux fabliaux du XIIIe siècle, *Gautier d'Aupais* et *le Chevalier à la corbeille*, d'après deux manuscrits, l'un de la Bibliothèque royale de Paris, l'autre du Musée britannique de Londres.

Gautier d'Aupais, fils aîné du châtelain de ce nom, envoyé par son père dans un tournoi, où il est peu heureux pour son début, arrive dans une auberge. Il soupe; arrive le *quart d'heure de Rabelais*. Gautier s'aperçoit qu'il n'a pas d'argent. Il joue, et comme Robert-le-Diable, perd son cheval et sa robe. Revenu chez son père, celui-ci

A pris un bâton, jusqu'à dix coups l'en charge.

Gautier, indigné, prend la fuite, parcourt la France pendant trois ans; enfin il s'arrête *por l'amor à la fille d'un vavassor courtois*, et après de longues infortunes il finit par l'épouser. C'est sur ce thème ingénieux que se trouvent brodés des détails charmans de grace, de naturel, et une fine fleur de poésie.

Le *Chevalier à la corbeille* est un conte de Boccace ou de Lafontaine, plein de gaieté et de mordant. Un chevalier se fait hisser dans un panier jusqu'à la chambre de sa dame; mais la duègne, *que mout sout d'art et d'engyn et de trycherye*, se lève pour les épier, et en traversant une chambre, elle tombe dans le panier, qui descend aussitôt au pied de la tour. La vieille se trouve au milieu de la suite du chevalier, qui s'amuse à la balancer dans les airs, *donqe la démeynent à dolour*. Ces deux fabliaux, tirés à cent exemplaires, ont été publiés aux frais de l'auteur, de M. de Monmerqué, et de M. de La Renaudière.